This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~57 g 19.~~

OS. 10 E. 18

LES LITTÉRATURES DE L'ORIENT.

III.

NOUVELLES ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE

NOUVELLES ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE

PAR

M. Ch. GIDEL

DOCTEUR ÈS-LETTRES, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE FONTANES,
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
ET DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PARIS

MAISONNEUVE & Cie, LIBRAIRES-EDITEURS

25, Quai Voltaire, 25.

1878.

57. g 17.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
3 OCT 1930
OF OX

PRÉFACE.

En 1866, j'ai publié un premier volume d'études sur la Littérature grecque moderne. *C'était un Mémoire qui avait obtenu le prix Bordin, sur une question mise au concours par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour l'année 1864. Il s'agissait de rechercher, d'après les textes publiés ou inédits, lesquels de nos anciens poëmes comme* Roland, Tristan, le Vieux Chevalier, Flore et Blanchefleur, Pierre de Provence, *et quelques autres, avaient été imités en grec depuis le XIIe siècle, et d'étudier l'origine, les diverses formes, les qualités ou les défauts de ces imitations.*

Ce genre de littérature était alors peu connu. C'était une sorte de moyen âge grec dont bien peu de personnes s'étaient occupées. Ces tristes compositions que ne recommandaient ni le style, ni les idées, étaient méprisées même des Grecs. Ils y voyaient les témoignages d'un temps dont ils avaient horreur. Soit qu'il leur rappelât la conquête et l'invasion des Occidentaux, soit qu'il ramenât leur esprit sur l'abaissement de leur nation depuis 1453, ils ne pouvaient que le détester.

Il s'est fait aujourd'hui un changement d'opinion à l'égard de ces productions néo-helléniques. Sans attribuer à ces poésies ni plus de mérite littéraire, ni plus de valeur artistique qu'autrefois, on commence à les considérer avec plus d'attention au point de vue historique.

On croit qu'il n'est pas sans intérêt de suivre, à travers ses malheurs, les efforts que la Grèce a faits pour conserver son histoire, consoler ses douleurs ou amuser son esclavage. Les travaux de M. Emile Legrand, en France, en ont suscité de semblables, en Allemagne, de la part de M. Wagner, de Ham-

bourg; *ces publications et la* Bibliotheca Græca medii ævi *de M. Constantin Sathas, entretiennent et justifient ce mouvement de sympathie. Mon désir serait de l'accroître après avoir contribué à le faire naître* (1).

Dans mes Premières Etudes, *je m'étais attaché plus spécialement à l'examen des textes grecs qui marquaient une imitation précise de nos romans de chevalerie. Dans ces* Nouvelles Etudes, *je n'ai pas négligé ce point de vue si intéressant pour l'histoire de la transmission des idées en Europe. On y verra entre nos compositions françaises du XIIIe siècle et celles des Grecs à la même époque des rapprochements curieux et des imitations incontestables. On se convaincra de plus en plus qu'il y avait alors entre les différentes nations de l'Europe une communauté d'idées, une sorte d'échanges intellectuels qui se sont arrêtés à mesure que chacune de ces nations a pris un caractère plus défini et s'est fait des voies nouvelles. On peut, en particulier, assurer que les Français et les Grecs n'ont jamais cessé de communiquer ensemble, et qu'il a toujours existé un lien étroit entre l'esprit de ces deux peuples.*

Je crois en donner de nouvelles preuves dans l'examen de quelques poëmes grecs inédits jusqu'alors, dont j'ai le premier étudié les textes, et dont M. E. Legrand a publié une édition critique dans sa précieuse collection des monuments pour servir à l'histoire de la langue néo-hellénique.

Il n'a jamais été complètement vrai de dire pour l'Occident que l'ignorance du grec y ait été absolue. Ce propos Græcum est non legitur, *n'a jamais été qu'une boutade, et il est même démontré que le savant Accurse, qui passe pour l'avoir dit le premier, était loin d'ignorer le grec.*

J'ai cru qu'il serait intéressant de suivre à travers le moyen âge du Ve siècle après J.-C. jusqu'au XVe, les vicissitudes des études grecques dans nos contrées de l'Occident, et j'ai recueilli dans une étude spéciale, tous les faits relatifs à ces études dont le souvenir s'est transmis; j'ai même recueilli les assertions les

(1) Voir l'ouvrage de M. P. Moraïtinis, *La Grèce telle qu'elle est.* Athènes, 1877, p. 152.

plus hasardées et qui peuvent donner lieu à controverse, mais qui ont cependant une valeur historique.

Je voudrais que ce travail complétât l'ensemble des recherches méthodiques, ingénieuses et savantes de M. Egger, dans son Histoire de l'Hellénisme en France.

J'ai recueilli des souvenirs de la domination des Lusignans dans l'île de Chypre (XVe siècle), qui sont restés dans deux chansons populaires écrites en grec, qu'expliquent et éclaircissent les pages d'une chronique grecque de Léontios Machœras, publiée pour la première fois par M. Constantin Sathas en 1873.

*J'offre ensuite aux lecteurs l'analyse et l'étude d'un poëme grec fort répandu encore aujourd'hui dans les diverses contrées de la Grèce. Cette œuvre, connue sous le nom d'*Érotocritos, *date du XVIe siècle. C'est un poëme de chevalerie calqué sur nos romans et accommodé au goût des Crétois pour qui il a été écrit.*

Les Grecs ont beaucoup estimé et estiment encore Vincent Cornaro, l'auteur de cette œuvre. Coray ne craignait pas de l'appeler l'Homère de cette littérature vulgaire. Si Rizos-Néroulos en parlait avec quelque mépris, c'est qu'en 1828, époque où il portait un jugement trop sévère sur ce poëme, la critique passionnée pour le renouvellement de la langue aussi bien que pour l'indépendance de la Grèce, voyait les choses d'un point de vue particulier, peu favorable aux compositions populaires du temps passé.

Du XVIe siècle jusqu'à nos jours, la condition de la Grèce a bien changé. Redevenue libre, la nation des Hellènes a travaillé à réparer ses ruines. Celles de sa langue demandaient une restauration entière. L'on s'y est mis avec ardeur. Bien des théories ont été essayées, parfois téméraires et périlleuses; il n'en est pas moins sorti de ces efforts louables, un grand bien pour la correction du langage. Cet idiome moderne, dans lequel aujourd'hui s'écrivent tant de journaux et tant de livres, s'est assoupli et purifié. On en a chassé les mots étrangers, on a repris à la langue des anciens tous ceux qui s'accommodent le mieux au besoin de clarté et de précision qui domine les langues actuelles. On a reconquis des formes, des cas et des temps dont

l'ignorance avait dépouillé la déclinaison des substantifs et la conjugaison des verbes, et les Grecs instruits parlent aujourd'hui un langage qui reste grec dans ses éléments essentiels, tout en adoptant la construction analytique des idiomes modernes. C'est à ce point de vue que je signale à l'attention des lecteurs, des compositions destinées à des érudits, comme celle de M. Réniéris, ou des œuvres de théâtre comme celles de MM. Bernardakis et Basiliadis.

Je n'ai pas fait dans ce volume une histoire suivie de la littérature grecque moderne, le temps n'est pas encore venu de l'écrire; je me contente d'en présenter ici quelques tableaux détachés qui pourront avoir place un jour dans un plus grand ensemble.

Novembre 1877.

Ch. GIDEL.

LES ÉTUDES GRECQUES EN EUROPE

DEPUIS LE QUATRIÈME SIÈCLE APRÈS J.-C. JUSQU'A LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE (1453).

I.

Un savant illustre, M. Egger [1], a écrit l'histoire de l'hellénisme en France depuis la prise de Constantinople par les Turcs ; M. Didot [2] en a fait autant pour Venise, en Italie; de pareilles études honorent ceux qui les ont entreprises. On ne veut point en diminuer le mérite, quand on remarque qu'elles étaient faciles et attrayantes par le nombre des matériaux et l'importance des résultats. Déjà même avant la fatale époque de 1453, on suit sans peine le progrès des études grecques en Europe. On y voit venir des maîtres de science et d'érudition diverses, des écoles se fonder, des livres circuler, des élèves se former. On est en pleine lumière. Il n'en est pas de même, si l'on essaie de suivre, dans les années les plus troublées et les plus obscures du moyen âge, la trace des relations de l'Orient avec l'Occident. Que de difficultés, en effet, ne rencontre-t-on pas à marquer les rapports intellectuels de ces deux parties du monde ? Y a-t-il eu jusqu'à la Renaissance ignorance absolue du grec en Italie, en

(1) *L'Hellénisme en France.* 2 vol. in-8. Paris.
(2) *Alde Manuce.* 1 vol. in-8°. Paris, 1875.

Allemagne, en France, en Angleterre? A-t-on, au contraire, continué par de faibles études, par une tradition ininterrompue, à pratiquer le grec en Occident, de sorte qu'il n'y ait jamais eu un complet oubli de la langue d'Homère chez les occidentaux? C'est là ce qu'il est mal aisé d'établir.

En s'engageant dans ces recherches, on a peu de résultats certains, encore moins de résultats brillants à attendre. Du Ve au XVe siècle, malgré la longueur du temps, on ne peut pas se flatter de parcourir des âges où les lumières abondent. On peut tout au plus espérer de recueillir quelques indications éparses, quelques faits d'histoire, quelques curiosités littéraires, plutôt que de rencontrer des témoignages irrécusables et des monuments de grande valeur. Quel que soit le peu d'attrait qu'offrent par elles-mêmes des recherches qui, si elles ne sont pas stériles, ne conduisent pas à des horizons lumineux, nous allons les entreprendre. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait, à une certaine époque (1847), mis au concours l'étude des rapports littéraires de l'Orient avec l'Occident depuis le cinquième siècle. M. Renan présenta sur ce sujet un travail qui fut récompensé. Il ne l'a pas encore publié; c'est un regret pour tous ceux qui s'occupent du moyen âge grec.

On n'entreprend pas ici de rendre inutile la publication du Mémoire de M. Renan; on voudrait, au contraire, engager l'auteur à le produire.

En entrant dans ce travail, nous ne pouvons être soutenu que par un genre d'intérêt : celui que Montesquieu appelle une curiosité triste (1). Nous ne saurions avoir d'autre attrait à chercher quel fut le sort d'une littérature jadis si brillante, au milieu de la confusion que les barbares jetèrent dans le monde.

(1) *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, ch. XIX.

II.

L'invasion des Francs, des Lombards, des Visigoths et des Huns, a changé tout-à-coup les conditions de l'Hellénisme en Europe. Si ces formidables mouvements de peuples étrangers n'avaient pas inondé l'Italie et détruit l'empire de Rome, on ne saurait dire quelles eussent été les destinées de la langue grecque ; on peut croire pourtant que le grec eût continué à se répandre de plus en plus. Peut-être n'y a-t-il aucune témérité à croire qu'il fût devenu, jusqu'à un certain point, cette langue universelle que Cicéron salue déjà dans son plaidoyer pour Archias. Ne dit-il pas, en effet, que tout ce qu'on écrit en latin ne se lit que dans les limites du monde romain, tandis que tout ce qu'on écrit en grec se lit à peu près dans le monde entier : « *propterea quod Græca leguntur in omnibus fere gentibus; Latina suis finibus, exiguis sane, continentur* (1) ? Depuis Cicéron et son temps, l'Hellénisme avait continué à se développer chaque jour davantage.

Quantité d'historiens grecs écrivirent dans leur langue l'histoire des Romains. On vit rarement un grec tenté d'écrire en latin (2). Même quand la langue latine fut à son plus haut point de beauté littéraire, les Grecs paraissent demeurer étrangers à son influence. « Ils vivaient à Rome, ils y étaient protégés avec une partialité prodigue, et ils écrivirent souvent sur les objets qui intéressaient immédiatement l'empire romain ; mais la langue grecque fut celle qu'ils employèrent. Dans le même temps, les Latins, tant qu'il resta

(1) Pro Archia, VIII.
(2) E. Egger, *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie, de l'étude de la langue latine chez les Grecs dans l'antiquité*. p. 259.

quelque goût parmi eux, ne cessèrent d'admirer et de cultiver la langue des Grecs (1). »

Il est impossible de n'être pas surpris de la facilité et du goût que les Romains mirent à parler le grec. Depuis le vieux Caton, qui faisait semblant de le dédaigner et qui l'apprenait de fort bonne heure, jusqu'à Marc-Aurèle, il n'y eut pas dans Rome un citoyen de mérite, un prince de quelque distinction d'esprit qui ne sût parfaitement la langue de Platon.

Depuis que Livius Andronicus et Ennius l'y avaient enseignée, elle ne cessa de compter dans l'aristocratie des élèves studieux et pleins de talent. A chaque instant, dans son *Brutus*, Cicéron désigne parmi les orateurs de la génération qui l'ont précédé, des hommes qui se sont exercés à entendre le grec. Ils ne se contentaient pas de le parler, ce qui pouvait supposer chez eux plus de bon ton que de science ; ils l'écrivaient.

Il nous apprend que le fils de Scipion l'Africain, le père adoptif de Scipion Emilien, avait composé en grec une histoire d'un style fort agréable (2). Albinus, collègue de Lucullus dans le Consulat, en avait fait autant: « nam A. Albinus is qui Græce scripsit historiam... (3) » Dans ce genre d'études, Sulpicius Gallus primait tous ceux qui s'y livraient en même temps que lui : « Sulpicius Gallus qui maxime omnium nobilium Græcis litteris studuit. »

Tiberius Sempronius Gracchus, le père des Gracques, put prononcer, à Rhodes, une harangue grecque devant les Rhodiens. Son exemple dut contribuer, autant que les soins de Cornélie, leur mère, à instruire ses fils dans ces mêmes études. Il eurent toujours, dès leur enfance, les meilleurs maîtres de la Grèce. Encore très-

(1) *Hist. litt. des Grecs pendant le moyen âge*, Joseph Berington, trad. par Boulard. Paris, 1822-24.
(2) *Brut.* ch. XIX.
(3) Ibid. ch. XX.

jeune, Tibérius reçut les leçons de Diophane de Mitylène, qui passait pour le plus éloquent de tous (1).

A Rhodes aussi, Cicéron lui-même renouvela le spectacle d'un Romain s'exprimant avec éloquence dans la langue des Grecs. Son maître, Molon, en versa des larmes de regret. Il voyait, disait-il, passer aux vainqueurs de son pays, le seul avantage qui restât aux vaincus, le privilége du talent et du bien dire. Il animait ses contemporains à l'imiter sur ce point; la Grèce s'affaiblit, disait-il, j'exhorte tous ceux qui le peuvent à lui arracher sa gloire littéraire pour l'apporter dans notre ville : « Quamobrem hortor omnes qui facere id possunt, ut hujus quoque generis laudem jam languenti Græciæ eripiant et perferant in hanc urbem (2). »

Sylla montrait un goût très-vif pour la littérature grecque, il en facilita le développement quand il transporta dans Rome, la bibliothèque d'Apellicon de Téos. Lucullus était assez instruit pour écrire en grec l'histoire de la guerre des Marses (3). Jules César, Asinius Pollion, Auguste, firent une large place aux écrits des Grecs dans les bibliothèques qu'ils formèrent à Rome. Tibère, Vespasien, Domitien, Trajan firent de même, et Rome devint bientôt une cité rivale d'Alexandrie (4).

Hors de Rome, le grec jouissait de la même faveur. C'est dans cette langue que Juba, roi de Mauritanie, écrivait ses mémoires; on cite des compositions du même genre, sorties des mains d'Hyrodès (Sûrôdha), roi des Parthes, et d'un roi d'Arménie, Artasvada, qui fut pris par Antoine, l'an 34 av. J.-C. Horace faisait des vers grecs. Auguste aimait à parer sa conversation

(1) Cic., *Brut.* XXVII. Rainieris. *Etude en grec sur Blossius et Diophane.* Athènes.
(2) *Tusc.* 11, 2, 9. (Plut. *V. de Cicér.*)
(3) Plutarq. *Vie de Lucull.* § 42.
(4) Donaldson. *Hist. de la litt. grecq.* traduite en grec par M. Valettas. t. II, p. 10.

de citations empruntées aux livres de la Grèce, ce fut en grec qu'il prit congé de la vie et du public devant qui il avait joué son rôle :

δότε κρότον καὶ πάντες ὑμεῖς μετὰ χαρᾶς κτυπήσατε.

Quelques-unes de ses lettres, rapportées par Suétone, offrent à peu près autant de phrases grecques que de phrases latines (1). Le même biographe atteste avec quelle ardeur il avait fait des études grecques, et quelle supériorité il y avait acquise. Apollodore avait été son maître. Il ne s'était pas contenté de ses leçons ; il avait vécu dans l'intimité avec des philosophes venus de la Grèce. Pourtant, il n'avait jamais pu parvenir à parler couramment leur langue ; il n'avait jamais pu prendre sur lui de rien écrire en grec. Il était un lecteur assidu des auteurs grecs, il y cherchait des préceptes, des exemples, dont il se servait dans ses rapports avec ses familiers, avec les chefs des armées, les gouverneurs des provinces. Il avait toujours quelque mot grec à la bouche ; parfois, il en composait pour égayer ses conversations. Il appelait Ἀπραγόπολιν une île voisine de Caprée, désignant ainsi la vie de loisir et de paresse qu'il y menait avec ses amis. L'un d'eux, Masgabas, recevait le titre de κτίστης ou fondateur. Ce Masgabas étant mort, Auguste, un soir, vit de sa salle à manger son tombeau éclairé de mille lumières qu'une grande foule y portait, et sur le champ il improvisa ce vers :

Κτίστου δὲ τύμβον εἰσορῶ πυροῦμενον.

Puis il demanda à Thrasylle, un compagnon de Tibère, de quel poète était ce vers. Thrasylle hésite et cherche, Auguste lui en décoche un nouveau :

Ὁρᾷς φάεσσι Μασγάβαν τιμώμενον.

et renouvelle sa question. « Quel que soit l'auteur qui

(1) Voir la *Vie de Claude*.

les ait faits, dit Thrasylle, ils sont excellents. » Et Auguste d'éclater de rire. Ces distractions valaient mieux que celles de Tibère (1).

Celui-ci eût été très-capable de parler grec, il ne le voulut jamais. « Sermone Græco, quamquam alioqui promptus et facilis non tamen usquequaque usus est. » Il y mettait une sorte de pruderie. Ayant besoin au Sénat du mot *monopolium*, il s'excusa d'employer un mot étranger. Il fit effacer d'un décret des sénateurs le mot ἔμβλημα, qui s'y trouvait, et le remplaça par un mot latin. Il aimait mieux qu'on eût recours à quelque périphrase plutôt que d'introduire un terme étranger à la langue du pays. Un soldat devait déposer dans une cause ; on l'avait interrogé en grec, il lui défendit de répondre autrement qu'en latin. Il faut s'y résigner : Tibère n'aimait pas cette langue. On voit pourtant, à ses scrupules, combien elle gagnait autour de lui, puisqu'elle envahissait déjà les actes publics.

En revanche, Caligula écrivit des comédies en grec (2). Il encourageait les concours où l'on proposait des ouvrages écrits dans les deux langues latine et grecque. Il savait à propos trancher un débat entre ses amis par ces mots : εἷς κοίρανος ἔστω, εἷς βασιλεύς.

Faut-il voir une preuve de son hellénisme dans la fantaisie qui lui faisait apporter à Rome les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque pour remplacer par sa propre tête, celle des Dieux et des héros, celle même de Jupiter Olympien ? (3) Homère pourtant courut avec lui le danger de se voir abolir. Il réclamait pour lui-même la liberté que s'était donnée Platon de le bannir de sa république. C'était un dangereux ami que les Grecs avaient là !

(1) Suétone. *Vie d'Auguste.*
(2) Suétone... *inter cætera studiorum monumenta reliquit et comœdias græcas.*
(3) Suétone. *Caligula.*

Claude, cet érudit étrange, mélange de savoir et de niaiserie, avait un grand faible pour le grec ; il se faisait gloire de cet amour, il disait que cette langue était supérieure à la langue latine. Elle était la sienne, c'était du moins ce qu'il faisait entendre en félicitant un étranger qui avait parlé devant lui en grec et en latin : « Cum utroque sermone nostro sis peritus. » L'Achaïe lui était particulièrement chère ; il la recommandait à la bienveillance des Sénateurs. Souvent, quand il venait quelque ambassade de ce pays, il répondait fort au long aux envoyés. C'était en grec qu'il donnait le mot d'ordre au tribun de garde, quand il avait à se défaire ou d'un ennemi, ou d'un conspirateur :

ἄνδρ' ἐπαμύνασθαι, ὅτε τις πρότερος χαλεπαίνοι.

Enfin il écrivit en grec deux histoires, vingt livres sur les Antiquités Tyrrhéniennes Τυῤῥηνικῶν, huit sur celles de Carthage Καρχηδονικῶν. Il voulut que chaque année, à jour fixe, au musée d'Alexandrie, on fît la lecture de ces deux ouvrages ; il se considérait lui-même comme un antique, comme un modèle.

On en est bien fâché pour les lettres grecques, mais elles ne firent rien sur le caractère monstrueux de Néron. Elles ne servirent qu'à donner à ses passions et à ses folies un air de baladinage et de dilettantisme qui les rend plus odieuses. On le voit « de cet air mélodramatique qui n'appartenait qu'à lui (1), » se dire tourmenté par les furies, jouer avec ses remords et citer des vers grecs sur les parricides. Il avait un goût prononcé pour *Oreste*, pour *Œdipe*, pour *Hercule en délire ;* il aimait à représenter ces personnages sur la scène. On remarqua qu'une des dernières pièces qu'il ait chantées en public était *Œdipe exilé*, et que la mémoire lui fit défaut à ce vers :

θανεῖν μὲ ἀνώγει σύγγαμος, μήτηρ, πατήρ.

(1) Renan. *L'Antechrist*. p. 127.

Ses souvenirs littéraires n'ont fait que suggérer ou des crimes à son imagination pervertie, ou des citations horribles. Il jouait depuis son enfance l'*Incendie de Troie*.

Dans un de ses accès de fureur égoïste contre le sort, il s'écria : « Heureux Priam, qui a pu voir de ses yeux son empire et sa patrie périr à la fois. » Dans une autre circonstance, entendant citer un vers du *Bellérophon* d'Euripide, qui signifiait :

Moi mort, puissent la terre et le feu se confondre !

« Oh non ! dit-il, mais bien moi vivant ! (1) Dicente quodam in sermone communi :

ἐμοῦ θανόντος γαῖα μιχθήτω πυρί,

imo, inquit, ἐμοῦ ζῶντος, » et Suétone ajoute : « Planeque ita fecit. » Il l'accuse d'avoir incendié Rome, d'avoir, à la lueur des flammes, chanté « ἅλωσιν Ilii, la prise d'Ilion » avec le costume du Théâtre. Il voulait rebâtir Rome et l'appeler Néropolis.

A ses derniers moments, près de mourir, il ne cessait de répéter des citations classiques ; suivant Dion Cassius (2), il se rappelait ce vers qu'un tragique avait mis dans la bouche d'Œdipe :

οἰκτρῶς θανεῖν μ'ἄνωγε σύγγαμος, πατήρ.

Epouse et père veulent que je meure misérablement.

Quand il lui venait quelque honte de sa lâcheté à mourir, il se disait en grec : « Οὐ πρέπει Νέρωνι, οὐ πρέπει. Νήφειν δεῖ ἐν τοῖς τοιούτοις. Ἄγε, ἔγειρε σαυτόν. » Et il ne parvenait pas à se donner du cœur. Enfin, il entendit le bruit des cavaliers qui accouraient vers sa retraite. A cet instant

(1) Renan. ibid. 144.
(2) Lib. LXIII; 28.

décisif, dont il ne se cache pas l'horreur, c'est un vers de l'*Iliade* (1) qui s'offre à son esprit :

Ἵππων μ'ὠκυπόδων ἀμφὶ κτύπος οὔατα βάλλει

Le pas des lourds chevaux me frappe les oreilles.

Ce serait en vérité à faire prendre le grec en horreur ! Rappelons-nous pourtant que cette langue servait aussi aux ennemis de Néron pour marquer ses crimes d'une note d'infamie. On trouva souvent, dit Suétone, des affiches qui portaient ces mots :

Νέρων, Ὀρέστης, Ἀλκμαίων, μητροκτόνοι.

Néron, Oreste, Alcméon, meurtriers de leur mère. Ou encore :

Νεόνυμφον Νέρων ἰδίαντε μητέρ' ἀπέκτεινεν.

Néron a tué sa jeune femme, il a tué sa mère.

Légère expiation de tant de crimes !

Galba, Othon, Vespasien laissent surprendre dans leur vie quelques traces d'hellénisme, mais ils n'en firent point, comme Néron, usage pour le crime et la folie. Domitien décora d'une citation grecque le traité qu'il dédia à un de ses amis, sur l'art de soigner la chevelure : « Quamvis libello quem de cura capillorum ad amicum edidit, hoc etiam, simul illum seque consolans, inseruerit, οὐχ ὁρᾷς ὡς κἀγὼ καλόσ τε μέγασ τε... » Une autre fois, comme on le pressait de se marier, il répondit : Μὴ καὶ σὺ γαμῆσαι θέλεις ;. Ce peu d'hellénisme de Domitien peut être compensé par celui d'une corneille fatidique. Quelques mois avant la mort de cet empereur, du haut du Capitole, elle dit en grec : « ἔσται πάντα καλῶς. »

N'oublions pas qu'il institua un concours quinquennal en l'honneur de Jupiter Capitolin; entre autres exercices, récompensés d'un grand nombre de couronnes,

(1) X, 535.

on distinguait un concours pour la prose grecque et pour la prose latine (1).

Mais ce fut surtout avec les Antonins, avec Marc-Aurèle, que triompha l'hellénisme. On peut dire à sa louange que l'Empire lui dut ses meilleurs princes, comme il lui dut les seuls hommes de talent, historiens, poëtes et philosophes qui, dans leur faiblesse même, relèvent la décadence des mœurs et des esprits.

III.

Même avant l'invasion des barbares, l'étude du grec avait subi un grave déchet. Le christianisme en avait diminué l'importance. A mesure que la doctrine nouvelle augmentait ses progrès, l'esprit prenant une autre direction, c'était autre part que se portait la curiosité. Les chrétiens, qui sortaient des rangs les plus infimes de la société romaine, n'avaient nul goût des lettres grecques ; ils ignoraient absolument le monde hellénique. Ceux qui venaient au christianisme en partant des régions supérieures faisaient vite le sacrifice d'études qui leur semblaient trop frivoles et même dangereuses. Les fondateurs de la religion nouvelle se donnaient pour des pêcheurs, pour des ignorants : ils ne comptaient ni sur l'éloquence ni sur la rhétorique pour se faire écouter, ils méprisaient ces moyens humains, *non in persuasibilibus humanis*, comme dit Saint Paul.

Cet apôtre lui-même et quelques-uns des premiers docteurs du christianisme n'étaient pourtant pas étrangers à la culture des Grecs (2). Saint Paul, en prêchant

(1) Voir Suétone. *Vie de Domitien.* — Egger. *Mémoires de Philologie étude du Grec et du latin par les Grecs.* p. 270.

(2) Voici ce qu'en dit Saint Jérôme, dans une de ses lettres du liv. II, qui commence ainsi : « Sebesium nostrum suis monitis profecisse... (D. Hieronymi Stridoniensis *Epist. Selectæ, et in libros tres distributæ opera* D. Petri Casinii Theologi, Parisiis, 1588.) Sed et Paulus Apostolus Epimenidis poetæ abusus versiculo est, scribens ad Titum (Tit. I) : Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται,

Jésus crucifié, objet de scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs ([1]), se montrait instruit de quelques notions de littérature. Il empruntait à une pièce de Ménandre, qu'on croit avoir porté le titre de *Thaïs*, cette citation : « Ne vous y trompez pas, les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs : Μὴ πλανᾶσθε· φθείρουσιν ἤθη χρηστὰ ὁμιλίαι κακαί. » Il disait, d'après Epiménide, que les Crétois sont menteurs ([2]) : Κρῆτες ἀεὶ Ψεῦσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί.

Dans les actes des Apôtres ([3]), il empruntait à Aratus ou à l'hymne de Cléanthe à Jupiter, ces mots-ci: « τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν. » On le voit encore faire allusion aux luttes de Penthée contre Bacchus ; et, dans sa défense devant Festus, il met une telle éloquence, il déploie une rhétorique si vive, que l'officier romain s'écrie : « Tu es fou, Paul, tes nombreuses connaissances littéraires te font extravaguer ([4]). »

Quoiqu'on puisse soutenir avec quelque vraisemblance que S. Jean, élevé à Tarse, ait connu Platon et les écrits de Philon; quoiqu'on relève dans l'Epitre de S. Jacques ([5]) sept mots grecs qui forment un vers dactylique hexamètre πᾶσα δόσις ἀγαθὴ καὶ πᾶν δώρημα τέλειον... il faut reconnaître que dans le monde latin et chrétien la connaissance du grec s'affaiblit de jour en jour; à mesure que le christianisme grandit, c'est l'esprit sémi-

κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί. Id est : Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri. Cujus heroici hemistichium postea Callimachus usurpavit. Nec mirum si apud Latinos metrum non servet ad verbum expressa translatio, cum Homerus, eadem lingua versus in prosam, vix cohæreat. In alia quoque Epistola Menandri ponit senarium (I. Cor. 15, act. 15.) : φθείρουσιν ἤθη χρηστὰ ὁμιλίαι κακαί. Id est : corrumpunt mores bonos colloquia mala. Et apud Athenienses in Martis Curia disputans, Aratum testem vocat : Ipsius enim et genus sumus, quod Græce dicitur τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν. Et est clausula versus heroici. »

([1]) Ep. 1 aux Cor.

([2]) Ep. à Tite, 12 et 13.

([3]) ΙΗ' ch. 28. ὡς καί τινες τῶν καθ' ὑμᾶς ποιητῶν εἰρήκασιν.

([4]) Πραξ. Κς" 24. μαίνῃ, Παῦλε · τὰ πολλά σε γράμματα εἰς μανίαν περιτρέπει.

([5]) Α" 17.

tique qui prend le dessus, et toute l'autorité passe aux traditions judaïques. S. Justin, Eusèbe, S. Clément d'Alexandrie, Origène deviennent bientôt des étrangers pour les chrétiens d'Italie.

Le triomphe définitif de la religion chrétienne, la translation de l'Empire à Constantinople firent une autre révolution bien plus décisive dans les rapports du monde hellénique avec le monde latin. Il semblerait au premier abord que Constantinople dût prendre une grande autorité sur lui. Elle s'élevait au moment même où l'Italie tombait. Rome semblait entrer dans sa décadence. Quoiqu'elle gardât la suprématie religieuse, il est bien vrai que de ce moment commençait sa chute politique. Des malheurs sans nombre vinrent fondre sur elle; prise et reprise par les barbares, elle finit par demeurer en leurs mains, elle échappa à l'influence grecque; et il ne resta plus en Italie après le triomphe d'Odoacre qu'une vaine ombre du pouvoir impérial à Ravenne. Cette séparation violente faite par les armes rendait plus sensible une séparation morale que la différence des esprits et la divergence des opinions religieuses avaient préparée depuis longtemps.

Entre le Christianisme de Rome et celui de Constantinople, il y eut bientôt une distance marquée. En Italie, les esprits plus graves, plus sérieux, moins instruits, conservaient les traditions et la foi, sinon exemptes d'erreurs, au moins d'erreurs profondes. Le vieil esprit romain, si constant dans les principes qu'il avait une fois adoptés, était moins accessible que l'esprit des Grecs aux nouveautés périlleuses. Il se mêla toujours chez ceux-ci une grande légèreté à beaucoup de subtilité philosophique. Les chrétiens de Constantinople ont toujours eu beaucoup d'indulgence pour les philosophes, que leur langue avait produits avec tant d'éclat. Ils ne redoutaient pas la libre discussion,

ils s'y abandonnaient au contraire avec un plaisir bien décevant : celui d'exercer nos facultés rationnelles. On a pu dire de Saint Justin, par exemple, qu'instruit dans les écoles des Stoïciens, des Péripatéticiens, des Pythagoriciens et des Platoniciens, il conserve encore, même dans le christianisme, le manteau et l'extérieur des philosophes. Bunsen lui donne cet éloge d'avoir été l'un des philosophes les plus distingués du christianisme, un philosophe spéculatif, excellent helléniste (1).

Clément d'Alexandrie est loin de mépriser la philosophie des païens ; tout en la soumettant au dogme nouveau, il conserve pour elle une estime qu'il ne déguise point. Avant Jésus-Christ, elle était nécessaire aux Grecs pour leur enseigner la justice. Depuis que le Sauveur a paru, elle est utile encore ; c'est une préparation à la foi. Son but était d'en faire le premier degré pour conduire au christianisme. Il ne s'attachait plus à telle secte plutôt qu'à telle autre ; il les embrassait toutes en s'élevant au-dessus d'elles, il leur demandait ce qu'elles pouvaient donner : une démonstration naturelle et logique des premiers principes de la justice et de la sagesse, qui s'achevaient dans la perfection et la sainteté de la nouvelle doctrine. Il y avait dans ce christianisme primitif comme un souffle de libre philosophie qui le faisait accepter facilement dans les pays grecs, une aisance d'allure qui s'accommodait à merveille à l'agile disposition des esprits helléniques (2). Il ne répugnait pas à ces imaginations éprises de toute beauté et de toute fleur de faire venir Jésus après Platon, de voir en Socrate un précurseur du Christ.

Un bon juge, M Renan, a peint en quelques pages fort élégantes (3), la nature de l'esprit grec. Il

(1) Donaldson. trad. p. M. Valettas. t. II, p. 335.
(2) Donaldson. t. II, p. 338.
(3) *Saint Paul*, 203 et seq.

a montré ce qu'il y a dans cette nation d'esprit, de mouvement, de subtilité, sans rien de rêveur, de mélancolique. Il trouve qu'il y a une profonde différence entre la piété de Saint Bernard, de Saint François-d'Assise et celle des Saints de l'Eglise grecque. « Ces belles écoles de Cappadoce, dit-il, de Syrie, d'Egypte, des Pères du Désert, sont presque des écoles philosophiques. L'hagiographie des Grecs est plus mythologique que celle des Latins. La plupart des saints qui figurent dans l'iconostase d'une maison grecque et devant lesquels brûle une lampe, ne sont pas de grands fondateurs, de grands hommes, comme les saints de l'Occident; ce sont souvent des êtres fantastiques, d'anciens Dieux transfigurés, ou du moins des combinaisons de personnages historiques et de mythologie, comme Saint Georges. Et cette admirable église de Sainte Sophie! C'est un temple Arien; le genre humain tout entier pourrait y faire sa prière. »

Si, après tant de siècles de christianisme, l'observateur reconnaît encore cette légèreté native, s'il peut dire que le plus superstitieux des peuples est en même temps le plus voisin du rationalisme; qu'on juge de ces premiers siècles de l'Eglise. Quel singulier état d'esprit! Le christianisme mal affermi disputait les imaginations au paganisme. Les antiques usages, les fables accréditées, les coutumes prises, les systèmes des philosophes livraient de leur côté un rude assaut à la religion nouvelle. Plus d'un était en proie à de vives et longues angoisses. Nous en avons un exemple dans cet aveu de Saint Jérôme. Il a quitté Rome et ses plaisirs, il s'est enfui dans la solitude; dans sa cellule vide et nue, au milieu des châtiments de la pénitence, il n'a pu se détacher tout-à-fait du monde. Il y tient encore, et par quoi? par une petite cassette de livres, qu'il a emportée avec lui pour char-

mer sa retraite. C'était un choix de poètes et d'orateurs : Cicéron, Virgile, Plaute, Homère. Ces lectures, qui lui paraissaient d'abord douces et consolantes, ne tardèrent pas à l'effrayer. L'idée lui vint que les démons, qui remplissaient sa cellule de visions profanes, n'étaient autres que ces auteurs trop aimés. Il a raconté lui-même l'histoire de ce qu'il appelle son infortune : « Malheureux, disait-il, je jeûnais, et ensuite j'allais lire Cicéron. Après les fréquentes veilles de la nuit, après les pleurs qu'arrachait de mes yeux le souvenir de mes péchés passés, je prenais Plaute entre les mains, et ensuite, lorsque revenant en moi-même, j'essayais de lire les prophètes, leur langage me semblait inculte et tout hérissé de fautes ; et parce que mes yeux aveuglés ne voyaient pas la lumière, je n'en accusais pas mes yeux, mais le soleil (1). »

Dans le trouble d'une conscience agitée, il se croit déjà mort, déjà devant le trône du Dieu vivant. « Je n'osais plus, dit-il, lever mes regards. Interrogé sur ma condition : « Je suis chrétien, » répondis-je. Alors, celui qui était assis sur le tribunal : « Tu mens, dit-il, tu es cicéronien, et non chrétien ; car là où est ton trésor, là aussi est ton cœur (2). » Je me tus, et pendant que j'étais accablé de coups de verge (car le juge avait ordonné qu'on me frappât), je me sentais encore bien plus tourmenté par le feu de ma conscience... » Fléchi enfin par les prières de ceux qui entouraient son trône, le

(1) Lettre XVIII, citée par M. de Broglie. *L'Eglise et l'Emp. Rom.* 3e part. t. 1, p. 221.

Itaque miser ego lecturus Tullium, jejunabam. Post noctium crebras vigilias, post lacrymas, quas mihi præteritorum recordatio peccatorum ex imis visceribus eruebat, Plautus sumebatur in manus....

Si quando in memet reversus, prophetas legere cœpissem, sermo horrebat incultus, et quia lumen cœcis oculis non videbam, non oculorum putabam culpam esse, sed solis.

(2) Interrogatus de conditione, christianum me esse respondi : et ille qui præsidebat : « Mentiris, at ciceronianus es, non christianus; ubi enim thesaurus tuus, ibi et cor tuum. Hiéron. ép. 18.

juge, aux mains de qui Jérôme était tombé, oublia sa colère, quand le malheureux eut fait ce serment en attestant le nom du Seigneur : « Seigneur, si jamais je garde les livres du siècle et si je les lis, je vous aurai renié. » Et après ce serment, dit Saint Jérôme, « je fus relâché. »

Ces troubles de conscience, exprimés avec la violence propre au caractère de Saint Jérôme, étaient ceux d'une génération tout entière. Cependant, il faut noter une différence entre les hommes de l'Occident et ceux de l'Orient. Du côté des Grecs, l'accommodement était plus facile entre le présent et le passé, entre les poètes, les philosophes, les orateurs païens et les livres de l'église. On ne saurait citer un plus frappant exemple de cette conciliation littéraire que Saint Basile. Il n'a ni ces visions effrayantes, ni ces craintes cruelles. Il ne croit pas nécessaire de sacrifier à l'Evangile tout ce que l'esprit humain avait produit de noble, d'élevé, de salutaire. A quoi bon, en effet, condamner à l'oubli tant d'œuvres dignes d'estime, capables d'instruire les hommes et de les servir utilement? Saint Basile ne craint pas de recourir aux ornements de la parole; il n'y met pas un orgueil puéril; il s'en sert pour donner à la vérité une plus grande force, un coloris plus vif. Contre ceux qui réclament le divorce entre les lettres et la foi, il adresse un écrit aux écoliers de Césarée, pour leur apprendre quel profit il peuvent retirer de la lecture des poètes, quels dangers ils doivent éviter dans cette étude. Ils trouveront dans les écrits des anciens, des exemples de vertu faciles à comprendre et à imiter. Moïse s'est instruit à l'école des Egyptiens, Daniel a étudié la science des Chaldéens. N'est-il donc pas possible, à l'aide des enseignements du christianisme, de tirer des fables antiques tout ce qui peut être considéré comme le symbole d'une vérité évangélique, ou peut

aider à en donner la démonstration ? Ne peut-on pas à l'aide des lumières de la foi, dégager le sens des fables ?(1)

Jamais l'hellénisme n'a fait une plus étroite alliance avec la foi chrétienne. Qu'on en juge par ce passage : « Prenez, par exemple, dans Homère, l'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens. Homère raconte qu'aussitôt que la princesse (Nausicaa) aperçut le naufragé qui était nu, elle rougit. Mais lui ne rougissait pas d'être vu dans cet état, et il avait raison, car la vertu lui tenait lieu de vêtement, et ainsi dépouillé, il sut tellement se faire respecter des Phéaciens, que chacun d'entre eux aurait voulu être Ulysse, même naufragé et sans secours. Que dira donc ici un véritable interprète du poète ? Ne lui semble-t-il pas entendre Homère qui lui crie : homme ne songe qu'à la vertu ; car c'est la seule chose qui échappe au naufrage, et qui, même jetée toute nue sur la terre, peut se faire respecter des heureux de ce monde ? » Commentaire ingénieux, image libre, naïve et charmante de l'esprit grec qui, sous les liens de la foi, conserve encore sa légèreté et sa grâce.

Tandis que Saint Basile par ses écrits, par ses préceptes, enseigne et recommande l'union des deux mondes dans l'interprétation chrétienne, même en Orient, des esprits moins souples qui croient être plus orthodoxes, blâment l'étude des chefs-d'œuvre profanes. Ils en craignent les séductions trop attrayantes. Tant de beautés, tant de recherches délicates les effrayent ; ce sont, à leurs yeux, des douceurs décevantes qui éloignent de l'étude plus austère des livres saints, dont l'âpre langage ne peut soutenir la comparaison avec tant d'artifices si savamment combinés.

Un danger plus grand encore c'est d'entretenir dans les jeunes gens un vain amour de la subtilité et du rai-

(1) Πρὸς τοὺς νέους ὅπως ἂν ἐξ Ἑλληνικῶν ὠφελοῖντο λόγων.

sonnement. Si les fables antiques souillaient l'imagination par leurs tableaux impurs, Platon et Aristote inspiraient le goût des discussions ingénieuses. Que de périls se préparaient les écoliers de ces trop fameux philosophes. Plotin et Porphyre n'étaient-ils pas les fils de Platon ; eux-mêmes n'avaient-ils pas été les précurseurs d'Arius ? Que peut-on attendre du mélange devenu habituel de la science et de la fable grecques avec l'étude des écritures ? Il y avait bien quelque chose de vrai dans ces reproches, et ces craintes n'étaient pas sans fondement. Privés de Platon et d'Aristote, les Grecs de Constantinople et d'Alexandrie n'auraient pas oublié leur naturel disputeur, pour demeurer des fidèles soumis à la plus rigoureuse orthodoxie. Ils auraient d'une autre manière, avec moins de bonheur et de succès, recommencé Platon et Aristote, Plotin et Porphyre. Cependant, les études païennes auxquelles ils étaient si vivement attachés leur donnaient plus d'élan, et augmentaient l'impétuosité du mouvement qui les portait vers l'hérésie, c'est-à-dire vers la libre recherche des problèmes scientifiques et religieux.

Comment ne pas s'épouvanter du spectacle qu'offraient les discussions toujours renaissantes sur les dogmes fondamentaux de la foi nouvelle ? Alexandrie, Constantinople, enfantaient sans cesse quelque secte inconnue jusque-là. Arius avait semé une ivraie qui menaçait d'étouffer le bon grain. Les opinions se divisaient et se subdivisaient de manière à former autant de groupes tenaces. On les combattait, on croyait les avoir ou persuadées ou vaincues, elles reparaissaient tout-à-coup plus altières et plus inquiétantes. Ce n'étaient pas seulement des argumentations d'école, c'étaient des rixes, des rencontres, des séditions, où le sang coulait, où la violence du pouvoir impérial se mêlait à l'obstination des docteurs et des évêques. Il ne semblait plus

y avoir qu'un intérêt unique : la discussion des dogmes. On les agitait sur les places publiques, dans l'intérieur des maisons, dans les appartements des femmes, aux repas de famille, aux réunions des fêtes. Des dames, des petits-maîtres prenaient parti pour ou contre l'exactitude de telle doctrine ou la légitimité de tel évêque. On allait au sermon comme au théâtre, pour siffler ou applaudir; on en revenait en discourant sur le mérite oratoire et même la valeur théologique de ce qu'on avait entendu. L'éloquence des prédicateurs se ressentait du désir de plaire à de tels auditeurs : elle était devenue affectée, courant après les effets d'apparat et le bel esprit (1).

Pour arrêter cette maladie de bavardage théologique, Saint Grégoire de Naziance en vient à regretter la loi qui, chez les Hébreux, défendait aux jeunes gens la lecture des livres saints comme nuisible à des âmes encore faibles et mal assurées. Il en souhaiterait pour les chrétiens une pareille qui ne permît pas à tous de disputer à toute heure sur la foi, mais seulement à certaines personnes et en certains temps; qui défendît principalement cet exercice à ceux qui sont travaillés d'un désir insatiable de réputation, ou qui portent dans la piété plus de chaleur qu'il ne faudrait... « Quant à la multitude, il faut à tout prix l'éloigner de cette voie de disputes, et la guérir de cette maladie de bavardage qui règne aujourd'hui (2). »

Saint Grégoire de Nysse rend plus frappante encore cette intempérance de discussions religieuses. « Offrez-vous, dit-il, une pièce d'argent à changer, on vous répond que le père diffère du fils en ce qu'il n'a point été engendré. Demandez-vous du pain, on vous assure

(1) S. Grég. de Naz. *Or.* XXII, XXIII, XXVII, XXXVI; *Carm. de Epis.*, v, 150-180, et passim, cité par M. de Broglie. *L'Eglise et l'Emp. Rom. au IVe siècle*, p. 381.

(2) S. Grég. de Naz. *Or.* XXXII, 32,

que le père est plus grand que le fils. Vous informez-vous si votre bain est assez chaud, vous devez vous contenter de savoir que le fils a été tiré du néant (1). »

Rome et l'Italie n'offraient pas le même spectacle. L'amour des disputes théologiques était loin d'y être aussi vive. La foi y agissait davantage, elle y raisonnait moins. Le peuple romain était consacré aux œuvres plutôt qu'aux dissertations. C'était le fond de son humeur. Il n'avait jamais beaucoup aimé la faconde grecque. Il s'était toujours défié de cette habileté de langue qui l'avait souvent déconcerté. Les mensonges de la Grèce, *Græcia mendax*, la souplesse de ses enfants prêts à tout faire, leurs industries souvent suspectes, leurs talents employés à flatter les riches, à s'insinuer auprès d'eux, leur avaient donné mauvaise réputation dans Rome. Cicéron avait eu bien de la peine à se faire excuser d'avoir étudié leur philosophie et d'en disserter d'après eux. Il n'y avait jamais pourtant oublié son caractère de Romain. En comptant parmi les sources de l'honnête, la *prudence*, c'est-à-dire les connaissances et les lumières de l'esprit, il avait aussitôt ajouté qu'il fallait craindre de se laisser aller à cet excès de curiosité qui détourne de l'action, qui porte à discuter des questions obscures et difficiles : « Alterum ut vitium, quod quidam nimis magnum studium multamque operam in res obscuras atque difficiles conferunt easdemque non necessarias... *Virtutis enim laus omnis in actione consistit* (2).

Ce n'est pas que Rome, à l'exemple de Constantinople, n'eût des discussions religieuses. Les grandes hérésies de l'Orient y faisaient sentir leurs contre-coups. Des sectes s'y réfugiaient, mais elles y vivaient obscures et méprisées. Les disciples de Montan, les Mani-

(1) S. Grég de Nysse, *de deitate filii op.* t. II, p. 466. De Broglie, t. II, p. 86.
(2) *De offic.* lib. I, c. 6.

chéens vaincus y formaient çà et là, à certaines époques, des groupes obstinés, mais ils n'avaient pas assez de puissance pour troubler l'opinion publique, et y entretenir les agitations séditieuses ou puériles que la fureur de dogmatiser réveillait sans cesse sur les rives du Bosphore. L'Italie n'avait pas le génie de la métaphysique (1). On ne voit pas en effet qu'il se soit élevé dans ce pays quelqu'un de ces grands hérésiarques, dont l'influence ait été assez forte pour entraîner la foule après lui. On était plus discipliné dans le christianisme d'Occident. Jamais il ne s'y fût produit ces terribles discussions provoquées par Sabellius, par Arius, Eutychès, Nestor. Tant de subtilités n'entraient pas dans les têtes italiennes. Les mouvements d'indiscipline ne se sont guère produits en Occident qu'en Afrique, en Espagne, dans la Grande-Bretagne, et encore ces hérésies ne mettaient-elles pas en si grand péril l'essence même du christianisme.

D'ailleurs à Rome, la religion de Jésus avait à se défendre contre un ennemi toujours vivant, toujours redoutable et qui lui semblait parfois supérieur par l'éloquence de ses défenseurs. Attaqués au dehors, les chrétiens n'avaient pas le temps de tourner leurs forces contre eux-mêmes. Les dieux du paganisme n'avaient pas encore abdiqué, ils avaient leurs fêtes, ils avaient leurs images. On sait l'importante affaire de la statue de la Victoire, les discours de Symmaque. Les avocats du christianisme avaient beaucoup à faire pour repousser les imputations dangereuses dont les païens les poursuivaient. Cette guerre constante faisait trève pour ainsi dire aux discussions religieuses proprement dites et l'esprit romain s'affermissait davantage dans la foi, sans l'ébranler par les rêveries qui paraissaient être l'apanage et le faible des imaginations en Orient.

(1) Beugnot. *Destruction du paganisme en Occident*, p. 6, t. 1.

Cette différence de caractère se manifeste bien davantage dans la situation des évêques, considérée dans l'une et l'autre partie de l'empire. On a vu des évêques grecs pleins de force d'âme, résister avec courage aux empereurs, Saint Athanase, Saint Basile, Saint Jean-Chrysostome ont déployé une rare fermeté ; on ne peut pas dire que tous les évêques de Constantinople, d'Antioche ou d'Alexandrie les aient imités. En général, ils se montrent souples à l'excès, flatteurs envers le pouvoir, dociles aux ordres de l'empereur. Les empereurs eux-mêmes ne se font nul scrupule de les asservir à leurs volontés. Ils s'immiscent dans les questions de dogme aussi bien que dans celles de discipline. En un mot, le pouvoir ecclésiastique dans l'église d'Orient ne semble être qu'une dépendance du pouvoir civil ; l'évêque n'est la plupart du temps qu'une créature de ce pouvoir. En Italie, dans Rome, dans Milan, il n'en est pas de même. Privée ou débarrassée de la présence de l'empereur, l'église s'accroît et se développe en liberté. Elle paraît bientôt n'être plus que la seule puissance à laquelle tout se rattache. A peine Rome, en cent années, compte-t-elle trois visites impériales de quelques jours chacune (1). Cette absence profite à la papauté. Elle règne à la place d'Auguste oublié et déserteur. Dans chaque province, le même effet se produit. « Le délégué impérial est un étranger de passage, inconnu jusqu'à la veille du jour où il est expédié de Byzance ou de Milan, sous l'escorte d'une légion, comme un général en pays conquis. Il loge au palais du gouvernement pour quelques nuits, comme on couche sous la tente. Il tient son mandat d'un maître éloigné que personne n'a vu. Ce maître le rappelle, il part et on l'oublie. Parfois, à la vérité, le contraire arrive. On apprend que le maître a disparu et c'est le serviteur qui demeure (2). »

(1) De Broglie. t, II, p. 455.
(2) Ibid. p. 456.

L'évêque au contraire est un enfant de la cité. Qu'il soit d'une naissance illustre, il conserve l'autorité qu'il tient de sa famille, et la consacre par celle de l'épiscopat. Qu'il soit issu d'une condition infime, son mérite reconnu par une élection spontanée et bruyante, couvre à jamais d'éclat l'obscurité de son origine. Le pouvoir, les richesses, la pompe d'une haute situation, l'estime, la considération acquise par des bienfaits, tout contribue à élever l'évêque au-dessus de tous les citoyens de la ville. Rien ne manque à l'évêque; à n'envisager ce poste qu'avec des yeux profanes, il est digne d'envie. « Faites-nous évêques, disait Prétextat, et nous nous ferons chrétiens (1). »

Le tribunal de l'évêque, l'audience épiscopale, attirent bientôt toutes les affaires dans le même cercle. « Ce ne sont plus seulement quelques débats de famille ou de ménage à pacifier, ce sont toutes les questions du droit civil : les successions, les acquisitions, les obligations, les contrats, dont l'évêque est bon gré mal gré, forcé de devenir l'arbitre. » « Ils nous pressent, ils nous prient, ils nous étourdissent, ils nous torturent, » s'écrie un de ces juges improvisés, fatigué lui-même de l'excès de sa popularité, pour que nous nous occupions des choses de la terre qu'ils aiment (2). Deux lois successives d'Arcadius (398 et 400) confirment cette juridiction épiscopale. L'évêque reste un arbitre volontaire, mais la loi donne à sa sentence un effet obligatoire pour les parties qui s'y sont soumises.

Cette autorité toujours croissante donne au caractère de l'évêque une hauteur qu'on ne peut nier. Affermi sur son trône, il ne craint rien. Il est lui-même toute autorité. Le moyen âge a dejà commencé : Grégoire VII et Innocent III ne feront que suivre la tradition ita-

(1) Beugnot. *Destruct. du Pag.*, t. I, p. 450.
(2) Saint Augustin, cité par M. de Broglie, ibid. 460.

lienne du IVe siècle. Saint Ambroise ne disait-il pas à Théodose : « L'Eglise n'est pas dans l'Empire, c'est l'Empereur qui est dans l'Eglise. » Constance avait trouvé plus de docilité dans l'Orient, il disait : « Ma volonté est un canon comme tout autre, et mes évêques d'Orient trouvent bon qu'il en soit ainsi ! » Théodose fut tout surpris quand la première fois il se trouva devant Ambroise. Il n'avait jamais rencontré tant de fierté, une franchise si nette, une constance si marquée. Il lui en resta une profonde impression. Exclu de l'église, il attendait qu'Ambroise lui en ouvrît les portes. Il ne comptait ni sur la puissance, ni sur les séductions, ni sur les menaces, pour triompher de cette volonté rigide. Quand Rufin, simple courtisan, lui disait : « J'irai trouver Ambroise et j'obtiendrai qu'il vous relâche de ce lieu. — Non, lui répondait-il, je le connais : vous ne lui persuaderez rien ; jamais, par crainte de la puissance impériale, il ne violera la loi divine (1). » De retour à Constantinople, il sentit qu'il avait affaire à d'autres hommes. Lorsque l'évêque Nectaire l'invita à reprendre la place d'honneur qui lui était réservée dans le chœur : « Non, dit-il ; j'ai appris à Milan à comprendre le peu qu'est un empereur dans une église, et la différence qu'il y a de lui à un évêque. Mais personne ici ne me dit la vérité. D'évêque, je n'en connais qu'un, c'est Ambroise (2). »

Jusque dans la vie monacale se retrouve la profonde empreinte des deux génies. Les solitaires de l'Orient, nés dans la patrie des spéculations métaphysiques, sont abstraits, réfléchis, taciturnes. Ils fuient les hommes et ne les approchent qu'à regret. C'est parmi eux que l'on trouve ces exemples d'une solitude poussée jusqu'à l'excès, ces saints immobiles au sommet d'une colonne.

(1) De Broglie. t. II, p. 316.
(2) Théod. V. 18, — Soz. VII, 25. — De Broglie. 338.

Ceux de l'occident, faits plutôt pour la vie active, s'établissent au milieu des populations, se livrent au travail répandent leur influence autour d'eux, et, comme l'évêque dont nous avons parlé, se font le centre d'une société nouvelle.

Toutes ces raisons, sans les événements de la politique et de l'histoire, auraient suffi à séparer Rome de Constantinople. Avant même que le partage fût complet entre les deux moitiés de l'empire, avant que chacune d'elles se fût fait des destinées diverses, il y avait des motifs puissants qui devaient amener une rupture de relations. Déjà, au quatrième siècle, le peu d'attrait des deux capitales l'une pour l'autre se remarque dans l'histoire. Que Rome eût conservé un sentiment de jalousie pour la rivale qui lui avait enlevé l'Empire, il n'y a rien là d'invraisemblable. Cette mauvaise disposition ne pouvait que grandir de jour en jour, au milieu des luttes que les hérésies engagèrent bientôt entre elles. Constantinople a souvent recours à Rome. C'est de là qu'elle attend les décisions dogmatiques qui doivent apaiser les querelles ; elle les implore. Libanius appelle Rome τὸ κεφάλαιον (1), mais il ne peut croire que le siége de son évêque n'ait aussi son indépendance. Souvent mêlée sans résultat à des arbitrages, à des réconciliations qui n'aboutissent jamais à une paix durable, l'autorité romaine se prête à regret à de nouveaux appels. Les papes ont gardé un levain de défiance contre les fauteurs d'Arius. Ils voient sans cesse renaître de nouvelles difficultés, ils ne se rendent qu'avec hésitation arbitres entre les divers partis.

Nous en avons un exemple dans la vie de Saint Basile. Aux prises avec les semi-Ariens, il a recours à Rome. Damase, dit M. de Broglie (2),

(1) T. I, p. 448, cité par Beugnot, p. 226.
(2) T. I, p. 119.

et un certain nombre d'évêques d'Occident réunis à Rome, se bornèrent à renouveler d'une façon vague, la condamnation de la formule de Rimini. Puis le député de Basile lui fut renvoyé avec une réponse pleine de commisération pour l'état de l'Orient, mais qui n'apportait aucun secours efficace. Sans perdre ni temps, ni courage, Basile expédia sur-le-champ une seconde missive plus pressante encore que la première, et qui fut revêtue de la signature d'un grand nombre de ses collègues en épiscopat. Il y peignait dans des termes pathétiques l'horrible condition où était réduit l'Orient chrétien : « Hâtez-vous, y est-il dit, pendant qu'il y a encore ici quelques hommes debout, pendant qu'il reste quelque vestige de notre ancien état, avant que le naufrage soit complet. Nous sommes à vos genoux, tendez-nous la main... Ne laissez point tomber dans l'erreur la moitié du monde, ni la foi s'éteindre aux lieux mêmes où elle a pris naissance. » A ces accents désespérés, l'Occident, préoccupé de ses propres difficultés, ne s'émut que faiblement, et la seconde députation de Basile resta aussi impuissante que la première.

Saint Basile en ressent dans son cœur un vif chagrin, il s'étonne des ménagements gardés par Rome avec « les fanatiques d'Antioche » il laisse échapper ces paroles de mécontentement: « Quand je pense à ce qui nous vient d'Occident, ce vers d'Homère me revient en mémoire: « Je regrette qu'on ait imploré cet homme car il est superbe. » En effet, les gens qui ont le cœur enflé deviennent encore plus orgueilleux par la soumission qu'on leur témoigne. Au fond, si Dieu prend pitié de nous, qu'avons-nous besoin d'autre appui, et si sa colère s'appesantit sur nous, de quel secours nous sera l'orgueil de l'Occident? Ils ne savent pas la vérité et ne veulent pas qu'on la leur apprenne... J'ai été tenté

d'écrire pour mon compte particulier et d'homme à homme, une lettre à leur chef : je ne lui aurais rien dit des affaires de l'église, puisqu'il ne se soucie de rien savoir, mais je l'aurais averti de ne pas insulter à ceux que la tentation éprouve, et de ne pas prendre l'orgueil comme une prérogative de la dignité, puisque cela seul est un péché qui nous fait ennemis de Dieu (1). »

Ces paroles d'aigreur révèlent, sans laisser subsister aucun doute, l'esprit de sourde rivalité qui séparait les deux fractions de l'église. Il se voit mieux encore dans la lutte de Saint Grégoire contre Paulin et ses amis. Celui-ci voulait monter après la mort de Mélèce sur le siége patriarchal d'Antioche. Le Concile était réuni à Constantinople, et les évêques placés sous la juridiction d'Antioche n'étaient pas disposés à reconnaître pour leur égal, et moins encore pour leur supérieur, Paulin, leur adversaire, et souvent leur calomniateur. Les occidentaux étaient pour lui. Saint Grégoire prêcha l'union dans le Concile. On écouta froidement du côté des Orientaux son plaidoyer en faveur de Paulin, mais un point surtout choqua extrêmement, ce fut l'allusion à l'intervention possible de l'Occident. « Quand ce mot fut prononcé, un murmure s'éleva, que Grégoire compare lui-même au croassement des geais et au bourdonnement d'une ruche (2). Pourquoi, s'écriait l'orgueil asiatique soulevé, l'Orient qui a donné naissance au Christ, irait-il prendre les ordres de ceux qu'il a lui-même initiés à la lumière (3) ? »

Si Grégoire conseillait de recourir à l'Occident, c'est

(1) De Broglie. t. I, p. 130, Saint Basile, ép. CCXXXIX.

(2) « C'était une armée de grues, d'oisons acharnés les uns contre les autres, s'entre-déchirant à qui mieux mieux; une troupe de geais vaniteux et criards, un essaim de guêpes prêtes à vous sauter au visage au moindre signe d'opposition. » — Grég. Naz. *Carm. I.*

(3) « Quoniam Christus in oriente natus est, idcirco potior esse debet auctoritas orientalis ecclesiæ. — Gregor. Nazianz, apud. Bar., ad ann. 381, 46. — Am. Thierry. p. 76. 77.

qu'il avait hâte d'étouffer une querelle qui dégénérait en scandale, mais pour Rome et tout ce qui venait d'elle, il n'avait nulle affection de cœur. Cela se voit bien à un mot très-vif et très-sincère qui lui échappe à l'occasion des Evêques de Macédoine admis au concile. Ces prélats, jusqu'au dernier partage de l'empire, s'étaient considérés comme attachés pour la religion, aussi bien que pour la politique, à l'Occident, Théodose les invita néanmoins à prendre séance avec tous les évêques de sa province. Ils arrivaient « pleins de cette compassion un peu dédaigneuse que l'Occident, dans la ferme simplicité de la foi, éprouvait pour les querelles subtiles de l'Orient, et ils exprimèrent ce sentiment sans prendre assez garde de blesser leurs frères ». Ils nous apportaient, dit Grégoire, le souffle âpre de l'Occident, φυσῶντες ἡμῖν ἑσπέριόν τε καὶ τραχύ (1). Cet âpre souffle de l'Occident renversa en effet le vieillard, qui, pour échapper à l'envie, se retira dans la solitude et finit là sa vie active.

Ces antipathies de doctrine et d'humeur si nettement déclarées ne pouvaient être favorables en Occident à l'étude du grec. Il s'y joignait encore la crainte très-légitime d'entretenir, par l'hellénisme, les traditions du culte païen. Tout changement se fait par la longueur du temps. Quelque rapide que puisse paraître la diffusion du christianisme, il ne détrôna pas facilement la religion rivale. On a raconté l'histoire de ses progrès et celle de la décadence du paganisme (2). On y voit la longue résistance du culte ancien balancer longtemps les efforts des chrétiens. De très-grandes familles dans Rome persistaient dans leurs croyances; les Prétextat, les Symmaque en étaient les plus solides appuis. Si l'on voyait parfois quelques membres s'en détacher pour entrer dans l'église, ce n'était ni sans lutte, ni sans

(1) S. Grég. de Naz. *Carm. de vita sua* v. 1802. — De Broglie. 435.
(2) Beugnot. *Hist. de la dest. du pagan. en Occident.*

un mouvement de scandale. Il ne tombait pas un temple d'idoles sans qu'il y eût protestation du côté des païens. On sait les longs débats auxquels a donné lieu l'abolition de l'autel de la Victoire. La légende s'est emparée de ces combats, elle les a transformés et sanctifiés presque toujours par la conversion des plus acharnés contradicteurs voués à la défense des vieilles religions. Telle est la discussion rapportée par les Bollandistes au 15 janvier (1), entre Alexandre, un saint évêque, qui avait ruiné un temple, et Rabula, un païen, qui lui en fait reproche. La scène est en Syrie, la dispute dure un jour et une nuit, et finit par la défaite de Rabula.

Ceux mêmes qui avaient passé dans le camp de Jésus-Christ, ne renonçaient pas toujours immédiatement à des pratiques païennes. Au IVe siècle, et plus tard, il y avait des chrétiens qui consultaient les devins, tandis que les partisans éclairés du polythéisme avaient depuis longtemps renoncé à ces folies (2). Saint Augustin fut détourné de cette habitude par les représentations d'un païen.

Beaucoup de sectateurs de Jésus juraient encore par les faux dieux, fériaient le cinquième jour dédié à Jupiter, prenaient part aux jeux, aux fêtes, aux festins sacrés des païens. Il n'était pas rare qu'on entendît des hymnes païens résonner dans les fêtes chrétiennes. On dansait devant les basiliques. Dans les églises mêmes, la tenue des chrétiens n'était pas toujours ce que réclamaient la sainteté de leurs mystères et la gravité de

(1) T. 1, p. 1019.

(2) Valentinien poursuivait la magie, mais il se piquait de respecter le culte public des païens, les pratiques augurales qui en faisaient partie. « Je ne confonds point, écrivait-il au Sénat, l'art des aruspices avec le crime des auteurs de maléfices, et je n'impute nullement à crime, ni cet art en lui-même, ni aucune des pratiques religieuses permises par nos prédécesseurs. J'en atteste les lois que j'ai données dès le début de mon empire, et par lesquelles j'ai accordé à chacun la faculté de suivre le culte dont son esprit est imbu. Ce n'est point l'art augural que j'interdis, mais l'usage nuisible qu'on en peut faire. » Cod. Théod. IX, t. 16, 1, 9. De Broglie. t. I, p. 249.

leur profession. Saint Augustin et Saint Ambroise se plaignent des éclats de rire qui troublent parfois les cérémonies, des disputes, des rixes qui éclatent pendant le sacrifice. Il y en avait d'assez mal avisés pour interpeller l'officiant, pour le presser d'en finir, pour le forcer de chanter suivant leur goût (1). Ces désordres affligeaient les évêques et scandalisaient les faibles. Saint Ambroise déclare que tel homme qui vient à l'église chrétien s'en retourne païen (2).

Les païens ne perdaient pas confiance ; ils ne se croyaient pas vaincus à jamais. Ils comptaient sur un retour de faveur pour leurs opinions, ils en prédisaient la restauration : « Rediet quod erat antea, » disaient-ils (3). A la fin du quatrième siècle, le culte de Junon celui de Saturne et de Diane subsistaient en plusieurs lieux de l'Italie. Osiris avait de nombreux adorateurs, et il fallait détruire le Sérapeion, admirable monument de la magnificence des rois d'Egypte, pour être sûr que les païens ne se targueraient pas de l'éternité inviolable de leurs dieux. Des empereurs païens, comme Julien, auraient pu relever les autels proscrits ; Attale remplaça sur les monnaies le Labarum de Constantin par l'image de la Victoire (4).

Dans les grandes calamités publiques on se retournait vers les dieux, qui avaient, disait-on, donné si longtemps la victoire à leurs adorateurs. Zosime nous dit, à propos d'Alaric marchant sur Rome, que la nécessité de sacrifier au Capitole et dans les autres temples était surtout proclamée par les Sénateurs païens : τοῖς ἑλληνίζουσι τῆς συγκλήτου, helléniser est devenu le synonyme d'être païen.

Presque tous les maîtres de la jeunesse, tous ceux

(1) Beugnot. 103, t. II.
(2) Ibid. 105.
(3) Ibid. 106.
(4) Beugnot. t. I, p. 64.

qui avaient quelque talent de parole, sophistes, rhéteurs, philosophes, étaient attachés aux vieilles religions. Ils avaient beaucoup d'autorité en Asie, ils en avaient un peu moins peut-être dans Rome, mais ils y étaient estimés, et leur enseignement entretenait l'attachement au culte du passé. Libanius disait, Rome possède des rhéteurs semblables aux plus célèbres (1). Ils n'étaient certainement pas chrétiens. Ce sont eux qui sont demeurés attachés les derniers à la religion des dieux de l'Olympe. Leur éloquence ne pouvait se passer de tout un attirail de figures, de souvenirs, d'images, d'invocations, qu'ils trouvaient dans le paganisme. Quel étrange discours prononça dans le Sénat Romain (377) un rhéteur grec venu de Constantinople, Thémistius? Pour louer Gratien, il composa avec le souvenir du *banquet* de Platon, un discours amoureux sur la beauté du prince, Ἐρωτικὸς (λόγος) ἢ περὶ κάλλους βασιλικοῦ. Alcibiade, Socrate, Charmide, les souvenirs les plus hardis, les phrases les plus fades remplissent ce discours, et la péroraison n'est pas moins singulière que le panégyrique lui-même : « Te voici sous mes yeux, Rome, illustre cité, véritable mer de beauté... Je vois le séjour de ces lois saintes et révérées par le moyen desquelles Numa a uni cette ville au ciel. Grâce à vous, fortunés mortels, les dieux n'ont pas encore déserté la terre... Le temps est venu, illustres rejetons de Romulus, où, déposant la toge, vous devez revêtir la robe blanche, pure comme le siècle et comme l'empire qui commencent, célébrer des chœurs, remplir les places publiques de l'odeur des sacrifices, et couvrir de vos hommages l'objet de mes amours.... Et toi, ô père des dieux et des hommes, Jupiter, fondateur et gardien de Rome; Minerve, dont Jupiter est à la fois le père et la mère; Quirinus, divin tuteur de l'empire

(1) Ep. 983, p. 460.

romain, faites que mes amours chérissent Rome, et que Rome, en retour les chérisse (1). »

Qu'on juge d'après cela l'enseignement des professeurs qui tenaient école à Rome, à Milan, à Bordeaux, à Trèves, à Toulouse, à Narbonne! Sous prétexte d'enseigner les belles-lettres, d'expliquer Homère, Hésiode, Aristote ou Platon, ne devaient-ils pas s'attacher à répandre dans les jeunes esprits les idées favorables à l'ancien culte. Tous leurs disciples n'étaient pas en état de résister à cette influence ou de s'y soustraire plus tard, comme Saint Augustin, qui fut le disciple de Thémistius (2), comme Saint Basile et Saint Jean-Chrysostome, qui reçurent les leçons de Libanius (3). N'y avait-il pas quelque danger à donner un de ces sophistes pour précepteur à des enfants destinés à monter sur le trône? Si Théodose-le-Grand confiait l'éducation de son fils Arcadius au Sophiste Thémistius, qui n'était pas chrétien, ne devait-on pas soupçonner cette éducation philosophique d'entretenir dans les âmes des dispositions trop hostiles aux dogmes nouveaux, et l'exemple de Julien, s'appliquant à détruire la religion du Christ, n'était-il pas bien fait pour éloigner de ces études? Quand, en Occident, on voyait Julien écrire en grec ses ouvrages les plus agressifs contre la mémoire de Constantin et les institutions chrétiennes, il y avait de quoi faire abhorrer le génie grec et la langue qui lui servait d'interprète.

De là, ces alternatives de faveur ou de persécution dont les écoles sont l'objet, tant à Rome qu'à Constantinople. Suivant la vivacité ou la tiédeur de leur foi, les empereurs protégent ou bannissent les rhéteurs. Valentinien Ier chasse de Rome tous les sophistes; il croit faire beaucoup d'en débarrasser la ville où siége

(1) De Broglie. t. 1, p. 292.
(2) Schœll. t. VI, p. 141.
(3) Schœll. ibid. p. 162.

le pape. Gratien, au contraire, qui n'aime pas le clergé, qui l'a dépouillé de ses biens, établit par une loi de l'an 376 que les rhéteurs et les grammairiens recevront du trésor public un traitement annuel (1). Cette même loi établit des écoles dans les Gaules, une part y est faite à la littérature latine, une part égale à la littérature grecque.

Dans l'empire d'Orient, la langue d'Homère ne pouvait pas être proscrite, et, jusqu'au règne de Justinien (527 à 565), elle s'était assez bien défendue contre le temps. Elle s'enseignait dans des écoles florissantes. Constantinople avait des maîtres nombreux de grammaire et de jurisprudence. Dans Edesse, le grec et le syriaque servaient en même temps à répandre la grammaire, la rhétorique, la philosophie et la médecine. Il y avait à Béryte sur les côtes de la Phénicie, une école de droit, qui passait pour être une des plus fameuses de son temps. Déjà pourtant, on commençait à voir grandir les soupçons contre la science du passé. La riche bibliothèque fondée par les Ptolémées dans Alexandrie, augmentée par Maro-Antoine de celle de Pergame, avait péri en grande partie dans la destruction du temple de Sérapis, ordonnée par Théodose l'an 390. « Orose, qui a écrit une cinquantaine d'années après cet événement, dit avoir vu les armoires où les livres étaient anciennement placés, vidées par les chrétiens « exstant, quæ et nos vidimus, armaria librorum, quibus direptis exinanita ea a nostris hominibus, nostris temporibus » (2). Enfin, sous Justinien, Athènes, qui n'avait cessé d'avoir des philosophes occupés dans leurs leçons à expliquer les ouvrages de Platon et d'Aristote, qui comptait des maîtres d'éloquence et d'érudition philologique, Athènes fut frappée dans ses plus chères études. Un édit de

(1) Beugnot. p. 478, t. I. — *Code Théod. XIII*, tit. 3, l. II.
(2) Orose. Hist. VI, 15. — Schœll. ibid. 9.

l'empereur en expulsa les philosophes et les rhéteurs, et renversa leurs chaires. « Il est vrai, dit Schœll, que ces maîtres imprudents s'étaient attiré un traitement si rigoureux par une conduite qu'aucun gouvernement connaissant ses devoirs ne pourrait tolérer. Ils avaient hautement annoncé le projet de renverser la religion de l'Etat, et la jeunesse, dont ils égaraient l'imagination, qui, à cet âge, n'est pas dirigée par la raison, devait fournir les instruments de cette révolution. » C'était le néo-platonisme que Justinien ruinait par cette mesure; il portait assurément un coup aux lettres grecques, et, même en Occident, où les philosophes bannis d'Athènes n'osèrent pas aller chercher un refuge, l'hellénisme dut en être affaibli. C'était une nouvelle cause de décadence et d'oubli qui s'ajoutait à tant d'autres plus énergiquement efficaces. On était au milieu des invasions germaniques, et l'avenir appartenait à des peuples nouveaux. Leurs destinées doivent s'accomplir longtemps sans le secours de l'esprit grec.

IV.

Nous essaierons maintenant de faire voir où en étaient, dans l'église latine, au IVe siècle, les études helléniques. On ne saurait refuser à Saint Ambroise d'avoir été versé dans la connaissance du grec. Son livre de *l'Hexaéméron, ou Traité sur les six jours de la création* a été visiblement inspiré par celui de Saint Basile. Le titre même en fait foi. On suit également dans ses autres ouvrages les traces d'une connaissance étendue de la langue grecque ; c'est par là qu'il se mit en état de choisir dans les pères grecs, et surtout dans Origène, ce qu'ils avaient enseigné de plus important sur la religion.

Moins que personne, on ne peut soupçonner Lactance d'avoir été étranger à la culture grecque. Ses écrits sont pleins de l'enseignement des philosophes; il les cite quelquefois pour les louer ou pour leur emprunter des arguments en faveur de la religion chrétienne; le plus souvent, il en parle pour les combattre par le ridicule et par le mépris. Il n'a pas toujours eu ce dédain pour les grecs. Tant qu'il fut païen et professeur de rhétorique à Nicomédie, il dut leur consacrer la plus grande partie de son temps, et ils avaient alors toute son admiration. En l'an 300, il se fit chrétien ; en 318, il quitta l'Orient pour devenir dans les Gaules le précepteur de Crispe César, fils de Constantin. Son hellénisme subit alors une éclipse. Tertullien et Saint Cyprien deviennent ses principaux docteurs, et ses études inclinent du côté du génie latin. Les sept livres de ses *Institutions divines* abondent de science grecque. Il écrit dans cette langue les termes de philosophie dont le latin ne lui offre pas d'équivalents. Il a lu Platon, Aristote; il les a vus, non à travers des traductions, mais dans le texte même; pourtant il semble parfois ne les juger que d'après Cicéron, et souvent aussi il les lit avec une prévention chrétienne qui nuit à la parfaite intelligence de leurs doctrines. On le voit recourir de préférence à un hellénisme inférieur. Les oracles Sibyllins et Mercure Trismégiste ont plus d'autorité pour lui que les grands génies de la Grèce antique. Il n'épargne pas les reproches à l'esprit de légèreté et de mensonge des Grecs; en parlant de l'adulation qui fait les dieux, il dit : « Quod malum a Græcis ortum est, quorum levitas instructa dicendi facultate et copia, incredibile est, quantas mendaciorum nebulas excitaverit. » Il fait dériver de là toute la religion païenne qu'il réduit à l'évémhérisme : « itaque admirati eos et susceperunt primi sacra illorum, et universis gentibus tradide-

runt (1). » Pour appuyer son opinion d'une autorité grecque, il cite ce passage de la Sibylle :

Ἑλλὰς δὴ τί πέποιθας ἐπ' ἀνδράσιν ἡγεμόνεσσι;
Πρὸς τί δὲ δῶρα μάταια καταφθιμένοις ἀνατίθης;
Θύεις εἰδώλοις · τίς τοι πλάνην βάλεν ἐν νῷ
Ὥστε σε τάδε ποιεῖν, μεγάλοιο θεοῦ προσώπου
Λειπομένου.

Il s'applaudit d'ailleurs d'être revenu de ses erreurs, d'avoir quitté les sentiers où il errait en proie à ses illusions. Il met bien au-dessus de son antique profession, les études philosophiques et chrétiennes qu'il entreprend. Ce n'était pas à la vertu qu'il formait jadis les âmes des jeunes gens, il ne les façonnait qu'à une argumentation subtile. « Non ad virtutem, sed plane ad argutam malitiam juvenes erudiebamus. » Maintenant c'est la vérité, c'est la règle des mœurs qu'il va développer à leurs yeux, et faire pénétrer dans leurs âmes. S'il doit quelque avantage à ses études passées, ce sera de parler des doctrines nouvelles avec plus d'éloquence et de facilité. Au fond, dans cette direction nouvelle, dans ce nouvel emploi de ses facultés, il se soucie peu d'éloquence ; on voit percer partout un profond mépris des anciens. Il leur prodigue les plus dures épithètes ; la moins blessante est qu'ils sont des sots. « Stulti quos Sibylla Erythræa κωφοὺς καὶ ἀνοήτους vocat, surdos scilicet et vecordes (2). » On ne demandera pas de plus longues preuves. Il suffit d'inscrire le titre ou le résumé du chapitre XV des *Institutions divines* : « Quare sapientes habentur pro stultis : et quomodo in duabus præcipue virtutibus, pietate scilicet et æquitate, justitia constet, et quid pietas secundum Trismegistum, et quid æquitas secundum Ciceronem : quarum

(1) Lib. I, ch. XV, quâ ratione homines dii cœperint nominari
(2) Lib. v. ch. XIV.

neutram assequi potuerunt Romani vel Græci, nec aliqui nisi christiani. »

Si Pythagore, si Platon, si Carnéade ont ignoré la vraie nature de Dieu, s'ils n'ont pas su par quels liens l'homme se rattache à Dieu et quelle est la vraie religion, s'il ont erré sur la durée et l'origine du monde, s'ils ont supposé qu'il a vécu des milliers et des milliers d'années, tandis que, de science certaine, Lactance ne lui attribue que six mille ans de date [1], à quoi bon s'attacher à suivre de tels maîtres? c'est ailleurs qu'il faut chercher le vrai savoir, l'explication infaillible des mystères que n'ont pu pénétrer les anciens; c'est aux Hébreux qu'il faut recourir. Lactance n'hésite plus. Il trouve dans la langue des juifs, dans leurs livres sacrés, des lumières qui l'inondent de clarté. Avec le nombre sept des Hébreux, les sept jours de leur semaine, les sept planètes errantes, les six jours de la création, il arrive à construire les six mille ans que le monde a durés. Il s'appuie sur le prophète : « Dies enim magnus Dei mille annorum circulo terminatur, sicut indicat propheta, qui dicit : ante oculos tuos, Domine, mille anni, tanquam dies unus. Et ut Deus sex illos dies in tantis rebus fabricandis laboravit, ita et religio ejus et veritas in his sex millibus annorum laborare necesse est, malitia prævalente ac dominante [2]. » Qui voudra désormais consulter ces oracles trompeurs d'une science courte et purement humaine? Aussi, Lactance cite-t-il les écrivains sacrés, les prophètes, dont la parole est sûre. Moïse, Esdras, Isaïe, Jérémie, Zaccharias, lui fournissent ses preuves; il cite les Psaumes, le Deutéronome, les Nombres [3] : c'est la Judée qui remplace la Grèce. Si c'est par la Grèce pourtant que Lactance con-

(1) Liv. VII, ch. XIV.
(2) Ibid. ch. XIV.
(3) Lib. III, ch. XVIII.

naît les Hébreux, s'il est encore par la version des Septante, le tributaire de l'hellénisme, on voit qu'il sera facile de s'en passer un jour, quand des esprits animés d'une curiosité nouvelle auront appris la langue des Hébreux, et arraché une version latine plus sûre au texte primitif des livres saints.

V.

Cette tâche et cet honneur devaient revenir à Saint Jérôme. Il était né à Stridon, en Dalmatie, vers 346, dans un peuple plus illustre par l'âpreté de ses mœurs que par les lumières de son esprit. Ses études s'étaient faites sous le grammairien Donat, à Rome, où ses parents chrétiens et riches l'avaient envoyé. Son âme ardente et fougueuse embrassa les lettres avec passion. Il se fit une riche bibliothèque à laquelle il consacra beaucoup de travail et de soin. Les égarements de sa jeunesse sont connus par la grande et sévère pénitence qu'il s'imposa lui-même. Il ne lui suffit pas de vivre en chrétien mortifié dans Aquilée, il s'enfuit dans le désert de Chalcis en Syrie (1). Les jeûnes qu'il redoublait n'ayant pu amortir le feu de son imagination, il y ajouta l'étude de l'hébreu, qu'il regardait comme très-capable de l'humilier par les difficultés qu'il y trouvait. Chassé du désert par la persécution de quelques moines, il vécut un certain temps à Antioche, où Paulin l'ordonna prêtre en 377.

Nous le retrouvons à Constantinople. Il y passa les années de 379, 380 et 381 (2). Saint Grégoire l'attacha à

(1) Dans sa retraite, Evagrius lui apportait des livres, il lui procurait des scribes pour en prendre copie sous ses yeux.

(2) Il y fut attiré par un prêtre d'Antioche nommé Evagrius, qui était venu en Italie au nom d'une partie des catholiques Syriens, pour expliquer

sa personne ; sous la direction de ce maître, il étudia les Ecritures saintes, et fut employé par lui à faire des recherches dans les livres sacrés(1). En 382, il retourna à Rome et le pape Damase le retint auprès de lui.

Ce pape était un bel esprit, un poète amateur des antiquités chrétiennes, dont il se piquait de remettre les souvenirs en honneur. Le premier, il avait entrepris la visite et la restauration des galeries souterraines qui avaient servi si longtemps d'asile aux chrétiens. Ces cimetières avaient été, pour la première fois, par les soins de Damase, parcourus, explorés, remis en communication avec le monde des vivants. Il y avait fait construire des basiliques ; il avait écrit lui-même des inscriptions latines qui relataient le nom, l'histoire, les vertus des martyrs, que de nombreux pèlerins ne cessaient plus de visiter, depuis que l'accès en était libre (2).

aux évêques occidentaux la situation de son église et qui retournait dans sa patrie. Evagrius, homme instruit et de rang distingué, engagea quelques jeunes Aquiléens à partir avec lui pour l'Orient. Ils s'embarquèrent avec lui ; c'étaient Innocentius, Nicias, Héliodore et Hylas. Saint Jérôme aima mieux prendre la route de terre. Il visita au-delà du Bosphore, le Pont, la Bithynie la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie où il faillit mourir de chaud. A Césarée en Cappadoce, il retrouva Evagrius, qui avait été chargé par son église d'une autre mission près de l'évêque de cette ville, Saint Basile. A la fin de l'année 373 Jérôme rejoignit ses compagnons dans Antioche. (Voir Amédée Thierry. *Saint Jérôme, la société chrétienne en Occident*. p. 45. 2e éd. revue. Didier, 1875.)

(1) Grégoire fit de lui son ami malgré la différence des âges ; il ouvrit à cet esprit curieux les trésors de l'érudition orientale dont Jérôme avait soif, et celui-ci pendant le reste de sa vie se glorifia des leçons du grand homme qu'il appelait son précepteur et son maître. Am. Thierry. *S. Jérôme*, p. 72.

En 382, arriva en Orient une épître synodique des évêques occidentaux, qui annonçaient un concile œcuménique à Rome pour l'année 382 ; elle était accompagnée d'un rescrit impérial émané de Gratien, lequel invitait les évêques orientaux à venir y prendre place. La lettre fut reçue avec le plus profond dédain : « N'est-ce pas se jouer de nous, disaient les évêques orientaux, que de nous inviter à passer la mer, à quitter nos diocèses et nos maisons pour aller régler fort chèrement au bout du monde, des affaires qui ne regardent que nous, et que nous avons su terminer sans personne ? » Professionnem, ut quæ nihil emolumenti esset habitura, suscipere recusarunt. (Théodoret. *Hist. ecclés.* V, 8, cité par M. Am. Thierry. p. 81. Voir aussi *Les Récits de l'Hist. romaine au Ve siècle. S. Jean Chrysostome* du même auteur.

(2) Le chevalier de Rossi. *Roma Soterranea*, 1864. Rome.

Cette habile restauration, si bien conduite, engagea Damase à en tenter une autre du même genre. « Il entreprit de réformer, pour se rapprocher du texte primitif, les diverses traductions (1) des saintes écritures qui circulaient dans les mains des fidèles. Presque toutes ces versions étaient pâles, imparfaites, remplies d'altérations et de faux sens... Damase voulut qu'une interprétation plus fidèle et plus vive vint rendre au verbe sacré toute sa vigueur. Mais le difficile était de trouver un ouvrier apte à mener à bien un tel travail, qui dépassait de beaucoup l'érudition du pontife (2). » Cet ouvrier fut Jérôme, effrayé des impitoyables menaces, nous en avons parlé plus haut, de Dieu contre ses faiblesses, il renonça aux douceurs du langage d'Homère, à l'harmonie de celui de Cicéron, pour se donner tout entier à l'étude de l'hébreu. Il eut pour maître dans ce rude apprentissage un moine juif. Il nous a dit lui-même ce qu'il lui fallut de courage pour vaincre le dégoût que lui inspiraient ces mots sifflants et haletants : « ad quam edomandam cuidam fratri qui ex Hebræis crediderat me in disciplinam dedi, ut post Quintiliani acumina, Ciceronis fluvios, gravitatemque Frontonis et lenitatem Plinii, alphabetum discerem et stridentia anhelantiaque verba meditarer (3). »

Saint Jérôme ne s'était pas contenté d'apprendre l'hébreu, il avait étudié le grec avec soin auprès d'un

(1) Saint Augustin dit (*de Doctr. christ.* liv. II, ch. 11.), que de son temps il existait plusieurs traductions latines. Il ajoute que parmi elles, on préférait la version *itala*, pour sa fidélité et sa clarté (*ibid.* ch. 15.) On ignore le motif de cette dénomination; quelques critiques croient même trouver dans ce passage de Saint Augustin une faute de plume (ils proposent de lire *illa* pour *itala*.) Saint Jérôme ne la connait pas. Il appelle la traduction latine qui, de son temps, avait une autorité canonique, tantôt *vulgate*, tantôt *ancienne*, en opposition de la nouvelle dont il fut l'auteur. Il ne fait mention d'aucune autre version latine. On a conclu des termes dont s'est servi Saint Augustin, que cette version remonte au premier siècle. (Schœll. *Hist. abrégée de la littér. grecque sacrée et ecclésiastique.* 2e éd. 1832, p. 166.)

(2) De Broglie. t. II, p. 262.

(3) Epist. CXXV, 12.

maître célèbre, Didyme d'Alexandrie ([1]). Cet homme, aveugle dès l'âge de quarante ans, était néanmoins allé fort loin dans les sciences sacrées et profanes. Pendant soixante ans, il remplit à Alexandrie les fonctions de Catéchète, c'est-à-dire de professeur de théologie ([2]). Saint Jérôme a traduit du grec en latin un de ses ouvrages, dit le *Saint-Esprit*. Cette version a fait vivre jusqu'à nous cette œuvre de l'un des plus savants hommes de son temps. Avec lui finit la gloire de l'école d'Alexandrie (396).

Les travaux de Saint Jérôme sur le texte hébraïque de l'Ancien Testament, ne nous regardent pas; mais nous pouvons dire qu'il ne les eût pas accomplis d'une manière parfaitement heureuse s'il n'eût été profondément versé dans la science du grec. Depuis les *Septante*, l'activité des chrétiens de l'Orient avait multiplié les versions des saintes écritures. Pour nous en tenir au sujet de nos études, nous relèverons les traductions grecques faites à diverses époques, depuis la mort de Jésus-Christ. Aquila, cité par S. Irénée dans des livres écrits entre les années 126 et 178, avait entrepris de rendre l'original avec plus de fidélité que n'avaient fait les Septante. Saint Jérôme nous apprend que cet interprète avait publié une révision ou seconde édition de sa traduction plus littérale que la première ([3]).

Symmaque, cité par Saint Epiphane et non par Saint Irénée, fit à peu près à la même époque une traduction de la Bible. « Le philologue, dit Schœll ([4]), place ce tra-

([1]) Schœll. *Litt. ecclés.* p. 251.

([2]) Voir sur ce personnage le livre IIIe de M. Am. Thierry. p. 84 et seq.

([3]) On voit Saint Jérôme aux prises avec cet interprète : « jampridem cum voluminibus Hebræorum editionem Aquilæ confero : ne quid forsitan, propter odium Christi, synagoga mutaverit : et, ut amicæ menti fatear, quæ ad nostram fidem pertineant roborandam plura reperio. Nunc a Prophetis Salomone, Psalterio, Regnorumque libris, examussim recensitis, Exodum teneo, quem illi Elle Semoth vocant, ad leviticum transiturus. Vides igitur, quod nullum officium huic operi præponendum est. (*Epist.* 52, ad Marcellam.)

([4]) Ibid. p. 67.

ducteur parmi les bons auteurs grecs. » Il ajoute : « On prétend que cette traduction existe en entier dans les bibliothèques de la Grèce. »

Théodotion, dont le nom est connu par Saint Epiphane et se retrouve dans le dialogue de Saint Justin-le-Martyr avec Tryphon, vers 160, fut aussi un traducteur grec de la Bible. Sa version tient le milieu entre l'exactitude servile d'Aquila et la liberté de Symmaque. Elle n'est qu'une espèce de révision et de correction des Septante, faite sur le texte original (1). Trois autres traductions grecques, dont les auteurs et les époques sont inconnus, ont été recueillies par Origène.

On sait que ce savant entreprit de comparer le texte des Septante en usage de son temps avec l'original hébreu et avec les autres traductions qui existaient alors et d'en faire une nouvelle récension. Il employa vingt-huit années pour se préparer à cette grande entreprise. Il parcourut tout l'Orient pour rassembler des matériaux, et eut le bonheur de réunir six traductions grecques différentes. Enfin, l'an 231, il se fixa à Césarée et commença son travail (2). C'était un ouvrage de grand labeur. « On l'a nommé *Tétraples*, quand il offre les traductions d'Aquila, de Symmaque, des Septante et de Théodotion, disposées en quatre colonnes; *Hexaples*, quand à ces quatre versions sont jointes deux autres traductions grecques. En comptant non-seulement les colonnes grecques, mais aussi les deux qui sont destinées au texte hébreu, quelques écrivains nomment *Héxaples* ce que les anciens avaient nommé *Tétraples*; les *Hexaples* devinrent ainsi des *Octaples*. Enfin, dans quelques parties, il y eut une septième traduction grecque; alors l'ouvrage est appelé *Ennéaples* (3). »

(1) Schœll. ibid. p. 68.

(2) Schœll commet une erreur étrange en disant, p. 52 de l'ouvrage cité, que Saint Ambroise l'aida de son argent, et lui envoya des copistes et des vierges exercées dans la calligraphie. Saint Ambroise est né vers 340.

(3) Schœll. ibid. p. 52.

Origène n'était pas un simple traducteur, son travail était la critique du texte des Septante, il y faisait des changements, il y rétablissait des omissions. En tête de chaque traduction, il en indiquait l'histoire, chaque ouvrage avait ses prolégomènes et la marge était couverte d'observations exégétiques et critiques. Ce vaste travail, qui était demeuré près de cinquante ans enfoui dans un coin de la ville de Tyr, fut placé par Eusèbe et Pamphile, dans la bibliothèque de Pamphile-le-Martyr à Césarée. C'est là que Saint Jérôme le vit (1).

Dans le troisième siècle, Saint Lucien, prêtre d'Antioche, avait essayé de restituer le texte vulgaire (κοινή) des Septante, en prenant l'original hébraïque pour base de son travail (2).

Saint Jérôme parle aussi d'une édition critique des Septante, faite dans le IIIe siècle par un évêque d'Egypte, nommé *Hésychius*. Il dit qu'elle fut introduite dans les églises de ce pays ; il les cite ordinairement sous la dénomination de *exemplar Alexandrinum* (3).

Enfin, une autre révision du texte des Septante fut faite dans le IVe siècle par Saint Basile, évêque de Césarée (4).

Le voyage de Jérôme dans l'Orient, son séjour à Alexandrie, à Constantinople, à Césarée, le mirent à même d'acquérir des connaissances, qui lui devenaient indispensables dans la grande tâche qu'il entreprenait. Il s'y exerça dans Rome par des conférences qui renouvelèrent le goût et l'intelligence des saintes écritures. Des femmes mêmes s'attachèrent à ses leçons (5), et le

(1) Schœll. ibid. p. 54.
(2) Schœll. ibid. p. 56.
(3) Schœll. ibid. p. 56.
(4) Schœll. ibid. p. 56.
(5) L'une d'entre elles, Paula, parlait grec. On le voit par cette circonstance de sa mort rapportée par Saint Jérôme dans son épit. 96. « Quumque

soutinrent dans son travail. Ce fut surtout dans sa retraite de Bethléem qu'il s'y adonna tout entier (1). Il n'en était distrait que par les soins de la charité. C'est ainsi que dans une lettre à Eustochie (la XXXIVe, liv. I, dans le recueil du P. Canisi), il gémit sur les malheurs de Rome, il reçoit les exilés qui abandonnent cette malheureuse cité envahie par les barbares. « Quibus quoniam opem ferre non possumus, condolemus et lacrymas lacrymis jungimus : occupatique sancti operis sarcina, dum sine gemitu confluentes videre non patimur, explanationes in Ezechiel et pene studium omne omisimus : scripturarumque cupimus verba in opera vertere : et non dicere sancta, sed facere. Unde rursus a te commoti, o Virgo Christi Eustochium, intermissum laborem repetimus ; et tertium volumen agressi, tuo desiderio satisfacere desideramus... »

Avant de traduire l'écriture sainte sur l'hébreu, Saint Jérôme avait donné en latin, une version corrigée avec soin sur les Septante, non de l'édition commune, mais de celle qu'Origène avait mise dans les *Hexaples*, qui était beaucoup plus correcte, et dont on se servait dans le chant des offices divins des églises de la Palestine (2).

a me interrogaretur cur taceret, cur nollet respondere, an doleret aliquid, Græco sermone respondit : nihil se habere molestiæ, sed omnia quieta et tranquilla perspicere. » Elle savait très-bien l'hébreu ainsi que sa fille Eustochium. (Hieron. *Esther*, præfat.)

(1) Il ne faut pas oublier que « pour payer sa bienvenue aux habitants de Bethléem, » il ouvrit dès son arrivée une école gratuite de grammaire, à laquelle accoururent tous les enfants de la ville. (*Ruf. Apol.* II, apud Hier.) Il y enseignait le grec et le latin. Ramené par devoir aux livres de sa jeunesse, qu'il avait tant chéris et tant maudits, quittés, repris aussitôt et quittés encore, il les ressaisit de nouveau avec une passion toute juvénile. Virgile, les poètes lyriques, les poètes comiques, les orateurs, les historiens, les philosophes, Cicéron, Homère, Platon, devinrent sa lecture journalière ; et il ne laissait pas de les relire pour les expliquer, retrempant son génie à ces sources du beau et du grand, en même temps qu'il les ouvrait à des intelligences actives et neuves, avides de sentir et de savoir. (Am. Thierry, p. 257.) Jérôme faisait aussi copier des manuscrits de littérature profane par les moines du mont des Oliviers que Rufin dirigeait.

(2) *Abrégé de l'Hist. ecclés.* Utrecht 1748. t. II, p. 222.

Si Saint Jérôme blâmait les erreurs d'Origène, il estimait beaucoup son

Quant aux livres du nouveau testament, tous écrits en grec originairement, à l'exception de l'Evangile selon Saint Mathieu, qui, paraît-il, a été d'abord rédigé en hébreu (1), ils se lisaient dans des versions latines très-diverses, dans une quantité de manuscrits répandus dans l'église. Il s'y était introduit bien du désordre au point qu'on avait même confondu les quatre évangélistes, en n'en faisant qu'un des quatre et en rapportant à l'un ce que disaient les autres (2).

Le pape Damase engagea donc Saint Jérôme à revoir le nouveau testament sur le grec. A l'exemple d'Origène, Saint Jérôme ne fit pas qu'un simple travail d'interprète (3). Il lui fallut une critique exercée et étendue pour se débrouiller de toutes les difficultés qui s'offraient à lui. Il lui fallait se déterminer entre les nombreux exemplaires latins, en suivre un seul qui méritât de devenir la règle de la foi. Il fallait, en outre, rétablir les passages que l'ignorance ou la négligence des copistes avaient altérés. Saint Jérôme se borna à revoir sur le grec les évangiles de Saint Mathieu, de Saint Marc, de Saint Luc et de Saint Jean, les seuls qu'il reconnût authentiques. Il les corrigea sur les plus anciens manuscrits grecs auxquels il se conforma tellement qu'il n'y

talent d'interprète : « Ego Origenem propter eruditionem sic interdum legendum arbitror quo modo Tertullianum, Novatum, Arnobium, Apollinarium, et nonnullos ecclesiasticos scriptores Græcos pariter et latinos ut bona eorum eligamus, vitemusque contraria. » (*Epit. 53*).

(1) Schœll. ibid. p. 77.

(2) *Abrégé de l'Hist. Ecclés.* Utrecht, 1748, t. II, p. 223.

(3) Ses commentaires paraissaient trop littéraires en Occident, et la routine s'étonnait des soudaines révélations qui en jaillissaient. Enfant des grecs par la doctrine, il faisait passer dans l'idiome latin le tour vif et spirituel de leur langage, et ces fleurs de style qui s'accommodaient bien d'ailleurs à son génie : Jérôme fut l'initiateur de la chrétienté Occidentale à la grande exégèse biblique. Aussi, les esprits d'élite que l'Italie et la Gaule produisaient, surent, par leur vive admiration, le dédommager des dénigrements vulgaires... — Il avait, en effet, bien des ennuis à subir, et il disait en réponse à de méchantes critiques : « Quanto magis ego Christianus, et de parentibus Christianis natus, et vexillum crucis in mea fronte portans, cujus studium fuit omissa repetere, depravata corrigere, et sacramenta ecclesiæ puro et fideli aperire sermone, vel a fastidiosis, vel a malignis lectoribus non debeo reprobari ? » *Job. Præfat.* (Am. Thierry. ibid. p. 409.)

changea que ce qui lui parut en altérer le sens. Il adressa son ouvrage au pape Damase, en joignant à l'exemplaire qu'il lui présenta dix tables qu'Ammonius d'Alexandrie et, à son exemple, Eusèbe de Césarée avaient faites en grec, pour trouver tout d'un coup le rapport ou la différence qu'il y a entre les évangélistes (1).

Ces travaux de Saint Jérôme sont le plus grand effort d'hellénisme qui ait été fait avant la Renaissance : il est pour ainsi dire le dernier. Il clôt l'âge des études grecques dans l'Occident. On peut dire que dans le domaine du christianisme, il en rend d'autres inutiles. La Vulgate, qui eut assez d'autorité pour être traduite à son tour en grec par Sophronius (2), mettait à néant les exemplaires grecs qu'on avait déjà, au temps du célèbre traducteur, perdu l'usage de consulter en Italie. Il faudra, sauf quelques rares essais de confrontation avec les textes primitifs, attendre qu'un grand mouvement d'exégèse se produise à l'aurore des âges modernes pour voir reparaître ou l'hébreu, ou le grec dans les études théologiques. Ce ne sera même pas sans une vive et forte résistance que la Sorbonne accordera aux professeurs du collége de France, fondé par François Ier, la liberté de compulser les originaux. On proclamera d'abord

(1) *Abrégé de l'Hist. Ecclés.* t. II, p. 224.

(2) Schœll. *Litt. ecclés.* p. 77. — Sophronius, qui, dans une discussion avec un juif, s'était vu reprocher l'inexactitude de la version des Septante, engagea Saint Jérôme à faire une révision sévère du texte grec : « Ce serait, ajoutait-il, rendre un grand service au Christianisme, que de faire, d'après l'hébreu même, une traduction dont les juifs fussent obligés de reconnaître l'entière fidélité, » à Jérôme, qui en avait le pouvoir, en incombait aussi le devoir : quant à lui, Sophronius, il se chargeait de mettre la traduction de Jérôme du latin en grec, ne doutant point qu'elle ne fût adoptée sans hésitation par toutes les églises d'Orient.

L'entreprise était sainte et religieuse; elle tenta le solitaire de Béthléem, qui l'accomplit en partie. Sophronius, de son côté, ne manqua point à sa parole, et l'Occident eut le rare et suprême honneur de voir une interprétation grecque de la Bible, puisée chez un auteur latin, remplacer dans beaucoup d'églises d'Asie le texte consacré des Septante. « Me putabam bene mereri de latinis meis, et nostrorum ad dicendum animas concitare, quod etiam Græci versum de latino, post tantos interpretes, non fastidiunt. » *Hieron. ad Sophr. in Ruf. II.* (Am. Thierry. ibid. p. 261.)

hérétique la proposition qui déclare que, sans la science de l'hébreu et du grec, il est impossible d'interpréter sûrement les livres saints. Tant l'œuvre de Saint Jérôme avait acquis d'autorité et semblait suffire à tout[1] !

Ce laborieux traducteur fut, du reste, parmi les derniers occidentaux qui s'occupèrent de l'étude du grec, le plus instruit, le plus capable, le plus versé dans la littérature hellénique. On peut voir dans ses lettres, quel usage il fait constamment de la langue de Platon. Il n'est pas de ceux qui, comme Lactance, ont goûté à ces sources sans s'y abreuver. Quand il parle des Grecs et de leur littérature, on sent bien qu'il n'a pas fait que les entrevoir à travers les traductions latines. Il cite des mots, il en fixe le sens, il les compare avec le texte hébreu, il leur donne des équivalents en latin, et tout cela, il le fait avec l'autorité d'un philologue instruit et ingénieux. Quelques-uns de ses rapprochements font connaître des usages et des emplois de termes tout-à-fait nouveaux. C'est ainsi que le grec περισκελῆ est rapproché du mot latin *braccæ*, *les braies*, et désigne une partie de costume inconnue aux anciens Romains, propre aux Perses, aux Indiens, aux Gaulois, aux Germains, et que Virgile indique par une périphrase : *barbara tegmina crurum* « περισκελῆ, a nostris feminalia, vel braccæ usque ad genua pertingentes ; » au même endroit, il explique bien la différence entre la tunique ποδήρης et celle qu'on appelle χιτὼν : « hæc adhæret corpori et tam arcta est, et strictis manicis, ut nulla omnino in veste sit ruga, et usque ad crura descendat. » Puis il ajoute d'une manière curieuse : « Volo pro legentis facilitate abuti sermone vulgato. Solent militantes habere lineas, quas *camisias* vocant, sic aptas membris et adstrictas corporibus ut expediti sint ad cursum, ad præ-

[1] Noël Beda ou Bédier, de la Sorbonne, disait que le grec était la voix de l'hérésie.

lia, dirigere jacula, tenere clypeum, ensem librare, et quocumque necessitas traxerit. » Voilà l'origine de notre mot *chemise*; il a pris naissance dans les casernes, c'était un de ces *castrensia verba* qui, dédaignés d'abord par les délicats, devaient survivre à la langue savante et la remplacer tout-à-fait (1).

Certes, Saint Jérôme connaissait la valeur de son érudition et il en sentait le prix. S'il lui arrive d'avoir affaire à quelque moine bavard, médisant, peu instruit, dont les propos malins l'inquiètent et le blessent, il sait bien se prévaloir contre la frivole ignorance de son ennemi, des lumières qu'il a lui-même acquises par de longues et solides études. Il en est un, de ces flâneurs, de ces batteurs de pavé dans les carrefours, dans les places, de ces beaux diseurs de salons parmi les dames, qui critique avec une aigre injustice les livres de Saint Jérôme contre Jovinien; l'auteur blessé prend à partie ce moine insolent, et voici comme il le fustige en faisant sa propre apologie : « hunc dialecticum urbis vestræ et Plautinæ familiæ columen, non legisse quidem κατηγορίας Aristotelis, non περὶ ἑρμηνείας, non τοπικά, non saltem Ciceronis τόπους, sed per imperitorum circulos, muliercularumque συμπόσια syllogismos texere, et quasi sophismata nostra callida argumentatione dissolvere. Stultus ego qui me putaverim hæc absque philosophis scire non posse, qui meliorem styli partem eam legerim, quæ deleret, quam quæ scriberet. Frustra ergo Alexandri verti commentarios? Nequidquam me doctus magister per εἰσαγωγὴν introduxit ad logicam : et, ut humana contemnam, sine causa Gregorium Naziancenum, et Didymum in scripturis sanctis Catechistas habui : nihil mihi profuit Hebræorum eruditio, et ab adolescentia usque ad hanc ætatem quotidiana in lege, prophetis, evangeliis, apostolisque meditatio. Inventus

(1) Epit. ad Fabiolam de vestitu sacerdotum, liv. III.

est homo absque præceptore perfectus, πνευματοφόρος, ἔνθεος, καὶ αὐτοδίδακτος, qui eloquentia Tullium, argumentis Aristotelem, prudentia Platonem, eruditione Aristarchum, multitudine librorum Chalcenterum, Didymum scientia scripturarum, omnesque sui temporis vincat tractatores. » Ce moine présomptueux, babillard, mal instruit, fort peu versé dans les livres ou sacrés ou profanes, peut être considéré déjà comme le représentant d'une génération nouvelle qui voit se resserrer son cercle d'études et touche à peine aux anciens. Aristote n'est guère plus de mise, l'instruction s'affaiblit et le déchet se fait d'abord sentir dans les études grecques.

Saint Jérôme était homme d'action ardente et passionnée. La flamme de son âme rayonnait autour de lui. Il attirait dans sa sphère tous ceux qui pouvaient l'approcher. Nous n'avons point à dire ici son influence sur les femmes illustres qu'il a immortalisées par son amitié. Elles n'étaient pas seulement attachées à lui par les sentiments d'une spiritualité toute chrétienne, elles entraient dans ses goûts pour les travaux littéraires ; elles suivaient ses conférences, elles étudiaient avec lui les écritures ; quelques-unes assemblaient pour lui les matériaux de ses leçons publiques ; d'autres, plus éloignées de Rome ou de Bethléem, ne pouvaient se dérober à son entraînante autorité. Ainsi l'on voit, en même temps, une femme de Bayeux, Hédibie, et une femme de Cahors, Algasie, rédiger pour les adresser à Saint Jérôme, l'une douze, l'autre onze questions sur des matières philosophiques, religieuses, historiques ; elles lui demandent l'explication de certains passages des livres saints ; elles veulent savoir de lui quelles sont les conditions de la perfection morale, ou bien quelle conduite l'on doit tenir dans certaines circonstances de la vie (1).

(1) Guizot. *Hist. de la civil. en France.* t. I. p. 120.

C'est la preuve d'une grande activité d'esprit ; Saint Jérôme la ressentit lui-même avant de la communiquer aux autres. On sait qu'il parcourut toutes les provinces des Gaules et de l'Allemagne pour y faire la recherche des plus précieux manuscrits dans les bibliothèques ; qu'il revint de ce voyage dans Aquilée chargé de livres. Il aurait été surprenant que cette chaleureuse application aux études n'eût pas attiré auprès de lui quelque homme animé de la même passion. Ceci arriva pour Rufin.

C'était un prêtre d'Aquilée. Né dans une petite ville d'Italie, nommée Concorde, vers le milieu du IVe siècle, il s'était transporté dans la cité qu'on appelait la seconde Rome. Il s'y était rendu habile dans les lettres humaines et dans l'éloquence. Ce fut d'abord là son ambition. Plus tard, il pensa aux moyens d'acquérir la science des saints, et il se retira dans un monastère d'Aquilée, où il ne s'occupa plus que de la lecture et de la méditation des écritures saintes. Saint Jérôme, revenant de Rome, passa par Aquilée et se lia étroitement avec Rufin. Tous les deux ils se promirent une amitié indissoluble sans prévoir les grandes querelles qui devaient les diviser un jour. Quand Saint Jérôme eut choisi Bethléem pour le lieu de sa retraite, Rufin qui ne pouvait se passer de lui, s'embarqua pour l'Egypte, il y visita les solitaires, il s'arrêta à Alexandrie pour écouter les leçons de Didyme, et demeura environ trente ans en Orient (1).

Là il s'appliqua à étudier le grec et, quand il fut maître de cette langue, il rendit l'inestimable service aux occidentaux de traduire en latin des ouvrages dont la connaissance leur serait restée interdite. Il donna d'abord les livres des Antiquités judaïques de Josèphe et son histoire de la guerre des Juifs. Il traduisit ensuite dix discours de Saint Grégoire de Naziance et huit de

(1) Ceillier, t. 10. — Tillemont, t. 12.

Saint Basile. Sur l'invitation de Saint Chromace d'Aquilée, il fit une version de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Ce travail fut achevé en moins de deux ans. Enfin il entreprit la traduction des livres d'Origène qui devait le brouiller avec son ami Saint Jérôme. Déjà il avait donné une traduction latine de l'apologie d'Origène attribuée au martyr Saint Pamphile. En abordant le livre des *Principes*, il dit dans sa préface : « Je sais que plusieurs de nos frères ont désiré qu'Origène fût traduit en latin par quelques savants hommes; et en effet notre confrère (il entend Saint Jérôme), ayant traduit deux homélies sur le cantique, à la prière de l'évêque Damase, y a mis une préface si magnifique, qu'il n'y a personne à qui il ne donne envie de lire Origène, et il promet de traduire plusieurs autres de ses ouvrages. Je veux donc faire connaître cet homme, que Jérôme appelle le second docteur de l'église après les apôtres et dont il a traduit plus de soixante-dix homélies. Je suivrai aussi sa méthode, en supprimant ce qui ne s'accorde pas avec ce qu'il a dit ailleurs touchant la foi catholique. » Nous n'avons point à dire comment Saint Jérôme fit, par une traduction nouvelle, où rien n'était omis de ce qu'avait d'abord écrit Origène, sentir le venin dont les livres de ce docteur étaient infectés ; la querelle qui s'éleva entre lui et son ami ne nous regarde pas non plus ; nous ne voulons que faire voir dans Rufin un prêtre de l'Occident instruit dans le grec, nous voulons montrer aussi de quelle nécessité il était dès lors de traduire en latin les livres sortis des mains des Grecs.

VI.

On retrouverait sans peine des traces d'un hellénisme direct dans les œuvres de Saint Ambroise. Le haut rang de sa famille lui avait assuré une éducation solide et

vraiment littéraire. Il est probable qu'il avait abordé, comme tous les écoliers de son temps, l'étude de la langue grecque. Né dans la Gaule, élevé à Trèves, transporté plus tard dans Rome, il avait eu à la fois les meilleurs maîtres et les livres en grande abondance. Dans ses fonctions d'administrateur, comme préfet de Milan, il n'avait point fait des lettres son occupation principale; elles n'étaient tout au plus pour lui qu'une distraction et son ardente piété dut encore, les maintenir dans un cercle plus étroit. Une fois devenu évêque, il sentit la nécessité de donner un nouveau cours à ses lectures. Il dut penser à combler les lacunes de son éducation théologique. Nous savons qu'il y mit tous ses soins. Dès l'aube du jour, ses dévotions faites et le saint sacrifice célébré, il s'asseyait à sa table, dévorant des yeux un volume de l'Ecriture sainte, auquel il joignait quelque commentaire d'Origène, de Saint Hippolyte, ou quelque sermon de Basile, de Césarée, recueilli par les sténographes d'Orient (1). » Saint Augustin raconte (2) qu'il lui arriva plus d'une fois d'entrer chez Saint Ambroise et de le contempler lisant à son bureau, sans l'interrompre (3).

Il est impossible de douter que ces lectures de Saint Ambroise ne se fissent en grec. C'était la destinée de la langue grecque de contribuer à toute initiation. Elle avait enseigné aux Romains la voie qui conduisait aux poètes et aux philosophes. Elle avait offert au génie mal débrouillé de Rome le secours de ses plus précieux ouvrages. Après l'établissement définitif du christianisme, elle rendait encore à l'Occident le même service. Elle lui ouvrait les trésors de la science nouvelle. Nul ne pouvait avancer dans les

(1) S. Ambr. *Vit. à Paulo scripta*, p. X, et *ep.* XLVII. 1.
(2) Conf. VI. 3.
(3) De Broglie. t. II. p. 10.

études sacrées sans recourir à ses livres. Elle offrait les modèles, elle donnait les inspirations. Saint Ambroise les a acceptées. Qu'est-ce en effet que son *Hexaéméron*, sinon une imitation de Saint Basile. Ces six sermons enchaînés l'un à l'autre, expliquant l'œuvre des six jours, sont, à la façon de l'évêque grec, un commentaire des premiers chapitres de la Genèse. L'évêque de Milan et celui de Césarée passent en revue la création entière pour « en tirer une série d'applications morales ». En composant son ouvrage Saint Ambroise a eu celui de Saint Basile sous les yeux. En effet, sans le nommer, il le désigne clairement (1), il le contredit dans ces textes. C'est un effet de la diversité des deux esprits. « L'imagination d'Ambroise est moins riche que celle de Basile, mais son jugement est plus sévère. Il rectifie sur certains points, avec une critique scrupuleuse, les assertions de science douteuse et les conclusions hâtives trop fréquentes chez Basile. Moins de grâce littéraire, et aussi moins de familiarité avec l'assistance ; moins de souvenirs des poètes, moins d'allusions aux événements du jour : quelque chose de plus soutenu qui tient l'auditoire à distance... » C'est-à-dire que l'hellénisme conserve encore, même dans ce demi-déclin de sa grâce et de sa force, son vrai caractère de facilité, de jeunesse et d'improvisation libre.

On retrouve un peu de cet esprit aisé et pour ainsi dire joyeux, dans un traité sur le *Saint-Esprit* qu'Ambroise offrit à Gratien. Il avait mis deux années entières à le composer. C'était une suite de textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, accompagnés de commentaires dans lesquels on reconnaît sans peine l'inspiration des ouvrages précédemment écrits sur le même sujet par Athanase et Basile. L'austérité du génie romain y est tempérée par les images riantes que l'esprit

(1) S. Ambr. *Hexaéméron* III. 4; IV. 7; V. 18. Op. t. I.

des pères de l'église grecque a répandues à profusion dans ses compositions. Il y a cette abondance de comparaisons, de figures, de métaphores, qu'on verra toujours reparaître sous la plume des écrivains religieux, lorsqu'ils traiteront les mystères de la religion avec les mouvements du style oratoire. Ainsi la personne divine du Saint-Esprit est représentée sous mille formes, sous mille noms différents. Il est la lumière, la vie, la source; il sort de la bouche de Dieu; il est l'onction ou l'eau sainte dont les âmes sont enduites ou arrosées. On croirait lire Saint Basile ou Saint François-de-Sales dans ce passage, où la magnificence orientale semble avoir passé à l'Italie grâce à l'évêque de Milan : « Voyez le Seigneur se dépouillant de ses vêtements et se ceignant les reins d'un linge, versant de l'eau dans une aiguière et lavant les pieds de ses disciples. Cette eau était la rosée céleste... tendons-lui les pieds de nos âmes. *(Et nunc extendentes pedes animarum nostrarum.)* Venez, Seigneur Jésus, dépouillez ces vêtements que vous avez pris pour nous ; soyez nu pour me vêtir de votre miséricorde; ceignez-vous pour nous ceindre aussi d'immortalité... Comme un Dieu, vous envoyez la rosée du ciel... que cette eau vienne donc, ô Seigneur, sur mon âme et sur ma chair, et que, sous l'humidité de cette pluie, les vallées de nos âmes et les champs de nos cœurs reverdissent (1). »

L'Occident n'eut pas de disciple plus fidèle aux enseignements de la Grèce que le saint et éloquent évêque de Milan. Il suit pas à pas Saint Basile. C'est d'après ce modèle qu'il reproduit, en l'allongeant outre mesure, cette scène pathétique : Un pauvre, obligé de vendre un fils pour nourrir le reste de sa famille, hésite dans de cruelles angoisses. Il se dit : Qui vendrai-je le

(1) St. Ambr. *De Spiritu Sancto*. t. II. p. 602-603.

premier? Il va de l'un à l'autre sans pouvoir choisir, il ne sait que résoudre dans son désespoir (1).

L'imitation est encore plus sensible dans son discours sur la chute d'une vierge consacrée à Dieu, *De Virginitate*. Il traduit, il imite un grand nombre de passages empruntés à Saint Basile; il les tire d'un discours prononcé par le Père grec dans des circonstances pareilles. Dans ces endroits il n'y a d'autre différence que celle qui vient naturellement de la diversité des caractères. Là où Saint Basile est insinuant et tendre, Saint Ambroise est amer et violent. L'un dit à la jeune fille, avec de gracieux reproches: « Souviens-toi que tu as fait partie de ces chœurs de vierges pareils à des chœurs d'anges, souviens-toi comment, déposant ton corps, tu vivais ainsi qu'un pur esprit; comment sur la terre tu trouvais des entretiens célestes, rappelle-toi les jours paisibles, les nuits éclairées par les flambeaux, et comment tu te plaisais aux chants des psaumes, des hymnes et des cantiques. » L'autre avec plus d'amertume: « Comment, au sein de ton crime et de ta honte, ne te sont-elles pas revenues en mémoire les habitudes de ta première vie? Comment ne t'es-tu pas vue marchant dans l'église, au milieu des vierges tes sœurs? Le chant et les hymnes ne pénétraient donc pas ton oreille et les vertus des saintes lectures ne rafraîchissaient pas ton âme?... Ton père maudit ses entrailles, ta mère maudit le sein qui t'a conçue; regarde-toi comme morte et cherche comment tu pourras revivre; couvre-toi d'un vêtement lugubre et macère ton corps. » Il finit enfin ces tristes remontrances par une lamentation non moins lugubre : « Pleurez-moi, montagnes et collines ; pleurez-moi, fleuves et ruisseaux, parce que je suis la fille des larmes...» On sent passer dans cette éloquente invective le souffle âpre et dur de l'Occident, que Saint

(1) Ampère. *Hist. de la Litt. av. le XIIe siècle*. t. 1. p. 393.

Grégoire caractérise si bien « φυσῶντες ἡμῖν ἑσπέριόν τι καὶ τραχύ. » La Grèce n'a pu vaincre tout à fait le vieil esprit gaulois (1). Eternelle opposition que l'on verra toujours reparaître jusqu'en Bossuet, jusqu'en Fénelon (2).

Saint Ambroise, qui avait l'âme tendre et forte, avait aussi l'imagination vive, et par là n'en était que plus facilement accessible à l'influence de la Grèce. Il s'y abandonna jusqu'à n'en pas éviter tous les périls. Lecteur assidu d'Origène, il lui emprunta l'usage des allégories si chères à l'Orient et si dangereuses pour l'intégrité du dogme. Saint Jérôme lui reproche en effet l'abus des interprétations morales ou anagogiques, qu'il blâmait chez Origène.

Parle-t-il du paradis terrestre, il ne fait que copier Origène : « Le paradis terrestre est donc une terre fertile, c'est-à-dire l'âme féconde plantée dans Eden, ou la volupté. Adam, c'est l'intelligence, Eve est la sensation et la fontaine qui arrosait le paradis terrestre, qu'est-ce autre chose que Jésus-Christ ? (3) »

Dans un autre discours qui a pour titre : *Caïn et Abel*, fidèle au même système, dit Ampère, non-seulement il marche sur les pas d'Origène et de Saint Basile, mais il va plus loin, il remonte à un homme dont le christianisme est plus que douteux, que le judaïsme et le platonisme peuvent se disputer : il remonte à Philon. Philon, qui a prêté des idées aux gnostiques, a fourni aussi des interprétations allégoriques à plusieurs Pères chrétiens, et divers ouvrages de Saint Ambroise, sont calqués en grande partie sur des ouvrages de Philon (4).

(1) On comprend que Cassiodore, au VIe siècle, ait dit de Saint Ambroise : « Cum gravitate acutus, perviolenta persuasione dulcissimus. — Il est incisif avec gravité, sa persuation est douce et violente. »

(2) Ampère. ibid. p. 406.

(3) Ambroise. Op. t. I, p. 149.

(4) Ampère. ibid. t. I, p. 384.

Jusque dans l'*Hexaéméron* de Saint Ambroise, on retrouve l'influence de Philon, car Saint Basile l'avait imité dans la composition de son ouvrage. — Saint Grégoire de Nysse avait également fait un *Hexaéméron*.

C'est un grand et mémorable exemple de l'influence grecque : Saint Ambroise méritait bien l'hommage que lui rendirent les Grecs à leur tour : ils ont écrit dans leur langue une biographie de l'illustre évêque. Elle a été publiée par les Bénédictins dans l'édition qu'ils ont donnée de ses ouvrages (1).

VII.

Il semblerait au premier abord que Saint Augustin eût participé plus que personne à l'hellénisme, et que nous dussions trouver en lui un studieux adepte de leur science. En effet, qui a paru plus imprégné que lui de la philosophie de Platon ? Qui fait un plus grand cas de cette sagesse profane ? Qui porte plus haut l'autorité de cette voix païenne, pour assurer davantage celle des dogmes chrétiens ? Saint Augustin, docteur de l'église, voudrait qu'il y eût des jours marqués et des lieux publics, pour y lire, comme dans un sanctuaire, les écrits du disciple de Socrate. Cet enthousiasme donnerait lieu de croire que l'éloquent père de l'église a vu, face à face, la splendeur du verbe de Platon, qu'il l'a considérée sans intermédiaire, sans nuage. Lorsqu'il parle de la philosophie grecque, il se prévaut de ses fautes ou de ses erreurs avec tant de fierté, qu'on pourrait le croire maître absolu de l'idiome qui en donne la clef, en explique les principes. Cependant, quand on considère qu'il fait de Platon un disciple de Jérémie, on commence à douter, et l'on comprend que, parmi ceux qui ont étudié Saint Augustin, il se soit élevé cette question : Saint Augustin savait-il le grec ?

Les Bénédictins l'y croyaient assez versé pour écrire :

(1) Ampère. t. I, p. 378.

« Augustinum haud ita mediocriter Græce scivisse (1). » Bossuet, sans croire, comme il dit lui-même, que Saint Augustin fût un *grand grec*, ne pensait pas se hasarder trop en affirmant qu'il savait le grec. C'était une erreur. Un des derniers écrivains qui se soit occupé des sources d'où Saint Augustin pouvait avoir tiré sa philosophie, M. Nourrisson, reconnaît que ce docteur, tout en empruntant beaucoup à Platon, à la Grèce, à l'Orient, n'a jamais été en communication directe avec les philosophes dont il fait un si bon usage. Il ne fait aucune difficulté d'avouer que Saint Augustin n'a lu que des traductions de Platon (2). Cicéron, Apulée et Victorin lui en ont exposé la doctrine ; il n'a lu que des parties de quelques dialogues ; le *Timée* est peut-être la seule composition qu'il ait lue d'un bout à l'autre (3).

Né à Tagaste, en Afrique, dans une contrée où l'éducation était toute romaine, il donna peu d'attention au grec. Il n'éprouva jamais de goût bien vif pour ce genre d'instruction, nous avons là-dessus ses propres aveux. Il déclare qu'Homère, dans son enfance, ne lui a jamais fait éprouver que des ennuis. Il dit formellement qu'il détestait la grammaire grecque. Le passage mérite d'être cité : « Cur ego græcam etiam grammaticam oderam talia cantantem ? Nam et Homerus, peritus texere tales fabulas, et dulcissime vanus est, et mihi tamen amarus erat puero. Credo etiam græcis pueris Virgilius ita sit, cum eum sic discere coguntur ut ego illum. Videlicet difficultas omnino ediscendæ peregrinæ linguæ, quasi felle aspergebat omnes suavitates græcas fabulosarum narrationum (4). »

(1) *Vit. Sancti Aurelii Augustini.* lib. 1, chap. 11, 5; *Oper. omn.* t. I, p. 69.

(2) Il lisait entre autres traductions, celle de Victorin, professeur de rhétorique à Rome. *Aug. confess.* VII, 9; VIII, 2 et passim. — *Petil.* II, 18.— Trin, II, præfat.

(3) *La Philosophie de Saint Augustin*, par M. Nourrisson, ouvrage couronné par l'Académie française, 2 vol. t. 1, p. 105.

(4) *Confess.* lib. I, c. XIII et c. XIV.

N'est-il pas surprenant qu'on ait pu conserver encore quelque doute sur ce point, et que des biographes trop bienveillants aient pu dire : « Il fit de grands progrès dans l'étude du grec et du latin... (1) »

Erasme paraissait croire que Saint Augustin revint au grec dans sa vieillesse. L'abrégé que nous venons de citer nous dit aussi qu'il avait étudié le grec depuis son épiscopat, afin de mieux entendre le Nouveau Testament (2). Mais Tillemont, dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles* (3), affirme que Saint Augustin ne lut Eusèbe que dans la traduction latine de Rufin. On le voit d'ailleurs assez embarrassé dans sa lutte contre les Pélagiens, quand ils allèguent les pères grecs en leur faveur. Sans aborder directement la discussion des textes mis en avant, le docteur de l'église latine, fait observer à son adversaire Julien « qu'il n'a pas raison d'en appeler aux évêques d'Orient, parce qu'ils étaient aussi eux-mêmes chrétiens, et que l'une et l'autre partie de la terre n'avait qu'une même foi. » Julien rapportait des passages de Saint Chrysostôme et des autres pères grecs, mais Saint Augustin, en avouant que ces textes auraient pu être plus clairs, disait que ces saints docteurs parlaient sans garder toutes les précautions qu'ils auraient gardées s'ils eussent eu connaissance des disputes des Pélagiens « vobis nondum litigantibus, securius loquebantur. » Les pères grecs étaient environnés d'hérétiques qui niaient le libre arbitre, et ils ne pensaient pas qu'il dût s'élever après leur mort une hérésie qui, sous prétexte de soutenir la liberté de l'homme, détruirait la grâce de Jésus-Christ et renverserait le premier article du symbole. Cependant, ajoute Saint Augustin, ces saints doc-

(1) *Abrégé de l'Hist. ecclés.* t. II. p. 247. Utrecht, 1748.
(2) T. II. p. 308.
(3) T. XIII. *Vie de Saint Augustin*, p. 142.

teurs montraient assez combien ils croyaient la grâce nécessaire, par le soin qu'ils avaient de la demander sans cesse. Ce n'est pas manquer de respect à la mémoire de Saint Augustin que de remarquer ici, que son argumentation est dépourvue de ce qui fait la force d'une discussion: la connaissance exacte des textes et la critique immédiate des mots et des phrases.

Cette ignorance du grec mit dans un plus grand embarras encore Orose, le disciple de Saint Augustin, lorsqu'il se trouva dans Jérusalem, opposé à Pélage lui-même au milieu d'une conférence de prêtres orientaux, présidée par l'évêque Jean. Le célèbre hérésiarque parlait grec, et Orose n'avait pour interprètes officieux qu'un prêtre ou deux du nom de Vitalis, d'Avitus et de Passérius, il était difficile de s'entendre. La malveillance des orientaux augmentait encore la difficulté. Aussi la conférence se passa-t-elle dans le plus grand désordre. « Les interruptions se croisaient, les déclarations se combattaient, les unes en grec, les autres en latin. Orose eut des doutes sur l'interprétation d'une de ses pensées, doutes justifiés par le témoignage de Passérius et du prêtre Avitus, qui taxaient l'interprète d'inexactitude et d'erreur. On réclama le procès-verbal , mais il n'y en avait pas. Jean n'avait appelé à la conférence qu'un interprète mal sûr et point de secrétaire pour recueillir les opinions (1). » Orose avait si bien senti l'embarras de sa position qu'il n'osa pas comparaître au concile des Prélats de Palestine, convoqué à Diopolis en l'année 451. « Seul occidental au milieu de tous ces orientaux, Pélage triompha sans conteste. Il fut vraiment le roi du concile, charmant l'assemblée par la facilité de son élocution en langue grecque (2). »

(1) A. Thierry. p. 508.
(2) Ibid. 510.

VIII.

Orose était Espagnol et Pélage était Hibernien, « habet progeniem Scotticæ gentis, de Britannorum vicinia. » Saint Augustin, Orose, Saint Prosper le qualifient de breton. Comment se fait-il qu'il participât à l'influence grecque? Nous le dirons plus tard. Il est certain que, lorsqu'il parut à Rome l'an 405, ce ne fut pas un des moindres sujets de l'étonnement qu'il provoqua que cette science grecque qu'il apportait d'un pays habité par les Scots, sauvages tatoués, ayant réputation d'être des anthropophages. Cependant sur cette terre d'Irlande, le christianisme avait trouvé des cœurs dignes de le sentir et la philosophie des intelligences faites pour elles. Déjà s'était formée dans ce pays une discipline monastique où les études avaient trouvé un bienveillant asile; Pélage, dit-on, avait été abbé du monastère de Bangor (1). Sous l'apparence grossière d'un Goliath, disaient les uns, d'un cyclope, disaient les autres, (il était borgne, difforme, eunuque de naissance) (2), il apportait dans l'Occident des qualités qui commençaient à y devenir plus rares. Un langage persuasif, quoique incorrect, une grande puissance de déduction logique, un enchaînement serré de ses arguments, une discussion subtile et forte, en faisaient un adversaire redoutable, souple et fuyant. Il était, dit Saint Augustin, acutissimus... fortissimus (3). Nul doute que l'étude du grec, qu'il poursuivit à Jérusalem, n'eût rendu plus vives

(1) Script. Brit. ap. Ger. Voss. *Hist. Pelag.* 1, 3. — Usser. *Brit. eccl. antiq.* — Tillemont. *Mém. ecclés.* t. XIII, p. 562, 563.

(2) Naturæ vitio, eunuchus matris utero editus. (Marius Mercator. *Commonit. adv. Hæres. Pelag.*)

(3) *Nat. et Grat.* 61, 35.

encore ces qualités naturelles. Il était fait pour s'entendre avec les orientaux. Ce monstre, dont Orose dit avec mépris « mutilus, lævis in fronte μονόφθαλμος, » avait répandu une hérésie favorablement accueillie par les Grecs. Jean, évêque de Jérusalem, fut complétement séduit. Saint Augustin, d'abord charmé, lui donna pour un temps son amitié « nam et nos... dileximus (1), » puis il le combattit de toutes ses forces et triompha de lui. C'était une nouvelle victoire de l'Occident sur les tendances philosophiques et rationalistes de l'Orient, manifestées cette fois par un moine hibernien. Saint Jérôme s'éloigna de lui, il n'avait pas tardé à reconnaître dans ses doctrines des opinions analogues à celles d'Origène. Tant il est vrai que l'église bretonne avait ses origines au sein de l'église grecque.

On reconnaîtra sans peine l'influence de l'hellénisme dans le retour subit d'opinion qui releva presque Pélage au moment où ses ennemis le croyaient à jamais abattu. Le pape Innocent mourut, ce fut Zozime qui lui succéda. Il était grec de naissance, et il prit hautement d'abord le parti de Pélage; il blâma ceux qui l'avaient traité d'hérétique. Mais bientôt il changea de conduite, condamna les erreurs du moine Hibernien et de ses fauteurs. Les évêques pélagiens furent déposés de leurs siéges en Italie, et on laissa l'un d'eux, Julien d'Eclanum, exhaler inutilement des plaintes où il disait : « On enlève aux églises le gouvernail de la raison pour que le dogme populaire navigue à pleines voiles (2). »

Parmi les défenseurs des mystères de la Grâce, il faut citer Marius Mercator comme très-versé dans la connaissance de la langue grecque. On croit qu'il était d'Afrique; en 418 il était à Rome et composa contre Julien et les autres chefs pélagiens un ouvrage qu'il

(1) Epist. 105.
(2) Wigger. *Versuch einer pragmatischen Darstellung der Augustinianismus und Pelagianismus*. t. I, p. 209, cité par Ampère, t. II, p. 16.

envoya à Saint Augustin. En 421, il était à Constantinople, et, trouvant là les pélagiens chassés d'Occident, groupés auprès de Nestorius, il écrivit contre eux. Ce qui nous intéresse davantage, c'est qu'il traduisit du grec en latin quelques écrits de Théodore de Mopsueste, pour prouver que ce maître commun des Pélagiens et des Nestoriens avait été un homme très-dangereux. Mercator travailla aussi avec zèle contre l'hérésie de Nestorius, il traduisit en latin les anathèmes de Saint Cyrille et ceux de Nestorius qu'il réfuta. Il mit également en latin la sixième session du concile d'Ephèse et plusieurs autres pièces importantes. Il vécut jusqu'à l'an 449. De pareils ouvriers n'étaient pas moins utiles à l'Eglise que les grands docteurs qu'elle ne cessait d'enfanter. Puisque toute doctrine devait être présentée au jugement de l'évêque de Rome, n'était-il pas avantageux qu'il y eut à ses côtés des interprètes habiles à déchiffrer les écrits des Grecs? (1)

IX.

Et toutefois la pénurie de ces hommes va se faire sentir. A Rome l'on s'éloigne chaque jour davantage des études helléniques, et les papes seront bientôt réduits à demander au dehors des hommes éclairés. On en vit bien un exemple lorsque le pape Célestin reçut de Nestorius une lettre écrite en grec et quantité d'autres pièces qui contenaient ses doctrines. Dans l'ignorance où il était lui-même de cette langue, et ne trouvant autour de lui parmi ses clercs latins personne qui pût

(1) V. sur Mercator, Tillemont. *Mém. ecclés.* t. 15. — D. Ceillier, t. 13.
Il se rendit habile, non-seulement dans la langue latine, mais aussi dans la grecque. Car il fit des écrits importants en grec : (t. I. p. 5.) et presque tout ce que nous avons de lui, sont des pièces grecques qu'il a traduites en latin... on voit... qu'il possédait assez bien les auteurs profanes. (T. 15, p. 137.)

venir au secours de son inexpérience, il fit appeler de Marseille un moine, Jean Cassien, qui savait parfaitement le grec et d'ailleurs était fort savant en théologie.

Jean, surnommé Cassien, était, à ce qu'il paraît, d'origine provençale (1), quoique l'auteur de *l'Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, déjà cité plusieurs fois, le fasse venir de la Thrace (2). Il naquit en 360 et mourut en 440. Il fut d'abord élevé parmi les moines de la Palestine et de l'Egypte. Ses parents l'obligèrent de s'appliquer aux lettres humaines. Il a raconté lui-même quelle impression avait faite sur lui cette première éducation où dominaient les préoccupations littéraires. « La lecture continuelle, dit-il, des auteurs profanes, que nos maîtres nous ont tant pressés de faire autrefois, a tellement rempli mon esprit, qu'étant infecté de ces poésies, il ne s'occupe que de fables, que de combats et des autres niaiseries dont je me suis entretenu dans ma jeunesse. C'est pourquoi, lorsque je veux gémir devant Dieu à la vue de mes péchés, tantôt des vers d'un poète me reviennent dans l'esprit, tantôt les images des combats de ces héros fabuleux frappent si vivement mon imagination que mon âme ne peut plus s'élever jusqu'à Dieu, ni se délivrer de ces fantômes, malgré les larmes que je verse. »

Cassien eut, comme Saint Jérôme, une crise intellectuelle. Il renonça aux études profanes et se retira parmi les solitaires. Il s'enfonça dans l'Egypte avec un compagnon nommé Germain, qui était du même pays que lui et peut-être son parent. Il visita les déserts les plus reculés de la Thébaïde et connut de près les hommes dont il avait entendu raconter tant de grandes choses.

Au commencement du cinquième siècle, nous le retrouvons à Constantinople ; il reçoit les leçons de Saint

(1) Guizot. t. I. p. 127.
(2) T. II. p. 425.

Jean Chrysostome, et, par lui, il est élevé au rang de diacre. On pense qu'il fut fait prêtre à Marseille, où il passa les dernières années de sa vie : c'est là que Saint Léon, le premier des diacres de Rome, alla le chercher pour interpréter la lettre de Nestorius et combattre en faveur de la doctrine catholique.

Cassien est encore célèbre par ses *Institutions monastiques*, c'est-à-dire qu'à la demande de Saint Castor, évêque d'Apt, il rédigea la règle qu'il avait vu pratiquer aux moines de la Palestine et de l'Egypte, et qu'il faisait lui-même observer dans son monastère de Marseille. Il écrivit de même les conférences spirituelles qu'il avait eues avec les anachorètes de Sceté. Il le fit pour former des anachorètes et les élever à la contemplation et à la pratique de l'oraison continuelle. Ainsi Cassien contribuait à fortifier dans le midi de la Gaule l'esprit oriental, qui n'avait jamais cessé d'y régner mêlé à l'usage de la langue grecque.

Il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. M. Egger, dans son *Histoire de l'Hellénisme en France*, a résumé dans sa deuxième leçon, consacrée à Marseille et à ses Colonies ([1]), toutes les preuves qui établissent l'influence du génie grec dans cette ville ancienne de la Gaule. Nous ne reprendrons donc pas ici tous les témoignages qui concernent les années antérieures à l'introduction du christianisme dans les Gaules. L'édition marseillaise de l'Iliade d'Homère, ἔκδοσις Μασσαλιωτική, les témoignages de Strabon, le grand nombre d'hommes instruits dans toutes les sciences qui sont venus de Marseille en Italie, une inscription grecque qui nous montre Marseille pourvue d'un gymnase dont l'organisation rappelle exactement celle du gymnase d'Athènes, l'épitaphe d'un grammairien romain γραμματικὸς ῥωμαϊκός, les types élégants et variés des

([1]) P. 23 et suivantes.

monnaies marseillaises, tous ces détails diligemment recueillis et habilement commentés par le savant helléniste, ne permettent pas de douter que, dans les temps rapprochés de l'ère chrétienne, Marseille ne possédât une littérature fort riche, où le grec avait une large place à côté du latin.

Il est à regretter que cette littérature grecque ait péri tout entière sans laisser de traces appréciables. Il est certain pourtant qu'elle s'était répandue, non-seulement dans les cités les plus voisines, filles de Marseille, Nîmes, Aix, Saint-Remi, Orange et Arles; mais encore elle avait pénétré à l'ouest, jusqu'à Bordeaux, au nord, jusque dans Trèves, où de florissantes écoles en conservèrent longtemps la tradition et l'enseignement. Autun (1) était également célèbre par ses écoles; la capitale des Arvernes, aujourd'hui Clermont-Ferrand, entretenait des artistes grecs et les payait généreusement, tel était Zénodore, qui fit pour elle la statue colossale de Mercure, au temps de Néron. Des fouilles récentes, entreprises sur le Puy-de-Dôme ont mis hors de doute les assertions de Pline l'ancien sur cette merveille de l'art païen transportée dans la plus hérissée de toutes nos provinces. Faut-il s'étonner après cela qu'à Avenche, sur le territoire de la Suisse, les écrivains de *l'Histoire littéraire de la France*, aient trouvé la mention d'un Claudius, qui a traduit de grec en latin les *Annales romaines* de Caïus Acillius (2).

(1) On l'appelait la Rome Celtique :

Celtica Roma dein voluit cæpitque vocari.

(*Vit. Germani*, authore Herrico. Spicileg. D'Achery.)

Les écoles de cette ville s'élevaient entre le temple d'Apollon et le Capitole. Sur les murs, on avait peint des cartes géographiques. Tacite en parle en ces termes : « Nobilissimam Galliarum sobolem liberalibus studiis ibi operatam. » *Ann.* liv. III, ch. 43. Eumène, qui y prononça en 296 le panégyrique de Constance-Chlore, accepta une somme de 25,000 francs comme appointements ; puis il demanda la permission de les appliquer à la restauration des écoles de cette ville. — Ampère. t. I, p. 200,

(2) *Histoire littéraire de la France*. t. I, p. 132, 134, 135, 138.

Au IIe siècle après Jésus-Christ, disent les mêmes historiens, « Dieu se servit du ministère des Grecs pour communiquer à notre pays les premières lueurs de l'évangile, comme il s'en était servi pour y introduire les maximes et les coutumes de la Grèce païenne (1). » Saint Pothin et Saint Irénée vinrent, en effet, s'établir à Lyon. « Ils ne s'y trouvèrent pas tout-à-fait étrangers. On y parlait assez communément leur langue, qui était la grecque. » Cette langue y était en usage depuis longtemps, le commerce continuel de Lyon avec Marseille, les jeux publics et les combats littéraires qui se donnaient à Lyon en grec et en latin depuis l'empereur Caligula en sont une preuve suffisante. Saint Pothin, Saint Irénée et les autres Grecs qui vinrent à Lyon prêcher l'évangile se servirent de leur langue. Ce n'est pas que le grec fût le seul idiome dont on se servît dans ces pays, mais il était la langue ordinaire du plus grand nombre des colons que l'esprit du commerce avait fixés dans ce groupe de cités, telles que Marseille, Lyon, Arles, Narbonne, etc. Irénée ne se contentait pas de prêcher en grec, il écrivait dans cette langue tout ce qui était destiné, soit aux églises de Lyon et de Vienne, soit au pape. C'était aussi dans cette langue qu'il combattait les erreurs. On a de lui un écrit contre les hérésies, il était fait pour préserver de l'imposture des faux chrétiens jusqu'aux femmes que les hérétiques avaient séduites sur les bords du Rhône (2).

Dans la grande persécution ordonnée ou tolérée par Marc-Aurèle, les chrétiens de Lyon subirent courageusement le martyre. Saint Pothin, Attale, Ponticus, Maturus, Sanctus, Blandine et Perpétue reçurent la mort ensemble dans l'arène. Leurs frères s'empressèrent d'écrire aux églises d'Asie et de Phrygie le récit

(1) *Hist. litt. de la France*. t. I. Ibid. 224.
(2) Irénée. l. I, ch. 13, n° 7. — *Hist. litt. de la France*. t. I, p. 228 et suiv.

de leurs souffrances. Cette lettre, qui nous a été transmise par Eusèbe, est l'un des monuments les plus précieux de cette époque. M. Egger dit de cette relation : « On a de graves raisons de croire que le récit du martyre des premiers chrétiens lyonnais, conservé sous forme épistolaire dans *l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, était primitivement écrit en grec (1). »

Il faut sans doute mettre au nombre de ces raisons la tournure grecque des noms de plusieurs martyrs, Pothin, Ποθεινός, (Désiré), l'origine incontestable de ces premiers apôtres, et le soin qu'on prend d'avertir le lecteur quand les martyrs se servent de la langue latine. Ainsi, il est dit que le diacre Sanctus répondit en latin à toutes les questions qu'on lui faisait sur son nom, sa nation, sa ville, sa condition : « Je suis chrétien. » Ainsi, Attale de Pergame, que le gouverneur se crut obligé d'épargner jusqu'au retour d'une lettre de l'empereur, parce qu'il était citoyen romain, fut promené dans l'amphithéâtre avec un écriteau devant lui où était en latin : « C'est le chrétien Attale (2). »

Ampère n'hésite pas à dire : « La lettre des martyrs de Lyon est écrite en grec. » Et il ajoute : « Il est quelques passages où, à la grâce de certains détails, on reconnaît qu'une main grecque tenait la plume. Dans la description de cette effroyable boucherie, on rencontre une phrase comme celle-ci : « Les martyrs offraient à Dieu une couronne nuancée de différentes couleurs, et où toutes sortes de fleurs brillaient assorties (3). »

Saint Irénée était fort instruit dans la littérature de l'antiquité. Il cite Homère, Hésiode, et fait allusion à la fable de Pandore ; il cite Pindare ; il affirme que ce poète *a dit très-sagement* ; il compare ceux qui sont coupa-

(1) *L'Hellénisme en France.* t. I, p. 37.
(2) Eusèbe. *Histoire ecclés.* liv. V, ch. 2, p. 130.
(3) T. I, p. 166.

bles d'un aveuglement volontaire à l'Œdipe tragique s'aveuglant lui-même (1). Ainsi, l'on peut bien dire avec M. Egger (2), que le christianisme fut, pour nos ancêtres, une occasion nouvelle de cultiver les lettres grecques. Le saint évêque n'est pas tout-à-fait dépourvu des préoccupations littéraires, il s'excuse sur son style; il dit que, s'il n'écrit pas assez purement, il faut s'en prendre à la résidence qu'il faisait au milieu des Gaulois avec lesquels il était obligé de parler un langage barbare (3).

Il serait faux de dire que tout le peuple de ces contrées parlât le grec. Il y a grande apparence qu'il conservait l'usage de son idiome national, qu'il parlait plus communément le latin, et le grec concurremment dans certaines contrées. Ces deux dernières langues surtout devaient se trouver souvent mêlées ensemble, comme on les voit unies dans une inscription trouvée à Ainay, qui constate en deux langues la prospérité d'un grec de Syrie qui avait de riches entrepôts en Aquitaine et à Lyon et qui est mort dans cette dernière ville (4). Curieux rapprochement, dit M. Egger, qui atteste dans l'ancien monde, un esprit d'active sociabilité (5).

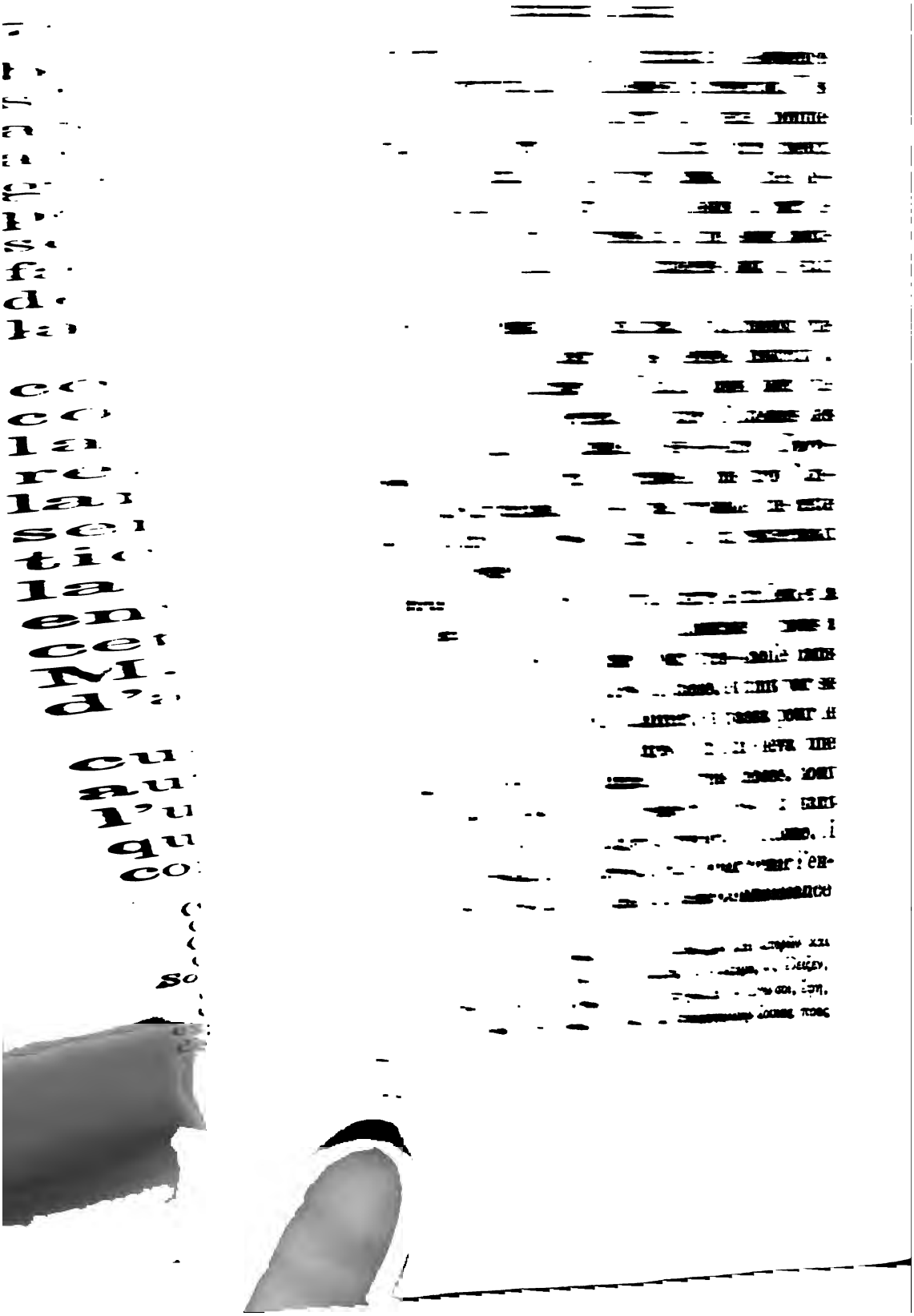
La prédication chrétienne, les offices divins, la discussion des affaires ecclésiastiques, maintenaient donc autour de Marseille, dans toute la vallée du Rhône (6), l'usage de la langue grecque, au milieu de populations qui parlaient des langues différentes. Un hérétique, comme Marc, natif d'Egypte, disciple de Valentin, chef

(1) Ibid. 167.
(2) Ibid. 37.
(3) *Histoire littéraire de la France*. t. I, p. 230.
(4) Cette inscription a été publiée par M. Almer, dans les *Mémoires de la Société impériale des Antiquaires*. t. XXVII.
(5) T. I. p. 37.
(6) Une inscription grecque, de onze vers, récemment découverte à Autun, expose, ou tout au moins mentionne assez clairement le sacrement principal de l'église chrétienne. Egger. Ibid. p. 37.

de l'hérésie des Valentiniens, trouvait dans ces contrées des oreilles toutes prêtes à recevoir ses enseignements qu'il prodiguait dans la langue de Saint Irénée (1).

En dehors de l'église et de son action, l'hellénisme des écoles était toujours florissant. Dans toutes celles de la Gaule, il n'y avait pas d'études sans la connaissance du grec. Il y avait en chacune d'elles quelque homme profondément versé dans les lettres helléniques, et quelquefois c'était un professeur issu de parents grecs ou venu directement de la Grèce. Le grand père d'Eumène était né dans Athènes ; il avait passé à Rome pour y enseigner la rhétorique, et il était venu à Autun pour y continuer les leçons de cette science (2). Les grands maîtres d'éloquence que les Gaules produisirent au troisième siècle, les deux Mamertius, Nazaire, Arbore, Patère, Minerve, Alcime, Delphide, Drépane, n'étaient autre chose que des disciples des grecs. N'oublions pas que Lucien, dans un voyage en Gaule, rassemblait autour de lui des auditeurs avides d'entendre sa parole spirituelle ; il ne s'en étonnait pas dans un pays où les habitants avaient symbolisé, sous la figure d'*Hercules Ogmius*, l'éloquence et sa force. « Pendant longtemps, dit le rhéteur grec, je regardai cette image avec un mélange de surprise, de doute et d'indignation. Alors, un Gaulois qui se trouvait là m'adressa la parole « il n'était pas étranger à notre littérature, comme je le vis, il parlait bien la langue grecque : c'était un philosophe, je crois, dans le genre du pays. » Lucien ne croyait pas blesser la vraisemblance en prêtant à son philosophe les paroles que voici : « L'éloquence, pour nous autres Gaulois, n'est pas, comme chez vous, l'attribut de Mercure : pour nous, Hercule la représente, parce qu'il est beaucoup plus fort que Mercure. » Qu'on

(1) *Histoire litt.* t. I. p. 242.
(2) *Histoire litt.* Ibid. p. 243.



de la langue grecque ne laissaient pas d'assister à ses leçons et à ses discours. Ils y étaient attirés par l'harmonie de sa voix et le langage de ses yeux, qui savaient à leur manière animer ce qu'il exprimait (1). Nous avons sur lui le témoignage d'un auditeur qui rapporte un fragment de l'un de ses discours et ajoute : Hæc Favorinum dicentem audivi Græca oratione (2).

Il n'y avait, dit Philostrate, que Plutarque qui lui fût comparable par le grand nombre d'écrits qu'il donnait au public. S'il faut en croire les auteurs de *l'Histoire littéraire de la France* (3), Phrynicus Arabius, qui fleurissait sous Commode, disait de lui : « ἀνὴρ λόγου ἄξιος, c'est un homme fait pour l'éloquence et qui éclipse tous les Grecs. » Nous avons le titre de quelques-uns de ses écrits : Παντοδάπη Ἱστορία. — Απομνημονεύματα. — Περὶ τῆς Ἀκαδημικῆς διαθέσεως. — Περὶ Πυρρωνικῶν τρόπων. — Περὶ ἰδεῶν, περὶ ἐυχῆς (4).

X.

Le IIIe siècle est rempli dans les Gaules par la littérature païenne, et l'on y trouve les traces les moins contestables d'une culture hellénique. Eumène, à Autun, continue la tradition grecque, quoiqu'il n'ait écrit qu'en latin ; on trouve auprès de lui des hommes venus d'Athènes. Trèves conserve encore ses chaires de grec ; mais, au milieu du IVe siècle, un rescrit de Valentinien II et de Gratien fixent les honoraires des professeurs de littérature latine et de littérature grecque dans des termes tels qu'il semblait alors difficile de trouver des professeurs de grec... « Item Viginti (annonæ) Gram-

(1) *Histoire litt.* t. I, p. 265-268.
(2) Aul. Gel. *Noct. Attic.* XIII.
(3) T. I, p. 270.
(4) Philostrate cité par les auteurs de *l'Hist. litt. de la France.*

matico latino, græco etiam, si quis reperiri potuerit, duodecim præbeantur annonæ (1). » Outre cette restriction significative *si quis reperiri potuerit*, on remarquera l'infériorité des appointements accordés au professeur de grec. Il est vrai que Trèves, au nord de la Gaule, était, plus que toute autre cité, exposée aux dévastations des barbares. Une inscription antique de Trèves est l'épitaphe d'un certain Epictetus, ou Hedonius qui s'intitule lui-même, grammairien grec (2).

Bordeaux comptait dans ses chaires quelques grecs, tels que Sperchée, Ménestrée, un ancien prêtre de Bélen, Phæbitius et son fils Patère.

Arles entendit l'oraison funèbre de Constantin le jeune, mort en 340, écrite en grec. Elle portait le titre de *Monodie*. Il faut bien croire que le grec avait encore dans ces pays de nombreux adhérents.

On peut suivre dans Ausone (309-394), mieux que chez aucun autre, l'influence de l'hellénisme sur un professeur illustre. Précepteur de Gratien, comte de l'Empire, questeur, préfet et consul en 379, il dut toutes ces dignités à son esprit et à son talent. Il ne nous appartient pas de redire ici tout ce qu'on a déjà écrit sur la frivolité de ses écrits ; nous ne voulons y voir que les traces d'une éducation soignée, où les souvenirs et les connaissances helléniques servent à caractériser l'état des études grecques. On ne peut nier qu'Ausone ne se fasse grand honneur de ses connaissances en grec. Il a un intendant grec nommé Philon. Voici ce qu'il en dit à l'un de ses amis: « Philon a été mon fermier, ou, comme il dit lui-même, mon ἐπίτροπος : le mot lui semble plus relevé et sent mieux son dorien. »

Indécis lui-même entre la muse grecque et la muse latine, il prend le parti bizarre d'adresser en même

(1) *Cod. Théod.* XIII, 3; de medicis et professoribus.
(2) Egger, t. I, p. 39.—*Corp. inscript. Rhenanarum*. ed. Brambuch. n° 801.

temps à l'une et à l'autre de grotesques hommages. Il écrit à Axius : « Partagé entre les deux muses grecque et latine, Ausone salue Axius par un badinage en deux langues :

> Ἑλλαδικῆς μετέχων Μούσης, Latiæque Camænæ
> Ἀξίῳ Αὐσόνιος sermone alludo bilingui.»

Il continue sur ce ton. Jusque là ce sont les vers que se partagent les deux muses ; elles finissent par se disputer le même mot, et l'on voit dans cet étrange exemple de macaronisme Ausone se plaindre de plaider ou d'enseigner la rhétorique dans des chaires ingrates :

> Ἔντε foro causaiçte, καὶ ingrataῖσι καθέδραις.

Pour désigner les jeux ridiculement laborieux auxquels il consacre ses loisirs, il est obligé d'inventer un mot nouveau. Son Technopægnion, composé de τέχνη et de παίγνιον, est un badinage sans valeur sur les monosyllabes. On peut toutefois excepter de ce blâme celui qui porte ce titre : *De litteris monosyllabis græcis ac latinis.* Dans cette comparaison de l'alphabet grec avec l'alphabet latin au moins peut-on recueillir un ou deux détails qui intéressent le lecteur. Ainsi ces deux vers :

> Hta quod Æolidum, quodque « valet hoc latiale E
> Præsto, quod E Latium semper breve, Dorica vox E.

prouvent qu'au temps d'Ausone, l'H n'avait pas encore le son de l'I qu'on lui donne dans la prononciation moderne. C'est un argument que peuvent faire valoir à l'appui de leur opinion, ceux qui condamnent la confusion de l'H avec l'I. L'on ne voit pas que M. Egger ait pensé à s'en servir dans son appendice à sa VIIe leçon sur la prononciation du grec. Recommandons de même à l'attention des philologues ce vers-ci sur le B, il tranche aussi une question en suspens :

> Dividuum Betæ monosyllabon Italicum B.

Le B italien ne se confondait pas avec le V, puisque les latins avaient imaginé cette consonne inconnue, dit l'auteur, aux descendants de Cécrops :

Cecropiis ignota notis, ferale sonans V (1).

Les passages que nous venons de citer rendent donc inutile, au moins pour le temps d'Ausone, toute discussion sur la valeur du B et de l'H grecs, ils se prononçaient comme notre B et notre E.

En d'autres écrits, Ausone nous a conservé quelques détails curieux. Dans le *Protrepticon de studio puerili*, c'est-à-dire dans un plan d'études destiné à son petit-fils, il recommande de faire lire à cet enfant Homère et Ménandre parmi les grecs, Térence, Cicéron, Horace et Virgile parmi les latins (2).

Quelques-uns de ses écrits sont des imitations de Pythagore, tel que le *oui* et le *non*; d'autres, des sommaires de chaque livre de l'Iliade et de l'Odyssée.

C'est dans la *Commémoration des professeurs de Bordeaux*, qu'il nous a laissé les souvenirs les plus intéressants pour la connaissance des études grecques en son temps. On sait qu'il a consacré, dans des vers de différentes natures, l'expression de sa reconnaissance pour les maîtres de sa jeunesse, pour ses collègues et ses amis, que la mort avait enlevés à l'enseignement. Cette liste, beaucoup trop courte, se recommande surtout par la mention qu'Ausone y fait de plusieurs professeurs de grec. Notons d'abord le professeur de latin Alcimus Alethius, qui unissait la science des deux lan-

(1) Voir là-dessus la dissertation de M. Egger, sur la prononciation du grec. t. I, p. 462. On a souvent cité aussi le vers suivant d'une comédie de Cratinus, conservé par Eustathe, d'après le grammairien Ælius Dionysius:

ὁ δ'ἠλίθιος, ὥσπερ πρόβατον, βῆ, βῆ, λέγων βαδίζει.

(Et le niais s'avance en disant bê, bê, comme une brebis.)

(2) *Hist. litt. de la France*. t. II, p. 299.

gues, aussi habile dans celle d'Athènes que dans celle de Rome :

Exemplar unum in litteris
Quas aut Athenis docta coluit Græcia,
Aut Roma per Latium colit.

Censorinus Atticus reçoit une louange égale :

Tam generis tibi Celsus apex quam gloria fandi ;
Gloria Athenei cognita sede loci.

Stophylius, rhéteur, citoyen d'Ausci, c'est-à-dire d'Auch, est célébré pour avoir une aussi pleine connaissance de Tite-Live que d'Hérodote, pour savoir toute la science que Varron a renfermée dans ses six cents volumes :

Grammatice ad Scaurum atque Probum, promptissime rhetor,
Historiam callens Livii et Herodoti ;
Omnis doctrinæ ratio tibi cognita quantam
Condit sexcentis Varro voluminibus.

Une même épitaphe consacre les noms de Crispus et d'Urbicus, grammairiens latins et grecs. Nous y voyons que Crispus enseignait aux enfants les éléments de la langue latine et qu'il puisait parfois dans le vin une inspiration qui l'égalait à Virgile et à Horace. Urbicus enseignait le grec et Ausone lui fait l'honneur de pleurer sa mémoire en introduisant un mot grec dans la strophe latine :

Et tibi, Latiis posthabite orsis,
Urbice, Graiis celebris, carmen
Sic ἀελίσω.

Nous regrettons que le temps ne nous ait laissé parvenir aucun des vers de Citarius. Il était né à Syracuse, en Sicile, il avait la docte critique d'Aristarque et de Zénodote. Sa muse était plus habile que celle de Simonide :

Citario, Siculo Syracusano, Grammatico Burdigalensi Græco.

Et Citari dilecte, mihi memorabere, dignus
Grammaticos inter qui celebrere bonos.
Esset Aristarchi tibi gloria, Zenodotique,
Graiorum antiquus si sequeretur honos.
Carminibus, quæ prima suis sunt condita in annis,
Concedit Cei musa Simonidei.

Corinthe, Sperchée, Menesthée forment un autre groupe qu'Ausone salue. Menesthée ne fut pas son maître, les deux autres le comptèrent parmi leurs élèves. Le poète s'accuse de n'avoir pas assez profité de leurs leçons. L'aveuglement ordinaire de l'enfance l'empêcha de se rendre docile à l'enseignement du grec. Cet aveu ne doit pas affaiblir en nous l'idée qu'Ausone peut nous donner de sa science. Il répara sans doute plus tard le temps perdu :

Grammaticis Græcis Burdigalensibus.

Romulum post hos prius, an Corinthi,
Anne Sperchei, pariterque nati
Atticas musas memorem Menesthei
Grammaticorum ?

Sedulum cunctis studium docendi ;
Fructus exilis, tenuisque sermo.
Sed quia nostro docuere in ævo,
Commemorandi.

Tertius horum, mihi non magister,
Ceteri primis docuere in annis,
Ne forem vocum rudis, aut loquendi ;
Sed sine cultu.

Obstitit nostræ quia, credo, mentis
Tardior sensus ; neque disciplinis
Appulit Græcis puerilis ævi
Noxius error.

On aura remarqué que ces professeurs ne tiraient de leur enseignement que de maigres ressources, probablement les douze *annones* accordées par le décret de

Gratien, et que leur renom ne faisait pas grand bruit,

Fructus exilis, tenuisque sermo.

Il ne faut attribuer cette chétive existence sans doute qu'au peu d'éclat du talent de ces maîtres. On n'en saurait conclure que les études grecques fussent méprisées à Bordeaux quand on y trouve un pareil nombre d'hellénistes, et qu'on voit d'ailleurs Citarius faire dans cette ville un brillant mariage.

Urbe satus Sicula, nostram peregrinus adisti;
Excultam studiis quam prope reddideras,
Conjugium nactus cito nobilis et locupletis....

Ces vers disent beaucoup. Il y avait à Bordeaux des auditeurs qui profitaient du savoir de Citarius et se formaient à l'élégance attique ; celui-ci avait eu assez d'éloquence, de bonne grâce et d'adresse pour entrer dans une riche famille par une alliance qu'il ne devait qu'à sa réputation et à son mérite.

Il est inutile de nous arrêter aux noms des professeurs latins qu'Ausone rappelle avec éloges. Tout ce que nous en dirons c'est qu'ils forment un groupe de maîtres nombreux et instruits. Bordeaux était alors le foyer des lumières. On y venait enseigner de tous côtés. Ce n'est pas une des moindres surprises du lecteur que d'y trouver, à côté de Siciliens et de Grecs, un Baiocasse, c'est-à-dire un gaulois de Bayeux, nommé Patera. Il était issu de la race des Druides, son père avait été prêtre du temple de Belenus : c'était ce que désignait son nom celtique de *Patera*, prêtre d'Apollon. Les Delphidius, les Axius, les Jucundus, les Phœbitius, les Concordius, ne s'enfermaient certainement pas dans l'unique cercle des études latines. Le grec avait une bonne part de leurs soins, et la société de Bordeaux devait offrir, dans plus d'une maison, un échange actif

d'idées littéraires, puisque nous savons par Ausone que les femmes à certains jours étaient admises aux leçons publiques des professeurs (1).

Tiberius Victor Minervius, dont parle notre poète, parmi les grammairiens latins, donna des leçons publiques de rhétorique à Constantinople, et alla, vers 353, suivant Saint Jérôme (2) et Ausone encore (3), continuer la même profession dans Rome (4).

Ne laissons pas passer inaperçus d'autres noms de gaulois célèbres alors par leur savoir : Emilius Magnus Arborius fut aussi appelé à Constantinople par l'empereur Constantin, pour instruire les princes ses enfants (5). A Rome, on voit, dans ce même siècle, une chaire d'éloquence remplie par Scaia ou Hieve, homme très-éloquent en grec et en latin, et fils de Théodore, secrétaire d'Etat, illustre gaulois (6). Pallade, qui professait à Lerida, était gaulois de naissance (7).

Ammien Marcellin cite Phronème et Euphrase, tous deux Gaulois, très-recommandables pour la grande connaissance des sciences et des beaux-arts, *institutis bonarum artium spectatissimi.* Il nous apprend que Phronème, après l'invasion de Procope, fut élevé à la dignité de préfet du prétoire de Constantinople, à la place de Césaire, et qu'Euphrase fut établi maître des offices (8).

XI.

On ne s'étonnera pas de ne trouver nulle part le nom de Paris sur la liste des villes gauloises où les études

(1) *Hist. litt. de la France.* t. II. p. 13.
(2) Hier. *Chr.* l. II. p. 184.
(3) Aus. *Ep.* 15. c. 1.
(4) *Hist. litt. de la France.* ibid. p. 15.
(5) Aus. *Par.* c. 3. p. 114.
(6) Aug. *Conf.* lib. 4. c. 14, note 2. — Liv. 6, 2, note 1.
(7) *Hist. litt.* t. II. p. 15.
(8) *Hist. litt.* t. II. p. 19.

grecques ont fleuri. C'était alors une cité de trop peu d'importance. Julien qui y a vécu, qui y a laissé un monument de son passage, qui a décrit cette petite ville, ne pouvait pas trouver parmi les habitants indigènes de Lutèce, beaucoup d'admirateurs pour l'élégance de son style grec. On ne se refuse pas à croire avec Tillemont (1), avec les auteurs de *l'Histoire littéraire de la France* (2), qu'il n'eût fait de Paris comme un théâtre de savants, et que tous ceux qui faisaient profession de science y accourussent de toutes parts autour d'un prince qui s'appliquait à la philosophie d'une manière particulière. Il est certain qu'il y attira le médecin Oribase, qui s'y fit connaître par l'abrégé des ouvrages de Galien, et par une grande compilation médicale, dont nous avons neuf livres en grec sur un grand nombre d'autres en latin. Nous ne pouvons pas oublier pourtant que Julien reproche aux Parisiens leur mauvais goût εἰ μὴ τὴν τῶν Γαλατῶν ἀμουσίαν διευλαβηθείης (3). Au moins aimait-il leur esprit sérieux, leur aversion pour la folie des théâtres et la gravité qui leur faisait regarder comme des fous et des furieux ceux qui s'amusaient à danser (4). Il devait encore leur savoir gré de lui épargner les reproches que lui attirait ailleurs son hellénisme. Les courtisans, en effet, ne se gênaient pas pour l'appeler *taupe bavarde*, loquax talpa, *guenon dans la pourpre*, simia purpurata, *méchant littérateur grec*, græcus litterio (5).

Le philosophe Eunape n'estimait pas davantage le goût et les lumières des Gaulois, et il se fondait sur le peu de succès qu'avait eu dans leur pays un très-célèbre

(1) *Hist. des Empereurs et des autres princes qui ont régné dans les six premiers siècles de l'Eglise.* t. VI. p. 499.
(2) T. II. p. 7.
(3) *Lettre à Priscus* 72, citée par M. Egger. *Hell. en France.* t. I. p. 38.
(4) Misopogon. p. 359.
(5) Martin Crusius. — *Annales Suevici.* p. 150.

sophiste d'Athènes, nommé Proërèse. Constant, qui habitait et gouvernait les Gaules depuis la mort de son frère Constantin, avait appelé auprès de lui cet homme illustre par son éloquence en même temps que par ses vertus chrétiennes. Peut-être, comme son frère, Constant avait-il sa cour à Arles ou à Trèves, plutôt à Trèves. Or, s'il faut en croire Eunape, le disciple de Proërèse, les Gaulois ne furent point capables d'apprécier l'éloquence de ce sophiste ; ils se contentèrent d'admirer sa haute taille, sa bonne mine, et sa patience à endurer les grands froids de leur pays (1).

Dans ce jugement d'Eunape, aussi bien que dans celui de Julien, il faut prendre soin de restreindre le sens de ce mot Γαλατῶν. Il y aurait de l'injustice à envelopper tous les Gaulois dans cette accusation d'ignorance et de grossièreté; nous venons de montrer en combien d'endroits les études et même les études grecques étaient florissantes chez eux. Nous avons vu les soins de Gratien pour l'instruction de la jeunesse. S'il fit en particulier des décrets en faveur de la ville de Trèves (2), afin d'y attirer les plus habiles rhéteurs et professeurs de belles-lettres, tant en grec qu'en latin, il avait la même sollicitude pour les autres parties de la Gaule. Sa loi s'étendait à toutes les villes les plus peuplées de nos provinces, il devait y avoir d'habiles professeurs de rhétorique et de belles-lettres en grec et en latin, car voici les termes du rescrit : *Optimi quique erudiendæ præsideant juventuti, rhetores loquimur et grammaticos Atticæ Romanæque doctrinæ* (3).

Un détail intéressant nous manque : y avait-il des bibliothèques dans chacune de ces villes, et pour ainsi dire de ces petites universités ? Nous savons bien que

(1) *Hist. litt. de la France.* t. II. p. 6.
(2) *Code Théod.* liv. II. p 39-40.
(3) *Code Théod.* liv. II. p. 39-40.

les livres n'étaient pas rares dans les contrées de la Gaule, qu'à Lyon il s'en faisait un grand commerce, que les ouvrages de Pline le jeune s'y vendaient fort bien et trouvaient de la faveur auprès de tous les âges. Saint Jérôme recueillit dans les Gaules et jusque dans la Germanie, un grand nombre des livres qui composaient sa précieuse bibliothèque. Mais nous voudrions savoir, par des textes précis, s'il y avait dans quelqu'une de nos grandes villes, à Trèves, à Bordeaux, une bibliothèque entretenue aux frais des empereurs ou des cités comme à Constantinople. Là il est bien établi qu'outre le bibliothécaire, on y maintenait sept scribes ou copistes ; quatre pour le grec et trois pour le latin, afin de transcrire les livres nouveaux qui paraissaient et pour renouveler les anciens. Il en était ainsi du moins au temps de Valens (1).

S'il y eut quelque institution pareille dans les Gaules, le nombre des copistes latins y dut être supérieur à celui des copistes grecs, comme les appointements des professeurs de latin étaient plus élevés du double que ceux des maîtres grecs. Car, quelque favorable que soit à l'hellénisme le tableau que nous venons de tracer pour les Gaules, il faut bien se ranger à l'avis judicieux de M. Egger. Il pense, en effet, qu'entre le cinquième et le neuvième siècle, le grec n'était plus guère parlé parmi le peuple et l'était moins de jour en jour, dans ce qu'on pouvait appeler encore la société cultivée. Il fonde son jugement sur un fait digne d'être mentionné, c'est que : « les inscriptions latines de la Gaule au seizième siècle sont au nombre de cinq ou six mille; les inscriptions grecques retrouvées jusqu'ici ne vont pas beaucoup au-delà de cinquante. Cela ne peut être l'effet du hasard (2). »

(1) *Code Théod.* 14. liv. II, p. 202. — *Hist. litt. de la France.* t. II. p. 2.
(2) *Hellén. en France.* t. I. p. 40.
Le savant que je cite ajoute en note : *Corpus inscript. Græc.*, nos 6,764-6,801, 8,696, 8,710, 8,728, 8,735, 8,761, 8,763, 8,792, 8,609, 8,910, 9,886,

Toutefois, il est bien vrai qu'à l'heure où le pape Célestin faisait venir de Marseille le moine Cassien, pour interpréter la lettre écrite en grec par Nestorius, c'était la Gaule qui avait l'avantage de posséder des hommes instruits dans une langue qu'on ne savait déjà plus en Italie.

XII.

Pour en revenir à notre point de départ, c'est un rayon de civilisation grecque qui distingue les églises du midi de la France et surtout celles de la vallée du Rhône. Elles ont eu à leur tête des hommes illustres par leur savoir et par leurs vertus. On reconnaît en eux un caractère particulier de science et de magnanimité, et, si l'on veut en chercher la raison, on la trouve dans l'influence d'un établissement célèbre qui fait la gloire du cinquième siècle, le couvent de l'île de Lérins.

Cette maison de prière et d'étude en même temps fut fondée par Saint Honorat, plus tard évêque d'Arles. Il était d'une famille illustre des Gaules. La Lorraine ou la Bourgogne paraissent avoir été son pays. On le destinait à briller dans le monde, mais il s'en dégoûta, et, malgré l'opposition de sa famille, il se retira dans la Grèce, accompagné de son frère Venant, afin de servir Dieu loin de sa patrie et de ses proches. Les deux fugitifs s'arrêtèrent à Méthone, sur les côtes de l'ancienne Messénie. Venant étant mort, Honorat reprit le chemin de la France, et s'établit dans l'île de Lérins, sur la côte du département du Var. On était alors au commencement du cinquième siècle, vers l'an 400. Ce couvent

9,893 (y compris celles de Germanie et de Belgique); quelques inscriptions de cette classe ont, il est vrai, échappé aux rédacteurs du *Corpus*, ou n'étaient pas encore découvertes lors de sa rédaction.

attira bientôt à lui des hommes de grande valeur. C'était bien un asile de moines, et non pas une école; mais la lecture y avait sa place à côté des exercices de la piété. On peut croire que cette heureuse constitution fut pour beaucoup dans l'attrait qu'exerça l'île de Lérins sur des hommes qui, après avoir été longtemps engagés dans les occupations du siècle, venaient y chercher la solitude et le repos, et passaient ensuite dans les évêchés du midi de la Gaule, pour y déployer de grands talents d'administration. Ceux qui, dans le monde, avaient étudié la philosophie et les lettres ne les oubliaient pas en entrant à Lérins. La règle leur laissait encore la liberté et le loisir de les cultiver en les sanctifiant. On eut toujours soin des livres dans cette maison; les solitaires se tenaient au courant des ouvrages nouveaux qui paraissaient alors. On peut dire, avec l'abbé Le Goux, « que la fondation de Lérins contribua à maintenir l'étude des lettres, et favorisa le développement de la science (1). » Les erreurs du semi-pelagianisme, dont quelques-uns de ces moines ne se défendirent pas, prouvent une influence grecque toujours subsistante dans le couvent fondé par Saint Honorat.

Evêque d'Arles en 426, il mourut en 429. Il avait attiré à lui Saint Hilaire. Beaucoup de science, une naissance illustre, de grandes qualités d'esprit le distinguaient entre ses contemporains. Il avait, disent ses divers biographes, Tillemont (2), le père Quesnel (3), Ceillier (4), une parfaite connaissance de tout ce que les philosophes ont écrit de plus sublime. Il sortit de Lérins avec Saint Honorat, quand celui-ci fut fait évêque d'Arles; il

(1) *Lérins au cinquième siècle.* p. 57. *Paris.* 1851.
(2) T. XV.
(3) Dans sa *Vie de Saint Léon.*
(4) T. XIII.

lui succéda quand il fut mort. Il ne nous appartient pas de dire ici les travaux de son épiscopat, nous remarquerons seulement qu'au milieu de ses occupations, il n'oublia jamais le soin de la lecture. Il savait le concilier avec l'obligation qu'il s'imposait d'un travail manuel. Il s'occupait, dit sa biographie, plus volontiers à faire des bas à l'aiguille, parce qu'il le pouvait faire en lisant. Nous ne trouvons aucun renseignement sur les études et les connaissances grecques de Saint Hilaire. Cependant, dans sa discussion avec le pape Saint Léon, on peut surprendre la tradition hellénique, dont Rome se sépare nettement au cinquième siècle. Le clergé gaulois conservait encore quelque indépendance, il suivait l'exemple de Saint Irénée, qui avait maintenu dans l'église certains usages orientaux (1).

N'oublions pas que, depuis longtemps déjà, des îles Lipari aux îles d'Hyères, les solitaires orientaux s'étaient établis dans les divers asiles que leur offraient les côtes de l'Italie et de la Gaule. C'est par ce chemin que la vie monastique a passé de l'Orient dans ce pays, Eucher le dit nettement en parlant de Lérins : « Hæc tum habet sanctos senes illos qui Ægyptios patres Galliis nostris intulerunt (2). »

Lérins avait le privilége d'attirer dans sa solitude les hommes que le monde admirait pour leur science. Tel fut Eucher, qui devint plus tard évêque de Lyon, et que l'église honore comme un saint. Père de deux fils, Salone et Véran, qui furent évêques du vivant même de leur père, il les avait instruits lui-même et il les mit ensuite à Lérins. Il s'y retira bientôt lui aussi, et c'est là qu'on vint le prendre vers 434 pour en faire l'évêque de Lyon. C'était un écrivain du plus grand mérite; il avait dans le style une pureté, une noblesse, une

(1) Ampère. t. II. p. 73.
(2) *De laude Eremi*. p. 40. Antverp. 1621.

richesse d'imagination, une sûreté de goût, qui témoignent encore aujourd'hui de la bonne éducation qu'il avait reçue avant d'être évêque et peut-être chrétien. Il avait des notions exactes sur tous les systèmes de la philosophie ancienne; et on le voit dans un de ses écrits emprunter une citation au plaidoyer de Cicéron pour Métellus (1).

Il a dans le style un éclat assez vif d'images. Il écrit par exemple à Saint Honorat, pour le remercier de lui avoir envoyé une lettre de l'île de Lérins, et faisant allusion aux tablettes dont on se servait encore, il dit : « Vous avez rendu à la cire tout son miel (2). » Cette phrase gracieuse ne suffirait pas à attester qu'Eucher eût fait des études grecques. Mais nous en avons des preuves plus certaines.

On sait que Saint Eucher fit grand usage dans l'explication des écritures du sens *anagogique*. On appelle ainsi une interprétation des livres saints en passant du sens naturel au sens mystique. Cet usage se rattache aux premiers temps de l'église. Saint Méliton et Saint Epiphane en ont laissé les plus anciens exemples dans leurs écrits.

On peut voir ce que nous disons plus loin de ces interprètes dans notre étude sur les *Physiologus* ou *Histoires naturelles moralisées*.

On supposait que Saint Eucher avait suivi Méliton dans les explications qu'il a données de certains livres de la Bible. En effet, Eucher, pour répondre à ce goût d'interprétation anagogique qui se répandait chaque jour davantage dans l'église et surtout dans celle de la Gaule méridionale, entreprit de faire un abrégé clair et pratique des formules Mélitoniennes, en même temps qu'un auteur

(1) *Lérins au cinquième siècle*, par l'abbé Le Goux. p. 64.
(2) S. Hilaire. *Serm. de Vit. S. Honorat*, ch. IV, § 22. — Lérins. p. 166.

grec, nommé Adrianus, connu seulement par un mot de Cassiodore, exécutait une semblable rédaction à l'usage des Grecs. Or, Dom Pitra, après de laborieuses recherches, a découvert (1) l'ensemble des explications rédigées par Saint Méliton. « Il suffit, dit l'abbé Le Goux, de jeter un coup d'œil sur le livre des *Formules de l'intelligence spirituelle*, pour se convaincre que Saint Eucher a religieusement suivi la pensée et le plan même de son devancier. Il a seulement réduit.... ce qui était plus développé dans Saint Méliton (2). »

On lit dans le même auteur : « On ne sait pas s'il faut lui attribuer un commentaire sur la Genèse, et un autre sur le Livre des Rois. Le style de ces ouvrages n'est pas indigne de lui, et le fond prouve une grande connaissance des langues hébraïque et grecque, connaissance que la lecture des *Instructions à Salone* révèle chez Saint Eucher (3). »

Claudien Mamert, frère de Saint Mamert, évêque de Vienne, nous apprend que Saint Eucher tenait souvent à Lyon, des conférences, dans lesquelles il donnait toujours des preuves de sa science et de son zèle.

Claudien Mamert était un juge excellent du savoir de Saint Eucher. Il avait été moine dans sa jeunesse, et avait étudié tous les bons auteurs grecs et latins (4). Il

(1) *Spicil. Solesmense.* t. II. proleg. p. 23.
(2) *Lérins au cinquième siècle.* p. 166.
(3) Ibid. p. 169.
(4) Sidoine Apollinaire dit de lui, liv. IV, lettre 11 :

« Sous ce gazon repose Claudien, l'orgueil et la douleur de son frère Mamert, honoré comme une pierre précieuse de tous les évêques. En ce maître brilla une triple science, celle de Rome, celle d'Athènes et celle du Christ. »

Germani decus et dolor Mamerti,
Mirantum unica gemma Episcoporum,
Hoc dat cespite membra Claudianus.
Triplex bibliotheca quo magistro
Romana, Attica, Christiana fulsit...
Orator, dialecticus, poeta,
Tractator, geometra, musicusque,
Doctus solvere vincla quæstionum...

était géomètre, poète, orateur, dialecticien, interprète de l'écriture sainte, exercé à résoudre toutes les erreurs. Il soulageait son frère dans ses fonctions, et travaillait infatigablement. Il écrivit un traité de la nature de l'âme; Sidoine Apollinaire, à qui il l'avait envoyé, l'en remercie par une lettre, où il le compare aux meilleurs auteurs ecclésiastiques (1). Il a donc le droit de figurer dans ce groupe d'hommes éclairés, dont la Gaule s'honore au cinquième siècle, et que l'hellénisme a contribué à former (2).

L'historien de la *Civilisation en France*, a rendu, en termes très-vifs, hommage au mouvement intellectuel dont la Gaule fut le théâtre au quatrième et au cin-

(1) Sid. Apoll. *epist*. lib. V, liv. 2. «Librum de statu animæ tribus voluminibus illustrem Mamertus Claudianus peritissimus Christianorum philosophus, et quorumlibet primus eruditorum, totis sectatæ philosophiæ membris, artibus, partibusque comere et excolere curavit, novem, quas vocant Musas, disciplinas aperiens esse, non fœminas. » *Parisiis*, MDXCIX.

(2) *Bibl. Patrum*. t. IV, p. 698.—*De Mamertini Claudiani scriptis et philosophia dissertatio*. A. C. Germain. Paris, 1840. — Sidon. Apoll. *epist*. IV, c. 11. — Ignobilium autem philosophorum plebe rejecta, Claudianus potiores quosque deligit, qui veritatem tueantur...ex his ergo quos contra veritatem vocat vocem veritatis oportet accipiat et *genuinæ primum Græciæ classicum, multisonam pythagoreorum tubam et lituum Platonis*. Pythagoræ igitur, quia nihil ipse scripserit, apud discipulos quærenda sententia est. In quibus vel potissimum floruisse Philolaum reperit, qui, multis voluminibus de intelligendis rebus, et quid quæque significent oppido obscure disserit, ac priusquam de animæ substantia decernat, de mensuris, etc... A. C. Germain, 53..... Claudianus ad Philolaum tandem redit, cujus insignem tunc περί ῥυθμῶν καὶ μέτρων, librum incorporalitatis auctorem invocat. Duorum præterea Phytagoricorum simul et Tarentinorum, Archytæ et Eumenis, testimonium profert, certus scilicet neminem contradicturum, si quis hoc idem sensisse scriptisque tradidisse Archippum, Epaminondam, Aristeum, Gorgiadem, Diodorum, et omnes Pythagoræ discipulos affirmaverit. Tum Platonem adducit in medium... Phædrum igitur et Phædonem testes vocat, quid idem Plato in Hipparcho, quid in Lachete, in Protagora, in Symposio, in Alcibiade, in Gorgia, in Critone, in Timæo de anima pronuntiaverit, brevitatis gratia missum faciens. Cujus insuper philosophorum omnium principis auctoritatem platonici Porphyrii auctoritate confirmat, qui multis post Platonem sæculis, a Magistro nusquam in eadem causa dissentit. Ibid. p. 58. A. C. Germain. — Platonicus... non autem, ut innuit Jacob. Bruckerus, peripateticus dici potest Claudianus, nisi forte de philosophandi modo tantum intelligatur. Argumentorum scilicet substantiam ex Platone, formam ex Aristotele depromit. Neque enim Aristotelem minus quam Platonem Callet, ut pote qui Aristotelis categorias æque ac Platonis dialogos in medium proferat. Ibid.

quième siècle [1]. Si notre patrie a conservé une vie si animée dans la Lyonnaise, la Viennoise, la Narbonnaise et l'Aquitaine, il n'hésite pas à en attribuer la cause à l'influence prolongée de la philosophie grecque dans ces provinces. Si l'Espagne, l'Italie, sont à cette époque beaucoup moins actives que la Gaule, beaucoup moins riches en études et en écrivains, c'est que, depuis un siècle déjà, les études helléniques ont cessé d'y être cultivées. Parmi les Gaulois, au contraire, elles se conservent dans différents foyers à la fois. On trouve chez eux des philosophes de toutes les écoles grecques, « tel est mentionné comme Pythagoricien, tel autre comme Platonicien, tel comme Epicurien, tel comme Stoïcien.» Tout atteste en un mot, ajoute M. Guizot, que sous le point de vue philosophique comme sous le point de vue religieux, la Gaule, était à cette époque, en Occident du moins, la portion la plus animée, la plus vivante de l'Empire. Tant il est dans le génie de la Grèce de communiquer à tout le mouvement et la vie !

Fauste fut moine d'abord, abbé ensuite (433) du couvent de Lérins. Il en sortit plus tard pour monter sur le siége épiscopal de la ville de Riez, dans les Basses-Alpes (462). Son pays originaire était la Bretagne. Comme Pélage, il était venu de ces écoles d'Irlande où la raison conservait une grande liberté. On peut croire, et l'on sait même que, comme Pélage, il était versé dans la connaissance du grec et de la philosophie antique. Il connaissait Platon, il ne l'avait pas oublié en entrant à Lérins [2]. Même, il y continua ses études, pour se mettre mieux au courant des diverses écoles, afin de réfuter plus sûrement l'erreur. On le voit adresser une lettre à Græcus, diacre de Marseille, pour le détourner de l'hérésie

(1) T. I. p. 176.
(2) L'abbé Le Goux. Ibid. p. 57.

de Nestorius (1). Ses études l'inclinèrent lui-même à suivre des sentiments contraires à ceux de Saint Augustin. Nous avons dit plus haut comment, dans la grande question de la grâce, les pères de l'église grecque se séparaient de ceux de l'église latine. Nous trouvons une preuve de l'hellénisme de Fauste, dans la faveur avec laquelle il accepte une part des erreurs de Pélage. Il n'est pas sûr qu'il ait porté ce goût jusqu'à donner dans Lérins même, un asile à Julien d'Eclane condamné, mais on l'en a accusé (2). On a lieu de s'étonner qu'un disciple de Platon comme lui ait conçu la singulière opinion que l'âme est matérielle (3). C'est contre lui que Mamert Claudien écrivit son traité de *Natura animæ*, dans lequel il fait un si large usage des philosophes grecs. Il invoque leur autorité contre Fauste (4).

Quelles qu'aient été les erreurs de cet esprit actif, indépendant, « un peu brouillon » dit M. Guizot, nous ne devons pas oublier qu'il institua à Lérins une grande école, où il recevait les enfants des parents riches, et les faisait élever, leur enseignant les sciences du temps. Nul doute que le grec n'eût sa place dans ces études dirigées par un homme de grand esprit et d'intelligence ardente. Nul doute aussi qu'il n'ait ainsi contribué à maintenir dans les rangs de la société élevée l'usage d'étudier les philosophes et les poètes de l'antiquité, tandis que le peuple conservait en quelques endroits, dans Arles par exemple, la coutume de s'exprimer en grec.

Si l'orthodoxie du couvent de Lérins avait besoin d'être défendue contre les accusations de semi-pélagia-

(1) Ibid. p. 176.
(2) *Lérins au cinquième siècle*. p. 177.
(3) Voir le traité de *Natura animæ* de Mamert, publié avec des notes d'André Schott et de Gaspard Barth, à Zuichawen, 1655.
(4) Guizot. t. I. p. 183. — Voir dans Sidoine Apollinaire, p. 441, édit. de Bâle, un remerciement, *Eucharisticon*, à Faustus.

nisme, on citerait le *Commonitorium* ou avertissement de Vincent, surnommé de Lérins. Mort vers l'an 450, il employa les jours de sa retraite à écrire savamment contre l'hérésie de Nestorius. Un mémoire daté de l'an 434 traitait surtout du concile d'Ephèse. Cette prédilection semble indiquer chez lui la connaissance de la langue grecque. On ne saurait la lui contester, quand on le voit invoquer, parmi les docteurs qui font autorité, les noms de Saint Grégoire de Nazianze, de Saint Basile, de Saint Grégoire de Nysse et de beaucoup d'autres. Il devait avoir étudié, dans le texte même, les écrits des Ariens, des Sabelliens, des Nestoriens, des Eutychéens, des Monothélites, des Monophysites, pour résumer comme il le fait dans son avertissement, avec une précision si rigoureuse et réfuter avec tant de justesse, en termes si forts, des discussions « qui avaient été si longues, si compliquées et parfois si subtiles (1). »

XIII.

L'influence du monastère de Lérins ne resta pas limitée aux confins de la Gaule, elle s'étendit bien au-delà de la mer, chez ces Bretons qui semblaient séparés du monde. La religion chrétienne et le culte des lettres y furent portés en même temps par les mêmes missionnaires. Saint Patrice ou Saint Patrik, était né probablement dans l'Armorique (2). Enlevé fort jeune à son pays, par le roi d'Irlande O'Neil, il réussit à s'échapper et revint dans la Gaule. Disciple de l'abbaye de Marmoutiers (3), formé dans le monastère de Lérins (4), il

(1) Ampère. t. II. p. 65. — Tillemont. t. XV.
(2) 372 ou 387 ; mort en 465 ou 493.
(3) Ozanam. *La Civilisation chrétienne chez les Francs.* t. II. p. 472.
(4) M. Hauréau. *Singularités historiques et littéraires.* 1861. p. 2.

convertit l'Irlande à la foi catholique. Il y a dans sa légende un trait caractéristique. Après trente ans de prédication, y est-il dit, ayant désiré voir le fruit de ses travaux, il fut ravi en esprit, et se crut transporté au sommet d'une montagne d'où l'Irlande lui apparut toute en feu. Ce feu, dit Ozanam, était celui de la science autant que de la foi.

En effet, auprès de chaque église, il s'instituait une école. Patrice n'avait pas oublié les grands exemples qu'il avait vus dans la Gaule, où les monastères nourrissaient tant d'hommes savants. Les bardes convertis devenaient les directeurs des écoles nouvelles. A Sletty, c'était Fiech, à Armagh, c'était Benignus son disciple, probablement Gaulois comme lui, qui dirigeaient les études. Ses successeurs conservèrent son esprit et les grandes colonies monastiques de Clonard, de Lismore, de Bangor, furent longtemps des foyers d'instruction (1). Avant de mourir, il envoya dans les Gaules un de ses disciples préférés, Saint Olcan, en lui donnant une mission toute littéraire. Olcan devait traverser la mer sans en redouter les périls, aller entendre les docteurs des Gaules, se faire initier par eux aux secrets les plus intimes de la science sacrée et de la science profane, et, de retour en Irlande, y ouvrir des écoles publiques, pour l'enseignement commun des évêques et des moines irlandais. « *Discendi aviditate ardentem (Olcanum) altiorum studiorum causa misit (Patricius) in Gallias, ubi in sacris litteris omnique meliori litteratura eos fecit fructus, ut, in patriam reversus, publicas aperuerit scholas, multorumque anstistitum et magistrorum communis exstiterit magister* (2). »

(1) Ozanam. Ibid. 472.
(2) Colganus, Acta SS. t. I. p. 375, cité par M. Hauréau, p. 3. note 1.

La race celtique était singulièrement propre aux études. Les anciens en ont été surpris, et ils en ont marqué leur étonnement dans leurs livres. Tacite, dans la *Vie d'Agricola* XXI, nous montre les Bretons empressés à s'instruire; à peine se sont-ils mis aux lettres romaines qu'ils s'y distinguent par de rapides progrès; les Gaulois n'y égalent pas leur zèle et leur ardeur, leurs enfants s'abreuvent avec avidité à ces sources nouvelles. « Jam vero principum filios liberalibus artibus erudire, et ingenia Britannorum studiis Gallorum anteferre, ut, qui modo linguam romanam abnuebant, eloquentiam concupiscerent. » Strabon (IV et VII), Diodore de Sicile (32), Plutarque (Marius, XI), ont tous loué cette heureuse disposition des Gaulois et des Celtes. On connaît ces vers tant cités de Juvénal (XV, 111 et 112) :

> Gallia causidicos docuit facunda Britannos;
> De conducendo loquitur jam rhetore Thule.

Et celui de Martial :

> Dicitur et nostros cantare Britannia versus.

On vit donc se renouveler dans l'Irlande cette grande curiosité qui fit de la Gaule une émule de Rome. Il n'est pas un saint Irlandais qui ne soit en même temps un savant; leurs historiens ne manquent jamais de célébrer leurs vertus et leur érudition. On les voit s'instruire au milieu des campagnes (1). « Ita in moribus honestis scientiaque litterarum nutrivit eum (2), » et « litteras apud quemdam clericum qui habitabat in villa in rure didicit. » Saint Luan (3) obtient qu'un ange descende du ciel pour lui enseigner les lettres. Ozanam a

(1) Vita S. Mochoemogi, apud Fleming.
(2) Vita S. Comgalli, ibid.
(3) Vita S. Moluæ sive Luani, apud Fleming, *Collectanea sacra*.

donc pu dire : « Ce peuple de pâtres, resté pendant tant de siècles hors du commerce intellectuel du monde, veut savoir tout ce qu'il a ignoré. Il se jette avec emportement dans toutes les études, qui commencent à devenir trop vastes pour les sociétés étrangères (1). »

Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette grande avidité de s'instruire c'est qu'elle se porte sur le grec avec une sorte de prédilection. C'est le trait particulier de ces écoles d'Irlande de se faire helléniques autant qu'elles peuvent.

Rappelons-nous Pélage et son admirable facilité à s'exprimer dans la langue de Saint Jean Chrysostome ; rappelons-nous Fauste, le Breton, abbé de Lérins, dont le savoir grec ne peut être contesté. On ne peut nier que l'esprit celtique ne soit bien proche parent de l'esprit hellénique. La consanguinité des deux langues est reconnue ; c'est chez les deux peuples, issus d'une souche commune, la même simplicité d'esprit, la même facilité d'imagination, le même amour des fables, le même plaisir à former des contes et des légendes. Si les Irlandais n'ont pas été rebelles à l'influence latine, s'ils ont reçu de Rome leur foi et leurs dogmes, c'est par l'intermédiaire des Gallo-Romains, c'est par le monastère de Lérins qu'ils ont été formés. Ils ont gardé l'empreinte et l'amour de la littérature grecque. Ils en conserveront la connaissance alors qu'elle aura disparu même des contrées qui les avaient d'abord instruits, et c'est de leur pays qu'en jaillira la première étincelle au temps de Charlemagne.

Il serait faux de croire que l'instruction des Irlandais fût purement grecque. La langue latine domina toujours dans leurs études, mais derrière la littérature latine, comme dit Ozanam, ils apercevaient l'antiquité grecque « comme une région plus vaste et plus merveilleuse,

(1) Ibid. 473.

où ils brûlaient de s'aventurer [1] ». Dans toutes les discussions théologiques ils citent, non-seulement les pères latins, Saint Cyprien, Saint Jérôme, Saint Augustin, mais aussi les écrits des pères grecs, les lettres de Saint Cyrille. Ce sont des dialecticiens habiles. Saint Fintan excellait dans le raisonnement: « Fintanus studiis dialecticalis sophias deditus [2]. « Déjà ils ont devancé la scholastique en appliquant la subtilité de la logique à l'enseignement des dogmes chrétiens. Ils ne négligeaient pas pour cela la connaissance des sciences profanes. Ils étudiaient avec une ardeur étonnante les sept arts libéraux, « artes grammaticas atque geometricas bis ternas, omissa physicæ artis machina... siticulose sumentes carpunt [3]. » Saint Columban avait donné autant d'attention à la grammaire, à la rhétorique, à la géométrie qu'à l'étude des saintes écritures : « Desudaverat in grammatica, rhetorica, geometrica, vel divinarum scripturarum serie [4]. »

Le grec devait avoir sa part dans ces études, qui conduisaient naturellement à la connaissance du génie hellénique. Martianus Capella ne pouvait suffire à des esprits si altérés de science. « Peut-il être étonnant de trouver des grecs en Irlande, dit Ozanam, quand les longues navigations effrayaient si peu; quand l'Athénien Egidius venait chercher la solitude dans les Gaules, et le syrien Eusèbe acheter l'évêché de Paris; lorsqu'enfin il y avait à Orléans assez de marchands orientaux pour figurer en corps à l'entrée solennelle du roi Gontran, quand, au comté de Meath, il y avait à

(1) Ibid. p. 476.
(2) Vit. S. Columbani.
(3) Epistola Aldhelmi. Ozanam. Ibid. p. 476.
(4) Vita S. Columbani, auctore Jona Bobbiensi. — Citations faites par Ozanam. p. 476.

Trim une église connue sous le nom d'Eglise des Grecs ? (1) »

Il faut citer ici l'auteur de la *Civilisation chrétienne chez les Francs* (2) : « D'ailleurs, les traditions des Irlandais les montrent dans des rapports étroits avec l'Espagne, par conséquent avec la Gaule méridionale, dont plusieurs villes gardèrent longtemps l'idiome et les mœurs de la Grèce. C'était plus qu'il ne fallait pour populariser la langue grecque, ses philosophes et ses poètes, chez les disciples de Saint Patrice et de Saint Comgall. De là, les hellénismes, dont ils sèment leurs écrits ; de là, cette passion, qui poussera plus tard Scot Erigène, à la suite des métaphysiciens alexandrins, jusqu'aux limites du panthéisme ; de là enfin, ces réminiscences d'Homère, qui se confondent avec les traditions nationales. C'est ainsi que le comté d'Ulster se nomme de la sorte, parce qu'Ulysse en toucha les rivages (3). Ainsi encore, quand Saint Brendan s'enfonce sur les mers de l'ouest à la découverte de la terre promise des saints, dans cette fabuleuse navigation de sept ans, il rencontre plus d'une aventure qui rappelle les épisodes de l'Odyssée. Comment oublier, en effet, l'île des Cyclopes, Polyphème, et la pierre lancée sur le vaisseau d'Ulysse ? Comment ne pas reconnaître tous les traits de la fable grecque dans cette peinture de l'île des Forgerons, que Brendan et ses compagnons découvrent sur la route ? « Ils virent une île vilaine et très-périlleuse, sans arbres et sans herbe, couverte d'écume de fer, et pleine d'officines de forges. Ils ouïrent le son des soufflets soufflants, ainsi que des tenailles et des maillets contre le fer et les enclumes. Et de l'île sortit

(1) Usher. *Veterum epistolarum hibernicarum Sylloge*, (note 16), atteste l'existence de l'église de Trim, « quæ Græcæ ecclesiæ nomen adhuc retinet. »
(2) T. II. p. 477.
(3) Ulyssis terra.

un habitant, comme pour parfaire quelque œuvre. Il était hérissé et tout brûlé, de couleur noire. Comme il vit les serviteurs de Dieu passer près du bord, il retourna en son officine. L'homme de Dieu cependant, disait à ses frères : « Mes fils, tendez plus haut vos voiles, naviguez tôt, et fuyons cette île. » Quand il eut ainsi dit, revint l'homme d'auparavant au rivage devers eux ; il portait une tenaille dans ses mains, et une masse toute vermeille d'écume de fer, d'extrême grosseur ; laquelle il jeta hâtivement sur les serviteurs de Dieu, et ne leur nuisit point. Car elle les trépassa comme de l'espace d'un stade, où elle plongea dans la mer, et la fumée de la mer monta comme la fumée d'un fourneau (1). »

Saint Colomban n'est pas moins versé dans la connaissance de l'antiquité grecque (2). C'est un poète, le plus grand poète de son temps. On n'est pas surpris de l'entendre invoquer à l'appui des maximes évangéliques l'autorité de Juvénal :

Semper avarus eget nummo, testante poeta (3).

On l'est davantage de le voir accumuler les souvenirs de la mythologie grecque dans une lettre à son ami Fedolius ; « Combien de maux a causés la toison d'or ! Quelques grains d'or ont bouleversé le banquet des dieux, suscité le plus vif débat entre trois déesses, et armé le bras dévastateur de la jeunesse dorienne contre l'opulent royaume des troyens... Souvent une chaste femme vend sa pudeur pour de l'or. Jupiter ne se changea pas en pluie d'or ; la pluie d'or, c'est l'or qu'offrait cet adultère. Pour un collier d'or, Amphiaraüs fut livré par une perfide épouse. Achille vendit à prix d'or les

(1) *La Légende de Saint Brandaine*, publiée par Achille Jubinal. — Cf. Odyssée, IX, 539.
(2) Usher. Ibid. p. 11.
(3) Usher. *Sylloge epist. Hibern.* p. 9.

restes du héros troyen; et l'on assure que le sombre asile de Pluton s'ouvre à qui paye une somme d'or. »

M. Hauréau a raison de faire remarquer que cette ode païenne est écrite en vers adoniques, à l'imitation des grecs; et que Saint Colomban, en désignant lui-même la douce lyre dont il s'est efforcé de reproduire les accords, nomme celle de la galante Lesbienne, l'illustre Sappho (1) :

Trojugenarum
Inclyta vates
Nomine Sappho,
Versibus istis
Dulce solebat
Edere carmen.
Extitit ingens
Causa malorum
Aurea pellis.
Corruit auri
Munere parvo
Cœna Dearum;
Ac tribus illis
Maxima lis est
Orta Deabus.
Hinc populavit
Trojugenarum
Ditia regna
Dorica pubes.

Viennent ensuite les exemples de Danaë, de Pygmalion et de Polydore :

Fœmina sæpe
Perdit ob aurum
Casta pudorem,
Non Jovis auri
Fluxit in imbre :
Sed quod adulter
Obtulit aurum,
Aureus ille
Fingitur imber.
Amphiaraum

(1) *Singularités historiques et littéraires*. p. 13.

Prodidit auro
Perfida conjunx.
Hectoris heros
Vendidit auro
Corpus Achilles,
Et reserari
Munere certo
Nigra feruntur
Limina Ditis.
Nunc ego possem
Plura referre,
Ni brevitatis
Causa vetaret....(1)

De pareils saints ne se faisaient nul scrupule d'étudier le grec, car il avait été consacré, ainsi que le latin et l'hébreu par l'inscription mise sur la croix de Jésus-Christ. C'est ce que dit Cumianus Hibernus, (l'hibernien) à Segienus (2) : « Nec laudare, nec vituperare ausus, utpote Hebræos, Græcos, latinos, quas linguas, ut Hieronymus ait, in crucis suæ titulo Christus consecravit. »

Ces souvenirs de la mythologie antique, si curieux dans les vers de l'apôtre irlandais, peuvent avoir passé par le latin pour venir jusqu'à lui ; mais nous ne savons pas s'ils auraient cette précision, cette justesse, cet air d'invention originale et neuve, s'ils n'étaient qu'un reflet d'Horace ou d'Ovide, dont ils semblent d'abord dériver. Nous croyons y retrouver l'imitation directe d'auteurs grecs. Sophocle, dans son *Antigone*, parle de Danaë(3); il blâme la cupidité qui entraîne les hommes à leur perte (4). Enfin Pindare semble avoir inspiré Saint

(1) *Epist. VI ad Fedolium.* Usher. *Sylloge. Epist. Hiber.*
(2) Usher. *Ibid. Ep. XI*, p. 17.
(3) V. 940.
(4) Οὐδὲν γὰρ ἀνθρώποισιν, οἷον ἄργυρος,
Κακὸν νόμισμ' ἔβλαστε. Τοῦτο καὶ πόλεις
Πορθεῖ, τόδ' ἄνδρας ἐξανίστησιν δόμων·
Τόδ' ἐκδιδάσκει καὶ παραλλάσσει φρένας
Χρηστὰς πρὸς αἰσχρὰ πράγμαθ' ἵστασθαι βροτῶν....
V. 295.

Colomban dans ce passage. « Et l'on assure que le sombre asile de Pluton s'ouvre à qui paye une somme d'or. » Il s'agit d'Esculape :

> Ἀλλὰ κέρδει καὶ σοφία δέδεται.
> Ἔτραπεν καὶ κεῖνον ἀγάνορι μισθῷ χρυσὸς ἐν χερσὶν φανείς
> Ἄνδρ' ἐκ θανάτου κομίσαι
> Ἤδη ἁλωκότα.

« Mais la cupidité domine souvent même les plus sages. On fit briller l'or à ses yeux ; séduit par l'appât d'une riche récompense, il consentit à rappeler à la vie un homme qui n'était plus (1). »

Mais voici quelque chose de plus précis. Muratori, dans ses *Anecdota latina*, t. IV, cite des pièces extraites d'un antiphonaire de Bangor, l'abbaye où Saint Colomban avait fait profession ; des mots grecs s'y trouvent mêlés à des mots latins. Ce monument singulier peut remonter au VIIe siècle, il a été trouvé au monastère de Bobbio, fondé par Saint Colomban lui-même (2). On lit dans l'hymne de Saint Comgall :

> Audite, *pantes, ta erga*
> Allati ad angelica,
> Athletæ Dei abdita,
> A juventute florida.

Dans l'hymne des Apôtres, on remarque ce vers :

> Ille qui *proto* vires adimens chao.

L'hymne des matines offre le mot grec ἄγιε :

> Dignos nos fac, rex *agie* (3).

(1) *Pyth.* III. v. 54. Traduction de M. Poyard.
(2) Ozanam. Ibid. p. 483.
(3) Dans l'*Antiphonaire* (Muratori, t. IV. p. 159), on trouve ;

> *Zoen* ut carpat Cronanus.
> . . . . . .
> Horum sanctorum merita
> Abbatum fidelissima
> *Erga*.....

P. 156. — *Munther*, Benchuir beata ; n'est-ce pas μήτηρ ?

Ce n'est pas un reste de cette liturgie grecque dont l'église d'Occident a gardé quelques débris dans les offices du Jeudi Saint, où l'on chante encore Ἅγιος ὁ θεὸς ἰσχυρὸς, ἀθανατὸς, ἐλέησον ὑμας. C'est le caprice d'un moine instruit dans la langue grecque et qui se fait un jeu innocent de ce macaronisme pédantesque.

Dans un autre écrit, intitulé *Hisperica famina*, « paroles d'Occident, » qu'Angelo Mai a publié dans le t. V de ses *Classici Auctores*, et qu'il prouve être de la main d'un moine irlandais, au milieu de phrases alambiquées, d'une intelligence difficile et d'une construction bizarre, on lit celle-ci : *Pantes* solitum elaborant agrestes *orgium*. Sur cinq mots, il y en a deux qui sont grecs.

M. Hauréau (1) cite, d'après Usher, *Sylloge epistolarum hibernicarum* (2), un théologien irlandais, plus érudit qu'aucun de ceux des écoles romaines, qui sait le grec. Il est si jaloux, dit-il, de le montrer qu'il hérisse son discours de mots inintelligibles aux docteurs qui devront lui répondre. « Quand, par exemple, avant de citer une phrase d'Origène, il l'appelle *Chalcenterus et vere adamantinus*, il doit bien être persuadé que ce mot χαλκέντερος (3) (entrailles d'airain), ne sera pas compris sur le continent ailleurs qu'à Saint-Gall et peut-être à Bobbio, colonies hiberniennes. Il en est de même d'un autre mot barbare, *petalicus*, mis après le nom de l'apôtre Saint Jean et signifiant sans doute l'*exilé*... (4) Ces hellénismes attestent du moins

(1) Ibid. p. 15.
(2) P. 17.
(3) *Chalcenterum* se trouve p. 18, dans Usher, *Epist. Cumiani Hiberni ad Sigienum Huensem abbatem*. On trouve dans la même lettre, *ibid.* p. 21. Tessares cœdicaditæ id est quartanæ decimæ, p. 22. Decennovalem cyclum, qui Græce *enneacœdeciterida*. La date de cette lettre est de 622 à 652.
(4) *Petalicus* désigne celui qui portait le *Pétalum*, ornement du grand-prêtre à Jérusalem. Eusèbe, liv. 3, ch. 31 ; liv. 5, ch. 24, cite une lettre écrite au pape Victor par Polycrate, évêque de Smyrne; celui-ci désigne Saint Jean par ces termes : « Celui qui a reposé sur la poitrine du Christ, qui a été grand-prêtre, portant le *Pétalum*. »

une connaissance profonde de la langue grecque chez les gens qui en usaient si mal à propos. »

Dans les colonies monastiques fondées par Saint Colomban à Luxeuil, à Bobbio, à Saint-Gall, les livres furent en honneur et les études assez florissantes pour qu'en 645, Jonas, l'historiographe de Bobbio, pût écrire la vie de Saint Colomban et de ses disciples dans une langue élégante, poétique, où les citations de Tite-Live et de Virgile, se mêlaient à celles de l'écriture sainte. Moengall, chargé de l'école du cloître de Saint-Gall, y introduisit la langue grecque. « Les hymnes de Saint Gall, comme celles de Bangor, dit M. Ozanam [1], se hérissent d'hellénismes.

[1] Ibid. p. 485.— Aldhelmus cite, dans son ouvrage *Hisperica famina*, les auteurs grecs suivants pris parmi les anciens : Aristote, p. 516, « sed et Aristoteles philosophorum acerrimus perplexa nihilominus senigmata prosæ locutionis facundia fultus argumentatur. »

Hésiode, p. 598, après avoir cité Virgile :

« Primus ego in patriam, mecum modo vita supersit,
Aonio rediens deducam vertice musas;
Primus idumæas referam tibi, Mantua, palmas
. . . . . .
Juvat ire jugis qua nulla priorum
Castalium ut molli devertitur orbita clivo... »

Hoc, inquam, ille versificans significari voluit, nullum ante se latinorum Georgica Romuli descripsisse, quamvis Hesiodus et Homerus et cæteri Græci dissertudinis facundia freti et argolicæ urbanitatis privilegio præditi quadrifariam agriculturam lingua pelasga deprompserint. — On y trouve les mots grecs que voici, p. 515, κλίμαξ (pro concatenato schemate) cui Græcorum grammatici vocabulum indiderunt. p. 522, *Evander, Evandrus*, quorum unum venit ex græca enuntiatione, alter ex latina. p. 523, qui bella et heroum res gestas complectuntur, veluti Ilias Homeri vel Æneis Virgilii, vel Lucani, prælia Cæsaris et Pompeii decantantis. p. 532, quot πάθη in dactylico et hexametro inserta adstipularis? Δ. Vel quid sunt πάθη; — M. πάθη quidem latina lingua passiones dicuntur. Sunt autem numero sex acephalon, procephalon, lagaron, procylon, dulicheron, miuron vel spicode, (sphicode?) 533. — Δ. Quid est miuron vel sphicodium? — M. Μῦς latine mus vel sorex interpretatur, ex eadem prima positione derivativum ducitur miurus vel miurinus, vel soricinus. Ibid, Σφὶξ dicitur Græce crabro, unde derivatur sphicodis. Ibid, Penthemimeris latine semiquinaria dicitur; ἥμισυ, quippe semis est; sicut hemisphærium, semisphera latina lingua intelligitur... p. 554, de amphibracho — ergo ἀμφὶ utrimque, βραχὺς brevis interpretatum dicitur. — 557, de amphimacro... nam μακρὰ longa, et macrologia longa sententia dicitur. — 565. dasia, psile; apostrophos est signum extritæ vocalis unius aut duarum, quos non habent latini *sed* Græci.

On remarquera que le Δ, désigne le maître Διδάσκαλος, et le M, le disciple Μαθητής. Angelo Mai, *Classici Auctores*, t. V.

XIV.

Au septième siècle, les études sont encore en Irlande dans un tel éclat, qu'on y accourt de toutes parts pour puiser à cette source abondante de doctrine. Au témoignage de Béda, qui vivait au huitième siècle, s'il est en Bretagne quelque clerc, quelque noble breton qui veuille s'intruire, c'est en Hibernie qu'il se rend. Il est dit d'Ægilvin, qui fut plus tard évêque de Lincoln : *Hiberniam gratia legendi adiit et bene instructus patriam rediit.* Alfred, roi des Northumbriens, n'a pu satisfaire son désir de devenir savant qu'en passant en Irlande, c'est ce que dit le biographe de Saint Cuthbert :

> Scottorum qui tum *versatus* incola terris
> Cœlestem intento spirabat corde sophiam (1).

Vers le même temps, des clercs gaulois paraissent au milieu des écoles hibernoises ; par un singulier retour des choses humaines, ils viennent redemander à leurs anciens élèves la science qu'ils avaient perdue. C'est le cas de Saint Agilbert. « Legendarum gratia scripturarum, in Hibernia non parvo tempore demoratus, dit Beda. » Quand, vers 664, il revint sur le continent, « il étonna tellement l'église des Gaules par l'étendue de ses connaissances qu'à la mort d'Importunus, on s'empressa de le nommer évêque de Paris (2). »

Peut-on douter de la véracité de l'histoire affirmant qu'à l'école d'Armagh, plus de sept mille écoliers se trouvaient réunis, quand un Anglo-Saxon, jaloux de

(1) Usher. Ibid. præfatio.
(2) Hauréau. Ibid. p. 6.

cette grande réputation de l'Irlande, Aldhem, écrit ceci: « Telle est la renommée des Irlandais et l'opinion qu'on a de leur science s'est répandue à ce point, qu'on voit passer et repasser sans cesse ceux qui vont visiter ce pays ou en reviennent. Pareils à des essaims d'abeilles qui composent leur nectar, et qui, au moment où l'ombre de la nuit se retire, vont se poser sur les fleurs des tilleuls, pour revenir à la ruche chargées de leur fardeau jaunissant; ainsi, la foule des lecteurs avides va recueillir, non-seulement les six arts de la grammaire et de la géométrie, sans compter la science physique, mais aussi les quatre sens de l'écriture, avec l'interprétation allégorique et tropologique de ses oracles (1). » Il s'étonne de ce concours de flottes entières qui y transportent les étudiants bretons : « *Cur inquam, hibernia, quo catervatim istine lectores classibus advecti confluunt, ineffabili quodam privilegio efferatur?* Il réclame en faveur des écoles Anglo-Saxonnes aussi bien pourvues de bons maîtres et de bonnes lettres. Il dit au jeune Eadfrid, qu'il a ramené de la brumeuse Irlande, après qu'il y était demeuré « trois fois deux ans suspendu à la mamelle de la philosophie » : Comme si, sur cette terre verte et féconde d'Angleterre, les maîtres grecs et romains nous manquaient pour expliquer à ceux qui veulent savoir les obscures questions de l'écriture divine : « Ac si istic, facundo Britanniæ in cespite, *didascali* Argivi Romanive Quirites reperiri minime queant, qui, cælestis tetrica enodantes bibliothecæ problemata, sciolis reservare se sciscitantibus valeant? (2) »

On ne peut pas désigner d'une manière plus satisfaisante pour nous que l'enseignement du grec fait partie du programme de ces écoles bretonnes. On cessera de s'en étonner quand on saura qu'en 668, l'hellé-

(1) Ozanam. Ibid. p. 491.
(2) Ozanam. Ibid. p. 492.

nisme avait reçu un redoublement d'activité dans ces régions du nord par l'arrivée d'un grec venu de Tarse en Cilicie. Il se nommait Théodore; et le pape Vitalien l'avait envoyé d'Italie en Bretagne pour occuper le siége de Cantorbéry. C'était un homme versé dans les sciences sacrées et profanes. On le vit, accompagné du moine Adrien, dont on vantait aussi le savoir, parcourir les sept royaumes Anglo-Saxons. Il ne se contenta pas d'y rétablir la discipline, il y alluma un grand foyer de science. Dans la ville archiépiscopale, il avait rassemblé « un grand nombre de jeunes clercs; lui-même leur enseignait la métrique, l'astronomie, l'arithmétique, la musique et l'écriture sainte, avec un tel succès que, trente ans après, plusieurs de ses disciples parlaient encore le grec et le latin (1). »

Ozanam n'a fait que traduire le témoignage de Bède: « Congregata discipulorum caterva, scientiæ salutaris quotidie flumina in rigandis eorum cordibus emanabant ita ut etiam metricæ artis, astronomicæ, et arithmeticæ ecclesiasticæ disciplinam inter sacrorum apicum volumina suis auditoribus contraderent. Indicio est quod hucusque supersunt de eorum discipulis qui latinam græcamque linguam æque, ut propriam in qua nati sunt, norunt (2). »

On retrouve le même éloge dans la lettre d'Aldhelm à Eadfrid : « Bien que le ciel de l'Irlande ait de brillantes étoiles, la Bretagne, aux extrémités de l'Occident, a son soleil aussi en la personne de Théodore, honoré des bandelettes de l'épiscopat, nourri dès l'enfance de la fleur de la philosophie ; et sa lune bienfaisante en la personne d'Adrien, doué de tous les agréments d'une urbanité inexprimable. « Ast tamen climatis Britannia occidui in extremo ferme orbis margine sita,

(1) Ozanam. Ibid. p. 488.
(2) *Hist. ecclés.*, IV, 1 et 2.

verbi gratia, ceu solis flammigeri et luculento lunæ specimine potiatur, id est, Theodoro infula pontificatus fungente, ab ipso tirocinio rudimentorum in flore philosophicæ artis adulto; nec non et ejusdem sodalitatis cliente Adriano duntaxat urbanitate enucleata ineffabiliter prædito (1).»

Nous trouvons dans Aldhelm les traces du savoir grec qu'il tenait de son maître (2). Il aime à mêler des mots grecs à son latin. On y lit au milieu d'une phrase ad *doxan onomatis Cyrii; salpix, strophosus, orama, cephale*, sont tirés de la même langue. C'est du reste un mérite que lui reconnaissent ses biographes. Guillaume de Malmsbury l'appelle: « Pusio græcis et latinis eruditus litteris. » Faricius, moine du douzième siècle, reconnaît aussi qu'il était capable d'écrire et de parler le grec comme s'il était de cette nation : « Miro denique modo graiæ facundiæ omnia idiomata sciebat, et quasi Græcus natione scriptis et verbis pronuntiabat (3).»

Edelwald, disciple favori d'Aldhelm, suit les exemples de son maître; comme lui, il croit enrichir son style en y mêlant des hellénismes, dans une de ses lettres rapportées par Ozanam, on lit : « Blandæ sponsionis *Epimenia*, » plus loin : « Calamo perarante *charaxatum* medium (4). »

On reconnaît dans ces contrées un groupe de disciples qui ne sont pas étrangers à l'érudition de leurs

(1) Usher *Vet. epistol. hibernic. Sylloge*. p. 26.

(2) Voir l'Epître XIII, dans Usher p. 26, elle est de 690. Elle commence ainsi: Primitus (*pantorum* procerum), ce qui ne donne guère une bonne idée de son hellénisme; p. 28, on lit *Cata* evangelicæ experimentum auctoritatis. A l'épitre XIV d'Adamanni Hensis, monasterii abbatis. — P. 29, dans Usher, on voit : nec ob aliqua scoticæ, villa videlicet linguæ, aut humana *onomata*. p. 30, ad evitandum fastidium lectorum, sicut *caramata*. Ce peu de science était d'autant plus estimable qu'on voit dans la lettre XVI, p. 37, l'ignorance d'un prêtre qui baptisait ainsi : Baptizo te in nomine patria, et filia et spiritu sancta.

(3) Ozanam. ibid. p. 492-490. — Mai, *Classici auctores*, t. V. — Usher. *Veter. Epist. Syll.*

(4) Ibid. p. 494 n. 1. Apud Bonifacii epistol. edit. Würdtwein.

maîtres. L'auteur de la *Civilisation chrétienne chez les Francs* relève dans une lettre de Boniface à Nidhard son ami, les mots grecs que voici: « Et hac de re *aurilegi Ambrones apo ton grammaton agiis* frustatis... » plus bas: « quia *cata* psalmistam. » Nous n'oserions pas dire avec Ozanam que les élèves surpassaient leurs maîtres, ni qu'ils avaient un savoir bien étendu et bien profond, mais nous ferons remarquer après lui qu'on rencontre des poèmes écrits en trois langues entremêlées, le grec, le latin et l'Anglo-Saxon :

Ac he ealue sceal
Boethia biddan georne,
Thurh his modes gemind
Micro in cosmo
Thæt him Drihten gyfe
Dinamis en earthan
Fortis factor
Thæt he forth simle.

Quand Aldhelm mourut en 709, Bède, né en 672, était déjà en état de lui succéder. Elevé dans le cloître de Jarrow, succursale de l'abbaye de Wearmouth, sous la conduite de Benoît Biscop, il y ensevelit sa vie, « trouvant, dit-il, une grande douceur à ne jamais cesser d'apprendre, d'enseigner et d'écrire. » Sa grande érudition est connue. Ce qu'il nous importe de faire observer, c'est que ses biographes ne manquent pas de parler de ses connaissances dans la langue grecque (1). »

(1) Voici quelques détails recueillis sur les moines de Saint-Gall, dans Basnage, p. 190. *Thesaurus monumentorum Ecclesiasticorum et historicorum*, etc., etc., a Jacobo Basnagio. Antverpiæ 1725. t. I, pars tertia.

Versus Hartmani monachi S. Galli ante evangelium canendi :
...Clausa tenentes *stomata*...

P. 198. — Sæculo, IX. Anno, 894. Notker Lantberto fratri salutem, quid singulæ litteræ in superscriptione significent Cantilenæ, prout potui, juxta tuam petitionem, explanare curavi.

V. Licet amissa in sua, veluti valde Vau Græca, vel hebræa velificat.

Z. Vero licet et ipsa mere Græca, et ob id haud necessaria Romanis... In sua lingua Zitise require.

...Salutant te Ellenici fratres; monentes te fieri de ratione embolismi

Sixte, de Sienne, dit ceci : « Omnigena scientiarum eruditione instructus, grammaticus Græce non minus quam latine peritus, poeta, rhetor, historicus, etc., etc. » Jean Basle (1), d'après Blount, fait de lui cet éloge : « Physicen et Mathesin, non a rivulis sordidis, sed ex purissimis fontibus, hoc est ex Græcis et latinis auctoribus primus hausit.... Ut ob exactam utriusque linguæ, latinæ et græcæ, peritiam, magno illo Gregorio a multis præclarior haberetur. »

Bède, en effet, ne pouvait se passer de savoir le grec, quand il entreprenait de résumer, dans son traité de la *Nature des choses*, non-seulement la cosmographie de Pline, mais encore celle de Ptolémée. Ses écrits grammaticaux prouvent aussi qu'il étudia cette langue. Ainsi, les écoles Anglo-Saxonnes continuèrent la mission commencée au septième siècle par les Irlandais.

Ceux-ci n'avaient pas oublié les études qui leur avaient été si chères. Ils les transportèrent dans d'autres régions. Au huitième siècle, on remarque parmi les Irlandais lettrés, Saint Virgile, évêque de Salzbourg. Le roi Pépin, suivant le chroniqueur Wiguleus Hundius (2) voulut le voir, et, charmé de sa merveilleuse érudition, il le garda deux ans auprès de lui. L'archevêque de Mayence, Boniface, et le pape Zacharie, n'eurent pas la même admiration pour son grand savoir ; ils s'en effrayèrent, et l'Irlandais Virgile parut devant un concile comme auteur d'une doctrine perverse. On l'accusait d'avoir affirmé, sur le témoignage des grecs,

triennis, ut absque errore gnarus esse valeas biennis contempto precio divitiarum Xerxis.

Notkerus... ex Græco vertit libros perihermenias Aristotelis.

P. 211. — Anonymi:

Pneumatis æterni Deus adsit gratia nobis.

P. 231. — Olim in quodam clinodio templi hi erant versus:

Tertius hæc ἁγίη Salomon dat dona Mariæ....

(1) Jean Basle, voir Hederiche. p. 875. *Notitia auctorum antiqua et media*. Wittenberg, 1714.

(2) Usher. *Sylloge*, p. 34.

l'existence des antipodes [1]. Parmi les compagnons de Virgile, on cite maître Dobdan, surnommé le *Grec*. Evêque coadjuteur de Salzbourg, puis évêque de Chiemsée, il ouvrit une école publique dans cette ville, et il y attira une foule nombreuse d'auditeurs, « agmina discentium quam plurima habuit. »

Un autre Irlandais, Malrachanus, est un grammairien habile. Ce qu'il y a de curieux, ce n'est pas qu'il cite Donat et Virgile de Toulouse, c'est « qu'il va toujours du grec au latin, et qu'expliquant tour à tour les procédés des deux langues, il les enseigne à la fois l'une et l'autre par d'ingénieux et subtils rapprochements [2]. »

Ainsi, dans les études des Irlandais, ce qui domine, même au huitième siècle, c'est l'hellénisme, c'est là ce qui leur donne un tour et un génie particulier qui commence à disparaître du reste de l'Occident. C'est donc à eux que revient l'honneur d'avoir conservé la tradition grecque, c'est à eux qu'il revenait de la renouer dans notre pays, lorsque, sous Charlemagne, commence à paraître un rayon naissant de politesse, comme dit Fénélon.

XV.

Le moine de Saint-Gall, un des historiens de Charlemagne, raconte, à peu près vers l'an 800, que deux moines d'Irlande descendirent un jour sur la côte de France avec des marchands étrangers. Les deux voyageurs s'établissent sur une place publique. Ils n'ont

(1) Hauréau, p. 17.

(2) Hauréau, p. 19. — *Ars Malrachani*. Ms. de Saint-Germain-des-Prés, n° 1,188. — Cet ouvrage incomplet commence par ces mots : *Verbum est pars orationis cum tempore et persona sine casu*. — Ce manuscrit est du IXe siècle.

point étalé de marchandises, mais, à la foule qui les entoure et que la singularité de leur costume étonne, ils crient : « Si quelqu'un veut acheter la science, qu'il vienne à nous, nous en vendons. » Charlemagne, instruit de leur prétention, les fait venir, les interroge, les trouve très-savants, et les retient à sa cour pour instruire la jeunesse de son Empire. Ozanam (1) établit que l'un de ces marchands s'appelait Dungal. C'est lui que Charlemagne envoya à Pavie pour enseigner au monastère de Saint-Augustin et réunir autour de lui tous ceux qui voudraient étudier. Son existence est attestée par cette phrase de l'édit de Lothaire: «Primum in Papia conveniant ad Dungalum, de Mediolano, de Brixia, de Laude, etc. (2); par l'épigraphe suivante d'un manuscrit offert au monastère de Bobbio :

Sancte Colomba, tibi Scoto tuus incola Dungal
Tradidit hunc librum, quo fratrum corda secutus.

et par cette autre indication retrouvée dans un catalogue de Bobbio : « Item de libris quos Dungalus præcipuus Scottorum obtulit beatissimo columbano (3). »

L'autre marchand s'appelait Clément. Le roi l'établit dans la Gaule et lui confia un grand nombre d'enfants de la plus haute noblesse, des moindres familles et des plus humbles. Clément était grammairien, il portait le surnom d'Hibernien. Le catalogue des livres d'Angleterre et d'Hibernie *Catalogus librorum Angliæ et Hiberniæ*, publié à Oxford en 1697, désignait parmi les manuscrits de Vossius l'ouvrage suivant : *Excerpta*

(1) Ibid. 512.—Usher. *Præfatio.* «Qui, cum in occidui mundis partibus solus regnare cœpisset, et studia litterarum ubique propemodum essent in oblivione, contigit duos Scotos de Hibernia cum mercatoribus Britannis ad littus Galliæ devenire; viros et in secularibus et in sacris scripturis incomparabiliter eruditos. Qui, cum nihil ostenderent venale, ad convenientes emendi gratia turbas clamare solebant: Si quis sapientiæ cupidus est, veniat ad nos, et accipiat eam; nam venalis est apud nos...»

(2) Apud Muratori, *Script. rer. Ital.* t. I, p. 2, p. 151.

(3) Ozanam. p. 513, en note.

e grammaticis antiquis, a Clemente quodam collecta. » Dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Berne, publié par Sinner, on lisait également : *Clementis scoti de partibus orationis.* » Ces indications demeuraient toujours vagues, heureusement Sinner avait publié quelques phrases du manuscrit. M. Hauréau a eu le bonheur et la sagacité de les découvrir dans le volume 1188 du fonds de Saint-Germain-des-Prés. Elles se lisent f° 131 v°, au milieu d'une dissertation anonyme sur les parties du discours, intitulée *Ecloge Grammaticarum.*

« Ainsi, dit M. Hauréau, nous possédons cet écrit de Clément, dont jusqu'à ce jour l'existence nous avait semblé douteuse, et les manuscrits de Vossius, de Berne et de Saint-Germain sont trois exemplaires du même ouvrage. C'est un dialogue, plein de questions ardues, et de réponses qui révèlent un fond de connaissances extraordinaires pour le temps. L'érudition de l'auteur est assez démontrée pour le grand nombre d'auteurs qu'il cite... Quant à sa méthode, elle est encore plus surprenante. Il sait le grec, et le sait si bien, qu'il reproduit en lettres grecques des vers d'Homère. Il y a plus, il professe qu'en toute science les Grecs sont ses maîtres et qu'il marche sous leur conduite : « *Græci quibus in omni doctrina doctoribus utimur.* » Enfin, cette dissertation prolixe sur les parties du discours, où Clément paraît avoir condensé tout son savoir, est une comparaison constante entre les principes communs et les différents idiotismes de la langue grecque et de la langue latine (1). »

A la cour de Charlemagne, il n'eut pas le talent de se concilier tout le monde. Ceci tient moins, nous le pensons, à sa personne et à son caractère, qu'au genre de

(1) Hauréau. Ibid. p. 24.

ses études. Ses hardiesses, la naïveté de son hellénisme, choquèrent, à ce qu'il paraît, très-vivement, un évêque d'Orléans, Théodulfe, d'une humeur hautaine et emportée. Celui-ci avait le surnom de Pindare, mais c'était à peu près tout ce qu'il y avait d'hellénique en lui. En effet, il cite de nombreux auteurs latins, où il puisa une science estimable sans doute, mais nulle part il n'indique un auteur grec. Sedulius, Paulin, Arator, Avitus, Fortunat, Juvencus et Prudence sont les poètes chrétiens qu'il allègue ; il s'excuse d'avoir entretenu quelque commerce avec les historiens, les grammairiens, les poètes profanes c'est-à-dire Trogue Pompée, Justin, Donat, Virgile et Ovide ; mais où sont les Grecs (1) ?

On s'étonnera moins après cela de l'entendre désigner parmi les ennemis de sa gloire, un maître Scot, grand savant, mais, ajoute-t-il, grand pédant, dont chacun redoute l'humeur contentieuse, il le maudit sans pitié :

> Res dira, hostis atrox, hebes horror, pestis acerba,
> Litigiosa lues, res fera, grande nefas
> Res fera, res turpis, etc, etc.

Tant de colère peut-elle venir de l'ignorance du grec ? Nous saisissons là un esprit de rivalité qui ne fera que s'accroître davantage encore.

Nous trouvons dans Alcuin le même dépit et la même aigreur. Après avoir dirigé quelque temps l'école du Palais, il s'était retiré au monastère de Saint-Martin de Tours. Dans sa retraite, il apprend l'influence de l'Irlandais, aussitôt il s'anime d'une colère de savant et de théologien. Il écrit à l'empereur, il sait, dit-il, que l'Egypte triomphe dans le Palais de David ; « j'avais laissé des latins à la Cour, je ne sais qui l'a

(1) Hauréau. p. 43.

peuplée d'Egyptiens. Ego imperitus, ego ignarus nesciens Ægyptiacam scholam in palatio Davidicæ versari gloriæ. Ego abiens Latinos ibi dimisi. Nescio quis subintroduxit Ægyptios. » Ce mot d'Egyptien est injurieux. Il rappelle aux Irlandais qu'ils avaient longtemps prétendu soutenir le cycle pascal d'Alexandrie, contre l'usage de Rome et de tout l'Occident. C'est là l'opinion d'Ozanam (1). Il faut y ajouter aussi celle de M. Hauréau : « Cette classification est à la fois ingénieuse et précise. La ville savante de l'Egypte, c'était Alexandrie, et l'hérésie des Scots au sujet de la Pâque, leur morgue sophistique, leur méthode, leurs doctrines, en un mot tout leur hellénisme, était bien la tradition Alexandrine (2). » En appelant les Irlandais Egyptiens, Alcuin leur a donné leur vrai nom. « Leur patrie littéraire, c'est l'Egypte. Ce sont des Egyptiens introduits par fraude dans une école de fondation latine. Et l'Anglo-Saxon, dans la ferveur de son zèle pour la cause des Latins, demande qu'ils en soient chassés (3). »

Ozanam voudrait bien établir que Rome à cette même époque, ne laissait baisser dans les terres soumises à son autorité ni la science théologique, ni la poésie. Il remarque en ce qui nous intéresse, que la persécution des Iconoclastes avait peuplé Rome de moines grecs, qu'ils y venaient abriter leurs livres et leurs images ; que les papes hospitaliers leur livrèrent les églises de Sainte-Marie in cosmedin(4), de Saint-George au Vélabre, de Saint-Saba, de Saint-Apollinaire, des Saints Etienne et Sylvestre, que la langue de Saint Jean Chrysostome propagée par tant de colonies, conservait ses droits en présence de la liturgie latine, que, le jour de Pâques,

(1) Ibid. p. 512.
(2) Ibid. p. 26.
(3) Ibid. p. 26.
(4) Ce nom de Cosmedin est celui d'un quartier élégant de l'ancienne Constantinople.

après l'office du soir, quand les échansons versaient le vin d'honneur au pape sous le portique de Saint-Venance, pendant que la coupe passait de main en main, les chantres entonnaient un chant grec ; que Paul Ier tirait de ses archives, pour le roi Pépin-le-Bref, un volume d'Aristote : tous ces faits sont vrais, mais pourtant nulle part, on ne voit en Occident une culture hellénique pareille à celle des Irlandais.

Rome demeurait fidèle à son origine, à ses traditions, à son rôle ; elle était la capitale du monde latin. Tant qu'elle avait fleuri dans la victoire et dans l'opulence, elle avait pu se donner le luxe d'une éducation étrangère et le grec lui avait prêté sa parure. Obligée maintenant de se défendre, ruinée par les invasions des barbares, amoindrie d'abord par la translation de l'Empire, il était naturel qu'elle eût renoncé à ces études, délassements ordinaires de la richesse et de la paix. Ce n'est donc point faire un reproche à Rome que d'accuser chez elle une décadence de la science grecque. Ce serait fausser l'histoire que de prétendre le contraire. Sans doute jamais Rome n'a proscrit le savoir, jamais elle n'a sciemment et volontairement répudié les livres grecs ; mais ce serait lui donner un éloge qu'elle ne mérite pas que de prétendre qu'elle les a toujours feuilletés avec ardeur, qu'elle leur a accordé toujours une attention bienveillante. C'est là ce que semblerait croire Ozanam dans son zèle pieux.

Il est bien plus dans la vérité lorsqu'il dit, que déjà dans l'Espagne on s'était entendu pour laisser de côté toute littérature profane, et qu'à Rome l'on suivait cet exemple. Ajoutez que des docteurs, des saints de l'église d'Occident, déclamaient avec une vivacité souvent éloquente contre Virgile, Tite-Live ou Cicéron. Saint Ouen, par exemple, cite au tribunal du Christ tous les poètes, tous les orateurs, les histo-

riens, les philosophes du paganisme; il les défie de rien apprendre à des chrétiens : «quid enim legentibus nobis diversa grammaticorum argumenta proficiunt, quum videantur subvertere potius quam ædificare» (1). Il va même plus loin, il les appelle en propres termes des scélérats (2), « *Sceleratorum neniæ poetarum.* »

Au siècle où les Irlandais donnaient tant de preuves d'une instruction formée par l'étude des Grecs, nous pouvons voir dans l'Occident combien les notions se brouillent et prennent chaque jour l'inconsistance d'un souvenir qui s'efface. Saint Ouen, dont nous venons de parler, cite encore les noms de Pythagore, de Socrate, de Platon, d'Aristote, d'Homère, de Ménandre, d'Hérodote; il fait entrer dans la même énumération Lysias, Gracchus, Démosthène, Tullius, Horace, Solon, Varron, Démocrite, Plaute et Cicéron. Tout cet étalage d'érudition ne doit pas nous imposer; l'ignorance s'y révèle, puisque Tullius et Cicéron sont désignés comme deux auteurs différents.

L'auteur de la vie de Saint Bavon commet encore une plus lourde méprise et trahit bien au VIIe siècle l'abandon des études grecques, quand il s'exprime ainsi: « Nous savons qu'Athènes a été la mère de tous les arts libéraux, de toutes les doctrines humaines. Là fleurit anciennement la langue latine sous l'autorité de Pisistrate et de là découlent tous les arts libéraux que nous avons en partage.» L'auteur après cela pouvait se dispenser d'écrire : « Mais ni l'Hespérie, ni Rome, ni l'Ausonie (qu'il écrit Ausonius) ne m'ont possédé, engendré, nourri; Tityre ne m'a pas enseigné, je ne me suis point appuyé sur les arguments d'Aristote, de Varron, de Démocrite, de Démosthène et des autres

(1) *Vita S. Eligii* ap. d'Achery spicilegium, *prologus*, cité par Ozanam, p. 467.
(2) Ampère. t. II, p. 387.

docteurs [1]. » Il est inutile après cette citation de chercher à montrer davantage quelle distance sépare le monde latin du monde grec.

XVI.

C'est de la Gaule que nous sommes partis pour visiter au Ve siècle les écoles de l'Irlande et de l'Angleterre, nous y revenons maintenant. Nous la trouvons envahie par les barbares. Les Francs, les Goths, les Visigoths, et les Burgondes s'y sont établis. Ils ont porté de toutes parts la dévastation et la ruine. Pour les contemporains il semblait que le monde fût près de mourir. Salvien, qui a composé sa *Cité de Dieu* vers 440, nous a laissé le tableau de cette société remuée jusque dans ses plus profondes entrailles. Il a peint ces peuples Goths, Alains, Saxons, Francs, Gépides, Huns, Allemands, perfides, menteurs, cruels, infidèles, parjures, inhumains, impudiques, trompeurs, ivrognes, amateurs du pillage, rachetant mal tous ces vices par quelques impressions de chasteté et d'humanité. Il fait voir les veuves, les orphelins, les moines exposés à la tyrannie et à la violence de toutes les personnes un peu puissantes, des villes saccagées jusqu'à trois fois, comme Trèves, les peuples captifs et réduits à une extrême pauvreté [2]. Et pourtant au milieu de ces infortunes, qui semblaient devoir suspendre la vie, se continuait une société qui tâchait d'être élégante et polie. Toute frivolité n'avait pas disparu. Quoiqu'il n'y eût plus de spectacles dans toutes les villes où l'on avait l'habitude

(1) Ampère, p. 388.
(2) Voir dans Tillemont, t. VI des *Empereurs*. art. XVIII. p. 225.

d'en représenter, parce qu'elles étaient ou ruinées ou possédées par les barbares, ou parce que la misère empêchait de trouver l'argent nécessaire pour ces divertissements, on en représentait toujours dans les principales villes, comme à Rome, comme à Ravenne, et, lorsque ceux qui n'en avaient point dans leur ville se trouvaient dans celles où il y en avait, ils prenaient part avec la même passion que les autres à ces plaisirs. Les habitants de Trèves, au milieu des ruines de leur cité, trois fois saccagée, dans l'attente d'un quatrième désastre, demandaient les spectacles de l'amphithéâtre et du cirque.

Les études se poursuivaient donc troublées et précaires. Jamais pourtant il n'y eut plus de beaux esprits, jamais on ne déploya dans les vers plus de subtilité, de finesse et de puérile élégance. On lisait Virgile, Ovide et Térence. « On néglige Paul et Salomon, dit Marius Victor, pour aller applaudir ce que Virgile a chanté de Didon, Ovide de Corinne, pour la lyre d'Horace, la scène de Térence. » Nous n'avons pas à refaire le tableau de la littérature latine à cette époque. Sidoine Apollinaire, Fortunatus, quelle que soit leur instruction, quoiqu'ils semblent ne pas ignorer le grec, Sidoine surtout, ne nous offrent pas de traces directes de leur communication avec les Grecs.

Nous notons avec plus de curiosité les écrits de Paulin. Il semblait destiné à écrire en grec : il compose ses poèmes en latin; c'est à peine si le titre de l'un d'eux, *Eucharisticon*, rappelle sa première éducation. En effet, il était né à Pella, dans la Macédoine. A trois ans, il fut amené à Bordeaux où vivait encore son grand-père, Ausone. Le rhéteur gaulois, Ausone ne s'appliqua pas à étouffer l'hellénisme dans son petit-fils. Il avait à peine cinq ans qu'on lui fit étudier la philosophie de Socrate et la poésie d'Ho-

mère. « Le grec était sa langue naturelle; il eut quelque peine à apprendre le latin, qui était pour lui une langue étrangère; il excuse par là sa manière d'écrire, et, en effet, elle a besoin d'excuse (1). »

Nous retrouvons la même évolution dans le poète Claudien, c'est un transfuge du grec qui passe à la langue latine. Il était d'Alexandrie, en Egypte, il le dit lui-même en plusieurs endroits, c'est de là que Suidas l'a appris (2). C'est bien à tort qu'on a voulu le faire naître à Florence. Il s'appelait Claude Claudien. Il fit d'abord des vers en grec et l'on a encore un fragment d'un poème grec sur le combat des géants. « C'est sans doute sur cela, dit Tillemont, qu'Evagre et Suidas parlent de ses poésies. Son premier poème latin est sur les deux frères Olybre et Probin, consuls ensemble l'an 395. On ne peut douter qu'il n'ait vécu à Rome. On a trouvé dans cette ville l'inscription d'une statue qui lui avait été érigée dans la place Trajane, à la prière du Sénat, à cause de ces poésies (3). »

Une particularité singulière de cette inscription, c'est qu'après la dédidace latine, on lit ces mots grecs :

ΕΙΝ ΕΝΙ ΒΙΡΓΙΛΟΖΟ ΝΟΟΝ ΚΑΙ ΜΟΥΣΑΝ ΟΜΗΡΟΥ
ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΝ ΡΩΜΗ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΙΣ ΕΘΕΣΑΝ.

c'est-à-dire qu'à lui seul, il avait reçu le talent et l'inspiration de Virgile et d'Homère. Il convenait que cette inscription, par le mélange des deux langues, perpétuât le souvenir de l'origine grecque de Claudien (4).

(1) Ampère. t. II, p. 168.
(2) Pr. p. 11, 15.
(3) Tillemont. *Les Emp.* t. V. p. 657.
(4) Voici l'inscription latine : « Cl. Claudiano. V. C. — Cl. Claudiano. V. C. tribuno et notario — inter ceteras ingentes virtutes præglo-riosissimo poetarum licet ad memoriam sem — piternam Carmina ab eodem scripta sufficiant — attamen testimonii gratia ob judicii sui — fidem DD. NN. Arcadius et Honorius felicissim. — et doctiss. impp. senatu petente statuam — in foro divi Trajani erigi collocarique — jusserunt. »
Hederiche. *Notitia auctor. antiq. et modern.* — Wittenberg. 1714. p. 723.

Macrobe est encore un grec de naissance qui s'est appris à écrire en latin. « Je ne sais, dit Tillemont (1), si l'on aurait voulu marquer son pays par le mot de Sicetin ajouté à ses noms dans un manuscrit : mais je ne sais ce que c'est. » Il a vécu sous Théodose Ier (2). Erasme a dit de lui (3) : « Macrobius Æsopicâ Cornicula ex avorum pannis suos contexuit centones. Itaque sua lingua non loquitur, et, si quando loquitur, Græculum latine balbutire credas. » Tillemont a répété ce jugement (4) : « On prétend en effet que son élocution n'est ni pure ni belle, et que dans les endroits où il parle de lui-même, on voit un grec qui bégaie. »

Que prouvent ces transformations d'hellènes en latins ? Si ce n'est qu'à Rome, au commencement du cinquième siècle, l'érudition grecque avait baissé et qu'il eût été difficile de s'y faire comprendre en continuant de parler son langage naturel, quand on était né dans les contrées de l'Orient. Ne serait-ce pas cette décadence des études grecques qui, déjà en 376, aurait empêché le philosophe Thémistius, de céder aux offres qu'on lui faisait d'enseigner la philosophie dans Rome ! L'empereur Valens l'avait envoyé de Syrie dans les Gaules vers Gratien ; à son retour, il avait passé par cette

(1) *Emp.* t. V, p. 663.

(2) Outre les *Saturnales* de Macrobe, on a encore deux livres sur le songe que Cicéron attribue à Scipion. Ces deux livres ont été traduits en grec par Maxime Planude. On a encore sous le nom de Macrobe un livre de grammaire sur la conformité et les différences qu'il y a entre la langue grecque et la latine, et il paraît que Macrobe a fait un ouvrage sur ce sujet, mais que celui que nous avons est de Jean Erigène, auteur du *IXe siècle*, qui l'a fait sur celui de Macrobe, en y changeant et y ajoutant même diverses choses. — Tillemont. V. p. 664.

Déjà Ammien Marcellin, né à Antioche, grec de nation, avait écrit en latin, l'an 390 à Rome. — Il paraît qu'il est aussi l'auteur d'un ouvrage en langue grecque, sur les historiens et les orateurs de la Grèce, dont il existe un fragment intitulé : Μαρκελλίνου περὶ τοῦ Θουκυδίδου καὶ τῆς ἰδέας αὐτοῦ ἀπὸ τῆς ὅλης ξυγγραφῆς παραβολή. Schœll. *Hist. de la litt. grecq.* t. VI, p. 202.

(3) Ciceron. p. 148.

(4) T. V, p. 664.

grande cité. On essaya de l'y retenir, on voulut l'obliger à s'y arrêter en employant pour cela l'autorité de l'empereur; mais il ne voulut point et se hâta de retourner à Constantinople. Nous remarquerons qu'il résista de même aux sollicitations qu'on lui fit pour le retenir à Antioche et dans la Galatie.

Mais au moins fait-il l'éloge des Galates. Il prétend que dans ce pays, les esprits étaient vifs, ὀξεῖς καὶ ἀγχίνοι, subtils et pénétrants, plus propres aux sciences que ceux des Grecs mêmes, et qu'ils les aimaient avec une extrême ardeur. Ces dispositions d'un peuple issu de la souche celtique justifient les observations que nous avons faites plus haut sur le génie des Gaulois et nous expliquent les progrès de l'hellénisme, tant en Irlande que dans le midi de la Gaule.

Rufus Festus Avienus interrompt cette série de Grecs devenus Latins, et nous ramène à nos études. On le voit en effet, au cinquième siècle, traduire en latin, après les tentatives de Cicéron et de Germanicus, les *Phénomènes d'Aratus*. Travailleur infatigable, il donna la traduction, en vers également, de la description du monde par Denys; grâce à lui, quarante-quatre fables d'Esope passèrent du grec en latin, nous croyons qu'il venait à propos pour soulager l'ignorance romaine (1).

Il aurait été difficile que les études se maintinssent à Rome, surtout les études grecques, au milieu des alarmes, des troubles et des attaques répétées des barbares. Les soins que Théodose prenait à Constantinople pour maintenir les sciences ne pouvaient s'étendre jusqu'à Rome. Nous voyons en effet dans les lois de cet empereur que Constantinople devait avoir dix professeurs latins pour les humanités et autant de grecs. Une autre loi accorde la dignité de comte du premier ordre

(1) Servius dit qu'il avait mis Tite-Live en vers iambiques. Tillemont. V. p. 410.

à Hellade et Syrien, professeurs grecs en humanités, à Théophile, qui les enseignait en latin, aux sophistes Martin et Maxime et à Léonce, jurisconsulte. Elle accorde encore le même honneur à ceux qui auront professé vingt ans en l'auditoire du Capitole (à Constantinople). Nous chercherions vainement pour les études grecques, à Rome, rien de semblable à ce que Théodose faisait pour les études latines sur le Bosphore (1). Que pouvaient du reste faire les malheureux habitants d'une ville si souvent pillée, et enfin violemment séparée de Constantinople? Tout s'abaisse, Justin, fait empereur à 68 ans, était ignorant jusqu'à ne savoir pas lire.

Nous touchons pour l'Occident à l'époque où les études en général et surtout les études grecques s'affaiblissent beaucoup. On ne peut pas dire que ces dernières disparurent tout-à-fait, mais elles subirent une telle éclipse qu'on a pu croire qu'elles s'étaient tout-à-fait éteintes. On en est réduit à transcrire en latin les actes du concile tenu à Constantinople en 553 contre Eutychès, parce que le pape Virgile n'entendait pas le grec et n'avait personne autour de lui qui pût le comprendre (2). Il devient de plus en plus rare qu'on cite dans l'église latine quelques hommes instruits dans la langue grecque, comme Fulgence, né dans Carthage et formé par les moines de l'Egypte (3).

(1) Tillemont. *Les Emp.* t. VI. p. 55.

(2) *Abrégé de l'Hist. ecclés.*, 576. — On cite encore, à la même époque, un écrivain nommé Planciades Fulgentius, auteur de trois livres de mythologies, *mythologiarum*, d'un écrit *De continentia Virgilii et de vocibus antiquis*. Barthe, dans son commentaire sur Stace, t. III, p. 449, en dit ceci : Hæc Fulgentius. Quem scriptorem legendo miseratione temporum adficimur. Tanta enim ruditas a Græca litteratura erat, ut sibi adrogantiæ summæ homo omnia scribere licere crederet, modo vel auctores Græcos, vel voces ejusdem linguæ per caput pedesque attrahere posset in medium, et inde suum negotium curare.

(3) *Ibid.* 594.

XVII.

En Gaule pourtant il restait plus que des vestiges de l'ancienne civilisation grecque qui avait si longtemps brillé dans cette colonie de la Grèce. Au commencement du VIe siècle, une partie du peuple parlait encore le grec. On le voit par une circonstance de la vie de Saint Césaire. Sorti du monastère de Lérins, appelé à occuper le siége épiscopal d'Arles, il institua pour les laïques l'usage de chanter, comme les clercs des psaumes et des hymnes. Or les uns chantaient en grec et les autres en latin. Cet évêque illustre exhortait ses fidèles à ne pas se contenter d'entendre lire l'écriture dans l'église, mais à la lire encore dans leurs maisons (1). Il établit aussi un couvent de religieuses. Pour le gouverner il fit venir de Marseille Césarie, sa sœur. Parmi les règles imposées à ces femmes, on remarque l'obligation de transcrire en beaux caractères les livres saints. Elles apprenaient toutes à lire et faisaient tous les jours deux heures de lecture, depuis six heures du matin jusqu'à huit. Il n'est pas probable que Césaire ait interdit les lectures grecques à celles des religieuses qui parlaient cette langue avant d'entrer dans le cloître. Il n'est pas surprenant que des femmes aient dans les monastères poussé loin leurs études ; rien n'empêche de croire qu'il n'y eût alors dans Arles quelqu'une de ces religieuses instruites, comme Radegonde la Thuringienne, à qui Fortunat adresse ses compliments

(1) *Abrégé de l'Hist. ecclés.* t. II, p. 661.

les plus gracieux et qu'il félicite de lire les pères grecs et latins dans son monastère de Poitiers (1).

Césaire n'était point un savant, il s'était même, par zèle religieux, interdit les lettres humaines. Un songe l'en avait éloigné pour toujours. Ayant en effet posé sous son épaule le livre que son maître lui avait donné à lire, il vit dans son sommeil un dragon lui ronger l'épaule et le bras qui touchaient le livre (2). Nous voyons cependant qu'il n'interdisait pas la lecture à ses moines; il faut même reconnaître en lui une liberté d'esprit qui n'était pas ordinaire dans l'église latine: trouvant dans Arles l'emploi de la langue grecque établi dans une partie de la population, il toléra que chacun se servît de sa langue naturelle et il laissa les laïques chanter à l'instar des clercs, soit en grec, soit en latin, des proses et des antiennes, en alternant à la manière de l'église grecque. Fut-il lui même étranger à la connaissance du grec? Il serait téméraire de l'affirmer, puisqu'on remarque des passages entiers d'Origène dans ses homélies. Il se complaît dans les interprétations mystiques de l'écriture sainte. Il a pour modèles et pour guides Saint Ambroise sans doute et Saint Augustin, mais il est curieux de lui entendre dire que Gédéon est une image anticipée du Christ, parce que Gédéon prend

(1) Voici le passage :

Cujus sunt epulæ, quidquid pia regula pangit,
Quidquid Gregorius, Basiliusque docent:
Acer Athanasius, quod lenis Hilarius edunt,
Quod tonat Ambrosius Hieronymusque coruscat,
Sive Augustinus fonte fluente rigat:
Sedulius dulci, quod Orosius edit acutus,
Regula Cæsarii linea nata sibi est.

Les rédacteurs de l'*Histoire littéraire de la France* disent à ce propos: « L'on doit inférer de là qu'il faut qu'on y (dans les monastères) cultivât la langue grecque, pour y lire ainsi les pères grecs, puis qu'il ne paraît pas que ceux que nous venons de nommer eussent encore tous été traduits en latin; aussi a-t-on vu sur le siècle précédent que, dans le monastère où fut élevé le savant Mamert Claudien, on cultivait effectivement le grec. t. III p. 31.

(2) Ampère. t. II. p. 220,

avec lui trois cents hommes pour combattre, et que le nombre trois cents est exprimé en grec par une lettre qui a la forme de la croix (1).

Un de ces rois barbares qui semblaient devoir détruire à jamais les lettres, Théodoric, au début du VIe siècle, leur rendit en Italie un moment de vie et de splendeur. Ce prince, dont le sauvage caractère ne manquait pas de grandeur, voulut, à peine établi dans Ravenne, régler sa Cour sur le modèle de celle des empereurs. Il eut un préfet du prétoire, un préfet de Rome, un questeur, un maître des offices, une hiérarchie de fonctionnaires payés par le trésor et dont les titres rappelaient ceux des grands dignitaires de Dioclétien ou de Théodose. Il écrivait à l'empereur Anastase : « Vous êtes l'honneur de tous les royaumes... notre gouvernement est une imitation du vôtre... autant nous marchons après vous dans cette voie, autant nous y précédons les autres nations de l'univers. — Vos estis regnorum omnium pulcherrimum decus... regnum vestrum imitatio nostra... Qui quantum vos sequimur, tantum gentes alias anteimus (2). »

Également soucieux du lustre que donne la culture des lettres, il s'appliqua à relever les écoles et à les maintenir. Cassiodore, fils d'un ancien ministre d'Odoacre, devint l'agent actif de ses desseins. Il le chargea d'imprimer une direction aux esprits, et l'on vit Amalasonte (3), la fille du roi, recevoir par ses soins, une éducation toute romaine. Autour de lui, de beaux esprits rivalisaient de flatteries et de faconde, c'étaient l'évêque Ennodius, le philosophe Boèce, avec Symmaque, son

(1) Ampère. t. II, p. 229.
(2) Cassiodore. *Variarum Epistolarum*, I.
(3) Amalasuntha Ostrogotorum regina, Theodorici filia, græce et latine eruditissima fuit. — Martin Crusius, *Germanogræcia*. — Le même, *Annales Suevici*, p. 221 : Amalasuntha Domina corporis et animi donis ornatissima; græcæ et latinæ ac plurimarum linguarum doctissima.

beau-père, et l'historien Goth Jornandès. Ennodius, évêque de Pavie, fut l'un des plus beaux ornements du règne de Théodoric. Il mourut vers 516, après avoir célébré ce prince dans un panégyrique. On est surpris qu'à cette époque, un évêque ait gardé tant d'affection pour les souvenirs de la mythologie. Ennodius était gaulois, on ne voit pas qu'il ait puisé directement aux sources des Grecs, mais il est plein des souvenirs de leurs fables. Quels sujets choisit-il de préférence dans ses déclamations ? Ceux qui paraissent se rattacher plus étroitement à la Grèce ; par exemple, ce sont : *Les Paroles de Junon quand elle vit Anthée égaler en force Hercule ;* ou bien, *Le discours De Thétis sur le corps d'Achille*. Ecrivant à un autre évêque, il compare leur amitié à celle d'Oreste et de Pylade, de Castor et de Pollux. S'il demande à son ami Pomérius des explications sur la Bible, sur les patriarches et les prophètes, il termine en parlant de la toile de Pénélope. Il écrit à Boèce une lettre toute pleine de Cicéron, de Démosthène et de Scipion. Il va même jusqu'à demander à la mythologie grecque les souvenirs les plus difficiles à rappeler en termes précis pour en faire une épigramme sur Pasiphaé (1).

Peut-être tout cet attirail de *grécité* n'était-il chez Ennodius qu'une parure d'or faux et de fausse érudition puisée à des sources latines. Cassiodore était plus instruit, son savoir en grec était réel. On le voit par ses écrits. Arrivé aux plus grands honneurs sous Théodoric, Athalaric, Théodat et Witige, il eut toutes les qualités d'un homme d'Etat. Il se servit de son influence sur ces princes pour sauver les restes de l'antiquité. Né dans la Calabre, non loin des villes de la Grande Grèce, où Pythagore avait enseigné, où, après

(1) Ampère. t. II, p. 216.

de longs siècles d'oubli, la tradition grecque se renouait par le commerce des Grecs et par l'exil de leurs moines, il fut une lumière dans son temps. Il s'appliqua à tempérer la barbarie des Goths ; il servit leurs rois pendant quarante années. On peut lui attribuer la rédaction d'une lettre d'Athalaric au Sénat, dans laquelle il ordonne le paiement régulier du salaire alloué aux professeurs publics : « C'est un crime, dit le prince, de décourager les instituteurs de la jeunesse. La grammaire est le fondement des lettres, l'ornement du genre humain, la maîtresse de la parole : par l'exercice des bonnes lectures elle nous éclaire de tous les conseils de l'antiquité... Nous voulons donc que chaque professeur, grammairien, rhéteur ou jurisconsulte, reçoive, sans aucune réduction, ce que recevait son prédécesseur. — Ut successor scholæ liberalium artium, tam grammaticus quam orator, necnon et juris expositor, commoda sui decessoris ab eis quorum interest sine aliqua imminutione percipiat (1). »

Après cette longue carrière de ministre d'État, Cassiodore vit tomber la monarchie qu'il avait dirigée et illustrée; vers l'an 540, âgé d'environ soixante-dix ans, il se retira au monastère de Viviers, qu'il bâtit au bord du golfe de Squillace, dans une de ses terres, non loin du lieu où il avait pris naissance. Entre toutes les merveilles qui faisaient de cette retraite un objet de curiosité pour les pèlerins, un séjour hospitalier pour les pauvres, une demeure charmante pour les moines, jardins arrosés d'eaux courantes, bains et viviers creusés dans le roc, lampes qui brûlaient longtemps sans qu'on

(1) Cassiodore. *Variarum Epistolarum*, lib. IX, ep. 21.—Rome alors avait des étudiants en grand nombre, et l'on s'y inquiétait moins de la désertion des écoles que de leur encombrement, puisqu'on voit Théodoric accorder par rescrits à de jeunes Syracusains la faveur d'y prolonger leur séjour. C'était maintenir les prescriptions de Valentinien qui assujettissait les étudiants à se faire inscrire au bureau du Cens.

y touchât, horloges au soleil, portiques bien disposés pour le repos, il faut mettre au premier rang la bibliothèque, enrichie de toutes sortes de manuscrits qu'on allait chercher jusqu'en Afrique. On voit par son livre des *Institutions divines (Institutionum ad divinas lectiones)*, comment il entendait que ses moines fissent leur plus grande occupation de la lecture des pères, réunis dans sa bibliothèque. Il leur recommande, parmi les ouvrages des mains, le travail des copistes. « Du lieu où le copiste est assis, leur dit-il, par la propagation de ses écrits, il visite de nombreuses provinces.... Mais gardez-vous de confondre le mal avec le bien par une téméraire altération des textes. Lisez ceux des anciens qui ont traité de l'orthographe, Velius Longus, Curtius Valerianus, Martyrius sur l'emploi du B et du V, Eutychès sur l'aspiration. Phocas sur la différence des genres : car j'ai mis tout mon zèle à recueillir leurs écrits. » Eutychès et Phocas, ces deux noms prouvent assez que les grammairiens grecs n'étaient pas absents de cette bibliothèque. Cassiodore prouve mieux encore par ses écrits eux-mêmes qu'il attachait du prix à la connaissance de la langue grecque (1). Son livre sur l'or-

(1) Notes extraites de Cassiodore. *De Divinis lectionibus*, p. 386, Paris, 1600 : Latini codices veteris novique testamenti, si necesse fuerit, Græcorum auctoritate corrigendi sunt : unde et nobis post Hebræum fontem translatio cuncta pervenit. Ideoque vobis et Græcum Pandectem reliqui, comprehensum in libris 75, qui continet quaterniones, in armario supradicto octavo. Ubi et alios Græcos diversis opusculis necessarios congregavi, ne quid sanctissimæ instructioni vestræ necessarium deesse videretur, qui numerus duobus miraculis consecratur...

Ibid. 389. — Unde enim doctissimus Aristoles peri hermenias suas ad liquidum producere potuisset.

Ibid. 394. — Ut est Josephus, pene secundus Livius, in libris antiquitatum Judaicarum late diffusus, quem pater Hieronymus, scribens ad Lucinum Beticum, propter magnitudinem prolixi operis, a se perhibet non potuisse transferri. Hunc tamen ab amicis nostris, qui est subtilissimus et multiplex, magno labore in libris viginti duobus converti fecimus in latinum.

P. 394 v°. — Post historiam vero Eusebii apud Græcos Socrates, Zozomenus et Theodoricus sequentia conscripserunt, quos a viro Epiphanio disertissimo in uno corpore duodecim libris fecimus. Deo auxiliante, trans-

thographe *(de Orthographia liber)* abonde en citations de mots grecs, en observations précises, en rapprochements techniques qui supposent une étude de la langue grecque poussée assez avant. Ce n'est pas lui qui l'eût proscrite, puisque tous ses efforts avaient été de faire refleurir l'enseignement théologique à Rome, à l'exemple des écoles chrétiennes de Nisibe et d'Alexandrie, puisqu'il établit la nécessité des lettres profanes pour l'interprétation des textes sacrés : « Car les saints pères, dit-il, n'ont point méprisé les sciences, et Moïse,

ferri : ne insultet habere se facunda Græcia necessarium, quod vobis judicet esse subtractum.

Mot grec. — *Lamparet* a λάμπω — ad instar solis ejus quoque ab oriente nobis lamparet eloquium.

P. 405 v°. — Orthographos antiquos legant Velium Longum, Curtium Valerianum, Papirianum, Adamantium Martyrium, de *v* et *b*, ejusdem de primis, mediis, atque ultimis syllabis, ejusdem de *b* littera trifariam in unum posita, et Eutichen de aspiratione, sed et Focam de differentia generis. Quos ego quantum potui studiosa curiositate collegi.

P. 407. — Quod si vobis non fuerit Græcarum litterarum nota facundia, imprimis habetis Herbarium Dioscoridis, qui herbas agrorum... Post hæc legite Hippocraten atque Galenum latina lingua conversos.

Le traité de *Schematibus*, indique une connaissance solide du grec. — On y trouve : Prolepsis, zeugma, hypozeuxis, syllepsis, anadiplosis, anaphora, epanalepsis, epizeuxis, paronomasia, Paromœon, homœoteleuton, homœoptoton, polyptoton, hyrmos, polysyntheton, dialyton... Carientismos, parœmia, sarcasmos, asteismos. Dans le traité *de Ortographia*, on rencontre beaucoup de mots grecs : Cassiodore blâme à propos de *crotalizo*, qu'on écrivait *crotalisso*, et de *malacizo*, écrit *malacisso*, ceux qui n'écrivent pas selon l'orthographe grecque : « Sed viderint illi qui cum verbis integris Græcorum uti non erubuerunt, erubescendum crediderunt litteras græcas intermiscere. Nobis satius alieno bene uti, quam ineleganter nostra apponere. » (p. 426, v° p. 427.) Item aliud est *Cilonem* aliud *Chilonem*. *Cilones* vocantur homines angusti capitis et longi, et *h* asperationem non habet; *Chilones* vero, cum *h* asperatione scripti, a brevioribus labiis homines vocitantur, quod est a Græco vocabulo derivatum παρὰ τὰ χείλη : unde Achillem quoque ferunt esse nominatum. Ψελλιστής, ἄσωτος, βληχηθμός, μόριον, σεῦτλον, ὀξύταριον (*sic*), ὑδαρής, ἐλέφας, ἀναίσθητος, ἀφύης, ὁικογένης. *Battualia*, quæ vulgo *battalia* dicuntur... inde etiam *battuatores* τοὺς βασανιστὰς dici puto. (p. 436, v°) Virum bonum alii *herobium* tanquam sit ἥρως αναβεβιωκώς. Dans le traité *de Grammatica*, à la Préface, il dit du mot ars : Alii dicunt a Græcis hoc tractum esse vocabulum ἀπὸ τῆς ἀρετῆς, id est a virtute doctrinæ. Dans le *De Rhetorica*, beaucoup de mots grecs, de même, dans le *De Dialectica*. *De Arithmetica* (p. 206, v°.) Hunc (Nicomachum) primum Madaurensis Apuleius, deinde magnificus vir Boëtius latino sermone translatum Romanis contulit lectitandum.

le fidèle serviteur de Dieu, fut instruit de toute la sagesse des Egyptiens (1). »

Dans le traité des *Sept Arts (de Septem Disciplinis)*, il traite successivement de la grammaire, de la rhétorique, de la dialectique, etc., et ne s'en tient pas aux ressources des livres latins. Désireux de faire participer ses compatriotes aux travaux historiques des Grecs, il fit traduire par un de ses amis, nommé Epiphane, les trois historiens grecs Socrate, Sozomène et Théodoret, recueillis en un seul corps divisé en douze livres. C'était la continuation de l'histoire de Rufin, qui avait traduit les dix livres d'Eusèbe et y en avait ajouté un onzième. C'est là ce que Cassiodore appelle lui-même l'*Histoire tripartite*. Depuis ce temps, les latins n'en ont plus connu d'autre (2).

On voit que les rapports n'étaient pas rompus entre l'Occident et l'Orient, et qu'il y avait encore en Italie des hommes capables de traduire le grec. Il est vrai de dire que ces hellénistes étaient presque toujours des étrangers. Témoin ce moine Denys, Scythe d'origine, qui, suivant Cassiodore, traduisait à livre ouvert, en latin, tous les livres grecs qu'on lui soumettait. De même, il traduisait en grec les livres latins, et il avait l'air de lire les traductions qu'il improvisait avec une si merveilleuse facilité (3).

Mais pourtant il fallait que la langue de l'église primi-

(1) Ozanam. t. II. p. 396.
(2) *Abrégé de l'Hist. eccl.* p. 634.
(3) Dionysius Monachus, Scytha natione, sed moribus omnino Romanus, in utraque lingua valde doctissimus..... qui, petitus a Stephano episcopo Salonitano, ex græcis exemplaribus canones ecclesiasticos moribus suis, ut erat planus atque disertus, magnæ eloquentiæ luce composuit, quos hodie usu celeberrimo ecclesia Romana complectitur.... Alia quoque multa ex græco transtulit in latinum... Qui tanta latinitatis et græcitatis peritia fungebatur, ut quoscumque libros græcos in manibus acciperet latine sine offensione transcurreret, iterumque latinos attico sermone legeret ut crederes hoc esse conscriptum quod os ejus inoffensa velocitate fundebat. — *De Divinis lectionibus*. p. 398.

tive commençât à n'avoir plus autant d'adeptes, puisqu'on recourait au secours des traductions. Cassiodore a donc, quoiqu'il fût lui-même très-versé dans la connaissance de la littérature hellénique, contribué à en faire déchoir l'usage. Une traduction met forcément le texte original dans l'oubli, quand la langue de ce texte est difficile et commence à perdre le caractère d'un idiome courant.

XVIII.

On peut en dire autant de Boèce, que Cramer appelle avec Cassiodore *les derniers des Grecs* (1).

Boèce en effet est le dernier représentant de la philosophie païenne à Rome ; il est le dernier représentant du véritable hellénisme en Occident. Il n'était pas simplement frotté de grec, comme on pourrait le dire de beaucoup de ceux dont nous avons rappelé les noms, il possédait à fond la littérature hellénique : il en avait abordé toutes les sources, et M. Judicis de la Mirandole, dans sa préface à la traduction de la *Consolation Philosophique* de Boèce (1861), croit avoir prouvé que ce philosophe n'était pas chrétien. Il a aussi réfuté une autre erreur qui le faisait vivre dix-huit ans à Athènes dans l'intimité de Proclus (VI). Cassiodore le félicite au contraire d'avoir fréquenté les écoles athéniennes sans s'être éloigné de son pays, et d'avoir ainsi rendu romaine la philosophie de la Grèce : « Sic enim Atheniensium scholas longe positas introisti ; sic palliatorum choris miscuisti togam, ut Græcorum dogmata doctrinam feceris esse romanam (2) ».

(1) *De Græcis Medii Ævi studiis* pars I. p. 16-22. Sundiæ. 1848.
(2) *Variar. epist.* Lib. I. ep. 42.

Le même Cassiodore rend un éclatant témoignage à l'instruction grecque de Boèce. Il lui dit qu'il est rempli d'une ample érudition, et qu'il a puisé à la source même de la science les arts que le vulgaire pratique sans les connaître.... « Au moyen de tes traductions, on peut lire en Italie Pythagore le musicien, Ptolémée l'astronome; l'arithmétique de Nicomaque, la géométrie d'Euclide sont entendues des Ausoniens, et le théologien Platon, le logicien Aristote disputent dans la langue de Romulus. Que dis-je? Tu as rendu à la Sicile le mécanicien Archimède transformé en fils du Latium, et tous les arts et toutes les sciences que des hommes différents avaient donnés à la Grèce féconde, Rome les a reçus de toi seul, exposés dans sa langue nationale. — Translationibus enim tuis Pythagoras musicus, Ptolomæus astronomus, leguntur Itali; Nicomachus arithmeticus, geometricus Euclides audiuntur Ausoniis; Plato theologus, Aristoteles logicus Quirinali voce disceptant. Mechanicum etiam Archimedem Latialem Siculis reddidisti, et quascumque disciplinas vel artes fecunda Græcia per singulos viros edidit, te uno auctore, patrio sermone Roma suscepit [1]. »

Cette ample et solide connaissance du Grec honore beaucoup Boèce et l'Italie; elle paraît plus précieuse encore quand on se souvient que Boèce a vécu à la cour du roi des Goths Théodoric; que, de toutes parts, se levait déjà la barbarie avec des noms comme ceux de Clovis, et que Cassiodore, en priant Boèce de choisir un joueur de harpe que Théodoric veut envoyer en présent au roi des Francs, dont il a épousé la sœur Audeflède, fait observer qu'il doit être le meilleur de l'époque, car il aura à opérer le miracle d'Orphée lorsqu'il apprivoisait des hordes sauvages par la douceur de ses accords. « Citha-

[1] Cassiodore. *Variar. Epist.* lib. I. 45.

rædum, quem a nobis diximus postulatum, sapientia vestra eligat præsenti tempore meliorem, facturus aliquid Orphei quum dulci sono gentilium fera corda domuerit (1). »

Cave (2), J. Scaliger (3), Vossius (4), Pierre Bertius (5), Fabricius (6) répètent tous les éloges de Cassiodore. « Depuis Varron, dit Vossius, Rome n'avait pas eu de plus grand érudit. »

Dans le catalogue de la bibliothèque du monastère de Vivaria, dressé par Cassiodore lui-même, nous avons la liste des ouvrages que Boèce a traduits. L'abbé en recommandant à ses moines de les lire, nous en a transmis les titres ; ce sont : l'*Introduction* de Porphyre, les *Catégories*, le *Traité de l'Interprétation*, le *Commentaire sur le livre des syllogismes hypothétiques d'Aristote*, les *Analytiques*, les *Topiques* du même auteur ; plusieurs *Dialogues* de Platon, la *Mécanique d'Archimède*, la *Géométrie d'Euclide* (une partie seulement), l'*Astronomie de Ptolémée*, l'*Arithmétique de Nicomaque*, le traité de *Pythagore sur la musique*.... « Isagogen transtulit Patricius Boetius, commentaque ejus gemina derelinquens. Categorias idem transtulit Patricius Boetius, cujus commenta tribus libris ipse quoque formavit. Περὶ Ἑρμηνείας supra memoratus patricius Boetius transtulit in latinum, cujus commenta ipse duplicia minutissima disputatione tractavit.... Supra memoratus Fabricius Boetius de syllogismis hypotheticis lucidissime pertractavit, etc. (7). »

Nous ne parlons pas de ses travaux originaux qui se

(1) *Ibid.* lib. II. ep. 40.
(2) *Hist. litt.* p. 1. Sæc. VI. p. 321.
(3) *Hypercritique.* l. VI. p. 825.
(4) *De Poet. lat.* c. 5.
(5) Præf. in libr. *de consolatione philosophiæ.*
(6) *Biblioth. lat.* lib. III. c. 15. p. 643.
(7) Cassiodore. *De Dialectica.* in fine.

sentent tous de son érudition hellénique, nous ne nous arrêtons pas sur ses commentaires de Porphyre, d'Aristote; nous avons surabondamment prouvé que, depuis Cicéron, il ne s'était pas rencontré un homme si complétement versé dans la connaissance des livres grecs, si capable de les traduire et de les entendre. Ses livres n'ont pas été la moins précieuse de toutes les écoles pour le moyen âge. A partir du XIe siècle, la Scolastique n'aura pas d'autre autorité. Si l'on peut croire que le Boèce cité dans Saint Thomas et dans Aventinus n'est pas le même que le Boèce patricien romain et contemporain de Cassiodore (1), il n'en est pas moins vrai que celui dont nous parlons ici a été le maître dialecticien grâce auquel le moyen âge a connu d'abord Aristote dans ses traités de logique. L'*Aristoteles logicus*, qui a fait délirer toute l'école, n'est arrivé à nos docteurs que par lui, ainsi que le *perihermenias* dont la signification et l'origine grecques échappaient certainement à nos écoliers du parvis Notre-Dame et de la montagne Sainte-Geneviève.

Le moyen âge, il faut le reconnaître, n'a pas été ingrat à l'égard de Boèce. Il s'est fait dans ces temps-là, un concert de louanges sur son nom. Bien longtemps avant que Jean de Meung, à la requête de Philippe-le-Bel, eut donné une version française du traité de la *Consolation*, un auteur inconnu avait fait une longue paraphrase rimée du livre de Boèce. Ce poème en langue provençale, dont l'abbé Lebœuf a retrouvé deux cent cinquante-sept vers dans un manuscrit du Xe siècle, provenant de l'antique abbaye de Fleury, conserve dans le passage suivant un souvenir de la langue grecque.

(1) *Recherches sur les traductions d'Aristote* par Amable Jourdain, nouvelle édition. 1843.

On y décrit le costume de la philosophie (c'est la traduction de Boèce lui-même).

El vestement, en l'or qui es repres,
Desoz avia escript un pei Π grezesc;
Zo signifiga la vita qui inter'es.
Sobre la schapla escript avia un tei Θ grezesc :
Zo signifiga de cel la dreita lei.
Antr' ellas doas depent sun l'eschalo;
D'aur' no sun ges, mas nuallor no sun.....
. . . . . .
Mas cil qui poden montar al Θ al cor (1)...

Aimon vante la science de Boèce dans les lettres profanes, et, pour lui donner le mérite d'avoir été catholique, il lui attribue des traités de théologie qu'il n'a point composés (2).

Sigisbert, de Gembloux, le compare et même le préfère à tous les philosophes séculiers et ecclésiastiques. Les profanes peuvent le louer de ses traductions et de ses commentaires, les ecclésiastiques lui doivent leurs éloges pour les traités de théologie : Boethius, vir consularis, conferendus vel præferendus philosophis et secularibus et ecclesiasticis, quia nos ambiguos esse fecit, an inter seculares, an inter ecclesiasticos scriptores fuerit illustrior (3).

(1) L. judicis LXVI. Le vêtement dans le bord qui est replié dessous avait écrit un Π grec; — cela signifie la vie qui entière est. — Sur la chape écrit avait un Θ grec; — cela signifie du ciel la droite loi. — Entre elles deux dépeints sont les échelons: d'or ne sont point, mais moins valant ne sont. — . . . . . Mais ceux qui peuvent monter au Θ, au cœur.....

(2) Qui videlicet Boethius quam disertus fuerit in litteris secularibus, quamque fuerit catholicus ex ejus comprobatur codicibus. Testatur hoc Arithmetica, nec non dialectica, ipsa etiam omnium animis gratissima musica ab eo translata, et Latinorum jamdudum desiderantium auribus delectabiliter infusa. Porro ejusdem de Sanctæ Trinitatis consubstantialitate Liber liquido ostendit quam eximius suo, si licuisset, tempore Sanctæ Ecclesiæ colonus exstitisset. *De scriptoribus ecclesiasticis* ap. Bibl. ecclesiast. J. Alb. Fabricii. Hamburgi, 1719, liv. IV, c. 37. Voir Jourdain, *Recherches sur les traductions d'Aristote*, p. 55 et 56.

(3) *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, par D. Bouquet, t. III. p. 45.

Dante qui a recueilli et consacré toutes les légendes du moyen âge, n'hésite pas à mettre Boèce dans les sphères lumineuses de son *Paradis*, avec Albert-le-Grand, Saint Thomas d'Aquin, Denis l'aréopagite, Salomon, Pierre Lombard, Orose, Isidore, Beda, Sigier. L'âme sainte, c'est ainsi qu'il désigne Boèce, goûte la paix et vit dans la lumière en récompense de son martyre, tandis que le corps repose à Pavie dans l'église dite le Ciel d'Or. C'est Saint Thomas qui parle :

Per videre ogni ben dentro vi gode
L'anima santa, che'l mondo fallace
Fa manifesto a chi di lei ben ode;
Lo corpo, ond'ella fu cacciata, giace
Giuso in Cieldauro, ed essa da martiro
E da esilio, venne a questa pace [1].

Ainsi le moyen âge se montrait reconnaissant envers la mémoire de Boèce de la peine qu'il avait prise de lui ouvrir les trésors de la science grecque. Il savait bien lui-même quel service il rendait à son temps. On eût dit qu'il prévoyait les obscures ténèbres dont ces écrits grecs allaient être enveloppés. Quoiqu'il rendît justice aux latins qui avaient consacré leurs travaux à l'étude des mêmes sciences, il ne trouvait en eux ni le grand savoir, ni la juste méthode, ni l'ordre lumineux ; et il venait en aide à l'insuffisance des docteurs de l'Occident. Il avait donc conçu le projet de faire passer dans la langue latine toutes les productions de la sagesse des grecs, attentif à rendre fidèlement le sens de l'original, plutôt que la grâce du style. Voici ce qu'il dit dans son commentaire du livre de l'*Interprétation* : « Mihi autem, si potentior divinitatis annuerit favor, hæc fixa sententia est, ut quanquam fuerint præclara ingenia, quorum labor ac studium multa de his quæ nunc quoque tractamus, latinæ linguæ contulerit, non tamen quemdam quodam modo ordinem filumque disponendo,

[1] *Parad.*, X, v. 125.

disciplinarum gradus ediderunt; ego omne Aristotelis opus quodcumque in manus venerit, in romanum stylum vertens... Hæc si vita otiumque supererit, cum multa hujus operis utilitate nec non etiam laude contenderim, qua in re faveant oportet, quos nulla coquit invidia» (1).

Il ne s'est trompé ni dans le service qu'il prétendait rendre, ni dans la gloire qu'il en attendait. Son livre de la *Consolation* n'est pas un témoignage moins manifeste de son érudition grecque. On peut voir dans les notes de M. L. Judicis quels nombreux passages il emprunte à Homère, à Platon, en sorte que dans son œuvre la plus originale, dans celle que le moyen âge a surtout lue et admirée, il faisait pénétrer par son style latin, dans les intelligences un reflet de la beauté grecque, le charme de la poésie, et la sublimité des plus belles conceptions de l'Académie. Sa vie fut douce jusqu'au dernier soupir, consacrée tout entière aux lectures grecques. Il a bien mérité de passer pour être en Occident le plus grand et le plus glorieux initiateur des esprits; et, s'il est vrai qu'il s'attira les rigueurs de Théodoric pour avoir souhaité le rétablissement de la liberté romaine, et comploté avec le sénat pour s'entendre avec l'empereur Justin, sa mort confirmait son hellénisme. Il fut décapité vers la fin de l'année 525. « Si au début de sa carrière, il avait pu espérer quelque bien du gouvernement des Goths et accepter la faveur du grand roi qui les commandait, il était tristement revenu de cette illusion, et lorsqu'il les vit de plus près, les Goths ne furent plus pour lui que des barbares sans foi et des voleurs publics » (2). Il n'attendait rien que des malheurs du règne d'Athalaric gou-

(1) Anicii Manlii Severini Boethii *Opera omnia*, Basileæ, 1570. in-fol. t. 1. p. 318.
(2) M. Judicis. p. XXXIX.

verné par sa mère Amalasonte, ou par son oncle Théodat « un barbare frotté d'hellénisme plus pédant que savant, fourbe et bassement cruel, haï des Romains pour son avarice, méprisé des Goths pour sa lâcheté. » La mort de Boèce et celle de Symmaque son beau-père, jetaient un triste voile sur cette royauté des Goths à laquelle la restauration des lettres semble d'abord donner un glorieux éclat.

XIX.

Après les travaux de Boèce on n'ose plus parler de l'hellénisme de Sidoine Apollinaire ou de celui de Fortunat. Il n'est pas douteux que ces deux hommes, le premier surtout, ne connussent le grec, mais ils inclinent visiblement à n'en faire qu'une parure frivole de leur talent. Sidoine Apollinaire fait grand étalage de mots grecs qu'il introduit dans son texte latin ; les diverses matières qu'il traite supposent un emploi fréquent de livres venus de la Grèce; cependant au milieu des Huns, des Hérules, des Goths et des Alains, il a bien à faire s'il veut maintenir sa latinité. Fortunat, qui est en rapport avec toutes sortes de princes barbares, ne peut guère exiger d'eux qu'ils aillent dans leurs études au-delà du latin. N'était-ce pas beaucoup, pour un Frank comme Charibert d'avoir appris le latin. Fortunat pouvait-il imaginer un plus bel éloge que celui-ci :

Cum sis progenitus clara de gente Sygamber,
  Floret in eloquio lingua latina tuo.
Qualis es in propria docto sermone loquela
  Qui nos Romanos vincis in eloquio (1) !

(1) Venantii Fortunati *opera*. lib. VI. c. IV.

Il a beau dire en s'adressant à tous les poètes et à tous les orateurs de son temps qu'ils s'enrichissent des biens de Démosthène, qu'ils s'abreuvent aux sources d'Homère :

> Quos bene fruge sua Demosthenis horrea ditant,
> Largus et irriguis implet Homerus aquis (1),

nous ne pouvons nous laisser aller à cette idée flatteuse que l'on recourût d'une manière si générale et si constante aux textes originaux de ces grands maîtres. La barbarie fait trop de progrès chaque jour malgré les efforts de quelques beaux-esprits. Cependant, Félix, évêque de Nantes, mérite encore qu'on ait dit de lui : « On le regardait comme la lumière de l'Armorique ; et l'on jugeait que cette province possédant un si digne prélat, pouvait entrer en parallèle avec la Grèce et tout l'Orient. Il possédait si parfaitement la langue grecque, qu'il semblait à son panégyrique, que Constantinople fut passée dans l'Armorique. » Il était né à Bourges. Il parlait, dit-on, le grec comme sa langue maternelle (2).

On surprend aussi quelque lueur fugitive d'hellénisme dans Chilpéric ce roi barbare qui faisait des vers latins sur le modèle de ceux du prêtre Sédulius. Il ne devait pas être demeuré tout-à-fait étranger à la connaissance du grec puisqu'il eut recours à l'alphabet de cette langue quand il voulut enrichir la sienne de quatre lettres nouvelles. Il lui prit l'Ω, le Ψ, le Z, le Δ (3) : « addidit autem et litteras litteris nostris, id est A,

(1) Ven. Fortunati *opera*. lib. VIII. c. I.

(2) *Hist. litt. de la France*, t. III, p. 330. — Grég. de Tours. *Hist.* IV, 47, III, 33; X, 15. — Ozanam. p. 407.

(3) Sur les lettres de Chilpéric. *Hist. litt.* t. III, p. 342: Un des plus anciens manuscrits de Grégoire de Tours, qui peut remonter au-delà de 800 ans, les représente de cette façon, Ω, Ψ, Z, Δ. Mais on croit qu'il y a plus d'apparence que ce sont celles qu'Aimoin nous représente sous ces quatre figures Θ, Φ, X, Ω.

sicut Græci habent, Æ, the, vui, quarum characteres subscripsimus. Hi sunt Ω, Ψ, Z, Δ. Et misit epistolas in universas civitates regni sui, ut sic pueri docerentur ac libri antiquitus scripti, planati pumice rescriberentur (1). » Lettré et théologien, ce prince avait quelque jalousie de la grandeur impériale. Lorsqu'il reçut de Tibère à qui il avait envoyé une ambassade, de grands médaillons d'or décorés sur une face de la tête de l'empereur et sur l'autre d'un quadrige monté par une figure ailée avec ces mots « *Gloire des Romains*, » en même temps qu'il concevait une idée des arts de l'Orient, il eut la vanité de rapprocher de ces produits splendides un énorme bassin d'or, décoré de pierreries, qui venait d'être fabriqué par son ordre. Il ne pesait pas moins de cinquante livres. Ce fut parmi les barbares des cris d'admiration sur le prix de la matière et sur la beauté du travail ; il dit alors avec une expression de contentement et d'orgueil : « J'ai fait cela pour donner de l'éclat et du renom à la nation des Franks, et si Dieu me prête vie, je ferai encore beaucoup de choses (2). »

Ces goûts singuliers chez un barbare ont frappé la postérité d'admiration, et l'on avait sculpté plus tard sa statue au portail de Notre-Dame. Il tenait un violon à la main, dans l'attitude d'Apollon (3).

Au temps où vivait Fortunat (il mourut en 609), l'histoire enregistre les noms de quelques savants qui passent pour avoir étudié le grec. Réovalis, médecin de Poitiers, avait étudié en Grèce. Des moines grecs, comme Egidius, venaient chercher dans les Gaules, un ciel plus sévère et des mœurs moins faciles (4).

(1) Greg. Turon. *Hist. Fr.* lib. V. ap. Script. rer. Gallic. et Francic. t. II, p. 260.
(2) Aug. Thierry, *Récits Mérov.* 6e récit, année 581. Grég. — Tur. lib. V.
(3) Montfaucon. *Monum. de la Monarchie*, t. I.
(4) *S. Ægidii vita*. Bolland. 1 septemb. Ozanam, 406.

Une école célèbre florissait alors à Toulouse. Ozanam a parlé des études bizarres qui s'y faisaient, des douze latinités qui y avaient cours, des jeux de mots, des énigmes, des périphrases, des chiffres qui composaient le mérite de Virgile le grammairien. Nous renvoyons les lecteurs (1) à ce qu'il en a dit. Ce qu'il y avait de sérieux dans cette école, c'est qu'on y faisait profession d'étudier le latin, le grec et l'hébreu. C'est dans cette ville que vinrent s'instruire plusieurs moines Irlandais, et nous les avons vus cultiver dans leur patrie les secrets de l'école toulousaine.

Entre les raffinements dont se piquaient les docteurs de Toulouse, le principal était de créer des mots : il les empruntaient à la langue grecque. Ainsi, l'on disait *charaxare*, pour écrire, de *thronos*, trône, on faisait *thors*, le roi qui s'y assied. «Quod Græce dicitur thronus, unde et qui in eo sedet *thors*, id est rex, nominatur.» On lit à la page 94 *anthropea*, à la page 97 *catizo* (2). A Toulouse, on avait deux bibliothèques ; l'une était consacrée aux ouvrages des philosophes païens, l'autre renfermait exclusivement ceux des chrétiens. Cette distinction n'entraînait pas le discrédit des études antiques. On reconnaissait qu'il était nécessaire de laisser aux hommes instruits dans les sciences du siècle, l'habitude de continuer les travaux auxquels ils s'étaient d'abord livrés : « hunc namque morem, ex apostolico-

(1) P. 421.

(2) *Virg. epist.* p. 9. Ozanam. p. 430. — *Maï auctores classici*, t. V, Virgile de Toulouse. Dans l'épitome, V. *de Catalago grammaticorum*, on lit : Erat apud Ægyptum Gregorius Græcis studiis valde deditus, qui tria millia librorum de Græcorum historiis conscripserat. Aput Nicomediam Balapaitus nuper vita functus, qui nostræ legis libros, quos ego in Græco habui sermone, me jubente vertit in latinum, quorum principium est : principio cœlum terramque omniaque astra spiritus intus alit. — P. 94. *Anthropea* mens uno sub totum momento pervolans polum. — P. 97. Hoc ergo nobis omnimodatim *catizandum* est. — P. 13. Adverbium perduo i charaxabis, ut hiic. — P. 14. Adverbium hisdem litteris charaxari solita. — P. 87 Epita (ἔπειτα) igitur. — P. 88. De même Epita, igitur.

rum auctoritate virorum, romana tenuit ac servavit ecclesia, ut christianorum libri philosophorum sepositi a gentilium libris haberentur. Quum enim necesse haberent homines in secularis litteraturæ studiis nati educatique, ut sapientiæ ipsius consuetudinem fideles adhuc retinerent... hocce subtilissime statuerunt ut, duobus librariis compositis, una fidelium philosophorum libros, et altera gentilium scripta contineret (1). »

Cette bibliothèque ou librairie des gentils était sans doute composée en grande partie de livres grecs, s'il faut croire que l'expression *gentilium* avait conservé le sens qu'elle avait eu d'abord dans les écrits de Saint Paul, où elle désigne surtout les grecs. Peut-on douter en effet, qu'il n'y eût alors, même en Gaule, beaucoup de manuscrits grecs, quand on voit Boèce, sans sortir de l'Italie, trouver à sa disposition et sous sa main presque tous les écrits d'Aristote ?

Il n'est pas permis de croire que dans les vingt écoles épiscopales (2) qui existaient au commencement du VIe siècle, dans les Gaules on cultivât le grec. Nous voyons pourtant qu'on y poussait loin l'étude de la grammaire, de la rhétorique et de la dialectique. « Saint Didier de Vienne explique à ses disciples les écrits des poètes, et ne craint pas de profaner, par les louanges de Jupiter, des livres consacrés aux louanges du Christ. » Augendus, abbé de Condat (3), mort en 521, enseigne à ses dis-

(1) *Virgilius Maro præfat.* p. 5. *Epitome*, I, p. 99. *Epist.* p. 41. Ozanam, 432.

(2) Paris, Chartres, Troyes, Le Mans, Lisieux, Beauvais, Poitiers, Bourges, Clermont, Arles, Gap, Vienne, Châlons-sur-Saône; Utrecht, Maëstrich, Trèves, Yvois, Cambrai, Metz et Mouson. *Hist. litt. de la France.* t. III, p. 417. — Joly, *Traité historique des écoles épiscopales*, p. 184. — Grég. Tur. *Hist.* VI, 36.

(3) De même à Condat, on élevait de jeunes moines dans la connaissance de cette langue (la grecque), comme dans celle du latin. C'est ainsi que Saint Eugende, qui en fut abbé dans la suite, y fut instruit sous la discipline de S. Romain et de S. Lupicin : *ut præter latinis voluminibus etiam Græca facundia redderetur instructus*, étude qu'il continua jusqu'au-delà

ciples les deux langues grecque et latine; sans doute, Viventiol qu'Avitus de Vienne appelait pour soutenir cette école, était capable de continuer l'enseignement de ses prédécesseurs (1). La bibliothèque de Ligugé, possédait presque tous les pères grecs et latins. N'oublions pas davantage (2) que Gontran, étant à Orléans en 585, y fut harangué en hébreu, en arabe, en grec et en latin (3). Les auteurs de *l'Histoire littéraire de la France*, font avec assez de vraisemblance et de raison, honneur des harangues en langues grecque, arabe et hébraïque aux juifs qui étaient dès lors fort répandus dans les Gaules (4).

Nous avons recueilli tous les témoignages qui peuvent faire croire que du Ve au VIIe siècle, la connaissance du grec ne s'éteignit pas tout-à-fait dans l'Occident. Nous n'oserions affirmer pourtant, qu'à l'exception de Cassiodore et de Boèce, il y ait eu dans cette période des hommes solidement instruits en cette langue. Quels qu'aient été les efforts des fondateurs d'ordres religieux, ce serait une illusion de croire que leurs préférences les aient portés avec ardeur à l'étude du grec. Sans doute, ils conservaient les ouvrages des pères de l'église grecque, ils y ajoutaient, quand ils le pouvaient, les écrits des philosophes antiques, mais nul désormais n'était capable de saisir ces études d'une prise assez forte, pour qu'elles devinssent utiles.

de soixante ans, qui fut le terme de sa vie. Il est même des auteurs qui soutiennent qu'outre ces deux langues, on cultivait encore dans les anciens monastères, l'arabe et l'hébreu. Mabillon. *Acta B.* t. I, p. 571. n. 4. — Joly, *écol.* l. I, c. 21.— Cités par les rédacteurs de *l'Hist. litt. de la France*, t. III, p. 31. Ibid. p. 60 : « Et Eugende ne fut pas moins heureux dans l'étude. Il y puisa une érudition peu commune, et se rendit familier les auteurs grecs comme les latins. — Meurt en 521.

(1) Ozanam. p. 456.
(2) *Hist. litt. de la France*, t. III, p. 429.
(3) Mabillon. *Acta B.* t. I, p. 662. n. II.
(4) *Hist. litt.* t. III, p. 23.

Nous n'avons pas refusé de croire Ozanam et M. Hauréau, quand ils se sont portés garants de l'hellénisme des Irlandais. Sans doute, les grandes écoles de Bangor, celle des Anglo-Saxons, quelques autres dans les Gaules, ou dans la Germanie, semblent être des foyers de lumière et de science; elles le sont relativement à leur temps et à la barbarie qui s'accroît. Mais l'un et l'autre de ces écrivains pourraient égarer les lecteurs par leurs affirmations trop bienveillantes ou trop enthousiastes. Ce n'est pas sans quelque déception qu'on recourt après ces guides aux ouvrages où ils ont vu, disent-ils, des traces incontestables d'un hellénisme estimable et surprenant. Quelques mots détachés de la langue grecque, quelques citations, sont peu de chose en somme. On y voit une teinture de grec plutôt que les preuves d'une instruction solide. Quelques-uns même de ces mots, comme le *pantorum procerum* qui commence la XIIIe lettre rapportée par Usher et qui est de Saint Aldhem, donneraient une singulière idée de sa science, s'il ne fallait y voir le désir de créer un mot hybride mêlé de grec et de latin, ou l'intention de ménager son correspondant qui lui-même n'est pas fort avancé dans l'étude de la grammaire grecque. Il faut donc se garder de l'illusion pieuse qui fascinait Ozanam; mais il faut maintenir aussi que dès ces temps-là, il y eut des asiles pour la langue grecque, il y eut des esprits cultivés qui se firent un honneur de l'étudier, qui la surent non pas à fond, mais assez du moins, pour que le fameux dicton attribué plus tard à Accurse, *Græcum est, non legitur*, n'ait jamais pu en Occident être d'une vérité absolue et générale du Ve au XVe siècle.

XX.

Encore aujourd'hui au midi de l'Italie, dans la terre d'Otrante, il y a huit pays où l'on parle grec. Ce sont Martano, Calimera, Castrignano, Zollino, Sternatia, Soleto, Corigliano : on les désigne sous le nom commun de Grèce. Dans les environs se trouvent d'autres cités : Curse, Caprarica, Cannole, Cutrofiano, où l'on se souvient encore d'avoir parlé un langage grec qui ne s'y entend plus. A Saint-Pierre, en Galatina (San Pietro in Galatina) au commencement du XVe siècle ou à la fin du XIVe, on parlait grec. Galateo, un savant de Salente, disait à cette époque de cette ville : « cité neuve, habitée par d'honorables citoyens encore grecs. » Une bulle d'Urbain VI, de l'année 1384, s'exprime ainsi : « Quoi qu'à Galatina, il y ait tout à la fois des grecs et des chrétiens latins, les offices divins ne sont célébrés qu'en grec, les latins ne l'entendent pas. » Plusieurs autres cités ont perdu l'idiome grec qu'elles ont parlé longtemps ; dans quelques-unes, on le voit lutter encore contre l'italien qui prévaut. On y trouve quelques vieillards qui parlent grec, et surtout les femmes qui, par un privilége de leur nature, et par l'effet de leurs habitudes casanières, échappent plus que les hommes à l'influence des nouveautés, et des relations politiques ou commerciales (1).

Ces pays que nous venons de nommer parlent des dialectes différents, mais ils s'entendent entre eux,

(1) Voir pour tous ces faits l'ouvrage intitulé : *Studi sui dialetti greci della terra d'Otranto del prof. dott. Giuseppe Morosi, preceduto da una raccolta di canti, leggende, proverbi, e indovinelli nei dialetti medesimi.* Lecce, 1870.

malgré la diversité de certaines locutions, et l'on voit que ces dialectes se rattachent tous à une seule et même origine.

Pott, dans la Revue Germanique, *Philologus* (1), Comparetti, dans ses *Essais*, se sont demandé d'où peuvent venir ces grecs de la Calabre et à quelle époque ils se sont établis dans la région qu'ils habitent encore aujourd'hui. Diverses opinions se sont produites sur cette question. On a cru avec Niebuhr, avec Biondelli (2) que ce sont des restes des colonies antiques de la Grande Grèce ; ou bien avec Zambelios (3) que ces grecs se sont réfugiés en Italie dans les temps modernes, depuis que la domination turque s'est établie dans leur pays. Cette opinion est partagée par Teza (4), et Comparetti semblait y incliner (5). Une troisième supposition fait remonter ces grecs à l'époque de la domination byzantine, c'est celle de M. Morosi, à laquelle dit-il, se rattache désormais M. Comparetti.

M. Morosi établit par des observations philologiques tirées de l'état de la langue grecque, depuis la conquête d'Alexandre, par la comparaison des dialectes actuels rapprochés de cette langue, enfin par des considérations historiques, que les grecs de la Calabre n'ont aucun rapport avec ceux qui fondèrent jadis les cités brillantes de la Grande Grèce. Il fait remarquer qu'on ne trouve, durant la période de la domination romaine, aucune inscription grecque dans ces contrées (6), qu'à l'exception de Calimera, pas une seule ville n'a un nom grec. Il ajoute à ses déductions les témoignages

(1) Ch. XI, p. 245.
(2) *Studi linguistici*. Milano, 1856.
(3) Ἰταλοελληνικά, ἤτοι κριτικὴ πραγματεία περὶ τῶν ἐν τοῖς ἀρχέοις τῆς Νεαπόλεως ἑλληνικῶν περγαμηνῶν. Athènes 1865.
(4) *Nuova Antologia*. Décembre, 1866.
(5) Saggi. p. 19.
(6) Trinchera. *Syllabus Græcarum membranarum*. Napoli, 1865. p. 6.

de Cicéron et de Strabon. Le premier affirme que de son temps, la Grande Grèce était détruite, et Strabon se plaignait amèrement que toutes les cités de la Grande Grèce, à l'exception de Naples, de Regium et de Tarente, se fussent pliées aux usages et par conséquent à la langue de Rome (1).

Dans les temps modernes, sous les règnes d'Alphonse Ier, de Ferdinand Ier d'Aragon et de Charles V, à la suite de Scanderberg, des grecs sont venus s'établir dans la Calabre, mais ils apportaient avec eux un langage où se distinguaient sans peine les défectuosités que le commerce avec les Turcs, les Italiens et les Français, y avait introduites; tandis que la langue de ces colonies n'en offre aucune trace (2).

Si l'on cherche à quelle époque ces colonies sont venues fixer leur séjour en Italie, on est porté à conclure qu'elles n'ont pu le faire par suite de la conquête de Justinien. A cette époque, le droit romain, les institutions, les traditions latines, régnaient encore à Constantinople, et, quoique déjà on voie le grec s'introduire dans la rédaction des Novelles, l'empereur ne pouvait avoir la pensée d'helléniser l'Italie. La population de l'empire d'Orient n'était pas d'ailleurs tellement exubérante qu'elle pût envoyer en Italie de nombreuses colonies.

Que fit Bélisaire quand il voulut repeupler Naples où la férocité de son armée avait fait presque un désert? Il ne demanda pas à la Grèce de nouveaux habi-

(1) Morosi, p. 190.

(2) Nè dopo infine che nel greco s'insinuarono voci francesi duranti le crocciate et l'impero latino, e voci italiane e specialmente venete; nè, a piu forte ragione, dopo che vi s'insinuarono voci slave, albanesi e turche. Giacchè in questi dialetti greci non si odono altre parole straniere, che le latine introdotte in Grecia dalla conquista romana, et le italiane che, insieme altresi con qualche forma grammaticale, loro prestarono i dialetti italiani che li serrano in mezzo. P. 191, col. 1.

tants, mais à l'Italie elle-même. La chute de la domination des Ostrogoths n'entraîna pas leur disparition du pays où ils s'étaient installés. Bien peu repassèrent les Alpes pour retrouver dans la Gaule et dans l'Espagne la liberté dont jouissaient leurs frères. Les autres s'accordèrent avec Bélisaire et Narsès et demeurèrent dans leur établissement. Il n'y avait donc alors aucune raison pour que l'élément grec s'introduisît dans la terre d'Otrante et dans la Calabre. Parmi les soldats de l'empereur, il n'y avait de grecs que dans une très-faible proportion. Les Ibères, les Avares, les Sarmates, les Gépides ou les Lombards y étaient en plus grand nombre. Excepté à Ravenne ou à Rome, on ne trouve ailleurs nulle trace d'écoles grecques, et, de plus, au milieu du VIe siècle, la langue grecque n'avait pas encore le caractère qu'elle affecte dans les dialectes dont nous nous occupons (1).

Il est encore moins probable que ces peuples aient passé en Italie après la conquête des Lombards. Ce pays toujours troublé ne pouvait offrir nul attrait à des colons venus de la Grèce; il n'y avait pour eux ni sécurité, ni profit. Si les empereurs les y avaient transportés de force, ils les auraient fixés de préférence autour de Ravenne ou de Rome dans la Pentapole, c'était là que se portait tout l'effort des Lombards.

C'est à partir du second quart du VIIIe siècle que devient plus probable l'arrivée des colonies grecques dans le midi de l'Italie. La persécution des Iconoclastes poussa hors de la Grèce une quantité considérable de moines. Ils n'ont pas dû s'en aller seuls d'un pays où l'on heurtait si violemment leur foi. Des populations laïques ont dû les suivre. Il y eut une révolte contre le décret impérial qui proscrivait le culte des images, et

(1) Morosi, p. 205, col. 2.

les rigueurs du gouvernement militaire de Léon étaient de nature à pousser en Italie la foule mécontente des chrétiens orthodoxes. De l'Italie centrale vinrent aussi d'autres habitants grecs, quand l'exarchat de Ravenne fut détruit, et que les Lombards cédèrent leur conquête aux Francs. Un siècle plus tard, l'invasion des Sarrasins en Sicile dut augmenter encore cette population d'Hellènes. On peut donc avec quelque probabilité assurer que l'arrivée des colonies grecques se place entre les deux puissantes restaurations de la souveraineté byzantine opérées par les règnes de Basile Ier et de Basile II. Voici la conclusion de M. Morosi « Epperciò io credo non andar lontano dal vero affermando che queste colonie ci vennero durante il regno di Basilio Iº o di Leone VIº, nel tempo in cui la signoria bizantina raggiunse il colmo della potenza e dello splendore in Italia (1). »

M. Morosi appuie son opinion sur les noms de lieux en Calabre qui sont tout-à-fait grecs, sur les noms de famille qui se retrouvent encore aujourd'hui dans l'Italie et dans la Grèce, sur les mots byzantins restés dans les dialectes italiens de ce pays, enfin sur les parchemins italo-grecs, où se retrouvent dans des inventaires et des actes privés, les formes grammaticales, la syntaxe et le lexique qui vivent encore dans le langage du peuple illettré de la Grèce: ce qui prouve, ajoute-t-il, qu'ils ne se rapportent pas seulement à des monastères ou à des églises grecques, mais à des colonies d'Hellènes entièrement laïques (2).

(1) P. 206, col. 1.

(2) Noms de lieux Riàce (Ῥυάκι) Rizàci (Ῥυζάκι) Monastaràci (Μοναστηράκι) Velanìdi (Βελανίδι) Neocàstro et Policàstro (Νεόκαστρον et Πολύκαστρον). Noms de famille. Barda, Carnòpulo, Coriòti, Platocèfalo, Cacùri, Macrì, Marafiòti. Βάρδας, Χαρνὸπουλος, Κορυώτης, Πλατυκέφαλος, Κακούρης, Μακρῆς, Μαραθιώτης. — Mots byzantins. Limba (λύμβας) Catino, Còccalo (κόκκαλον)

Les discussions religieuses de l'Orient n'allaient jamais sans proscriptions. Le parti vainqueur appuyé des forces de l'empereur proscrivait ses ennemis sans pitié. C'est à une persécution de ce genre suscitée par l'hérésie du monothélisme que l'Italie dut une première colonie de moines grecs. Ainsi, sous le pontificat du pape Martin Ier (649–654), furent bâtis à Rome les premiers monastères grecs. C'est l'opinion du P. Hardouin dans sa *Collection des Conciles* (1). Les abbés de l'Orient, fugitifs, s'adressent ainsi au souverain pontife : « Generalitas habitantium in hac antiqua alma urbe Roma Græcorum abbatum et monachorum servorum vestræ sanctitatis, docemus ut subter.... » (2)

Les émigrations furent plus fréquentes et plus nombreuses, quand les empereurs Léon l'Isaurien (3) et son

cranio, pitta pizza (πήτα πίτα) torta, prôvola (Πρόγαλα) Cacio ancora giovane; Càccavo... Càccamo (κάκκαβος) Celòna (Χελώνη) Cuccuvàja, Cuccuvascia (κοκκοβαῦ, Aristoph.) Vastaso (Βαστάζω). Morosi, p. 206.

(1) T. III, p. 719.

(2) Zambelios. Βυζαντίναι μελέται. Athènes 1858, note 108,1ς'

(3) Lamii, *Deliciæ eruditorum*. Florentiæ, 1737. t. VII. — Rochus Pyrrhus, in suæ Siciliæ sacræ libro IV, triginta Basilianorum Cœnobia in Sicilia existentia recenset, atque describit, quorum plurima sub Constantino Copronymo excitata fuisse videntur, quum scilicet ille impius imperator edicto promulgato (718-741) vetuerat esse monachos in Oriente. Tunc enim ingens monachorum Orientalium multitudo sese in urbem et Italiam infudit, quorum quum Græca lingua esset peculiaris, eosdem in monasteriis collocatos voluit Paulus papa se ea præstare quod consuevissent in monasteriis Orientis, et psalmorum cantus, aliaque officia ecclesiastica sua ipsorum lingua absolvere ut scribit Baronius, annalium Parens eminentissimus. Quod quidem, succedentibus temporibus, usque ad suam ætatem, hoc est usque ad annum 1640, et quod excurrit, servatum esse testatur Rochus Pyrrhus, Netini Cœnobii Basiliani abbas... Cum quo nescio quomodo conciliare præstantissimum Montemfalconium, qui cap. XV Diarii Italici scribit, in Calabria, et aliis Neapolitani regni regionibus, atque in Sicilia, linguæ Græcæ in ecclesiasticis officiis usum fuisse, donec Sixtus IV vetuit ne quis nisi latine divina officia persolveret. Nisi dicamus Sixti IV edictum ad monachos etiam Basilianos extensum non fuisse; sed tantos clericos sæculares, aliosque aliorum ordinum monachos respexisse. Et quidem Mabillonius itinere Italico tradit monachos Cœnobii Cryptæ-ferratæ duodecimo ab urbe lapide distantis missam Græce celebrare, sed Romano ritui prorsus accommodatam. — Ibid. Quis ignorat laudatum Baronium tradere sub Leone quoque Armenio, imperatore, sacrarum imaginum hoste, orthodoxos monachos Constantinopoli, et ex aliis Orientis partibus exactos et extorres in Italiam et Romam confugisse ?

fils Constantin Copronyme, eurent déclaré la guerre aux images. Le premier se croyait capable de repousser les efforts des Arabes et de consolider à jamais l'empire de Constantinople s'il avait seulement les trésors des couvents, et s'il faisait des soldats de tous ceux qui les habitaient. La spoliation de leurs biens, la persécution contre leurs personnes, le service militaire imposé aux moines, les poussèrent en foule hors de leur pays. Rome, où régnèrent successivement deux papes ennemis des Iconoclastes, Grégoire II et Grégoire III (715-741), s'offrait à eux comme le meilleur asile.

Déjà la Sicile, la Calabre et l'Apulie étaient remplies de sujets byzantins, à tel point que ces contrées avaient perdu les usages latins, et que la langue grecque avait remplacé leur idiome national (1). Ces pays gagnés à la cause des Iconoclastes, ne pouvaient les retenir, ils affluèrent donc dans la ville papale. Ils apportaient avec eux leurs images, les reliques de leurs saints et leurs livres. Grégoire III eut pour eux la plus grande bienveillance, et il fit bâtir pour les recevoir un magnifique couvent qu'il consacra à Saint Chrysogone. C'était un refuge qui leur était ouvert, ils avaient la liberté d'y faire leurs offices dans leur langue et selon leur rite national (2). Paul Ier (757-767) en fit autant. Il poussa même plus loin la magnificence; de sa propre maison, il fit un monastère, celui de Saint-Serge. Une bulle signée de tous les cardinaux, écrite en caractères grecs, perpétue le souvenir de cet acte de bienfaisance qui date de 761 (3).

Le nombre des Grecs qui affluaient à Rome devint

(1) Zambelios. Βυζαντίναι μελέται, p. 270. — Ἐκκλησίας τὰς πλείστας τῶν ἐπισκοπῶν Σικελίας, Καλαβρίας, καὶ Ἀπουλίας, ὥστε ἀποβαλέσθαι πᾶν ἔθιμον λατινικὸν καὶ ἀσπασθῆναι τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν.

(2) Rodotà, Rito greco, t. II, p. 62, cité par Zambelios. p. 311.

(3) Baronius, an. 761, 15.

successivement si nombreux, que les papes furent obligés de leur construire de nouveaux monastères. Tels furent les couvents de Saint-Sabas, de Saint-Alexis, de Saint-Grégoire, de la Mère-de-Dieu et beaucoup d'autres, où les Grecs pendant des siècles ont conservé leurs usages et leur langue. A l'année 818, Baronius écrit ceci : « Erat enim extorrium haud exiguus numerus monachorum, ut non sufficerent alia quæ in urbe erant Græcorum monasteria (1). »

Dans ces nouvelles demeures, les Grecs restaient fidèles à tous les usages de leur patrie ; ils se plaisaient même à en rappeler les souvenirs les plus intimes. C'est ainsi qu'ils appelèrent un couvent du nom de Sainte-Marie en Cosmédin, pour conserver le souvenir et le nom du quartier de Constantinople qu'on désignait par le terme de Κοσμηδίον. C'est ainsi qu'ils apportèrent avec eux l'image de la Sainte-Vierge et le portrait miraculeux du Christ envoyé jadis au roi Abgar. « On voit encore dit Zambelios (2), cette statue, et à ses pieds on lit en grec cette inscription : Θεοτόκῳ ἀειπαρθένῳ. »

Une autre troupe de moines, dit le même écrivain, vint en Italie, à la suite de la seconde persécution des images en 817. A cette époque, le pape Pascal Ier affecta aux fugitifs le monastère de Saint-Praxède, afin que, suivant l'expression d'Anastase, le bibliothécaire, ils y chantassent en grec, le jour et la nuit, les louanges de Dieu et des saints : « Diu noctuque Græcæ modulationis psalmodia laudes omnipotenti Deo sanctisque illis ibidem quiescentibus sedulo persolverent. » Ces couvents grecs, avec le temps, se multiplièrent à tel point que vingt abbés grecs reçurent le privilége

(1) An. 818 n° 13.
(2) P. 312.

d'entourer le trône papal dans les cérémonies pontificales (1).

En 750, le pape Zacharie accueillit à Rome les religieuses du couvent de Sainte-Anastasie, chassées par la persécution. Le couvent du Champ-de-Mars devint leur refuge, c'est là qu'elles déposèrent l'image de la Vierge, peinte, dit-on, par Saint Luc. Avec d'autres reliques elles avaient apporté celle de Saint Grégoire de Nazianze. Ces femmes grecques fondèrent dans ce couvent une école pour les femmes. Tant qu'il en survécut une, leur enseignement se continua avec éclat; après leur extinction, les écolières italiennes passèrent de cet ordre grec à celui de Saint Benoit, et elles perdirent la mémoire du premier établissement. « Αἱ δὲ ἑλληνίδες συνιστῶσιν ἐν τῇ μονῇ ταύτῃ γυναικεῖον παιδευτήριον, ὅπερ διαπρέπει ἐπὶ σεμνότητι καὶ ἱερομαθείᾳ ἐφ' ὅλης ζωῆς των. Μετὰ τὴν ἀποβίωσίν των, ὅμως, αἱ μαθήτριαι ἰταλίδες, ἀπὸ τοῦ ἑλληνικοῦ τάγματος μεταβάσαι εἰς τὸ λατινικὸν τοῦ Ἁγίου Βενεδίκτου, ἀπώλεσαν τὴν ἀνάμνησιν τῆς πρώτης καθιδρύσεως (2). »

Sans dire avec Zambelios (3), que les moines grecs trouvèrent le clergé italien dénué de toute instruction, « οἱ δὲ πεπαιδευμένοι τῶν μοναχῶν, εὑρόντες τὸν Ἰταλικὸν κλῆρον πάντως ἀνεπιστήμονα καὶ ἀπειρόκαλον (4), » sans croire avec lui que les villes de l'Italie fussent dépourvues de livres ἐλλειπεῖς βιβλίων, on ne saurait nier que ces étrangers ne fussent beaucoup plus instruits que leurs hôtes, et qu'ils n'aient payé en lumières, en écrits, en traduc-

(1) Προϊόντος δὲ τοῦ χρόνου τοσοῦτον τὰ Γραικικὰ μοναστήρια πολλαπλασιάζονται ἐπὶ τὴν Ῥωμαϊκὴν ἐπικράτειαν, ὥστε εἴκοσιν Ἕλληνες ἡγούμενοι ὑπολαμβάνουσι τὸ προνόμιον τοῦ περικυκλοῦν τὸν παπικὸν θρόνον ἐν ὥρᾳ Πατριαρχικῆς λειτουργείας. — Zambelios, p. 312.

(2) Zambelios. Ibid. p. 313.

(3) P. 313.

(4) Zambelios appuie cette assertion sur le fait que voici : Ὁ Mabillon ἀναφέρει μίαν ἐπιστολὴν τοῦ Πάπα Ἀδριάνου Α' ἐν ᾗ παραλείπονται οἱ στειχοιωδέστεροι κανόνες τῆς γραμματικῆς καὶ τῆς ὀρθογραφίας. Append. in Rem diplom.

tions, en leçons de toutes sortes, les bons offices qu'ils recevaient du clergé italien. A Rome, à Naples, dans la Calabre, dans la Sicile, ils répandirent autour d'eux la connaissance du grec, ils traduisirent en latin beaucoup d'ouvrages des pères de l'église grecque, et copièrent quantité de livres de l'antiquité païenne aussi bien que chrétienne. Lorsque Paul Ier envoyait à Pépin tous les livres qu'il avait pu trouver, disait-il, un recueil d'antiennes et de répons, la grammaire *(sic)* d'Aristote, les livres de Denys l'Aréopagite, une géométrie, un traité d'orthographe, tous les écrivains grecs, ne puisait-il pas dans les trésors des abbayes grecques (1)? Les richesses que Rasponi a cataloguées dans la bibliothèque de Saint-Jean de Latran, ont selon toute probabilité appartenu d'abord à des moines orientaux. On compte parmi leurs disciples avérés deux hellénistes Jean-le-Diacre et Anastase le bibliothécaire. C'est à ces fugitifs que l'on doit l'établissement à Bénévent d'une académie, où, selon le témoignage d'un anonyme de Salerne, on comptait trente-deux philosophes, dont le plus célèbre est Hildéric (2).

Enfin, il faut souscrire aux conclusions de Zambelios que voici : « A partir de cette époque, les sciences sacrées et profanes fleurissent en Italie. Le clergé de ce pays prend l'amour des lettres, les églises retentissent des psalmodies grecques, les écoles sont pleines de disciples; des philosophes platoniciens ou aristoteliciens devancent le temps de l'académie de Florence. Grecs et Italiens travaillant à l'envi à la régénération du pays,

(1) Epist. XIII, Pauli papæ ad Pippinum : « Direximus etiam excellentissimæ Præcellentiæ vestræ et libros quantos reperire potuimus, id est antiphonæ et responsale, insimul artem grammaticam *(sic)* Aristotelis, Dionysii Areopagitæ libros, geometricam, orthographiam omnes græco eloquio scriptores. » Ozanam. *La Civilisation chrétienne*, etc, t. II, p. 527.

(2) *Rerum Italicarum*. Pars II, t. II, ch. 124. — « Τριάκοντα δυό φιλόσοφοι συνήγμασαν, ὧν διασημότερος ὁ Ἰλδέριχος. » Zambelios, 313.

les différences nationales ne s'aperçoivent plus, en bien des cas, dans les biographies. Qui ne connaît pas cette série ininterrompue d'hellénistes et de latinistes qui, commençant à ce moment-ci, va jusqu'au XVe siècle, et rencontre les Bessarion et les Lascaris? Les siéges des archevêchés, les siéges des abbayes occupés en Italie, jusqu'à ce jour, par des hommes étrangers aux lettres, sont maintenant illustrés par des savants d'origine grecque, tels que Philagathos de Plaisance, Nil de Grottaferrata, Chrysolaos de Milan, Barlaam Hierakis, ou encore par des hellénisants, comme Luitprand, de Crémone, Jean de Pise et tous les autres clercs ou laïques que mentionne savamment l'écrivain de la littérature greco-italienne (1). De là, vient l'établissement de ces bibliothèques de Rome, d'Otrante, de Messine, de Patère (la ville a disparu), de Venise, d'où sortiront quand le temps en sera venu, les écrits des auteurs classiques les plus sérieux, pour le développement de l'esprit humain et l'accroissement de son énergie. Les semences de l'hellénisme tombent de nouveau sur une terre féconde et produisent des fruits; une seconde fois, depuis l'époque de Polybe et de Plutarque, la science hellénique, sortie de chez elle, embellit Rome et provoque l'essor de la pensée (2). »

(1) Giam-Girolamo Gradenigo, Teatino. *Prospetto della litteratura greco-italiana.* Zambelios ajoute à cette indication : Βιβλίον δυσεύρετον, αλλὰ τηρούμενον ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἀθήναις Ὀθωνείου πανεπιστημείου. Cet ouvrage est à la bibliothèque nationale de Paris.

(2) Zambelios, p. 314 : « Ἀπὸ τῆς ἐποχῆς ταύτης, τὰ ἱερὰ καί ἐγκύκλια μαθήματα ἀναθάλλουσιν ἐν Ἰταλίᾳ, ὁ ἐγχώριος κλῆρος φιλογραμματεῖ, αἱ ἐκκλησίαι ἠχολογοῦσιν ἑλληνικὰς ψαλμωδίας, τὰ σχολεῖα γέμουσι μαθητῶν, φιλόσοφοι πλατωνίζοντες, ἢ ἀριστοτελίζοντες προαπαντῶσι τὸν αἰῶνα τῆς Φλωρεντινῆς Ἀκαδημίας, Ἑλλήνων τε δὲ καὶ Ἰταλῶν δμοθυμαδὸν συναγωνιζομένων εἰς τὴν ἐξευγένισιν τῆς χώρας, αἱ ἐθνικαὶ διακρίσεις πολλάκις ἐν ταῖς βιογραφίαις διαλείπουσι. Τίς δὲν γινώσκει τὴν ἀδιάκοπον σειρὰν τῶν ἑλληνιστῶν καὶ λατινιστῶν ἥτις ἀπὸ τοῦδε ἀρχομένη ἥκει μέχρι ΙΕ' ἑκατονταετηρίδος, εἰς ἀπάντησιν τῶν Βησσαριώνων καὶ τῶν Λασκάρεων; Τὰς ἀρχιεπισκοπικὰς, καὶ ἡγουμενικὰς ἕδρας τῆς Ἰταλίας, ἐφ' ὧν

Il est impossible pourtant de n'apporter pas quelque restriction aux affirmations trop faciles de Zambelios, quand on voit les envoyés de Nicolas Ier, Zacharie et Rodoald, chargés de le représenter à Constantinople dans un synode, ignorer la langue grecque, au point de ne rien comprendre à ce qui se faisait dans l'assemblée, et de se montrer trop favorables aux grecs (1). Notons aussi qu'on place ordinairement vers l'an 690 l'éclipse momentanée du grec en Italie (2).

XXI.

Les noms de Paul Diacre et de Jean de Pise nous ramènent à la France. Les savants qui se sont instruits à l'école des grecs vont devenir nos maîtres. Dans cette première renaissance qui commence à Pépin, se développe sous Charlemagne, se maintient sous Charles-le-Chauve, et décline sous ses fils, l'hellénisme a sa part. Il est intéressant d'en suivre les

ἐκάθησαν πρότερον ἄνδρες ἀγράμματοι, σεμνύνουσιν ἐπὶ τοῦ παρόντος σοφοί, ἢ Ἕλληνες τὸ γένος, οἷον ὁ Φιλάγαθος Πλακεντίας, ὁ Νεῖλος Γροτταφερράτας, ὁ Χρυσόλαος Μεδιολάνων, ὁ Βαρλαὰμ Ἱεράκης, ἢ ἑλληνίζοντες, ὡς ὁ Λιουτπράνδος Κρεμώνης, ὁ Πισσαῖος Ἰωάννης, καί οἱ λοιποὶ κληρικοί τε καὶ λαϊκοί, τῶν ὁποίων ἐπισταμένως μνημονεύει ὁ συγγραφεὺς τῆς Ἑλληνοϊταλικῆς φιλολογίας. Ἐντεῦθεν δ'ἄρχεται καὶ ἡ σύστασις βιβλιοθηκῶν ἐν Ρώμῃ, ἐν Ὑδροῦντι, ἐν Μεσσήνῃ, Πατήρῃ, Βενετίᾳ, ὅθεν τὰ σπουδαιότερα τῶν κλασσικῶν συγγραμμάτων ἐξέρχονται εἰς τύπον ἐν καιρῷ τῷ δέοντι, πρὸς ἀνάπτυξιν τοῦ πνεύματος, καὶ ἐπέκτασιν τῆς ἀνθρωπίνου ἐνεργείας. Τὰ σπέρματα τοῦ Ἑλληνισμοῦ πίπτουσιν αὖθις εἰς εὔγονον γῆν, καρποφοροῦσι δευτέραν φορὰν, μετὰ τὴν ἐποχὴν τοῦ Πολυβίου καὶ τοῦ Πλουτάρχου, ἡ Ἑλληνικὴ φιλομάθεια, ἀποδημοῦσα, καθωραΐζει τὴν Ῥώμην, προκαλεῖ τῆς διανοίας τὴν ἀναπτέρωσιν. » σελ. 314.

(1) Cramer. *De Græcis medii ævi studiis, pars altera.* p. 4. Sundiss, 1853.
(2) *Annales Suevici.* Mart. Crusius. p. 274.

vicissitudes à l'aide des renseignements épars que l'histoire littéraire a recueillis.

La politique et la guerre ayant uni Pépin, fils de Charlemagne avec le duc de Bénevent, il s'établit entre eux des rapports qui ne furent pas inutiles à la connaissance du grec dans notre France. Il vint de ce pays chez nous de fréquentes ambassades ; les années 797, 798, 799 et 802, sont les époques où les relations furent les plus suivies. Ces ambassadeurs, qui ne parlaient que le grec, restèrent longtemps à la cour des Francs, y furent comblés d'honneurs, et s'ils ne firent pas des élèves dans leur langue, ils en firent au moins connaître quelques détails, et jetèrent les semences d'une instruction qui se développera plus tard (1). Le commerce très-actif qui se faisait entre Constantinople d'une part, Venise, Durazzo et Amalfi de l'autre, entretenait les peuples dans une certaine notion de la langue grecque.

Sous Charlemagne, ces rapports devinrent plus marqués. Le désir qu'avait conçu cet empereur de recueillir les débris de l'empire d'Orient, le projet de mariage qu'il poussa fort loin avec l'impératrice Irène, préparèrent la renaissance des études grecques. Les empereurs de Constantinople, Nicéphore, Michel et Léon cultivèrent son amitié, accréditèrent auprès de lui des ambassadeurs et firent avec lui des traités de paix. Constantin, en 786, envoya des ambassadeurs à Charlemagne pour lui demander la main de sa fille aînée Rothrude (2). Puis, c'est l'impératrice Irène qui

(1) *Ann. Bertinian. ap.* Pertz script. t. I, p. 413, seq. cité par Cramer, p. 5.

(2) S'il faut en croire Cedrenus (*Hist. comp.* t. II, p. 21. éd. Bonn) le traité conclu et les accords arrêtés, l'empereur d'Orient laissa auprès de la jeune princesse un de ses eunuques, afin de lui apprendre le grec et de l'instruire des usages de la Cour impériale. « Γενομένων συμφώνων καὶ ὅρκων κατελείφθη Ἐλισσαῖος ὁ εὐνοῦχος εἰς τὸ διδάξαι αὐτὴν (τὴν θυγατέρα ἐρυθρὼ) τά τε τῶν

lui députe en 798, Michel Ganglione et Théophile, prêtre de l'église des Blaquernes. Lui-même envoie à Constantinople l'évêque d'Amiens, Jessé et le comte Hélingaud (1). On peut voir dans Eginhard, ces échanges répétés d'ambassades.

Voici le détail le plus curieux d'une de ces cérémonies où la politique avait plus de part que la littérature. Les députés de Michel, Arsaphe et Théogniste, parurent devant l'empereur à Aix-la-Chapelle (812) et le saluèrent *en leur langue* en qualité d'empereur.

Tous les historiens de Charlemagne nous disent qu'il avait appris le grec, « et qu'il l'entendait mieux qu'il ne le parlait (2). »

Cette louable activité d'esprit aurait dû exciter autour de lui une vive émulation. Il ne paraît pas cependant qu'il en ait été ainsi. Les grands seigneurs, qui avaient les plus hautes places dans son palais, ne se piquaient guère d'hellénisme, et ils n'en partaient pas moins volontiers pour Constantinople. Cette ignorance de la langue leur attirait des désagréments de la part des grecs fort disposés à traiter de barbares et à soumettre à de rebutantes épreuves ceux qui ne s'exprimaient pas dans leur langue. On sait la mésaventure d'Hatton, évêque de Bâle, de Hugues, comte de Tours, et d'Aio, de Forli ; ils avaient été fort maltraités et renvoyés avec toutes sortes d'affronts.

Quant Arsaphe et Théogniste vinrent à leur tour en France, envoyés par Michel, Charlemagne voulut punir

Γραϊκῶν γράμματα καὶ τὴν γλῶσσαν καὶ παιδεῦσαι αὐτὴν τὰ ἤθη τῆς Ῥωμαίων βασιλείας. » Une princesse destinée à vivre dans un royaume étranger ne fait pas seule le voyage, elle emmène avec elle des officiers et des femmes qui ont également besoin de savoir la langue du nouveau pays qu'elle va habiter. On peut donc supposer qu'il se forma dès lors autour de la fille de Charlemagne une école dont elle n'était pas l'unique élève.

(1) *Annales d'Eginhard.* — *Le Président Cousin.* — *Hist. de l'Empire d'Occident.*

(2) Eginhard. *Vie de Charlem.* p: 31.

sur eux l'insolence de leur Cour. Il les fit longtemps promener dans son royaume, les exposant à des courses inutiles et coûteuses. Quand ils furent enfin bien las de ces rebuffades et épuisés d'argent, Charlemagne les reçut à Aix-la-Chapelle. Il leur ménagea plus d'une surprise désagréable, se moquant de leurs bévues. Plusieurs fois, ils s'étaient prosternés devant des officiers du palais, croyant voir en eux, grâce à la magnificence qui les entourait, l'empereur lui-même. Enfin, ils arrivèrent jusqu'à lui. Ils le virent dans un éclat qui dépassait tout ce qui s'était jusque là offert à eux. Il était entouré de sa famille et appuyé sur Hatton et sur Hugues, le comte de Tours. Les ambassadeurs reconnurent aussitôt les députés qu'ils avaient maltraités à Constantinople. Leur terreur fut grande, ils se jetèrent à ses pieds, et ils ne s'en relevèrent qu'après avoir reçu de lui la promesse de leur pardon. Ils firent alors en langue grecque l'éloge du prince et l'appelèrent empereur et roi, *imperatorem καὶ βασιλέα* (1).

L'un des héros de cette aventure, Hatton, abbé de Reichenau (2), paraît cependant avoir étudié le grec, puisqu'il donne le titre d'*hodoeporicum* au livre dans lequel il a fait la relation de son voyage à Constantinople (3). Cette abbaye de Reichenau conserva la tradition de l'hellénisme. On y voit, en effet, Walafrid Strabon, moine, puis abbé, disciple de Raban Maur, citer Homère, Platon et Sappho, dont il ne connaissait peut-être que les noms, mais il faut remarquer surtout, qu'en 866, un de ses disciples

(1) Martin Crusius. *Annales Suevici*, p. 9.
(2) Abbas Augiensis.
(3) On lit dans Martin Crusius, *Annales Suevici*, p. 329 : Hoc tempore, 782, Petrus quidam divitis Augiæ abbas erat, homo decrepitæ ætatis ; hic tamen Romam petivit et psalterium septuaginta interpretum consecutus in Augiam detulit. Intelligo græcum psalterium, hoc tunc miraculum fuisse in Germania videtur.

qui fut un des hommes les plus savants du IXe siècle, Ermenric, partit pour la Bulgarie, afin d'évangéliser ce pays où l'on parlait grec (1). On trouve dans les écrits de Hatton, des mots grecs comme *exhippitare*, *pascemata*, *logo kyriou* (2).

Nous ne redirons pas tout ce que Charlemagne a fait pour les écoles. Nous bornant à ce qui est l'objet de nos recherches, nous ferons observer qu'il fonda en 805 à Osnabruck, (M. Cramer dit en 804), une école avec priviléges, où l'étude du grec et du latin devait être l'objet des plus grands soins de la part des maîtres (3). L'empereur voulait en faire une sorte d'institut d'où il pourrait tirer au besoin des ambassadeurs instruits dans la langue grecque et capables d'être chargés de missions en Orient. Voici, en effet, les termes du décret de fondation : « Nisi forte contingat, ut imperator Romanorum vel rex Græcorum conjugalia fœdera inter filios eorum contrahere disponant, tunc ecclesiæ illius episcopus, omni sumptu a rege vel imperatore adhibito, laborem simul et honorem illius legationis assumat. Et hoc ea de causa statuimus, quia in eodem loco Græcas et latinas scholas in perpetuum manere ordinavimus, et nunquam clericos utriusque linguæ gnaros ibidem deesse confidimus (4). » Les paroles sont précises, l'intention est formelle; avant la fondation du collége de France, par François Ier, on ne trouve pas de disposition plus favorable à la langue grecque dans notre pays.

Ce laborieux empereur ne se contentait pas de fonder des écoles, il donnait lui-même l'exemple de l'étude la plus sérieuse. Il nous apparaît presque comme un véritable helléniste. Thegan, l'historien de son fils Louis, nous

(1) Cramer. Ibid. p. 16.
(2) Mai. *Script. Vatican.* t. VI.
(3) Martin Crusius. *Annales Suevici.* p. 6.
(4) Cramer. Ibid. 17.

dit que depuis le départ de l'empereur Louis, Charles ne s'occupa qu'à la prière, qu'au soulagement des pauvres, et qu'à corriger des livres. L'année qui précéda sa mort, ajoute-t-il, il corrigea très-exactement sur le grec et sur le syriaque l'évangile de Saint Mathieu, de Saint Marc, de Saint Luc et de Saint Jean. Il n'y en a pas beaucoup dans la suite de nos rois que nous trouvions occupés de tels soins. « Quatuor evangelia Christi in ultimo ante obitus sui diem cum græcis et syris optime correxerat (1). »

On ne sera pas surpris qu'il eût rassemblé quantité de livres et formé déjà une bibliothèque considérable. Comme beaucoup de nos princes qui ont toujours laissé se disperser les livres qu'ils avaient acquis, il n'eut pas l'idée d'en fonder un dépôt durable, il laissa cette gloire à Charles V. Il ordonna donc, dans son testament, que ses livres fussent vendus à juste prix à ceux qui voudraient s'en rendre acquéreurs, à la condition qu'on distribuerait aux pauvres l'argent qu'on en aurait fait. « In testamento suo Karolus de libris quorum magnam copiam in bibliotheca sua congregaverat, statuit ut iis qui habere vellent, justo pretio venderentur, pretium in pauperes erogaretur (2). »

Si nous recherchons dans la haute société de ces temps les personnages amis de la science qui n'ont pas ignoré le grec, nous avons à citer Louis-le-Débonnaire. Thegan son historien nous apprend qu'il avait fort bien appris les langues grecque et latine. Comme Charlemagne, il entendait mieux le grec qu'il ne le parlait. Nous le voyons recevoir de fréquentes ambassades de Constantinople, tantôt à Aix-la-Chapelle, tantôt à Compiègne, les traiter avec beaucoup de civilité et de munificence

(1) *De gestis Ludovici imperatoris*, ch. 7. Pertz. *monum. Histor. Germanicar.* I, p. 592.
(2) Martin Crusius. *Annales Suevici*, p. 8.

et renvoyer les ministres des princes étrangers fort satisfaits de sa courtoisie.

Le monastère de Saint-Gall fondé l'an 630, nous offre un exemple curieux du goût pour les études grecques dans une femme du plus haut rang. C'est à Ekkehard l'historien de cet illustre couvent que nous en devons la connaissance (1). Hedwige, fille du duc Henri, fut fiancée à l'empereur Constantin. Des Eunuques venus d'Orient lui enseignèrent parfaitement la langue grecque. Hedwige refusa le glorieux mariage qu'on lui offrait et devint l'épouse de Burkart qui bientôt la laissa veuve avec une grande fortune. Elle se consacra tout entière à l'étude et se mit entre les mains d'Ekkehard lui-même qui la dirigea dans ses travaux.

Une historiette, rapportée par le même écrivain, nous fait savoir qu'elle n'était pas la seule femme à recevoir les leçons d'un moine. Ruodmann, un abbé du voisinage, ayant, avec malice, dit à l'oreille d'Ekkehard qui s'empressait de le quitter : « Fortunate, qui tam pulchram discipulam docere habes grammaticam. » Celui-ci lui riposta avec la même malice et lui dit : « Tu Sancte Domine, Kotelindam monialem pulchram discipulam caram docuisti dialecticam. » On voit que ces écolières n'attendaient pas pour étudier d'avoir passé l'âge de la jeunesse et de la beauté (2).

Nous ignorons si Kotelinde avait appris le grec sous

(1) *IV Casus S. Galli* ch. X, Pertz, t. II, p. 122.

(2) Sur le monastère d'Osnabruk et les monastères d'Allemagne : « Ne mireris autem velim, Hermannum abbatem, Græcum testamentum more suo secum portasse. Doctus et religiosus princeps erat et magnæ auctoritatis, Græcæque linguæ probe gnarus, quam in collegio Carolino, *quæ* Osnabrugi est, didicerat : in hujus enim fundatione Carolus Magnus sanxit ut tam græcum quam latinum sermonem docerent et discerent singuli, omnemque adeo clericum eleganter bilinguem esse voluit. » *Chronicon Cœnobii Virginum Ottbergensis*, apud Fr. Paulini *Rerum et Antiquit. Germanicarum Syntagma*, etc. typis Baverianis. 1698. in-4°. — Jourdain. *Recherches sur les traductions d'Aristote*, p. 43.

la direction de Ruodmann, mais nous savons qu'Hedwige faisait des prosélytes à cette langue. Témoin ce jeune clerc qui vint auprès d'elle pour la solliciter de l'instruire. Elle s'y prêta de bonne grâce; charmé des progrès de son élève, elle l'encouragea même par une faveur que nous nous attendrions à trouver dans le roman du *Petit Jehan de Saintré*, plutôt que dans les *Annales du moine de Saint-Gall*. Voici cette petite aventure aussi intéressante pour l'histoire des mœurs monacales que pour celle de l'hellénisme : « Son maître, un jour, lui présenta un jeune enfant que l'amour du grec, disait-il, avait conduit vers elle. Ce jeune disciple, déjà assez instruit pour improviser en vers, lui fit connaître son désir en ces termes : « Je voudrais être grec, madame, étant à peine latin. »

« Charmé de sa vivacité, elle l'attira vers elle, lui donna un baiser, le fit asseoir à ses pieds, et lui demanda d'improviser encore quelques vers. L'enfant répondit, tout troublé du baiser qu'il avait reçu : « Je ne puis composer des vers qui soient dignes de vous, tant ce doux baiser m'a troublé. » Sa gravité habituelle ne tint pas devant tant d'enjouement, elle se mit à rire aux éclats. Enfin, elle fit mettre l'enfant devant elle et lui fit apprendre à chanter l'antienne *Maria et flumina*, qu'elle avait traduite en grec :

Thalassi, ke potami, eulogiton Kyrion.
Ymnite pigonton Kyrion, alleluia (1).

« Souvent, dans ses moments de loisir, elle le fit venir devant elle et l'instruisit à improviser en grec ; elle le chérit tendrement, et quand il la quitta, il reçut d'elle

(1) Θαλάσσαι καὶ ποταμοὶ εὐλογεῖτε τὸν Κύριον
Ὑμνεῖτε πηγαὶ τὸν Κύριον. alleluia.

en présent, un Horace et quelques autres livres qui sont encore enfermés dans notre armoire (1). »

On remarquera ce cadeau de livres, Hedwige lisait aussi Virgile. Il ne serait pas surprenant qu'elle eût copié de sa main ces auteurs ; on sait que les religieuses de différents monastères se sont signalées dans ce travail pieux, par une grande élégance (2).

(1) « Altera die, cum diluculo ut ibi solebant, silentium regulæ, cujus et ipsa exactrix erat sollicita, de more persolvisset — jam monasterium in monte statuere cœperat — magistrum lectura adiit, et cum sedisset, ad quid puer ille venerit, ipso astante, inter cœtera quæsivit. *Propter græcismum*, ille ait, Domina mi ! ut ab ore vestro aliquid raperet, alias sciolum vobis illum attuli. Puer autem ipse pulcher aspectu, metro cum esset paratissimus, sic intulit :

Esse velim græcus cum sim vix, Domna, latinus.

In quo illa, sicut novarum rerum cupida, adeo est delectata ut ad se tractum osculata scabello pedum proximius *(sic)* locaret ; a quo, ut repentinos sibi adhuc faceret, curiosa exegerat. Puer vero magistros ambos intuitus, quasi talis osculi insuetus, hæc intulit :

Non possum prorsus dignos componere versus;
Nam nimis expavi duce me libante suavi.

Illa vero extra solitam severitatem in cachinnos versa, tandem puerum coram se statuit et eum antiphonam, *Maria et flumina*, quam ipsa in græcum transtulit, canere docuit ita:

Thalassi, ke potami, eulogiton Kyrion.
Ymnite pigonton Kyrion, alleluia.

Crebroque illum postea, cum vacasset, ad se vocatum repentinis ab eo versibus exactis *grecissare* docuit, et unice dilexit. Tandem quoque abeuntem Oratio et quibusdam aliis quos hodie armarium nostrum habet, donavit libris. »

(2) Martin Crusius. *Ann. Suev.* l. II, p. 25, rapporte ceci à l'année 819 : Conventus Aquisgrani exstant passim in bibliothecis cujus generis libri, in membranis : quos Virgines sanctæ scripserunt. Sic in vicini nobis Rotenburgi Carmelitana bibliotheca, hodie sacrorum bibliorum antiquus codex est virginea manu elegantissime scriptus.

Nous relevons, à titre de singularité, que des écrivains allemands et italiens aient cru pouvoir écrire sur la prétendue papesse Jeanne qu'elle avait fait des études à Athènes : Errando una fanciulla, nata ne l'isola d'Anglia, e di quivi partita, vene in Atene, vestita da huomo; e dandosi a gli studi, diventò molto dotta, e di maniera che venuta d'Atene a Roma, in questa citta legendo, disputando, insegnando, acquistò tanta benivolenza, che dopo la morte di Papa Leone, di tal nome quarto, essendo stata la chiesa quindeci giorni senza pastore, fu eletta in luogo suo. (Marcus Guazzus, *in chrenico* Venetiis 1553 edito) l'aventure s'était, disait-on, passée en 854.

Si nous portons maintenant nos regards sur l'école du Palais et sur celles des couvents qui participent au mouvement imprimé par Charlemagne aux études, nous voyons apparaître des traces manifestes d'hellénisme. Ce n'est pas parce que, dans l'Académie palatine, Angilbert s'appelle Homère, et Richbod, plus tard évêque de Trèves, Macarius, que nous croyons le grec admis au programme de ces écoles, nous en avons d'autres preuves.

Alcuin, le principal agent de Charlemagne dans cette rénovation littéraire, n'est pas non plus le mieux instruit dans cette langue. S'il fallait en juger par l'étymologie qu'il donne au mot *epistola*, « quæ, dit-il, ab ἐπὶ et στόλα (1) derivat, » il faudrait croire qu'il n'était pas un grand grec. On le voit d'ailleurs dans son école du couvent de Tours beaucoup plus occupé de l'enseignement du latin. Dans la lettre qu'il écrit à Charlemagne il ne s'exprime pas de manière à faire penser qu'il exerçât ses moines à la connaissance de la langue de Platon « Ego Flaccus vester, lui dit-il, alios vetere antiquarum disciplinarum mero inebriare studeo, alios grammaticæ subtilitatis enutrire incipiam ». Nous avons remarqué plus haut quel mécontentement il exprima lorsqu'après une absence assez longue de la cour de Charlemagne, il y trouva installés les docteurs hiberniens plus portés à étudier le grec par les traditions de leur école.

Alcuin pourtant était sorti d'une famille Anglo-Saxonne (735); il avait été élevé à York, dans la plus renommée des écoles de l'Angleterre. Il n'avait pas pu demeurer étranger à la langue grecque. On sait que cette école, enrichie des dépouilles des bibliothèques

(1) Epist. 143. T. I. p. 205, éd. Frobenii.

romaines (1) rangeait dans ses armoires non seulement les écrits des Pères et des docteurs, mais ceux des philosophes et des poètes païens ; on y trouvait Aristote, Cicéron, Pline, Virgile, Stace, Lucain. Les manuscrits grecs n'y manquaient pas ; on peut voir dans la pièce d'Alcuin, *de Pontificibus Ecclesiæ Eboracensis*, le catalogue de cette bibliothèque. Les écrits et les efforts d'Alcuin propagent donc la tradition des anciens. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (2), nous apprennent qu'à l'école de Tours, dirigée par lui, Sigulfe enseignait les arts libéraux, et Théophile la langue grecque ; ils n'hésitent pas à dire d'Alcuin : « C'était un homme habile dans le grec comme dans le latin et versé dans toutes les sciences divines et humaines qu'il avait apprises sous Egbert archevêque d'York en Angleterre. » Ozanam répète le même éloge relativement au grec. Il en croit trouver la justification dans ses divers écrits ; mais il remarque surtout une lettre à Angilbert où Alcuin lui conseille de corriger un exemplaire du psautier sur le texte des Septante (3). Nous pensons toutefois avec Ampère, « que dans tous ses ouvrages Alcuin se montre l'homme de la science et de la culture latines. » Il cite Ovide, Horace, Térence, Cicéron, Virgile ; il adresse un jour à Adalard, abbé de Corbie, pour se plaindre de son silence, une épître dans laquelle on trouve cette réminiscence assez étrange de la seconde églogue de Virgile :

Invenies alium si te hic fastidit Alexim (4).

(1) Così troviamo presso il Mabillon (*Ann. Bened.* t. I, l. XVII n° 72) che Benedetto, abbate del monastero di Wirmuth in Inghilterra morendo l'anno 689, raccommandò a suoi monaci, che avessero grande cura della copiosissima e sceltissima bibliotheca, che seco avea portata da Roma, talchè i libri ne s'imbrattassero per negligenza, nè si dissipassero. Tiraboschi. *Storia della litt. Italiana*, t. III, p. 100.

(2) T. IV, 14, 48, 301.

(3) T. II, p. 521.

(4) Amp. t. III, p. 73. — Cave. *Hist. Litt.* p. I. Sæc, VIII, p. 420. Vir ubique pius, doctus, gravis theologorum suæ ætatis, ut recte de eo Ba-

Il a en réalité, moins d'affinité avec le génie grec, et s'il ne fut pas tout-à-fait étranger à l'hellénisme des écoles anglo-saxonnes où il fut élevé, il faut avouer qu'en Italie, qu'en France, il suivit plutôt le courant latin. C'est donc en d'assez étroites limites qu'il faut enfermer ce qu'Alcuin dut à la science grecque, et ce que les études helléniques lui durent au commencement du IXe siècle. On peut accepter là-dessus l'opinion de M. Cramer : « Quum vero in Britannia esset natus atque educatus, ubi tunc præter Italiam et in ingenuis artibus et in Græcis versabantur maxime, fieri potuit ut Græca latine reddita legeret et quamvis minus in græcam incumberet grammaticam et lectionem, Græca quadam natura Græcoque ingenio afflaretur(1). » Faut-il voir une imitation de Platon et de Socrate, faut-il reconnaître le souffle grec dans la composition de ses dialogues sur la grammaire, la rhétorique et la dialectique? Ampère et Ozanam se sont plu à retrouver surtout le génie anglo-saxon dans « un dialogue fort singulier entre Alcuin et Pépin l'un des fils de Charlemagne (2). »

Bien mieux qu'Alcuin, Paul Diacre connut le grec. On peut dire qu'il naquit et vécut, jusqu'à son séjour en France, sous l'influence de l'hellénisme. C'était un Lombard, fils de Warnefrid et de Theudelinde. On sait que ce peuple qui paraissait d'abord rebelle à toute littérature prit un goût très-vif pour les lettres et les cultiva avec quelque distinction. Paul vit le jour à Pavie,

leus, immo omnium Anglorum ab initio, post Bedam et Aldhelmum, longe eruditissimus, latine, græce, et hebraïce peritus. Et quidquid politioris litteratura isto et sequentibus sæculis Gallia ostentat, totum acceptum referri debet. — Pitsæus, citante Blounto p. m. 343.... erat singularis eruditionis, tersi sermonis ... Polite tum versu, tum prosa scripsit. Cum latinarum litterarum scientia, græcarum etiam et hebraïcarum cognitionem conjunxit. Nam has linguas et perfecte calluit, et publice docuit. — Hederiche, p. 883.

(1) Cramer, p. 19.

(2) Ampère. *Hist. Litt.* t. III, chap. 4. Ozanam. t. II, p. 523.

au temps où Ratchis était sur le trône (744–749). Ce prince continuait à favoriser les études comme l'avaient fait ses prédécesseurs et surtout Luitprand. Paul, apprit le grec à la cour du roi, sous la direction d'un maître du nom de Flavien. Plus tard, il devint maître lui-même et enseigna à Bénévent, sous le règne d'Arichi et d'Adilperge fille de Didier, pleine d'ardeur pour les lettres. Nous avons vu que Bénévent était dans une contrée remplie de Grecs qui parlaient leur langue et y avaient apporté avec eux leurs livres et leurs études. Les Lombards en relations continuelles de commerce avec eux ne pouvaient manquer d'apprendre le grec et de s'en servir. Le Duc de Bénévent lui même, Arichi, se distinguait par son savoir, il recevait de Paul Diacre écrivant à sa femme cet éloge précieux, d'être le plus éclairé des princes, « ut nostræ ætatis pæne principum sapientiæ palmam teneret. » Le même écrivain dans l'épitaphe de ce prince a également dit :

Facundus, sapiens, luxque decorque fuit.
Quod logos et physis, moderansque quod ethica pangit
Omnia condiderat mentis in arce sua (1).

Adilperge elle-même, ne le cédait pas en savoir à son mari, elle avait été si bien élevée, dit Paul Diacre, qu'elle avait à sa disposition les sentences dorées des philosophes et les brillants des poètes. « Ut philosophorum aurata eloquia poetarumque gemmea ei dicta in promptu essent. » Son fils Romuald ne déparait pas sa famille, le même apologiste nous le présente,

Grammatica pollens mundana lege togatus.

A Bénévent, le duc Arichi avait fondé un couvent et une église du nom de Sainte Sophie, *agian Sophian*, ce qui fait bien voir que la langue grecque était dans ce pays d'un usage vulgaire. D'ailleurs les Grecs, en plus

(1) Pertz. *Mon. Germ. Scrip.* III. 482.

d'une circonstance, ont réclamé des princes de Bénévent et de Salerne des secours militaires; ils les regardaient comme une colonie grecque (1).

Au temps de Louis II (855-875), il y avait à Bénévent une école célèbre de philosophie. Nous avons déjà dit qu'on y comptait trente-deux philosophes. En Sicile à la même époque un auteur du nom de Jean, écrivait en grec une chronique depuis la naissance du monde jusqu'à l'année 866, ouvrage encore inédit (2). On cite également un moine du nom de Joseph, qui naquit en Sicile et mourut à Constantinople, dans le monastère de Studium (3).

Telles furent les premières impressions que Paul Diacre reçut dès son enfance. De Bénévent il passa au couvent du mont Cassin où sa science et son amour des lettres ne firent que s'accroître. La réputation de Charlemagne l'attira ensuite à la cour de France. S'il y jeta un vif éclat ce fut surtout par son érudition grecque. Nous le trouvons là employé à enseigner la langue grecque aux nombreux prêtres que Charlemagne avait désignés pour accompagner Rothrude sa fille à Constantinople. Paul Diacre semble faire peu de cas lui-même de sa science en fait de grec. L'abbé Lebœuf (4) cite un dialogue entre Paul de Pise et Paul Diacre où le premier lui adresse ces mots :

Græca cerneris Homerus,
Latina Virgilius,
In Hebræa quoque Philo.

et Paul Diacre lui répond :

Græcam nescio loquelam,
Ignoro Hebraicam.

(1) V. Cramer, p. 21, qui cite Bethmann dans une dissertation, *Paul Diaconus leben*, sur la vie de Paul Diacre; Giesebrecht, *de liter. studiis apud Italos*, et p. 9, 10. Erchemperti *Histor. Longobard.* c. 3. Apud Pertz III. 243.
(2) Cramer, p. 21.
(3) Ibid. p. 22.
(4) *Dissertations sur l'Hist. Ecclés.* t. 1. p. 370.

On ne peut voir dans cet aveu qu'un détour de la modestie. Comment Paul de Pise se serait-il hasardé à faire un tel éloge du savoir de son ami, s'il n'eût été renseigné sur sa science. Aussi faut-il croire avec Ozanam, que Paul Diacre entend déclarer, non qu'il ignore la langue grecque, mais qu'il ne la parle point (1).

Nous retrouvons à la cour de Charlemagne, à celle de Louis le Débonnaire surtout, dans les palais de Charles le Chauve, les docteurs Irlandais dont nous avons parlé plus haut. Jamais on ne les y avait vus en plus grand nombre. Nous avons déjà signalé le mécontentement qu'ils inspiraient à Alcuin. Heiric d'Auxerre, sortant de l'Ecole du Palais, emportait un sentiment de vive admiration pour ces étrangers représentants d'une science qui, devenant moins rare, restait pourtant encore le privilége d'un petit nombre de maîtres. « Parlerai-je, dit-il, de l'Irlande, qui, méprisant les périls de la mer, a émigré presque tout entière sur nos rivages, avec son troupeau de philosophes? » Ces docteurs ont-ils été assez nombreux pour justifier l'hyperbole d'Heiric; on peut le croire, et pourtant on n'en a retenu que trois noms : Hélie, Mannon et Jean Scot Erigène. Voici ce qu'en a dit M. Hauréau (2) : « Les auteurs du *Gallia Christiana* ne désignent pas les écoles où professa maître Hélie; mais ils attestent du moins qu'il y eut de merveilleux succès, *in Gallia mirifice scholas rexit.* Son mérite fut récompensé : il mourut évêque d'Angoulême. Faut-il admettre, sur le témoignage d'un ancien, cité par les frères Sainte-Marthe, que le docte Heiric fut le disciple préféré d'Hélie? Cet ancien, dressant la nomenclature des premiers régents de nos écoles, a commis d'évidentes erreurs. Cependant, en ce qui re-

(1) *La Civilisation chrétienne*, etc. T. II. p. 509
(2) Ouvrage déjà cité.

garde Heiric et Hélie, il n'a peut-être pas été mal informé : les *Gloses* d'Heiric émaillées de mots grecs traduits avec une fidélité contestable, nous font assez connaître qu'il a fait quelques études sous un maître Irlandais. Valère André attribue à Mannon des commentaires sur les lois et sur la République de Platon. Cette attribution est erronée. Mais ni le mérite de Mannon, ni son séjour dans les Gaules, ne sont choses douteuses. Il fut prévôt de l'abbaye de Saint-Oyand de Joux, qui prit plus tard le nom de Saint-Claude, au diocèse de Lyon, et il y mourut le 16 août 880. » M. Hauréau a recueilli encore quelques indications sur Mannon, mais elles sont si peu de choses qu'il espère qu'une nouvelle enquête sera plus heureuse, et que des bibliothèques de l'Irlande, aujourd'hui si négligemment explorées, un autre Usher exhumera quelque jour un écrit de Mannon.

Avant de passer à Scot Erigène, nous dirons quelque chose de Raban Maure. Il a le renom d'avoir su le grec et, dans ses écrits, il en montre en effet quelque teinture. S'il faut ajouter foi à Trithème (1), il disait que le latin dérive du grec comme de sa source, et qu'on ne peut bien connaître le latin qu'à l'aide du grec. Il est certain que Raban se rattachait par ses études à l'école d'Aldhelm et de Bède, instruits tous deux par Théodore de Tarse, en Cilicie, qui vint fonder des écoles en Bretagne. Le monastère de Fuld, où Raban fut élevé, avait conservé des bretons, ses fondateurs (744), l'habitude de mettre le grec au rang des études ordinaires de ses moines.

On n'est donc pas surpris de trouver dans les écrits de Raban Maure, des passages qui supposent la connaissance de cette langue. C'est ainsi que dans les dé-

(1) Docen. *Miscellaneen zur Geschichte der deutschen Litteratur*, I, 172. Rhabanus Maurus, v. Bach, p. 10, cité par Cramer, 23.

tails qu'il donne sur l'étymologie et la définition de la syllabe, d'après Priscien, il a recours au grec pour se faire entendre : « Syllaba est, dit-il, proprie congregatio aut comprehensio litterarum sub uno accentu et uno spiritu prolata, abusive tamen etiam singularium vocalium sonos nominamus. Syllaba græce, latine conceptio sive complexio dicitur. Nam syllaba dicta est ἀπὸ τοῦ συλλαμβάνειν τὰ γράμματα (1). »

Il cite aussi parfois des vers d'Homère ; il est probable, comme le suppose M. Cramer, qu'il n'en parle que par ouï-dire. On peut en juger par cette phrase qui renferme d'ailleurs un mot grec : Cœnon (κοινὸν) vel micton est in quo poeta ipse loquitur et personæ loquentes introducuntur, ut sunt scripta Ilias et Odyssea Homeri et Æneidos Virgilii et apud nos historia beati Job... » C'est toujours de l'érudition à la manière du moyen âge : d'épaisses ténèbres d'où jaillissent quelques traits de lumière. On s'en convaincra par cette citation tirée de la même page. Il parle des Sibylles, la troisième, dit-il, est née dans le temple d'Apollon Delphique, elle a prédit la guerre de Troie et Homère a inséré dans son poème quelques-uns de ses vers.... La cinquième, nommée Erophyla, naquit dans Babylone, quand les Grecs marchaient contre Ilion, elle leur prédit que Troie devait périr, et qu'Homère écrirait des mensonges. « Tertia Delphica, in templo Delphici Apollinis genita, quæ ante Trojana bella vaticinata est, cujus plurimos versus operi suo Homerus inseruit. — Quinta Erythræa, nomine Erofila, in Babylone orta, quæ Græcis Ilium petentibus vaticinata est, perituram esse Trojam et Homerum mendacia scripturum (2). » S'il parle des philosophes, de Platon, d'Aristote ou de Porphyre, c'est

(1) Rabani *Opera*. I, p. 29. Cramer. p. 23.
(2) *Opera* I, p. 203.

avec la même insuffisance d'érudition. Il n'a pas puisé aux sources helléniques, il a probablement lu Boèce ou Victorinus. On peut douter (1) que le commentaire intitulé : *Rabanus super Porphyrium*, que Victor Cousin lui attribue, soit réellement son ouvrage. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir eu la clé du grec et d'avoir été à même d'y former des disciples (2).

Il s'occupe de la quantité du mot *Bibliotheca*, et il règle celle de la pénultième par un exemple de Martial :

Quem mea nec totum bibliotheca capit.

Il dit sur celle de *Blasphemus* que la pénultième doit être brève, et il cite l'autorité des grecs vivants : « Nam græcus quidam Græcos blasphemos dicere correpta pænultima mihi constanter asseruit, et ipsum Einhardus (Eginhardus) noster adstruxit. » Toutefois le grec l'embarrasse et quand il en rencontre quelques mots dans ses lectures, il a recours à Eginhard lui-même : « Abdita in lege et maxime græca nomina, et alio ex Servio item græca, quæ initio vobis direxi, saltem nunc utinam ne gravemini explanare. Valeas clarissime præceptor et pater dulcissime, etc. (3). »

(1) Cramer, p. 24.

(2) Parmi ceux-ci, il faut compter Servat Loup, abbé de Ferrières, vers le milieu du IXe siècle. Dans des vers adressés à un ami, Raban dit ceci, *Opera*, VI, p. 203 :

Sospes in orbe mane, sospes in ore mone.
Odis quas cecinit Flaccus, verbosus Homerus,
Corduba quem genuit, Africa quem tenuit,

(3) Cramer, p. 26. — Thegan ch. XIX, dit de lui ce qu'Eginhard disait de son père, il entendait mieux le grec qu'il ne le parlait.

XXII.

Sous Louis-le-Débonnaire, quoiqu'il sût lui-même le grec, les études savantes subirent un déchet. Les écoles étaient tombées, ou du moins elles demandaient une réforme. En 822 Louis publiait le capitulaire suivant : « Nous désirons réformer soigneusement les écoles, bien que nous les ayons négligées jusqu'ici. » « Scholas autem de quibus hactenus minus studiosi fuimus quam debueramus, omnino studiosissime emendare cupimus... » En 824, les évêques réunis en concile, à Paris, rappellent que le devoir de chaque évêque est d'entretenir des écoles, car il importe à l'Eglise d'avoir des défenseurs éclairés. « Inter nos pari consensu decrevimus ut unusquisque episcoporum in scholis habendis et ad utilitatem ecclesiæ militibus Christi preparandis et educandis abhinc majus studium adhiberet (1). »

En 825, Lothaire premier se plaint que partout, et surtout en Italie, où lui-même avait fondé neuf écoles, la science soit tout-à-fait éteinte « de doctrina quæ cunctis locis funditus sit exstincta (2). » En 826, le pape Eugène II fait entendre ces plaintes : « On nous rapporte que les maîtres et le goût de la littérature disparaissent. On doit s'efforcer, dit-il, d'établir des professeurs capables d'enseigner les arts libéraux et le dogme catholique dans tous les évêchés et dans toutes les paroisses. » De quibusdam locis ad nos refertur neque curam inveniri pro studio litterarum : idcirco in uni-

(1) Baluzii *Capit.* Ll, coll. 1137 cité par L. Maitre, les *Écoles épiscopales et monastiques de l'Occident.* Le Mans, 1866.
(2) Pertz, l. I, l. 249. § 6, Cramer.

versis episcopiis subjectisque plebibus et aliis locis in quibus necessitas occurrerit, omnino cura et diligentia adhibeatur ut magistri et doctores constituantur qui studia litterarum liberaliumque artium dogmata assidue doceant (1).

Le mal était grand et difficile à guérir. En 829, les évêques réunis à Paris insistent auprès de Louis-le-Débonnaire, ils lui demandent qu'à l'imitation de son père, il emploie son autorité à l'établissement d'écoles publiques, au moins dans les trois villes de l'Empire les plus propres à ce dessein. « Obnixe ac suppliciter vestræ celsitudini suggerimus ut, morem paternum sequentes, in tribus congruentissimis imperii vestri locis, scholæ publicæ ex vestra authoritate fiant, ut labor patris vestri ac vester per incuriam, quod absit, labefactando non depereat (2). »

Le Diacre Florus nous fait, en 830, le triste tableau qui suit : « Autrefois les jeunes gens apprenaient partout les divines écritures, et le cœur des enfants s'ouvrait à l'influence des lettres et des arts. Maintenant tout le bien de la paix est détruit par des haines cruelles... qui dira les dévastations des monastères..? les peuples n'ont plus de prélats, les chaires n'ont plus de docteurs :

Præsulibus plebes viduæ, doctore cathedræ (3).

Paschase Radbert, dans la vie de Wala s'écrie : « Heu misera dies quam infelicior nox sequitur (4). » « Comment, dit Loup de Ferrières, la voix paisible des Muses peut-elle charmer les esprits, quand l'air retentit du tumulte des armes, et comment les lettres sauraient-elles gagner du crédit quand ceux qui les

(1) *Ann. ord. S. Bened.* t. II, p. 505.
(2) *Coll. Concil.* ed. Venetiis, t. XIV, p. 599. — L. Maître, p. 26.
(3) *Carmina de divis. imperii*, Ann. ord. S. Bened. t. I, p. 388.
(4) *Acta* 55. Mabillon, t. V, vita Walæ. — L. Maître, 27.

cultivent soulèvent les haines populaires?.. aujourd'hui, on supporte à peine ceux qui cherchent à acquérir quelque connaissance; le vulgaire ignorant a les yeux fixés sur eux comme s'ils étaient placés sur un pinacle; et si, par hasard, ils prêtent le flanc à la critique, leurs fautes ne sont pas imputées à la faiblesse humaine mais à la nature de leurs études. Nunc oneri sunt qui aliquid discere affectant; et, velut in edito loco sitos, studiosos quosque imperiti vulgo aspectantes, si quid in eis culpæ deprehenderint, id, non humano vitio, sed qualitati disciplinarum assignant (1).»

On a lieu de s'étonner que les études qui paraissaient du temps de Charlemagne si florissantes, aient pu, en un si petit nombre d'années, tomber dans un tel abandon. Cette détresse n'est-elle pas de nature à nous faire comprendre que les écoles, sous ce grand prince, avaient plus d'apparence que de solide réalité, et que ses panégyristes, d'ailleurs équitables envers sa mémoire, ont exagéré les effets de son action? En définitive, il n'y avait là comme nous l'avons déjà dit avec Fénelon, qu'un rayon de politesse naissante. Les efforts qui vont suivre les protestations que nous avons enregistrées plus haut, ne réussiront pas davantage. Que peut-on attendre pour des études sérieuses du soin que prend un prélat comme Hincmar afin de relever l'enseignement, lorsqu'il recommande aux doyens de son diocèse de s'inquiéter s'ils ont un clerc capable de tenir une école, de lire l'épître et de chanter (2).

Cependant Charles le Chauve réussit pour un temps à retirer les études sacrées et profanes de la décadence où elles étaient tombées. Son palais s'ouvrit aux savants, et le prince donna plus d'une marque de son

(1) Patrol. Migne, t. CXIX, epist. I, cité par L. Maître.
(2) L. Maître, p. 25.

estime et de son affection pour le savoir, aux personnes qui lui semblaient se distinguer par là. Il y eut donc une nouvelle floraison littéraire. Le grec qui avait dépéri avec le latin, reprit une nouvelle vigueur et un crédit plus considérable.

Les historiens de Charles-le-Chauve ne lui ont point ménagé les éloges. Le biographe d'Herfroi, évêque d'Auxerre, dit de l'empereur : « il philosophe bien, et gouverne les philosophes de son Empire. » Paschase Radbert lui dit en son langage versifié, qu'il est un soleil et que la science l'a mis au premier rang. Loup de Ferrières salue avec empressement la science qui refleurit à la Cour de l'empereur : « reviviscentem in his nostris regionibus sapientiam quosdam studiosissime colere pergratum habeo (1). » Heiric d'Auxerre, déjà cité par nous, lui dit surtout : « La Grèce se meurt d'envie en voyant qu'on la délaisse pour courir à nos rivages, et l'Irlande nous amène sur ses vaisseaux ses innombrables sages. Peu s'en faut que tout l'univers ne se soulève contre vous, qui, en vous efforçant de vous instruire vous et les vôtres, détruisez, dispersez les écoles des autres nations (2). »

(1) Epist. XXXV. L. Maître, p. 28.

(2) Launoi, *De Scholis celebribus*, p. 52, et de J. Scoto Erigena *auctore anonymo*, p. 16, *ex edit Floss;* Cramer. p. 33. — « Luget hoc Græcia novis invidiæ aculeis lacessita, quam sui quondam incolæ jamdudum cum Asianis opibus aspernantur, tua potius magnanimitate delectati, studiis allecti, liberalitate confisi. Dolet, inquam, se olim singulariter mirabilem ac mirabiliter singularem a suis destitui; dolet certe sua illa privilegia, quod nunquam hactenus verita est, ad climata nostra transferri. Quid Hiberniam memorem pene totam cum grege philosophorum ad litora nostra migrantem ? Cunctarum fere gentium, Cæsar invictissime, scholas et studia sustulisti, ita ut merito vocitetur schola palatium. »

XXIII.

J. Scot Erigène mérite à lui tout seul ces éloges, et il les justifie. Il est l'helléniste de ce temps ; il tient école en grec, c'est lui qui a été le chef de ces hellénisants, Hélie, Heiric, Hubald et Remi. Une tradition qui n'est qu'une légende le fait voyager en Grèce et suppose qu'il s'est instruit dans Athènes ([1]). On en a dit autant de Boèce, et l'on sait pourtant que ce philosophe ne mit jamais le pied en Grèce. J. Scot s'est instruit dans l'Irlande, sa patrie, dans ces couvents hiberniens où des Grecs avaient déposé le germe des études qui n'ont cessé de se développer après eux, où des groupes distincts s'étaient formés, qui se consacraient à l'étude des Grecs et se désignaient de cette manière « Hellenici fratres. » Il fut entre eux l'un des plus brillants et des plus solidement instruits.

Ce n'est plus un hellénisant à la manière d'Alcuin, ou d'Heiric, ou de Remi, ou de tous ceux que nous avons vus jusque-là, à l'exception de Cassiodore et de Boèce. Scot sait le grec pleinement, non pas de manière à faire parade de quelques mots jetés dans un texte latin ; mais il est capable de le comprendre, de le traduire et même de l'écrire d'une manière courante et facile. Il a lu Platon, du moins le Timée, et semble avoir longtemps médité les doctrines de ce maître. Il connaît la doctrine d'Aristote et la méprise, pour lui préférer celle de Proclus. Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Saint Jean Chrysostome, Saint Basile,

([1]) Roger Bacon lui prête ces paroles : « Nec reliqui locum nec templum, in quibus philosophi consueverunt componere et reponere sua opera secreta quod non visitavi, nec aliquem peritissimum, quem credidi habere aliquam notitiam de scriptis philosophicis quem non exquisivi. (Staudenmaier. p. 145 et 146, Cramer, p. 30.)

Origène lui sont également familiers. Il a appris l'astronomie dans Pythagore, la géographie dans Strabon, il les interprète avec soin dans son livre sur la *Division de la nature*, et l'on y trouve de fréquents emprunts faits à la langue grecque (1). Il y a plus, le titre de ce livre rapporté au XIIIe siècle par Vincent de Beauvais, dans son *Miroir historial*, est grec « *peri fision merismu.* » Ce qui rend acceptable la supposition de M. Cramer, que cet ouvrage aurait bien pu avoir été écrit primitivement en grec. Si l'auteur avait eu recours à cette langue, c'était dans la prévision des embarras que la hardiesse de sa philosophie devait lui susciter plus tard.

Quoiqu'il en soit de cette supposition, Scot était capable d'écrire en grec (2). Il en a donné des preuves qui subsistent encore dans les poésies qui nous restent de lui. Déjà Usher dans son recueil avait cité une pièce adressée à Charles-le-Chauve, où se trouvaient quelques expressions grecques, témoin ce début (3) :

> Hanc libam sacro græcorum nectare fartam,
> Advena Joannes *Spondo* (4) meo Carolo.

L'auteur ne nous permet pas d'ignorer son dessein. Pour donner à son hommage plus de saveur et plus

(1) Edit. Floss. p. 49-1022. Quinque de divisione naturæ libris, et expositionibus super hierarchiam sæpe singula græca verba sunt immixta. Cramer, p. 31.

(2) Scotus non solum vertit Dionysii Areopagitæ hierarchiam, et quidem, ut Guilielmi Malmesburiensis utar verbis, de verbo verbum transtulit, quo fit, ut vix intelligatur Latina, quæ volubilitate magis græca quam positione construitur nostra, verum etiam adeo Græcus factus esse videtur, ut in rixis tunc inter Latinam et Græcam ecclesiam exortis, a Photii partibus staret, græcosque longe pluris quam Latinos haberet. Versioni enim Operum S. Dionysii hosce subjunxit versus :

> Nobilibus quondam fueras constructa patronis,
> Subdita nunc servis, heu! male, Roma, ruis.
> Deseruere tui tanto te tempore reges,
> Cessit et ad Græcos nomen honosque tuus.
>
> Cramer, ibid. p. 30.

(3) Usher. p. 40.

(4) Pour σπένδω.

de prix, il veut mêler à sa composition le nectar des Grecs.

C'est la même méthode qu'on retrouve dans les pièces recueillies et publiées par le cardinal Angelo Maï au tome V, p. 426, de ses *Auctores classici*. Ce savant éditeur a donné douze poèmes de Jean Scot; à chaque vers à peu près, il y a un mot grec, quelquefois plusieurs vers se suivent écrits dans cette langue. C'est un jeu perpétuel. Quel que soit le sujet, Jean Scot trouve le moyen d'y introduire l'ornement qu'il suppose agréable à ses lecteurs. S'agit-il de Jésus crucifié? Scot débute ainsi :

Hellenas Troasque suos cantarat Homerus,
Romuleam prolem finxerat ipse Maro,
At nos cœligenum regis pia facta canamus
Continuo cursu, quem canit orbis ovans.
Illis illiacas flammas subitasque ruinas,
Trojarum que μάχας dicere ludus erat.

Le vers trente-huitième du même morceau offre un mot grec :

ὁπλίτης fortis reseravit claustra profundi.

Le second poème a pour titre *de Cruce* et on y voit au vers douzième cette allusion à un lieu célèbre dans Athènes par l'éloquence de ses orateurs :

Te πνὺξ nostra dehinc justo modulamine laudat.

Et sur ce vers Angelo Maï écrit cette note : « Rursus noster utitur in Græcis versibus hoc vocabulo. »

Ἴδε βαθου (sic) θανάτου τὴν τοῦ ταφθέντος ἔγερσιν
Καὶ ζῶντι Χριστῷ πνὺξ μελόδημα βόα.

Au vers trente-deuxième :

Si quis συμβολικὰς discit amare notas,

Au quarante-troisième :

Tunc ἀλάλαγμα canit gaudens multumque triumphans.

L'éditeur ajoute encore dans une note ces exemples d'hellénisme :

De nostro Karolo pacem qui sceptra dedisti,
Χριστὲ σῶσον Κάρολον τῷ τὴν βασιλείαν ἔδωκας,

et encore :

Εἰρήνη πιστῷ δήμῳ, βασιλεῖ ἢ κλέος ἄκρῳ.

Cette même pièce sur la croix s'achève par ces deux vers :

Ὀρθόδοξος ἄναξ, εὐσεβής, κλύτος ὁπλίτης
Σώφρων χριστοφόρος, Κύριος ὁ Κάρολος.

M. Cramer qui rapporte ces vers donne à la fin du premier ἔγκλυτος ἄρχος. Le vers soixante-onzième de ce morceau offre encore un mot grec :

μέλπω dum lætus, regi mea debita solvo.

Nous continuons à recueillir ces accidents helléniques, dans le poème III qui a pour objet de célébrer la fête de Pâques, au vers dixième:

Vestitur que suis frondibus et λαχάνοις.

Au vers quarante-quatrième :

ἅρματα dispersim Thetidis ima tegunt.

Au vers quarante-cinquième :

Hæc fuerunt venturi ἰνδάλματα Christi.

Dans cette même pièce au vers vingt-quatre, le mot ophis a sans doute été mal copié et il faudrait le rétablir ainsi avec Angelo Maï:

Quam prius incautam perdidit astus ὄφεως:

Le poème IVe n'offre qu'un mot grec, il se trouve au vers vingt-sixième :

Quam Karolus reperit fortis et almus ἄναξ.

Le poème Ve a pour sujet la résurrection du Christ. On y remarque le vers quarante-septième :

Προσευχῆς petimus votis et corde precamur.

Le quarante-huitième et le quarante-neuvième sont complétement grecs :

Βασιλέει Καρόλῳ ἡμῶν σὺ Χριστὲ βοήθει
ὡς κληροῦσθαι χόρους δυνατὸς οὐρανίους.

Les pièces qui portent les chiffres VI et VII, consacrées à la descente du Christ aux enfers se terminent ainsi :

Στοῖχοι Ἰωάννου τῷ Κυρίῳ αὐτοῦ ἄνακτι Καρόλῳ.
Στοῖχοι τοῦ Ἰωάννου τῷ Κυρίῳ αὐτοῦ ἄνακτι Καρόλῳ.

La pièce huitième, *de Verbo incarnato*, est celle qui est la plus diaprée d'expressions grecques. On y trouve au premier vers οὐρανίας; au sixième γνόφος (p. δνόφος) κορυφήν; au septième, Θεσμὸν; au huitième, ταρσῶν; au dixième, πτέρυγας; au onzième, ζῶα; le quatorzième peut bien passer pour être grec quoi qu'il soit écrit en caractères latins : *in genus*, *in species rhythmosque chronosque*, *toposque*; au dix-huitième, Αἴγλη. Viennent ensuite trois vers grecs qui se suivent, vingt, vingt-et-un, vingt-deux :

Φοίβη, καὶ στίλβων, καὶ φῶς, καὶ Ἥλιος, Ἄρης,
Φοίτων καὶ Φαίνονος ἄκροι περὶ κλίματα πάχνη
Ἑξῆς τοῦ κόσμου κέντρον Θέτις ἄσχετον ἅλας.

Au vingt-troisième, ἐννεάφθογγος; au vingt-quatrième, ὦτας ; au vingt-septième, ζωή. Les trente-troisième et trente-quatrième sont grecs :

ὢν τέλος, ὢν ἀρχὴ πάντων, ὢν ὄντα τὰ εἰσίν,
ὢν ἀγαθὸς καὶ καλὸς, κάλλος, μορφῶν τε χαρακτήρ.

Au trente-sixième ἄνθρωπος; au trente-huitième, πρόγονος; au trente-neuvième, λυτρωτήν; au quarante-huitième, νοῦστε λόγος τε; au quarante-neuvième, σαρκικά, φύσις, αὐγάς; au soixantième, παρθένος; au soixante-deuxième, γαστήρ; au soixante-sixième, ἄνδρα; au soixante-onzième, φύσιν; au soixante-douzième, φύσις.

La pièce IXe qui porte dans le titre en lettres grecques le nom de l'auteur *Versus Iohannis Ckoθoι*, n'a que trois mots grecs, au vers quatrième ἄδην, au vingt-troisième σάρξ, au quarante-neuvième σταυρῷ.

Le poème Xe s'intitule *Preces pro Karolo*, on y lit au vers quinzième :

Vota tui τέκνου Karoli tua λείψανα sancta,

au vers dix-neuvième *Harmonici Cantus* Θιασωτῶν.

La pièce XIe est celle qu'Usher a citée; au mot σπένδω que nous avons déjà relevé, il faut ajouter σταθμῷ.

Le poème XIIe et dernier, de Magno Dyonysio Areopagita, présente au troisième vers σελήνην; au quatrième σταυρῷ; au vingt-et-unième ἀρχῶν ἀρχαγγέλων τε *chorus* ἀγγέλωντε, τελαυτῶν, ce dernier mot a été sans doute estropié par les copistes; au vingt-deuxième, τάξις.

Ampère en parlant de cet usage d'intercaler même dans les vers latins des mots grecs, et des vers grecs entiers (1) dans une pièce latine, dit qu'il lui semble voir un débris de statue ou un tronçon de colonne antique dans un édifice de la décadence (2). Ces débris sont quelquefois mutilés et méconnaissables, chez Scot Erigène, malgré l'ignorance des copistes, les fragments

(1) Pour les mots grecs dans des vers latins, voir le *Recueil des historiens français*, t. VII, p. 311 et 314.
(2) Tome III, p. 217.

grecs, sont plus entiers ; la main qui les dispose en marqueterie en connaît davantage la valeur.

Scot Erigène, en flattant la manie de son âge, nous a laissé la preuve que la cour de Charles-le-Chauve était, pour dire comme Ampère, « plus savante, plus lettrée ; le grec, en particulier, y était plus connu qu'on ne serait porté à le croire en songeant aux agitations du IXe siècle. » Charles-le-Chauve y prenait grand plaisir et Scot ne perdait pas son temps lorsqu'il enchassait des mots grecs dans ses vers latins ; il savait que l'empereur en serait ravi. Ses autres correspondants n'étaient pas moins friands de ce « nectar hellénique. » Le grec jouait dans cette société à peu près le rôle que l'espagnol et l'italien jouèrent au XVIIe siècle. Il n'y avait pas alors d'éducation complète sans la connaissance de l'une ou l'autre de ces deux langues et même de toutes deux. On sait l'usage qu'en fait Mme de Sévigné dans ses lettres. On peut bien dire qu'il en était de même du grec sous Charles-le-Chauve. Lorsque Scot adressait les vers suivants à Hincmar, assurément l'archevêque de Reims pouvait les comprendre :

Λαμπρότατος κήρυξ στίλβων κηρύγματος ἄκρου,
Ἱνκμαρὸς ζήτω φρόνιμος καὶ ἀξιάγαστος,
Ῥήματος ὅπλα θεοῦ ζῶντος διὰ στόματος ἔχων.

M. Cramer rapporte cet éloge de Charles-le-Chauve par Scot ; le prince qui en est le sujet, en pouvait déchiffrer les caractères et le sens, il n'y a nul doute là-dessus :

Ὀρθόδοξος ἄναξ Φράγκων, τῷ δόξα τίμη τε
Θεσπέσιος καὶ ἄγαθος καὶ ἄκρος τε μόναρχος,
Ἔλπις τῆς πατρίδος, τῆς ἄξιος ἀθανασίας,
ὧν δὲ φέρων στέφανον χρύσεον, διαδήματα πατρῶν etc...
Εὔχετε ταῦτ' ἄλλοι νῦν, εὖχε σὺ Φραγκία πᾶσα.

Cependant il n'y avait pas alors une telle abondance de grécisants que Louis-le-Pieux ne fût embarrassé

quand il voulut faire traduire un livre grec qu'il avait reçu en cadeau de Michel-le-Bègue, empereur d'Orient. C'étaient les œuvres en grec de Denys (1) l'Aréopagite. Elles roulaient sur la hiérarchie céleste. Louis-le-Pieux, en 827, s'était adressé à Hilduin, bibliothécaire du monastère de Saint-Denis, pour en obtenir une traduction. Il fallait bien que ce moine eût la réputation de connaître le grec puisque le prince lui écrivait : « Monere te volumus, ut quidquid de Dionysii notitia ex Græcorum historiis per interpretationem sumtum, vel quod ex libris ab eo patrio sermone conscriptis ac tuo sagaci studio interpretumque sudore in nostram linguam explicatis, etc. (2). » Hilduin chercha à établir l'identité de l'Aréopagite Denys converti par Saint Paul, avec Saint Denis venu au troisième siècle en Gaule ; il attribua à ce dernier l'ouvrage mis, sans aucun fondement, sous le nom de l'Aréopagite, et qui n'a pas été écrit avant le Ve siècle ; à l'aide d'une fausse érudition « il composa au patron des Gaules une pédantesque et mensongère auréole (3) » mais il ne put traduire le texte. Heureusement Jean Scot était là ; il se mit à l'œuvre et c'est encore sa traduction qui sert aux lecteurs de Denys l'Aréopagite.

Il ne suffit pas d'avoir montré que Scot Érigène savait le grec, il faut faire voir aussi quelle influence ces études eurent sur son esprit. Elle n'est rien moins que surprenante. Si les temps y avaient été favorables c'eût été dès lors une émancipation entière de l'intelligence, une anticipation sur le XVIe siècle. Nous avons déjà fait voir ce qu'il y avait d'indépendance et de libre savoir chez les Irlandais ; Scot suit la tradition hiber-

(1) Pépin-le-Bref l'avait déjà reçu du pape Paul Ier. Voir plus haut. Ozanam. t. II, p. 527.

(2) Staudenmaier, *Joh. Scotus Erigena, und die Wissenschaft seiner Zeit*, 1, p. 288 et 481, de Dionysio Areopagita, Cf. Fabric. *Biblioth. Græca* VII, p. 7

(3) Ampère, t. III, p. 112.

nienne et ouvre une plus large voie à la raison. N'est-ce pas une chose singulière d'entendre au IXe siècle, le commensal de Charles-le-Chauve, le directeur de l'École du Palais écrire ceci : « La philosophie, l'étude de la sagesse n'est pas une chose et la religion une autre chose. Qu'est-ce que traiter de la philosophie, si ce n'est exposer les préceptes de la vraie religion suivant laquelle nous adorons humblement et nous poursuivons de mystère en mystère la souveraine et première cause de toutes les causes, Dieu ? D'où il suit que la vraie philosophie est la vraie religion, et réciproquement que la vraie religion est la vraie philosophie. » C'est avec une hardiesse également surprenante qu'il dit, selon la doctrine des hiberniens : « L'autorité procède de la droite raison, et nullement la raison de l'autorité. Or, toute autorité dont les décrets ne sont pas approuvés par la raison est une autorité sans valeur, tandis que la droite raison, établie comme dans une forteresse inexpugnable derrière le rempart de ses propres forces, n'a besoin d'être protégée par le secours d'aucune autorité. Je ne suis pas tellement épouvanté par l'autorité, je ne redoute pas tellement la furie des esprits inintelligents que j'hésite à proclamer tout haut ce que ma raison démêle clairement et démontre avec certitude. » C'est déjà le langage de Descartes.

M. Hauréau qui fait ressortir la liberté des démonstrations de Scot, y reconnaît le dernier mot de l'audace antique. « Ce n'est pas la doctrine d'Aristote ; il la méprise : ni même celle de Platon, il va bien au-delà, c'est à la lettre celle de Proclus. M. de Gérando s'étonne aussi de voir la philosophie du moyen-âge débuter par un ordre de conception aussi singulier. » Cet étonnement doit cesser quand on se rappelle que Scot est un disciple des Grecs, quand on sait qu'il a pu s'instruire directement auprès des maîtres de la pensée humaine.

Si les études qui furent le privilége de quelques maîtres Irlandais avaient pu s'étendre, se fortifier et se régulariser, le monde aurait vu au IXe siècle une nouvelle civilisation. Le mouvement qui ne se produira que deux siècles plus tard, avait dès lors commencé dans l'École du Palais. Ceux qui renoueront la chaîne des études philosophiques au douzième et au treizième siècle, se rattacheront à Scot Érigène. On poursuivra ses doctrines dans les doctrines condamnées par l'Eglise et son nom se retrouvera dans l'anathème prononcé contre Amaury de Chartres et David de Dinant, par le pape Innocent l'an 1204 (1).

Lui-même il n'échappa pas de son vivant à cette autorité qu'il prétendait ne pas craindre. Il osa dire son sentiment dans la controverse dogmatique provoquée par Gottschalk. « Aussitôt, dit M. Hauréau, des clameurs s'élevèrent contre l'Egyptien factieux et impie ; l'Église latine se souleva tout entière et réclama des sévices. Quelles furent les suites de cette tempête ? Que devient le philosophe abandonné par tout le monde, poursuivi par tant de voix ? On ne le sait, il disparaît et l'histoire ne retrouve plus sa trace. Avec lui l'hellénisme irlandais est vaincu, proscrit, et désormais l'École du Palais n'offrira plus de chaires à d'autres Érigènes. Il est partout reconnu, il est proclamé que ce sont des pestes publiques, *res dira*, *hostis atrox*, comme disait Théodulfe et que le fidèle chrétien doit les fuir avec horreur. »

Nous voyons reparaître ici, et plus vive que jamais,

(1) Dans les premières années du XIIIe siècle l'Église recherchant pour les livrer aux flammes vengeresses, tous les écrits qui avaient pu contribuer à faire naître l'hérésie qui porte les noms d'Amaury de Bène et de David de Dinant, le *Traité de la division de la Nature* fut signalé comme la vraie source de l'erreur et il fut alors solennellement condamné. Mais à cette époque les Écoles d'Irlande n'étaient plus telles que nous venons de les décrire. Soumises à leur tour à l'unité Romaine, elles avaient laissé de côté Platon et Proclus, pour adopter saint Augustin et saint Grégoire.

l'ancienne antipathie de l'Orient et de l'Occident. Déjà Enée de Paris avait reproché à la Grèce sa prétention d'être la maîtresse de toute science. « Il semble que le soleil ne soit beau qu'à l'Orient, et qu'à l'Occident il se change en ténèbres. » Il appelle les opinions de ses adversaires : « Les folles subtilités que la ruse grecque répand dans son orgueil sur l'Empire romain. » « Hæc deliramenta versutiarum græcalis industria supercilioso ambitu per Romanum spargit imperium. » Ces mots se trouvent dans un écrit intitulé : *Contra græcorum opposita Romanam ecclesiam infamantia*. Le titre en dit assez. Et pourtant il ne s'agissait que d'ajouter au *Credo* de Nicée le mot *filioque* (1).

Mabillon croit que Scot mourut à Paris, une légende le fait périr tué à coups de canif par des écoliers. Ampère suppose qu'il a pu être appelé à Oxford par le roi Alfred. Ce prince en effet mit tous ses soins, de 871 à 901, à faire fleurir les études. Il attirait à lui tous les savants du continent qui avaient quelque réputation. Pourtant Alfred ne connaissait pas le grec, puisqu'il a traduit du latin en saxon les fables d'Ésope. L'on sait que dans l'École de son palais il n'a jamais recommandé à ses disciples que l'étude du latin et du saxon. Son historien Asser ne parle pas de Scot. La mort de ce philosophe restera donc toujours mystérieuse, mais les mauvais bruits qui l'entourent ont persisté pour effrayer longtemps les esprits et les détourner de l'étude d'une langue si féconde en subtilités dangereuses et mère de funestes hérésies. Anastase le bibliothécaire a bien pu dans son admiration pour Scot attribuer à l'Esprit saint son grand savoir. Fort instruit lui-même dans la langue grecque (2), il n'expli-

(1) D'Achery, *Spicileg.*, p. 117. — Ampère, t. III, p. 89.
(2) Mirandum est quomodo vir ille barbarus (qui in finibus mundi positus, quanto ab hominum conversatione, tanto credi potuit alterius linguæ dic-

quait la supériorité de l'Irlandais que par un miracle. Mais le pape Nicolas Ier demandait qu'on lui envoyât à Rome, ou que du moins on écartât de l'école ce maître dangereux, qui mêlait l'ivraie au bon grain, et n'offrait que du poison à ceux qui lui demandaient du pain. « Ut ille Joannes, qui non sane sapere in quibusdam frequenti rumore dicatur, Romæ repræsentetur, aut certe a studio Parisiensi, cujus capital olim fuisse perhibeatur, removeatur, ne cum tritico sacri eloquii grana zizaniæ et lolii miscere dignoscatur, et panem quærentibus venenum porrigat (1). »

Sa mort entraîna pour longtemps les études grecques dans un discrédit qui ne fit que s'accroître pendant deux siècles. La séparation des deux Églises après le schisme de Photius n'était pas pour les ranimer. Aussi ne voyons-nous plus en France d'autres hellénistes à citer que ceux qui s'étaient formés auprès de Scot. Tel est cet Hubald qui a chanté la calvitie de Charles, et la victoire de Louis sur les Normands. Il mêlait quelques mots grecs à ses vers latins.

Suscipe magna quidem, parvo sed pondere, dona
Quæ tibi πανδέκτης, aggregat hic pariter.

Tel est encore cet Adam qui mettait des vers en tête de ses livres ; on y voit ceux-ci :

Ergo nec hunc David, nec Job magis esse probatos
Apparet plane, pro te nec plura tulisse
Quanta tuus Carolus mitis, pius atque benignus,
Νηφάλεος, φρόνιμος, σπουδαῖος καὶ δὲ δίκαιος (2).

tione, longinquus), talia (Dionysii opera), intellectu capere, in aliamque linguam transferre valuerit. Joannem innuo Scotigenam, virum quem auditu comperi per omnia sanctum. Sic hoc operatus est ille artifex spiritus, qui hunc ardentem pariter et loquentem fecit. Nisi enim ex gratia ipsius igne charitatis flagrasset, nequaquam donum linguis loquendi procul dubio suscepisset. (Anastasius bibliothocarius, in epistola ad Carolum calvum. Hederiche, p. 909.) Cet écrivain avait appris le grec à Constantinople, par les ordres du pape Jean VIII ; il traduisit les actes du VIIe concile Œcuménique et des ouvrages des Pères.

(1) Staudenmaier, p. 168, *De adversa utraque ecclesia.* Cramer, p. 34.

(2) Cramer, *Diss. de Græcis medii Ævi studiis, pars altera*, p. 33.

Louis II essaya de maintenir les études grecques, il y mit une affectation qu'on n'a pas manqué de faire ressortir. Compiègne, dans sa pensée, devait être une nouvelle Constantinople, il l'appelait *Carlopolis*. Cette même ambition de s'élever à la hauteur des Empereurs d'Orient lui suscita une querelle qui fut à moitié politique, à moitié littéraire. Le titre d'Empereur que prenait Louis-le-Bègue réveilla la susceptibilité de Basile qui croyait avoir seul le droit de le porter. On voit[1] dans les *Annales de la France*, un monument de cette querelle, c'est la lettre de Louis, Empereur d'Occident, à l'Empereur d'Orient, Basile. Celui-ci refusait le titre de Βασιλεῖς à tous princes autres que ceux d'Orient. Il consentait à appeler Πρωτοσύμβουλος, le prince des Arabes, *Cagan* celui des Avares, des Normands, des Bulgares, Ῥήγα, celui des Franks. Louis II dans sa lettre discute ces prétentions, il leur oppose la tradition et l'usage des livres.

« On ne voit pas, y est-il dit, que, dans les règles de nos pères, il y ait prescription de ne donner le titre d'Empereur qu'à celui qui commande à Constantinople, car sans parler des histoires de tous les peuples, l'écriture sainte fournit quantité d'exemples non-seulement d'élus, mais encore de réprouvés, comme des princes Assyriens, des Egyptiens, des Moabites qui ont eu le titre de Βασιλεῖς. Si cela est, c'est en vain que vous prétendez que nul autre que vous ne doive prendre cette qualité. Effacez donc tous les livres où les princes presque de toutes les nations sont honorés du même titre. »

Nous ne disons rien des raisons politiques alléguées par l'auteur de cette lettre, nous ne voulons en prendre que ce qui atteste l'état des lumières à ce temps-là, que

(1) Andreæ Duchesne, *Historiæ Francorum script.* t. III, p. 355.

ce qui peut nous faire supposer de la part de la chancellerie de Louis-le-Bègue, la connaissance des livres historiques communs alors à l'Occident et l'Orient. A propos du titre de Protosymbole Πρωτοσύμβουλος accordé au prince des Arabes, le rédacteur dit : « Je ne puis que je ne m'étonne de ce que vous dites que le prince des Arabes est appelé protosymbole, nous ne trouvons rien de cela dans vos livres, et, dans les nôtres, il est quelquefois appelé roi et de quelques autres noms. »

Un des griefs les plus vifs articulés contre les Empereurs d'Orient est ainsi énoncé : « par notre bonne doctrine nous avons acquis l'empire, et les Grecs par leur mauvaise doctrine l'ont perdu. Ils ont abandonné la ville de Rome, le peuple romain et le siége de l'Empire; ils ont changé de langue, ils se sont retirés à une autre ville et parmi une autre nation. »

Mais le point le plus intéressant de cette lettre est la discussion que Louis-le-Bègue fait entamer sur le mot ῥήγας rois. Ce terme qui révèle l'existence déjà assurée d'une langue vulgaire issue d'un mélange du latin et du grec, est fortement blâmé par le secrétaire de l'Empereur d'Occident. Il se trouve ici que la chancellerie française relève une faute de style et de langue dans les actes de l'Empereur de Constantinople. Le passage est curieux : « Enfin quant au mot de Riga, sachez que quiconque le donne à un autre n'entend pas lui-même ce qu'il dit. Quand vous parleriez toutes les langues, comme les apôtres, ou plutôt comme les anges, vous ne pourriez dire de quelle langue est le mot *riga*, ni quelle dignité il signifie. Vous ne sauriez montrer qu'il signifie la même chose que le nom de *Rex* en latin, et si vous le vouliez montrer, il s'ensuivrait qu'il le faudrait traduire en grec par celui de Βασιλεὺς, comme il paraît par toutes les traductions de l'Ancien et du

Nouveau Testament; que si cette qualité-là vous déplaît si fort dans les autres, effacez le nom de *Rex* de tous livres latins et le nom de Βασιλεὺς de tous les livres grecs. » La raison n'est pas mal choisie et l'argumentation n'est pas sans valeur (1). Ces rois dont Cédrenus parlera (2) plus tard, au XIe siècle, avec tant de mépris, n'étaient ni si barbares, ni si ignorants.

On trouve dans cette même lettre un détail qui intéresse l'histoire des mœurs et des relations des deux empires. Basile s'était plaint à Louis de la conduite de ses ambassadeurs dans Constantinople. On voit ce qui leur était reproché dans l'excuse que présente le roi de France à son correspondant : « Je suis assuré que vous ne doutez point que je n'ai été surpris d'étonnement quand j'ai lu dans votre lettre, ce que vous me mandez de mes ambassadeurs, qu'ils couraient par les rues de l'air du monde le plus extravagant, tenant toujours l'épée nue à la main, frappant et tuant non-seulement des chevaux mais aussi des hommes. Je souhaite fort d'être informé de ce fait, et s'il se trouvait véritable, il me déplairait extrêmement. » Quoique les ambassadeurs de Louis eussent nié les désordres qui leur étaient imputés, le reproche n'est pas invraisemblable. On retrouvera plus tard dans les Croisés cette même indiscrétion de conduite, cette même impétuosité d'humeur, excitée d'ailleurs par l'arrogance et le mépris des Grecs, pour des nations qu'ils appelaient barbares.

(1) *Histoire de l'Empire d'Occident*, par le président Cousin, t. II.

(2) Voici ce qu'il en dit : Τὸν Ῥήγα Φραγγίας κατὰ γένος ἄρχειν καὶ μηδὲν διοικεῖν, πλὴν ὅτι ἀλόγως ἐσθίειν καὶ πίνειν. Κατὰ δὲ τὸν Μάϊον μῆνα προκαθέζεσθαι ἐπὶ παντὸς τοῦ ἔθνους καὶ προσκυνεῖν αὐτοῖς, καὶ ἀντιπροσκυνεῖσθαι ὑπ' αὐτῶν, δωροφορεῖσθαί τε κατὰ συνήθειαν καὶ ἀντιδιδόναι αὐτοῖς. Addit eos reges appellatos esse κριστάτας, cristatos, id est τριχοραχάτους a θρὶξ crinis et ῥάχις spina dorsi; quod per eam promissos haberent capillos : tanquam χοῖροι porci, alias res non multum curabant. (Martin Crusius, *Suevici annales*, p. 266.)

Ne nous étonnons plus que Louis-le-Bègue fondant un monastère lui ait donné le nom d'*Alpha* (1), que dans le même temps quelques évêques mêlassent des mots grecs à leur signature (2), et qu'à l'abbaye de Corbie, il y eût encore des livres grecs et même des moines de cette nation. C'est ce qu'on voit dans les écrits de Druthmar. Il assure avoir vu un exemplaire grec des quatre évangélistes qui passait pour avoir appartenu à Saint Hilaire, et dans lequel l'évangile de Saint Jean suivait immédiatement celui de Saint Mathieu. Désirant en savoir la raison, il s'adressa à un nommé Euphemius, grec de nation, qui lui dit que cela s'était fait à l'imitation d'un bon laboureur qui attelle ses meilleurs bœufs avant les autres (3).

XXIV.

Le Xe siècle a toujours passé pour l'époque la moins heureuse, surtout au point de vue littéraire. C'est le moment le plus obscur de nos annales. Les Hongrois, les Sarrasins désolent notre pays, la corruption se met dans l'Eglise, la désorganisation dans l'Empire. Nulle sécurité pour les laïques, les moines n'en ont pas davantage; leurs asiles sont brûlés par les hommes de guerre, ou envahis par la foule des enfants, des femmes, des soldats, et même des chiens que les seigneurs y entassent dans leur usurpation brutale. Les livres ne s'échangent plus, les scribes et les clercs manquent pour les copier et pour les lire. Partout les écoles dépérissent. Ceux qui conservent l'amour des

(1) *Annales ordinis S. Benedicti*, t. III, p. 224.
(2) Mabillon, *De Re Diplomatica* lib. VI. Paris, 1681, in-folio, p. 456, tab. LVII.
(3) *Hist. litt. de la France*, t. V, p. 88.

études sont obligés d'aller chercher au loin la science. Abbon quitte son monastère appauvri par les calamités pour aller à Paris, à Reims, s'instruire dans la grammaire, l'arithmétique et la dialectique. Il paie cher les leçons de musique qu'il reçoit, et il écrit : « J'ai profondément gémi dès ma jeunesse de voir les arts libéraux tombés en décadence par l'incurie, et la science réduite à un petit nombre d'adeptes qui vendaient chèrement leurs leçons. » « A primitivæ ætatis tirocinio jugiter indolui liberalium artium disciplinas quorumdam incuria ac negligentia labefactari et vix ad paucos redigi qui avare pretium suæ arti statuunt (1). » Il était bien difficile que les études grecques se maintissent au milieu de ce désordre. Tout ce qu'on peut souhaiter, c'est qu'elles ne s'éteignent pas tout-à-fait et qu'on puisse suivre leur existence à quelques lueurs vacillantes.

Des survivants du IXe siècle (840-912), moines de Saint-Gall, conservent encore les traditions helléniques. Notker-le-Bègue, élève de Marcellus et d'Iton, traduisait Aristote. Hartmann instruit par les mêmes maîtres a gardé la réputation d'avoir su le grec, l'hébreu et l'arabe ; Tutilon était peintre, poète, orateur, musicien (2). Mannon ou Nannon, dont nous avons rapporté le nom à côté de celui de Scot, passe pour avoir traduit du grec en latin les livres d'Aristote sur la morale et sur le ciel, la république et les lois de Platon. On lui attribuerait volontiers une version du Timée de Platon, s'il n'était plus vraisemblable de dire que dans ses travaux il a usé de la traduction de Chal-

(1) *De Calculo Victorii*, ap. D. Martene *Thes. Anecd.* t. I. L. Maître, p. 77.

(2) Hartmannus peritus græcæ linguæ, latinæ, hebraicæ et arabicæ. Tutilo pictor, poeta, orator, musicus, ἀναγλύπτης. *Vita Notkeri*, Ekkehardo auctore, Bolland, Acta SS. April. t. I, p. 582, C.XXII (CXXIV, Mezler, *De Viris illust.* ap. D. Fez., *Thes. Anecd.*, t. I, 3e partie), L. Maître, p. 55.

cidius, grammairien latin du IVe siècle, qui le premier a fait cette traduction (1).

La province de Trèves au Xe siècle n'est point déchue de son antique renom. Elle a des écoles actives et fécondes. A Moyen-Moutiers l'abbé Almann attirait près de lui un maître de grammaire et rassemblait les livres nécessaires à cet enseignement (2). Il faut croire que le grec n'avait pas cessé d'y figurer au programme des études, car, en l'année 1054, le pape Léon IX s'adresse à un certain Humbert qui l'enseignait dans ce couvent; il le charge, entre autres choses, d'apaiser la querelle qui venait de se rallumer entre l'Eglise latine et l'Eglise grecque par les écrits de Michel Cérulaire. Non-seulement il l'envoya à Constantinople, mais encore, il le fit archevêque en Sicile, un pays où l'on parlait grec (3). Du reste toute la province de Trèves devait l'éclat florissant de la littérature, pendant le Xe siècle, aux nombreuses colonies d'Irlandais et de moines grecs qui vinrent s'établir en communauté dans les environs de Toul et de Verdun (4).

(1) *Hist. litt. de la France*, t. V, p. 657. Cramer, 35.

(2) Conduxit eis doctorem grammaticæ et volumina artis ejusdem plurima studuit conquirere. *De Gestis abb. Mediani monasterii* apud D. Martène, *Thes. anecd.* t. III. L. Maître, p. 85.

(3) Sigeberti Gemblac. *chronic.* c. 150; *Hist. litt. de la France*, t. VII, p. 527. Cramer, 38.

(4) D. Calmet, *Hist. episcop. Tull.* (de Toul), t. I, p. 146. L. Maître, p. 85. On lit dans l'*Hist. litt. de la France*, t. VI, p. 57, un autre moyen qui servit beaucoup à répandre la connaissance de cette langue (le grec) parmi nos François, furent ces grecs auxquels S. Gérard, évêque de Toul, donna retraite dans son diocèse. Ils y formèrent des communautés entières, avec des Hibernois qui s'étaient mêlés avec eux, et y faisaient séparément l'office divin en leur langue, et suivant leur rit particulier. L'établissement de ces communautés de grecs en Lorraine, est tout-à-fait remarquable. Ce fut vers la fin de ce siècle qu'il se fit, puisque Saint Gérard, qui le favorisa, mourut en 994, et il n'y a pas de doute qu'il ne subsistât encore au siècle suivant, et peut-être au-delà. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut dans quelqu'une de ces communautés, que le célèbre Humbert, d'abord moine de Moïen-Moutier, puis cardinal de la sainte Eglise romaine, puisa cette profonde connaissance qu'il avait du grec, et dont il fit un si heureux usage contre les Grecs mêmes en faveur de l'Eglise latine. Il pourra paraître encore dans le cours de ce Xe siècle, plusieurs autres hommes de lettres qui prirent soin de cultiver la

On ne pense pas que des usages liturgiques pussent préserver les études grecques de la décadence, mais il n'en est pas moins curieux, qu'au Xe siècle, à Limoges, on chantât à certains jours la messe en grec (1). La même singularité existait certainement dès lors à l'abbaye de Saint-Denis, qui tenait à se donner pour fondateur le célèbre Denys l'Aréopagite.

En Italie, Jean de Naples, diacre de Saint-Janvier, écrivit des fragments d'histoire ecclésiastique, et traduisit du grec les Actes des martyrs. Au même siècle, Sergius, père de Saint Anastase, évêque de Naples, traduisait couramment et en lisant, du latin en grec et du grec en latin (2). Depuis le schisme de Photius les affaires religieuses s'unirent aux affaires commerciales pour rendre plus actives les relations des papes avec les patriarches, des italiens avec les grecs. Ce fut une raison nouvelle pour cultiver davantage la langue grecque. De là un petit foyer d'hellénisme dont les lueurs iront toujours en grandissant (3).

En Allemagne, Brunon, frère cadet de l'empereur Otton, se distingue au Xe siècle par son amour des

même langue. Remi d'Auxerre, disciple d'un maitre qui l'avait beaucoup étudiée, peut être mis de ce nombre... La lecture de la première lettre d'un inconnu à Vicfride, évêque de Verdun, qu'on croit être un abbé de Montfaucon, ne permet pas de douter non plus que la langue grecque lui fût inconnue. — P. 56 *ibid.* On avait apporté quelque soin à cultiver la (langue) grecque dès le siècle précédent. On en faisait encore une étude particulière à l'école de Saint-Gal. C'est au moins ce que semble dire Notker-le-Bègue, en saluant Lambert de la part des frères grecs, c'est-à-dire, de ses confrères qui s'appliquaient au grec, *Salutant te Hellenici fratres.*

Le docte Brunon, archevêque de Cologne, contribua peut-être plus que tout autre à inspirer à nos François du goût pour cette langue, dans laquelle il se rendit fort habile.

(1) Quelques manuscrits de Saint-Martial-de-Limoges faits au même siècle, retiennent des marques, que les moines de cette maison se mêlaient de gréciser. *(Hist. litt. de la Fr.*, t. VI. p. 57.)

(2) Signorelli, *Vicende della cultura nelle due Sicilie*, cité par M. G. Favre, t. I, *Hellénistes en Italie du Xe au XVIe siècle.*

(3) Gradenigo, cap. 3 et 4; cité par M. G. Favre, *ibid.*

lettres. On remarque surtout qu'il savait le grec. « Dès l'âge de quatre ans il fut envoyé par ses parents auprès de l'évêque d'Utrecht, Baudric, pour apprendre les rudiments de la littérature, et se signala par de merveilleuses dispositions. Aucune partie des arts libéraux n'échappait à la vivacité de son esprit; le grec et le latin lui étaient également familiers. Lorsqu'il fut promu à la dignité archiépiscopale (à Utrecht), il attira auprès de lui les plus savants docteurs « in utraque lingua, » et étudia avec eux tout ce que les historiens, les orateurs, les poètes et les philosophes renferment de remarquable. Son plaisir était de siéger au milieu d'eux et de les entendre disserter sur les beautés de la philosophie. « Annos circiter quatuor habens, liberalibus litterarum studiis imbuendus Baldrico Episcopo Trajectum missus est. Nullum erat studiorum genus in omni greca vel latina eloquentia, quod ingenii sui vivacitatem aufugeret... Sæpe inter Grecorum et Latinorum doctissimos de philosophiæ sublimitate... medius consedit (1). »

Ce témoignage du biographe Ruolger est confirmé par celui de Jean de Gorze. « Brunonis insuper et grecæ lectionis multa accesserat instructio (2). » Son érudition grecque eut son effet ordinaire, il paraît qu'elle le fit glisser dans quelques hardiesses hétérodoxes; car on voit dans une légende, que saint Paul est obligé de le défendre du reproche de s'être adonné avec trop d'ardeur à l'étude vaine et périlleuse de la philosophie. « Adeo græcis suis studiis in philosophiam quamdam subtiliorem, quod facile fiebat, videtur esse adductus, ut S. Paulus facere non posset, quin Brunonem in somnio propter inane ac vanum philosophiæ

(1) Pertz, *Monum. Germ.*, t. IV. p. 252.
(2) Pertz, *Monum. Germ.*, t. V. p. 370.

studium defenderet (1). » On remarquera aussi qu'entre les disciples qu'il a formés, ou bien entre les maîtres qu'il a suivis, on cite un irlandais nommé Israël, *Episcopus Scotigena*, ou bien selon Flodoard « *Israël Britto* (2) »

Jean de Vandières, évêque de Toul, qui prit plus tard d'une abbaye au diocèse de Metz, le nom de Jean de Gorze, étudia les catégories d'Aristote pour mieux comprendre saint Augustin. Par l'ordre d'Otton Ier, il avait fait un voyage en Espagne qui avait duré trois ans. Il s'y était instruit dans la langue des Arabes établis à Cordoue. A Gorze, il réveilla les études parmi les moines ; c'est à ce groupe d'hommes instruits qu'il faut rattacher certain Bovon qui devint illustre par sa science grecque : « Græcas litteras coram Cuonrado (primo), rege legendo factus est clarus (3). »

En 912 naquit à Liège un moine du nom de Rathier. Il fut trois ans évêque de Vérone ; ayant encouru la haine de ses clercs, il quitta son évêché et dirigea en France des écoles privées ; il composa une grammaire qu'on appelait d'un nom grotesque mais significatif « *Servadorsum* ou *Sparadorsum*, » par allusion aux châtiments que les infractions aux règles de la grammaire attiraient sur les écoliers négligents. Les nom-

(1) Cramer, p. 36, Thietmar. *Cronic.* II, p. 10. Ce prince, après avoir passé quatre ans à l'école d'Utrecht, et étudié sous Rathier toutes les sciences alors en usage, forma le dessein d'apprendre à fond la langue grecque, et ce qu'ont de meilleur les historiens, les orateurs, les poètes, les philosophes de l'antiquité. Pour l'exécution de ce projet, il eut soin d'attirer près de lui les plus savants hommes en grec et en latin qu'il pût déterrer. Il est aisé de juger par là du mérite de cette Académie, qui se tenait plutôt en Lorraine qu'à Cologne. V. L. Maitre, p. 86.

(2) Ad annum 947.

(3) Cramer, p. 36. Widukindi lib. III, c. 2. Græcæ linguæ in Belgis notitia patet quoque ex librorum catalogo sæculo duodecimo confecto, qui ex monasterio Benedictinorum Aquicinensi (Anchin) in Hannonia nunc Bruxellis in regia latet bibliotheca. In eo leguntur *Plato de Cosmopio I* (? Timœus ?) Isagoge et Periermeniæ Aristotelis, tria exemplaria Isagoges Porphyrianæ, Periermeniæ, Apulei cum Platone, etc. Cramer, p. 36, not. 169.

breux auteurs grecs qu'il cite, le ton de son langage donnent lieu de croire qu'il n'ignorait pas le grec (1). Liège, selon Cramer (2), offrit un asile aux moines grecs qui s'enfuirent d'Orient à la suite de la querelle des Iconoclastes. On cite parmi eux Evrard évêque de cette ville, et Gérard de Toul (3), qui firent tous leurs efforts pour répandre l'étude du grec. Auprès du même Evrard, on vit les Irlandais chercher un refuge, il n'est pas douteux qu'il n'en soit résulté de grands avantages pour la connaissance du grec, puisque Gérard permettait aux Grecs de conserver la liturgie et le rite grecs, et qu'il partagea les autels entre les Grecs et les Irlandais. « Qum Gerardus permitteret, ut græcam liturgiam græcumque ritum retinerent, divisit enim inter Græcos et Scotos, quos propriis stipendiis aluit, altaria » (4).

Au monastère de Gandersheim fondé en 856 par Ludolph duc de Saxe, vivaient 24 religieuses, assistées de 12 chanoines et de 8 vicaires soumis à la juridiction de l'abbesse. Ces religieuses, suivant la prescription de la règle, ne pouvaient être que filles de rois ou de princes. On a distingué entre elles au Xe siècle Hroswita (5), fille dit-on d'un roi de Grèce ; elle a laissé six comédies dévotes imitées de Térence. On aimerait à dire et à croire qu'elle était capable de lire Ménandre. Rien ne le prouve, quoiqu'il soit vraisemblable qu'elle n'eût point oublié la langue grecque ; peut-être la rigueur de sa profession lui interdisait-elle des lectures

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. VI, p. 57. — Dans un de ses écrits intitulé *Agonisticon*, il cite plus de quinze pères de l'Église tant grecs que latins. Entre les premiers on remarque Origène, Hégésippe, saint Jean Chrysostome. — Il cite plus volontiers les latins : Varron, Térence. Cicéron, Horace, Perse, Sénèque, et d'autres encore. (T. VI, *Hist. litt.*, p. 379.)

(2) Page 37.

(3) Mort en 998.

(4) Cramer, page 37.

(5) Martin Crusius, *Germano-Græcia*, liv. V, p. 217.

si profanes. Térence qui pourtant n'était en tout qu'un demi-Ménandre, se faisait-il plus facilement accepter que son original ? En définitive, à cette époque, dans les bibliothèques des écoles, ce ne sont guère que des livres latins que nous voyons cités.

Un moine de Richenau, du nom de Gunzon, met bien en avant les noms d'Homère, de Platon, d'Aristote, entre ceux de Térence, de Salluste, de Stace, d'Horace, de Virgile, d'Ovide, de Perse, de Juvénal, de Lucain, de Porphyre; mais on peut croire qu'il ne parle des grecs que pour les avoir entendu nommer ou tout au moins pour les avoir lus dans des traductions latines (1).

On peut en dire autant de Gerbert qui mourut pape en l'année 1003. Quoiqu'il ait été en son temps un prodige de science et d'érudition, qu'il ait appris et enseigné les mathématiques, la physique, la dialectique, la musique, la médecine, il ne paraît pas avoir su le grec. Il ne faut pas se laisser tromper par des allégations mensongères. Léon légat du pape, qui s'opposait à ce que Gerbert montât sur le siége épiscopal de Reims, disait : « Les vicaires de Pierre et ses disciples ne veulent pas avoir pour maître un Platon, un Virgile, un Térence, ni l'autre bétail philosophique (2). »

Ce mot de Platon ne doit pas nous abuser. Gerbert l'a mérité non pour avoir puisé aux sources grecques, mais pour avoir appris à connaître les doctrines de ce philosophe dans des traductions latines. C'est ce qu'on voit bien clairement dans l'historien Richer son ami et son disciple. Il est le meilleur garant de la science de Gerbert, et nous savons par lui que s'il expliqua l'introduction de Porphyre, ce fut d'après la traduction de

(1) Dom Martène et Dom Durand, *Amplissima collect.* p. 294-314. Ampère, t. III, p. 270.

(2) Pertz, *Mom.* III, 687. Vicarii Petri ejus discipuli nolunt habere magistrum Platonem, neque Virgilium, neque Terentium, neque ceteras pecudes philosophorum.

Victorinus d'abord, puis d'après Boèce. Il n'aborda les topiques d'Aristote qu'à travers l'interprétation de Cicéron et les commentaires du même Boèce(1). On peut donc conclure avec M. Ampère : « Il est à croire, d'après cela, que Gerbert n'entendait pas le grec. » Ajoutez cette autre indication que Richer dans l'énumération des auteurs expliqués par Gerbert dans son école de Reims, ne parle pas d'un seul écrivain grec. Il ne cite que des latins, Virgile, Stace, Térence, Juvénal, Perse, Horace, Lucain. Dans sa bibliothèque, fort considérable pour ce temps-là, on trouve les lettres de Cicéron, trois livres de la République, Jules César, Eugraphe, commentateur de Térence, Pline, Suétone, Stace, Manilius, Q. Aurelius (Cassiodore), Victorinus, Boëce, Démosthène le médecin, Joseph l'Espagnol, Lupicius de Barcelone, pas un seul grec (2).

M. Cramer pourtant ne voudrait pas lui refuser absolument la connaissance du grec. Qu'on restreigne cette science autant qu'on voudra, il y consent; il croit voir dans ces restrictions l'expression exacte de la vérité, il pense de même des notions de langue arabe qu'on lui a prêtées. Il croit que le correspondant et l'ami de Notker, d'Adalberon, d'Egbert de Trèves, d'Ekkard de Tours, a dû se sentir attiré vers l'hellénisme par ces illustres amis. Il signale surtout trois prêtres romains, Théophylacte, Laurent d'Amalfi et Brazut, dont les noms grecs, font supposer que Ger-

(1) Richeri. *Hist.* t. III, c. 46.

« Imprimis Porphyrii ysagogas, id est introductiones secundum Victorini translationem, inde etiam easdem secundum Manlium explanavit... Cathegoriarum id est prædicamentorum librum Aristotelis consequenter enucleans periermenias vero librum, cujus laboris sit, aptissime monstravit. Inde etiam Topica id est argumentorum sedes, a Tullio de græco in latinum translatas et a Manlio consule sex commentariorum libris dilucidata suis auditoribus intimavit.»

Théodoric avait conféré la dignité de consul à Boèce.

(2) Cramer, 52, d'après les œuvres de Gerbert, 7, 9, 25, 40, 87, 96, 130, 133, 135, 148, 154. Epp. 17, 24, 25.

bert, qui vécut en relations avec eux, ne demeura point étranger à leur langue et à leurs études. Ce ne sont que des suppositions; et l'on ne se sent point disposé à les accueillir quand on les voit précédées de cet autre que voici : « Gerbert était d'Auvergne, il devait donc avoir des tendances pour la langue grecque, car nous voyons dans ce pays, au temps de saint Avit, durer encore la résistance à la langue latine; et partout où le latin ne trouve pas facilement accès, il prouve que le grec jette facilement ses racines (1). C'est s'abuser étrangement que de croire Aurillac, où Gerbert naquit et fut instruit, éclairé encore à cette époque des rayons de la civilisation grecque qui brilla si longtemps dans le Midi de la France.

Gerbert avait vécu en Espagne, on sait qu'il emprunta aux Maures ses connaissances en mathématiques et en médecine. On n'en peut pas conclure qu'il ait su le grec.

Il y avait à Chartres, à la fin du Xe siècle, une école où l'on s'occupait particulièrement de médecine, on y suivait les doctrines des médecins grecs. Richer s'y rendit en 991, il y étudia Hippocrate, Gallien et Suranus, médecin d'Ephèse, qui vint à Rome au temps de Trajan. Voici ce qu'il dit de ses études : « Ibi in aphorismis Yppocratis vigilanter studui apud Herbrandum, magnæ liberalitatis atque scientiæ virum. In quibus quum tantum prognostica morborum accepissem, petii etiam lectionem ejus libri qui inscribitur de concordia Yppocratis, Galeni et Surani. Quod et obtinui, cum eum in arte peritissimum, (quanquam

(1) Page 50. Neque etiam est prætereundum, Avernorum nobiles, in quibus sæculo sexto quum Avitus poeta tum Gregorius Turonensis, viri in litteris tunc egregii, nati erant, quum Romani imperatores patriam eorum linguam usque ad Aviti ætatem summa vi defendisse contra latinæ potentiam. Ubi vero vulgarem tuebantur dialectum, ibi Græcam linguam facilius egisse radices jam supra videmus.

erat clericus Carnotensis) dinamidia, farmaceutica, botanica atque cirurgica non laterent (1). » Ces derniers mots qui sont grecs, n'impliquent pas chez Richer ou son maître, pas plus que chez Gerbert, la connaissance de la langue d'Hippocrate. Nous savons par Cassiodore, que ce médecin avait été traduit en latin. C'est dans ces versions que le fondateur du couvent des Viviers, recommande à ses moines la lecture des anciens médecins : « Post hæc legite Hippocratem atque Galenum latina lingua conversos, id est, therapeutica Galeni ad philosophum Glauconem destinata et anonymum quemdam qui ex diversis auctoribus probatur esse collectus. Deinde Cælii Aurelii de medicina, et Hippocratis de herbis et curis, diversos que alios medendi arte compositos, quos vobis in bibliothecæ nostræ sinibus reconditos, deo auxiliante, dereliqui (2). » Il est probable que c'est dans la traduction latine faite du traité de Démosthène Philalèthe, médecin Alexandrin contemporain de Néron, que Gerbert compila ses trois livres sur la maladie des yeux. Notons pourtant la seule trace d'hellénisme qu'on rencontre chez Gerbert dans cette phrase :

(1) Richeri. *Hist.* lib. III, c. 59 et 60. Ampère, t. III, p. 313. Cramer, p. 54.

(2) Cassiodore, t. II, p. 406. — Les rédacteurs de l'*Histoire littéraire de la France* croient que Gerbert savait le grec, et ils disent en parlant des écoles fondées en Lorraine par Brunon : « C'est apparemment de là que Gerbert, qui passa quelque temps en Germanie, apporta le goût qu'il avait pour le grec. Il savait effectivement cette langue et exhortait les autres à s'y appliquer. *Epit.* Gerb. 154. — *Hist. litt.* t. VI, p. 57.

Gerbert a composé un écrit auquel il a donné pour titre ce terme grec : *Rithmomachia*, le combat des nombres ou des chiffres. — T. V. *Hist. litt. de la France*, p. 581. Ces écrivains reconnaissent que Boèce était l'auteur favori de Gerbert (583). Il en a fait l'éloge dans un épigramme de douze vers héroïques sur le portrait de Boèce.

Entre les lettres de Gerbert, il y en a une, la 153e qui est d'Otton III, son disciple, alors roi de Germanie et depuis empereur. Otton y prie ce cher maître, alors archevêque de Reims, de lui apprendre à fond l'arithmétique et le grec. *Ibid.* p. 586. — Dans la première partie de son traité du *Corps et du Sang du Seigneur*, il cite un grand nombre de passages tirés des Pères grecs et latins. *Ibid.* p. 588. — Cette vaste érudition se trouvait rehaussée en la personne de Gerbert, par une connaissance plus que médiocre des belles-lettres et de la langue grecque. *Ibid.* p. 607.

« Celsus Cornelius a Græcis ὑπατικόν vitiatum jecur dicit appellari. » Elle se trouve dans les lettres 9e et 15e. Elle confirme nos suppositions, car ce mot grec lui est transmis par un auteur latin, et nous voulons bien rejeter sur l'iotacisme la faute qui lui fait écrire ὑπατικὸν pour ἡπατικόν.

XXV.

L'helléniste le plus original du Xe siècle est sans contredit Luitprand. On ne sait pas bien s'il était italien ou espagnol, il est sûr qu'il était d'origine lombarde. Il sortait d'une famille assez haut placée dans la faveur des princes, et son père avait été chargé d'une ambassade à Constantinople. Il le perdit en 927, et vécut dès lors sous la tutelle d'un beau-père, qui prit soin de son enfance et de son instruction. En 931, il entra à la cour du roi Hugues, et fut fait diacre de l'église de Pavie. Après la chute de Hugues, il passa au service de Bérenger, et fit pour lui un premier voyage à Constantinople de 948 à 950. Il encourut la disgrâce de Bérenger, fut par lui maltraité et puis exilé. Quand Otton eut dépossédé Bérenger, Luitprand trouva faveur auprès de lui, fut fait évêque de Crémone, et partit, en 968, pour Constantinople. Il était chargé de négocier le mariage de Théophanie, fille de l'empereur Phocas avec le fils d'Otton. Il ne réussit pas dans cette mission. Son ambassade dura du 4 juin, jour où il entra dans Constantinople, au 20 octobre, jour où il prit congé de l'empereur. Il a laissé le commencement du récit de son voyage dans le livre VI de l'*Antapodosis* qui est inachevé, et il en a fait une relation détaillée qu'il a adressée à Otton et à Adélaïde, son épouse, sous le titre d'am-

bassade à Constantinople *Legatio Constantinopolitana*.

Le président Cousin a traduit cette relation dans son *Histoire de l'Europe Occidentale* (1). Pertz, au tome III, de ses monuments, a donné une édition complète des œuvres de Luitprand, et a mis plus de soin que ses devanciers dans la publication de l'*Antapodosis*. On a des raisons de croire que Luitprand partit de nouveau pour Constantinople vers 971 ; qu'il ne revint pas à Crémone et mourut dans les premiers mois de l'année 972. Les écrits de Luitprand sont extrêmement curieux. La relation, surtout, de son ambassade à Constatinople, est un des monuments les plus précieux de l'époque. Il fait voir à merveille quels sentiments existaient alors entre l'Italie et Constantinople, quelle différence d'opinion, de civilisation et de mœurs les séparait.

Quoique Luitprand eût été parfaitement élevé par son beau-père à qui il se plait à rendre hommage, il ne savait pas le grec. Il fut mis à même de l'apprendre, parce que Bérenger fit l'offre à son beau-père de l'envoyer à Constantinople. « Bérenger fit d'abord valoir, dit Luitprand, que ce me serait un avantage inestimable de savoir la langue grecque. Mon beau-père lui ayant répondu qu'il donnerait volontiers la moitié de son bien pour me la faire apprendre, Bérenger répartit qu'il était aisé de faire en sorte que je l'apprisse à moindres frais, et qu'il ne lui en coûterait pas la centième partie ; que l'empereur de Constantinople, souhaitant qu'il lui envoyât un ambassadeur, j'étais plus propre à cet emploi-là que nul autre et pour la fermeté de mon esprit, et pour la facilité que j'avais de m'exprimer. Il ajouta que quand je serais parmi les Grecs, j'apprendrais leur langue par manière de divertissement, puisque j'avais si parfaitement appris la latine dans mon bas-âge. »

(1) T. II.

L'avantage de cette proposition décida tout de suite le beau-père de Luitprand, et celui-ci quittant Pavie dès les premiers jours du mois d'août, arriva à Constantinople le 18 septembre.

Il n'est pas indifférent de remarquer que le luxe et la magnificence de cette grande ville étonnèrent le Diacre de Pavie. Il loue entre autres ornements un arbre de cuivre doré, sur les branches duquel étaient des oiseaux de même métal qui imitaient par artifice le chant de véritables oiseaux. « Mais ajoute-t-il, il n'y avait rien de si merveilleux que le trône de l'empereur. C'était une machine d'une nouvelle invention, qui par des ressorts secrets s'élevait à une grande hauteur. La chaise de l'empereur était environnée de lions de bois ou de cuivre doré. Quand l'empereur s'y fut assis, je fus conduit à son audience, appuyé sur deux eunuques. A mon approche, les lions jetèrent un effroyable rugissement, et les oiseaux chantèrent chacun selon leur espèce. J'avais été averti. Je m'abaissai trois fois, très profondément, pour saluer l'empereur, et en un moment je le vis élevé au lambris, vêtu d'un nouvel habillement lui que, peu auparavant j'avais vu fort peu élevé au-dessus du plancher; je ne sus à quoi attribuer ce changement, si je ne l'attribuais à quelque machine telle que sont celles qui servent à lever les arbres des pressoirs. »

D'autres sujets d'admiration attendaient l'ambassadeur Italien. Il vit près de l'hippodrome, dans un palais d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses, célébrer les fêtes de Noël. Dix-neuf tables y étaient dressées, entourées de convives couchés à la façon des anciens. Chaque table n'était couverte que de vases d'or. « Le dessert, dit-il, fut servi sur trois bassins d'une telle pesanteur, qu'au lieu d'être portés par des hommes, ils étaient traînés sur des chariots couverts

de pourpre. » Des divertissements et des jeux d'un goût bizarre accompagnaient ces richesses.

Luitprand en décrit plusieurs, nous choisissons celui-ci pour l'offrir à nos lecteurs : « Il parut un homme qui sans le secours de ses mains portait sur la tête, une pièce de bois, longue de plus de vingt-quatre pieds au haut de laquelle était un travers d'une coudée, et au bas un autre travers de deux coudées. On amena ensuite deux jeunes garçons qui étaient tout nus à la réserve de l'endroit que l'honnêteté ne permet pas de nommer, et qui montèrent au haut de la pièce de bois sans empêcher qu'elle ne demeurât aussi ferme et aussi droite, que si elle eût tenu à terre par des racines. L'un des deux étant descendu, l'autre fit des tours qui me jetèrent dans un profond étonnement. Il demeura longtemps au haut de la pièce de bois, se tenant en équilibre et se balançant également, puis en descendit sans se faire aucun mal. »

On s'attendrait à trouver d'autres divertissements dans la Cour de Constantinople. Cette première ambassade de Luitprand dura quelques mois. Il les mit à profit pour apprendre la langue grecque courante.

Lorsqu'en 968 il retourna à Constantinople, il s'était fait une grande révolution en Italie. Bérenger avait été chassé et Otton régnait à sa place. C'était la puissance germanique qui s'établissait dans toute la péninsule avec l'appui du pape. Otton qui prenait le titre d'empereur, voyait à regret les Grecs garder encore dans le sud la Calabre et l'Apulie. Il cherchait les moyens de les en déposséder. Il s'arrêta au projet de proposer à Nicéphore Phocas une alliance matrimoniale en faisant épouser la fille de l'empereur d'Orient à son fils Otton. Pour le faire réussir il jeta les yeux sur l'évêque de Crémone. Ses antécédents diplomatiques le recommandaient à l'empereur. Luitprand reçut donc mission

de négocier ce mariage et il partit dans l'attirail d'un ambassadeur germain, accompagné de quelques officiers qui parurent à Constantinople comme des demi-barbares ([1]).

La cour grecque avait deviné les projets d'Otton. Elle ne vit venir le diplomate Luitprand qu'avec une grande défiance et même avec beaucoup de haine. A peine eut-il mis le pied à Constantinople que l'évêque de Crémone jugea les dispositions de Nicéphore à son égard. Il était difficile de s'y méprendre d'ailleurs, car il ne lui épargna nul affront. Luitprand demeura vingt jours à la cour, et ce ne fut qu'une suite d'avanies. Le récit qu'il en a fait, adressé aux deux Otton et à Adélaïde, l'épouse de l'empereur, est tout plein de ses ressentiments et de ses rancunes. Dans sa colère il ne ménage rien. Toute chose est par lui tournée en ridicule. Nicéphore est un monstre. « Il a, dit-il, une taille de pygmée, une grosse tête, de petits yeux, une barbe courte, large, épaisse, entremêlée de blanc et de noir, un cou fort court, des cheveux fort longs et fort noirs, un teint d'Ethiopien, et capable de faire peur à qui le rencontrerait dans l'obscurité de la nuit, de longues cuisses, de courtes jambes, un habit déteint et usé, une chaussure étrangère, une langue piquante et ingénieuse, un esprit dissimulé et fourbe. »

Rien ne trouve grâce devant lui, il s'égaie sur le cérémonial de la cour, et le présente à ses lecteurs de manière à provoquer des rires méprisants ; c'est ainsi qu'il dépeint une troupe de marchands et de bourgeois de Constantinople armés de petits boucliers et de traits, assemblés et rangés en haie des deux côtés des rues, depuis le palais de Nicéphore jusqu'à la porte de Sainte-Sophie, avec une foule de pauvres gens, les pieds nus,

([1]) Zambelios, Βυζαντιναὶ μελέται. Athènes 1858.

ramassés au même lieu pour rendre la cérémonie plus imposante. « Les grands de la cour passèrent au milieu de cette foule, vêtus de tuniques fort vieilles et fort usées, et je ne crois pas qu'aucune eût été portée neuve par leurs bisaïeuls : nul n'était couvert d'or ni de pierreries, à la réserve de Nicéphore à qui les ornements impériaux, qui n'avaient point été faits pour lui et qui ne convenaient point à sa taille, ne servaient qu'à le rendre plus difforme et plus ridicule. La moindre de vos robes vaut mieux que cent des robes de ces grands de Constantinople. On me mena à cette procession et on me plaça dans un lieu élevé pour les chantres. Quand ce monstre commença à marcher, les chantres commencèrent à chanter par une basse flatterie : « Venez étoile du matin, venez aurore, venez bel astre, dont la lumière efface celle du soleil. Venez la terreur et la mort des Sarrasins; Prince Nicéphore! au prince Nicéphore plusieurs années ! Peuples, rendez-lui vos respects, et vous soumettez à sa puissance. » Ils auraient chanté avec plus de raison : « ne viens pas, tison infernal, visage de Sylvain, rustique, farouche, grossier, barbare, cruel et insatiable Cappadocien. »

Toutes les fois que la conversation s'établit entre l'Empereur et le plénipotentiaire d'Otton, elle finit en termes aigres et offensants. Nicéphore ne ménage pas ceux qu'il appelle des barbares, des Lombards, des Saxons; Luitprand les défend avec une hardiesse généreuse. « Les soldats de votre maître, dit l'Empereur, ne savent l'art de combattre ni à pied ni à cheval. La grandeur de leurs boucliers, la pesanteur de leurs casques et de leurs cuirasses, et la longueur de leurs épées les empêchent de combattre; mais rien ne les en empêche si fort que leur taille prodigieuse et la grosseur excessive de leur ventre, qui est leur Dieu. La débauche fait toute leur hardiesse, et l'ivresse toute leur

force. Il n'y a rien de si faible qu'eux, quand ils sont à jeun, rien de si lâche quand ils sont sobres. Votre maître n'a pas un grand nombre de vaisseaux. Il n'y a que moi qui suis puissant sur mer. Quand je voudrai attaquer votre maître, je ruinerai toutes ses villes maritimes et réduirai en cendres tout ce qu'il possède à l'embouchure des fleuves. Que s'il est trop faible sur mer pour me résister, il ne l'est pas moins sur terre. Il n'y a pas longtemps qu'avec sa femme, son fils, et les troupes de Saxe et de Souabe, de Bavière et d'Italie, il assiégea une place de nulle importance, et ne la put prendre. Comment donc soutiendra-t-il ma présence quand je paraîtrai à la tête d'une armée où il y aura autant de vaillants hommes qu'il y a de grains de blé au mont Gargare, de grains de raisin à Lesbos, d'étoiles au ciel et de gouttes d'eau dans la mer. »

A ces forfanteries l'Empereur ajoutait l'insulte : « Vous n'êtes pas des Romains, disait-il, vous êtes des Lombards. » Luitprand ne reste pas muet ; il repousse hardiment ces outrages. « Vous n'avez pas lieu de vous glorifier de votre origine, réplique-t-il à Nicéphore. Romulus était fils d'une prostituée, il était l'assassin de son frère, ses compagnons ne valaient pas mieux ; c'étaient des fugitifs, des homicides, des débiteurs insolvables. Voilà la véritable noblesse de ces empereurs que vous appelez les maîtres du monde. Mais nous, tout ce que nous sommes de Lombards, de Saxons, de Français, de Lorrains, de Bavarois, de Souabes, de Bourguignons, nous avons un si grand mépris pour les Romains, que quand nous sommes en colère contre quelqu'un et que nous lui voulons dire une injure, nous l'appelons Romain [1]. »

On conçoit que l'empereur n'eût que de la colère

[1] Le présid. Cousin, p. 287, t. II. — Pertz, t. III, *Antapodosis*.

pour un si rude interlocuteur, et qu'il ne lui épargnât aucun désagrément.

Mis en présence de Léon Curopalate et de quatre officiers de Nicéphore, tous hommes fort habiles et fort éloquents, Luitprand expose sa mission. « Je suis venu, dit-il, pour proposer un mariage qui serait le lien d'une longue paix. » Voici la réponse qu'il reçut : « Il est inouï qu'une princesse née dans la pourpre s'allie à des étrangers. Néanmoins puisque vous cherchez une alliance si relevée, vous la pourrez obtenir en donnant Ravenne et Rome avec les pays qui s'étendent depuis ces deux villes jusqu'à notre frontière. Que si, sans faire de mariage, vous voulez faire un traité de paix, que votre maître laisse la ville de Rome dans la liberté et qu'il remette les princes de Capoue et de Bénévent dans leur premier état, où ils relevaient de cet Empire contre lequel ils ont eu l'insolence de se soulever. »

Si la politique les divise, la théologie est loin de les rapprocher. A certaines moqueries de Nicéphore, Luitprand laisse exhaler toute l'amertume de son cœur orthodoxe, toutes les prétentions d'un homme d'Occident. « Toutes ces hérésies sont nées chez vous, et sont crues parmi vous ; elles ont été étouffées ici par les ecclésiastiques et les évêques d'Occident. Le livre d'Eutychès a été brûlé par Grégoire. Evode, évêque de Pavie, ne fut-il pas, autrefois, envoyé par le Pape à Constantinople pour y éteindre une autre hérésie qui s'y était élevée. »

On ne peut s'étonner qu'après des débats si passionnés, sur des questions si difficiles à traiter de sang-froid, l'Empereur ait cherché à déplaire à Luitprand. C'est du moins ce que s'imagine le malencontreux diplomate. Il se croit en butte aux malices de l'Empereur. Dans les petits désagréments qu'un étran-

ger ne peut éviter dans une grande ville, il n'hésite pas à voir le parti pris de l'insulter : « L'Empereur commanda que le jour même, après midi, nonobstant mon indisposition, je le visse retourner en son palais ; et je me persuade qu'il l'ordonna afin que je fusse rencontré par des femmes qui étaient hors d'elles-mêmes, et qui frappant leur estomac avec leurs mains, et me regardant, criaient : « Qu'il est pauvre et misérable ! » Je levai alors les yeux au ciel et fis une prière dans le secret de mon cœur, et pour vous qui étiez absents, et pour lui qui était présent, de laquelle je souhaiterais que vous et lui sentissiez bientôt l'effet. Je vous avoue que quand je le vis passer, j'eus fort grande envie de rire. Il était sur un cheval fort grand et fort fougueux, et me parut assez semblable aux poupées que les palefreniers attachent sur les poulains qu'ils laissent courir après leurs mères. »

Dans cet échange continuel d'altercations, au milieu des contrariétés qu'elles suscitent à Luitprand, on regrette qu'il ne lui reste que peu de temps et trop peu d'impartialité d'esprit pour étudier et rapporter les détails qui pouvaient intéresser l'histoire de la littérature à Constantinople. On ne trouve là-dessus que des indications insignifiantes. N'est-ce peut-être pas tout-à-fait la faute du diplomate. Il nous dit (1) que, pendant un souper, Nicéphore fit lire à haute voix une homélie de Saint Jean Chrysostome, sur les actes des apôtres, ce qu'il n'avait point encore fait en présence de Luitprand.

En un autre endroit, il ajoute quelques détails sur les *Oracles* dont les Byzantins avaient une ample collection et auxquels ils ajoutaient la foi la plus superstitieuse (2). « Les Grecs et les Sarrasins, dit-il, ont des

(1) Le président Cousin, t. II, page 302.
(2) Ibid. Page 313.

livres qu'ils appellent les visions de Daniel, et que j'appelle les livres des Sibylles. Ces livres-là, contiennent les années du règne de chaque empereur, les principaux événements de chaque règne, si ce sera un temps de paix, ou un temps de guerre, si l'état des affaires des Sarrasins sera bon ou mauvais. » Ces livres avaient prédit les victoires de Nicéphore sur les Arabes, ils annonçaient de grandes défaites pour l'empire après le règne de ce prince qui ne devait pas durer plus de sept ans, et aurait un successeur indigne de lui.

Un évêque nommé Hippolyte avait composé un livre de semblables prédictions touchant « votre empire et la fortune de votre nation », disait Luitprand à l'empereur Otton. Il dit que l'on verra en votre temps l'accomplissement de ces paroles de l'Ecriture : « Le lion et le lionceau extermineront l'âne sauvage, c'est-à-dire les Sarrasins. » Luitprand ne peut croire que le lion désigne l'empereur d'Orient et le lionceau le roi des Francs ou Français. Il dit à ses maîtres : « Le premier a de longs cheveux et de longues manches, il est vêtu d'une tunique et a une espèce de toile sur la tête. Il est fourbe, imposteur, cruel, superbe, avare, intéressé. Il se nourrit d'ail, d'oignons et de poireaux, et boit de l'eau aussi sale que celle qui a servi aux bains. Le second, au contraire, a les cheveux coupés avec beaucoup de propreté, un vêtement différent de celui des femmes et porte toujours un chapeau. Pour ce qui est de ses mœurs, il est sincère et véritable, agit toujours de bonne foi, sait user de clémence et de rigueur selon qu'il est à propos. Il n'est jamais avare, ni trop épargnant. Il ne vit point d'oignons et de poireaux, à dessein de vendre les animaux, au lieu de s'en nourrir. Ne recevez donc pas l'interprétation des Grecs ; il est impossible que Nicéphore soit le lion et qu'Otton soit le lionceau. Le Parthe boira l'eau de la

Saône, et le Germain boira celle du Tigre avant que Nicéphore et Otton soient en parfaite intelligence. »

Nous avons parlé ailleurs des oracles de Léon et de la bonne foi aveugle que les Grecs avaient pour ces prédictions plus bizarres qu'intelligibles (1). On voit par la relation de Luitprand qu'il y avait dans l'Empire grec une classe d'hommes qui faisaient profession d'expliquer les anciennes et d'en faire de nouvelles. « Les mathématiciens, dit-il (2), assurent de vous et de Nicéphore la même chose que je viens de dire. Je me suis entretenu avec un homme qui fait profession d'astronomie, qui m'a fait un portrait très-fidèle de votre esprit et de vos mœurs, des mœurs et de l'esprit de l'empereur Otton, votre fils, et qui m'a rendu présent tout ce qui m'est jamais arrivé. Il n'y a eu aucun de mes amis ni de mes ennemis, touchant lequel je me sois avisé de l'interroger sans qu'il m'en ait fait une peinture fort naïve et fort ressemblante. Il m'a prédit toutes les disgrâces que j'ai essuyées dans le cours de mon voyage, mais que tout le reste de ce qu'il m'a dit se trouve faux, pourvu que ce qu'il m'a assuré touchant le traitement que vous feriez à Nicéphore, se trouve vrai, je serai alors très-satisfait, et oublierai toutes mes peines et mes fatigues. »

Au lieu de toutes ces vaines paroles, nous serions bien plus reconnaissants à Luitprand s'il nous avait raconté les jeux scéniques par lesquels il nous dit que les Grecs célébraient le ravissement du prophète Elie au ciel : « Quo die leves græci raptionem Eliæ prophetæ ad cœlos ludis scenicis celebrant. »

Tels étaient les sentiments qui animaient alors les Grecs contre les chrétiens d'Occident. Ils devinrent plus

(1) V. l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, an. 1874.
(2) Page 318.

violents et plus haineux quand le pape Jean XIV intervint dans la négociation. Deux nonces envoyés par lui arrivèrent le jour de l'Assomption. Ils portaient une lettre où le pape engageait Nicéphore, empereur des Grecs, à contracter alliance et amitié avec son cher fils Otton, empereur des Romains. Ce fut l'occasion de la part des Grecs d'éclater en récriminations. « Le pape, dirent-ils, ne donne au grand empereur Nicéphore, qui est le seul empereur de tous les Romains que la qualité d'empereur des Grecs, et donne la qualité d'empereur des Romains à un misérable barbare. O ciel, ô terre, ô mer, que ferons-nous de ces scélérats qui se sont chargés de sa lettre? Ce sont des gens de basse naissance. Si nous les faisons mourir, nous souillerons nos mains en les trempant dans un sang aussi vil qu'est celui qui coule dans leurs veines. Ce sont de pauvres paysans trop honorés d'avoir des coups d'une étrivière dorée. »

Ils ne ménageaient pas davantage le pape. « C'est, disaient-ils, un homme sans esprit et sans lumières, qui ne sait pas que le saint Empereur Constantin transféra à Constantinople l'Empire, le siége de l'Empire et la milice, et qu'il ne laissa dans Rome que des gens ou d'une infâme naissance, ou d'une basse condition, des pêcheurs, des oiseleurs, des cuisiniers et des esclaves. »

Une si pénible ambassade devait avoir son terme. Luitprand finit par obtenir son congé. Il se vengea de toutes les mortifications auxquelles on l'avait soumis en écrivant sur la muraille de la désagréable maison qu'il avait occupée. « Il n'y a nulle assurance à la parole des Grecs, et ils ne la gardent que quand ils n'ont point d'intérêt à la violer. » Jusqu'au bout il conserva la mauvaise humeur et voici comment il résume ses tribulations : « Asinando, ambulando, equitando, jeju-

nando, sitiendo, suspirando, flendo, gemendo, Naupactum veni. »

Il serait difficile, comme le dit Zambelios, de trouver ailleurs dans le moyen âge une expression plus vive et plus passionnée des sentiments qui séparaient alors l'Orient de l'Occident. Luitprand les a rendus dans sa relation avec une vérité des plus dramatiques. En face de Nicéphore dont les exploits ont pour objet de repousser les Arabes chaque jour plus menaçants, rien n'est plus singulier que cet évêque d'Occident rempli de préjugés, de colère, de raillerie, et pour tout dire d'un assez sot orgueil (1).

Voilà bien, en effet, deux civilisations chrétiennes parfaitement opposées l'une à l'autre. On en verra sortir toutes les conséquences, lorsque les croisades mêleront ces peuples dans un antagonisme où le zèle religieux aura moins de puissance que ces antipathies de race.

On a pu remarquer que Zambelios accuse Luitprand de ne savoir que bégayer la langue de Platon et d'Athanase. Nous pensons, en effet, que l'évêque de Crémone ne possédait pas tous les secrets de l'hellénisme, mais il a semé dans sa relation quantité de mots grecs, plus que des mots, des phrases, des idiotismes, des débris d'anecdotes, qui sont pour nous d'un intérêt d'autant plus grand, qu'il ne manque pas d'écrire à côté de ses grécismes, la prononciation italienne de chacun d'eux.

(1) L'auteur que nous citons ne lui est pas favorable, et voici comment il le caractérise : « ὁ Λιουτπράνδος, εἴτε Ἱσπανὸς ὤν, εἴτε Ἰταλὸς, εἴτε ἄλλο τι, ὁ Λιουτπράνδος, ἔχων συνάμα καὶ τὸν ἐπισκοπικὸν χαρακτῆρα, καὶ τὴν ἀσχημοσύνην τῆς ἡμιβαρβάρου κοινωνίας του, θεραπεύων τὸν Παπισμὸν, κολακεύων τοὺς Γερμάνους, περιθάλπων τῶν Ἰταλῶν τὰ πάθη, ὁ Λιουτπράνδος, ὅστις τὴν γλῶσσαν ψελλίζων τοῦ Πλάτωνος καὶ τοῦ Ἀθανασίου, τοὺς μὲν Γραικορωμαίους ἐξυβρίζει, τοὺς δὲ Σάξωνας, καὶ Λογγοβάρδους, καὶ Φράγκους, καὶ Βουργουνδίους, καὶ ἄλλους τοιούτους λαοὺς ἐπαινεῖ οὗτος, λέγομεν, ἐκπροσωπεῖ τὴν Δύσιν κερματιζομένην εἰς πολλὰς νηπιώδεις ἐθνότητας, ἐν εὐρωστίᾳ, καὶ τόλμῃ, καὶ θρασύτητι ἀναδυομένας ἐκ τοῦ καθαρτηρίου τοῦ μεσαιῶνος. » — Βυζαντιναί μελέται, p. 514.

Le titre de son ouvrage est un mot grec. « In nomine patris et filii et spiritus sancti incipit liber ἀνταποδόσεως, id est retributionis regum atque principum partis Europæ, a Luidprando Ticinensis ecclesiæ diacone ἐν τῇ εχμαλοσίᾳ αὐτοῦ, en ti echmalosia autu, id est in peregrinatione ejus ad Recemundum, Hispaniæ provinciæ Liberritanæ ecclesiæ episcopum editus. » Ce titre n'est pas pour donner grande confiance dans l'hellénisme de Luitprand. Le mot εχμαλοσία offre deux fautes d'orthographe ε mis pour αι, λο pour λω, et la traduction latine qu'il en donne par le mot *peregrinatione* ne répond que par une figure au sens du mot grec (1).

Au livre IIIe, il explique la raison qui lui a fait choisir ce terme : « Operis hujus titulum, pater sanctissime, satis te mirari non ambigo. Ais forte : cum virorum illustrium actus exhibeat, cur ανταπόδοσης antapodosis, ei inseritur titulus? ad quod respondeo : intentio hujus operis ad hoc respicit ut Berengarii hujus, qui nunc in Italia non regnat sed *tyrannizat* atque uxoris ejus Willæ, quæ ob immanitatem tyrannidis secunda Jezabel, et ob rapinarum insacietatem Lamia, proprio appellatur vocabulo, actus designet ostendat et clamitet... sit igitur eis præsens pagina antapodosis, hoc est retributio, dum pro calamitatibus meis την ασεβεῖαν asevian, id est impietatem eorum præsentibus futurisque mortalibus denudavero. »

Luitprand avait appris le grec par l'usage plutôt que par principes. Voilà pourquoi il écrit d'une façon incorrecte, au point de vue de l'orthographe et de l'accent, le mot ἀνταπόδοσις sous cette forme ἀνταπόδοσης. Ce n'est pas le seul manquement à la loi de la prosodie. Tantôt il met les accents, juste quelquefois, à faux le plus souvent ; là où il est embarrassé, il les supprime. On peut

(1) Ailleurs il fait de ce mot *peregrinatio* le synonyme de *captivitas*.

en voir la preuve dans l'édition de Pertz, qui a suivi avec le plus grand soin le manuscrit dont il est l'éditeur. Ce manuscrit présente cette particularité que les mots grecs ont été écrits par une main qui n'est pas celle qui a copié l'œuvre entière. Ces parties-là sont de la main de Luitprand lui-même ([1]).

Il serait trop long et trop fastidieux de recueillir toutes les expressions grecques dont l'évêque de Crémone a *distingué* sa narration latine. Nous en rapporterons quelques-unes. Au livre premier, il parle de Léon Porphyrogenète, il indique exactement l'origine de ce mot, « de domo quæ *porphyra* dicitur, non quia natus esset in purpura. Constantinus imperator, jussit ædificari domum illam τον οἶκον τούτον *ton icon touton*. » Nous rapportons fidèlement l'orthographe et l'accentuation de Luitprand.

Basilius τησ πτῶχειας *tis ptochias* jugo, cum serviret igumeno id est abbati ηγούμενον.

Christus Basilio apparuit ita conveniens ἵνα τί ἔσφαζες τὸν δεσπότην σου βασιλεα, ina ti esfases ton despotin su basilea.

L'empereur Léon dit à des soldats dont il met la fidélité à l'épreuve μη διληασεται (pour μὴ δειλιάσετε) — σε οὔτε μαντην οὔτε ονιροπολον, se ute mantin ute oniropolon.

Il cite le coq de Lucien καθως ο Λουκιανος de quodam dicit quod dormiens multa reppererit, atque a gallo excitatus nihil invenerit.

Au livre second, il dit des Hongrois ἄθεοι καὶ ἀσεβοῖς αντι των δακρείων, athei ke asevis anti ton dacrion.

([1]) Pertz, p. 270. « Luitprandi manui omnia fere græca una cum explicatione, quibus quidem spatium a scriba relictum erat; sed et alia debentur... unde facies codicis singularis, quam tabula adjecta exprimendam curavi, ita ut nigricante atramento exarata scribam, fusca Luitprandi manum ostendant. »

Il rapporte en grec le passage d'une chanson faite sur le prince Adelbert, « Adelbertus, primo ætatis tempore miræ humanitatis, postea [1] factus tam diræ famæ ut hujusmodi vera de eo tam a majoribus quam a pueris cantio diceretur. Et quia sonorius est græce illud dicamus : Ἀδελβέρτος κόμης κουρτης, μακροσπάθης, γουνδοπιστις, Adelbertos comis curtis, macrospathis, gundopistis; quo significatur et dicitur, longo eum uti ense et minima fide.

Au livre IIIe [2], il parle de Romain, Romanos πτοχός tamen χρήσιμος εις την μαχην, is tin machin, χρησιμότατα chrisimotata, ἐτιμηθη ὀπως προτοκαραβος, etimithi opos protocaravos. »

Il rapporte de ce général un trait singulier de bravoure. Une nuit qu'il faisait une reconnaissance contre les Sarrasins, il se trouvait près d'un marais couvert de roseaux, un lion en sort, poursuit une bande de cerfs, en prend un et le dévore. Le lion s'était réfugié dans un lieu couvert de roseaux. On y met le feu, mais le vent qui soufflait du côté opposé, laisse au lion une retraite où il peut encore se cacher. Romain marche à lui avec un seul suivant et le tue. La narration est toute entremêlée de grec. Luitprand semble rapporter un récit qu'on lui a fait. « Ῥομανοσ δὲ τὸυ αὐτῶν ψόφον ἀκουων ἐδειλίασεν σφόδρα, Romanos de tou auton psofon acuon ediliasen sfodra. Ορθρου δὲ βαθεως, orthru de vatheos, id est mane primo exsurgens, compertis vestigiis εὐθέως euthéos, id est statim agnovit Romanos quid esset. Leone in arundineto commorante Ῥομανος, græcum ignem, qui nullo præter aceti liquore extinguitur, undique per arundinetum jactare cœpit. Leo salvatur ab arundinibus, vento reflante, Romanos igne extincto acervum arundinum, comitante uno assecla,

(1) Voir Pertz, p. 295.
(2) P. 307.

explorat. Gerit dextra ensem, læva pallium. Leo illos audit, non videt ob caligantes oculos παρα τῷ καπνω para to capno quod est fumum, eos inter prosiliit. — Romanos non pavitat, ut etsi fractus caderet orbis, impavidum ruinæ ferirent (1). Pallium misit, quod leo discerpit dum intentus ad id, Romanos illum inter clunium juncturas ense percussit. Assecla jacebat pene mortuus, Romanos pede pulsans : ἐγειρε, ειπεν, ἀθλιε καὶ ταλεπορε, μη φοβου. Egire, ipen, athlie, ke talepore, mi fobu, id est surge... ἐξεπλίσσοντο δὲ πάντες περὶ τοῦ Ῥομάνου ταύτα ακουσαντες, exeplissonto de pantes peri tu Romanu tauta acusantes. — Unde factum est ut honore οπως παντα τα πλοια opos panta plia ejus jussionnibus obedirent. »

Nous apprenons de lui que Siméon le Bulgare s'appelait Emiargon, id est semi græcum, parceque dès son enfance il avait appris à Byzance la rhétorique de Démosthène et les syllogismes d'Aristote.

Il redit à propos du titre de Porphyrogenète, qu'être né dans la chambre de Porphyre est pour un prince une preuve de la légitimité de sa naissance, τησ γενεσεως δε αυτοῦ η αληθεῖα αυτὴ εστην, tis geneseos de autu alitia auti estin.

On le voit reprendre les épithètes d'Homère; il parle d'Hélène aux yeux bleus, glaucopis Helenæ ; d'Hélène aux bras blancs, leucolenon; d'une belle rançon αγλαα απινα, aglaa apina id est præciosa dona. Dans le même endroit il désigne le cours d'une année par cette locution : Anni sinaxin; pour paraître en public, il dit : procedentes is tin prolempsim. Si son héros s'adresse à une assemblée il désigne ainsi ses auditeurs : περιφανέστατοι ἡρωαις, perifanestati, id est nobilissimi heroes.

En rapportant le supplice infligé à Gezo par le roi Hugues (2), il conte la fable suivante pour le féliciter

(1) Hor. dd. III, 3, 7.
(2) P. 311.

d'avoir les yeux crevés : « ..... secundum Græcorum fabulas, oculorum privatione vitam sibi protelavit, quæ multis ad perniciem usque in præsentem diem esse non desiit. Fabulæ vero ludum, cur ceci plurimum vivant, secundum grecorum ineptiam hic inseramus, quæ talis est : Ζευς καὶ Ηρα ηρισαν περὶ ἀφροδισιῶν, της πλειονα ἐχει ηδομας ἐν τῆ συνουσῖα και τότε Τιρεσίαν Εδρου υιον εζητησαν. Οὗτος γὰρ εν ταις αμφοτέραις φύσεσοι μεταμορφώθη, επιδι δράκοντα ἐπατησεν. Οὗτος οὖν κατα της Ηρας απεφκυνατο, καὶ Ηρα οργισθεῖσα ἐπήρωσεν ἀυτὸν, Ζευς δὲ ἐχαρίσατο αυτῶ πολοῖς ζησαι ετεσι, καί ὅσα ελεγεν μαντικα λεγειν. Zeus ke Ira irisan peri afrodision, tis pliona echi idomas en ti synusia, ke tote Tirésian Euru yon ezitisan, utos gar en tes amfoteres fysesi metamorfothi epidi draconta epatisen. Utos un cata tis iras apefkynato, ke ira orgisthisa epirosen auton, Zeus de echarisato auto polis zise etesi, ke osa elegen mantica legin. »

Luitprand nous aurait rendu service s'il avait indiqué la source d'où il a tiré ce petit conte qu'il apprécie du reste à sa valeur. Mais on aimerait à voir par là quelles lectures ce singulier helléniste pouvait faire dans Constantinople. Cette phrase της πλειονα ηδομας, pour τίς πλειόνας ἡδονάς, εδρου pour ευρου, cet autre verbe bizarre απεκφυνατο, ce sont autant de bévues qui justifieraient l'opinion de Zambelios (1).

Luitprand n'a jamais été qu'un apprenti dans la langue des Grecs. Il nous offre pourtant avec son habitude de transcrire les textes en caractères romains, une preuve que la prononciation du Xe siècle n'était pas différente de celle que suivent encore aujourd'hui les Grecs modernes.

L'imperfection qu'on remarque dans la pose des

(1) Pertz pourtant n'hésite pas à dire : « Quo itinere Græcorum mores et instituta perspexit, et linguæ quoque et auctorum Græcorum notitiam haud mediocrem sibi comparavit. » T. III, p. 264.

accents, le caprice qui les lui fait omettre sur certains mots, placer sur d'autres, désigne également une insuffisance notoire d'instruction. Rappelons toutefois à sa décharge que pendant longtemps, jusqu'au début même de notre siècle, on se dispensa d'écrire les accents. Des hommes de grand savoir, Brunk par exemple, manquaient à cette règle de l'orthographe grecque.

Le livre IV et le livre V sont ceux où l'on rencontre le moins de mots grecs, on n'en trouve qu'un dans le Ve c'est σφάλματα ; quelques uns à peine dans le livre VI inachevé comme nous avons dit plus haut. Dans la relation de sa légation à Constantinople, la partie la plus intéressante de ses écrits, on note Βασιλέα, Ρῆγα, στεφάνα, ἄσκοπον, προέλευσιν, μέδων, πολλὰ ἔτη, parakinumenos, symphona, ταπεινὲ και ταλαίπωρε, πήγας, Ἐντόλινα, chelandia, εἰρωνικῶς, ὁράσεις, λέων καὶ σκίμνος ὁμοδιώξουσιν ὄναγρον, perivolia (περιβόλαια) ἀμφίσβητον, Keramicum, κωλυόμενα, ποιότητα, και ποσότητα, mandrogerontes (Eunuchi), kitonita. Tous ces mots, quand ils ont la forme grecque, sont écrits avec plus de correction et de soin que ceux que nous avons relevés dans l'*Antapodosis*. L'évêque d'Espagne auquel Luitprand s'adressait dans cet ouvrage, ne lui faisait éprouver sans doute ni le respect ni la crainte que lui inspiraient Otton 1er et sa noble épouse Adélaïde, auxquels il dédiait la relation de son ambassade à Constantinople.

Si les fautes et les imperfections que nous avons montrées dans les expressions grecques, dont Luitprand a décoré ses écrits, nous font regretter qu'il n'ait pas mieux profité de son séjour à Constantinople, il n'en est pas moins vrai qu'il a fait preuve de zèle pour le grec. Peut-être, le savait-il mieux entendre et lire que parler ; cela n'a pas été rare après lui. On voit qu'il connaissait Platon (1). Il avait certainement feuilleté

(1) Antap. I, 12, *Legatio*, c. 26.

Homère. Il fait des emprunts à l'Iliade (1). Dans la citation de Lucien que nous avons relevée, il abrége en une phrase quelques pages de cet auteur avec beaucoup de netteté et de sûreté. Il cite, d'après le texte grec, le passage de Saint Marc (2), relatif à la difficulté qu'éprouveront les riches à entrer dans le royaume des cieux, et il se montre partout fort versé dans l'Ecriture Sainte (3). Il est d'ailleurs impossible de révoquer en doute son érudition latine. Il cite Virgile, Térence, Plaute, Horace, Juvénal; il leur fait des emprunts, et l'on peut dire qu'à l'époque où ses écrits ont été composés, il eût été rare de trouver beaucoup d'hommes aussi lettrés que lui. On peut regretter que la mort l'ait enlevé trop tôt, il eut pu mettre plus amplement à profit les connaissances qu'il avait acquises dans son voyage en Orient.

N'oublions pas que d'autres diplomates que Luitprand, furent envoyés à Constantinople pour négocier le mariage de la princesse Théophanie, ce furent Jean de Calabre ou de Plaisance, et Bernard de Vurtzbourg (4). Il n'est pas étonnant que Jean, né dans la Calabre, ait su le grec, puisque c'était la langue de son pays, mais à Wurtzbourg, la connaissance et l'étude de la langue grecque, ne pouvaient être qu'un ornement curieux, et l'effet des soins qu'on prenait déjà en Allemagne de s'instruire.

La princesse Théophanie devenue l'épouse d'Otton II, ne contribua pas peu à maintenir cette étude en hon-

(1) Antap. I. 12; Iliade, I, 62; Antap. III, c. 35; Iliade, I, 23, III, 377; Antap. III, 25, IV, 4; Odyssée, VII, 24.

(2) Saint Marc, 10. 25, facilius est camelum per foramen acus transiri, quam divitem intrare in regnum cælorum, ευκοπώτερον γαρ εστην καμηλον δια τρυμαλίας ραφίδος εισελθεῖν η πλουσιον εις τὴν βασιλεῖαν του θεοῦ. Eucopoteron gar estin camilon dia trimalias rafidos iselthin i plusion is tin basilian tu theu.

(3) Cramer, 48.

(4) Schœll. *Hist. de la litt.* III, 491.

neur. On la voit en inspirer le goût à son fils Otton III. Nous avons parlé plus haut de la demande que ce prince faisait à Gerbert de lui apprendre le grec et l'arithmétique. Il voulait que le savant français le perfectionnât dans cette science. Il lui écrivait donc : « Volumus vos Saxoniam rusticitatem abhorrere, sed Græciscam nostram (a matre acceptam) subtilitatem ad id studii magis provocare : quoniam si est, qui suscitet illam, apud nos invenietur Græcorum industriæ aliqua scintilla. Cujus rei gratia, huic nostro igniculo vestræ scientiæ flamma abundanter apposita, humili prece deposcimus, ut Græcorum vivax ingenium Deo adjutore suscitetis, et nos arithmeticæ librum edoceatis, ut pleniter ejus instructi documentis aliquid priorum intelligamus subtilitatis. » Il nous semble que les rédacteurs de l'*Histoire littéraire de la France* dont nous avons rapporté le témoignage [1], et M. Cramer, qui le reproduit, se trompent sur le sens de ce passage. On ne peut pas en induire qu'il demandât à Gerbert de lui apprendre le grec, il en avait reçu l'enseignement de son maître Jean de Calabre et de sa mère, mais il veut perfectionner son éducation par l'arithmétique. Il se sent disposé par les dons de sa naissance à faire des progrès dans cette science, il se rend bien compte des qualités heureuses qu'il doit au sang grec qu'il a reçu ; il n'a besoin que d'une chose, c'est qu'on excite son génie naturel et qu'on le perfectionne. Gerbert rend de son côté également hommage à la facilité grecque de son esprit ; il reconnaît en lui une faculté oratoire qui l'étonne, et il fait ressortir ce qu'il y a de singulier dans la personne de ce prince, romain par son père, grec par sa mère, qui peut puiser des deux mains aux trésors de l'Italie et de la Grèce : « Ubi nescio quid divinum ex-

(1) T. VI, p. 588.

primitur, cum homo genere Græcus, imperio Romanus quasi hereditario jure thesauros sibi Græcæ ac Romanæ repetit sapientiæ (1). »

Otton III avait également pu apprendre le grec dans la conversation de son père. Celui-ci n'avait dû son salut qu'à la connaissance de cette langue, dans la grande défaite qu'il subit en Calabre (982) contre les Grecs et les Sarrasins réunis. Il put se faire passer pour un grec et un simple soldat, en parlant grec avec les ennemis qui l'avaient fait prisonnier. Joignant beaucoup d'audace et d'agilité à ce premier avantage, il sauva sa vie et sa couronne dans cette circonstance difficile (2).

XXVI.

Gian Girolamo Gradenigo a recherché les noms des écrivains d'Italie qui, du XIe siècle au XVe, ont connu la langue grecque. Nous empruntons à son travail intitulé *Ragionamento istorico-critico intorno alla letteratura Greco-Italiana* (3) les renseignements qui suivent.

Il s'étonne que Vossius, dans son étude *de Scriptoribus Græcis*, que Bœchler, dans son petit traité *de Scrip-*

(1) Gerberti, *Epist.* 54; Duchesne, *Script. Francorum*, t. II, p. 789-827.

(2) Martin Crusius. *Annales Suevici*. p. 147. Voici comment Sigonius raconte cette aventure : « Terrore namque tantæ defectionis perturbati, violenter incubantibus hostibus, fusi, concisi, fugati fuere. Ac victor exercitus si recta Romam contendisset, haud difficulter ejus potitus fuisset... thesauri imperatoris capti et direpti. Ipse abjectis impedimentis, fugere contendit ad sinum Carentinum, oppidumque in eo littore Rossanum... Persequentibus vero Sarracenis, in mare desiliens, natatu elabi conatur. Sed ab hostium manibus interceptus, inque navim sublatus, se militem gregarium simulat græce cum eis colloquens, ac vim auri sibi esse Rossani dicens. Quo allato ad littus, dum illi pecuniis avidius intenti, Ottonem minus observant, saltu is se proripit, equum pernicem arripit, in eum se conjicit, velocissime Rossanum avolat; ad uxorem evadit. Ita divinitus, beneficio ignorationis hostilis, scientia linguæ græcæ, vigore mentis, agilitate corporis, conservatus est. »

(3) Brescia, 1759.

toribus græcis et latinis ab Homero ad initium sæculi post Christum natum decimi sexti (1708) n'aient fait aucune mention des hellénistes italiens, dont ils s'est appliqué à retirer les noms de l'oubli où ils étaient tombés. Laurent Inghevald, Laurent Reinhard, ont partagé la même erreur. Quand ils ont voulu parler de la restauration des lettres grecques en Italie, en Allemagne, en France, ils ont négligé d'étudier le moyen âge. Ils ne font remonter qu'à Manuel Chrysoloras, les premières connaissances du grec en Europe (1). Humphry Hody (1742) va un peu plus loin dans son livre *De Græcis illustribus linguæ Græcæ*, etc, mais il ne dépasse pas l'époque où vivaient Pétrarque et Boccace, auxquels il attribue la gloire de s'être les premiers appliqués à l'étude de la langue grecque. Eusèbe Renaudot, dans sa dissertation sur les *Traductions Arabes* d'Aristote, n'est guère plus favorable au moyen âge que les auteurs cités plus haut. Il n'attribue qu'à un très-petit nombre de savants la connaissance des lettres grecques. Il affirme que, malgré la fréquence des relations de l'Occident avec Constantinople, nos écrivains n'ont presque point tiré profit des livres grecs (2).

Adrien Valois était mieux renseigné quand, dans ses notes sur un éloge anonyme de l'empereur Bérangger, publié par Muratori (3), il disait que depuis

(1) P. 10.

(2) P. 21. « Licet ab anno 1096, quo Hierosolymitana urbs in christianorum potestatem venit, multa essent Græcos inter, atque Europæos commercia, pauci tamen admodum ex istorum numero græce sciebant, et ex ipsa Græcia studiis humanioribus, aut philosophicis subsidium ex transmarina expeditione exiguum omnino comparatum est, vel prope nullum. »

(3) T. II, p. 1. *Scriptorum rerum Italicarum*, p. 587. « Post occupatum a Carolo magno imperium occidentis, cum nostros inter et Græcos crebra essent epistolarum commercia, cœpit in occidentalibus nosci, et in usu esse lingua græca, quod qui scriptores nostros Eginardum, Abbonem, Luitprandum, Dudonem, aliosque legerit facile agnoscet græca verba, aut proverbia latinis inserta. »

Charlemagne, la langue grecque avait été connue et usitée dans l'Occident.

C'est à dissiper cette ignorance presque générale, et à réparer l'injustice faite aux Italiens hellénisants que Gradenigo a consacré ses efforts.

Au commencement du XIe siècle, on vit apparaître en Italie quelques lueurs des études grecques. Des artistes venus de Constantinople fondirent les portes de la basilique Saint-Paul à Rome, et l'on y pouvait lire en caractères grecs les noms de quatre prophètes, Baruch, Ezéchiel, Daniel et Joël (1). C'était en introduisant à Rome tout à la fois leurs arts et leur langue que les moines grecs payaient l'asile, que les papes leur accordaient avec une si grande bienveillance (2).

Dès le XIe siècle à Rome, l'usage du grec s'était introduit dans la liturgie et dans le chant des psaumes. A Saint-Pierre, le grec s'unissait avec le latin dans la célébration des louanges du Seigneur. Les psaumes, les leçons, les symboles et d'autres prières se chantaient souvent dans les deux langues, comme on peut le voir dans les livres de liturgie publiés par le cardinal Tommasi et par Mabillon (3). On en trouve encore une preuve dans les lignes suivantes tirées d'un opuscule intitulé, *Bibliotheca Veronensis MS*, produit par le marquis Maffei : « Apostolorum symbolum et oratio dominica super masculos et feminas dicuntur et expo-

(1) VIIIe s. « Quare et in valvis æneis seculo XI, pro eadem basilica S. Pauli via ostiensi constructa, tam majores quos vocant, quam minores (prophetæ) recensentur ut constat ex litteris superstitibus quamplurium ex unoque numero ibidem adhuc spectandis nempe BAPOYX, IEZEXIHΛ, ΔΑΝΙ'ΗΛ, ΙΩΗΛ. » P. 29.

(2) P. 30. Ut enim ea ætate (dit Papebrok), frequentes e græcia adveniebant monachi eleganter scribendi pingendique periti iconomachorum principum declinantes vesaniam; ita eorum imitatio passim crescebat in monasteriis, et græcanicæ litteraturæ affectatio placere incœperat etiam latine scribentibus.

(3) P. 31.

nuntur græca et latina lingua » ; et ailleurs : « Leguntur igitur (sabbatho sancto) in quibusdam ecclesiis XXIV lectiones, XII græce, XII latine ; græce propter auctoritatem LXX interpretum, quorum auctoritas floruit in græcia ; latine propter auctoritatem Hieronymi, cujus translatio prævaluit in italia. » Il est vrai de dire que les lignes grecques sont écrites en caractères latins, et cela ne nous oblige pas à croire que le grec fût alors connu de ceux qui lisaient ou récitaient ces leçons (1).

Au même siècle on trouve des actes publics écrits en grec et en latin. Gradenigo en rapporte deux exemples. Un jugement rendu à Pavie en présence de l'empereur Henri II, l'an mil quatorze, offre entre autres signatures, la suivante écrite en grec et en latin Sicgefredus ΣΥΓΗΦΡΗΔΟΥΣ (2). Une seconde ordonnance rendue au nom de l'empereur dans la même année, à Pavie, offre la même signature en deux langues ; on rencontre encore la même particularité dans une charte de l'année 1043 (3).

Voici des preuves plus concluantes : Un certain Papias appelé Papia Lombardo, a écrit, vers l'an mil, un dictionnaire latin étymologique, ou élémentaire dédié à

(1) P. 33. La France, à la même époque, ne restait pas en arrière dans l'étude du grec, s'il est vrai que le duc Richard II, mort en 1028, attirait près de lui par ses bienfaits et ses récompenses, des évêques, des clercs, des abbés, des moines. On vit même des Grecs et des Arméniens quitter leurs pays et aller illustrer la Normandie par leur présence et leur savoir. Tous les ans, il venait auprès de lui un moine du mont Sinaï, Saint Siméon, qui savait cinq langues : l'égyptien, le syriaque, l'arabe, le grec et le latin. C'est de là sans doute que vient le manuscrit grec signalé par les rédacteurs de *l'Histoire littéraire de la France*, sous le n° 4954, qui contient l'office ecclésiastique à l'usage des grecs. Il y est marqué qu'il fut fait en 1022 par un moine nommé Hélie. « Et ce qui fait croire que ce copiste était normand et qu'il écrivait en Normandie, c'est que son manuscrit est enrichi de l'alphabet des norvégiens. Il y a beaucoup d'apparence que l'original sur lequel fut faite cette copie, avait été apporté en France par quelqu'un de ces moines grecs, qui y venaient recueillir les aumônes du duc Richard. » (*Hist. litt. de la France*, t. VII. p. 67.)

(2) Muratori, *Antichità Estensi*, c. 54.

(3) P. 33.

ses fils. L'ouvrage manuscrit a été vu à Turin par Gradenigo. Partout où il se présente quelque mot grec, Papia en donne la signification en latin; il interprète les mots grecs avec assez de compétence. L'exemple suivant avait déjà frappé le marquis Maffei : au mot *Charité*, Papia cite cinq vers d'Hésiode, tirés de l'original grec. Voici comment il les donne et la traduction dont il les fait suivre :

Τρίς δὲ οἱ εὐρυνομυ χαρίτας τεκε χαλλιπαρηους
Ωλεανοῦ κουρη πολυηρατον ειδος εδοσα
Αγλαϊην χαι ευφροσυνεν θαλιηντ ερατεινσω
Των κ' απο Βλεφαρων ἔρος ειδεταυ δερχομεναων
Λυσιμελεσ χαλον δηποφρυοι δαχρυγνται.

Trisque Jovi charitas præstanti corpore nata
Oceano tulit Eurinone. Si nomina quæris,
Aglaje prima : Euphrosine Thalieque sequuntur.
Ex oculis pulchrum aspiciunt intentius harum.
Sidereis irrorat amor lascivus ocellis (1).

Cette citation se trouve à la page 26 du dictionnaire de Papia. Il adressait son ouvrage à ses fils.

Dominico Marengo, Patriarche de Venise, fut beaucoup plus versé que Papia dans la connaissance de la langue grecque. En l'année 1073 il fut envoyé par Grégoire VII vers l'empereur Michel, à Constantinople, pour rétablir l'unité entre les deux églises. Il écrivit à Pierre, évêque d'Antioche, une lettre en grec, que Cotelier a publiée dans le tome second des *Monuments de l'Eglise grecque*. Ducange fait mention de cet écri-

(1) Voici les vers d'Hésiode si cruellement défigurés :

Τρεῖς δὲ οἱ Εὐρυνόμη Χάριτας τέκε καλλιπαρήους
Ὠκεανοῦ κούρη, πολυήρατον εἶδος ἔχουσα,
Αγλαΐην τε καὶ Εὐφροσύνην, Θαλίην τ' ἐρατεινήν·
Τῶν καὶ ἀπὸ βλεφάρων ἔρος εἴδετο δερκομενάων
Λυσιμελής· καλὸν δὲ θ'ὑπ' ὀφρύσι δερκιόωνται.

Θεογονία, 907.

vain à la page XLIV du tome II de son glossaire *Mediæ et infimæ græcitatis* (1).

André de Milan, Ambroise de Bergame sont désignés par Landolfo, au tome quatrième des *Historiens de l'Italie*, comme ayant été versés tous les deux dans la connaissance du grec. On y lit en effet les mentions suivantes : « De decumanis (dignité spéciale de l'Eglise de Saint-Ambroise) autem Andreas Sacerdos in divinis et humanis, græcis et latinis sermonibus virilis, seu decorus. » Au chapitre 23e du même ouvrage, on lit : « Sermo Ambrosii in latinis litteris et græcis eruditi ; ideo biffarius dictus (2). »

Sur la fin du XIe siècle, l'an 1086, un italien du nom de Jean passa à Constantinople et s'y fit remarquer par les doctrines étranges qu'il y répandit. Muratori, au tome IIIe *des Antiquités d'Italie pendant le moyen âge*, cite le jugement que porte sur lui Anne Comnène au livre Ve de l'*Histoire d'Alexis*. Cotelier (3) déclare qu'il est connu des gens même d'une instruction médiocre. Il y a lieu de s'étonner que Fabricius n'en ait rien dit dans sa *Bibliothèque, mediæ et infimæ ætatis* (4).

Quoiqu'il faille bien se garder d'attribuer à Jean l'italien les éloges qu'Anne Comnène fait de Michel Psellus, erreur qu'avait commise Muratori, il n'en est pas moins vrai, qu'au témoignage de la princesse Anne, Jean interprétait dans des leçons publiques, à Constantinople, les philosophes les plus renommés de

(1) P. 44.
(2) P. 44.
(3) T. 1, p. 375. dans les notes de ses *Monumenta Ecclesiæ Græcæ*. — Paris, 1677.
(4) Edit. de Paris 1651. p. 144, de Venise 1720, p. 115. Voici le passage d'Anne Comnène : Παιδείας τοίνυν λογικῆς ἐξ ἐκείνων μετασχῶν καὶ Μιχαὴλ ἐκείνῳ τῷ Ψελλῷ ἐν ὑστέρῳ προσωμίλησεν, ὃς οὐ πάνυ τοι παρὰ διδασκάλοις σοφοῖς ἐφοίτησε. Διὰ φύσεως δὲ δεξιότητα, καὶ ὀξύτητα... εἰς ἄκρον σοφίας ἁπάσης ἐληλακώς, καὶ τὰ Ἑλλήνων, καὶ τὰ Χαλδαίων ἀκριβωσάμενος, γέγονε τοῖς τότε χρόνοις περιβοήτος ἐν σοφίᾳ. Τούτῳ γοῦν ὁ Ἰταλὸς προσομιλήσας...

la Grèce, Platon, Aristote, Proclus et Porphyre. Il est bien probable qu'il parlait grec. Le même historien fait remarquer qu'il n'avait pu attrapper la vraie prononciation, et qu'en écrivant le grec il lui échappait souvent des solécismes et des barbarismes. Il y a en outre dans les manuscrits de la Bibliothèque de Vienne un livre grec de Jean l'italien sous ce titre : Μέθοδος ῥητορικῆς κατὰ σύνοψιν (1).

Lami fait observer (2) que le grand nombre de manuscrits grecs conservés à Florence, et qui datent du Xe et du XIe siècle, attestent combien l'érudition grecque fut alors répandue dans cette cité que Marcello Adriani appelle la mère et la nourrice des belles connaissances et en particulier des lettres grecques, « madre e nutrice delle belle cognizioni, e in particolare delle lettere greche. » Angelo Maria Bandini (3), confirme ce témoignage (4).

Un autre érudit nommé Manni, tire les mêmes inductions des peintures et des inscriptions qui remontent aux mêmes siècles (5).

(1) V. Lambecius liv. 7, p. 149, des *Commentaires sur la Bibliothèque impériale.* — Vienne 1665. p. 48.

(2) Part. 1. Odopericon p. 229, Florentiæ.

(3) P. XXVI de la Préface. *Specimen litteraturæ Florentinæ saeculi XV.* Florentiæ 1748.

(4) P. 49. « Seculo X et XI nonnullos latinis non modo sed et graecis litteris incubuisse crediderim, et quod insignia veterum codicum per ea tempora conscriptorum exemplaria graeca et latina in bibliotheca monachorum Casinensium Florentiæ, ea tempestate constructa adservantur. »

(5) « Dalle pitture, mercechè io conservo cinque pitture, alcune delle quali sono assolutamente del secolo XI, se piuttosto non vogliamo dire del X..., che hanno inscrizioni greche, e non solo nomi, ma inscrizioni di più righe o linee con varie abbreviature condotte, che mostrano la perizia in esse degli Artefici... »

XXVII.

La liste des Italiens hellénisants au XIIe siècle s'ouvre par le nom de Grossolano, archevêque de Milan, mort en l'an 1117. Le pape Pascal II l'envoya à Constantinople pour combattre les restes de la secte de Michel Cérulaire. Trithème (1) le désigne ainsi : « Grisolanus, ecclesiæ mediolanensis archiepiscopus, vir in divinis scripturis eruditissimus et in sæcularibus litteris mirabiliter doctus græca et latina eloquentia insignis. » Baronius ajoute à ces détails ceux que voici : « Illud satis perspectum Grisolanum ipsum Constantinopolim cum pervenisset adversus Græcos de spiritu sancto disputationem instituisse coram ipso Alexio imperatore, quam quidem ipsi græce scriptam reliquit (2). » A l'archevêque de Milan succède sur la liste des hellénistes italiens, un moine bénédictin du mont Cassin, nommé Pierre Diacre. Cave lui attribue la traduction en latin de quelques livres grecs, entre autres celui d'Eva ou Evax, roi d'Arabie sur les pierres précieuses (3).

S'il fallait en croire Lebeuf, Gaddi, Launoi, Antoine Favre, Jean Nicolai, et le Père Touron, on ne devrait pas inscrire Saint Thomas d'Aquin parmi les hommes de son temps qui ont connu la langue grecque. En considérant les grands ouvrages de l'ange de l'Ecole, les citations fréquentes qu'il fait d'Aristote et des Pères grecs, le profit qu'il tire des livres grecs, en considé-

(1) *De scriptoribus Ecclesiasticis* n. 397.
(2) P. 54.
(3) P. 55. « Librum Hevæ regis Arabiæ de pretiosis lapidibus ad Neronem imperatorem... de græco in romanam linguam transtulit. » Ce livre d'Evax était écrit en Arabe.

rant de plus que beaucoup de Dominicains s'adonnèrent dès lors à l'étude de cette langue, Gradenigo croit qu'il est impossible de refuser à l'auteur de la Somme la connaissance du grec; cependant il demeure dans l'impuissance de réfuter avec autorité cette assertion d'Oudin qui le blesse : « Nesciebat linguas quas appellant exoticas; græca nec tantisper intelligebat (1). »

En rendant compte au pape Eugène III de la mission dont il avait été chargé près de l'empereur Manuel Comnène, par l'empereur Lothaire II, Anselme, archevêque de Ravenne, mort en l'année 1159, cite un Italien, Moïse de Bergame, comme un homme fort instruit dans la connaissance du grec : « Tertius inter alios præcipuus græcarum et latinarum litterarum apud utramque gentem clarissimus Moyses nomine, italus natione, ex civitate Bergamo : iste ab universis electus est, ut utrinque fidus esset interpres. » Quoique ce témoignage soit le seul que Gradenigo ait pu recueillir sur ce Moïse, rien ne nous empêche de l'admettre parmi les Italiens grécisants du XIIe siècle (2).

Le même Anselme fait aussi mention d'un Italien nommé Jacques, issu de Venise, célèbre par sa science du grec : « aderant quoque non pauci latini, inter quos fuere tres viri sapientes in utraque lingua periti, litteratura doctissimi, Jacobus nomine, Veneticus natione (3). »

On ne peut refuser l'honneur de figurer sur cette liste à Albéric de Bologne (1150) qui a traduit du grec les Aphorismes d'Hippocrate (4); à Hugues et Léon, deux frères nés en Toscane. Tous les deux ils se signalèrent par leurs discussions avec les Grecs de Constantinople. Voici ce que Thrithême dit de Hugues (5) : « Hugo Hete-

(1) P. 62.
(2) P. 62.
(3) P. 68.
(4) P. 70.
(5) *De Script. Eccles.* n° 398.

rianus, græco et latino sermone ad perfectum instructus, quem tota Græcia mirabatur... scripsit multa præclara volumina tam græce quam latine. » Au numéro 400, il parle ainsi de Léon : « Leo, natione tuscus, imperialium epistolarum sub Emmanuele Græcorum principe magno interpres græco et latino sermone peritus, cujus officium erat epistolas missas imperatori vel aliis mittendas de lingua transferre in linguam. » On lui doit aussi la traduction de la messe attribuée à Saint Jean-Chrysostome, et celle des Oneirocritiques grecs, ouvrage qui contient les diverses opinions des Egyptiens, des Indiens et des Persans sur l'interprétation des Songes (1).

Godefroi de Viterbe a eu de tout temps la réputation dun helléniste instruit. On lui attribuait la gloire d'avoir su un grand nombre de langues, c'était l'opinion de Jean-Baptiste Thiers (2), celle aussi de Basile Hérold qui en 1584, dans son Panthéon (3), imprimé à Francfort, écrivait qu'il savait le latin, le grec, l'hébreu, le chaldaïque, et beaucoup d'autres langues étrangères. Muratori, qui a imprimé la plus grande partie de l'histoire de Godefroi de Viterbe, depuis Adam jusqu'à l'année 1186, ne croyait pas qu'il fût aussi savant qu'on le disait. Les *Journalistes* de Florence n'ont pu malgré leur autorité empêcher Gradenigo de le maintenir parmi les italiens distingués par la connaissance du grec (4).

Huguccio et Burgundio, tous les deux de Pise (1190) ferment la liste du XIIe siècle. Le premier avait composé un dictionnaire étymologique où plusieurs expressions grecques servaient à donner le sens précis et l'étymologie des termes latins ; Gradenigo n'a pu se procurer cet

(1) P. 74.
(2) Paris, 1662.
(3) P. 593.
(4) P. 82.

ouvrage. Il a cité le témoignage qu'en a rendu Du Cange dans la préface de son glossaire *mediæ et infimæ latinitatis* : « Hic parvulus delectabitur suavius... hic didascali quadriviales.... Si quærit quod operis hujus fuerit instrumentum, respondendum est, quod patria pisanus, nomine Hugutio, quasi Vigitio, id est virens terra non solum sibi sed etiam aliis (1). »

Le second, Burgundio, fut chargé d'une ambassade par Frédéric Barberousse auprès de l'empereur Manuel. Nous n'avons pas besoin d'apporter d'autre attestation de son hellénisme que ce qu'il dit lui-même dans le prologue de l'un de ses ouvrages : « Omnibus in Christo fidelibus Burgundio judex et civis pisanus in Domino salutem. Cum Constantinopolim pro negotiis publicis patriæ meæ a civibus meis ad imperatorem Emmanuelem missus essem... cum beati Joannis Chrysostomi super evangelium S. Mathæi duæ expositiones imperfectæ ab eo conditæ proferantur... prædictum opus integrum de græco in latinum transtuli. » Burgundio traduisit en outre l'Evangile de Saint Jean ; il reconnaissait aussi avoir traduit une partie du livre de la Genèse, et l'ouvrage de Saint Jean-Damascène sur *la foi orthodoxe*. Pignoria, dans sa lettre trente-deuxième nous apprend qu'il avait traduit un traité de Grégoire de Nysse sur l'âme, et le livre de la Vendange tiré de l'ouvrage grec intitulé Γεωπονικά (2).

(1) P. 84.

(2) P. 91, 94. Ce passage important mérite d'être rapporté ici tout entier : « Huic sunt qui adscribant versiones eorum, quæ in Pandectis græce leguntur, licet Accursius bulgarum interpretem esse velit. Porro hic noster tunc temporis græca lingua inclaruit, et memini me vidisse olim apud nobilissimum virum et ab eruditionis laude clarissimum, Vincentium Pinellum, Codicem, MS. hoc titulo : Incipit liber Vindemiæ a Domino Burgundio Pisano de græco in latinum translatus, quæ erant Schedia Geoponicon. Incidit etiam in manus meas versio libelli nescio cujus Gregorii Nisseni ita inscripta ; liber Beati Gregorii Nisseni incipit : Dominatori Friderico invictissimo Romanorum imperatori, et Cæsari semper Augusto, a Burgundione judice, natione Pisano, translatus anno Incarnationis 1106 indict. XIII. »

XXVIII.

Le XIIIe siècle ne fut pas plus que le XIIe privé, en Italie, de la connaissance du grec. En tête de ces hellénisants il faut placer le célèbre jurisconsulte de Florence, Accurse (1229). On lui a longtemps attribué, et on lui attribue encore ce dicton : *Græcum est non legitur*. S'il était vrai qu'il fût de lui, ou qu'il vînt d'une ignorance absolue du grec, Accurse ne pourrait prétendre à l'honneur que lui fait Gradenigo de l'inscrire au rang des hellénistes. Alberico Gentili n'hésite pas au contraire à lui accorder cette science. Il remarque en effet que dans sa traduction des Pandectes il a expliqué avec beaucoup de justesse un grand nombre de mots grecs qui se rencontrent dans le texte. Il en tire le jugement que voici : « Si græcam linguam non calluisset Accursius, nulla verba græca procul dubio esset interpretatus, et tamen interpretatus est recte multa. » Il déclare en outre que dans toutes les gloses d'Accurse qu'il a lues, il n'a jamais trouvé la mention *græcum est non legitur*. « Ego, Accursii glossemata omnia non legi, at ea verba, *græcum est* ullibi sint, ignoro; credo tamen non esse uspiam. » Dans sa *Vie de Papinien* (1), Evrard Ottone confirme l'opinion de Gentilli en s'appuyant sur la justesse heureuse avec laquelle Accurse a traduit tous les mots grecs de son texte. Gradenigo ne veut pas accepter l'opinion de Burton (2) qui attribue au jurisconsulte Accurse le dicton *græcum est*, non, dit celui-ci, qu'il ignorât le grec, mais parce qu'il redoutait les mauvaises interprétations de l'Eglise de Rome où la langue grecque était suspecte et la science de l'hébreu passait presque pour héré-

(1) Brême 1743, p. 67.
(2) *Histoire de la langue grecque*.

tique. Burton dit en effet : « Notum est illud Francisci Accursii quoties ad Homeri versus a Justiniano citatos pervenit : *græcum est, inquit, non potest legi.* De iisdem temporibus intelligendus Claudius Espencæus.... cum ait Græcum aliquid nosse fuisse suspectum, Ebraice autem prope Hæreticum. » Voilà donc encore un de ces mots historiques qu'il faut se résigner à oublier (1).

Pendant que le jurisconsulte Accurse de Florence enseignait à Bologne, cette cité avait l'honneur de posséder parmi ses enfants le dominicain Bonaccurse. Il s'était de bonne heure appliqué à l'étude et surtout à celle du grec. Il fut donc, vers l'année 1230, envoyé en Orient afin d'y éteindre le schisme de Photius. En prêchant la parole de Dieu soit à Candie, soit à Négrepont, ou même dans Constantinople, il se rendit la langue grecque si familière qu'il composa en grec et en latin plusieurs ouvrages utiles aux missionnaires. Entre ces ouvrages, il faut citer le *Thesaurus veritatis fidei.*

L'an 1320 un dominicain du nom d'André Dotto trouva ce traité dans les manuscrits du couvent de l'île de Négrepont. C'est probablement le même ouvrage qui est cité par Lequien dans la préface de son édition de Saint Jean-Damascène. Il dit qu'en feuilletant les manuscrits de la Bibliothèque de Colbert, il mit la main sur un ou deux qui contenaient une collection de morceaux extraits des écrivains ecclésiastiques et surtout des ouvrages des Pères grecs que Bonaccurse avait traduits du latin en grec (2).

Crémone revendique la gloire d'avoir eu dans ce siècle quatre hellénistes. Ferdinand Bresciani qui vivait en

(1) P. 98.

(2) P. 100. « Qui collectionem latino-græcam continet variarum Laciniarum et Patrum Scriptorum, et Ecclesiasticorum, ac præsertim Græcorum operibus congestarum, quos Bon-Accursius ord. præd. alumnus sæculo XIII, medio ex idiomate latino in græcum transtulerat ut nostris usui essent adversus schismaticos. »

l'an 1226, Girolamo Salinerto, médecin fort célèbre vers l'an 1230, Valère Stradiverto à peu près à la même époque, et Rodolfino Cavalliero à la fin du XIIIe siècle. Le savant Arisi, dans sa *Cremona Letteraria* (1), cite deux volumes de lettres rédigées en grec qui appartiennent au premier; il dit du second qu'il fut au courant du grec « litterarum et vocum græcarum non expers; » du troisième qu'il se distingua non-seulement par la finesse de ses pensées et la force de ses raisonnements, mais encore par la connaissance des langues latine, grecque et hébraïque; sur le quatrième enfin il rapporte cette inscription qui se lit, dit-il, dans l'Église du Saint-Sépulcre : « Rudolfinus Cavallerius Phys. clariss. Philos. et astronomus eruditissimus, Græcæ et hebraicæ linguæ doctissimus in hoc tumulo jacet, qui obiit IX. Kal. octobris anno ab incarnatione Domini MCCLXXXXVII (2). »

Jean Babbi vers l'an 1286 a illustré Gênes, sa patrie, et l'Ordre des Frères Prêcheurs par son profond savoir. On peut lire dans Bayle les éloges qu'il lui donne. Il n'était pas étranger à la langue grecque, on peut le conclure de ce qu'il dit au début de son *Theologicon*, qui se conserve en manuscrit à la bibliothèque du Vatican : « hoc difficile est scire et maxime mihi non bene scienti linguam græcam (3). » Son *Catholicon* ou *Lexicon* prouve qu'il savait plus de grec qu'il ne le dit par un sentiment de modestie. On a prétendu qu'il n'avait fait que copier les lexiques de Papia et d'Huguccione; quoi qu'il en soit de cette allégation, on ne peut pas croire qu'il ait été totalement étranger à la connaissance du grec. Ce lexique a mérité de Fabricius (4) l'éloge que

(1) T. I. p. 106 etc. — Parme 1702.
(2) P. 103.
(3) Echard, T. I, *Scriptor. Ord. Prædic.* p. 462.
(4) T. I, p. 162. *Bibl. Mediæ et infimæ latinit. edit. Patavina.*

voici : « Catholicon vel Lexicon, minime est pro illa ætate contemnendum. » La première édition est de 1450 (Mayence). Il a été très-souvent réimprimé, et traduit en français; il servait encore en 1759 dans les écoles de Paris (1).

Pierre Appone ou d'Abano, nommé encore Petrus Paduanus, avait étudié la philosophie, la médecine et l'astrologie (1298). On peut croire que, suivant le dicton populaire en France, il s'était persuadé que « *médecin sans grec est prestre sans latin.* » La médecine, en effet, tirait un si grand profit des livres grecs, ou des livres arabes traduits en grec qu'il semble probable que Pierre d'Abano ne dut point ignorer cette langue. Ces conjectures sont confirmées par le témoignage de Jacques Philippe de Bergame, contemporain et presque compatriote du savant qui nous occupe. Il dit de lui qu'il ajouta beaucoup aux problèmes d'Aristote et qu'il traduisit plusieurs ouvrages de Galien (2). On a dit que Pierre d'Abano avait été ou à Constantinople ou à Athènes ou dans quelque île grecque. Il est difficile de le prouver; mais on ne saurait lui refuser l'honneur de terminer cette liste des neuf italiens hellénistes au XIIIe siècle (3).

(1) P. 105.

(2) *Bibliothecæ Latinæ*, D. Marci, p. 213. « Patria Patavinus... eruditissimus vir imprimis ad Aristotelis problemata multa addidit... librum quoque Galeni de Collera nigra de regimine sanitatis... cum aliis multis ipse transtulit. » A la bibliothèque Saint-Marc de Venise parmi les restes des manuscrits que Pétrarque avait donnés à l'Eglise du même nom on lit : « explicit liber G. Galeni Terapeutice methodi, et per consequens explicit, quam deficiebat hic prius de translatione Ugotionis VIII. Libri Terapeutice facultatis completæ translatus per Magistrum Petrum Paduanum. » P. 107.

(3) P. 108

XXIX.

En 1311, au début du XIVe siècle, un concile général était assemblé à Vienne, en France; le principal objet de ses délibérations était la réunion des deux Eglises de l'Orient et de l'Occident. Il parut aux évêques qui composaient cette assemblée qu'on ne pouvait espérer d'obtenir la réunion des deux Eglises, et de la maintenir, si une fois elle était opérée, qu'à la condition d'une connaissance suffisante de la langue grecque de la part des théologiens de l'Occident. Il fut donc décrété qu'on ouvrirait des écoles publiques destinées à l'enseignement des langues orientales dans un grand nombre de cités importantes de l'Italie, comme à Bologne, à Rome et partout où la Curie romaine pourrait résider. Il devait y avoir dans chacune de ces villes deux maîtres chargés d'enseigner la langue grecque, et de travailler à traduire en latin les livres écrits dans la langue de Constantinople. S'il est vrai de dire que le texte imprimé des décrétales ne fait mention que des langues hébraïque, chaldaïque et arabe, il faut savoir que la langue grecque est désignée dans le texte manuscrit du décret (Rome 1751). C'est ce qu'affirme Joseph Caraffa, dans un ouvrage intitulé de *Professoribus Gymnasii Romani* (1).

Au Concile général de Lyon, rassemblé pour le même objet que celui de Vienne, Humbert de Romans, cin-

(1) P. 117. « In antiquioribus codicibus Græca lingua additur Hebraicæ, Chaldaicæque, et quidem congruenter ad optimum pontificis consilium de hisce studiis instituendis. Duó enim Clementem (V) patresque Viennenses ad hanc orientalium linguarum notitiam commendandam potissimum impulere. Quorum unum est, ut divinæ litteræ, quæ Hebræo, Græcove scriptæ fuerunt sermone, et in Arabicum, Syriacum, Chaldaicum translatæ, melius faciliusque intelligerentur, ac explanarentur; alterum ut Orientales a Catholicis dissidentes facilius commodiusque ad unitatem perducerentur. »

quième maître général de l'ordre des prédicateurs croyait que la connaissance du grec était la plus nécessaire des choses pour procurer la réunion des deux Eglises. Il regrettait que dans la Cour Romaine il y eût si peu d'hommes au courant de la langue grecque, et qu'on fût obligé d'avoir recours à des interprètes toujours suspects « de quibus nescitur utrum intelligant aut decipiantur (1) ».

Pour répondre aux vœux du Concile de Vienne, Clément V ouvrit à Rome une école de grec. Burton reconnaît que cette institution eut les plus heureux effets. Ils ne restèrent pas enfermés dans l'Italie, ils se firent sentir même à l'Angleterre, car cet historien attribue à l'institution de cette école les progrès qu'on vit se produire en grec dans la Grande-Bretagne (2).

On peut dire à la gloire des Dominicains en général qu'ils ont été pleins de zèle à répandre le grec, et parmi eux on signale Dominique Cavalca qui traduisit en latin beaucoup de livres grecs (3).

L'Ordre de Saint-François produisit dans ce siècle quelques Frères instruits dans les langues de l'Orient. Un d'eux, contemporain de Cavalca, fut le frère Angelo Del Cingolo. On vantait en lui le savoir et l'éloquence; on l'admirait surtout pour ses connaissances en grec. Il traduisit l'ouvrage de Jean Climaque, le Dialogue de Macaire, et un traité de Saint Jean-Chrysostome. C'est ce qui résulte d'une notice écrite par le Jésuite Rader (Radero) dans la première édition de Paris de Jean Climaque. Après cela, il n'y a pas à s'arrêter au

(1) P. I 18.

(2) P. I 18. « Maxime vero floruerunt apud nos ista doctarum linguarum studia ex quo Clementis quinti constitutione in Concilio Viennensi apud nos cum paucis aliis Academiis instituta sunt atque commendata. Hinc tanquam ex equo trojano provenerunt viri præstantissimi atque harum litterarum studiis longe celebres. »

(3) P. I 21.

sentiment d'Ambroise le Camaldule qui refuse au frère Angelo Del Cingolo la connaissance du grec (1).

Crémone qui, au siècle précédent, avait déjà compté des hellénistes parmi ses enfants, ajoute à cette liste quelques autres grécisants, Valentin Emarson, médecin mort en 1310; Denis Plasonio, mort en 1360, « Græcæ, latinæ, Hebraïcæ linguæ ornatisimus, liberalium artium peritissimus. » Renaud Persichello, mort en 1370, était un maître distingué de belles-lettres et surtout de grec, au point de traduire en vers latins les odes de Pindare. Thomas de Zacharie et Hortensius Panerinio sont loués par l'historien de Crémone, François Arisi, (*Cremona Letteraria*) pour leur savoir grec.

Tartarotti dans sa *Storia imperiale ed Ecclesiastica*, cite Jean de Vérone comme helléniste. Il dit de lui : « Dando anche più indizj di non essere stato del tuto privo della lingua greca (2). »

Pierre de Bracco, de Plaisance, qui vécut après Pétrarque et Boccace, était assez au courant de la langue grecque pour traduire deux discours de Démosthène et quelques dialogues de Lucien. Gradenigo, déclare n'avoir vu nulle part ces traductions (3).

François Pétrarque (1304-1374) ne peut certainement pas passer pour un helléniste, il est vrai pourtant qu'il reçut des leçons de grec du moine Barlaam. En remerciant Sigier Precori de l'Homère qu'il lui envoyait, il écrit ceci au livre IXe de ses lettres familières, dans la deuxième : « Barlaamum nostrum mihi mors abstulit, et ut verum fatear, illum ego mihi prius abstuleram. Jacturam meam, dum honori ejus consulerem, non

(1) « ...Nam et Joannis Climaci piissimum opus, et Macarii Dialogum, et libellum quemdam D. Joannis Chrysostomi polito, elegantissimoque stylo ex græco in latinum transtulit. » P. 123.

(2) P. 127.

(3) P. 127.

aspexi; itaque dum ad Episcopium scandentem sublevo, magistrum perdidi, sub quo militare cœperam magna cum spe. » Pétrarque reconnaît lui-même qu'il avait fait peu de progrès dans la langue d'Homère, il regrettait que Precori ne fût pas auprès de lui pour lui expliquer le grand poète, il ne désespérait pas pourtant d'arriver un jour à comprendre Homère : « Summum utique et si verum rei pretium exquiritur, inestimabile munus habeo, cuique nil possit accedere, si cum Homero tui quoque præsentiam largieris, qua duce peregrinæ linguæ introgressus angustias lætus, et voti compos dono tuo fruerer... Neque præterea mihi spes eripitur ætate hac provectus in litteris vestris, in quibus ætate ultima profecisse adeo cernimus Catonem. » Quelques historiens littéraires ont refusé à Pétrarque le mérite d'avoir su le grec. Humphry Hody lui a été plus favorable. Il a pensé que Pétrarque, privé des leçons de Barlaam, avait continué à s'instruire auprès de Léonce Pilate, le maître de Boccace; il va même jusqu'à penser que Pétrarque a bien pu être l'auteur d'une traduction de l'*Iliade* qui se conserve, dit-il, dans la Bibliothèque royale de Paris : « Sic enim legitur in indice quodam quem vidi Bibliothecæ regiæ : MS. Homericæ Iliadis versio lat. Francisci Petrarchæ. » C'est une erreur de la part de Hody. Pétrarque a donné lui-même les moyens de l'éviter quand il a écrit dans ses lettres [1] : « habui Homerum, quique græcus ad me venit mea ope et impensa factus est latinus, et nunc inter Latinos volens mecum habitat. » Si Bandini donne à Pétrarque l'éloge d'avoir restauré dans Florence l'étude du grec, il faut l'entendre dans ce sens qu'il a plus agi par ses conseils que par ses travaux en faveur de l'hellénisme. « Paulo post Franciscus Petrarca Florentinæ litteraturæ splen-

[1] *Seniles*, lib. XV, à Luca Penna.

didissimum sidus eluxit, divini ingenii vir, græcæ et latinæ linguæ primus Florentiæ instaurator (1). »

Boccace (1380) eut également pour maître le moine Barlaam. Il apprit de lui les premiers éléments de la langue grecque. Il continua ses études sous la direction de Léonce Pilate qu'il mena à Florence. Pendant trois ans, à peu près, il le garda auprès de lui, et se fit expliquer l'*Iliade*. Non-content de ces leçons particulières, Boccace suivait les leçons publiques que Pilate faisait à Florence sur Homère. Il acquit ainsi une instruction assez honnête en grec. C'est ce qu'il dit lui-même (2). « Ipse ego fui qui primus ex latinis a Leontio Pilato in privato Iliadem audivi. Ipse insuper fui, qui ut legerentur publice libri Homeri operatus sum. Et esto, non satis plene perceperim; percepi tamen quantum potui; nec dubium si permansisset homo ille vagus diutius penes nos, quin melius percepissem. Sed quantulacumque ex multis didicerim; nonnullos tamen præceptoris demonstratione crebra integre intellexi, eosque prout opportune visum est, huic operi miscui (3). » Gianotto Manetti, qui vécut quelques années après Boccace répète ce témoignage et y ajoute encore (4). Au chapitre 6 du liv. V de la Généalogie des Dieux, Boccace fait un long éloge de son maître.

XXX.

Il n'avait pas échappé au studieux Girolamo Gradenigo que, sous les princes Normands on parlait quatre

(1) P. 135.
(2) Lib. XV, c. 7 delle Genealogie degli Dei.
(3) P. 138.
(4) « Tantum tamen exinde hoc suo disciplinæ tempore reportavit, ut inter cætera Iliadem, atque Odysseam præclara Homeri poemata intellexerit, verum etiam non nullos alios poetas ab exponente magistro percipiens, multa suo egregio genealogiarum operi opportune admodum inseruerit. »

langues en Sicile, et, principalement à Palerme; le grec, l'arabe, le latin et le normand. Il signalait à la curiosité des investigateurs une foule d'actes et de priviléges écrits en grec. Ces pièces ont été récemment l'objet de savantes recherches de la part des Muller, des Michlosich, des Pitra, des Theiner, des Tafel, des Thomasau au point de vue de l'histoire générale. Elles viennent enfin d'être étudiées au point de vue des relations privées par M. Salvatore Cusa, professeur de Paléographie et de langue arabe à l'Université de Palerme, qui en a publié un volume in-folio en 1868 (1).

(1) I Diplomi Greci ed Arabi di Sicilia, publicati nel testo originale, tradotti ed illustrati da Salvatore Cusa, professore di Paleografia e di lingua araba nell' Università di Palermo. Vol. 1. part. 1. — Palermo 1868.

Ma un periodo è stato sempre, ed a preferenza studiato dagli storici nostri. Esso è quello di cui si è detto, il normanno-svevo, quello a cui ha fissato in ogni tempo lo sguardo il Siciliano, come a un punto bianco nel nero orizzonte.... I nomi di Fazello, Antonino Amico, Mongitore, Testa, Gregorio, Di Blasi, Palmeri etc... Come di coloro che a quest'opera si sono applicati, suonano sempre cari per noi. p. VII...: Pure, in mezzo a tanto lavoro, un vuoto s'é sentito da tutti, e in ogni tempo lamentato; un elemento essenziale è mancato alla progredita Conoscenza delle carte nostre tutte e de' diplomi in ispecie, quella, cioè, delle membrane scritte in greco ed in arabo, p. IX.

La Sicilia in quel tempo per ragion di commercio o di guerra, frequentata ne' suoi porti, quasi città franche, da genti d'ogni paese e di ogni lingua, Pisani, Veneziani, Genovesi, Schiavoni, Provenzali etc, molti dei quali vi aveano stanza e quartiere, annoverava a preferenza fra i suoi abitanti, oltre agl' indigeni ed agli Ebrei, Greci et Saraceni; i quali, in gran numero dal primo Normanno stremati ed alla morte dell'ultimo Svevo quasi totalmente scomparsi, in proporzione sempre decrescente vi duraron pel corso delle due dinastie; abitando i primi più le coste e l'Oriente dell' isola, ed i secondi l'interno e l'Occidente. Parlavan essi, quantunque naturalizzati, la lingua propria, ed in quella scriveano; gli atti da' proprî notai venivan nelle diverse loro lingue redatti; e le autorità istesse negli affari che quelli concerneano, bene spesso ne usavano l'idioma, tal fiata solo, tal'altra insieme al latino. E nel principio della Conquista, gli atti publici e privati scritti in greco ed in Arabo, dovean essere in gran numero; avvegnachè queste lingue eran allora molto diffuse, e le sole forse che si scrivissero in tutti i paesi dell'isola. Rivissuto poscia il latino, ed innalzato al grado di lingua ufficiale e letterata pe' naturali, quegli idiomi restarono tuttavia alle transazioni private di Greci e Saraceni; e ne' contratti che gli uni egli altri co' naturali si ebbero, furon essi pure, unitamente al latino, adoprati. La cultura era tutta greca, come anche la chiesa, cui erano assoggettati villagi e paesi non pochi; ed i Normanni duraron tempo e fatica, finchè non ottennero, che la cultura e chiesa latina si avessero il disopra... p. X.

M. Cusa a reconnu, outre la valeur de ces documents pour l'histoire générale de la Sicile l'intérêt qu'ils offrent aux érudits et aux philologues pour l'étude de la littérature grecque pendant le moyen âge. C'est un champ tout nouveau qui s'ouvre à peine à l'activité des hommes laborieux. Tandis que certains savants cherchent dans ces contrats, témoins de la vie privée, des renseignements sur la condition des peuples qui jadis habitaient la Sicile, d'autres y suivent le développement de la langue, et dans sa corruption même, jusque dans les solécismes dus à l'ignorance, ils saisissent le germe de l'idiome vulgaire qui se parle aujourd'hui dans la Grèce. Ainsi le philosophe et le philologue y recueillent des détails dignes de toute leur attention (1).

Dans le riche trésor des *Grandes Archives de Palerme*, fondées en 1864 par un décret du roi d'Italie, M. Cusa a choisi, pour en faire spécialement l'objet de ses études des diplômes arabes et grecs. Reprenant ainsi un travail qu'avait commencé Lascaris au XVe siècle, alors qu'il enseignait la littérature grecque à Messine, que Montfaucon, trois siècles plus tard (1708) avait illustré, par ses heureuses découvertes, que Tardia, Salvatore Morso et d'autres encore avaient poursuivi avec des chances et des succès divers, M. Cusa nous permet de voir de quel usage était la langue grecque dans la Sicile, comment elle se conservait encore au XIe siècle assez pure dans les écrits de quelques moines, tandis que le plus souvent elle se défigurait dans les mains de ceux mêmes qui auraient dû la préserver des mutilations de l'ignorance.

(1) P. XII. Documenti e racconti d'ogni genere, Carte logore et consunte scritte in greco barbaro, si traggon fuori ogni giorno in esame al filosofo ed al filologo : e mentre il primo si afferra alle piccole notizie, che in sua mano bastino a spiegar lo svolgimento della vita de' popoli; l'altro vi sa leggere un altro svolgimento, quello della lingua, e nella stessa corruzione, sin nei solecismi, trova il germe del volgare greco odierno.

XXXI.

Jusqu'à l'époque des Croisades, nous n'avons pu signaler que des rapports souvent interrompus entre l'Occident et Constantinople; à partir de ces expéditions célèbres ils deviennent plus suivis, et les deux mondes un instant semblent se confondre. Ce fut surtout à partir du XIIIe siècle que l'Empire grec se vit, pour son malheur, devenir un objet de trop vif intérêt pour les princes croisés. La prise de Constantinople en 1204, la conquête, qui s'en suivit, des îles grecques et de la Morée, sont des faits aussi curieux qu'inattendus. On vit des aventuriers venus de la Flandre, de la Bourgogne et de la Champagne se partager un vaste et riche pays comme un navire désemparé battu par les vagues de la mer καθάπερ ὁλκάδα μεγάλην ἀνέμοις ἀγρίοις καὶ κύμασι θαλαττίοις συνειλημμένην (1).

A peine établis dans leurs nouveaux domaines, ces maîtres s'appliquèrent à faire régner partout les usages de leur pays. Ils ne se piquèrent point d'apprendre la langue des vaincus, ni de se conformer à leurs habitudes, au contraire ils leur imposèrent les leurs. Faire une France nouvelle dans l'ancien Empire grec, telle fut leur volonté, et ils purent croire y avoir réussi. Nous avons raconté ailleurs (2) comment l'empire grec, régi par les *Assises du royaume de Jérusalem*, devint une terre féodale. Les dignités de Connétable, de Maréchal, de *grand-queux*, de *grand-échanson*, de *grand-*

(1) Nicéphore Gregoras, liv. I, c. 2.
(2) Voir nos études sur la *littérature grecque moderne*, 1 vol. Paris 1866.

panetier remplacèrent les titres Byzantins de *protovestiaire*, de *grand-duc* et de *grand-domestique* (1).

Les lois de la chevalerie, ses jeux, ses principes et ses traditions devinrent bientôt familiers à la nation grecque. Les romans de la France devinrent l'objet de l'imitation des écrivains de la Grèce. Le *Vieux Chevalier*, les *Amours de Lybistros et de Rhodamné*, de *Bertrand et de Chrysantza*, de *Flore et de Blanchefleur*, de *Pierre de Provence et de Margarona*, le récit des *Malheurs de Bélisaire*, celui des *Aventures d'Alexandre-le-Grand*, les *Noces de Thésée et d'Emilie*, sont là pour attester cette influence de notre littérature sur l'esprit des Grecs dans la Morée et dans les îles de l'Archipel. Le français se parlait partout dans le Péloponnèse. Raymond Muntaner y retrouvait la pureté parisienne. De jeunes grecs étaient envoyés en France, à Paris, dans un collége constantinopolitain, établi dans cette ville, à l'effet de les instruire aux belles manières et au beau langage des conquérants français. Le pape Honoré III pouvait donc écrire en toute vérité à la reine de France, en parlant de ces pays conquis : « Ibique noviter quasi Nova-Francia est creata (2). »

Il put se flatter aussi un moment que l'Eglise latine avait vaincu et remplacé l'Eglise grecque dans sa propre patrie. Le pape Innocent III ne tarda pas à comprendre de quelle utilité la conquête de Constantinople pouvait être pour le triomphe de la foi romaine, il ne négligea rien pour en tirer profit. Bien convaincu que les malheurs de la Grèce étaient la peine méritée de son hérésie,

(1) Imperiales magistratus et magisteria, sive palatii officia, ut Græci, vetere Græcorum Augustorum more, constituta vocant, et dignitate nominis latini, innovavit, imperiumque Constantinopolitanum aulæ francicæ instar, etiam informavit et descripsit Paulus Rhamnusius, de bello Constant. T. III, p. 142. Note de M. Jean Romanos dans l'étude dont il a fait précéder le travail de Charles Koph sur Gratianos Zorzès, ἐν Κερκύρᾳ 1870, p. 24.

(2) Buchon, Eclaircissements, etc, p. 19.

il conçut l'espérance de soumettre enfin l'Eglise d'Orient à la suprématie de Rome. Il donna ordre aussitôt aux évêques et aux abbés qui faisaient partie de l'expédition d'établir dans toutes les églises de Constantinople des clercs latins soumis à l'autorité du Saint-Siége et dévoués à la règle latine. Les conquérants obéirent aux intentions du pape, ils chassèrent de partout les pasteurs légitimes et ils donnèrent leurs siéges et leurs biens à des Occidentaux. Les moines hospitaliers de Saint-Jean, les chevaliers du Temple, ceux de l'Ordre Teutonique, les Bénédictins, les Frères Mineurs accoururent dans la Grèce et s'y abattirent comme sur une proie que le ciel leur avait destinée. Les chevaliers et les moines étaient possédés d'une égale ardeur de conquête. Introduits en Grèce dès l'an 1216, les Franciscains bâtirent de grands et riches couvents en Crète, en Eubée, à Patras, à Athènes, à Clarentza, à Zacynthe, à Céphalonie et dans beaucoup d'autres endroits. Ce fut une dure et longue persécution qui se déchaîna sur les prêtres grecs. Ceux qui ne voulaient pas se soumettre à l'Eglise latine perdaient leurs évêchés et leurs siéges, ils étaient jetés en prison, durement traités par le légat du pape Innocent, Pélage, à tel point que le Souverain Pontife justifiait les Grecs de repousser les latins comme des chiens, puisqu'ils ne trouvaient en eux que trahison et œuvres de ténèbres (1).

Dans cette première période d'occupation tyrannique et violente, il ne pouvait y avoir que des sentiments de

(1) Lettre VI d'Innocent au marquis Boniface, Hurter, II, p. 357, citée par par Jean Romanos, p 40. (V. plus haut.) Ἠνάγκασε καὶ γὰρ (ὁ λεγάτος τοῦ Πάπα Πελάγιος) τοὺς πάντας τῇ τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης ὑποκύψαι ὑποταγῇ· ἐντεῦθεν καθείργνυντο μοναχοὶ, ἱερεῖς ἐδεσμοῦντο καὶ ναὸς ἅπας ἐκέκλειστο· καὶ ἦν ἐν αὐτῷ δυοῖν θάτερον, ἢ ὁμολογῆσαι τὸν Πάπαν πρῶτον ἀρχιερέα καὶ τούτου τὴν μνήμην ἐν ἱεροτελεστίαις ποιεῖν, ἢ θάνατον εἶναι τῷ μὴ διαπραξαμένῳ τοῦτο τὸ ἐπιτίμιον. Γεωρ. Ἀκροπολίτης, 17.

haine et de défiance entre les deux peuples, les Grecs reprochaient aux Francs leur fanfaronnerie:

Πρίγκιππα, φαίνεσαι καλὰ ὅτι Φράγκος ὑπάρχεις
Διατὶ ἔχεις τὴν ἀλαζονειὰν, ὡς τό 'χουσιν οἱ Φράγκοι (1).

Les Francs, de leur côté, reprochaient aux Grecs ou Romains leur mauvaise foi :

Ποτὲ Ῥωμαῖον μὴ εμπιστευθῇς δι' ὅσα καὶ σοῦ ὀμνύει.
Ὅταν θέλῃ καὶ βούλεται τοῦ νὰ σὲ ἀπεργώσῃ,
Τότε σὲ κάμνει σύντεκνον ἢ ἀδελφοποιτόν του,
Ἢ κάμνει σε συμπέθερον διὰ νὰ σ' ἐξολοθρεύσῃ.

Pourtant avec les années les relations changèrent. Les seigneurs Francs nés sur le terrain de la conquête oublièrent les noms qu'ils avaient apportés d'Europe. Les Charpigny s'appelèrent seigneurs de Vostiza, ceux des Bruyères princes de Charytena, les seigneurs de Neuilly devinrent seigneurs de Passavant, les La Trémoille seigneurs de Chalantriza, les seigneurs de Rosières prirent le nom d'Akova, les Nivelet celui de Gherakium, en Laconie. On sait quelles mœurs nouvelles montrèrent aux Grecs et aux Francs les fils issus des alliances conclues avec les femmes grecques, et comment ils prirent le nom de Gasmüles: Γασμοῦλοι, οὕς ἂν ὁ Ῥωμαῖος διγενεῖς εἴποι, εκ Ῥωμαϊκῶν γυναικῶν γεννηθέντες τοῖς Ἰταλοῖς (2).

Ce changement dans les relations sociales se fit surtout sentir dans la langue. Nous avons vu les Occidentaux imposer d'abord l'usage du français ou du latin à leurs nouveaux sujets. Ils ne désespérèrent pas dès le début de latiniser la Grèce. Ils virent bientôt que leurs efforts étaient inutiles, et, avec les années, ils se plièrent

(1) Buchon, *Livre de la Conquête*, 2978-79.

(2) Παχυμέρ. Ε'. 30, cité par M. J. Romanos, *ibid.* p. 53.

eux-mêmes à l'idiome des vaincus. Tous les décrets, tous les actes judiciaires furent d'abord dans les principautés franques écrits en français. Guillaume Villehardouin, dans la *Chronique de Morée*, fait écrire en français le diplôme par lequel il donne à sa seconde fille la Baronie d'Akova :

καὶ Βάλε νὰ μὲ γράψουσι φράγκικον προβελέντζι (1).

Plus d'un siècle après, les actes du gouvernement, les ordonnances de l'administration seront écrits dans les deux langues, et l'usage s'établira d'avoir recours à un notaire grec pour faire aux Grecs les citations prescrites par les lois « quod secundum usum eligatur unus notarius sive scriptor in græca scriptura pro faciendis citationibus in scriptis per insulam inter Græcos (2). »

Entre beaucoup de témoignages de cette nature, M. Romanos cite (3) à l'année 1374 un acte de la cour des Rois d'Anjou. Un baron de Corcyre, du nom de Hauteville, donne à Théodore Kabasilas les terres de la Baronie qu'il tenait de la reine Jeanne de Naples. Cet acte est dressé en langue grecque. Pour le baron, qui était illettré, quatre barons ont signé en même temps qu'un notaire latin. Le même savant cite encore un autre instrument authentique rédigé à Athènes, d'où il résulte évidemment, qu'avec les années les Francs se familiarisèrent si bien avec la langue des indigènes que, s'ils étaient clercs, ils lisaient et signaient sans la moindre hésitation des pièces écrites en grec. Une pièce en ce

(1) *Livre de la Conquête*, 6349.

(2) Χρυσόβουλλον τῆς κοινότητος Κερκύρας, ἀναγινωσκόμενον ἐν τῇ μεγάλῃ ἐκ μεμβράνης βίβλῳ τῶν προνομίων τῆς νήσου, τῇ σωζομένῃ ἐν τῷ δημοσίῳ Γραμματοφυλακείῳ. Ὅρα καὶ τοῦ σοφοῦ Μουστοξύδου Delle cose Corciresi, Append. σελ. LXVI. Citation de M. J. Romanos, 55. Le fait qu'il cite est de 1387.

(3) P. 55.

genre des plus curieuses est celle où un certain Guillaume de Chancelier, chanoine et chantre de la Très-sainte Métropole d'Athènes, cède une portion de terre de sa chanoinie à Grégoire Kamachès; l'acte est écrit en grec, l'an 1432, par la main du notaire et chancelier d'Athènes Nicolas Chalkomatas; il porte les signatures en latin de trois vénérables chanoines de la métropole d'Athènes (1).

La persévérance des Grecs à parler leur langue et à repousser celle des Occidentaux obligea les chevaliers français à se départir de leur hautaine indifférence. Ils furent contraints, pour faire parvenir plus sûrement leurs ordres et leurs volontés à leurs sujets, de les proclamer dans la langue vulgaire. Ainsi nous voyons un Florent (Φλώρεντος ὁ ἐξ Αὐνωνίας), venant en Grèce avec sa femme Isabelle, fille de Guillaume de Villehardouin, héritière de la principauté d'Achaïe, prendre de la manière suivante possession du Péloponnèse. Il fit réunir à Glarentza les Francs et les Grecs, ses sujets, et donna ordre qu'on lût devant eux, dans le monastère des Franciscains, l'ordre du roi qui l'instituait prince du Péloponnèse. Ces dispositions avaient été écrites en latin, il les fit traduire et lire en grec, afin que personne n'en ignorât (2).

Ainsi, nous voyons encore les Français faire traduire en grec la deuxième partie des *Assises de Jérusalem*, qui d'abord avaient été proclamées dans leur idiome

(1) Τὸ περὶ οὗ ὁ λόγος περιεργότατον νομικὸν γράμμα, δὶ οὗ Γουλίαλμος ντὲ Καντζηλιὲρ, κανόνικος καὶ καντοῦρος τῆς ἁγιωτάτης μητροπόλεως τῶν Ἀθηνῶν παραχωρεῖ χωράφιόν τι ἐκ τῆς κανονικαίας του πρὸς Γρηγόριον τὸν Χαμάχην ἐγράφη καὶ τοῦτο ἑλληνιστὶ ἐν ἔτει 1432 διὰ χειρὸς Νοταρίου καὶ Καντζηλιέρου Ἀθηνῶν Νικολάου Καλκοματᾶ, φέρει δὲ τὰς λατινικὰς ὑπογραφὰς τριῶν ἀιδεσιμωτάτων κανονικῶν τῆς μητροπόλεως Ἀθηνῶν. — *Nouv. Recherch.* t. II, p. 290-91. — *Acta et diplomat.* σελ. 255-56. P. 57.

(2) *Liv. de la Conq.*, p. 297. Romanos, p. 58.

originaire. Cette seconde partie, qui déterminait les droits des Grecs relativement à ceux des Français, portait ce titre : Βιβλίον τῆς αὐλῆς τῆς Μπουργεσίας, ἤ τῆς κρίσεως τῆς αὐλῆς τοῦ Βισκουντάτου (1).

Les chevaliers de Rhodes, les rois de Chypre, toutes les fois qu'ils paraissaient en public dans les circonstances graves et sérieuses, ne faisaient usage que de la langue grecque, soit pour empêcher leurs sujets de se tromper sur leurs intentions, soit pour leur enlever tout désir de manquer à leurs ordres. On conserve dans ce genre des pièces écrites, dont les plus dignes d'attention sont celles du grand-maître de Rhodes, Jean de Lastich, pour exciter, en 1440, les peuples à la guerre contre les Sarrasins (2).

Les rapports sociaux et politiques augmentant chaque jour dans une proportion plus grande, il n'est pas étonnant de voir augmenter aussi le nombre des personnes qui parlaient grec. Ainsi, par exemple, Guillaume de Villehardouin, né à Calamatta, parlait à la fois avec facilité, la langue grecque et la langue française :

ὁ πρίγκιππας, ὡς φρόνιμος, ῥωμαΐϊκα τὸν ἀπεκρίθη (3).

Ancelin de Tucy, frère de Philippe de Tucy, Bayle de Constantinople, né en Grèce, est cité comme ayant connaissance du grec :

Διατὶ ἦτο ὁ μισὺρ Ἀνσελὴς ἄνθρωπος παιδεύμενος
ταῖς τάξαις ἤξευρε ἀκριβῶς, τὴν γλῶσσαν τῶν Ῥωμαίων (4).

Un nombre infini de pièces qui existent dans les archives ou qui ont été publiées dans les Recueils (5)

(1) *Historiæ Juris Græco-Romani delineatio. Auctore C. E. Zachariæ.* Heidelbergæ, 1839, p. 139-190 cité par M. J. Romanos, p. 59.
(2) *Acta et diplomata Græca*, t. III, p. 282. J. Romanos, p. 60.
(3) *Liv. de la Conq.* 2805.
(4) *Ibid*, 3905-6.
(5) *Acta et dipl.* t. III, 339-339-248-256.

prouvent que la maison florentine des Accaiciuoli faisait usage de la langue grecque. Françoise, femme de Charles de Tocco, comte de Céphalonie, duc de Leucade, seigneur d'Arta, a laissé plusieurs diplômes écrits en grec (1428) et elle signe elle-même Φράγγισκα χαρίτι θεοῦ Βασίλυσσα Ῥωμαίων. C'est aussi cette signature qu'elle appose sur des actes écrits complétement en français. Cette particularité rappelle à M. J. Romanos celle-ci, qui n'est pas moins curieuse : le dernier des empereurs francs, chassé du trône de Constantinople, faisait circuler en Europe, pour y demander des secours afin de reconquérir son pouvoir, des diplômes latins portant, en cinabre, le chiffre grec dont il se servait quand il régnait.

On se figure sans peine à quels outrages était exposée la langue grecque de la part des ignorants qui la parlaient ainsi. Quand on lit dans le livre de la Conquête (1) : « Si ordina deux frères meneurs, qui bien savoient la langue grégoise, car ils estoient nourris à Galathas et les envoia au despot, » il ne faut pas croire que ces frères mineurs connussent l'idiome de Platon. La langue qu'ils parlaient était un langage bâtard, rempli de locutions françaises et italiennes. Plus cette langue s'abaissait, plus elle devenait facile, plus elle se répandait. Les Vénitiens n'en parlaient plus d'autre, c'était elle que les étrangers apprenaient dans leurs voyages, l'intelligence de cet idiome ne leur suffisait pas pour comprendre le grec littéral, et plusieurs, suivant le témoignage de François Philelphe, qui, avec ces seules ressources, entreprirent de traduire les anciens écrivains, n'entassèrent dans leurs versions que des fautes et des obscurités (2).

(1) P. 319

(2) *Fr. Philelph. Epistol.* p. 62, Venise 1502. Léonard. Arret. *Epist.* IV, 22, p. 139, édit. Mehus. Citation de M. J. Romanos, p. 67.

Pour beaucoup d'écrivains, même relativement instruits, il n'y avait nulle différence entre cette langue vulgaire et l'ancienne langue savante. On en voit une preuve curieuse dans le poème du florentin Boniface Degli Uberti. Cette composition du XIVe siècle porte le titre de *Dittamondo*. A l'imitation de Dante, Fazio Degli Uberti voyage dans le monde alors connu, sous la conduite du géographe Solin. Après avoir manifesté son savoir dans la langue française et dans celle de la Provence en introduisant des interlocuteurs de ces différents pays, il suppose qu'il rencontre sur les bords du Pénée le grec Antidamas. Celui-ci est censé parler la langue de son pays, mais Degli Uberti, peu fidèle à la vérité littéraire et à la couleur locale, lui fait parler le grec moderne. Le passage est intéressant, le voici tout entier :

E giunti a lui, dalla bocca m'uscio :
Γειά σου (1) e fu greco il mio saluto,
Perchè l'abito lui greco scoprio.
Ed egli, come accorto e provveduto,
Καλῶς ἦλθες, allora mi rispose
Allegro più ch'io non l'avea veduto.
Cosi parlato insieme molte cose :
εἰπέ μου, ξεύρεις φράγκικα; ed esso :
εἶμαι Ῥωμαῖος, ξεύρω, e più chiose :
Ed io : παρακαλῶ σε, φίλε μου, appresso,
Μίλησε φράγκικα, ancora gli dissi.
Μετὰ χαρᾶς fu sua risposta adesso.

« Quand nous fûmes venus à lui ces mots sortirent de ma bouche : « bonjour ! » et mon salut fut fait en grec, parce que je voyais en lui la tournure grecque. Et lui, en homme adroit et sensé : « Tu es venu bien à propos, » me répondit-il, plus gai que je ne l'avais vu. Ainsi nous parlâmes ensemble : « Dis-moi, sais-tu la

(1) Pour ὑγειά σου.

langue franque? » Et lui : « Je suis Romain, je la connais. » Et il se tut. « Je t'en prie, mon ami, lui dis-je, parle-moi la langue franque. » « Avec joie, » me répondit-il aussitôt (1). »

XXXII.

Les expéditions des Français en Orient, la conquête de Constantinople surtout, ne furent pas sans influence sur l'étude du grec dans les écoles de Paris. Un seul fait dit tout. Avant la première année du XIIIe siècle, les philosophes arabes et Aristote ne paraissaient point cités dans les écrits des Scolastiques, dit Amable Jourdain (2) : en 1272, époque de la mort de Saint Thomas, on possédait des versions faites, soit de l'arabe, soit du grec, de tous les ouvrages du Stagirite. C'est donc dans un espace de soixante-douze ans que s'est produit le grand mouvement qui a transformé l'étude de la théologie dans les Universités françaises. On vit alors chez les docteurs de l'Occident se renouer la tradition des premiers temps du Christianisme, où Tertullien et Saint Basile cherchaient dans les livres des philosophes païens des moyens de répondre aux Gentils ou aux hérétiques (3).

(1) Dittamondo, liv. III, chap. XXIII. Moustoxydi (Alcune Considerazioni sulla presente lingua de'Greci. Antologia n° 51. Marzo 1825. Firenze). Traduction grecque par M. Chiotès. Zacynthe 1851. Note de M. J. Romanos.

(2) *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote*, p. 210. Abélard conseillait aux religieuses du Paraclet, d'étudier pour se rendre capables de lire et d'entendre l'Ecriture Sainte. Il les félicite de ce qu'elles ont une abbesse qui peut leur apprendre le latin, le grec et l'hébreu; il se plaignait que l'étude du grec fût négligée. Il souhaitait que ces filles pussent réparer cette science que les hommes ont laissé perdre. Louis Ellies du Pin, *Histoire des controverses et matières ecclésiastiques, etc, XIIe siècle, Analyse des lettres de Saint Bernard.*

(3) « Philosophari nos provocant hæretici, disait Tertullien (de Resurrectione). »

Les maîtres du XIIIe siècle en faisaient autant à l'égard d'Aristote. Aussitôt que l'étude de sa métaphysique leur fut possible, elle devint autorisée; jusqu'à ce que les hardiesses des disputeurs ouvrirent les yeux aux gardiens de l'orthodoxie sur les dangers de ces lectures. Nous avons sur ce point le témoignage précis d'un historien, Guillaume le Breton. Il n'hésite pas sur la provenance de ces livres tant étudiés dans l'Université parisienne. Il nous dit qu'ils avaient été depuis peu rapportés de Constantinople et traduits du grec en latin : « In diebus illis (anno 1209) legebantur Parisiis libelli quidam ab Aristotele, ut dicebantur, compositi, qui docebant metaphysicam, delati de novo à Constantinopoli, et a græco in latinum translati (1). » Le concile de Paris proscrivit la lecture de ces livres : « Nec libri Aristotelis de naturali philosophia, nec commenta legantur Parisiis publice vel secreto (2). » Robert de Courçon (en 1215) renouvela cette interdiction, en permettant toutefois la lecture des livres de dialectique. « Et quod legant libros Aristotelis de dialectica tam veteri quam nova... Non legantur libri Aristotelis de metaphysica et naturali philosophia... (3). » En 1231, le pape Grégoire IX maintint la même défense : « Et libris illis naturalibus, qui in concilio provinciali ex certa causa prohibiti fuere, Parisiis non utantur... (4).

On peut voir dans Jourdain (5) les discussions et les doutes qu'ont soulevés les lignes de Guillaume le Breton que nous avons rapportées plus haut. Les ouvrages d'Aristote désignés par ces expressions vagues : « Libri

(1) *Recueil des Hist. des Gaules et de la France*, t. XVII, p. 84.
(2) D. Martène. Novus Thesaurus Anecdotorum, t. IV, p. 166.
(3) Du Boulay, *Hist. Univers. Paris*, t. III, p. 82. Launoy, *de Varia Aristotelis in Academia Parisiensi Fortuna*, Parisiis, 1662, c. 6.
(4) Du Boulay, *ibid*, p. 142. Cf. Launoy, *ibid*. c. 6. — Voir A. Jourdain, p. 187, 189 et seq.
(5) Ap. *Annales Eccles*. Auct. Raynaldo, Lucæ, 1757, in-fol. t. I. p. 289. — Jourdain 193.

de naturali philosophia, libelli de metaphysica, libri naturales, » sont-ils bien d'Aristote, étaient-ils traduits du grec ou de l'arabe ; les livres proscrits par le concile de Paris sont-ils les mêmes que les livres désignés dans le mandement du légat et dans la bulle du pape? On a pensé qu'au XIIIe siècle on ne connaissait pas encore de traductions latines dérivées du grec. Mansi (1) a prétendu que le mot *commenta* désignait les commentaires d'Averroës et que, par conséquent, il s'agissait de versions arabes-latines. Cette opinion pourrait bien être vraie. Elle a pour elle le témoignage de Roger Bacon, qui précise les termes du concile de Paris. Il nous apprend qu'on s'opposa longtemps, à Paris, à la philosophie naturelle et à la métaphysique d'Aristote *exposées par Avicenne et Averroës* (1). Du reste les erreurs d'Amaury et de David de Dinant sont loin d'être exclusivement péripatéticiennes (2). Elles se rattachaient à la doctrine des *émanations* de Proclus, qui commençait à se répandre dans les écoles de France du temps d'Alain de Lille. Le de *causis* qui n'est qu'un extrait de l'*Elevatio Theologica* de ce philosophe, et le *Fons Vitæ* d'Avicebron, semblent avoir surtout inspiré ces deux hérétiques, et l'on peut croire que ce sont ces traités et les livres d'Avicenne que le concile de Paris a frappés d'anathème (3). Le savant auteur des recherches sur les traductions d'Aristote, croit même pouvoir affirmer que cette condamnation des commentaires d'Aristote par des traducteurs arabes servit beaucoup à la propagation des vraies doctrines

(1) *Opus majus*, p. 13 et 14. A. Jourdain, p. 194.

(2) « La doctrine de David de Dinant sur la matière première dénuée de forme, servant de commun substratum à toutes choses, est bien celle du péripatétisme arabe, mais il se rattache surtout aux textes des cathares, au Joachimisme et à Scot Erigène. » E. Renan, *Averroës et l'Averroïsme*, p. 223. Voir un Mémoire de M. Charles Jourdain sur ce sujet. Il rattache ces erreurs aux doctrines péripatéticiennes d'Alexandre d'Aphrodisie. (IIe siècle après J.-C.)

(3) Jourdain, 197.

du philosophe grec. On se défia désormais d'une doctrine dégénérée, abâtardie, et l'on prit toute sorte de précautions pour n'avoir plus recours qu'aux ouvrages authentiques d'Aristote. On vit alors, en effet, Alexandre de Hales, Albert, Robert de Lincoln expliquer, commenter les écrits du philosophe grec, au sein même de l'Université qui les condamnait. « Si Roger Bacon, dit le même écrivain, impute à l'ignorance la sentence dont ils furent frappés, ne dit-il pas aussi que la lecture en fut permise lorsqu'on les eut mieux connus? Quand Robert de Courçon donna son mandement et Grégoire IX sa bulle, il est à présumer que de nouvelles traductions d'Aristote avaient paru (1). »

Il faut donc conclure que, si Guillaume le Breton s'est mépris sur les livres condamnés par le concile de 1209, il ne s'était pas trompé quand il indiquait, au moment où il écrivait, vers 1220, que le texte grec de la métaphysique avait été apporté en Europe et commençait à être traduit.

Quoique les Croisés fussent en général plus avides de reliques que de manuscrits, on ne peut se refuser à croire qu'ils aient introduit en Europe quelques livres arrachés à l'Orient. Ils en détruisirent beaucoup dans l'incendie de Constantinople, ils en conservèrent quelques-uns. C'est par là que nous est venue la métaphysique d'Aristote, et il semble bien établi que la première traduction de cet ouvrage a été faite d'après le texte grec.

Les deux ordres religieux dont l'institution marque les premières années du XIIIe siècle, les Franciscains et les Dominicains, ne furent pas inutiles à la propagation du grec en Europe. Nous avons vu les frères de Saint François se porter en grand nombre dans la Grèce,

(1) A. Jourdain, p. 198.

y fonder de riches abbayes et couvrir, en peu de temps, de leurs monastères les îles de l'Archipel et le continent de la Morée. L'amour des sciences ne leur était point prescrit par leur règle, au contraire. On sait la légende qui condamnait un des religieux trop amoureux des lettres. Cependant ils se sont distingués de bonne heure par une ardente poursuite des beaux livres. Mathieu Paris les accuse d'en faire partout, et surtout en Angleterre, une chasse passionnée. Il n'est pas probable que dans l'Occident ils eussent tant de zèle pour les manuscrits, et qu'ils en manquassent tout-à-fait dans des pays où la moisson était abondante et précieuse.

Les Dominicains ont fait davantage pour la connaissance et la propagation du grec en Europe. Un article de leur règle leur enjoignait d'apprendre la langue de tous les pays où ils allaient prêcher ; ils apprirent donc le grec et le parlèrent dans leurs missions de l'Orient. Quelques-uns d'entre eux y firent de rapides progrès. Guillaume Bernardi de Gaillac, qui était allé prêcher à Constantinople, avait mis en grec plusieurs traités de Saint Thomas (1).

Dans leur maison de Saint-Jacques, fondée à Paris en 1221, et admise bientôt dans le sein de l'Université, ils avaient formé une pépinière d'hommes instruits. Les chefs de l'ordre s'attachaient à les rendre non-seulement habiles en théologie et en philosophie, ils leur prescrivaient aussi l'étude des langues étrangères, de l'arabe, de l'hébreu, du grec, *vel alia lingua barbara*. Leur général, Humbert de Romans, en 1255, offre d'accueillir avec faveur ceux des frères qui voudraient étudier le grec, l'arabe, l'hébreu. Dans son traité de *Eruditione Prædicatorum* (2) il censure amèrement les personnes qui n'approuvent point ou empêchent ces études, et il

(1) *Scriptor. Ord. præd*, t. 1, p. 460. *Hist. litt. de la Fr.* t. XXIV, p. 102.
(2) Lib. II, t. 1, c. 55 — Bibl. Max. Sanct. Patrum, t. XXV, p. 498.

les compare à ceux dont il est parlé dans le livre des Rois, qui ne voulaient point qu'il y eût un seul ouvrier en fer dans Israël, afin que les Hébreux ne pussent fabriquer une épée ou une lance. Dans la seconde section de son ouvrage intitulé : *Liber de his quæ tractanda videbantur in Concilio generali Lugduni celebrando*, il dit qu'un des meilleurs moyens de réconcilier les Grecs schismatiques est d'étudier leur langue, si négligée à la cour de Rome qu'à peine y trouve-t-on un seul homme qui sache lire leurs lettres (1).

On ne peut donc s'étonner que l'ordre des Dominicains, qui avait deux de ses maisons à Constantinople et envoyait des prédicateurs par tout l'Orient (2), ait compté au XIIIe siècle plusieurs hellénistes habiles qui tenaient à faire traduire en grec les ouvrages dont pouvait s'honorer leur communauté (3).

Nous avons vu que Gradenigo a revendiqué pour Saint Thomas l'honneur d'avoir su le grec. Tel n'était pas l'opinion de Daunou. Dans son discours sur l'État des lettres au XIIIe siècle (4), il dit que, selon toute apparence, ce savant Dominicain ne savait pas cette langue. M. Charles Jourdain, dans les notes précieuses qu'il a ajoutées au travail de son père, apporte des raisons qui paraissent conclure en faveur de l'opinion de Gradenigo. Il y montre en effet que le commentateur d'Aristote se livre parfois dans son travail à des réflexions critiques sur le texte grec qui en supposent la connaissance (5).

(1) *Hist. litt. de la Fr.* t. XIX, p. 342.
(2) *Script. Ord. Præd.* t, p. 460.
(3) Lebeuf, *Dissert*, t. II, p. 44, *Hist. litt. de la Fr.* t. XXI, p. 216.
(4) T. XVI de l'*Hist. litt. de la Fr.* p. 146.
(5) Sur cette première phrase de l'ouvrage d'Aristote : « Primum oportet constituere... » le commentateur dit : « In græco habetur : primum oportet poni. » Sur ce passage : « quare si hic quidem dicat futurum aliquid... » il fait observer que le texte porte : « vel sic itaque hic quidem, ut habetur in græco. » Au livre II, il propose une autre version dans cette phrase : « dico autem quoniam, etc., » — « Alia littera habetur, dico autem, quoniam est, aut homini, aut non homini adjacebit. »

Un fait digne d'attention c'est la manière dont Saint Thomas interprète les mots grecs *Spathesis* et *Cercisis*, qui ont été conservés dans la version latine. Il rattache *Spathesis* au mot grec *Spatha*; il donne l'explication précise du mot *Cercis*, navette (1).

Avant Saint Thomas nul n'avait remarqué que les livres *du Ciel et du monde* portent dans le grec le titre *De Mundo*. S'il n'eût point connu le grec, dit M. Ch. Jourdain, comment se serait-il procuré cette particularité (2). Cette conjecture, ajoute-t-il, deviendra une vérité incontestable, si l'on examine l'explication qu'il donne des mots grecs *ethein*, *enchyridia*, *Synlagmatica*, *acroamatica*, *philosophismata*, *dichotoma*, *amphitrios* (3). » Citons enfin, comme dernière preuve, la restitution grecque du nom d'*Hipparque*, qu'Albert, Roger Bacon et beaucoup d'autres ont constamment nommé *Abraxis*, d'après la version arabe qu'ils avaient sous les yeux de l'Almageste de Ptolémée.

Il faut donc en revenir à l'opinion de Gradenigo et à celle de Bernard Guyard, religieux Jacobin, qui a fait pour la prouver une dissertation publiée en 1667 (4). L'auteur de cette dissertation se fonde principalement sur un texte de Thomas lui-même, où il dit qu'il a connu les livres d'Aristote, avant qu'on les eût traduits : « quos etiam libros vidimus, licet nondum translatos in linguam nostram. » Tout en nous rangeant à cette opinion, nous ne pouvons pas laisser ignorer à nos lecteurs qu'Erasme, ainsi que Sixte de Sienne et

(1) « *Spathesis* est pulsio et *Cercicis* attractio. *Spati* enim in græco dicitur ensis vel *spatha*; unde *spathesis* idem est quod *spathatio*, id est percussio per ensem, quæ fit pellendo. Et ideo alia littera quæ dicit *speculatio* videtur esse vitio scriptoris corrupta, quia pro *spathatione* posuit *speculationem*... Est autem *Cercis* in Græco quoddam instrumentum quo utuntur textores.... »

(2) Apud Græcos intitulatus de Mundo.

(3) P. 397.

(4) *Bernardi Guyard, ord. Prædic. Dissertatio utrum S. Thomas calluerit linguam græcam.* Parisiis, Fr. Le Cointe, 1667, in-8°.

d'autres bibliographes, lui refusent cette connaissance, bien qu'Erasme ait écrit que le savant docteur avait saisi le vrai sens de ces livres avec une justesse qui serait inexplicable, s'il n'en comprenait pas la langue (1).

Jofroi, dominicain, né à Waterford en Irlande, mort vers l'an 1300, savait le grec, l'arabe et le français. Sans doute il avait été envoyé en Orient, il avait habité assez longtemps la France et fait quelque séjour à Paris puisque c'est, d'après son témoignage, « solonc les exemplaires (latins) de Paris » qu'il avait traduit la Physiognomonie d'Aristote (2).

Il existait en grec un livre attribué à Aristote et qui était bien peu digne de ce philosophe, c'était le *Secret des secrets* (3). Avant le XIIIe siècle, Philippe, clerc de l'Eglise de Tripoli, en avait donné une version latine; les Arabes l'avaient également traduit dans leur langue. Pour répondre à la demande d'un protecteur qu'il n'a pas nommé, Jofroi de Waterford en fit une nouvelle translation, et, pour ce travail, il se servit des versions déjà faites, en recourant au texte original. Voici ce qu'il dit au noble baron, qui se délassait de ses prouesses guerrières par la lecture des bons livres : « Et por ce moi priastes que cel liure, ki fu translatei de Griu en Arabic, et derechief de Arabic en latin, vos translataisse de latin en franchois. Et ie, à vous priieres, al translater ai mise ma cure, et avoiques le plus grant trauail, k'en autres hautes et parfondes estudes sui embesoingniés. D'autre part, savoir devez ke les Arabiiens trop ont de paroles en corte ueritei, et les Grigois ont oscure maniere de parler; et il me convient de l'un et de l'autre langage translater : et por chou le trop de l'un escourcirai, et l'oscurtei de l'autre esclarcirai,

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XIX, p. 247.
(2) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXI, p. 216.
(3) *Secretum secretorum* ou *De Regimine principum. Ibid.*

solonc ce ke la matire puet soffrir; car lur entente sieurai ne mies lur paroles (1).... »

Si Jofroi de Waterford possédait la clé du grec, il faut avouer qu'il manquait de critique et de science. Il estime assez Aristote pour repousser les erreurs qu'on faisait alors passer sous son nom, il en vient à cette conclusion judicieuse, « que quant qu'est bien dit et solonc raison en cest liure, Aristotles dit ou escrit, mais quant qu'est faus ou desordeneement dit, fu la coupe des translatours, » ce qui ne l'empêche pas d'accoler au nom du philosophe ceux de Saint Bernard, de Vegèce et Salomon, d'accepter et d'inscrire dans son premier chapitre « *De la louenge Aristotle* » les merveilles qui devaient, selon lui, faire lire avec plus de confiance un si grand philosophe : « Et por ce le tindrent pluisor a un prophete, et est trouez es antif escris de Grigois ke Dieus son angle li tramist, ki li dist : Miex te nomerai angle ke home.... De sa mort troiue l'om escrit diuersement; car li uns dient qu'il monta en ciel en semblance d'une flambe. Et de ce ne se doit nus esmeruuilliier, tot fuist il paiens; car toz ceus ki deuant la uenue ou la naisence de Jhesu Crist tindrent la loi de nature, comme Job et pluisors autres, furent sauei. » On voit que, si les docteurs du XIIIe siècle commencent à lire le texte d'Aristote, ils sont loin d'en avoir l'esprit scientifique et la logique rigoureuse (2).

Henri Kosbein, que certains biographes confondent avec Henri de Brabant, augmente de son nom la liste des dominicains qui, au XIIIe siècle, ont traduit Aristote. « On vit depuis ce siècle, dit l'abbé Lebeuf (3), plusieurs ouvrages d'Aristote traduits par des domi-

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXI, p. 217. — Ms. Fr., n° 7062, 7068, fonds. N.-D. fol. 240, v° col. 2.
(2) Voir notre légende d'Aristote au Moyen Age.
(3) *Dissert. sur l'hist. de Paris*, t. II, p. 35.

nicains; ses livres de morale furent mis en latin par Henri Kosbein de Brabant à la prière de Saint Thomas. » Le témoignage du dominicain Nyder, vers le milieu du XVe siècle, celui de Jean Aventin, vers le commencement du XVIe, l'attestation du P. Echard, qui dit avoir vu dans un manuscrit appartenant aux frères prêcheurs de la rue Saint-Honoré la mention suivante : « Finit liber Ethicorum Aristotelis ad Nicomachum, interprete (1) fratre Henrico Kosbein, ordinis fratrum prædicatorum, quem et omnes textus ejusdem philosophi traduxisse dicunt.... » ne permettent point de mettre en doute qu'Henri Kosbein ait traduit du grec en latin les œuvres d'Aristote (2).

Guillaume, né à Meerbeke, petit bourg voisin de Ninove, à l'ouest de Bruxelles, fut engagé de bonne heure dans l'ordre des frères prêcheurs. Il fit à Louvain de solides études et se signala par ses progrès dans l'étude des langues latine, grecque et arabe. On a tout lieu de croire, dit Daunou, qu'il ne tarda point à être mis au nombre des jeunes religieux que le chapitre général des dominicains envoyait presque chaque année en Grèce. Il devint bientôt chapelain et pénitencier du pape Clément IV, et il continua ces fonctions sous Grégoire X. Nous le retrouvons en 1274 au concile de Lyon, et « les actes de cette assemblée indiquent les services qu'il y rendit, en sa qualité d'helléniste, dans les discussions relatives à l'Eglise d'Orient (3). » Il est nommé comme un de ceux qui, après qu'on eut chanté le symbole en latin, le chantèrent en grec, et répétèrent

(1) Ut nonnulli adstruunt.

(2) *Hist. litt. de la France*, t. XXI, p. 141. — Jean Nyder : « Sileo de omnibus textibus philosophi (Aristotelis) quos Henricus Krosbein de græco transtulit. » — J. Aventin : « Anno Christi 1271. Henricus Brabantinus, dominicanus, rogatu D. Thomæ, e græco in linguam latinam de verbo ad verbum transfert omnes libros Aristotelis. Albertus usus est vetere translatione, quam Boethianam vocant. »

(3) *Hist. litt. de la France*, t. XXI, p. 144.

trois fois les paroles contestées par les schismatiques : « Πνεῦμα τὸ ἅγιον.. τὸ ἐκ τοῦ Πατρός τε καὶ ἐκ τοῦ Υἱοῦ ἐκπορευόμενον. » En 1277, il fut proclamé archevêque de Corinthe. Il résidait dans sa ville épiscopale en 1280 et 1281 « enrichissait l'église d'ornements nouveaux, travaillait à l'extinction du schisme, et employait ses loisirs à traduire des livres grecs en latin (1). » C'est ainsi qu'il donna à son siècle les *pronostics d'Hippocrate*, les *trois livres de Galien sur les aliments, les commentaires de Simplicius sur Aristote, et plusieurs traités de Proclus* (2).

Il passe encore pour avoir traduit tous les livres d'Aristote, à la prière de Saint Thomas. Rien n'est moins certain que cette intervention du docteur Angélique, dit Daunou, « il s'en faut, ajoute-t-il, qu'on ait de lui une série si volumineuse de versions latines. Nous trouvons citée, d'une manière précise, celle de *la morale* en dix livres. »

Si Guillaume de Meerbeke était un interprète laborieux et zélé des Grecs, on ne peut pas dire qu'il en fût toujours un interprète fidèle et élégant. Roger Bacon, son contemporain, est pour lui d'une grande sévérité. Il n'a pas craint de porter le jugement défavorable que voici : « Et Willielmus iste Flemingus, ut notum est omnibus Parisiis litteratis, nullam novit scientiam in lingua græca de qua præsumit, et ideo omnia transfert falso, et corrumpit sapientiam Latinorum (3). »

En revanche, le polonais Vitellion, qui lui dédiait son traité de Perspective περὶ Ὀπτικῆς, lui reconnaissait le mérite de savoir l'arabe et le grec. Il déclare en même temps que si la langue des Arabes est verbeuse, celle des Grecs est compliquée : « libros itaque veterum tibi super hoc negotio perquirenti occurrit tædium ver-

(1) *Hist. litt. de la France*, t. XXI, p. 145.
(2) *Hist. litt. de la France*, t. XXI, p. 146 et 147.
(3) Opus majus ap. Jebbi Præfat. Jourdain, p. 67.

bositatis arabicæ, implicationis græcæ (1).. » Nous avons vu plus haut que Jofroi de Waterford se plaignait aussi de l'obscurité des Grecs. On peut pardonner quelques erreurs à ces débutants dans l'hellénisme !

Thomas de Cantimpré, dominicain, passe aussi pour avoir su le grec et avoir traduit Aristote. Trithème dit de lui : « Et sunt qui scribunt eum græci sermonis habuisse peritiam, et libros Aristotelis, quorum usus est in scholis, transtulisse (2). » Ce témoignage a moins de valeur que celui de Roger Bacon, son contemporain, qui met Thomas de Cantimpré au nombre des hommes instruits dans la langue grecque (3). Si l'on peut croire avec Quétif et Echard, qu'on lui a faussement attribué la version d'Aristote qui appartient à Guillaume de Meerbeke, rien n'empêche de penser qu'il peut avoir traduit antérieurement quelques ouvrages d'Aristote (4).

On conteste que Robert Grosse-Tête, évêque de Lincoln, en Angleterre (mort vers 1253) ait été de l'ordre des frères prêcheurs, mais on lui accorde généralement d'avoir su le grec. Roger Bacon (5) le met au rang des écrivains du XIIIe siècle qui se distinguèrent le plus par la connaissance des langues anciennes. Mathieu Paris, de son côté, dit Jourdain, le présente comme également habile en grec et en latin : « Vir in latino et in græco peritissimus. » Ce fut d'après ses ordres que Nicolas, clerc de l'abbaye de Saint-Alban mit en latin le Testament des douze patriarches (6). » Hermann l'Allemand, contemporain de l'évêque de Lincoln, nous apprend qu'il avait traduit les Éthiques d'Aristote : « Reverendus pater magister Robertus, Lincolniensis

(1) *Hist. litt. de la France*, t. XXI, p. 144.
(2) A. Jourdain, p. 64.
(3) A. Jourdain, p. 65.
(4) A. Jourdain, p. 65.
(5) Opus majus, p. 48.
(6) A. Jourdain, p. 59.

episcopus, ex primo fonte unde emanaverat, græco videlicet, ipsum librum est completius interpretatus et Græcorum commentis præcipuas annexens notulas, commentatus. » Jourdain conclut de ce témoignage que c'est depuis 1240 que Robert aurait publié sa version (1). On lui attribue encore un commentaire sur le livre de Denis l'Aréopagite (2).

Voici le témoignage que rend de lui Roger Bacon : « les livres des grands docteurs tels que Saint Denis, Saint Basile, Saint Jean Damascène et beaucoup d'autres manquent également; quelques-uns, cependant, ont été traduits par Robert Grosse-Tête, et d'autres l'avaient été avant lui (3). »

Roger Bacon (mort en 1294), fut un grand savant parmi les franciscains. Elève d'Oxford, puis de Paris, il retourna en Angleterre, sa patrie, pour s'y livrer à l'étude. Nul, en ce siècle, n'a eu l'esprit plus scientifique, des lumières plus étendues, avec une connaissance plus solide de la langue grecque. Aussitôt qu'il se fut mis à étudier Aristote, il reconnut que presque tous les zélateurs de ce philosophe se contentaient des versions latines faites d'après les traducteurs arabes, et il résolut de voir les philosophes grecs et arabes dans les textes originaux. Ce qui distingue Roger Bacon des hellénistes qui vivaient avec lui ou l'avaient précédé, c'est qu'il acquit la connaissance du grec, de l'arabe et de l'hébreu, en approfondissant surtout les règles de la grammaire (4). L'étude en était tellement négligée alors,

(1) P. 140.
(2) Hedericke, Notitia auctorum antiqua et moderna, p. 1017.
(3) Opus majus 47, Jourdain p. 383.
(4) « Roger Bacon entra et s'avança de très-bonne heure dans ces deux carrières (l'étude des langues et celle des mathématiques). Il apprit le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe; et en se mettant ainsi en état de puiser une riche instruction dans les anciennes littératures, il acquit une connaissance raisonnée des deux langues vulgaires qu'il avait besoin de savoir, celle de son pays natal et celle de la France, où il passa une grande partie de sa jeu-

qu'à peine trouvait-on quatre personnes qui la possédassent, quoique beaucoup de gens parlassent grec, arabe et hébreu (1). Dans tout ce que Roger Bacon dit des causes de l'ignorance humaine, il fait preuve du jugement le plus droit et le plus ferme. Il dépasse de beaucoup les hommes de son siècle, en leur faisant voir l'utilité de la grammaire. Le texte sacré, dit-il, dérivant du grec et de l'hébreu, la philosophie dérivant de ces langues et de l'arabe, on ne peut en acquérir une connaissance parfaite sans posséder préalablement celle de ces idiomes (2). Avec une rare pénétration il avait découvert les vices des diverses traductions qui étaient alors aux mains des étudiants, et il ne faut pas s'étonner de le voir écrire au Pape : « Si j'avais quelque autorité sur les livres d'Aristote, je les ferais tous brûler, car on ne peut que perdre son temps en les étudiant et multiplier les sources de l'erreur et de l'ignorance (3). » « En s'exprimant ainsi, il ne voulait sans doute pas parler des ouvrages d'Aristote, ainsi que Jebb paraît le croire, mais simplement des versions latines sur lesquelles la foule des étudiants s'exerçait, s'en tenant à l'apparence, ne s'inquiétant point de ce qu'ils savaient, mais de ce qu'ils paraissaient savoir aux yeux d'une multitude insensée (4). »

nesse... De toutes ces grammaires particulières, un esprit tel que le sien ne pouvait manquer de s'élever à la théorie générale du langage... Aussi le voyons-nous appliqué, lui presque seul dans tout son siècle, à comparer les vocabulaires, à rapprocher des syntaxes... Cette grammaire universelle lui semblait être la véritable logique, la meilleure philosophie; il lui attribuait tant de puissance, qu'à l'aide d'une telle science il se croyait capable d'enseigner l'hébreu en trois jours, le grec en trois autres. — Certum est mihi, quod intra tres dies ego quemcumque diligentem et confidentem docerem Hebræum, et sciret legere et intelligere, quidquid sancti dicunt... Et per tres dies de græco iterum, ut non solum sciret legere et intelligere quidquid pertinet ad Theologiam, sed et ad philosophiam et ad linguam latinam. (Epist. de laude sacræ scripturæ ad Clem. IV). *Hist. litt. de Fr.* t. XX. p. 233 et 234).

(1) Opus tertium ad Clém. IV, ap. Jebbi Præf.

(2) Opus majus, p. 41.

(3) Ap. Jebbi Præfat. Jourdain p. 386.

(4) Jourdain p. 386.

Aristote n'occupa pas seul l'attention de Roger Bacon ; Ptolémée et Euclide sont souvent nommés par lui. On peut bien dire que Roger Bacon fit au moyen âge, les tentatives les plus sérieuses qui eussent jamais été entreprises pour la connaissance du grec. Il est triste pour l'histoire des ordres religieux et de la papauté, qu'on soit forcé de dire que ce grand esprit, victime de son amour pour la philosophie, a été mis aux fers dans un cachot, en un temps où Aristote jouissait de la faveur publique.

Maître Durand d'Auvergne, surnommé le spéculateur, avait traduit *les Économiques* d'Aristote, s'il en faut croire la note suivante placée à la fin de l'ouvrage : « explicit Yconomia Aristotelis translata de græco in latinum per unum archiepiscopum et unum episcopum de Græcia et Magistrum Durandum de Avernia latinum procuratorem Universitatis, tunc temporis in curia romana. Actum Anagniæ, in mense Augusti, pontificatus D. Bonifacii VIII anno primo. » Cette traduction de Durand d'Auvergne est de 1295. Elle eut un tel succès que dix ans après la mort de Léonard d'Arezzo, en 1455, l'illustre Guillaume Fichet, futur recteur de l'Université de Paris, la faisait encore copier pour son usage ([1]).

Comme Guillaume de Meerbeke, Jean Basingestokes avait voyagé et vécu dans la Grèce. C'était de la fille de l'archevêque d'Athènes qu'il avait appris le grec. Quoiqu'il eût longtemps et très-bien étudié dans Paris, il déclarait devoir ce qu'il savait de meilleur à cette jeune athénienne qui, à vingt ans, possédait tous les arts libéraux. Mathieu Paris a fait en ces termes l'éloge de cette fille savante : « Hæc puella, pestilentias, tonitrua, eclipses, et, quod mirabilius fuit, terræ motum prædi-

([1]) *Hist. Litt. de la Fr.* t. XXV, p. 62. A. Jourdain, p. 71.

cens, omnes suos auditores infaillibiliter premunivit(1). »

Robert Lincoln dut beaucoup à Jean Basingestokes. Il lui fit connaître l'existence du texte grec du testament des douze patriarches. Eclairé par ses renseignements, l'évêque de Lincoln envoya en Grèce pour se procurer cet ouvrage. Ainsi s'introduisaient, à la faveur du zèle pour le grec, quelques manuscrits de l'Orient en Occident.

Selon Mathieu Paris, Jean rapporta de Grèce et fit connaître en Angleterre les figures numériques des Grecs, leur valeur et leur signification. « Il traduisit aussi du grec en latin un ouvrage dans lequel, dit le même historien, « artificiose et compendiose tota vis grammaticæ continetur » et auquel il donna le titre de *Donat* des Grecs (2).

Ce n'est pas sans intérêt qu'on rapproche de ce groupe d'hellénistes anglais, Michel Scot, originaire d'Écosse et qui passe pour avoir ajouté à la connaissance de l'arabe et de l'hébreu celle du grec. C'est la continuation dans le même pays d'un genre d'esprit qui, de bonne heure, poussa les philosophes de ces contrées à l'étude des langues étrangères et à la poursuite d'une science quelquefois téméraire. Celui-ci se rendit en effet célèbre par son habileté à scruter les secrets de la nature; il y gagna même la triste et dangereuse réputation d'être versé dans la magie (3).

(1) *Hist. maj. Ang.* p. 721, cité par Jourdain, p. 63.
(2) *Hist. maj.* ibid. — Jourdain *ibid.*
(3) Fr. Pipini, apud Muratori. *Rer. Italic. script.* t. IV, col. 970 — Michael iste dictus est spiritu prophetico claruisse: edidit enim versus quibus quarumdam Italiæ urbium ruinam variosque prædixit eventus. »
Dans le poème Macaronique de Folengo ou Merlin Coccaie :

Ecce Michaelis de Incantu regula scoti,
Qua post sex formas cerse fabricatur imago
Dæmonii Sathan, Saturni facta piombo....
Hac, licet obsistant, coguntur amare puellæ.
Ecce idem Scotus, qui stando sub arboris umbra...
Quattuor inde vocat magna cum voce Diablos...

Macaronea XVIII. v. 182-195. *Hist. litt. de la Fr.* t. XX. p. 44.

C'est de lui que Dante a écrit dans son XXe chant de l'Enfer :

> Quell'altro, che ne' fianchi è così poco,
> Michele Scotto fù; che veramente
> Delle magiche frode seppe il giuoco (1).

Il commença ses études à Oxford, il vint les continuer à Paris; suivant l'usage du temps, il partit pour l'Espagne où les sciences jetaient le plus vif éclat, non seulement parmi les Sarrasins, mais encore à la cour des princes chrétiens. Sa grande réputation lui valut l'amitié de Frédéric II, empereur d'Allemagne. Scot lui dédia plusieurs de ses livres. Quand ce prince fut mort, Scot retourna dans son pays, pendant qu'Alexandre III régnait en Écosse et Henri III en Angleterre. Il était en honneur et en crédit à la cour d'Edouard Ier qui succéda en Angleterre à Henri III, et mourut à peu près vers 1290 ou 1291.

Bale et Pits ont donné la nomenclature des traductions de Scot. Ce sont des versions de livres arabes ou grecs. Frédéric II avait demandé une traduction des œuvres d'Aristote : Michel Scot fut un des hommes de lettres qui s'occupèrent de ce travail. « Michel Scot, dit Daunou (2), ne traduisit point, quoiqu'on en ait dit, tous les traités du philosophe grec. L'édition de Venise, 1496, 2 vol. in-fol., que Niceron annonce comme renfermant une traduction latine complète due en entier au docteur écossais, n'est qu'un recueil de versions qui appartiennent en grande partie à d'autres interprètes. Scot n'a traduit, selon toute apparence, que l'*Histoire des Animaux*... » Scot s'est attaché particulièrement à Avicenne et à Averroës. Albert le Grand ne vante pas son hellénisme, il dit qu'il n'a pas bien compris les livres d'Aristote : « Nec bene intellexit libros Aristotelis. »

(1) V. 115.
(2) *Hist. litt. de la France*, t. XX. p. 47.

Roger Bacon, dit A. Jourdain, ne s'exprime pas d'une manière plus favorable : « Michael Scotus, ignarus quidem et verborum et rerum, fere omnia quæ sub nomine ejus prodierunt, ab Andrea quodam Judæo mutuatus est (1). » Ce témoignage serait grave contre Michel Scot, si Roger Bacon n'eût été lui-même sujet à quelques erreurs et à des contradictions dans ses appréciations. Dans son *Abrégé de Théologie*, il attribue une version latine de l'*Histoire des Animaux* d'Aristote à un nommé André (2) ; et dans son traité de l'*Utilité des Sciences*, il en parle comme d'un très-estimable travail de Michel Scot (3).

XXXIII.

On ne saurait trop insister sur les progrès de l'esprit humain au XIIIe siècle. Nul ne refusera d'en faire honneur à l'influence d'Aristote et de quelques autres philosophes grecs mieux connus, et plus savamment interprétés. Ce grand mouvement commence à peu près vers 1232 et ne s'arrête plus jusqu'à la fin du siècle. D'abord, on a recours pour étudier le philosophe grec à des versions faites d'après des traductions arabes; bientôt on ne se sert plus que des versions faites d'après le grec. Il s'est formé peu à peu une pléïade d'hellénistes que les manuscrits venus d'Orient aident à sortir de la dépendance des Juifs et des Arabes. Sans doute Avicenne et Averroës conservent encore leur grande autorité, mais on contrôle leurs versions par des rapprochements avec le texte original.

On peut citer Guillaume d'Auvergne comme le témoin et la preuve de cet heureux changement dans les études. Evêque de Paris pendant vingt années, de 1228 à 1248,

(1) Op. maj. ap. Jebbi Præf. — Jourdain, p. 134.
(2) Compend. Théolog. fol. 139.
(3) Op. maj. p. 36. *Hist. litt. de la France*, t. XX. p. 48.

il a vu dans l'Université de cette ville l'éclatante propagation des philosophes grecs par Albert-le-Grand, Alexandre de Hales, Robert de Lincoln, et il y a contribué lui-même par ses écrits. Il cite souvent Aristote et Platon. On voit par les passages de ses différents ouvrages, où il fait mention de la doctrine d'Aristote, qu'il recourt le plus souvent à des versions latines faites d'après le grec.

Franciscains et Dominicains en favorisent à l'envi l'étude. Dans leurs chaires de philosophie et de théologie, ils répandent la doctrine d'Aristote, dit M. Ch. Jourdain, avec un succès si étonnant, que bientôt il fut seul jugé digne du nom de philosophe. Cette réputation souveraine fit naître des traducteurs. Michel Scot, Gérard de Crémone, Alfred, Hermann et Guillaume de Flandre s'empressèrent de le traduire. En Écosse, en Italie, en Allemagne, en Flandre, il se rencontre de vrais hellénistes pour aborder le texte grec dans ses difficultés. Après Aristote, Ptolémée, Euclide, Mercure Trismégiste, Porphyre, Simplicius, commencent à être vus dans leur langue originelle. C'est vraiment une renaissance restreinte à la philosophie. Quelle différence n'y a-t-il pas entre Albert qui fond dans son texte les versions latines, et Roger Bacon qui, outre les ouvrages connus d'Aristote, cite un traité « *de impressionibus cœlestibus*, » préférable, dit-il, à toute la philosophie latine et qui n'était point encore traduit (1)

(1) Ch. Jourdain, p. 387. — Aristoteles certificavit hoc in libro suo de impressionibus cœlestibus qui liber est melior tota philosophia latinorum et potest per vestram jussionem transferri. (Opus Majus p. 246.) On ne verra plus se renouveler la maladresse d'Hélinand, moine de l'abbaye de Froidmont, au territoire de Beauvais, qui désignait en l'an 1200, la maxime grecque γνῶθι σεαυτὸν de cette manière *nothiselitos* et *nothiselito*. Et pourtant, même au XIIIe siècle, le savant dominicain Vincent de Beauvais, qui, lui aussi, ne savait pas le grec, en parlant d'Alexis, fils de l'empereur Isaac, désigne ce second personnage par les mots bizarres de *Conrezas*, *thursac*, corruption de Κῦρ Ισάακ, et Κῦρ Ἄγγελος. Spec. Hist. lib. 30. c. 64.

Il y aurait ingratitude de notre part à ne pas mettre au rang des promoteurs et des protecteurs de la langue grecque, l'empereur Frédéric II. A l'exemple de Frédéric Barberousse, son père, qui tenait à sa cour, suivant Gilles de Rome, les fils d'Averroës (1), Frédéric II honora les savants et cultiva lui-même les sciences. Il parlait italien, allemand, français et arabe. Bien au-dessus des préjugés de son temps, il n'éprouvait aucune répugnance à vivre avec les Sarrasins. Ceux-ci lui rendaient en éloges la reconnaissance qu'ils lui devaient. Un de leurs écrivains, Abul-Féda a dit de lui : « l'empereur était un prince doué d'excellentes qualités, il aimait la philosophie, la logique et la médecine, parce qu'il avait été élevé en Sicile. » D'un esprit supérieur il comprit sans peine que les Arabes avaient, par leurs relations avec les Grecs Nestoriens exilés dans la Perse, puiséau trésor de la science et de la philosophie grecques. Il pensa qu'il serait utile au monde de l'Occident de connaître par eux des livres qui jusque-là n'avaient pas été suffisamment répandus (2). Il y a de lui une lettre qu'on peut croire un peu postérieure à 1232 où se lisent ces paroles curieuses : « En parcourant avec attention, en méditant les livres qui, sous des caractères nombreux et variés, enrichissent les armoires de nos trésors, nous avons particulièrement remarqué les recueils variés anciennement publiés par Aristote et les autres philosophes, en langue grecque ou arabe, touchant les mathématiques et l'art de discourir. Ces ouvrages conservant l'ordre de la diction originale, enveloppés du vieux costume que le premier âge leur a donné, n'ont point encore passé dans la langue latine, soit qu'on ne les possédât point, soit que le manque de personnes capables

(1) Ægidius Romanus, quodlibeta, lib. II, Quæst. 20, Venetiis, 1504, in-fol. f° 24 R°. — Jourdain, p. 152.
(2) Voir E. Renan, Averroës et l'Averroïsme. *Essai historique*. Paris, 1852.

ait empêché de les traduire [1]. » Ces livres, il les a fait traduire par des hommes choisis, également habiles dans l'une et l'autre langue, en leur enjoignant de conserver soigneusement la fleur du style original. Ces traductions n'ont pas seulement été faites à l'intention de Frédéric II et pour l'ornement de son palais. Il estime que la possession libérale des sciences ne dépérit point à s'étendre, il les envoie aux professeurs des diverses académies qui s'étaient déjà formées en Italie : « Nous venons d'ordonner, leur dit-il, qu'on vous adresse à vous, dont la bouche répand des trésors de science, quelques livres dus à l'activité laborieuse et à la langue fidèle des traducteurs. »

On ne peut pas s'autoriser de ces passages pour affirmer que Frédéric II a fait traduire tous les ouvrages d'Aristote; on ne peut pas assurer non plus qu'il n'a fait traduire les grecs que d'après des versions arabes [2]. Il est constant néanmoins que l'on doit à Frédéric II la traduction latine des problèmes d'Aristote. Rien n'empêche qu'on ne fasse honneur au même prince de la version de l'Optique de Ptolémée. On sait que les traductions d'Antoli relatives à la logique, sont dédiées à Frédéric, et qu'elles portent la date de 1232 [3]; on ne conteste pas que Michel Scot n'ait fait les traductions d'Aristote pour répondre aux vœux de Frédéric II, et l'on a enfin le témoignage de Roger Bacon, qui attribue aux écrits de Michel Scot la grande propagation et glorification d'Aristote. Peut-on refuser à Frédéric II l'honneur d'avoir, dans la plus large mesure, contribué aux progrès de la langue grecque [4]?

(1) Voir le latin, dans Jourdain, p. 157.
(2) Aventinus, Tribbecchovius, Brucker cités par Jourdain, p. 162.
(3) A. Jourdain, p. 164.
(4) Et licet alia Logicalia et quædam alia translata fuerunt per Boetium de græco, tamen tempori Michael Scoti qui annis 1230 transactis apparuit, deferens librorum Aristotelis partes aliquas de naturalibus et mathematicis cum expositoribus sapientibus magnificata est Aristotelis philosophia apud Latinos. Opus majus, p. 36. A. Jourdain, p. 164.

Mainfroi, le fils de Frédéric II, continua aux lettres la protection éclairée que son père leur avait donnée. Il fut également favorable à l'étude d'Aristote. Collenuccio dit de lui : « Fu Manfredi huomo di persona bellissimo, dottissimo in littere, e in filosofia, e grandissimo Aristotelico. » C'est à lui que Barthélemy de Messine dédia sa traduction des *Grandes morales* (1).

Nous terminons ici cette revue des études grecques au XIIIe siècle en attirant l'attention sur la singulière fortune des œuvres de Raymond de Meüillon, dominicain, évêque de Gap, archevêque d'Embrun, mort vers 1294. La plus grande partie de ses ouvrages ont disparu en latin. Par une circonstance étrange on ne les retrouve que dans un manuscrit grec et traduits en grec. Ce manuscrit appartenait autrefois à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. « C'est un volume in-8° sur parchemin de 222 feuillets de 23 lignes, portant la date de 1292. » Montfaucon l'avait décrit en 1715. « Les auteurs de l'*Histoire littéraire des Dominicains*, qui ont connu ce manuscrit et qui, en 1729, ajoutent quelques détails aux extraits de Montfaucon, où ils avaient remarqué ces mots, ἐν τῷ κάστρῳ Μεδουλλιόνης, n'ont point cru cependant que ce volume grec eût aucun rapport avec Raymond de Meüillon. « M. Edouard de Muralt, dans un catalogue de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, où le hasard a fait entrer ce manuscrit, permet de confirmer les renseignements de Montfaucon et de reconnaître dans les neuf ouvrages que ce volume renferme, les principaux écrits de Raymond de Meüillon. Le neuvième est une « homélie sur la signification du mot de quatre lettres tant en hébreu qu'en latin, pour l'explication du mystère de la Trinité; à frère Pierre du Puget, Ὁμιλία ἐπὶ τῇ σημασίᾳ τοῦ

(1) Tiraboschi Stor. dell. Lett., t. IV, p. 170.

τετραγραμμάτου τόσον ἐν τῇ γλώσσῃ τῇ ἑβρ. ὅσον τῇ λατ. ἐπὶ τῇ δηλώσει τοῦ μυστηρίου τῆσ Τριάδος, πρὸς τὸν ἀδελφὸν Πέτρον τοῦ Πουγέτου. — Ce morceau se termine ainsi que tout le manuscrit par cette mention : Donné au château de Meüillon, trois jours avant la fête de la bienheureuse amie du Seigneur, Marie-Madeleine (19 juillet), l'an de sa venue mil deux cent quatre-vingt-douze; fin de l'homélie. Δέδοται ἐν τῷ κάστρῳ Μεδουλλιόνης, τρίτης ἡμέρας πρὸ τῆς ἑορτῆς τῆς μακαρίας ἀγαπητρίας τοῦ κυρίου Μαρίας τῆς Μαγδ., ἔτει αὐτοῦ χιλιοστῷ διακοσιοστῷ ἐνενηκοστῷ δευτέρῳ. Τελειοῦται ἡ Ὁμιλία.

« Ce prélat, dit Victor Le Clerc ([1]), ne serait point le seul exemple d'un théologien latin du XIIIe siècle qui eût voulu faire traduire en grec ses ouvrages de controverse. Ceux-là surtout qui avaient vu l'Italie, ceux qui avaient pu rencontrer, soit dans ce pays, soit en France, les Grecs envoyés en 1274 au concile général de Lyon, où l'on essaya d'éteindre le schisme et de réunir les deux églises, avaient dû naturellement désirer que leurs arguments fussent connus de leurs ingénieux adversaires. » Si Raymond de Meüillon, qui appartenait à l'ordre des dominicains n'a pas traduit lui-même ses ouvrages en grec, il a pu les faire traduire par quelque moine de l'Empire d'Orient. Victor Le Clerc, incline pourtant à croire que les discours de l'archevêque d'Embrun ont été plutôt traduits par un homme de notre occident, car on a remarqué dans son grec un assez grand nombre de formes latines et italiennes. « Peut-être, ajoute le même savant, Raymond, si cette version n'est pas de lui, trouva-t-il un traducteur grec sans sortir de son ordre. » Le dominicain Guillaume Bernardi de Gaillac, vers ce temps-là même, aurait pu rendre un tel service à son confrère, s'il est vrai qu'il

([1]) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XX, p. 265.

ait traduit dès lors en grec plusieurs ouvrages de Thomas d'Aquin, sur lequel les traducteurs grecs se sont souvent exercés depuis (1). Quoiqu'il en soit de ces suppositions, nous ne pouvions pas trouver un fait plus expressif que celui-ci. Les Grecs traduiront encore au quatorzième siècle des ouvrages de nos théologiens; qu'il nous soit permis de voir dans cet hommage la preuve de l'estime que l'Orient ne refusait pas aux conceptions de notre esprit français.

XXXIV.

Le XIVe siècle, si inférieur en tout au XIIe et au XIIIe, ne verra pas dans notre France s'augmenter beaucoup le zèle pour les études grecques. Du moins il ne laissera pas périr les manuscrits que l'activité du siècle précédent avait tirés de l'Orient, déchiffrés et tant soit peu éclairés à la lueur du latin. Toute l'ardeur des écoles se portera sur Aristote. C'est dans ce maître que l'on continuera à puiser cette abondance d'arguments, de syllogismes et même de sophismes, auxquels on opposa quelquefois la menace des peines infernales. Ainsi, vers 1330, un bachelier, pour prémunir son maître contre les vanités du monde, sort de sa tombe, apparaît sous le poids de sa chape de parchemin toute noircie de « menue lettre escolière » et accuse de ses souffrances la logique qu'il avait apprise à Paris (2).

Cependant Aristote, malgré tant d'arrêts souvent renouvelés contre lui, est absous presque sans restric-

(1) *Scrip. Ord. Praed.* t. 1, page 460. — *Hist. litt. de la France*, t. XIX, p. 248, — même ouvrage, t. XX, p. 266.
(2) *État des lettres au XIVe siècle.* Vict. Le Clerc, p. 592.

tion par la bulle du 6 juin 1366. Mais s'il reste maître désormais de l'école sans trouble ni contestation, on cesse de l'étudier dans le texte. Les versions latines entreprises dans les dernières années du XIIIe siècle suffisent aux savants. Au temps où Jean de Jandun, vers l'an 1322, commente tout Aristote, on voit bien apparaître la traduction latine de quelques textes Aristotéliques, les commentaires du frère prêcheur Hervé Nédelec (Natalis) sur les catégories et les livres de l'interprétation; on ne peut pas en conclure pourtant qu'en dehors de l'ordre des frères prêcheurs l'étude du grec soit bien florissante. Les leçons sur Aristote du frère mineur François de Mayronis, du bénédictin Engelbert; plus tard celles de Gui de Perpignan, de Guillaume Sudré, d'Adam Ferrier, de Buridan; les gloses de Nicolas Aimé sur les analytiques, les leçons même de Duns Scot, toutes les élucubrations sur Aristote que renferment « les deux anciens catalogues de la bibliothèque de Sorbonne (1290-1338) accompagnées d'éclaircissements arabes, traduits en latin d'Alfarabius, d'Algazel, d'Avicenne et d'Averroës, » ne prouvent pas que ces interminables discussions prissent leur point de départ dans une connaissance solide du texte grec. Nicole Oresme, qui traduisit Aristote, ne le connaissait que par des versions latines; il faut d'autant plus louer la sagacité de son esprit qui « devine quelquefois la sévère justesse du style original (1). »

Il faut bien le reconnaître, le grec n'est pas en progrès. Gradenigo (2) fait honneur au pape Clément V d'avoir recommandé l'étude de la langue grecque,

(1) Le roi Robert faisait chercher partout des livres grecs, mais à l'exception des ouvrages philosophiques d'Aristote, qu'il fit traduire en latin par Nicolo Ruberto (ces manuscrits sont à la Bibliothèque de Paris), ces traductions étaient des ouvrages de droit, Victor Le Clerc, *ibid.*, p. 500.

(2) Letter. Greco. — Ital. p. 116.

mais la crainte du schisme persévère, et entretient contre l'hellénisme une prévention funeste. On n'est pas éloigné de partager l'opinion de Joachim de Flore qui pensait que la Grèce à cause de ses hérésies devait être abandonnée aux infidèles. Si les dominicains continuaient à aller apprendre la langue à Constantinople même, ils n'eurent que peu de disciples chez nous; les prélats avaient même renoncé à l'habitude qu'ils avaient prise au IXe siècle de signer leur nom en lettres grecques, comme on signa, plus tard en lettres hébraïques. La culture de cette langue des Pères grecs, qu'il eût fallu savoir pour mieux travailler à la réconciliation, tomba dans un tel discrédit qu'un envoyé de l'empereur Manuel Paléologue, à Lyon, en 1395, ne put être compris de personne (1).

Pour voir à Paris quelques ouvrages grecs il fallut que le Candiote Pierre Philargus ou Philarète, avant d'être le pape Alexandre V, les traduisit en 1380 (2). A la même époque, un anonyme, dit Victor Le Clerc, avait osé se faire l'interprète des Hypotyposes pyrrhoniennes de Sextus Empiricus, où il parle naïvement de ce qu'il ne comprend pas, et ne comprend pas toujours ce qu'il traduit (3). Au moins, n'est-il pas exposé, puisqu'il voit ces textes à prêter aux plus graves auteurs des historiettes burlesques comme celle que Bernard de Gordon, médecin de Montpellier (XIVe siècle), raconte d'Hippocrate. « Hippocrate, dit-il, rapporte qu'un jeune homme, debout devant une fenêtre et tenant un enfant, dit à des gens de sa connaissance qui passaient : « Le voulez-vous ? » Ceux-ci ayant répondu : « Oui » il leur jeta l'enfant qui se tua. Chez ce patient l'imagination

(1) Victor Le Clerc, *Ibid*, p. 426.
(2) *Hist. n.* 855, p. 341. Fonds de Sorbonne, n° 1147, cité par Vict. Le Clerc, p. 426.
(3) *Ibid*, p. 426.

n'était pas lésée, car il savait bien qu'il tenait un enfant; mais la raison était lésée, car il pensait que l'enfant ne se ferait aucun mal (1). »

Guillaume Fillastre, dit le même savant, avait alors la réputation d'helléniste, et l'on pourrait citer quelques autres noms; mais il faut descendre jusqu'à l'an 1458, jusqu'à Grégoire Tifernas, pour trouver à Paris une chaire de grec désormais permanente. L'Université qui l'institua, exigea de ce grec réfugié deux leçons par jour, l'une de sa langue maternelle, l'autre de rhétorique, pour donner enfin plus de place aux études littéraires dans l'enseignement supérieur. Les disciples de Grégoire furent les maîtres de Reuchlin (2).

Quelques personnes ont voulu retarder jusqu'en l'année 1362 l'établissement du collége grec ou de Constantinople qu'on place aussi vers l'an 1206. Le cardinal Capoci aurait eu l'honneur de le fonder rue d'Amboise (un des noms de la rue du Fouarre), mais un acte de cette année nous apprend que ce collége était déjà ancien et tombait en ruines (3). On peut croire après cela qu'il n'était pourtant pas rare de trouver en France des Grecs qui s'y étaient fait une réputation par leur savoir. Tel était ce jeune homme « physicien (c'est-à-dire médecin dans la langue du temps) très grant clerc, parlant bel latin et moult argumentatif. » Charles le Mauvais espérait que, grâce à son esprit, il pourrait s'insinuer auprès de Charles V, et profiter de sa confiance pour l'empoisonner. C'était en 1371. Angel, dit-on, s'enfuit plutôt que d'obéir au Navarrais, qui prit le parti de le faire noyer. On peut s'étonner avec raison

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXV, p. 321, article sur Bernard de Gordon.

(2) Victor Le Clerc, *Ibid*, p. 426.

(3) Jaillot, quartier de la place Maubert, p. 91, cité par Vict. Le Clerc, t. II, p. 38.

que des bruits populaires se trouvent si favorables à un grec et à un médecin (1).

L'Italie était plus heureuse que la France. A raison des nombreuses relations qui n'avaient cessé d'exister entre elle et Byzance, elle continua d'être le refuge des grecs, qui, soit par ambition, soit par nécessité, abandonnaient leur pays. Souvent aussi elle envoya dans l'empire d'Orient des hommes curieux de s'instruire (2). C'est ainsi que dans la première moitié du XIVe siècle le moine Bernard Barlaam de Seminara, en Calabre, partit pour Constantinople, gagna la confiance d'Andronic le jeune, et fut chargé par lui de travailler à la réunion des deux églises. Il ne réussit dans sa mission qu'à se rendre suspect à son protecteur. Il fut donc obligé de revenir dans son pays. Évêque à Geraci, puis à Locri, il parut auprès du pape dans Avignon. C'est là qu'il connut Pétrarque et lui enseigna les premiers éléments de la langue grecque. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit ailleurs sur ce point, ni sur les leçons de Léonce Pilate, l'élève de Barlaam, et le maître de Boccace. Ils ont été les précurseurs de la Renaissance, et, bien avant la chute de Byzance, ils ont essayé de lui ravir ses plus précieux trésors. La chute de Constantinople, et son asservissement à des Barbares fanatiques, n'était pas nécessaire à l'enseignement du monde.

Manuel Chrysoloras, élève du platonicien Gémiste

(1) Vict. Le Clerc, t. I, p. 521, qui cite Secousse. *Hist. de Ch. de Navarre.* t. I, part. 2, p. 153.

(2) Il n'y avait pas d'homme savant s'il n'avait été faire des études à Constantinople : « Nemo latinorum satis videri doctus poterat, nisi per tempus Constantinopoli studuisset. Quodque florente Roma doctrinarum nomen habuerunt Athenæ, id nostra tempestate videbatur Constantinopolis obtinere. Inde nobis Plato redditus, inde Aristotelis, Demosthenis, Xenophontis, Thucydidis, Basilii, Dionysii, Origenis et aliorum multa latinis opera diebus nostris manifestata sunt. » Æn. Sylvii Epistolæ, Basileæ 1571, 705.

Pléthon, parut pour la première fois en 1393 en Italie. Il venait en ambassade solliciter des secours contre les Turcs de plus en plus menaçants. Il prit alors l'engagement de revenir pour enseigner aux Italiens la littérature et la langue grecques. En effet, en 1396, il releva à Florence la chaire de Léonce Pilate abandonnée depuis 1363. On le voit alors se déplacer et aller enseigner le grec à Milan, à Venise, à Pavie, ou à Rome. Nulle part, il ne parlait dans le désert. Les hommes les plus distingués par le goût et par la science venaient avec empressement recevoir un enseignement que rendait plus agréable encore une parole vraiment éloquente. Il ne laissa pas périr le souvenir de ses leçons; il composa une grammaire grecque (Ἐρωτήματα), la première qui ait été faite en Occident, elle fut imprimée à Venise en 1484 et bien des fois depuis. Chrysoloras, député au concile de Constance, y mourut en 1415, après avoir eu la gloire d'être en quelque sorte le véritable fondateur de l'hellénisme en Italie et aussi dans tout l'Occident.

Parmi les élèves de Chrysoloras, à Venise, il faut compter Ambroise Traversari dit en grec le Camaldule, (mort en 1439). Il savait assez bien le grec pour haranguer, au concile de Florence, où il représentait le pape, les prélats grecs et l'empereur Paléologue. Il rédigea en grec et en latin le pacte de réunion des deux églises. Il traduisit des ouvrages théologiques de Saint Ephrem, de Saint Athanase, de Saint Basile, de Saint Jean-Chrysostome. Nous lui devons des détails sur la propagation rapide du grec en Italie. Il nous apprend qu'au commencement du XVe siècle « il trouvait même à Mantoue des enfants qui connaissaient le grec, et il cite, dans le nombre, une fille du marquis de Mantoue, âgée de huit ans ([1]).

([1]) *Alde Manuce et l'hellénisme à Venise*, par Ambr. Firmin-Didot, p. 22.

Guarini, dit de Vérone, disciple aussi de Chrysoloras, enseigna le grec et remplaça son maître à Florence ; en 1415, il était à Venise, en 1422 à Vérone, en 1436 à Ferrare, où il mourut en 1460. Il fit de nombreuses traductions, parmi lesquelles celle de Plutarque et de Strabon. Ce fut son fils Baptiste Guarini qui enseigna le grec à Alde Manuce.

Les manuscrits grecs commençaient à devenir moins rares en Italie : le sicilien Aurispa, mort en 1459, en rapporta d'Orient deux cent trente-deux. Après 1433 il était professeur de grec à Florence et à Ferrare. Il y traduisit le traité de Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore ainsi qu'un fragment de Dion Cassius (1).

François Philelphe apprit le grec à Constantinople pendant un séjour de sept années qu'il y fit (1420-27). Il eut pour maître Jean Chrysoloras, le frère de Manuel. Après avoir épousé la fille de son maître, il revint en Italie. Il enseigna le grec à Venise en 1428, et en 1429 il passa à Florence, où il remplaça sans doute Aurispa dans sa chaire de grec. On sait quelle fut sa réputation d'helléniste. Les honneurs qu'on lui rendait prouvent à quel point s'étaient répandus l'amour et le respect de la langue grecque. « Les dames du plus haut rang, lorsqu'elles le rencontraient dans la rue, se rangeaient avec déférence. » Il a traduit divers ouvrages d'Aristote, de Xénophon, d'Hippocrate, de Plutarque (2).

Georges de Trébizonde vint en Italie vers 1428 ; un noble vénitien François Barbaro, l'y avait appelé pour remplacer Philelphe. Il n'y resta que quelques années et se rendit à Rome ; il y enseigna le grec jusqu'en l'année 1450. Dès lors il se livra uniquement à la traduction des auteurs grecs, il mourut en 1486.

(1) Ambroise Firmin-Didot, *ibid.*, p. 23
(2) Ambroise Firmin-Didot, *ibid.*, p. 24.

Théodore Gaza, de Thessalonique, chercha un refuge en Italie, quand les Turcs eurent pris sa ville natale en 1430. De 1441 à 1450, il enseigna le grec au Gymnase de Ferrare, il alla ensuite à Rome auprès du Pape Nicolas V.

Grégoire Tifernas ou de Tiferno, que nous avons vu obtenir en 1455, la première chaire de grec à l'Université de Paris, quitta cette ville en 1459; il revint à Venise où il ne cessa d'enseigner jusqu'à sa mort en 1466. Il a traduit sept livres de Strabon et un traité de Dion Chrysostome (1).

Il se trouva que Rome eut alors un pape, Nicolas V, passionné pour les lettres et les arts. Il ne se contenta pas de travailler à l'embellissement de Rome par de beaux édifices, il y attira tous les hommes instruits qu'il put trouver en Italie et principalement des grecs. Aurispa, Manetti, Georges de Trébizonde, Théodore Gaza furent appelés par lui. Il les paya pour enseigner leur langue, il leur fit traduire les livres les plus précieux de leur littérature. Thucydide, Diodore de Sicile, Appien, Polybe, Strabon, Plutarque, une partie d'Aristote et de Platon furent mis en latin. Nicolas V aimait à acheter des manuscrits, à les faire couvrir de belles reliures exécutées sous ses ordres. Il en avait rassemblé une précieuse collection, de cinq mille à peu près. Malheureusement il ne resta que huit années sur le trône pontifical de 1447 à 1455. « A son lit de mort, il parlait encore de son désir de faire traduire Homère en vers hexamètres (2). »

A ses côtés le cardinal Bessarion, d'origine grecque, mais fixé en Italie dès 1439, partageait la même passion pour les beaux manuscrits. On dit même que pour cette raison il portait ombrage à Nicolas V, qui le traitait

(1) Ambroise Firmin-Didot, *ibid.*, p. 23.
(2) Ambroise Firmin-Didot, *ibid.*, p. 25.

avec une froideur et une jalousie mal dissimulées. Bessarion ne se contentait pas de réunir des manuscrits, il travaillait à les traduire lui-même. Xénophon, Aristote, Théophraste, d'autres grecs encore furent mis dans un langage plus à la portée des étudiants.

Ainsi devenait de plus en plus vif chaque jour le goût pour la littérature grecque, déjà les esprits étaient préparés à recevoir une plus ample instruction. L'événement tragique de 1453, attendu depuis longtemps, ne fut pas la cause de la renaissance des études grecques en Europe; il ne fit qu'en augmenter le développement et en doubler l'intensité. Bientôt ce fut une passion. Les professeurs abondèrent, les manuscrits arrivèrent en foule; l'imprimerie joignit ses bienfaits à tant d'heureuses circonstances. En effet, le siècle ne s'achève pas avant qu'Alde Manuce ait donné ses éditions savantes, changé l'incommode in-folio pour des formats plus maniables. Il a décrit lui-même l'enthousiasme dont les intelligences s'enflammèrent pour la littérature grecque : « On vit, dit-il, jusqu'aux vieillards, à l'exemple de Caton, s'appliquer à l'étude du grec, que la jeunesse et l'enfance cultivèrent à l'égal du latin. » « Nostris vero temporibus multos licet videre *Catones*, hoc est senes in senectute græce discere. Nam adolescentulorum et juvenum, græcis incumbentium, jam tantus fere est numerus quantus eorum est latinis. » Il faut lui rendre hommage pour avoir augmenté le nombre des livres et répondu à l'ardeur de s'instruire dont ses concitoyens étaient enflammés : « propterea græci libri vehementer ab omnibus inquiruntur, quorum quia mira paucitas est, ego, adjuvante Christo Jesu, spero me brevi effecturum, ut consulam tantæ inopiæ.... (1). » Attribuons-lui également l'honneur

(1) Préface de l'*Organon* d'Aristote, 1495. Ambroise Firmin-Didot, *ibid.*, p. 29.

d'avoir propagé l'étude du grec en Allemagne, en France et jusqu'en Pannonie, en Angleterre et en Espagne. « Nam non in Italia solum, sed etiam in Germania, Gallia, Pannonia, Britannia, Hispania et ubique fere, ubi Romana lingua legitur, non modo adolescentibus juvenibusque quoque summa aviditate studetur litteris græcis (1). »

XXXV.

Ici s'arrête notre travail. Le grec n'est plus exposé à périr. Tandis que dans Athènes ou dans Constantinople l'ignorance va grandir de jour en jour, l'Europe recueillera les trésors que la barbarie des Turcs méprise. Nous n'en serons plus réduits à quelques débris épars, nous aurons à nous toute l'antiquité grecque. Des princes tiendront à honneur d'employer leurs richesses à faire rechercher partout les manuscrits grecs, à les multiplier par l'imprimerie, à en remplir des dépôts libéralement ouverts à la curiosité des savants. Nous n'avons point à redire ici ce que d'autres ont écrit en détail (2).

Nous croyons avoir achevé la tâche que nous nous étions imposée. On a vu comment, aux époques les plus reculées de son histoire, l'Europe n'ignora jamais complétement le grec. La lumière fut parfois bien incertaine, bien vacillante; on l'empêcha toujours néanmoins de

(1) Préface de l'édition de Stephanus de Urbibus, 1502. Ambroise Firmin-Didot, *ibid.*, p. 29.

(2) Martin Crusius, *Turco-Græciæ libri;* M. Egger, *de l'Hellénisme en France;* M. Constantin Sathas, Νεοελληνικὴ φιλολογία — ἐν Ἀθήναις 1868, Νεοελληνικῆς φιλολογίας παράρτημα ἐν Ἀθήναις 1870; Papadopoulo Vretos. etc, etc.

s'éteindre. Il y eut des moments où elle jeta des lueurs plus vives qu'on n'était disposé à le croire autrefois. L'historien découvre trois époques où le grec, surtout en France, eut une véritable faveur : l'établissement du monastère de Lérins, le règne de Charlemagne et celui de Charles-le-Chauve, enfin le XIIIe siècle. Ce sont trois périodes d'une grande activité intellectuelle, et le grec en aucune d'elles n'est absent des études. Il en est au contraire l'ornement le plus rare et le plus inattendu. C'est peu de chose sans doute en comparaison du grand élan de l'Italie au XIVe siècle, de la France et de l'Allemagne au XVIe ; mais c'est assez pour venger le moyen âge d'accusations injustes trop longtemps maintenues. En réalité, il n'y eut jamais un siècle entier où, dans l'Europe, on ait pu dire de la langue de Platon : *græcum est, non legitur.*

LES EXPLOITS DE DIGÉNIS AKRITAS

ÉPOPÉE BYZANTINE DU DIXIÈME SIÈCLE (1).

La littérature grecque est une des plus vieilles qu'il y ait au monde. Elle vit encore après avoir passé par les révolutions les plus diverses. C'est le plus long exemple de fécondité que l'on connaisse. Au moment où les barbares inondent l'Europe il semble qu'elle ait péri : c'est une erreur. Chassée d'Athènes, elle s'est transportée à Constantinople et jusqu'à la fatale époque de 1453 elle ne cessera de produire des œuvres qu'on a trop longtemps méprisées. Quand le monde moderne se fait péniblement des idiomes nouveaux, les Grecs ont le bonheur et le privilége d'avoir conservé leur langue; ils la parlent, ils l'écrivent, autant qu'ils peuvent, suivant les règles antiques. Après la conquête turque ils descendent fort bas dans l'ignorance : ils ne vont jamais jusqu'à la barbarie. Même à cette misérable époque, ils ne cessent d'avoir des historiens, si l'on peut appeler de ce nom de pauvres chroniqueurs; ils ont des prêtres qui commentent les écritures saintes; des poëtes qui chantent leurs regrets et leurs espérances. La perpétuité du langage a entretenu chez eux la perpétuité de la nationalité grecque : ils n'ont jamais désespéré de l'avenir. Le retour de la faveur et de la bienveillance européenne vers eux, a été sollicité par des fragments de chansons que les voyageurs n'ont jamais manqué

(1) Paris, Maisonneuve et Cᵉ, 15, Quai Voltaire, 1875.

de recueillir dans les voyages qu'ils ont faits en Grèce et qu'ils ont publiés dans notre occident.

Les Grecs eux-mêmes ont longtemps ignoré ou méconnu les productions populaires de leur esprit national. Ils n'avaient que du mépris pour des compositions vulgaires écrites dans une langue appauvrie et déformée. On pense bien, en effet, que le temps a dû faire subir de profonds changements au langage de Démosthène, si souvent menacé de périr. Il a eu tous les malheurs qu'une langue peut subir, il a passé par les raffinements de la prétention byzantine, par les mutilations de l'ignorance turque, et par la confusion de la langue franque. C'est à peu près sous cette forme qu'on nous l'a fait d'abord connaître.

Mais ce langage populaire appelé le grec moderne n'est point aussi nouveau qu'il en a l'air, il est certain qu'il se produisit, même aux plus beaux temps de la floraison grecque, un phénomène qu'on a remarqué dans Rome. A côté de la langue savante, il y avait un idiome du peuple. Cette langue a eu, elle aussi, sa littérature.

On a pu croire que le grec moderne était né dans l'esclavage turc; il existait bien avant. Des travaux récents l'ont découvert bien au-delà du douzième siècle. Il y a là toute une littérature qui peu à peu reparaît au jour, et, depuis quinze ans, elle a été, tant en France qu'en Allemagne, l'objet de travaux intéressants. On ne s'en tient plus aujourd'hui à Fauriel; on n'a pas que des chansons de clephtes à produire : on a des romans, des espèces de poëmes épiques qui remontent haut dans la civilisation byzantine. J'ai étudié, le premier, dans un mémoire couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1864, plusieurs compositions de ce genre. M. Émile Legrand a continué ces recherches, il a publié toute une bibliothèque néo-hellénique.

M. Constantin Sathas, un hellène, fort versé dans l'étude du moyen âge grec, a consacré ses travaux aux mêmes études. Il est remonté plus haut encore, et le hasard lui a fait découvrir ce qu'il appelle une épopée du dixième siècle.

Le terme d'épopée peut sembler ambitieux, et M. Sathas serait, j'imagine, le premier à le sacrifier. Mais il n'en est pas moins vrai que le poëme qu'il offre au public avec la collaboration de M. É. Legrand, n'est pas seulement une chronique rimée ; il y a un grand souffle d'esprit guerrier et poétique, c'est un tableau pittoresque des mœurs et de la bravoure des capitaines qui défendaient l'empire de Constantinople contre les invasions des Arabes.

Il était naturel que cette époque de guerres nationales eût son cycle et ses héros populaires. Les circonstances étaient des plus favorables pour enfanter une suite de poëmes militaires. La nécessité de combattre tous les jours, de vivre sous les armes en présence de peuples venus de l'orient avec une civilisation étrange et à demi-barbare, devait exalter toutes les forces de l'imagination. Il y avait à la même époque chez les Persans et chez les Turcs une sorte de fermentation épique, il en est sorti le *Shahnameh* pour les uns, le roman de *Sajjid Batthâl* pour les autres. Les Grecs ont participé à cet élan poétique et les *Exploits de Digénis Akritas* en sont la preuve.

Ceux qui lisent les chants populaires de la Grèce moderne, ont rencontré dans le recueil de Passow, dans celui de M. É. Legrand, des chansons consacrées au récit des exploits d'un héros du nom de Digénis Akritas. Ce n'est ni un Armatole ni un clephte. Son existence remonte à des temps plus reculés. Sa force est surhumaine, ses actes ont quelque chose de prodigieusement héroïque, et la mort elle-même trouve en lui le plus re-

doutable des adversaires. On avait bien entrevu que ces chansons n'étaient que des légendes empruntées à des cycles plus étendus et plus antiques. On concevait qu'il avait dû exister dans les régions orientales de la Grèce des poëmes qui, sous une forme plus relevée, avaient d'abord occupé l'imagination du peuple; que, peu à peu, il s'était détaché de ces épopées byzantines des fragments arrachés à l'oubli par la tradition : mais il fallait attendre quelque découverte heureuse pour donner plus de corps à ces soupçons ; il se produit parfois de ces rencontres inespérées. Il arrive que des bibliothèques laissent enfin échapper des manuscrits demeurés longtemps inconnus. M. Constantin Sathas a mis la main sur l'un d'entre eux, il l'a publié avec le concours de M. Émile Legrand. C'est ainsi que nous avons *Les Exploits de Digénis Akritas, épopée byzantine du dixième siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit de Trébizonde.*

Le doute n'existe plus aujourd'hui : les fragments de Passow, ceux de M. É. Legrand se rajustent avec le poëme nouveau ; ils s'expliquent maintenant sans peine. Nous n'avions qu'un souvenir très affaibli, et dans une langue dégradée, du Digénis du dixième siècle; nous tenons maintenant dans ses parties principales le grand poëme dont les récits légendaires, cités plus haut, faisaient vivement désirer la découverte.

La Bibliothèque publique de l'Ecole grecque de Trébizonde possédait un manuscrit qui lui avait été offert par M. Sabbas Joannidis, professeur à cette école. En 1870 cet ouvrage attira l'attention de M. Triantaphyllidis, professeur de l'École de Trébizonde. Il s'informa auprès de M. Constantin Sathas, alors à Constantinople, du personnage dont les exploits sont racontés dans ce poëme. Les renseignements incomplets et vagues fournis par M. Triantaphyllidis rendaient

impossible toute réponse utile. M. C. Sathas demanda à voir le manuscrit, on ne put alors le lui envoyer. A peu de temps de là, M. Sathas étant à Venise, reçut la *Statistique de Trébizonde*, ouvrage important de M. Sabbas Joannidis. Celui-ci donnait une analyse très-succincte du poëme en question et citait un passage du neuvième livre. « M. Sathas comprit alors ce dont il s'agissait et écrivit à M. Joannidis pour lui demander une copie du manuscrit. L'excellent professeur en fit exécuter une par M. Pierre Michaëlidis de Trébizonde. Ce fut de cette copie, faite avec une exactitude poussée jusqu'au scrupule, que se servit M. Sathas pour écrire sur Basile Digénis une notice, où il démontra l'analogie frappante du poëme avec certaines chansons grecques (particulièrement celles de Chypre et des bords du Pont-Euxin), qu'il partagea dès lors en deux grands cycles, le cycle akritique et le cycle apélatique (1).

Dans le courant de l'année 1872, M. Sathas envoya le poëme à M. Émile Legrand et il fut décidé que la publication s'en ferait en commun. Sur de nouvelles instances auprès de M. Joannidis, M. Legrand reçut le manuscrit à Paris, c'est sur ces quatre-vingt-dix feuillets de format in-12 qu'a été faite la publication de ce poëme; malheureusement il n'est pas complet. De grandes lacunes nous laissent dans l'ignorance de détails précieux pour l'histoire; ils nous laissent surtout ignorer le nom de l'auteur qui devait se nommer à la fin de son œuvre. Ces regrets toutefois seraient à la veille de cesser, si la nouvelle donnée par M. Wagner à l'un des éditeurs venait à se confirmer. D'après lui, on aurait découvert en Italie un second manuscrit. Espérons qu'il complétera les lacunes du premier.

(1) Voir le second volume de la *Bibliotheca Græca Medii Ævi* de M. Sathas. Venise, 1873, p. 45-50 de la Préface.

Le héros du poëme porte deux noms Digénis et Akritas; chacun d'eux a sa valeur et sa signification. Le premier désigne qu'il est fils d'un émir de Syrie Mousour et de la fille d'Andronic Ducas, le second qu'il combattit aux frontières contre les Arabes. Dans quelles circonstances se fit l'union, qui donna naissance à Digénis, les conséquences qu'elle eut pour l'émir, on le voit dans le deuxième et le troisième livres; au quatrième, apparaît le véritable héros du poëme. A peine âgé de douze ans, il révèle un courage et une hardiesse surprenante. Les dangers de la chasse sont ses premières épreuves; il met en pièces une lionne qu'il rencontre. Sa beauté égale sa bravoure, il ne s'en tient pas à combattre les bêtes des forêts. Il marche droit aux brigands Apélates qui occupaient les défilés et commettaient toutes sortes de méfaits. Il leur fait sentir le poids de sa redoutable massue.

Ce singulier héros n'est pas insensible à l'amour, et la poésie lui sert à exprimer les sentiments de son âme. Exploits guerriers et galants se mêlent dans sa carrière. Quand il consent à déposer la massue c'est pour prendre la lyre. Eudocie, fille de Ducas, général d'une province voisine, obtient ses hommages, partage sa tendresse et suit sa destinée. Digénis l'enlève et la ramène chez son père.

Mais le héros ne pouvait rester longtemps aux frontières dont il était le gardien, sans obéir à son humeur aventureuse. Il laisse là les pallikares, il erre seul pour accomplir des actions d'éclat. Ses tentes néanmoins l'accompagnent partout et celle qu'il habitait avec Eudocie était merveilleusement belle. Ce fut alors que l'empereur de Constantinople Romain Ier, qui dirigeait en Cappadoce une expédition contre les Arabes, conçut le désir de voir le célèbre protecteur des frontières de son empire.

Il lui écrivit une lettre dans laquelle il l'invitait à se rendre auprès de lui.

Mais Akritas, répond, qu'il ne peut se présenter devant une si nombreuse société, et il prie l'empereur de vouloir bien venir lui-même à sa rencontre sur les bords de l'Euphrate. Romain accède au désir de Digénis. Accompagné seulement de cent soldats, il va à l'endroit indiqué, il salue avec affection le jeune héros, il admire sa haute stature et son air martial, il l'engage à demander tel présent qu'il lui plaira. Digénis répond que l'affection de l'empereur est tout ce qu'il ambitionne, et il donne au monarque d'utiles conseils pour le gouvernement de l'Etat. Romain satisfait des réponses de Digénis, lui accorde la permission de parcourir en tous sens la Romanie, c'est-à-dire les provinces grecques de l'Asie Mineure; en d'autres termes, il le nomme, comme on disait alors à Byzance, « *Domesticus scholarum.* »

C'était peu pour l'intrépide Digénis d'avoir à combattre des hommes, il lui fallut défendre sa femme coup sur coup contre un dragon à trois têtes, et contre un lion.

Trois cents apélates surviennent ensuite; charmés de la beauté de la jeune femme, ils veulent la ravir. Digénis armé de sa massue et de son bouclier fond sur eux et n'a bientôt plus rien à craindre de leur audace.

Afin qu'il ne manque à sa destinée guerrière aucun incident merveilleux, il voit marcher contre lui une femme nommée Maximo, réputée pour sa valeur. Elle a été suscitée contre Digénis par les apélates humiliés de leurs défaites. Maximo descend des antiques Amazones. A peine a-t-elle vu Digénis de l'autre côté de l'Euphrate qu'elle s'élance pour l'attaquer. Digénis la prévient, c'est aux hommes, dit-il, qu'il appartient de se déranger pour les femmes. Il met son cheval à la nage et bientôt il atteint le bord où Maximo l'attend. On ne

peut pas douter de l'issue de la lutte, l'Amazone est vaincue. Dans une nouvelle épreuve elle est encore obligée de reconnaître la supériorité d'un adversaire à qui elle offre, pour prix de sa victoire, une douce récompense que ne peut refuser Digénis.

Cependant Digénis s'est fait bâtir une riche demeure sur les bords de l'Euphrate. Il est le plus redoutable des défenseurs de la Romanie, tous les apélates le reconnaissent pour leur maître. Après Romain Ier, l'empereur Nicéphore Phocas le confirme dans sa charge et lui fait, en récompense de sa fidélité et de son dévouement à l'empire, les plus riches présents.

C'est au comble de cette gloire que la mort vient atteindre Digénis. Eudocie ne survécut pas à son noble époux.

Telle est l'esquisse de ce poëme. Il date, comme nous l'avons déjà dit, du dixième siècle, et n'est pas l'œuvre d'un écrivain sans talent. C'est une peinture fort éloquente et fort animée d'une période historique très-intéressante. Il s'agit des efforts de Byzance pour résister aux attaques des Arabes de plus en plus menaçants. On voit à travers les fictions de la poésie toute la vérité de l'histoire. Les empereurs, du centre de leur empire, envoient aux frontières des généraux capables de les couvrir. Mis aux postes les plus avancés, ces guerriers sont presque indépendants dans leur province. La Cappodoce où se passent les faits principaux de la vie de Digénis, était le point le plus attaqué de tout l'Orient. Les combats y étaient perpétuels. Dans le voisinage des Arabes, les commandants des frontières contractaient un genre de valeur singulière; l'imagination des peuples en était vivement frappée. Il était naturel que dans des espèces d'annales comme celles que nous avons sous les yeux, il se mêlât un peu d'imagination, et des épisodes romanesques. Aucun de ceux pourtant qui

animent le récit du poëte n'est en dehors de la vraisemblance. La beauté des femmes grecques dut souvent mettre aux prises des champions tirés des deux peuples. Les Romains durent plus d'une fois oublier leur vertu près des femmes arabes ; la vie militaire réunissait dans ses contrastes la barbarie des apélates (1) à la magnificence byzantine qui était loin de s'être éclipsée dans ce siècle. Notre poëme rend bien ce mélange des scènes de férocité guerrière et d'élégance asiatique. Les palais et les jardins de Digénis sur les bords de l'Euphrate, ses tentes qu'il promène avec lui sont un reflet très-naïvement saisi des mœurs de cette époque. Notre voyageur, Pierre Belon, qui a visité ces contrées au commencement du XVIe siècle, retrouvait des débris qui parlaient encore d'une grande magnificence de constructions dues autant aux Grecs qu'aux Arabes.

Les exploits de Digénis contre les lions ne sont pas une pure invention du poëte. Ces animaux étaient alors plus nombreux sur les bords de l'Euphrate qu'ils ne le sont aujourd'hui où ils apparaissent quelquefois encore, et mettaient plus souvent les Grecs à même de déployer contre eux leur hardiesse et leur vaillance ; l'histoire confirme ici les récits du poëte. Nous lisons en effet dans la relation de Luitprand que Romain Ier, celui-là même dont il est parlé dans notre poëme, eut à combattre contre un lion. D'abord il avait fait enflammer avec le feu de Kallinicos les touffes de roseaux où il supposait que l'animal était caché. Une seule ne fut pas atteinte par les flammes que le vent poussait en sens contraire. Romain persuadé

(1) « Les Apélates (Ἀπελάται) ne peuvent-être mieux comparés qu'aux *Clephtes* de la guerre de l'indépendance hellénique ou au *haïdouks* slaves. C'était, comme leur nom l'indique, les *chassés*, les *bannis*, les *out-law*. Parfois au service de Byzance, ils étaient employés par quelques localités à la garde des champs et s'appelaient alors ἀγροφύλακες. Une fois congédiés, ils se faisaient voleurs de grand chemin, ils vivaient de rapines et de brigandage. » (Note de M. C. Sathas, p. CLI.)

que le lion s'y abrite, y marche hardiment avec un seul des hommes de sa garde. D'une main il a son épée et de l'autre son manteau. Le lion ne tarde pas à paraître, le compagnon de Romain tombe évanoui; celui-ci jette son manteau à la bête, elle se précipite dessus et le déchire. Romain profite de l'occasion, s'élance sur le lion et le fend en deux d'un coup d'épée. Luitprand nous le montre ensuite poussant du pied le malheureux soldat qui ne revient à la vie que pour admirer la grande intrépidité de son chef. Ce récit, fait par un contemporain qui ne se pique que d'exactitude, rend absolument vraisemblables les exploits de Digénis.

D'ailleurs M. Sathas a nettement indiqué ce que ce personnage de Digénis a d'historique. Il a établi sa descendance, son nom véritable qui est Basile Digénis : « Ce n'est pas seulement, dit-il, un vainqueur des Arabes, comme il y en a tant dans les annales de Byzance, que la poésie populaire grecque a immortalisé; c'est aussi et surtout le dernier et illustre rejeton de deux familles puissantes et glorieuses, de deux familles qui brillèrent pendant des siècles entiers dans le monde byzantin, et qui seules représentèrent, à son agonie, cette grande réforme religieuse connue dans les chroniques ecclésiastiques sous le nom d'*Iconoclasie* ».

On sait tout ce qu'il y a de hérissé et de confus dans l'histoire de l'empire byzantin de cette époque. Il fallait le grand savoir et la constante pratique de ces annales pour conduire à travers ces événements un peu heurtés le fil généalogique de Digénis Akritas; M. Sathas l'a fait avec beaucoup d'adresse et d'autorité. Il donne ainsi la conclusion de ses recherches : « La femme de l'émir Mousour, mère de Basile Digénis, était fille d'Andronic Ducas et sœur de Constantin. Le nom d'Akritas resté célèbre chez les Grecs, cité au XIIe siècle par Théodore Prodrome, par Michel Psellus sous le titre

défiguré de *Panthérius*, dans les chansons populaires sous celui de *Porphyrius*, ne présente plus aucune difficulté d'interprétation, il prend sa place dans les annales de l'Empire byzantin, et redevient historique. »

En publiant ce poëme, MM. Sathas et É. Legrand ont rendu un grand service à l'histoire de la littérature grecque du moyen âge. Ils ont fait voir, après mes travaux que je prends la liberté de nommer ici, que la littérature grecque moderne n'a pas seulement commencé chez les Phanariotes ou dans la Morée après la conquête Musulmane, comme le pense à tort M. Paparigopoulos ; elle remonte bien plus haut que cela. Le poëme de Basile Digénis en est la preuve. A côté de la poésie officielle qui tâche à se conserver dans la tradition classique, déjà l'imagination populaire s'était fait une expression nouvelle, un vers et une langue tout neufs. Le poëme de Digénis est au premier rang dans cette littérature aujourd'hui ; il le gardera tant qu'une autre découverte ne l'y aura pas remplacé. En effet, quand, avec les travaux publiés depuis dix ans en France et en Allemagne, on voudra écrire l'histoire de cette muse populaire, dont M. Legrand rassemble avec zèle et talent les productions, il faudra commencer par ce poëme. De là on passera à ceux de *Belthandros* et de *Libystros* (1). On s'arrêtera sur l'*Erotocritos*, tant lu encore aujourd'hui dans la Grèce.

Il y a dans ces quatre poëmes des ressemblances complètes. C'est le même esprit qui y respire : la valeur et l'amour. Le poëme de Digénis, moins romanesque que les autres, a aussi plus de feu, plus de grandeur épique. Il se sent du voisinage des lieux où se passent les exploits du héros, d'une impression directe reçue par le poëte, qui, sans doute, fut le témoin d'une partie

(1) Voir mes études sur la *Littérature grecque moderne*.

des faits qu'il raconte. Ce caractère mis à part, je crois devoir signaler l'analogie que ces compositions ont entre elles. Elles montrent à travers le dixième siècle, à travers le douzième, et même jusqu'au commencement du XVIe siècle, une singulière fécondité d'esprit, beaucoup d'éclat dans l'imagination, une sorte de faculté épique qui persévère chez les Grecs.

L'historien de cette littérature, qui se rencontrera, j'en suis sûr, n'oubliera pas de rapprocher ces poëmes et surtout celui de Digénis, du poëme Persan de Firdousi le *Shahnameh*, traduit chez nous par M. Mohl. Il y rencontrera de curieux rapprochements à faire. Il ne négligera pas non plus de poursuivre la comparaison que M. Sathas esquisse entre Basile Digénis et notre Rainouart au Tinel, fils de Desramé, émir de Cordoue, frère de la belle Orable, mariée à Guillaume au Courtnez, qui

Grizois (1) parole, bien en fut doctrinés.

Il sera possible de faire ressortir davantage, à l'aide de ces acquisitions nouvelles, les rapports que j'ai déjà essayé de faire voir entre notre littérature du moyen âge et celle de l'Orient grec.

(1) Qui parle grec ..

LES ORACLES

DE

L'EMPEREUR LÉON LE SAGE.

De l'an 886 à l'an 911, il y eut sur le trône de Constantinople un empereur nommé Léon le Philosophe, ou le Sage. Il était fils de Basile le Macédonien, et il fut père de Constantin Porphyrogénète. Sous ces trois princes la littérature byzantine jeta son plus vif éclat. Léon le Sage contribua pour sa part à entretenir le goût des études. Il était plus lettré que militaire; il composa pourtant un traité sur la tactique. Il rédigea un code de lois qui dura jusqu'en 1453; il fit des sermons; on lui attribue surtout des oracles destinés à prédire les divers événements de l'Empire.

On n'était pas encore désabusé de l'astrologie judiciaire, Léon le Sage, moins que personne. Zonaras nous dit qu'il était passionné pour toute science et surtout pour la science secrète qui, au moyen d'incantations, prédit l'avenir ([1]). Il était très-attentif à observer les mouvements des astres; il possédait l'art de deviner

([1]) Il tenait cette folie de son père. « Basile, empereur de Constantinople, chrestien, luy estant mort un sien fils, chercha tant d'enchanteurs et de nécromantiens qu'il peut trouver pour revivre son dit fils, à fin de tirer de luy beaucoup de choses futures : ce qui fut fait, et le tint embrassé plus de demy heure, mais il n'en put tirer aucune response, et disparut aussi tost, ainsi qu'a escrit Gelicus : cecy advint l'an 865. » *Les diverses leçons de Louys Guyon. etc.* Lyon, 1625.

par les tables généthliaques : ainsi il trouva qu'il aurait un fils qui lui succéderait au trône. Dans l'empire de Constantinople, ce n'était peut-être pas un des moins grands efforts de l'astrologie de découvrir que le fils remplacerait son père dans la dignité d'empereur. « Ἦν γὰρ ἐραστὴς σοφίας παντοδαπῆς, καὶ αὐτῆς δῆτα τῆς ἀπορρήτου, ἢ δι' ἐπωδῶν μαντεύεται τὰ ἐσόμενα, καὶ περὶ τῶν ἀστέρων ἐσχολάκει κινήσεις, καὶ τὴν ἐκ τούτων ἀποτελεσματικὴν ἐπιστήμην μετήρχετο καὶ εὕρισκεν ὡς ἕξει παῖδα τὸν βασιλείας διάδοχον (1). »

Léon avait composé ses Oracles au moyen de figures qui les accompagnaient. C'étaient, par exemple, un bœuf, un ours, un aigle, une tête d'homme dans un bassin, un lion portant sur le dos la lettre X, un renard; des accouplements bizarres de noms et de symboles. Αἷμα avec un serpent, Μετανοία avec un aigle, Μοναρχία avec une licorne, Ἔπαρξις avec une tête, Σύγχυσις avec un homme tenant une rose d'une main, une faulx de l'autre, donnent encore aujourd'hui au lecteur de ces Oracles, publiés par Lambecius, une impresssion qui trouble le bon sens et étonne la raison.

Les Grecs ont eu longtemps une foi vive et constante dans l'infaillibilité de ces rêveries. Il ne faut pas en être surpris : ils ont eu tous les genres de superstition. Au treizième siècle, Isaac II, entouré d'astrologues qui étaient ses parasites, s'était persuadé qu'aveugle, accablé de la goutte, courbé sous les infirmités qui, chez lui, avaient devancé la vieillesse, il recouvrerait la vue, la santé, la jeunesse même, et deviendrait monarque universel. « Il se préparait, dit Lebeau, par des folies à ces merveilleux événements. Entre plusieurs extravagances, il fit transporter de l'hippodrome dans son palais la figure du sanglier de Calydon; c'était, selon les astrologues, un talisman dans lequel était

(1) *Basil, édit.* p. 143.

renfermé le foyer des séditions du peuple, fort semblable à ce furieux animal (1). »

Au moins les habitants de Tralles durent-ils à ce travers de l'esprit un redoublement de courage quand, vers 1280, ils furent assiégés par les Turcs. Pressés par la faim, obligés de se nourrir des aliments les plus immondes, et même de chair humaine, n'ayant pour étancher leur soif que le sang qu'ils tiraient des veines des chevaux, décimés par la peste, ils espéraient moins dans le secours que devait leur amener Andronic, que dans les promesses décevantes d'une inscription en style d'oracle gravée sur un marbre qui, prétendait-on, avait été découvert quand on avait creusé les fondations de la ville. « Cette inscription annonçait à la nouvelle Tralles les plus heureuses destinées pendant tout le règne de son second fondateur; elle prédisait encore que les barbares viendraient l'attaquer après sa restauration, mais qu'elle triompherait de tous leurs efforts (2). »

Michel Paléologue lui-même, malgré ses lumières, prêtait l'oreille à toutes sortes de prédictions frivoles. C'est ainsi qu'il condamna à perdre la vue un malheureux grammairien, citoyen honnête et tranquille, parce qu'un charlatan lui avait fait craindre qu'il ne lui succédât à l'empire (3).

On conservait donc soigneusement dans la bibliothèque du palais les Oracles de Léon. Ce livre était regardé avec la vénération qu'on avait jadis pour les compositions des sibylles. On y lisait l'avenir, ou plutôt on accommodait les événements accomplis au sens indécis et vague de ces vers assez obscurs pour permettre toutes les illusions.

(1) Lebeau, liv. XCIV.
(2) Lebeau, liv. CI.
(3) Lebeau, CI.

Cédrénus (1), Nicéphore Grégoras (2), Nicétas (3), parlent de ce recueil comme d'une collection précieuse d'indications que les faits n'ont jamais démenties.

Constantin Manassès (4) rapporte les paroles prophétiques de Léon à son lit de mort.

Nous apprenons de Jean Tzetzès (5), qu'il courait dans Constantinople une antique prédiction qui annonçait de grands malheurs à la ville impériale.

Χρησμὸς ἦν περιφόρητος Κωνσταντινουπολίταις
Αὐτὸς τὸ βοῦς βοήσει τε καὶ ταῦρός τε θρηνήσει.

Voici comment il l'explique :

Βοῦς μὲν ἡμεῖς τὴν θήλειαν τὴν τῶν βοῶν καλοῦμεν
Ταῦρον κυρίως δὲ βοῶν τὸν ἄρσενα καλοῦμεν,
Τὸν ταῦρον τοῦτον δ'Ἰταλὸν καλοῦσιν οἱ Λατῖνοι
Ἡ βοῦς ἡ ἡμετέρα δέ, ἤγουν ἡ Κωνσταντίνου
Ἡ ἐκ τῶν ταύρων Ἰταλῶν Ῥωμαίων ἐκτισμένη
Βοήσει τὸ πολεμικὸν κατὰ τῶν ἀντιπάλων·
Ὁ ταῦρος δὲ ὁ Ἰταλός, στρατὸς ὁ τῶν Λατίνων
Καὶ ὠχριάσει τῷ πολλῷ τοῦ φόβου, καὶ θρηνήσει.

N'était-ce pas prédire, quelque trente ans auparavant, l'invasion des Latins dans la ville de Constantin?

Le même Tzetzès explique encore un oracle qui présageait mille malheurs à la grande cité et sa ruine prochaine :

Οὐαί σοι, ὦ Ἑπτάλοφε, ὅτι οὐ χιλιάσεις·
Χρησμὸς ὑπῆρχεν ἕτερος Κωνσταντινουπολίταις
Μὴ ἕν μέρος ἐπίρρημα οὐαί, τῆς θρηνωδίας
Δύο μέρη τοῦ λόγου δέ, οὐ ἄρνησιν, καὶ αἴ δέ,
Ἤτοι Κωνσταντινούπολις κἂν ὀυχὶ χιλιάσῃ
Ἀλλὰ χιλίων ἔσωθεν χρόνων καταλυθήσῃ·
Ὅμως οὐ αἴ καὶ θρῆνός σοι, ἀλλὰ χαρὰ ἔσεῖται
Ἵνα μείζων κτισθήσῃ γὰρ καὶ πλέον λαμπρυνθήσῃ.

(1) P. 493. édit. Reg.
(2) Edit. Colon. Allobrog, p. 325.
(3) Edit. Reg. p. 229.
(4) Edit. Reg. p. 114.
(5) Chiliade IX, v. 657.

La fin de la prédiction corrigeait heureusement le début qui n'annonçait que désastres.

Il est facile de comprendre quelle sorte d'empire eurent sur les esprits ces rêveries prophétiques de Léon le Sage. Nous voyons par les extraits qui précèdent qu'on les répétait dans le peuple. On peut croire qu'elles étaient d'âge en âge imitées, rajeunies, amplifiées par l'imagination populaire. Nous trouvons quelque chose de semblable dans notre histoire. Les prophéties de Merlin, les révélations de sainte Brigitte, les centuries de Nostradamus, n'ont cessé, même de nos jours, d'être reprises et répandues. On s'en prévaut encore pour agir sur l'esprit naïf et crédule des campagnards. Tout est bon à qui sait s'en servir.

Jean Meursius, dans son glossaire grec-barbare, cite quelquefois une paraphrase en langue vulgaire des vaticinations de l'empereur Léon. Il cite encore une explication des prophéties de Constantinople. Ces oracles auraient été trouvés, à ce que dit le texte cité par Meursius, sur une colonne de marbre : εὑρέθη εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν εἰς μίαν κολόναν μαρμαριτικήν. Il ajoute : *Cœterum explicatio illa asservatur integra in Bibliotheca Vaticana.*

Je ne sais pas ce que peut être cette explication conservée à la Bibliothèque du Vatican, mais je crois avoir rencontré dans notre Bibliothèque nationale de Paris une composition qui rappelle celle-ci et certainement doit lui ressembler.

En étudiant le manuscrit grec 929, j'ai lu au bas de la page 403 la rubrique suivante : Αἴνιγμα λέξεων Λέοντος τοῦ σοφωτάτου. Ce titre général est suivi de cinq morceaux, un peu différents par le style et par la langue, mais se ressemblant par l'inspiration qui les a dictés. Ce sont les plaintes d'un cœur ulcéré par les malheurs de sa patrie ou attristé par les vices du siècle. Constan-

tinople envahie par les étrangers, un prince latin assis sur le trône de Constantin, l'empire déchiré par les barbares, la vigne du Seigneur dévastée, le mal triomphant sous les traits de l'Antechrist, telles sont les idées générales de ces morceaux. On peut, sans hardiesse, assurer que, s'ils sont tous de la même main, cette main fut celle d'un moine.

La première pièce, qui est de beaucoup la plus importante, se rattache plus étroitement que les autres aux Énigmes de l'empereur Léon. Le procédé de l'auteur consiste à citer un texte qui est celui du Philosophe; puis il l'interprète, et il cherche dans les événements accomplis le sens et la vérification de l'oracle. Ce n'est certainement pas le style de l'empereur Léon qu'on retrouve dans ce morceau. C'est une transformation populaire, une version vulgaire des vers échappés à sa plume.

Outre les difficultés indéchiffrables d'une prophétie, d'autres difficultés abondent, provenant de la langue elle-même et surtout des allégories sous lesquelles la pensée est comme étouffée.

On comprend pourtant qu'il s'agit de retrouver dans les prédictions de l'empereur une annonce formelle des progrès faits sans relâche par les Hongrois, les Tchèques, les Alains, les Vlaques, les Coumans et les Turcs. Ces derniers peuples surtout sont représentés sous l'emblème du renard. Leurs progrès sont dépeints; en vain, de la Serbie, des princes s'opposent à leur marche, ils n'en continuent pas moins d'envahir le monde : l'Épire aussi bien que la Judée. Il serait inutile, je pense, de chercher à comprendre tous les détails de ces vers souvent baroques; ce qu'on peut y voir, c'est que le monde, sous la figure d'une vieille femme, se laisse conduire aux abîmes.

S'il faut se régler sur la date énoncée dans le texte,

6700, l'an 9e de l'indiction, on est reporté à l'année 1192. Les faits généraux de l'Empire d'Orient concordent assez bien avec les vers où il est question du pouvoir croissant des Ismaélites; on les représente comme devant bientôt asservir les terres des Hébreux, des Romains et des Grecs, l'Égypte, l'Éthiopie, la Pentapole, Tyr, Damas, Antioche, le Saint-Sépulcre, Tripoli, Hadrianopolis, Joppé et Gangra.

L'histoire nous apprend qu'en réalité, cette année-là même, les Valaques et les Bulgares avaient repris les hostilités et ravageaient les provinces voisines du Danube. L'empereur qui régnait alors était Isaac II. Il s'était assuré, sur la foi de certains flatteurs, une victoire facile; il ne trouva qu'un échec honteux. « En partant de la ville, il s'était vanté qu'il y rentrerait tout rayonnant de gloire : abusé par les prétendus devins qui se jouaient de sa crédulité, il s'était persuadé que la Providence divine avait abrégé le règne d'Andronic... et qu'elle avait ajouté à son règne les années destinées à ce prince; qu'il devait régner trente-deux ans, délivrer la Palestine, établir son trône sur le mont Liban, repousser les Musulmans au-delà de l'Euphrate, anéantir même leur empire, et qu'il aurait sous ses ordres un peuple de satrapes, gouverneurs d'autant de royaumes, et plus puissants que les plus puissants monarques. Enivré de ces chimères, il ne sentait pas les maux présents, et, battu par les ennemis, méprisé de ses sujets, il triomphait d'avance des grands succès qu'il se figurait dans les ombres de l'avenir. »

En présence de tant de revers et de l'insolence des ennemis sans cesse exaltée par de nouveaux succès, est-il défendu de croire que l'auteur de ces vers ait voulu faire une satire de cet empereur incapable et arrogant?

Un passage, beaucoup plus clair malgré l'obscurité

des détails, est celui où l'auteur explique une prédiction antique par les événements qui ont précédé la prise de Constantinople par les Croisés en 1204. L'Oracle présente une certaine Marie, portant un bissac et de la farine. Elle vient pour pétrir la farine, y mêler le sucre, en faire un gâteau. « Marie, dit l'interprète, est la reine du Midi; les Arabes, les Persans, les Ismaélites, accourent pour manger le gâteau, il est partagé en sept ou huit morceaux. »

Un autre passage fait allusion à Vatace, gendre de Lascaris, c'est l'interprétation la plus claire et la plus facile :

Καὶ ἡ βάτος ἀπὸ πέρα
Ἤπλωσεν κ' ἔπιασεν τόπον
Ἔχων ῥόδον λασκαράτον
Μὲ τ' ἀρμένικον ἀκάνθιν.
Βάτος ἐστὶν ὁ Βατάτζης, etc.

Il était naturel qu'un prince ayant le don de prédiction prévît longtemps à l'avance le plus grand des événements du treizième siècle, le plus inattendu de tous : la fondation d'un empire latin dans Constantinople. Il n'était pas moins naturel d'en prédire la chute. L'auteur que nous étudions n'a eu garde de manquer l'explication de ces singulières catastrophes. Des grains de blé, peut-être grillés, un artichaut nettoyé, lui figurent les Francs maîtres de Constantinople et chassés enfin, après une domination de plus d'un demi-siècle. Le gâteau retombe aux mains de Michel Paléologue. Cette reprise de possession par un prince grec est célébrée par l'interprète des Énigmes de Léon. En parlant des efforts de Michel Paléologue pour ramener les Grecs à l'unité du dogme catholique, il ne laisse pas voir bien nettement s'il approuve cette tentative. Je ne crois pas qu'il y soit défavorable. Si l'on appuie cette conjecture sur quelques mots italiens qui

sont dans le texte, on peut être amené à croire que l'auteur de cette pauvre rhapsodie était un Franc. Peut-être était-ce un de ces nombreux religieux bénédictins, frères mineurs, frères prêcheurs, qui envahirent la Romanie à la suite des conquérants latins, chassèrent les prêtres grecs de leurs siéges, se multiplièrent avec une si prodigieuse rapidité que le pape Honorius affirmait qu'une nouvelle France s'était créée dans la Grèce : *Noviter quasi nova Francia est creata* (1).

Dans le reste de ce poëme, si l'auteur ne parle pas en termes précis de la chute de Constantinople, il fait prévoir du moins que l'Empire ne tardera pas à s'écrouler. Il accumule les plus tristes images pour faire présager de terribles malheurs. Les arbres déracinés, les vignes saccagées, les femmes, les enfants ravis en esclavage, les désordres des mœurs, le lion, le léopard, le basilic unissant leur rage contre les mêmes victimes : tout fait prévoir une sanglante catastrophe et des ruines irréparables.

La seconde de ces compositions, dont les premiers vers sont en langue littérale, est un chant de joie. Le poëte invite la nouvelle Sion, la nouvelle Babylone à manifester son allégresse. Dieu lui avait ravi la paix, Dieu la lui rend. L'héritier rentre dans son domaine, il tient l'épée, le sceptre, les lampes allumées; les prêtres viennent à sa suite, leurs chants célèbrent son triomphe.

Rien n'empêche de voir dans ces transports les élans d'un poëte patriote qui salue le retour de Michel Paléologue dans l'Empire de ses pères.

Un tout autre sentiment a inspiré la pièce qui porte le numéro quatre. C'est une complainte sur la corrup-

(1) Buchon, *Éclaircissements*, etc., p. 19.

tion du temps. La puissance est aux mains d'hommes criminels, de femmes impures; tout est souillé. La croix est transformée en potence, les images saintes sont brûlées; il ne reste plus trace de moines ni de prêtres sur la terre. Alors la vengeance du ciel éclate sur la cité impure, la vigne du Seigneur est de nouveau saccagée, la porte d'airain est livrée.

La venue de l'Antechrist complète ces misères. Après tant de désordres, il ne reste plus qu'à attendre ce règne déplorable. Il vient en effet, ce mortel ennemi du Christ; il est fils d'une religieuse impure. Sa face est obscure et ténébreuse; son œil droit brille comme l'étoile qui se lève à l'horizon, l'autre est sanglant. Il a six doigts; il régnera sur Sion; déjà, de tous les points de la terre, les Juifs accourent à lui; alors, sous son empire, la terre gémira, elle se plaindra, elle pleurera, elle sera plongée dans un deuil dont rien ne saurait la faire sortir.

Ces poëmes sont étranges. Cependant comme ils se rattachent aux énigmes d'un empereur célèbre chez les Grecs pour sa manie de composer des oracles, il nous a paru intéressant d'en recueillir les débris. Ils nous font voir quel était au treizième siècle, avant la chute de Constantinople, l'état des esprits : on ne semblait plus rien attendre de bon; les maux étaient à leur comble; l'on ne prévoyait plus que désordre et confusion. Ils appellent encore notre attention sur une habitude que nous avons déjà signalée : celle de reprendre les compositions de la belle époque byzantine pour les reproduire en langage et en vers vulgaires et les mettre ainsi à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs ([1]).

([1]) Voir pour le texte la publication de M. É. Legrand, intitulée : *Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique.* Paris, Maisonneuve et Cᵉ.

ÉTUDE

SUR UNE

APOCALYPSE DE LA VIERGE MARIE

MANUSCRITS GRECS, N°s 390 ET 1631, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS [1].

M. Constantin Tischendorf dans un volume publié par lui à Leipzig en 1866 sous ce titre *Apocalypses Apocryphæ Mosis, Esdræ, Pauli, Johannis*, etc., indique, sans en donner le texte en entier, une Apocalypse de la vierge Marie écrite en grec dont un manuscrit se trouve à Oxford, Bibliothèque Bodléienne, un autre à Venise, Bibliothèque de Saint-Marc, et enfin un troisième à Vienne, Bibliothèque impériale. Il ne dit rien d'un manuscrit grec à nous appartenant qui porte le n° 390 et renferme une Apocalypse de la Vierge. Il n'est pas étonnant qu'il ait échappé aux recherches de cet amateur érudit de livres apocryphes. Le titre qu'il porte *fragmenta de Liturgia*, ne fait pas soupçonner autre chose qu'une espèce d'Eucologe. Pourtant rien n'est moins exact; c'est de ce volume que j'ai tiré le texte d'Apollonius de Tyr, cité par Ducange dans son Glossaire de la basse grécité. A la suite de ce poëme,

(1) Lecture faite à l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, dans la séance du 5 janvier 1871, le premier jour du bombardement de Paris par les Prussiens.

au f° 174, vient un écrit en prose portant cette indication : Ἡ Ἀποκαλυψις τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου καὶ ἀεὶ Παρθένου Μαρίας. Δέσποτα εὐλόγησον. La première fois que je vis cette révélation faite à la Vierge des tourments des damnés, car il s'agit d'une descente aux enfers, ma curiosité vivement excitée, se trouva bien vite déjouée; les trois derniers feuillets du volume ne conduisaient pas très loin sainte Marie, et je n'espérais pas retrouver la suite de son voyage dans le manuscrit 390. Cependant en regardant de plus près la première page de ce recueil qui semblait au premier abord ne se rapporter à rien, j'y découvris la suite des derniers feuillets transposés maladroitement par le relieur, ainsi qu'il arrive souvent pour les manuscrits grecs contenant des productions de la littérature du moyen âge. Malheureusement ce fragment est très court, et il nous laisse encore désirer la fin de cette Apocalypse. Les manuscrits consultés par M. Tischendorf, suppléeront à notre texte et nous montreront la sainte Vierge dans son rôle tout puissant de clémence, désarmant, suivant des idées chères au moyen âge, l'éternelle justice de Dieu.

Voici l'analyse du texte grec coté sous le n° 390: « Marie en prières sur le mont des Oliviers conçoit le désir de connaître et de voir les châtiments auxquels sont condamnés les pécheurs dans les enfers. Sa voix s'élève vers le ciel et implore son fils, « écoute ta servante » lui dit-elle. Aussitôt descend vers elle l'Archange Michel accompagné de quatre cents anges. saint Michel salue la Vierge bénie des noms les plus glorieux; de son côté, Marie répond à l'archange en reproduisant cette *polyonymie* dont les litanies chrétiennes ont emprunté l'usage au culte des païens. Les anges ne sont pas oubliés non plus dans cet échange de

politesses graves et saintes. « Bienheureux archange, dit la Vierge, occupée des pécheurs, dévoile à mes yeux toutes choses dans le ciel et sur la terre. » Et le chef des milices célestes lui promet d'obéir à ses ordres. « Montre-moi, dit Marie, et le nombre des châtiments que subissent les pécheurs et les lieux où ils endurent leurs souffrances. — Ces tourments sont nombreux, on ne saurait les compter. — Montre-les moi, dit la mère du Christ. »

Aussitôt sur l'ordre de saint Michel les quatre cents anges enlèvent la Vierge et la conduisent aux lieux où est l'*Adès*. Et la Vierge vit là les pécheurs torturés; une multitude d'hommes et de femmes. Il sortait de ce lieu un bruit de pleurs et de grincements de dents. « Qui sont ces pécheurs, dit Marie à son guide et quel fut leur péché? — Ce sont, répond son divin guide, ceux qui n'ont point confessé le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui n'ont point cru à la mère de Dieu sans tache; et c'est pour cela qu'ils sont ainsi punis. »

Et la sainte Vierge vit en un autre endroit de grandes ténèbres, et elle dit à l'archange : « quelles sont ces ténèbres-ci et qui sont ceux qui les habitent. Et l'archange lui répondit : de nombreuses âmes de pécheurs y sont plongées. — Que ces ténèbres disparaissent, dit la Vierge à l'archange, afin que je voie aussi ces tourments. » Et les anges qui gardaient les damnés, lui dirent : « nous avons recommandation du Père invisible de les empêcher de voir la lumière jusqu'au jour où brillera son Fils, dont l'éclat sera plus resplendissant que celui du soleil. » Et la Vierge élevant ses yeux vers le trône du Père invisible dit : « moyennant la royauté et la divinité du Père et du Fils et du Saint-Esprit, que ces ténèbres s'enlèvent et que je voie ce supplice. » Et aussitôt les ténèbres s'enlevèrent et la Vierge voyant ce qu'elles recouvraient, pleura et dit : « infortunés, vos

tourments ne cessent-ils jamais? comment vous trouvez-vous dans ces tourments? » Et nulle voix ne lui répondait. Et les anges qui les gardaient dirent aux suppliciés de répondre à la Vierge bénie, et les suppliciés leur dirent : « depuis des siècles nous n'avons pas vu la lumière et nous ne pouvons pas lui répondre. »

La sainte Vierge alla en un autre endroit où se trouvaient en quantité des hommes et des femmes, et au-dessus d'eux bouillonnait comme de la poix. Et voilà que la Vierge pleura sur eux et demanda à l'archange : « qui sont ceux-ci? quel est leur péché? » Et les suppliciés dirent : « comment t'inquiètes-tu de nous, ô reine, mère de Dieu, rempart des chrétiens, consolatrice des pécheurs? » Et la Sainte Vierge dit à l'archange : « pourquoi ceux-ci sont-ils punis? » Et l'archange lui répondit : « ce sont ceux qui n'ont point cru au Père et au Fils et au Saint-Esprit, qui n'ont pas confessé que de toi est né notre Seigneur Jésus-Christ et Dieu, qu'en toi il a pris chair; et voilà pourquoi ils sont punis. »

Et la sainte mère de Dieu pleura encore sur ces pécheurs et les ténèbres tombèrent d'en haut comme si on les versait sur eux. Et l'archange dit : « ô Vierge bénie, où veux-tu que nous allions, à l'occident ou au midi? » Et la Vierge répondit : « allons au midi là d'où sort un fleuve de feu. »

Et en même temps le char des chérubins s'approcha, les quatre cents anges conduisirent Marie où elle voulait aller. Elle entra dans un lieu où elle vit quantité d'hommes et de femmes. Les uns étaient plongés dans le fleuve de feu jusqu'à la ceinture, les autres jusqu'à la poitrine, et les autres jusqu'au sommet de la tête. Ce que voyant, la Sainte Vierge pleura, et dit : « qui sont ceux-ci, quel est leur péché; qui sont ceux qui sont plongés dans le feu jusqu'à la ceinture? »

Et l'archange lui répondit : « ce sont ceux qui ont

hérité de la malédiction de leurs pères et de leurs mères; et c'est pourquoi ils sont punis. »

Et la sainte Vierge dit : « qui sont ceux qui plongent jusqu'à la poitrine? Ce sont ceux qui ont battu leurs pères ou leurs mères, qui les ont outragés, qui ont forniqué avec eux (1). » Et la Sainte Vierge dit : « qui sont ceux qui plongent dans la flamme du feu jusqu'au cou ? » Et l'archange dit : « ce sont ceux qui ont mangé de la chair des hommes. » Et la Vierge dit : « comment un homme peut-il manger la chair d'un homme ? » Et l'archange répondit : « ceux qui ont injustement partagé avec leurs frères, qui n'ont point eu pitié d'eux; et les femmes ont mangé de leur chair, et en ont donné à manger aux petits chiens. Et c'est pour cela qu'il sont punis. »

Et la sainte Vierge dit : « qui sont ceux qui sont plongés dans le feu jusqu'au sommet de la tête? » Et l'archange dit : « ce sont ceux, ô Vierge sainte, qui jurent par la précieuse croix et mentent ensuite à leur serment. »

Tu n'as pas encore vu, ô Vierge pleine de grâce, les grands châtiments. Et l'archange dit : « où veux-tu que nous allions, à l'occident ou au midi? » Aussitôt, le char des chérubins s'approche, et les quatre cents anges enlèvent la Vierge et la conduisent dans un endroit où se trouvaient des lits dressés sur la flamme du feu; et là étaient couchés en grand nombre des hommes et des femmes, et des dragons de feu.

(1) Le texte porte συντέκνους, M. Brunet de Presle, pensait que σύντεκνος désigne celui avec lequel on a tenu un enfant sur les fonts de baptême, *compère, commère*. On sait, en effet, qu'il naissait de cette circonstance des liens étroits entre les personnes. Estienne, évêque de Tournay, dit même que « celui qui baptise un enfant (s'il est laïque), contracte une affinité spirituelle avec la mère, qui l'empêche de pouvoir contracter mariage avec elle, ou de vivre avec elle comme avec sa femme, s'ils étaient mariés auparavant. » (Ellies Du Pin, *Histoire des Controverses ecclésiastiques*, XIIe siècle, 2e partie. p. 593.)

Et quand elle les vit, la sainte Vierge pleura, et elle dit : « qui sont ceux-ci et quel est leur péché ? » Et l'archange répondit : « ce sont ceux, ô sainte Vierge, qui ne s'éveillent point à l'aurore du saint jour du dimanche, mais restent dans leur lit comme des morts, et c'est pour cela qu'ils sont punis. »

Et la sainte Vierge vit dans un autre endroit un arbre dressé ; il était de fer, il avait des branches et à ces branches étaient suspendus des hommes et des femmes en grande quantité, les uns par le nez, les autres par les ongles, d'autres encore par les doigts.

Et la sainte Vierge y vit une femme suspendue par la langue; autour de son cou était enroulé un dragon, et il lui rongeait la bouche.

Et la sainte Vierge interrogea l'archange : « quelle est cette femme, et quel est son péché ? » L'archange lui répondit : « cette femme est Hérodiade, celle qui coupa la tête de Jean le précurseur et le baptiste. »

« Quels sont ceux qui sont pendus aux branches de cet arbre, et quel est leur péché ? » Et l'archange répondit : « ce sont les parjures, les blasphémateurs, les médisants, ceux qui séparent les frères de leurs frères. »

Et la sainte Vierge vit un homme pendu... (lacune.)

Et la sainte Vierge vit dans un autre endroit des escabeaux de feu, et sur ces escabeaux quantité d'hommes et de femmes. Et la sainte Vierge demanda : « qui sont ceux-ci, et quel est leur péché ? Et l'archange lui dit : « écoute, Vierge sainte, ce sont ceux qui voyant les prêtres entrer dans la sainte Eglise et en sortir, ne les saluent point quoiqu'ils soient comme les messagers de Dieu et c'est pour cela qu'ils sont punis. Ici la sainte Vierge dit : « peut-on se purifier, et que faut-il faire ? » Et l'archange lui dit : .....

Là s'achève ce que le manuscrit grec 390 nous a conservé de cette révélation. La fin qui nous manque,

M. Constantin Tischendorf nous la fait connaître au moyen du manuscrit de la Bibliothèque de Venise 43. Voici ce qu'on y lit : « enfin Marie prie les anges de la conduire en la présence du Père invisible qu'elle veut fléchir par ses larmes. L'archange lui répond que lui et les anges, sept fois par jour et sept fois par nuit, prient Dieu pour les pécheurs sans avoir pu encore désarmer sa colère. Elle s'écrie alors : « jetez-moi en présence du Père invisible. » Une voix répond bientôt à Marie : « je ne puis les prendre en pitié. » La sainte Vierge appelle à son aide Jean le baptiste, les prophètes, les patriarches, les martyrs, les hermites, les justes. Une voix se fait entendre : « pourquoi m'implorez-vous ? » Marie répond : « pour les pécheurs. » Alors cette réponse lui est faite : « à cause des larmes de ma mère, à cause de l'invocation de mes saints anges, à cause de l'amour des prophètes, des docteurs et des martyrs, à cause de tous mes saints j'accorde un relâche aux pécheurs (1). » Marie remercie son Fils, les anges unissent leurs actions de grâce aux siennes, et une voix se fait entendre de nouveau : « portez ma mère dans le paradis. » Aussitôt le char des chérubins la met dans le paradis. Là elle voit les justes et saint Michel lui fait connaître les vertus de chacun d'eux.

(1) Ῥίψατέ με ἔμπροσθεν τοῦ ἀοράτου πατρός. — οὐκ ἔχω πῶς ἐλεήσω αὐτούς. — Τίνος ἕνεκεν με παρακαλεῖτε ; — Διὰ τῆς μητρός μου τὰ δάκρυα καὶ διὰ τὴν παρακάλησιν τῶν ἁγίων μου ἀγγέλων καὶ διὰ τὴν ἀγάπην τῶν προφητῶν καὶ διδασκάλων καὶ μαρτύρων καὶ διὰ πάντας τοὺς ἁγίους μου χαρίζω ἄνεσιν τῶν ἁμαρτωλῶν, etc. Prol. p. XXIX. — Dans la Vision de saint Paul, poëme inédit du XIIIe siècle, donné par Ozanam dans son ouvrage intitulé *Dante et la philosophie au XIIIe siècle*, voici en quoi consiste cette *trève* accordée aux suppliciés par Jésus-Christ :

Amis, frères, por vostre amor,
Et meismement por ma douçor,
Vostre prière vos otri
Que li chetif aient merci,
Aient merci et suatume (salut)
Toz tens muis par costume,
De la nunne al samedi
Desi ke vienge le lunsdi.

Cette dernière partie, fait observer M. Tischendorf, est très courte; c'est comme un appendice de ce qui précède.

L'éditeur n'a fait qu'extraire quelques lignes des trois manuscrits anglais, vénitien, autrichien, et la langue de ces extraits lui suggère cette réflexion : *Dictio jam ad Græcitatem recentiorem deflectit; nec id librariis sed ipsi auctori deberi videtur : certe enim totum opus monachum mediæ ætatis prodit.* En effet, dans le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise της prend partout la place d'αὐτῆς, εἶναι se trouve pour εἶσι, πολλαῖς et ἀναρίθμοιταις (sic) pour πολλαὶ et ἀναρίθμητοι.

Rien de semblable dans notre manuscrit 390. La langue sans y être exempte de ces déviations grammaticales que le temps fit subir au grec (ἐπάνω αὐτούς - ὑπὲρ αὐτούς -) n'offre qu'une seule trace de la grécité moderne dans ces deux mots πύρινο ποταμὸ pour πύρινος ποταμός; encore est-ce plutôt la faute du copiste que de l'auteur. Le manuscrit est attribué par les auteurs du catalogue de notre grande bibliothèque au XVe siècle; le texte qui nous occupe est assurément fort antérieur à cette époque. Je n'hésiterais pas à faire remonter la composition de cette Apocalypse au moins au VIIIe ou au IXe siècle; en tout cas la rédaction que j'ai sous les yeux, sans croire qu'elle soit originale, diffère assez de celles que M. Tischendorf assigne au moyen âge pour qu'elle me paraisse venir de beaucoup plus haut. Il était difficile que des ouvrages de cette nature demeurassent dans une forme rigoureusement la même. L'idée une fois trouvée, chacun s'en servait à son gré selon l'intention présente qui le dirigeait. C'était un cadre commode où l'auteur insinuait les conseils, les reproches, les paroles d'édification que lui inspirait la nécessité du moment. C'est ainsi qu'au moyen âge toutes les nombreuses descentes aux enfers inventées par les moines avaient toujours,

au milieu d'incidents forcément semblables, quelques traits particuliers qui s'appliquaient d'une manière plus précise. C'est ainsi que Dante qui résume et éclipse toutes ces élucubrations monacales, se servait de cette machine commode pour satisfaire sa colère; c'est ainsi que, de nos jours même, Lamennais dans les *Paroles d'un croyant* foudroyait le Pape et les Rois.

Il n'est donc pas étonnant que notre texte offre des différences sensibles de rédaction avec les fragments trop courts cités par M. Tischendorf. Je dois me hâter de dire que ces différences sont tout à notre avantage. Il y a plus de correction dans le langage du numéro 390, moins de bizarrerie dans les titres glorieux accordés soit à la sainte Vierge, soit à saint Michel. Le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne fait invoquer par la Vierge Marie l'ange Gabriel pour la conduire à travers les séjours de la souffrance, notre version ne tombe pas dans cette erreur. Le moine qui l'a composée savait à merveille que saint Michel avait reçu l'héritage de Mercure Psychagogue; qu'on figurait l'archange avec une baguette comme Mercure Cyllénius; que son office était de recevoir l'âme au sortir du corps des mourants, de la conduire à travers l'espace jusqu'au trône de Dieu à qui il la présentait. Chez les Grecs modernes, saint Michel est encore le conducteur des âmes et celui qui précipite dans les abîmes les broucolacas dont les spectres hideux assiégent et tourmentent les pécheurs.

Quant à l'intention de l'auteur elle est manifeste. Plein de dévotion pour la sainte Vierge, il emploie sa plume à la glorifier. On sait que c'est à partir du Ve siècle, après le Concile d'Ephèse, tenu en 431, que les chrétiens ont commencé à représenter la Vierge non plus comme un personnage historique, mais comme un type sacré. Cette idée d'une Vierge-Mère, éclose dans l'Orient et proclamée, chose étrange et curieuse, dans une ville où

l'antiquité païenne avait honoré d'un culte spécial une vierge également sans tache, fit de rapides progrès dans l'Occident. «Le type caractérisant le mieux le christianisme du moyen âge, c'est Marie, la Vierge par excellence. Marie est devenue, à partir du IXe siècle, une véritable quatrième personne de la Trinité, une divinité-femme, comme Jésus-Christ était une divinité-homme; c'est le modèle de la beauté terrestre, la plus haute expression des créatures sorties de la main de Dieu, la reine des puissances célestes. Partout elle est représentée avec les insignes de la royauté. Encensée par les anges, elle est vêtue de magnifiques vêtements, et le Père Eternel lui pose sur la tête une triple couronne. Tout le Paradis retentit d'un concert de louanges en son honneur, et, appui perpétuel des pécheurs, elle leur sert d'intermédiaire auprès du Très-haut. Aussi partage-t-elle avec celui-ci le culte et les adorations des fidèles; la plupart des cathédrales lui sont consacrées, et tel est l'enthousiasme que son culte inspire, que des écrivains vont jusqu'à mettre sa protection à côté et même au-dessus de celle de Jésus-Christ lui-même. »

Presque tous ces traits rassemblés par M. Alfred Maury dans son *Essai sur les Légendes pieuses du moyen âge* (1) se retrouvent dans notre Apocalypse. La Vierge n'a point encore achevé sa carrière mortelle, les anges ne l'ont point emportée dans les Cieux, mais elle est déjà entourée de l'auréole divine. L'archange Saint Michel, les quatre cents anges qui la conduisent sur un char, sont pour elle remplis de la plus pieuse et de la plus tendre vénération. Elle est la splendeur du Père, elle est τὸ κέλευσμα du Saint-Esprit, l'habitation du Fils, elle est le fondement des dix cieux, elle est la créature la plus élevée devant le trône de Dieu. Bien

(1) P. 34.

plus encore : quoiqu'elle n'ait point quitté la terre, elle a sa place dans la Sainte Trinité et ceux qui ne croient ni au Père, ni au Fils, ni au Saint-Esprit, qui refusent de croire que Marie soit la mère de Jésus-Christ, sont punis du même supplice.

On voit aussi combien l'on se figurait puissante et irrésistible l'intercession de la sainte Vierge auprès de Dieu. En vain l'archange saint Michel et les anges avaient sept fois le jour et sept fois la nuit répandu leurs prières devant le Très-haut en faveur des coupables; la justice divine était demeurée inexorable. Mais quelques larmes de la sainte Vierge auront cette victorieuse efficacité. Ce triomphe d'une mère n'a rien qui surprenne ceux qui ont lu dans Gautier de Coinsy, moine du XIIe siècle, tant de légendes miraculeuses où la Vierge intervient et marque la force de son intercession, au risque de scandaliser des âmes plus sensibles au dictamen de la raison que dociles aux enseignements de la dévotion. On sait l'historiette de cette femme qui, pratiquant tous les jours la dévotion de saluer les images de la Vierge, vécut toute sa vie en péché mortel et fut pourtant sauvée, car notre Seigneur Jésus-Christ la fit ressusciter exprès. J'ai lu chez un prédicateur du moyen âge l'aventure à peu près semblable d'un moine. Chaque nuit, il quittait le couvent, non pour quelque œuvre pie; mais, en traversant le chœur de la chapelle, il n'avait jamais manqué de faire une dévote révérence à la Vierge. Il s'en trouva bien, car, ayant à passer un ruisseau qui avait débordé la veille, il s'y noya. Déjà les mauvais anges s'étaient emparés de son âme et la conduisaient en enfer; la Vierge intervint, réclama pour son serviteur et l'arracha à la damnation éternelle.

Le zèle de l'auteur à célébrer la Mère de Dieu ne lui fait pas oublier ses propres intérêts, ou du moins ceux

du corps dont il fait partie. On a remarqué sans doute que ces chrétiens qui restent dans leur lit le saint jour du Dimanche, dès que l'aube a paru sont condamnés à des supplices sans fin. Il en est de même des fidèles qui négligent de saluer les prêtres qui entrent dans les églises ou bien en sortent, parce qu'ils sont les messagers de Dieu. On ne pouvait pas assez fortement imprimer dans les esprits le respect dû au clergé.

A propos de l'Apocalypse de saint Paul, un des plus anciens ouvrages en ce genre, M. Constantin Tischendorf fait observer qu'il n'est peut-être pas de langue soit en Orient soit en Occident où l'on ne retrouve une version de cette vision miraculeuse; l'Arabe et le Syriaque ont servi aussi bien que le latin à la propagation de ces œuvres édifiantes. Les langues issues du latin, la langue d'oc et la langue d'oïl, nous offrent des exemples semblables. Dans le manuscrit d'Urfé, folio 134, verso, colonne 5, chapitre 963, je trouve, en provençal, une imitation de l'Apocalypse de l'apôtre ainsi annoncée : *Aiso es la revelatio que Dieu fe a sant Paul et a sant Miquel de las penas dels yferns.* Je me serais peut-être abstenu d'en parler ici, si, parmi beaucoup de détails directement traduits de l'Apocalypse de saint Paul éditée par M. Tischendorf, il ne se rencontrait des passages étrangers à ce texte et absolument semblables à quelques-uns de ceux que nous lisons dans la Vision de la sainte Vierge. Ainsi telle est cette particularité : *San Paul vi denan las penas d'ifern, albres de foc on vi los peccadors tormentatz e pendutz. En a quels albres li un pendia per los pes, els autres per las mas, els autres per las lengas, els autres per las aurelhas, els autres per los brasses. Et entorn los albres avia VII flamas ardens en diversas colors.*

Dans le texte provençal comme dans l'apocalypse de Marie, coule un fleuve épouvantable où maintes âmes

sont plongées, *las unas tro als ginhols, las autras tro las aurelias, las autras tro las Carias (?), las autras tro als sobresilhs....* ailleurs on retrouve les mêmes coupables ayant autour du cou des serpents de feu enlacés *e tenian en lors cols serpens e drago e foc.* Les mêmes supplices éternels sont également réservés à ceux *que non creyran Jhû Crist qui vengues en la verge sancta Maria.*

Ozanam dans son live *sur Dante et la Philosophie Catholique au XIIIe siècle*, donne une *Vision de Saint-Paul*, poème inédit du XIIIe siècle. Les vers français sont une reproduction exacte de la pièce provençale dont je viens de citer des extraits. Les mêmes détails s'y rencontrent ; je crois inutile d'en charger ici mon travail. Peut-être ai-je suffisamment fait comprendre par ces textes rapprochés les uns des autres, que les échos des moines du mont Athos sont parvenus jusqu'en France dans leur forme originale, et que les rapports de l'Occident avec la Grèce n'ont jamais été interrompus, même dans les siècles où l'on affirmait autrefois que la langue grecque était inconnue (1).

En terminant ses observations sur les trois manuscrits de l'Apocalypse de Marie, M. Constantin Tischendorf ajoute quelques détails sur un manuscrit grec que possède notre grande bibliothèque de Paris, c'est le

(1) « Au IXe siècle, Halitgaire, évêque de Cambrai en 817, a dû nous enrichir de plusieurs manuscrits grecs pendant son ambassade à Constantinople ; car il cite 24 auteurs ecclésiastiques des deux langues savantes dans une épître dédicatoire — Vers l'an 835, l'auteur de la *Vie de Saint Angésilde* rapporte que cet abbé avait donné à l'abbaye de Fontenelle 31 volumes, parmi lesquels on lit le titre de l'histoire par Josèphe, comme parmi les 49 qu'il avait donnés à une autre abbaye, on remarque l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, la chronique du même auteur, et le traité d'arithmétique de Cassiodore. L'abbé de Fontenelle faisait alors bâtir exprès une tour pour y garder ses livres avec plus de sûreté : *domum vero qua librorum copia conservaretur, quæ græce* πύργος *dicitur, ante refectorium collocavit, cujus tegulas clavis ferreis configi fecit.* Petit-Radel, *Recherches sur les bibliothèques*, pp. 60 et 62. »

n° 1631. « *Similis operis* dit-il, *posterior pars superest in codice Parisiensi* 1631, *sæculi fere decimi tertii.* » Cette énonciation pourrait donner lieu à une équivoque. On croirait que ce manuscrit contient aussi une Apocalypse de la Vierge. Je n'oserais dire que M. Tischendorf le pensât ; cependant, j'incline au fond à le croire. Il me semble avoir parcouru très-légèrement le texte, et ce pourrait bien être là une cause d'erreur. D'abord, il fait commencer le fragment qu'il cite, au verso d'un feuillet, tandis que le recto de ce même feuillet appartient à l'ouvrage qu'il examine. De cette manière, il introduit tout de suite la Vierge Marie ; nous la voyons dans son rôle de clémente intercession auprès de Dieu « ἡ δὲ ἁγία θεοτόκος παρακαλεῖ καὶ (δυσωπεῖ) τὸν θεὸν λέγουσα · ἐλέησον τὸν κόσμον σου καὶ μὴ ἀπολέσῃς τὰ ἔργα τῶν χειρῶν σου. » — Rien n'empêche de croire, si l'on se contente des extraits fort courts du savant éditeur, que la révélation ne soit faite à la Mère de Dieu, comme dans la précédente Apocalypse. Il n'en est absolument rien. En remontant, en effet, au recto du feuillet dont je parle, on voit le héros de cette Apocalypse, interroger l'ange qui le conduit, sur quatre femmes assises auprès du trône de Dieu : et l'ange lui répond : « l'une est la sainte Mère de Dieu. » Voilà donc Marie entrée dans la gloire éternelle, ayant la vision complète des choses et nullement obligée de recourir au ministère et aux révélations des anges. Du reste, deux passages seulement, mais décisifs, établissent le sexe du voyageur miraculeux : au recto du f° 2, il dit de lui-même καὶ θεωροῦντός μου ταῦτα ; au f° 10 verso, ἀτενίζοντός μου. Nous pourrions donc bien avoir ici une version de la révélation de Saint Paul.

Je ne dirai rien des différents spectacles qui passent sous les yeux du mystérieux personnage ; ce sont à peu près les mêmes qu'on rencontre partout. Je ne m'arrêterai que sur quelques observations particulières à ce

texte. J'y remarque d'abord un goût singulier d'allégorie. Il y a là comme un prélude aux jeux d'esprit, dont le *Roman de la Rose* continuera trop longtemps l'usage. Ainsi, l'on voit figurer sur les degrés du trône de Dieu ces personnifications étranges : Le mercredi saint, Ἡ ἁγία Τετράδη, la sainte *Parasceve* ou vendredi saint, Ἡ ἁγία Παρασκεβὴ (παρασκευή) et la sainte journée du Seigneur ou dimanche Ἡ ἁγία Κυριακή.

Ces personnages qui doivent leur naissance à la subtilité d'esprit propre aux byzantins, ne sont point enflammés du feu de la charité. Ils respirent la colère monacale et une implacable haine contre les hérétiques. « Submerge les hérétiques, ô Seigneur, dit le dimanche ; nous ne pouvons supporter davantage leurs honteuses actions. Voilà qu'à partir de la neuvième heure du sabbat jusqu'à la seconde du jour suivant, leurs enfants travaillent sans respecter le jour de ta résurrection ; ils allument leurs fours, ils vont dans leurs voies et font d'autres ouvrages des mains. Submerge-les, Seigneur, dans les flots de la mer. » Et une voix répondant à leur appel, maudit cette gent odieuse. De leur côté, le mercredi saint et la sainte Parascevé réclament les mêmes supplices contre les hérétiques qui mangent de la viande et du fromage pendant ces jours profanés par leur gourmandise. Et la même voix terrible les condamne et les maudit. Heureusement, la Sainte Vierge arrête l'effet de ces plaintes et de ces menaces : mais la colère de Dieu n'est que suspendue sur ces têtes coupables.

Un autre caractère de ce fragment, c'est l'ardeur des invectives contre les membres du clergé qui, à tous les degrés, manquent à leurs devoirs. Au plus profond des enfers, dans les flammes les plus dévorantes, l'auteur a placé les prêtres bigames, les abbés fastueux, les prêtres qui traînent les fidèles devant les tribunaux, ceux qui voient leur femme les dimanches et les jours de grande

fête, ceux qui ont des femmes cachées, qui reçoivent des présents, embrassent de nouvelles doctrines, vivent dans la débauche. Les abbés ont aussi leur part dans cette virulente satire ; on voit en effet dans les flammes des abbés brigands, avares, ivrognes, d'autres simplement enjoués. Les abbesses ne sont pas épargnées davantage. L'enfer recèle et punit les abbesses qui n'honorent point leurs abbés, celles qui s'abandonnent à une vie impudique, à l'ivrognerie, celles aussi qui sont bigames (1).

Jusque dans le paradis, le satirique poursuit les membres du clergé de ses censures. Il y voit en effet des évêques qui n'y ont pas de trône, des prêtres qui n'y ont point d'étoles : ils ont été appelés et n'ont pas été élus, ils expient les désordres de leurs femmes sur la terre. Il eût été plus piquant, mais moins juste, peut-être, d'exclure les évêques du paradis, comme on disait au XVIIe siècle à une provinciale admirant une cérémonie religieuse où huit évêques officiaient, et s'écriant dans sa naïveté : « N'est-ce point ici le paradis? — Non, il n'y a point tant d'évêques. »

Un pareil ouvrage donne à celui qui le compose une juridiction absolue sur tous les ordres de la société, les rois eux-mêmes ne peuvent y échapper, et l'écrivain qui a composé la révélation qui nous occupe n'a pas épargné les souverains de Constantinople. Il voit, en effet, dans le ciel, un trône vide ; derrière, se tient un ange redoutable. Il apprend de lui que ce trône est celui de Jean Tzimiscès, le meurtrier de Nicéphore Phocas. Par une imagination vraiment saisissante, le satirique prête la parole à l'empereur assassiné, et on l'entend s'adresser à son meurtrier : « Seigneur Jean, pourquoi m'as-tu fait périr dans un meurtre injuste? Ne savais-tu pas

(1) C'est-à-dire, probablement celles qui se remarient.

que nous avions mis nos mains l'une dans l'autre dans Sainte Sophie; que nous nous étions promis la paix l'un à l'autre? Tu n'as point observé nos conventions, et maintenant tu jouis de ton crime. » A ces paroles, Tzimiscès ne répond que par des gémissements et des cris de douleur. « Hélas, malheur à moi! »

Voilà, je crois, une scène qui relève avec bonheur cette élucubration monacale. Dans un état comme celui de Constantinople, où les princes mouraient si souvent victimes de menées odieuses et d'assassinats que la débauche et la perfidie provoquaient, il était bon qu'une voix vengeresse s'élevât en faveur de la justice et du droit. Il faut savoir gré à cet écrivain, ridicule lorsqu'il appelle la colère de Dieu sur les impies qui mangent de la viande et du fromage aux jours interdits, de s'élever au-dessus des préoccupations puériles des cloîtres, pour réclamer au nom de la conscience humaine, et placer au milieu des supplices éternels de l'enfer celui qui a joui un instant sur la terre du fruit de son crime et succédé sur le trône à la victime de son ambition.

Disons aussi à l'honneur du clergé de Constantinople que Nicéphore Phocas n'eut pas seulement, dans un récit de pure imagination, un vengeur de sa mort. Quoique ses ordonnances eussent soulevé contre lui le mécontentement des moines, en mettant des limites aux donations religieuses, le vieux patriarche Polyeucte refusa d'admettre dans Sainte Sophie l'assassin Tzimiscès, lorsque, quelques jours seulement après le meurtre, il voulut s'y faire couronner encore tout couvert du sang de son ami et de son parent. Toutefois Polyeucte céda quand le prince eut déclaré par un mensonge qu'il n'avait pris aucune part au crime; et la protestation du moine écrivain demeure seule ineffaçable et terrible encore.

C'était dans la nuit du 10 décembre 969, que Nicé-

phore Phocas avait été égorgé. Tzimiscès mourut empoisonné le 10 janvier 976, c'est donc aux dernières années du Xe siècle que fut composé cet ouvrage. Cette date précise qui n'est pas un des moindres titres de ce manuscrit à notre intérêt, m'a servi à classer comme je l'ai fait plus haut la révélation de la Vierge vers le VIIIe siècle. Le style de la première Apocalypse est d'une date beaucoup plus ancienne que celui du manuscrit 1631. Ce dernier, en effet, nous offre l'usage, non pas constant, mais régulier déjà, des formes qui prévaudront plus tard dans la langue moderne. On y lit χείρας μας ἐθήκαμεν — γράφουν τὴν ἁμαρτίαν — καλά εἶσαι.

Voilà ce que j'ai cru devoir ajouter aux observations beaucoup trop sommaires de M. Constantin Tischendorf sur notre manuscrit grec 1631. J'ai pensé qu'il n'était pas inutile de faire mieux ressortir ce qu'il contient d'intéressant au point de vue historique. Quant au manuscrit 390, il est bon que l'on sache qu'il nous conserve un texte inconnu jusque là, et qu'il nous dispenserait désormais, si la chose en valait la peine, d'envier à Oxford, à Venise et à Vienne la possession d'une *Apocalypse de Marie* (1).

(1) Il faut lire dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, année 1871, *les Supplices de l'enfer d'après les peintures byzantines*, par M. Léon Heuzey, de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres :* j'en rapporterai ici les premières lignes : « J'avais écouté avec un intérêt particulier, dans la séance du 5 janvier, la lecture de M. Gidel, sur les *Descriptions apocalyptiques de l'enfer, chez les grecs du moyen âge*. Je me rappelais, en effet, avoir relevé curieusement sur les murs de quelques vieilles églises grecques, des peintures qui reproduisaient avec des détails presque identiques, le tableau des différentes catégories de damnés et toute la série des tourments qui leur sont infligés par la justice divine. Sur beaucoup de points, la description peinte peut même servir à combler les lacunes ou à réparer les omissions des manuscrits étudiés par M. Gidel. »

LA LÉGENDE D'ARISTOTE

AU MOYEN AGE.

On a fait de très-savants ouvrages sur Aristote, précepteur d'Alexandre le Grand. Il était naturel qu'on voulût savoir, s'il était possible, par quels principes l'illustre philosophe avait formé son illustre élève. On n'a pu recueillir sur ce point que des renseignements très-rares et des notions peu précises. Plus le problème était difficile, plus l'érudition devait s'appliquer à en donner une solution. Un peu d'opiniâtreté sied bien à la science : elle a même parfois ses témérités, en Allemagne surtout. Dans ce pays, on ne se résigne pas assez à ignorer, dit M. Egger. « On est souvent effrayé, ajoute le judicieux et éminent critique, de ce qu'elle entasse de volumes sur des sujets qui comportent à peine quelques pages d'assertions ou de conjectures discrètes. En ce qui concerne les rapports d'Alexandre et d'Aristote, la déclamation sophistique et la légende avaient, dès l'antiquité, trop complaisamment élargi le champ de l'histoire; chez les modernes, l'abus des conjectures aventureuses n'aura pas moins fait pour nous égarer (1). »

(1) Voir les *Mémoires de littérature ancienne*, XVIII, *Aristote considéré comme précepteur d'Alexandre le Grand*, où l'auteur apprécie l'ouvrage de M. Geier : *Alexandri Magni historiarum scriptores ætate suppares. Vitas enarravit, librorum fragmenta collegit, disposuit, commentariis et prolegomenis illustravit R. Geier*, Lipsiæ, 1834, in-8.

Ce n'est pas un travail de ce genre que j'entreprends ici. Je veux suivre, non plus dans l'antiquité, mais dans les temps à moitié obscurs du moyen âge, l'idée qu'on s'est faite d'Aristote. Il ne s'agit plus de l'opinion des anciens sur cet homme, plus grand par sa science que par l'honneur qu'il eut d'élever un prince. Je voudrais rassembler dans cet essai les textes des ouvrages populaires soit en grec, soit en français, où Alexandre et son maître ont une mention. Il peut y avoir, il me semble, quelque intérêt à se donner le spectacle d'une vérité historique qui s'altère par l'ignorance; à suivre le progrès d'une légende à travers les âges où l'imagination du vulgaire, et même celle des savants, brode mille capricieux détails sur un fond dont la solidité s'use et se détruit chaque jour davantage. Les créations de l'ignorance sont, au même titre que celles de la science, dignes de l'attention de quiconque veut connaître les lois mystérieuses de l'esprit humain.

A le bien prendre, la légende a commencé de bonne heure pour Aristote comme pour Alexandre son élève; il y a des fables dans sa biographie rédigée par Diogène de Laërte, il y en a dans celle des anonymes. Les ouvrages apocryphes, mis sous le nom du Stagirite, n'étaient pas faits davantage pour dissiper les obscurités qui entourent certaines circonstances de sa vie (1).

Toutefois le premier ouvrage qui commence la liste des compositions légendaires que nous avons en vue

(1) Parmi les nombreux biographes d'Aristote dans l'antiquité on cite: Hermippe, de Smyrne; Timothée, d'Athènes; Démétrius, de Magnésie; le Pseudo-Aristippe; Apollodore, d'Athènes; Eumélos; Favorin; Aristoxène, de Tarente; Apellicon, de Téos; Sotion; Aristoclès, de Messène; Damascius; Andronic, de Rhodes; Ptolémée Philadelphe. De tous ces écrits il ne reste que cinq biographies d'Aristote, celles de Diogène de Laërte, de Denys d'Halicarnasse, dans sa première lettre à Amméus, du Pseudo-Ammonius, d'Hésychius de Milet, et d'un anonyme. L'article de Suidas a été pris en partie mot pour mot de la biographie de l'anonyme. (Voir l'*Histoire de l'ancienne littérature grecque*, de Donaldson, traduite en grec par M. J.-N. Valettas, t. I, p. 162).

est le Pseudo-Callisthène. On peut l'attribuer au cinquième siècle après J.-C. La méthode scientifique n'est déjà plus en usage. Le conte commence à s'établir à la place de l'histoire. Les anciennes merveilles des premiers récits, suffisamment fabuleux pourtant, n'ont plus assez d'attraits pour des esprits amoureux du gigantesque et de l'invraisemblable. L'âge moderne est entré dans les régions du monde enchanté. Les lignes des tableaux de l'histoire se confondent et s'obscurcissent; le faux devient la pâture de ce qui reste encore de lecteurs. Des charlatans et des faussaires se multiplient pour satisfaire ces goûts dépravés, symptômes d'un temps où il n'y a plus qu'illusions et rêveries.

On ne saurait comparer, après la chute de Rome, l'état de l'Europe occidentale à celui de l'empire grec. Pendant tout le moyen âge, l'oubli des monuments de l'antiquité n'est jamais descendu aussi bas dans la société hellénique que dans les pays latins. Constantinople apparaît aux contemporains de Charlemagne comme une cité toute étincelante de l'éclat des lettres et des beaux-arts. La science a des sanctuaires où elle se conserve assez pure encore; elle a des adeptes qui n'en laissent pas dépérir le culte; cela est vrai, et cela durera jusqu'à la date fatale de 1453. Mais cependant, dès le cinquième siècle, qui voudrait méconnaître l'abaissement du genre historique? Il n'a plus la sévérité que lui avaient donnée les plus grands génies de la Grèce. Le goût du mensonge, qui fut toujours si difficilement réprimé chez les Hellènes, même aux plus beaux siècles de leur histoire, déborde à ce moment et couvre tout d'un lustre faux, mais agréable aux amateurs d'enluminures.

Je n'ai pas à revenir sur tout ce qu'on a dit du Pseudo-Callisthène [1]. J'entre dans mon sujet, et je

[1] Il y aurait à faire un travail critique sur ce roman où s'amalgament

cherche dans ce roman les passages qui concernent le précepteur d'Alexandre le Grand. L'enfant royal est né. Philippe, qui s'est résigné à l'accepter pour le sien, l'entoure aussitôt de gouverneurs et de maîtres. Il lui fait, comme on le dit des princes, une maison. Laniké, sœur de Mélas, est sa nourrice; son gouverneur, Léonidas; son maître de littérature, Polynice; de musique, Leucippe. Ménéclès lui enseignera la géométrie, Anaximène la rhétorique, Aristote la philosophie (1).

Nous le voyons bientôt aux mains d'Aristote tout seul. Cependant il n'est pas l'unique élève du philosophe; d'autres enfants partagent ses études. Ce sont des fils de rois que la réputation du maître a sans doute attirés auprès de lui. Pour éprouver leur esprit en même temps que leur cœur, le philosophe s'avise un jour de les interroger à tour de rôle sur cette question délicate: « Quand vous aurez hérité du trône de votre père, que me donnerez-vous, à moi, votre maître? » L'un répond: « Vous vivrez avec moi, vous partagerez mon pouvoir; je vous rendrai glorieux entre tous. » Un autre: « Vous serez mon ministre, mon conseiller dans toutes les questions. » Il en vient à Alexandre, et celui-ci lui répond d'un esprit fort avisé: « Vous m'interrogez sur ce que je ferai. Personne n'est maître de l'avenir; mais je vous donnerai tout ce que l'heure présente me permettra de vous donner. » Aristote se montra charmé de ce sens profond; il s'écria avec

des compositions venues de pays différents et imaginées à des époques très différentes. Je renvoie le lecteur à un article du journal *Of the American Oriental Society. fourth vol., n. 11*, dont je dois connaissance à notre savant confrère M. Carrière, de l'Ecole des langues orientales: *Notice of a life of Alexander the Great translated from the syriac, by Rev. Dr. Justin Perkins, missionary of the American among the nestorians with extracts from the same, by Theodore Woolsey...* Voir aussi Guillaume Favre, *Recherches sur les histoires fabuleuses d'Alexandre le Grand*, 1829-1830, Genève; et la Thèse de M. Talbot.

(1) L. I, c. XIII.

bonheur : « Très-bien, prince du monde, vous serez un grand roi ! »

La version latine du Pseudo-Callisthène s'écarte ici du texte grec pour rapporter quelques détails plus intimes sur cette *nourriture* d'Alexandre par Aristote. L'auteur se figure Alexandre éloigné de ses parents, vivant avec Aristote et sa maison, loin des regards paternels. Zeuxis, un de ses officiers, fait au roi et à la reine un rapport secret sur les dépenses de leur fils. Il les trouve exagérées, et la famille royale s'empresse d'en avertir Aristote; non sans un léger blâme, quelque voilé qu'il soit, pour le précepteur du prince peu soucieux d'économie. Aristote s'empresse de se justifier. Il répond « que son élève ne fait rien qui ne soit digne de lui-même, digne de son maître. » Il propose qu'on mette à l'épreuve le caractère de son pupille, et qu'on s'assure en même temps des progrès qu'il a faits dans la science. Puis il dit à Alexandre : « Votre père et votre mère se plaignent, en m'écrivant, de la façon un peu légère dont vous dépensez ce qu'ils vous envoient pour votre entretien. Je ne crois pas cependant que vous fassiez rien qui ne soit bienséant et pour vous et pour vos parents. — Vous savez, reprit Alexandre, que la pension de ma famille ne répond pas à la dignité de leur rang non plus qu'à celle du mien... » L'auteur de ce récit prétend qu'il subsiste une lettre de Philippe et d'Olympias à leur fils, pour lui recommander l'économie dans la dépense et pour l'engager à rester digne du bon témoignage qu'Aristote rend de sa conduite. L'on possède aussi, suivant lui, la lettre d'Alexandre à ses parents. Il leur avoue sans détour qu'ils ne lui font pas une pension qui réponde à leur fortune et à leur rang; « quant à lui, il dépensera ce qu'on lui donnera avec la largesse qui sied à un prince; il ne démentira point par sa conduite les bons témoignages

d'Aristote; du reste, au lieu d'écouter les rapports des étrangers, on eût mieux fait de s'adresser à lui. »

Ces détails domestiques, dont la petitesse s'accorde mal avec la gravité de l'histoire, semblent reproduire une anecdote qu'on lit dans les biographies d'Alexandre. Le jeune prince, dans un sacrifice, jetait à pleines mains l'encens sur les brasiers; son gouverneur lui reprochait cette prodigalité; il lui répondait qu'il serait maître un jour des pays qui produisent l'encens, et qu'il se payerait alors de ses avances. Le ton de Julius Valérius a baissé. C'est le ménage d'un petit bourgeois plutôt que la magnificence d'un roi que le narrateur s'est plu à nous montrer. On dirait déjà quelqu'un de ces étudiants du treizième siècle, dont Jacques de Vitry rapporte les écarts de jeunesse dans Paris, ou l'écolier même de Rabelais « prestolant les tabellaires venant des lares patriotiques, parce que la pécune manque en ses marsupies. » Nous retrouverons cette petite aventure de l'éducation d'Alexandre dans le poëme de Lambert Li Cors. Il ne pouvait manquer de la reproduire d'après Valérius, car il y voyait la preuve qu'Alexandre possédait dès sa jeunesse une vertu vraiment royale, la *largesse à dépendre*.

Après ces premières années d'éducation philosophique, le Pseudo-Callisthène ne parle plus d'Aristote. Alexandre est entré dans la carrière militaire. Le romancier se plaît à le conduire dans les divers pays illustrés par sa valeur ou par sa clémence. Ce n'est qu'au chapitre XXIII du livre second que reparaît le souvenir du précepteur d'Alexandre.

L'historien suppose qu'après la défaite de Darius, le prince macédonien écrit à sa mère Olympias et à son vénéré maître une lettre où il les instruit de ses succès sur le monarque persan. « Il leur apprend par quel procédé il a mis en fuite l'armée de ses ennemis. En

attachant aux cornes d'un grand nombre de chèvres des flambeaux allumés, il a fait croire aux Perses que ses troupes étaient plus nombreuses qu'elles n'étaient en réalité[1]. La ville d'Egées, fondée dans le golfe d'Issus, perpétuera à jamais le souvenir de cet heureux stratagème. » Cette lettre, réduite à ces simples renseignements, est tout à fait dépourvue d'intérêt. Il est à croire qu'elle a d'abord été conçue avec cette sécheresse. C'est ainsi que la donne celui des manuscrits qui semble le plus ancien. Un troisième exemplaire du récit de Callisthène a joint à cette lettre la suite des merveilles incroyables dont Alexandre et son armée avaient été les témoins dans les Indes. On peut faire remonter les plus anciennes rédactions de cette lettre aux premiers siècles de notre ère. Peut-être n'a-t-elle été alors qu'une imitation de ces nombreux billets qu'Alexandre n'avait pu manquer d'écrire souvent à sa mère ainsi qu'à son maître, mais dont les traces avaient disparu de fort bonne heure. Plus tard, l'esprit du merveilleux étendit cette prétendue lettre, en y ajoutant les fables de l'Inde.

Voilà, j'imagine, l'obscurité et l'ignorance allant croissant, à quoi se réduisent les traditions, apocryphes toutefois, qui attribuaient à Aristote la composition de divers ouvrages utiles à l'instruction et aux mœurs de son élève. Il ne s'agit plus désormais de cette lettre d'Alexandre écrite du fond de l'Asie à son maître, pour lui reprocher d'avoir publié ses leçons, ni de la réponse d'Aristote donnant à son élève la satisfaction de s'entendre assurer que ses leçons n'en sont pas moins secrètes, « car elles n'ont de sens que pour ceux qui les ont écoutées [2]. »

(1) Il paraît, suivant une assertion de M. Heuzey, que ce souvenir vit encore dans la Grèce, et fait l'objet d'une légende populaire.

(2) Aul. Gel. *Noct. Attiq.*, XX, 5.

Ces inventions, dignes d'un temps où l'histoire et la vraisemblance gardaient encore un certain empire, jusque dans les compositions romanesques, ont fait place à d'autres fables moins sérieuses et de moindre valeur. Nous descendons à un étage inférieur de la pensée humaine; les faits s'avilissent avec l'abaissement de l'érudition et du savoir. Nous touchons aux confins d'un monde où tout est trouble; on n'écrit plus que pour des imaginations médiocres : il faut se conformer à leur médiocrité.

Il était naturel qu'élevé par Aristote, Alexandre eût pris un goût très-vif pour les études scientifiques, et que, dans ses expéditions lointaines en des pays inconnus, il songeât à son maître et lui fournît les moyens d'augmenter les trésors de ses connaissances. La légende devait s'exercer là-dessus. C'est à ces dispositions de l'esprit grec qu'il faut attribuer plus d'un récit exagéré. Athénée n'hésite pas (1) à assurer qu'Alexandre paya « au Stagirite huit cents talents, c'est-à-dire environ quatre millions et demi de notre monnaie, pour le traité des animaux (2). »

Pline n'avait pas été moins crédule, lorsqu'il avait écrit : « Alexandre le Grand, brûlant de connaître l'histoire des animaux, remit le soin de faire un travail sur ce sujet à Aristote, éminent en tout genre de sciences, et il soumit à ses ordres, en Grèce et en Asie, quelques milliers d'hommes qui vivaient de la chasse et de la pêche, et qui soignaient des viviers, des bestiaux, des ruches, des piscines et des volières, afin qu'aucune créature ne lui échappât. En interrogeant ces hommes, Aristote composa environ cinquante volumes sur les animaux (3). »

(1) IX Deipnosoph.
(2) M. Egger, *l. c*, p. 455.
(3) *Hist. nat.*, III; cf. 112, et XIX des observations semblables. M. Egger, 444.

On peut trouver l'écho affaibli de ces légendes, encore judicieuses, dans la lettre d'Alexandre à Aristote, insérée par le Pseudo-Callisthène au chapitre XVIIe du livre III. C'est un amas de fables; partout des prodiges et des monstres. Les animaux y dépassent toute proportion naturelle; les hommes y vivent d'une manière invraisemblable; les eaux y ont des propriétés étranges, les arbres y rendent des oracles. Il sort de la mer des êtres gigantesques, la terre produit des roseaux énormes, les astres y sont sujets à des éclipses surprenantes, les fleuves y roulent des eaux plus amères que l'ellébore. Toutes les lois du monde ordinaire y sont renversées. La nature travaille dans ces régions sur un plan insensé. Des sangliers plus grands que des lions ont des défenses d'une coudée de long. Certains animaux confondent en eux la nature du taureau et celle de l'éléphant. Les hommes eux-mêmes ont six mains, des pieds étranges dont la forme bizarre se devine à peine à travers les altérations d'un texte où la langue prend à son tour les libertés les plus inattendues dans la composition des mots. Le vent renverse les tentes et les abris, couche à terre des files entières de soldats.

Alexandre arrive à des villes où nul étranger n'a jamais mis le pied. Pour comble de merveilles, on lui montre des arbres dont la forme rappelle celle des cyprès; ils sont doués du langage humain. Ils parlent trois fois le jour : au lever du soleil, à midi, le soir. Ce sont ces arbres qui prédisent à Alexandre l'heure prochaine de sa mort dans Babylone.

Telle est la substance de cette nouvelle lettre envoyée à Aristote. On peut, en prenant Arrien, dans son histoire de l'Inde, retrouver les premières esquisses de ces tableaux d'une fantaisie déréglée. En faisant voyager Néarque à travers l'Inde, l'historien consigne

dans son journal une quantité de faits sur les serpents, les baleines, les fourmis, les perroquets, les fleuves que Pline, que Strabon, que Pomponius Méla, que Solin, ont acceptés avec trop de confiance, sans prévoir qu'il viendrait un temps où l'on renchérirait encore sur ces histoires fabuleuses. Il est vrai que le Pseudo-Callisthène enlevait à ceux qui le suivraient toute possibilité de le dépasser dans l'invraisemblable ou dans l'absurde. Mais il leur laissait toute liberté de le copier. Pas un ne s'en est fait faute. Ils célébreront, tous à la suite, les faits de cet *Alexandre ki fu*

> Rois et bon clers de grant vertu
> Ki s'en ala par mainte terre
> Plus pour cerkier et por enquerre...

Ils se donneront bien garde d'oublier de parler *de Ynde et de ses coses, de ses diversités, des serpents de l'Inde et des arbres fés qui parlèrent à Alixandre* (1). En donnant au roi macédonien cette vaste curiosité, en lui attribuant ce titre de *bons clers*, on se plaisait à reconnaître les effets de sa première éducation. Il devait cet amour de la science au précepteur que Dante appelait avec respect « le maître de ceux qui savent, *il maestro di coloro chi sanno* ».

Il était juste qu'Aristote écrivît lui-même à son élève. La narration latine attribuée à Valérius nous transmet une de ces lettres : c'est une suite de pompeux éloges adressés à ce victorieux, qui a triomphé non-seulement des hommes, mais encore de toutes les difficultés que le ciel opposait à ses efforts. Il lui applique le vers dans lequel Homère désigne Ulysse comme ayant vu les mœurs et les villes de beaucoup d'hommes; il le félicite, en citant un autre vers d'Homère, d'avoir

(1) L'Image du Monde, ms. n° 7595.

porté ses armes et sa puissance de l'endroit où le soleil se lève jusqu'à celui où il plonge dans l'onde sa tête étincelante.

Voilà ce qu'était devenue, vers la fin du quatrième siècle ou vers le commencement du cinquième après Jésus-Christ, la figure du grand philosophe grec. Elle conserve encore quelque chose de la gravité que l'histoire est disposée à lui accorder. Cependant on ne peut nier que le précepteur d'Alexandre ne joue un rôle plus modeste et plus petit qu'il ne convient à sa réputation et à la valeur de son génie. C'est se faire une bien pauvre idée de sa science que de lui envoyer du fond de l'Inde des renseignements si menteurs, des contes si fabuleux sur des merveilles impossibles et contraires à la nature. Néanmoins la conception du Pseudo-Callisthène s'accommodait si bien à la faiblesse des esprits, que ses récits dépourvus de sens, mais embellis d'un faux lustre d'extravagance, ont eu le plus grand succès. Traduits du grec en latin, ils ont suscité dans la littérature française des épopées célèbres, et contribué à répandre parmi le peuple de nouvelles erreurs sur le génie d'Aristote, erreurs dont les savants mêmes ne se sont pas toujours préservés.

Avant d'aborder cette autre partie de mon étude, je dois m'arrêter quelque temps sur des compositions en grec vulgaire, qui ne sont qu'un remaniement du Pseudo-Callisthène. J'en ai trois sous les yeux : deux sont en prose ; la troisième est en vers rimés ; les unes et les autres sont anonymes. On attribue pourtant à Démétrios Zénos la traduction rimée. La première édition s'annonce sous ce titre : Διήγησις Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος, περιέχουσα τὸν βίον αὐτοῦ, τοὺς πολέμους, τὰς ἀνδραγαθίας, τὰ κατορθώματα, τοὺς τόπους ὁποῦ περιώδευσε, ὁμοῦ δὲ καὶ τὸν θάνατον αὐτοῦ, καὶ ἄλλα πλεῖστα πάνυ περίεργα καὶ ὡραῖα. Νεωστὶ τυπωθεῖσα καὶ ἐπιμελῶς διορθωθεῖσα. Venise,

1780. La seconde, imprimée à Venise en 1866, n'est que la reproduction de la première, avec une disposition nouvelle des sections ou chapitres, et des corrections faites au texte de 1780.

Dans ces deux éditions, nous retrouvons la version du Pseudo-Callisthène écrite en langue romaïque, pour un peuple qui a perdu les traditions du langage littéral. C'est une sorte de contrefaçon vulgaire d'un roman qui rappelle la rédaction des Quatre fils Aymon et même des poëmes sur Alexandre, dont la bibliothèque bleue de la veuve Oudot a fourni si longtemps nos campagnes et nos provinces. On peut donc s'attendre à voir dans ces récits se transformer encore le caractère d'Aristote et l'idée de ses rapports avec le fils de Philippe.

Et d'abord, il n'est plus question d'aucun des maîtres d'Alexandre dont l'histoire, même fabuleuse de Callisthène, nous avait conservé les noms. Aristote est seul chargé du soin de cette éducation; pourtant, il aura comme collaborateur, pour l'étude de l'astronomie, ce singulier personnage, Nectanébo, roi détrôné d'Egypte, magicien artificieux, que le Pseudo-Callisthène nous a fait connaître. Aristote enseigne les lettres. En peu d'années son disciple apprend la grammaire, la rhétorique, la philosophie, et fait dans ces sciences de rapides progrès. L'idée d'une éducation particulière et royale s'efface dans ce pauvre récit. L'auteur n'imagine plus qu'une école ordinaire où sont réunis, sans distinction et sans choix, des enfants de tous les rangs. Ces condisciples d'Alexandre admirent sa facilité à s'instruire, portent envie à ses progrès et tâchent de les égaler. Quand le goût fut venu au jeune prince d'apprendre l'astronomie, Aristote dut partager la journée avec Nectanébo. La matinée lui appartenait, le soir fut pour l'Egyptien : Ἀπὸ δὲ ταχύ ἕως τὸ γεῦμα ἐπήγαινεν εἰς τὸν πονηρὸν Νεκτανεβόν.

L'épreuve qu'Aristote a fait subir à l'esprit d'Alexandre, pour s'assurer de la solidité de son jugement et de la bonté de son cœur, est singulièrement travestie dans le roman populaire; il en est de même des combats ou déjà s'annonçait la vaillance du futur conquérant du monde. Nous n'en voyons plus ici qu'un misérable tableau. Un jour, est-il dit, Aristote réunit tous les enfants de son école ayant le même âge; il les partage en deux groupes, arme chacun de ceux qui le composent d'un bâton. D'un côté Alexandre commande, de l'autre c'est Ptolémée. Aristote donne le signal. Le combat s'engage; le fils de Philippe s'élance au milieu des rangs ennemis, et, en moins de rien, il a remporté sur eux sa première victoire. Le Stagirite y voit le présage de beaucoup d'autres; il en augure la future grandeur de son élève. Il n'est pas moins satisfait de la réponse d'Alexandre, qui n'a pas ici la même prudence que dans le Pseudo-Callisthène, mais promet plus naïvement au philosophe un avenir plein de magnificence et de grandeur, si jamais son disciple arrive au trône : Διδάσκαλε, ἀνίσως γένῃ αὐτὸ ὁποῦ λέγεις, καὶ γίνω αὐτοκράτωρ τοῦ κόσμου ὅλου, ἐσένα θέλω σὲ κάμει μέγαν ἄνθρωπον, νὰ ἦσαι πάντα μετ' ἐμένα. Καὶ ὁ Ἀριστοτέλης τοῦ εἶπε. Χαῖρε λοιπὸν Ἀλέξανδρε Αὐτοκράτωρ, ὅτι εἰς ἐσένα θέλει ἔλθει τὸ βασίλειον νὰ ἐξουσιάσῃς ὅλον τὸν κόσμον (1). La conception et la langue ont marché du même pas, et sont l'une et l'autre descendues, on le voit, assez bas.

Aristote ne paraît plus dans la narration que sur les bords du fleuve Kassandra, en Macédoine. Il vient avec Olympias rendre hommage au guerrier victorieux, dont il reçoit de magnifiques présents.

Une particularité de cette version, c'est qu'au lieu d'une lettre à Aristote, comme dans le Pseudo-Callis-

(1) P. 16.

thène, l'auteur, pour marquer les rapports qui n'ont cessé d'exister entre le maître et l'élève, imagine de faire entreprendre à Aristote le voyage de Babylone. Alexandre est dans cette ville, entouré de toute la pompe orientale. Il a une cour de princes et de rois. Il en est venu du levant et du couchant, du nord et du midi, de la terre ferme et des îles de la mer ; tous lui ont apporté le tribut de plusieurs années. C'est au milieu de ce somptueux appareil que paraît Aristote. Il est envoyé près du roi par Olympias. A sa vue Alexandre se réjouit, il l'embrasse. « Tu as bien fait de venir à moi, tête précieuse, toi qui brilles ainsi que le soleil au milieu de tous les Grecs. » Redoublant de tendresse, il lui donne les noms que l'affection la plus vive lui suggère ; il l'accable de questions ; il lui fait les récits de ses courses qui l'ont porté jusqu'au Paradis. Aristote félicite son élève. Il le salue roi du monde. Il lui assure que la joie règne dans l'univers, ainsi que la paix, grâce à ses conquêtes et à son empire. « Ta mère, lui dit-il, est pleine de bonheur au récit de tes vaillants exploits ; mais elle voudrait bien te revoir, elle voudrait bien voir Roxandre, ton épouse. »

Alexandre, au souvenir d'Olympias, verse des larmes ; il s'afflige du chagrin qu'elle ressent.

Cependant, le festin commence : Aristote y prend place à côté du roi. « Τὴν ἄλλην ἡμέραν ἔδωκεν ὁ Ἀλέξανδρος συμπόσια πολλὰ εἰς τοὺς βασιλεῖς καὶ αὐθεντάδες, ὁποῦ ἦσαν μαζῆ του, καὶ εἰς ὅλα τὰ φουσάτα του. Ἦλθαν καὶ ἀπὸ τὸν τόπον τῆς ἀνατολῆς καὶ τῆς δύσεως, ἀπὸ τοῦ βορέως τὰ μέρη, καὶ τοῦ νότου, καὶ ἀπὸ τὰ νησία τῆς θαλάσσης, ὅλοι οἱ αὐθεντάδες, φέροντες πολλῶν χρόνων χαράτζιον, μὲ δῶρα πολλά. Ἦλθε καὶ ὁ Ἀριστοτέλης ὁ διδάσκαλός του ἀπὸ τὴν μητέρα του τὴν Ὀλυμπιάδα. Ὅταν τὸν εἶδεν ὁ Ἀλέξανδρος, ἐχάρη, ἐφίλησέ τον, καὶ εἶπε · Καλῶς μᾶς ἦλθες πολύτιμον

κεφάλι, ὁποῦ λάμπεις ὡσὰν ὁ Ἥλιος ἀνάμεσα εἰς τοὺς Ἕλληνας... » (1)

Le philosophe s'étonne que son élève ait pu accomplir des exploits tels qu'il n'y en eut jamais de pareils, qu'il n'y en aura jamais de semblables au monde. Alexandre explique ainsi tous ses succès : « J'ai quatre avantages : un bel accueil, de la franchise, je me conduis par ma propre raison, j'ai le jugement juste et la foi en Dieu, créateur du ciel et de la terre. » Τέσσαρα καλά ἦσαν εἰς ἐμένα· πρῶτον, καλὸν χαιρέτημα· δεύτερον, ἀλήθεια· τρίτον, ἀπὸ τὸν λόγον μου νὰ μὴν εὐγαίνω· τέταρτον, ἡ κρίσις μου νὰ ἦναι δικαία, καὶ νὰ πιστεύω τὸν Θεὸν τοῦ οὐρανοῦ καὶ τῆς γῆς, ὁποῦ ἔπλασε τὰ πάντα (2).

L'auteur profite de la présence d'Aristote pour faire tenir à son héros des propos pleins de sagesse et empreints d'une philosophie qui rappelle celle de la *Cyropédie* de Xénophon. C'est la vue d'Aristote qui inspire sans doute, dans la même circonstance, au conquérant du monde quelques actions ou jugements où il ne dépend que de nous de retrouver les heureux effets d'une bonne éducation.

Aristote se sépare enfin de son élève; mais ce n'est pas sans emporter de riches présents; il reçoit le diadème du roi Porus, sa tente, dix mille talents d'or et trente boisseaux de perles. « Μετὰ ταῦτα ἐκάλεσε τὸν διδάσκαλόν του τὸν Ἀριστοτέλην, καὶ ἐφιλοδώρησέ τον, δίδοντάς του τὸ στέμμα τοῦ Πόρου τοῦ βασιλέως, καὶ τὸ ἐπανωφόρι, δέκα χιλιάδες τάλαντα χρυσᾶ, καὶ τριάκοντα μόδια μαργαριτάρι. » Jamais précepteur de prince ne fut si richement récompensé.

La Ῥιμάδα, ou poëme en vers rimés sur la vie

(1) P. 141.
(2) P. 143.

d'Alexandre (1), ne dit presque rien de l'éducation du héros :

> Εἶχε διδάσκαλον καλὸν, τὸν μέγ' Ἀριστοτέλην
> Κ' αὐτίνον τὸν Διάνιδα, πούχαν κ' οἱ δυὸ τὰ θέλει.

Elle n'ajoute rien aux détails que nous avons déjà fait connaître. Là s'achève ce que nous pouvons dire sur la légende d'Aristote, telle qu'elle s'offre à nous dans les ouvrages grecs écrits au début et presque à la fin du moyen âge. Il nous faut arriver aux romans et aux fabliaux français.

Le nom d'Aristote n'a jamais été inconnu dans l'Europe occidentale, et surtout dans la France. Il y fut porté par les traducteurs latins de ses œuvres, comme Boèce et Aventinus, ou conservé par les citations de Cicéron, de Victorinus, etc. Parmi les savants, il existait très-anciennement un recueil d'axiomes tirés des ouvrages physiques et métaphysiques d'Aristote, qui donnaient une idée succincte de toute sa doctrine (2). Il n'entre pas dans mon plan de rechercher ce que les philosophes du douzième et du treizième siècle ont pensé d'Aristote ; je m'occupe de traditions qui n'ont rien à démêler avec la science et l'érudition, puisqu'elles sont nées précisément de leurs contraires ; il n'est pas inutile toutefois de résumer en quelques mots l'histoire d'Aristote dans les écoles du moyen âge.

(1) Ἱστορία εἰς ὁποίαν περιέχεται ὁ βίος καὶ ἡ ἀνδραγαθίαισ τοῦ περιδοήτου βασιλέως Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος, υἱοῦ τῶν θαυμαστῶν βασιλέων Φιλίππου καὶ Ὀλυμπιάδος, νεωστὶ τυπωθεῖσα, καὶ μέτ' ἐπιμελείας διορθωθεῖσα ; Venise, 1778. — On attribue le poëme à Démétrios Zénos. M. Sathas ne parle pas de cet auteur dans sa Φιλολογία Νεοελληνική.

(2) Amable Jourdain, *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote, etc.*, nouvelle éd., 1843, ch. I, p. 21.

Depuis Roscelin jusqu'à Albert le Grand, c'est-à-dire dans la première époque de la philosophie dite scholastique, Aristote n'est connu que comme dialecticien. Sa dialectique fait délirer Abélard dans ses raisonnements sur l'Écriture sainte. Aristote est le maître des sophistes ; c'est lui qui inspire les nouveaux sophistes Pierre Lombard, Pierre de Poitiers, Gilbert de la Porée. Gauthier de Saint-Victor s'exprime ainsi sur leur compte : « Uno spiritu Aristotelico afflati, duo ineffabilia Trinitatis et Incarnationis scholastica levitate tractarunt, multas hæreses olim vomuisse... » Au poëme de l'*Anti-Claudien*, Aristote figure dans l'un des tableaux qui ornent le palais de la nature, sous cet aspect :

> Illic arma parat logico, logicæque palestram
> Pingit Aristoteles.

Depuis 1230 ou 1240, dit Jourdain, la réputation du philosophe s'est tellement accrue par l'introduction de ses ouvrages philosophiques, qu'on oublie ses premiers titres pour ne plus parler que de ses travaux sur la nature, ce qui le fait appeler *Princeps philosophorum*.

Plus la réputation d'Aristote s'accroît dans les écoles, plus elle doit se répandre même parmi ceux qui, sans faire les études scholastiques, participent un peu au mouvemeut intellectuel des écoles. Il était difficile qu'il n'en fût pas ainsi, quand l'Église s'inquiéta de l'influence du Stagirite dans l'enseignement de la théologie. Son nom se trouva bientôt mêlé à des excommunications retentissantes. La condamnation des erreurs d'Amaury amena celle de certains écrits du précepteur d'Alexandre. Une première interdiction frappa quelques ouvrages du philosophe grec. Des historiens, comme César d'Heisterbach, comme Guillaume le Breton, enregistrent la sentence du Concile de Paris, qui

condamme au feu les livres de David de Dinant et de petits traités de métaphysique nouvellement apportés de Constantinople, et traduits en latin. En 1215, nouvelle prohibition des traités de la métaphysique d'Aristote, édictée par Robert de Courçon. « Non legantur libri Aristotelis de metaphysica et naturali philosophia [1]. » Les autres ouvrages autorisés étaient sans relâche lus, maniés, commentés et appris. Pour être bachelier, il fallait avoir assisté aux leçons sur l'Organon, ou traité de logique; pour la licence, ou y joignait la physique; pour la maîtrise, la morale. Il n'y avait pas de nom qui retentît plus souvent dans la rue du Feurre ou du Fouarre, *vico degli Strami*. Dans ces écoles de philosophie, ouvertes sur le terrain du fief de Garlande, les quatre nations de la Faculté des arts rebattaient sans cesse les arguments empruntés à Aristote. La science y consistait à connaître les règles épineuses de la logique, à débrouiller les hypothèses d'une métaphysique entortillée. On se hasardait même à expliquer la politique. On a beaucoup reproduit au XIIIe siècle le Περὶ Ἑρμηνείας. Le syllogisme était là dans son empire naturel. Il y paraît sous les formes les plus bizarres et les plus compliquées. On y demande : « Quid est syllogismus contrariæ deceptionis? Quid est syllogismus infirmus? Quid est syllogismus fatuus? Quid est syllogismus diversivus? » On y connaît un syllogisme lingiosus, un autre falsigraphicus, ou mieux pseudographicus, un autre ostensivus. *Bene syllogizare* était le comble de la science. Dante, qui a vu dans Paris le docteur Siger se livrer à cette brillante escrime, caractérise son talent et sa science par ce mot seul, *sillogizzò*.

Tous ces caprices de la pensée philosophique n'étaient pas sans inspirer quelque défiance aux gardiens sévères

[1] Jourdain, 192.

de l'orthodoxie. La témérité se mêlait le plus souvent à ces discussions. Le nom d'Aristote en pâlissait. Le syllogisme était en mauvaise réputation près de beaucoup de juges. L'art d'Aristote semblait tenir à la magie, aux sciences occultes. On disait d'Albert le Grand, qui avait tant étudié le péripatéticien : « *Magnus in magia, major in philosophia, maximus in theologia.* » Roger Bacon n'avait pas échappé au même reproche pour la même raison. Michel Scot, traducteur d'Aristote, avait eu la réputation d'être magicien. Dante disait dans l'*Enfer* (1) :

> Quell' altro, che ne' fianchi è cosi poco,
> Michele Scoto fu, che veramente
> Delle magiche frode seppe il giuoco.

Boccace disait dans son *Décaméron* (2) :

> Dovete adunque, disse Bruno, Maestro mio dolciato, sapere, che egli non ha ancora guari, che in questa città fu un gran maestro in nigromanzia, il quale ebbe nome Michele Scotto.

Les dialecticiens « quorum Aristoteles princeps est », suivant Gauthier de Saint-Victor, passaient pour faire une œuvre périlleuse et presque infernale. Dante (3) fait dire au diable qu'il est logicien :

> Tu non pensavi ch'io loïco fossi.

Il était difficile de penser autrement, quand on voyait un sophiste se faire fort de prouver que Dieu n'existe pas. C'est ce qu'on lit en effet, au début des *Thèses impossibles* de Siger : « Convocatis sapientibus Studii Parisiensis, proposuit Sophista quidam impossibilia

(1) C. XX, v. la fin.
(2) Ottava giornata, nov. IX.
(3) *Inf.*, ch. XXVII, 2, 123.

multa probare et defendere. Quorum primum fuit, Deum non esse... Probabat tamen id multipliciter. » On comprend sans peine qu'il circulât dans le peuple des écoliers des légendes destinées à leur faire prendre en horreur la témérité des dialecticiens. On racontait des apparitions d'un certain genre, qui n'avaient d'autre but que d'effrayer les maîtres et leurs élèves. On lit dans les gloses manuscrites du dixième chant du *Paradis* de Dante, copiées par André d'Orviète en 1389 : « Le poëte dit que saint Thomas lui fit voir encore l'âme de Sigier de Bramant, docteur moderne de Paris, qui y professa longtemps la logique. Il était infidèle, et c'est à lui qu'arriva ce que je vais raconter. Un de ses disciples, qui venait de mourir, lui apparut une nuit en songe, tout couvert de sophismes, et lui dit combien il souffrait en enfer. Pour lui donner une idée de ses peines, il lui demanda d'ouvrir la main, et y versa une goutte de sueur, si vive et si cuisante, que Siger s'éveilla, quitta dès ce moment les écoles, se fit baptiser, et, devenu le saint ami de Dieu, s'efforça toujours d'assujettir les doctrines des philosophes à la sainte foi catholique (1). « Dice che li mostrò ancora l'anima di Sigieri di Bramante (lisez di Brabante), il quale era valentissimo huomo in tutte le scienze, ed era infidele, ed era dottore in Parigi, e si li occorse che, essendo morto uno di suoi scolari, si li apparve una notte in visione, e si li mostrò come elli sosteneva assai pene, e fra l'altre pene che li mostrò, si li fece tenere la man aperta, e si li goccilò una gocciata di sudore in su la mano di quello che di dosso li usciva, e fu si cocente che, a quella pena cosi fatta, questo Sigieri si destò, e per questa si fatta coscione elli abandonò lo studio, e si si batizò, e diventò

(1) Ms. fr. n° 2679, fol. 120, cité par les rédacteurs de l'*Hist. litt. de la France*, t. XXI, p. 114.

santo amico di Dio, e sempre si sforzò à dovere fermare i detti di filosofi alla santa fè cattolica. »

Ces légendes effrayantes n'empêchaient pas des hommes actifs et laborieux de s'exercer à traduire les œuvres d'Aristote. Plusieurs abordaient directement le texte grec. Il faut surtout signaler parmi ces traducteurs, plus ardents qu'exacts, des membres de l'ordre des frères prêcheurs. Ces religieux, zélés missionnaires, avaient pour règle de s'instruire dans la langue du peuple qu'ils allaient évangéliser. Ils comptèrent parmi eux, au XIIIe siècle, plusieurs religieux sachant le grec; ils tenaient à faire traduire en cette langue les ouvrages dont pouvait s'honorer leur communauté. Ils avaient deux maisons à Constantinople, « et envoyaient de là des prédicateurs dans tout l'Orient [1]. »

Cependant la connaissance du grec n'a pu donner aux savants du moyen âge la critique qui leur a toujours fait défaut. Des traducteurs comme le dominicain Jofroi de Waterford ne savaient pas discerner avec netteté les livres apocryphes des livres authentiques du grand philosophe grec. Ils n'étaient pas plus coupables en cela que les grammairiens des derniers temps de la littérature hellénique; mais leurs erreurs prenaient quelque chose de singulièrement étrange. L'admiration de Jofroi de Waterford pour Aristote, le commerce direct qu'il pouvait avoir avec les manuscrits venus de Constantinople ou avec « les exemplaires de Paris », ne l'ont pas empêché de prendre pour une œuvre du précepteur d'Alexandre le livre fameux intitulé le *Secret des secrets*, *Secretum secretorum*, ou *de Regimine Principum*.

Déjà, avant le XIIIe siècle, Philippe, clerc de l'Église de Tripoli, en avait donné une version latine que saint

(1) *Hist. litt. de la France*, t. XXI, p. 216.

Thomas, Roger Bacon, Albert le Grand, ont quelquefois citée. Ce livre nous revient de droit dans ce travail, puisqu'il est donné par le traducteur comme un traité de gouvernement et de conduite tant privée que politique, envoyé par Aristote à son royal élève vainqueur de la Perse.

Le premier chapitre de ce livre est curieux; il est intitulé : *de la Louenge Aristotle*. Nous y voyons qu'il fut adressé « par Aristotle, princes des philosophes, li fiuz de Nichomache de Machedoine, al sieu deciple Alixandre li rei renomez, qui fiuz eree Philippe li rei de Machedoine (1). » Nous y apprenons qu'Alexandre avait, dit-on, « deux cornes en semblance (2). »

« *Car ausi comme nature a porvues a acune maniere de bestes cornes en lieu d'armes por soi deffendre et garder, fait a entendre que de* II. *choses fu donné : sens ce ne se pot provinces bien garder et son roame a droit guier : c'est à dire povoir et savoir.* »

Ces dons précieux du ciel n'auraient pas suffi seuls à Alexandre, car Aristote l'a puissamment secondé de son amitié, de ses conseils, de son dévouement. «... Aristotles a Alixandres fu druz amis et chiers, et por ce le fist il maistre et consilhier de son roame et chief de son consel; car il estoit hons de grant consel et de parfonde lettreure et de perchant entendement, et bien savoit les lois. De haute noureture estoit, bien esprovez et apris de toutes manières de sciences, visouges (sagesse), de grant amor, courtes et humles, et molt ama droiture et verité. »

Ce magnifique éloge des vertus humaines d'Aristote ne pouvait longtemps continuer sans qu'il s'y mêlât

(1) Ms fr. n° 1822, p. 84, ancien 7856, 3, 3, col. 1.

(2) Certaines monnaies d'Alexandre le représentent avec des cornes de bélier, et aujourd'hui encore les Grecs modernes, qui confondent Iskander et Skanderbeg avec Alexandre, l'appellent « le Cornu. »

quelque chose de miraculeux ; et, en effet, l'écrivain ajoute aussitôt : « Et por ce le tindrent pluisor a un prophete. Et est trovez es antif escris de grigois ke dieus son angle li tramist, ki li dist : Miex te nomerai angle ke home. — De lui sunt pluisors merveilles et oivres estraingnes, ke trop me seroit a conter ou a escrire. Por quoi de sa mort troive lom escrit diversement. Car li uns dient qu'il monta en ciel en semblance d'une flambe. Et de ce ne se doit nus esmervilher tot fuist il paiens, car toz ceus ki devant la venue ou la naisence de Jhesu Crist tindrent la loi de nature come Job et pluisors autres furent savei. »

Dante, théologien plus rigoureux, se contentera de mettre Aristote en compagnie de tous les justes qui ont précédé Jésus-Christ. Dans le cercle où il rassemble Abel, Noé, Moïse, Abraham, Homère, Horace, Ovide et Lucain, Camille et Penthésilée, il n'y a ni peine ni douleur ; le seul chagrin qui tourmente ces justes d'avant la loi de grâce, c'est de vivre dans le désir sans espérance :

E sol di tanto offesi,
Che senza speme vivemo in disio (1).

Dans cet asile, Dante fera au philosophe grec une place d'honneur. Il le mettra au centre de la famille philosophique, en lui donnant la supériorité sur Socrate et Platon, ceux qui s'approchent le plus de lui :

Poichè innalzai un poco più le ciglia,
Vidi 'l Maestro di color che sanno,
Seder tra filosofica famiglia.
Tutti lo miran, tutti onor gli fanno.
Quivi vid' io e Socrate, e Platone,
Che' nnanzi gli altri più presso gli stanno.

(1) C. IV.

Le dominicain Jofroi de Waterford est plus hardi ; il n'hésite pas, de sa propre autorité, à le mettre dans la gloire et dans le bonheur ; il en fait un élu de Dieu.

Après ce grand hommage, qui consacre devant l'Éternel la science du philosophe, on ne s'étonnera pas que Jofroi attribue au savoir du Stagirite toutes sortes d'heureux effets dans le cercle des événements humains. Jofroi ne balance donc pas à faire du précepteur d'Alexandre une sorte de Mentor dont la présence gardait son disciple de tout danger. Une fois éloigné de son maître, Alexandre ne pouvait qu'éprouver malheur. S'il mourut à Babylone, c'est qu'Aristote l'avait délaissé pour se livrer à l'étude. « Tant cum estoit Aristotles lez Alixandre asez estoit sain et vioubles (viable). Maia puis ke il, ensus de li, fu entendans a l'estude fu Alixandres envenimez. »

Ne nous étonnons pas non plus d'entendre dire que le conquérant dut toutes ses victoires à son maître. « Par le consel Aristotle conquist il citez et signories, et toz venqui et pluisors roames gaaingna, et de tout le monde tute la roautei. Dont li renons de li par tout le monde s'espandi. Si ke touz li mondes et toutes gens a son empire et a son comandement furent suges, Arabis et Persans et tout li autre jusques en Inde quest la fin du monde en l'Orient, si que nulle gent n'osoit n'en dit n'en fait contrester a sa volentei (1). »

(1) Le manuscrit syriaque dont nous avons parlé plus haut ne semble pas donner de la sagesse d'Aristote une aussi belle idée; il nous le montre en défaut sur la fondation d'Alexandrie dans l'anecdote suivante: « And when Aristotle, the teacher of Alexander, heard about the building of this city, he sent to him : "No, master, do not begin to build so large and spacious city, and place in it men of various countries and different tongues, lest they revolt from serving you, and take the city from you. And moreover, if the city should make a feast and sports heralds could in several days only give notice among the people. And if all the world assemble, and all the barleybread that exists in your dominions, be collected in one place, for provision, they, will not suffice for food for the people in it." »

Reprenant cette fable déjà vieille du commerce épistolaire qui ne cessa d'exister entre le maître et l'élève, Jofroi nous donne deux échantillons de cette correspondance : « Aristotles envoa pluisors epistles a Alixandre des quez ceste est une et fait a entendre tout le livre du gouvernement des rois.—L'oquoison de ceste epistle fu teile. Quant Alixandre avoit Perse conquise, por ce que acun du peuple contre lui furent revelei (p. e. rebelei), envoa ses epistles a Aristotles en ceste forme : « A noble maistre de droiture gouverneor de veritée Aristotle, le sien deciple Alixandre, salus. A ta cointise fai a savoir que je ai trové en la terre de Perse une gent plaine de raison et de parfont entendement et de perchant engin ke sur autres convoitent la signorie, por quoi les pensames toz destruire. Ce que toi iert avis sor chou nos fais asavoir par tes lettres. »

« A qui Aristotles ensi respondi : « Se vos poez changier l'air et l'èvve de cette terre et surque tout l'ordenement des citez, parfaites vostre propos. Se ce non, governez les avoic bienvoilhance et debonnaireteiz ; car se chou fachiez avoir poez esperance avoic l'aide de Deu que tout serunt obeissans, et gouverner les poez en bone pais. » Et quant Alixandre out recheue l'espitre fist solom son consel par quo ceux de Perse li furent suges plus que nulle gens. »

La Perse vaincue, Alexandre vole dans l'Inde, tandis qu'Aristote « fu demorez en Gresce a l'estude ». Mais le roi ne pouvait se passer de ses conseils. Une fois de plus, il députa vers son maître en le priant de venir auprès de lui ; mais le studieux philosophe, qui ne pouvait « en bonne manière l'estude gerpir, rescrist al roi en ceste forme : « O fiz tres gloirious, tres droituriers empereres, Dieus te conserve en santé de veritei et de droiture et de vertu, et encor referme toz apetis bestiaus, et ton engin alume al service et a l'onor de

li. T'epistre ai recheue avoic due reverence et honor ou plainement entendi quel desir as de ma presence, mais por ce que a vos ore ne pui venir t'envoie ceste epistre en qui toi poras consillier com se avec toi fuisse. Car la hauteté de ton engin pora ligierement porter la parfondeté de sutilitei, et petite ramembrance de savoir en pluisors voes de veritei te pora estre guide ... »

Cette lettre, qui commence au folio 84, verso, qui s'achève au folio 125, verso, et se complète par un traité intitulé : *de la Physionomie*, « science à juger mœurs et maniere de gens selon les signes qui perent en fachon de cors, et noméement du visage et de la vois et de la colour, » est le livre fameux le *Secret des secrets*, ou « le Livre de Governement de rois et de princes, lequel Aristotles envoia al grant roi Alexandre».

L'auteur de ce travail, tout en déclarant avoir translaté en romans « cel livre ki fu translatei de grec en arabic, et de rechief de arabic en latin, » reconnaît que lui-même et son compagnon Servais Copale ne s'en sont pas tenus seulement au texte de l'ouvrage : «Plusieurs bonnes choses avons entées d'estoires antives et de philosophie, et nostre garant avons amenei fors pris pois de lus. Et fait a savoir que ce que y avons mis de la nature et la diversitez de viandes et de boires est translatez des livres Isaac qui sunt appellez Dietes universelles et particuliers (1). »

On voit avec quelle liberté on arrangeait un traité qu'on donnait comme l'ouvrage d'Aristote. Victor Le Clerc, qui a étudié ce traité au tome XXI de l'*Histoire littéraire de la France*, a raison de remarquer, p. 225, qu'on a fait dire au philosophe grec, pendant des siècles, tout ce qu'on a voulu. Rien ne marque mieux le singulier état des esprits que « les idées incompatibles avec

(1) Fol. 103, v°.

le nom du philosophe grec » qu'on lui prête dans les livres attribués à sa science. Jofroi de Waterford n'éprouve aucun scrupule « à lui faire citer dans une même page saint Bernard, Végèce et Salomon», sans oublier Sénèque et Valère Maxime (1). « Visougetei estuet prince avoir maiement, por quoi dist Vegece el livre de chevalerie... Et te reconte Valoire en son septime livre... Por quoi com dist Senesques: fu appelez le siècle d'or quant de sages gens furent governés les Roames... Salemons el livre de science prise savoir en roi, etc. »

Les premiers de ces enseignements, dit Victor Le Clerc, que l'on suppose rédigés pour Alexandre, sont des lieux communs sur le gouvernement des peuples, trois et quatre fois plus longs que dans le texte latin, et qui ont peu de rapport avec la Politique d'Aristote.... Suivent des préceptes de santé, mêlés de considérations astrologiques et des plus incroyables recettes, entre lesquelles cependant nous n'avons point trouvé celle qu'exprime ainsi la traduction dédiée par Philippe à son évêque: « Si sentis gravedinem in stomacho et in ventre tortiones, tunc medicina est ponere super ventrem camisiam calidam ponderosam, aut amplecti puellam calidam speciosam. » A quoi le traducteur italien, Jean Manente, substitue ces mots: « Adunque se tu hai gravezza allo stomacho ed al ventre, alhora farai tal medicina; metterati sopra il corpo una camicia calda e pesante, ed abbraciarai e strigneraiti sopra lo stomacho uno guancialetto pieno di piuma, o cosa simile (2). » La pudeur de Jofroi s'est montrée encore

(1) Fol. 90.

(2) L'auteur ajoute: Nous apprenons de notre savant confrère, M. Reinaud, que Philippe n'avait été aussi que le traducteur fidèle du conseil que donne Aristote dans le texte arabe à son disciple Alexandre. Voici ce qu'on lit dans le manuscrit arabe 944. fol. 16 v°: « S'il sent un poids dans ses côtes, « il fera bien de placer sur son ventre une étoffe pesante de la ville de Mérou (dans le Korassan)... » Et la suite du texte latin.

plus sevère : il a tout effacé. Parmi les autres traductions françaises, celle du manuscrit 7068 (nouv. 571) se borne à la chemise chaude ; le n° 7062 ne supprime rien.

Un des préceptes les plus curieux, parce qu'il est empreint du merveilleux si cher aux imaginations du moyen âge, c'est celui que donne Aristote à son élève d'avoir avec lui « le cor de Temesteus ». Cet instrument, nous le savons par l'éditeur de la version latine imprimée à Bologne en 1501, était composé de plusieurs métaux sonores ; il pouvait s'entendre à soixante milles et il était porté par soixante hommes. Jofroi de Waterford ne dit que la moitié de ces belles choses, comme le fait observer Victor Le Clerc. Il ne révoque pas en doute pourtant la vertu singulière de ce cornet quand il dit à son disciple : « Et toi convient avoir avoiques toi l'estrument que Temesteus fist, car ce cor vaudra a asembler mout de peuple sodainement en un jour ou en moindre hore, por acune grant besoingne. Cest instrument puet om oir de .lx. milles loins (1) ».

Crédule sur ce point, il ne pense pas pourtant devoir suivre son texte et attribuer à la sagesse d'Aristote des fables comme celle qui donne à certaine pierre la vertu de faire fuir les ennemis devant celui qui la porte. Son bon sens se révolte. Sous cette rubrique : *Une ramembrance de pierres et d'erbes et d'arbres*, il écrit ce qui suit : « Des proprietez et qualitez et vertus d'acunes erbes promet cest livre a determiner en cest lieu, mais solonc la veritei, quant il dit en cest lieu de pieres et d'arbres est faus, et plus resemble fable que veritei ou philosophie et ce sevent tous les clercs qui bien entendent le latin. Autres choses ichy mises qui sunt de petite value. Entre autres choses il conte qu'il est une piere

(1) Fol. 135, r., col. 2.

qui naist en la mer de Gresce, et flote sur la mer. Teile est la vertu de celle piere que se tu la mes en une autre piere et le portes avoiques toi nul ost ne toi pora contrester, mais fuira hastivement devant toi. Bien doient entendre totes gens que ce ne puet estre, et certainne chose est que se Aristotles conneust une telle piere que il la feist avoir à Alixandre ; et bien savons par le ystoire que sovent fut dur menez en bataille, et que ses annemis ne fuirent pas, et por chou entendons que Aristotles ne fist mies tout cest livre en la maniere que il vint a nos, car en nul autre livre que il feist nos ne trovames onques fausetez aperte. Le dis-je por sa opinion del mont, car il dist et prueve que le mont onques ne comencha, et tot ne soit ce mie voirs que bien le savons par nostre foi qui nos est monstrée par révélation de Dieu, non porquant ce nest pas impossible; car bien poist-il estre se dieus le vosist, si comme sains Agustins recherche el liuvre de la Citée Deu.

«Par les avant dittes choses entendons nos que quant quest bien dit et solonc raison en cest liure, Aristotles dit ou escrit, mais quant qu'est faus ou desordenecement dit fu la coulpe des translatours (1). » Victor Le Clerc, qui cite aussi en partie ce passage, ajoute à la fin : « On voit que déjà l'autorité d'Aristote ne suffisait plus pour couvrir ce que la raison se refusait à croire, et qu'un

(1) Fol. 131, v°. Nous ne croyons pas devoir oublier les détails qui suivent, ils jettent un jour sur le sort des livres avant l'imprimerie. Ce manuscrit, que Colbert a recueilli plus tard dans sa bibliothèque, qu'il a fait relier avec soin et qui porte sur ses armes une couleuvre ondulante, avait appartenu, comme on le voit au verso du feuillet 45 et à la fin du Livre des secrets, d'abord à un charpentier du nom de Jean Lasne, « charpentier demorant au Maignil Scellieres ».

On lit ensuite au-dessous, dans l'écriture du même temps, quinzième ou seizième siècle : « Ce présent livre appartient à Pierre Acquary, munier, demorant au Molin avant du Maignil Scellieres. Celuy ou celle qui trouvera le présent livre et qui le rendra au dit Acquary, voullantiers paira du vin, faulte de ne le rendre au dit Acquary le grand diable les puisse emporter. Joseph Marye. (Pierre Acquary). »

homme du treizième siècle, un moine, un traducteur, ne se laissait pas imposer par ce grand nom. » Nous ajouterons que, malgré ces tentatives trop rares d'indépendance, la raison des hommes du moyen âge n'en était pas moins soumise à une sorte de pouvoir fatal qui lui imposait l'erreur, parce qu'elle n'était pas encore éclairée des rayons de la véritable science.

Déjà dans le douzième siècle la grande réputation d'Aristote était arrivée à la foule par un poëme français de deux mille deux cents vers. Pierre de Vernon en était l'auteur. Roquefort le nomme les *Enseignements d'Aristote*, parce que l'auteur suppose qu'il est tiré des lettres écrites par ce philosophe à Alexandre le Grand :

Aristotle mult epistles feseit
De moralitez, car il desireit
Ke chescun bon fust en dreit de sei
Et en dreit des autres en bone foi.

Le philosophe imaginaire donne au roi de fort bons conseils. Il l'engage à être doux, tempérant, modeste, à bien gouverner son peuple. Il prend soin du corps de son élève comme de son âme; il lui parle des différentes maladies dont il peut être attaqué, de la manière de les guérir. Il lui recommande surtout d'être généreux. Il l'invite à remplir ses devoirs de religion, à honorer les savants, à éviter la société des hommes pervers, à être généreux après la victoire, à rendre à tous la justice. Ce que doit ambitionner un souverain, dit-il, c'est l'amour de son peuple; s'il ne l'a pas, malheur à lui! La pluie, en petite quantité, ranime la verdure, nourrit les plantes, les arbres, les fruits, et embellit la nature : tel est l'effet du règne d'un bon prince; mais trop de pluie engendre de grands maux; les espérances du

laboureur et du marchand sont détruites, les tonnerres se mêlent à la pluie, la foudre tombe :

> En rivières fait crestieues sovent (crues d'eau)
> Les ruisseaux s'en enflent ensement,
> Et mult aviennent, les mers frémissent
> Par qui mut vivanz périssent.

Tout cet enseignement finit par de belles sentences sur la religion chrétienne, sur Jésus-Christ, sur les vertus théologales ! S'il y a quelque invraisemblance à rapprocher ainsi des noms si divers, c'est au moins une morale édifiante et une orthodoxie au-dessus de tout reproche (1).

On ferait un volume des erreurs du moyen âge sur l'antiquité. Les hommes les plus érudits de ce temps brouillent et confondent les temps et les lieux. Auteurs imaginaires, traités qui n'ont jamais existé, fables grossières sur les noms les plus illustres du moyen âge, tout se rencontre dans leurs compositions. Alart de Cambrai compose-t-il (2) un poëme sur les moralités des philosophes, voici avec quelle critique il enregistre les noms des vingt autorités dont il s'appuiera dans son écrit : « Tulle paraît en tête de la liste ; Salomon vient ensuite, escorté de Sénèque, de Térence, de Lucain, de Perse, de Boëce, de Cicéron, qu'il a le malheur de croire différent de Tulle. » Diogène est nommé « bons clercs, cortois » ; on lui donne cet éloge : « C'est cil en qui n'ot nule faute de clergie soutil et haute. » L'énumération se poursuit : Horace, Juvénal, Ovide, Salluste, Isidore, Aristote, Caton, Platon, Virgile, Macrobe, sont pêle-mêle assemblés. « Voilà les vingt noms entre lesquels on voit qu'il n'y a point de place pour Maron, qu'on l'accuse d'avoir distingué de Virgile. » Saint Paul intervient entre Sénèque et Aristote.

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XIII, p. 125.
(2) T. XXIII, p. 243. *Hist. litt. de la Fr.*

Virgile a eu la meilleure part aux éloges étranges de ces étranges historiens de l'antiquité. Les Oracles sibyllins de sa quatrième églogue lui valurent de bonne heure la réputation d'avoir été un précurseur de Jésus-Christ et d'être révéré comme un prophète. Dans quelques légendes il a sa place auprès de saint Paul :

Dont sains Pols qui vit ses escriz,
Qui molt ama lui et ses diz,
Dist de li, a cuer irascu :
« Quel grasce j'eusse rendu
A Deu, se tu fusses vescuz
Tant que je fusse à toi venuz! »

Inutile de raconter ici les merveilles qu'on attribuait à sa science de la magie. Un professeur italien, M. Comparetti, les a rassemblées en deux gros volumes, On ne saurait imaginer rien de plus fou que sa mouche d'airain, dont les autres mouches ne pouvaient s'approcher sans s'exposer à périr. Il avait, dit-on, fabriqué un cheval d'airain dont la vue guérissait les chevaux malades. Bâtir une grande ville sur un œuf, jeter un immense pont dans l'air sans l'appuyer nulle part, entourer un jardin d'un épais nuage qui lui forme une clôture infranchissable, ce sont pour lui des jeux. Il a su fabriquer deux cierges inextinguibles, une tête parlante. « Cette tête, qui prononçait des oracles, consultée par lui-même à l'instant où il partait pour un voyage, répondit : « Garde bien ta tête. » Il crut qu'il s'agissait de veiller sur son ouvrage ; mais on lui recommandait sa propre tête, qui fut atteinte en route d'un coup de soleil dont il mourut. » C'est bien le cas de répéter avec Bossuet que la sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit, comme le jour où Virgile se laissa prendre et pendre dans un panier par les filles de l'empereur, sujet d'un fabliau populaire. Ces petits échecs subis par sa grande science n'ont pas empêché la gloire

de ses merveilleux faits de se répandre d'âge en âge, et la nature a voulu contribuer, elle aussi, à honorer un aussi grand homme, car « il a un chastel devers la Sezile » et son tombeau « fors de Rome » :

Encor i sont li os de lui,
C'on garde miez que les atrui.
Quand on les soloit remuer,
Por li en grant honor lever,
Si enfloit la mers maintenant,
Et venoit au chastel corant,
Et com plus le levoit en haut
Tant cressoit plus la mers en haut (1).

Hippocrate n'a pas échappé à ces transformations romanesques. Sa science tient également de la magie, on en fait un des sages de Tolède (2); on le fait venir à Rome, où sa haute prudhomie ne tient pas contre les ruses d'une femme. Ce grand médecin tombe malade d'amour; comme Virgile, dont on raconte la même aventure, il se laisse imprudemment hisser dans la *corbeille aux jugés*. Il y demeure tout un jour exposé aux quolibets de la populace, jusqu'à ce que l'empereur Auguste fasse cesser cette avanie, non sans rire avec tous ses *barons* de la déconvenue du célèbre médecin. Hippocrate (3), Tolède, Auguste et Rome, tout se brouille et

(1) Ms. ancien 7856, 3, 3, nouveau 1822, f° 174 v°, 1re colonne, *Des merveilles que Virgile fist par astronemie.*

(2) Dans le roman de Maugis d'Aigremont un messager de Tolède appelle dans cette ville Maugis et son précepteur :

A tant es un message de Toulette la cit
Venus est en la sale por saluer Baudri;
Puis lui a dit: « Biau sire entendes à mes dis;
Li sage Goulias, Afarès et Landris
Vos mandent qu'à Toulete soiez ains quinze diz
Que trové ont soz terre en un cellier voltis
Un livre de grant pris come je le vos plevis,
Iue li sage Ipocras i ot depost et mis. »

(3) La fille d'Hippocrate a longtemps passé pour une sorte d'oracle dans l'Ile de Cos (Lango), qui avait été la patrie de son père. Voir là dessus le

se confond dans la cervelle des conteurs. Qu'on s'étonne, après cela, que l'auteur de l'*Image du monde* fasse d'Aristote et de son maître Platon deux Sarrasins ayant prouvé tous les deux la Trinité, non pas en latin :

> Car andoi furent Sarrasin
> Com cil qui furent ains le tans
> Jhesu Crist, plus de ccc ans,
> Si firent toz lor livre en Grèce (1).

Quand de pareilles fables trouvaient du crédit auprès des gens d'étude, il ne faudrait pas reprocher aux romanciers populaires de les avoir accueillies et amplifiées dans leurs compositions. Les historiens d'Alexandre, soit en vers latins, soit en vers français, n'ont pas mieux connu et respecté Aristote.

Gautier de Châtillon, dans son Alexandréïde, en vers hexamètres (2), est peut-être le plus sobre, sinon le plus exact dans tout ce qu'il dit d'Aristote et de son disciple. Gautier nous le présente avec l'extérieur hideux, la face et le corps maigres, les cheveux négligés et tout l'air d'un pédant usé par l'étude. Les enseignements qu'il donne au prince ne sont d'ailleurs que des leçons communes de morale et de politique.

Lambert li Cors, dans son grand roman, reprend l'histoire du Pseudo-Callisthène ; il en accepte toutes les fables, mais, suivant l'usage des trouvères, il arrange à la mode française les personnages de son poëme. Nous savons assez quelle était l'ignorance des mœurs antiques

ch. XXVI, t. III, des *Diverses leçons de Louis Guyon :* « De la fille d'Hippocrate médecin, l'esprit de laquelle on entend de jour et de nuict errer autour de très-anciennes ruines d'un temple, dont elle estoit durant son vivant sacrificatrice de la déesse Diane, laquelle respond aux demandes qu'on lui fait. » (P. 651.)

(1) (Image du monde, ms. 7856, nouv. 1822, 174 v° col. 1. Cité par *l'Hist. littér. de la Fr.*, t, XXIII, p. 316.)

(2) *Hist. litt.*, t. XV.

chez ces poëtes pour n'être point surpris des nouveaux changements que reçoivent les inventions d'un Grec du cinquième siècle. Parmi les livres qu'un certain Guy de Beauchamp, comte de Warvich, lègue à l'abbaye de Bordesley, dans le comté de Worcester, on retrouve : « *Un volume de le Enseignement Arislotle enveiez au roi Alexandre, un volume del romance des mareschaus, et de ferebras de Alissandre* (1). » Ces livres faisaient l'unique occupation des lecteurs. Romans en vers et légendes, c'était là qu'allaient s'instruire ceux qui avaient quelque goût pour la lecture. Ce qui nous intéresse, c'est la physionomie nouvelle que prend Aristote dans le roman de Lambert li Cors et d'Alexandre de Bernay. Chacun, d'après ce que nous avons déjà vu, se fait un idéal de science et conçoit le précepteur d'un prince selon ses lumières et ses goûts. Attendons-nous donc à de nouveaux détails sur Aristote.

En effet, Lambert li Cors fait du philosophe un maître achevé en toute science. Il tient un rang honorable parmi les « bons augureors » venus d'Espagne, parmi les devins et sages clercs. On ne peut manquer de le voir bientôt entrer en scène.

Philippe a besoin de se faire expliquer un songe qui l'inquiète. Il a vu son fils manger un œuf, or cet œuf a roulé à terre et il en est sorti un serpent. Le roi

> Philippe a mandé la sage gent lointaine,
> Les bons augureors a fait querre d'Espaigne,
> Devins et sages clercs communalment amaine,
> Premiers i est venus Aristotes d'Ataine.

Les Grecs sont assemblés et les devins ont la parole. Le premier qui parle, c'est Astarus ; il sait « les cours des estoiles et le sens des auctors » ; Salios de Monmier

(1) *Hist. litt.*, t. VIX, p. 624.

lui succède, « sages hommes de la loi ». Après eux vient Aristote d'Athènes.

En pies s'est leves, de bien dire se paine :
« Oiez, fait-il, signor, une raison certaine.
Li oes de coi parlons, n'est mie cose vaine ;
Le monde senefie et la mer et l'araine,
Et li mijous dedens est tiere de gent plaine.
De l'serpent qu'en iscoit, vou l'di par Ste Elaine,
Que cou est Alixandres qui souferra grant paine
Et est sires de l'monde, ma parole en est saine,
Et si homme, après lui, le tenront en demaine,
Puis retournera mors en Grèse Macédaine. »

Voilà la première manifestation du grand sens et de « la clergie » d'Aristote : c'est l'explication banale d'un songe. Le sage clerc d'Athènes appuie ses décisions du nom de « sainte Elaine ». La confusion est à son comble!

Philippe, comme de raison, ravi de tant de sapience, « mult ama Aristote et le tint cièrement ».

Tout li abandonna son or et son argent.

Il lui remit surtout en main l'éducation de son fils. C'était un enfant « preus et de bon entent ».

Ce conte l'escriture, se l'estore ne ment.
Que plus sot en x jors que .l. autres en cent.

Il fait de rapides progrès. La nouvelle s'en répand de toutes parts ; » les mestre d'école, les bons clers » veulent connaître « son cœur et son talent ».

Voici le programme des sciences diverses qu'Aristote lui enseigne :

Aristote d'Ataines l'aprit onestement,
Il li monstre escriture, et li valles, l'entent,
Griu, Ebriu et Caldiu et latin ensement,
Et toute la nature de la mer et de l'vent,
Et le cours des estoiles et le compasement,
Isi com li planette maine le firmament ;

Et le vie de l'mont et quant k'il i apent
Et connoistre raison et savoir ingrement (jugement).
Si com retorikes en fait devisement;
Apès cou li a dit .l. bon castiement:
Que ja sers de putaire n'est entor lui sovent;
Quar maint home en sunt mort, et livré à torment
Par losenge, par mordre, par empuisonement;
Li mestre li ensegne, li damoisiaus l'entent.

« Li damoisiaus » a grandi. Déjà il a commencé ses exploits de conquérant. Athènes est la première ville qu'il assiége. Enfermés dans leurs murs, qui ne « doutent assaut », défendus par les artifices de Platon, qui se transforme ici en ingénieur, les Athéniens bravent d'abord Alexandre; mais pourtant ils songent à désarmer leur ennemi plutôt qu'à le vaincre, et les barons d'Athènes ont recours à leur compatriote, ancien précepteur du roi.

A Aristote prendent consel a demander,
Que nés est de la ville, mestres et sages ber,
Et mestres est le roi de bien endoctriner.
Il savoit le consel de tous mescies doner,
Et coment on pooit bors et vils garder.
Par son consel voloit li rois tous jors ouvrer
De castiaux asegier et de viles preer.
Tout ensamble le prient que au roi voist parler,
Que, por l'amor de lui, les laist en pais ester.

Aristote consent à leur demande :

Aristote ist d'Ataines dont fu noris et nés,
Et .I. des sinators par son grant sens nommés;
De tout sens de clergie est-il si alosés
Que li renoms en est de toutes parts alés.

La mission était difficile, car Alexandre avait fait le serment redoutable de se venger cruellement d'Athènes. Aristote ne désespère pas du cœur de son élève. Il avait raison, car aussitôt que

Li rois le voit venir, contre lui est levés;
Et ambes .II. les bras, li a au col jetés;

De jouste lui l'asist, car mult ert ses privés,
Et de son sens est-il apris et doctrinés

Il n'est pourtant pas disposé à renoncer tout de suite au projet de punir Athènes. Aristote éprouve une résistance qui ne le rebute pas néanmoins; mais il lui faut de l'adresse pour désarmer, ou plutôt pour détourner sur d'autres peuples l'ardeur belliqueuse d'Alexandre. Il paraît renoncer enfin à combattre la volonté du prince; il l'engage, au contraire, à satisfaire son ressentiment, et ce mouvement ingénieux; que les rhétoriques ont prévu et réglé, a son plein effet:

Alixandre, fait-il, por c'as tant demoré?
Or commande à tes homes que tos soient armé,
De toutes pars assalent cele bone cité,
Mes à fu et à flame quant k'il i a trové,
Que n'en puissent garir ne mur grant ne fossé;
Se n'i laise valant .I. denier monnée;
Ce sera grant proecce quant l'aras asomé. »

Voilà la parole qui a « torblé » le roi, qui a coûté tant de malheurs aux peuples de l'Orient; « puis en furent maint regne exillié et gasté ».

Lambert li Cors suppose qu'Aristote n'abandonne point son élève, car, après maints exploits dans les contrées de l'Orient, nous retrouvons le philosophe auprès du conquérant. Il continue d'exercer sur lui l'ascendant d'un maître. « Tous ses sermons floris », bien accueillis par le héros, ne tendent du reste qu'à sa gloire. Ce sont d'excellents préceptes de morale et de conduite.

Signor gardes qu'il n'ait caiens malvais laron;
Les boins retiegne o soi et hee les felons.

Ce sont des excitations à poursuivre Darius. Alexandre n'est que trop enclin à les accepter.

Aristote se gist adeus sour .I. tapis;
Si doctrine Alexandre com s'il fust aprentis;

Dist lui : « Jà fustes vus si ricement noris,
Jà cuvers losengiers ne soit par vous ois;
Se tu crois bien tes homes, jà ne seras honis,
Et se tu crois tes siers tu seras mal ballis.
Jà sers ne fera bien ki souvent est aflis
Au tierce jour u au quart est ses avoirs fallis (1). »

Sa propre sagesse ne suffit point à Aristote pour autoriser ses maximes un peu banales, il s'appuie sur le témoignage de Salomon :

Li sages Salemons le dist en ses escris :
A paine a-on bon arbre de mauvaise rais (racine) (2).

Si le maître est prudent, l'élève est on ne peut plus docile et reconnaissant.

Et respont Alixandres, com hom de sens garnis :
Or m'en dirai, biaus mestres, de vos sermons floris
Se jà .I. en trespas, dont soie-jou honnis,
Le jour soie-jou pires que sers racateis.

Il ne peut moins faire pour le philosophe, qui lui donne conseil de se choisir douze pairs dans son armée, et qui les a élus et triés lui-même, comme on le voit dans ce vers ; « *Les XII compagnon que vous m'avès eslis...,* » qui prend soin de sa gloire et la défend contre les arrogantes prétentions de Darius.

Il semblerait qu'Aristote n'eût pas été déplacé à côté de son royal élève, lorsqu'il parcourait les pays des merveilles où il rencontrait la fontaine de Jouvence, ni dans les expéditions hasardeuses dans l'air ou dans le fond des eaux, où le poussait l'amour de la science et l'ardente curiosité de son esprit. Mais il en a paru autrement aux différents conteurs de cette légende, et l'on n'y voit plus le Stagirite. On a cependant le plaisir

(1) P. 251.
(2) Ibid.

d'entendre son nom et son éloge sortir de ces arbres surprenants d'où s'échappent des oracles :

> Aristotes, tes mestres., qui des sages est flours,
> Ara tout jors grans los, comme mestre doutors.

Lambert li Cors et Pierre de Saint-Cloud, son continuateur, n'ont pas néanmoins un seul instant séparé le précepteur de l'élève. L'auteur du *Secret des secrets* l'éloigne du bruit des armes, et, en le rendant à Athènes, il le rend à l'étude des lettres. Aussi doit-il envoyer dans un livre les préceptes qu'Alexandre lui demande quand il a conquis l'empire de Darius. Dans le roman français, Aristote ne cesse d'être aux côtés du fils de Philippe. S'il n'est pas toujours question de lui, c'est que le conquérant a autre chose à faire que d'écouter les « sermons » de son maître. Il nous faut donc attendre les bonnes occasions pour que nous voyions Aristote reparaître en scène. Aussitôt qu'il le faut, il est là pour « doctriner » son élève. Telle est, par exemple, la scène suivante.

Au sortir des États de la reine Candace, Alexandre reprend sa course. Le roi chevauchait « avoic sa gent deduisant », il se louait de son « ostesse, ki li fist bel sanlant » (bon accueil). Tout-à-coup, vers l'heure de none, il voit « contre solel luisant », sur une pierre, un œil humain qui étincelait des feux du soleil. « Aristotes ses mestres vint vers lui cevaucant. » Sire, lui dit-il, rien dans tous les vastes Etats que vous avez conquis n'est aussi pesant que l'œil que vous voyez ici ; rien ne pourrait lui faire contre-poids.

> Alexandres l'oi, si le tint a enfant,
> Et jure que jamais ne passera avant,
> Si avera seu cou qu'il va tesmongnant.

Aristote « ni va plus délaiant », il descend de cheval et accepte l'épreuve. Il fait apporter une grande balance. Dans l'un des plateaux il met l'œil fameux, dans l'autre il fait entasser « obers et casques ».

Tant en i entassèrent, les cordes vont rompant;
Ains la balance à l'uel ne se mut, tant ne quant.

Qu'on juge de l'étonnement des barons. Chacun se demande, interdit, comment si petite chose peut avoir un poids si grand.

Aristote leur ménageait une bien autre surprise.

Il prend ce même œil, il le couvre d'une étoffe de couleur rouge, « d'un pale escariment ». Il le met cette fois dans une balancette où l'on pèse l'or fin d'Arabie, « en unes balancettes d'or fin arabiant ». Dans l'autre bassin il met deux besants, et aussitôt les deux besants emportent le poids de leur côté.

Quant li rois a coisi les fais de tel sanlant,
Ne sot que ce pust iestre, asses i va pensant,
Et trestout li baron s'en vont esmervillant.

Il fallait donner l'explication de cet étrange expérience.

Li rois a dit au mestre k'il li die et ensegne :
Que tant poise et si pou, c'est uno cose estragne.
— Escoute, si l'oras; autrefois t'en souvegne,
Ceste petite cose t'a aporté ensagne;
Quant .I. roiaume as pris et mis en ton demagne,
S'un autre ne conquiers, ne vaut une castegne;
Puis le tierc, puis le quart; iols est de tele ouvragne,
Quan qu'il voit, tout convoite, n'est cose qui remagne.
Tant com fu descouvers, tant pesa fier et lagne,
Et quant il fu couvers de pale d'outre ensagne,
Doi besant l'emportèrent, com fust une castegne. »

La leçon était facile à comprendre, digne à la fois d'Alexandre et d'Aristote.

Il n'i a nul baron qui en son cuer n'ategne
L'ensegnement de l'mestre et qui ne l'en refragne,

Pour Aristote, il remonte sur son « auferrant d'Espagne », et l'armée des « Gréjois » n'en continue pas moins de cheminer vers Babylone, où elle ne tarde pas à entrer « entre vespres et nonne ».

Le ciel avait marqué Babylone pour être le tombeau d'Alexandre. Le terme est venu que les arbres avaient dit, l'année et les sept mois prédits sont passés : il faut qu'Alexandre périsse. Gisant sur son lit de mort, le conquérant partage ses états entre les douze pairs. Il regrette à ce moment suprême de n'avoir pas « eu France en son demaine ». Il aurait voulu avoir sa « salle à Paris », car « France fust cief de l'mont ». Mais il expire. Autour de lui chacun pleure. Nul n'a plus vive douleur qu'Aristote.

« Li sages Aristotes, li mestres des escris,
S'apoia devant eus, dessous I. arc vouis,
Bien fu des filosofes ses gens cors aconplis.
Ni li caloit de soi, tous estoit enhermis (attristé).
Barbe ot et longe et lée et le poil retortis
Et le cief deslavé et velus les sorcis ;
De pain et d'iave vit, ne quiert autre pietris (perdrix).

Il convenait à Aristote d'éprouver cette profonde douleur. Les généraux et les pairs ont reçu des royaumes du maître qu'ils viennent de perdre : le philosophe n'a point eu part à ce prodigieux héritage. Il reste ce qu'il était avant, un homme plein « de sens et de clergie », et cependant son chagrin dépasse en profondeur celui de tous les autres. On ne sera pas fâché d'entendre un peu de ses « bons dits » qu'il exprima au milieu des barons :

Mainnes rois qui gis là, mors et deschoulouris,
Com as sor poi de tiere, com est petis tes lis.

Et si me deis-tu .I. fois à Brandis
Que cis mondes estoit a .I. homme petis.
E! bons rois conquerrans, seur tous hommes hardis,
Largece estoit ta mère, tu estoies ses fils, etc., etc.

Dans sa douleur, le philosophe mêle tout ensemble et Darius, et les rois de Rome, et Crassus si maltraité par les Persans qui « l'abruvèrent d'ôr quit ki fu boulis », et la prophétie de Joakins qui avait déclaré que « avant ociroit li lions le formis ». Deux ans de plus, s'écrie-t-il,

Tu fusces vis en tiere aourés et servis,
Et te fesisons temple, auteus et crucefis (1).

Eperdu de douleur, il s'emporte jusqu'aux plus horribles blasphèmes :

Jupiter, mult par ies convoitous et salis
Qui les mauvais espargnes et les bons nos ocis.

Il en aurait dit bien davantage, mais deux autres philosophes distingués en grammaire et valeur « gramare, valore », lui font signe de loin qu'il laisse prendre à l'affliction un trop puissant empire sur son esprit, puisqu'il médit des dieux. Cette observation le ramène à lui ; mais aussitôt il tombe pâmé, « tous est evanuis ».

Tel est le rôle d'Aristote dans ce vaste roman. C'est un précepteur instruit, sage et dévoué. Il est auprès d'Alexandre pour le conduire, pour tempérer ses passions, pour éclairer son esprit. C'est une sorte de premier ministre au département de la morale et de l'esprit. Jusqu'aux derniers moments du prince, il lui reste tendrement attaché ; c'est lui qui, dans le grand deuil que cause sa mort, le loue en dignes

(1) Il y a une autre leçon :

A toi fesistz on edefis.

paroles et lui rend le plus bel hommage de tendresse désintéressée. Si l'idée n'a rien de bien élevé, elle est du moins acceptable. Là où l'histoire n'est plus qu'une confusion capricieuse de souvenirs tronqués, de noms propres méconnus, il ne pouvait sortir du cerveau des auteurs de ce roman que le portrait d'un fidèle serviteur, d'un loyal ami en qui la science se borne à l'expression de bons préceptes de morale. Il y a plus d'un trait de ressemblance dans cette conception et dans le rôle de l'aumônier de Philippe-Auguste, Guillaume Le Breton.

Le philosophe grec n'a pas été mieux compris par un poëte espagnol, Joan Lorenzo Segura de Astorga, auteur du poëme d'Alexandre le Grand. Cet auteur, dont on ne saurait fixer au juste l'époque, semble avoir vécu dans la seconde moitié du treizième siècle. Sa composition renferme dix mille quarante vers. C'est une compilation où l'on retrouve Quinte-Curce, Gauthier de Châtillon, le Pseudo-Callisthène, et sans contredit Lambert li Cors. Mais c'est surtout sa fantaisie que suit l'auteur castillan. Il mêle dans son œuvre l'histoire de la guerre de Troie et celle de la descente de Jésus aux enfers; il prend de toutes mains. Le lapidaire de Marbode s'enchâsse dans son récit, aussi bien que les vers latins de l'Alexandréide de Gauthier de Châtillon. Il n'y a ni plus de critique ni plus de savoir historique que dans les rêveries que nous venons de parcourir. L'ignorance a poursuivi son œuvre: les ténèbres sont plus épaisses que jamais.

Dans ce débris de toute science, le nom d'Aristote subsiste toujours. On se souvient qu'il a été le maître d'Alexandre, mais Joan Lorenzo, qui se dit bon clerc et honoré, de mœurs bien réglées, « bon clerigo é ondrado... de mannas bien temprado, » ne se figure pas le « Maître de ceux qui savent », ainsi que l'appelait

Dante, autrement que comme le pédagogue d'un fils de roi. Il est un des meilleurs maîtres ornés de sens et de savoir qu'il y eût en Grèce capables d'enseigner les sept arts, le quadrivium et le trivium du moyen âge.

La seule fois qu'il nous apparaît, nous le voyons enfermé dans sa chambre ; éclairé d'un cierge, il a travaillé toute la nuit à faire un syllogisme de logique, et n'a pas pris un seul instant de repos :

Maestro Aristotil que lo avie criado
Sedia en este conmedio en su camara zarrado :
Avia un silogismo de logica formado,
Essa noche ni es dia non avia folgado. 30ª cobla.

Alexandre, en qui s'éveille déjà l'ambition, vient à lui tout chagriné d'apprendre que la Grèce, tributaire du roi de Perse, est soumise à son autorité. Il se présente à son maître et n'ose le regarder, tant il a pour lui de respect.

El infante al maestro nol ousaba catar,
Dabal grant reverencia... 34ª cob.

Enfin, il s'enhardit à user de la licence qu'on lui donne de s'exprimer, et nous apprenons de lui par quels degrés de science son maître l'a fait passer depuis l'âge de sept ans qu'il l'a eu dans ses mains :

Connesco bien grammatica, sé bien toda natura,
Bien dicto é versifico, connesco bien figura,
De cuer sey los actores, de libro non he cura....
Sé arte de musica por natura cantar,
Sé fer fremosos puntos, las voces acordar,
Sobre mi aversario la mi culpa echar...
Sé de las VII. artes todo su argumento,
Bien sé las qualidades de cada elemento,
De los signos del sol, si quier del fundamento
Non se me podria celar quanto val un accento.

Voilà, il faut le reconnaître, l'instruction la plus complète. Rien ne manque au programme des Universités de Paris ou de Tolède, si ce n'est la connaissance de la magie. Si le disciple est façonné sur le modèle de tous les étudiants du moyen âge, Aristote tient beaucoup aussi lui-même du docteur en qui le caractère de l'homme d'église accompagne ou prime la science. Les leçons qu'il fait à son élève se sentent beaucoup des habitudes des moralistes chrétiens. C'est un code de bonne conduite politique et privée. Les devoirs du prince envers ses vasseaux sont indiqués d'une manière bien générale. Quelques préceptes sur la douceur, sur la largesse, n'ont rien de neuf ou d'original; on n'y retrouve en aucune façon la profondeur et la gravité d'Aristote. Hector, Diomède et Achille confirment, par la gloire qui s'attache à leur nom, la vérité des préceptes du maître. Le souci des vertus chrétiennes a dicté les conseils qui suivent :

Sobre todo te cura mucho de ne amar mugieres :
Ca desque se ombre vuelve con ellas unas vez,
Siempre va arriedro, é siempre pierde prez :
Puede perder su alma que a Dios mucho gravez,
Et puede en grant ocasion caer mui de rafez(ligero, facil).
Non seas embriago, nin seas tabernero;
Esta en tu paraula firme é verdadero :
Non ames nin ascuches a ombre loseniero,
Si tu esto non faces non valdras un dinero (1).

Voilà donc, par une dernière transformation, Aristote réduit aux proportions d'un chapelain donnant à son élève, on pourrait dire à son pénitent, des conseils tout-à-fait sages, mais dépourvus aussi de nouveauté. Du reste, il disparaît après cette scène, et nulle part, dans ce long poëme, il n'est plus question de lui.

A quelque étrange interprétation que fût soumis le

(1) Sanchez, *Poesias castellanas anteriores al siglo* XV, p. 283.

nom d'Aristote, il n'en demeurait pas moins à tous les yeux un philosophe de haute valeur, en qui toute science et « toute clergie étaient parfaites ». Quand on lui donnait Athènes pour patrie, l'erreur venait du long souvenir que les âges avaient gardé de la brillante époque où le génie grec fleurissait avec tant d'éclat dans une cité embellie par tous les arts. Pour glorifier Paris du haut point d'illustration où l'avait porté l'excellence de ses écoles, on ne savait que le rapprocher d'Athènes :

Clergie règne ore à Paris
Ensi comme elle fist jadis
A Athenes qui sied en Grèce
Une citeiz de grant noblesse, etc.

Ainsi s'exprime un trouvère (1). L'autorité absolue que prenaient dans l'enseignement les livres du Stagirite augmentait encore sa célébrité. On le jugeait avec pièces en main chez les gens instruits, quoiqu'il se mêlât, ainsi que nous l'avons vu, beaucoup d'erreurs à cette demi-science. Les autres répétaient son nom sans s'en faire une idée différente de celle qu'ils prenaient des grands docteurs dont leurs yeux voyaient les corps, les oreilles entendaient les leçons. Mais tous donnaient, d'un accord unanime, l'empire des écoles au philosophe maître d'Alexandre. L'αὐτὸς ἔφα de Pythagore s'était renouvelé pour lui. Toute pensée garantie par son nom devenait une vérité incontestable. L'archiprêtre de Hita en témoigne d'un ton moitié sérieux et moitié plaisant dans les vers que je vais citer :

Como dise Aristoteles, cosa es verdadera,
El mundo por dos cosas trabaja : la primera,
Por aver mantenencia ; la otra cosa era
Por aver juntamiento con fembra plasentera.

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXIII, p. 304.

Si lo dixiese de mio, seria de culpar;
Dise lo gran filosofo, non so yo de rebtar (reprender);
De lo que dise el sabio non debemos dubdar,
Que por obra se prueba el sabio é su fablar (1)

C'est à cette réputation d'infaillibilité et d'omniscience qu'Aristote a dû de faire un personnage ridicule dans un fabliau du treizième siècle.

L'auteur de cette composition populaire, Henri d'Andeli, l'a appelée le *Lai d'Aristote*. Rien n'est plus connu que cette histoire. En voici une analyse succincte. « Aristote reproche à son disciple Alexandre de se laisser distraire de la gloire par l'amour qu'une jeune Indienne lui inspire; celle-ci, pour se venger, séduit si bien le vieux philosophe qu'elle l'oblige à recevoir la selle et la bride, et qu'Alexandre, d'une fenêtre de sa tour, voit son maître ainsi harnaché, courbant le dos sous la belle, qui le chevauche et le conduit (2). »

Le conte nous est venu des Orientaux, qui ont aussi leur *Vizir sellé et bridé*. Le sage, qui l'imagina le premier, voulut prouver sans doute qu'il n'est sur la terre ni sagesse assez ferme pour résister au pouvoir de l'amour, ni dignité assez haute que les faiblesses humaines ne puissent atteindre et ravaler. C'est également l'intention de Henri d'Andeli. Du même coup, Amour maîtrise le maître de l'univers et défait la plus grande sagesse qu'il y eût au monde. Choisir Aristote pour infliger cette humiliation à l'orgueil humain était chose naturelle au treizième siècle. Il n'y avait pas de démonstration plus frappante. Le renom du philosophe lui donnait un lustre sans pareil. Il ne nous paraîtra pas surprenant que le philosophe grec ait pris la place du vizir oriental, si nous nous rappelons que d'Her-

(1) Sanchez. Ibid. p. 432.

(2) *Hist. litt.* t. XXIII, p. 76; *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XX, p. 363-371.

belot, dans sa bibliothèque, cite un passage où l'auteur de tant d'ouvrages philosophiques reçoit le titre de vizir. Le Grand d'Aussy pense qu'il n'est pas aisé de deviner ce qui a engagé à substituer Aristote au vizir [1]. La difficulté ne semble pas si grande. Qu'on réfléchisse aux derniers vers du fabliau, qui en sont la morale :

Amour vainc tot et tot vaincra
Tant com li monde durera.

On verra que la preuve de cette vérité est d'autant plus complète que le personnage vaincu par l'amour semblait être, plus que nul autre, au-dessus de toute faiblesse humaine. Il est bien inutile de rappeler, comme le fait Le Grand d'Aussy, une tradition qui fait épouser au philosophe la nièce, d'autres disent la fille ou la petite-fille d'Hermias, son ami.

Il en devint, dit-on, si éperdument amoureux, qu'il alla jusqu'à lui offrir des sacrifices. Cette fable, si elle existe, n'a pas d'autre origine que la conception morale qui fait de l'amour un dieu à qui l'homme, même le plus sage, ne saurait toujours refuser d'ouvrir son cœur.

Henri d'Andeli ne se fait pas d'ailleurs une autre idée d'Aristote que celle que nous retrouvons partout. C'est un pédagogue d'une humeur sevère, qui tance le vainqueur de l'Asie avec la morgue arrogante d'un maître d'école. Il n'imagine pas qu'Alexandre ait secoué le joug de son précepteur, car le prince se laisse réprimander ; il obéit même aux reproches. Mais, en malin écolier, il est bien aise d'assister à la défaite de son aigre censeur. Quel plaisir de voir sellé, bridé et conduit par la belle Indienne triomphante ce maître si longtemps inexorable ! Lui aussi il était vaincu. « Cent fois, dit le fabliau, la

[1] T. I, p. 205.

raison lui conseilla de retourner à ses livres; cent fois elle lui représenta ses rides, sa tête chauve, sa peau noire et son corps décharné, faits pour éloigner l'espérance et effaroucher l'amour. La raison parla en vain, il l'obligea de se taire. » Nous voici revenus, on le voit, au portrait qu'a tracé d'Aristote Gautier de Châtillon dans son Alexandréide latine.

Ce lai d'Aristote eut bientôt un grand succès. Il devint facilement populaire. Avec Virgile, avec Hippocrate, Aristote amusa l'imagination des auditeurs qu'assemblaient autour d'eux les trouvères et les chanteurs dans les carrefours. Les aventures de Lancelot du Lac n'étaient ni moins connues ni moins admirées. L'histoire du précepteur d'Alexandre soumis aux caprices d'une femme, c'était une nouvelle preuve à l'appui d'une doctrine hostile à ce sexe et chère à tout le moyen âge. On sait combien la malice des poëtes s'est alors exercée contre les femmes. Dans la chanson de *Belle Aye d'Avignon*, le héros Bérengiers ne les épargne pas.

Par fame vint en terre li premerains pechiers,
Dont encor est li siecles penés et traveilliés (1).

Dans la Geste d'*Auberi*, nous retrouvons les mêmes idées, et cette fois plus directement en rapport avec notre sujet :

Par fames sont maint preudome abatu.
Rois Constantins,, qui tant estoit cremu,
En fu honis, ce avons-nous séu.
Par Seguiton qui moult ot tort le bu;
Ce fu un nains petis et recréu,
Set ans la tint, ains que fust percéu.
Sansons Fortins en perdi sa vertu,
Qui par la soe fu en dormant tondu... (2).

(1) *Hist. litt.*, t. XXII, p. 338.
(2) Ibid., 325.

Le nom du philosophe grec ajouté à celui de Constantin, à celui de Samson, rendait plus évident cet axiome de morale : *Par fames sont maint prudhome abatu.* De là naissait aussitôt le conseil d'éviter leurs attraits afin de ne pas perdre son âme.

C'est à ce titre, je pense, que l'on pouvait offrir à l'attention des chrétiens l'histoire fabuleuse d'Aristote. C'est à ce titre aussi que les bâtisseurs d'églises ne dédaignaient pas de sculpter cette aventure sur les chapiteaux des temples qu'ils élevaient. On peut la voir encore aujourd'hui sur l'un des premiers piliers de gauche dans l'église Saint-Pierre de Caen. Elle n'y figure pas seule, elle est accompagnée de celle de Virgile (ou d'Hippocrate, car on lui prête le même sort), suspendu dans un panier à l'étage d'une tour d'où l'on voit sortir deux têtes de femmes. Le même sculpteur y a joint l'image de Lancelot du Lac traversant les eaux sur la lame de son épée. Cette église bâtie vers la fin du quinzième siècle, atteste la longue popularité de ces vieux fabliaux. Moins connus aujourd'hui, ils n'ont plus de sens pour le vulgaire.

Il manquerait quelque chose à la légende d'Aristote si l'imagination des conteurs ne se fût également exercée sur sa mort. Déjà nous avons vu Jofroy de Waterford le faire évanouir comme « une flambe » qui monte au ciel. Cette fin tient du miracle, et le pieux dominicain ne pense pas qu'elle doive nous étonner. Tous ceux qui ont parlé d'Aristote n'ont pas été jusque-là ; il en est qui ne font pas intervenir la puissance céleste pour détacher une si grande âme du corps qui lui servit d'asile. Le surnaturel disparaît dans le récit qu'ils font des derniers instants du philosophe ; mais, il faut l'avouer, ce n'est pas pour laisser la place à l'histoire : il s'y mêle encore les caprices d'une fantaisie inventive.

Amable Jourdain cite trois fois le nom d'Algazel, traducteur arabe d'Aristote; il ne semble pas avoir eu connaissance d'un manuscrit latin du fonds de Saint-Victor, coté autrefois sous le n° 32 et aujourd'hui sous celui de 14700. Ce volume in-folio du treizième siècle donne, au folio 77, col. 2, r°, la Métaphysique et la Physique d'Aristote. Un prologue précède ces deux traités; il a pour sujet la mort du philosophe: *De morte Aristotelis.*

Le précepteur d'Alexandre va mourir, le mal qui doit mettre fin à ses jours l'a réduit à une grande faiblesse. Tous les sages se sont rassemblés; ils sont venus le voir, ils veulent connaître les causes de sa maladie. Ils le trouvent tenant en main une pomme qu'il était occupé à sentir. Il était d'une maigreur extrême, tant la douleur l'avait malmené. D'abord, quand ils l'aperçurent, ils se troublèrent. Cependant, en approchant de lui, ils lui virent le visage clair et un air enjoué. Il les salua le premier. Les visiteurs lui dirent alors : « Notre maître, au premier abord, nous nous sommes troublés, tant votre maladie nous a paru violente et vos forces affaiblies. Maintenant que nous vous voyons joyeux, l'esprit et le cœur nous sont revenus. » Aristote se moqua d'eux et leur dit: « Ne croyez pas que je me réjouisse parce que j'espère échapper à la mort, mes souffrances ont beaucoup augmenté, et n'était cette pomme que je tiens à la main, dont l'odeur me réconforte et prolonge quelque peu ma vie, je serais déjà mort. L'âme sensible, qui nous est commune avec les bêtes, se ranime à cette bonne odeur. Je me réjouis de sortir de ce siècle, composé des quatre éléments qui sont dans toute créature sous le soleil : le froid, le chaud, le sec et l'humide. »

Avec la tranquillité d'âme qu'il pouvait avoir autrefois dans son école, il instruit ses disciples, mais il a besoin

de respirer de temps en temps la pomme : « C'est, dit-il, pour ramener mes esprits, *ad reducendos spiritus meos.* » Ses disciples se lèvent ; chacun d'eux va l'embrasser à son tour, il ne cesse pas de leur parler de la majesté de la philosophie, en qui sont contenues toutes les sciences. Il les rassure contre la mort, qui n'est que le départ de l'âme se séparant du corps.

Mais voici venir la fin de tous ces discours. Les mains d'Aristote sont prises d'un tremblement, la pomme qu'il tenait s'échappe, son visage noircit ; il expire. Ses écoliers se jettent sur son lit pour l'embrasser encore. Ce sont des cris, ce sont des pleurs. Ils n'oublient pas cependant de faire cette prière : « Puisse Celui qui recueille les âmes des philosophes recueillir celle de l'homme droit et parfait que tu es (1). »

Ainsi finit, d'après l'arabe Algazel, le philosophe

(1) Bibliothèque Nat., manuscrits latins, ancien fonds Saint-Victor, n 32, nouveau 14700, fol. 77, col. 2, r... « Et cum applicuisset ad tempora mortis suæ et egrotasset infirmitate qua mortuus extitit, convenerunt omnes sapientes et venerunt eum videre et infirmitatis suæ causas cognoscere, quem invenerunt quoddam pomum in manu tenentem et odorantem illud. Erat autem affectus nimia macie ob vehementiam infirmitatis, præ dolore mortis afflictus. Quum eum sic vidissent, turbati sunt plurimum et appropinquaverunt se ei, et, in approximando se sibi, inveniunt faciem ejus claram ipsumque jocundum, quos salutatione prevenit, et tunc dixerunt ei : O domine, et magister noster, in principio, cum te vidimus, in nobis anima non remansit, et fuimus turbati ex hoc quod cognovimus certe ægritudinem violentam et virtutem tuam nimium debilitatam. Et cum videamus te letum et faciem tuam claram, spiritus noster postquam exivit reversus est in locum suum. — Aristoteles vero de ipsis fecit ridiculum dicens : Non cogitetis in cordibus vestris quod ego leter eo quod sperem evadere, quia dolor multum excrevit, et nisi esset hoc pomum *quem* manu mea teneo et quod odor suus me confortat et aliquantum prolongat vitam meam, jam exspirassem... Anima... qua communicamus cum bestiis fovetur odore bono. Et ego letor eo quod recedo de hoc seclo quod est... quia ex iis IIII^or elementis ex quibus creatur omne creatum unum... frigidum, aliud calidum aliud siccum, aliud humidum et quod posset constare corpus compositum...

« Surgentes autem discipuli osculati sunt singuli caput ejus... (f° 81, 1re col. v°.) Et cum applicuisset sapiens ad finem suorum sermonum inceperunt manus suæ tibubare a quibus pomum cecidit quod tenebat, et cum cepisset nigrescere facies, exspiravit... Scolares proni singuli ceciderunt et osculati sunt eum et clamaverunt... ululatum plorantes ploratu magno et dixerunt : Ille qui recolligit philosophorum animas tuam recolligat animam hominis directi et perfecti sicut tu es. »

dont il avait appris à mêler la dialectique aux discussions religieuses. Si ce récit conserve au précepteur d'Alexandre une gravité digne de sa réputation et de sa sagesse, il s'y mêle encore des traits qui sont de la légende. Cette pomme qui ranime l'âme défaillante du Stagirite, ce visage qui noircit, cette assemblée de sages, ces enseignements suprêmes, ces marques d'une vive affection, sont autant de concessions faites au génie romanesque du moyen-âge.

Ces fables sont dissipées de nos jours. Ceux qui connaissent le nom d'Aristote, savent de lui ce que l'histoire nous en apprend ; il n'y a plus de place aujourd'hui pour la légende. Nous savons mieux apprécier le profond génie du philosophe. Si nous ignorons à peu près par quels enseignements il forma son royal élève, nous l'admirons moins pour avoir été le maître d'Alexandre que pour avoir donné par ses travaux une grande et belle idée de ce que peut l'esprit de l'homme fortifié par l'étude et soutenu par une méditation attentive des lois qui le régissent.

HISTOIRE

DE

PTOCHOLÉON.

Le manuscrit grec de la Bibliothèque nationale qui porte le n° 390 contient, du folio 71, recto, au folio 75, verso, un petit conte de 384 vers non rimés, qui a pour objet les Aventures d'un sage vieillard ainsi désigné Περὶ τοῦ γέροντος τοῦ φρονίμου Μουτζοκουρεμένου. En voici l'analyse :

« Jadis vivait un homme riche, illustre et honoré. Son existence était brillante ; il avait beaucoup de fils, beaucoup de filles. Sa sagesse et son savoir le mettaient au-dessus de tous ses concitoyens ; sa vertu le distinguait bien plus encore que la noblesse de sa naissance. Quoiqu'un peu trop grand parleur, il n'était soumis à aucun des vices qui travaillent les hommes. Ni le vol, ni la débauche, ni le jeu, n'avaient accès près de lui. A ces avantages s'en joignaient d'autres d'une moindre importance, qui ne laissaient pas cependant d'avoir leur prix, puisque le poëte les signale ; il portait une longue barbe blanchie par les années ([1]).

([1]) Guillaume de Tyr, *Histoire des Croisades*, t. I, p. 516, fait ainsi le portrait de Baudouin : « Façonnés fu cis noviaus rois de Jérusalem com haus hom ; il fu grans de cors, biaus et clers de visage, cheveus ot blons, mais n'en ot mie mout, et fu melle de chennes (canis mixto). La barbe n'ot pas espesse, mais elle fu longue jusque au piz, selon la coutume qu'il avoient lors en cele terre. »

« Qui pourrait dire l'étendue des biens du seigneur Ptocholéon? c'était son nom. Mille chameaux paissaient pour lui dans les plaines, sept cents brebis broutaient l'herbe de ses prairies, ses chèvres étaient aussi nombreuses que les étoiles; nulle langue, nulle bouche ne saurait dire, nul esprit ne saurait énumérer toutes les richesses de cet homme.

« Tant d'opulence et de bonheur devait exciter l'envie de l'ennemi du genre humain. Le Diable se plut à renverser cette puissante maison, et la pauvreté remplaça bientôt ces étonnantes richesses.

« En effet, les Arabes poussent leurs courses jusqu'au pays qu'habitait le vieillard. Les chameaux, les ânes, les brebis, les chèvres, les pâtres, les bergers sont ravis par eux. Ce qu'ils n'emportent pas, ce qu'ils ne mangent pas, ils l'égorgent.

« Voilà donc le vieillard et ses fils réduits à l'indigence, ils ne savent plus que faire. Un jour, ses fils et ses filles, ses gendres et leurs enfants, se sont rassemblés devant lui et ils lui ont dit : « Eclairez-nous de votre sagesse, faites-nous savoir ce qu'il faut faire : donnez-nous à manger. »

« A cette vue le vieillard se trouble, il pleure; il dit enfin: Écoutez, mes enfants, j'ai été juge dans le palais des rois, ma prudence me distinguait entre les autres, et je n'ai reçu aucune faveur du prince. Il en est des rois comme d'un foyer pendant l'hiver, grands et petits se pressent autour; les plus rapprochés en sentent le mieux la chaleur. Ainsi, l'amitié des rois tombe en rosée bienfaisante sur ceux qui les approchent de plus près. Il est vrai de dire aussi que leur colère les atteint les premiers, et se fait cruellement sentir à eux. Les princes, mes enfants, honorent les esclaves qu'ils possèdent; liez-moi donc les mains, entourez-moi de solides attaches et menez-moi vers le roi; vendez-moi;

peut-être aurez-vous cinq mille écus de ma personne. Ne craignez rien ; faites ce que je vous dis.

« A cette étrange proposition, les enfants du vieillard jettent les hauts cris et répandent des larmes. Cependant ils font ce que leur père leur a prescrit : ils l'attachent solidement et le conduisent au palais du roi.

« Le prince envoie vers eux le trésorier de son palais ; celui-ci marchande l'esclave et demande ce qu'il sait faire. Il possède, disent ses fils, trois connaissances précieuses : d'abord il connaît à merveille le naturel des hommes ; en second lieu, il se connaît à l'or et aux pierres précieuses, en troisième lieu aux chevaux. — Quel prix en faites-vous ? j'ai besoin de le savoir pour le redire au roi. — Cinq mille écus d'or. — Le trésorier s'approche du vieillard : est-ce vrai, ce qu'ils disent de toi ? Et le vieillard lui répond : Je ne demande, moi, que cent pièces d'or ; donne-les moi, et prends-moi ; mes enfants ne savent ce qu'ils disent, ils ne savent pas ce que je vaux. Le trésorier s'en va, il raconte au roi ce qui vient de se passer. Il revient, il achète le vieillard. On le met dans sa geôle, et l'on recommande au geôlier de lui donner un biscuit par jour, et une seule fois à boire. Le trésorier se figura que cet esclave n'était qu'un misérable paysan, fils de quelque misérable femme.

« En ce temps-là vint un marchand, Syrien d'origine ; il avait une belle pierre. Les joailliers, les bijoutiers vinrent avec les princes et les changeurs, et ils dirent au roi qu'il devait acheter ce précieux joyau pour en faire l'ornement de sa couronne. Il donne donc soixante mille pièces d'or et d'argent pour prix de cette pierre.

« Il y avait déjà longtemps qu'il la tenait en sa possession quand, une nuit, il lui vint à l'idée de la montrer au vieillard ; il l'envoie chercher, on le conduit devant lui. On apporte le joyau, on le montre au vieil

esclave. Les Bulgares, les Tartares commencent à rire. Vois, disent-ils par dérision, vois, et dis ce que vaut cet objet. Et le vieillard leur répond : Il a bien la valeur de trois noix.

« Le roi s'emporte. — Ne vous irritez pas, dit le vieillard, votre pierre ne vaut que ça, j'ai dit la vérité. Ecoutez-moi, prince, cette pierre fameuse renferme un ver; laissez venir l'été, laissez venir les chaudes journées, le ver aura bientôt percé la pierre. Du reste, ne vous en tenez pas à ce que je dis, faites venir votre joaillier, donnez-lui la pierre, et qu'il voie si j'ai menti.

« Le roi fait alors venir le grand joaillier. Celui-ci prend la pierre, il la scie, et il y trouve le ver dont le vieillard avait indiqué la présence; on vit qu'il rongeait la pierre. Le roi, surpris, admire la sagesse du vieillard. On le reconduit pourtant dans sa prison obscure; seulement le geôlier reçoit l'ordre de lui donner deux biscuits par jour et deux fois à boire.

« D'autres années s'écoulent. Une femme se présente à la cour. Le roi, cette fois sur ses gardes, ne se laisse pas séduire à ses appas. Le prince pense au vieil esclave, il l'envoie chercher. Examine, lui dit-il, ce qu'est cette femme et ce que j'en puis attendre. — Laissez-la, dit le vieillard, seule avec moi. — Soit, prends-la seule avec toi, comme un père le ferait pour sa fille, examine-la.

« Le vieillard prend avec lui l'étrangère. Ils sont tous les deux seul à seule dans une chambre du palais. Quittez vos vêtements, prescrit le vieillard; et la femme obéit, sans éprouver la moindre honte ni la moindre crainte. Le vieillard la tourne et la retourne, il l'examine, et s'en revient au roi.— Allons, vieillard, dis-moi ce qu'il faut que je pense. — Je vais vous satisfaire; elle ne vaut rien, elle est fille d'un musulman et de quelque méchante femme; si vous l'épousez, votre

cœur ne tardera pas à s'en repentir. Ces mots affligent le roi, il ne peut se consoler de perdre ainsi la femme dont la beauté avait fait d'abord sur lui la plus vive impression. Il presse de questions le vieillard, il veut savoir tout ce qui regarde les parents de l'étrangère. Bientôt il remercie Dieu qui le tire du danger, et l'arrache aux mains du démon.

« Comme la première fois, pas une des paroles du vieillard ne se trouva fausse.

« Rempli de joie, le roi prend le vieillard en secret : — Dis-moi aussi quelle est ma nature, je voudrais bien savoir quelle est ma naissance. — Ayez pitié de moi, s'écrie le vieillard ; vous exposez ma tête, ma vie, la lumière de mes yeux, si vous m'obligez à dire quelle est votre nature. Le roi jure de ne point le maltraiter ; il lui fait présent de fortes sommes d'argent. Ptocholéon cherche encore une fois à se soustraire à cette terrible révélation. — Pourquoi ces ordres, pourquoi cet argent? Eh bien! sachez-le donc, vous êtes fils d'un esclave, d'un boulanger, un misérable paysan ; vous n'êtes roi que par la royauté que vous possédez, et pas autrement.

« Le roi se trouble, il s'étonne ; il envoie chercher sa mère.

« — Qu'est ceci? lui dit-il ; est-ce vrai, ce que dit Ptocholéon? Il m'a révélé le secret de ma naissance, et prétend que je suis fils d'un esclave, que je suis un misérable vilain.

« Ecoute donc, lui dit sa mère. Ton père, le roi Pierre, avait une maladie de la vessie ; il n'avait pas d'enfant, son chagrin en était profond et vif ; il pensait à sa couronne. Je songeai donc, moi, à avoir un enfant de quelqu'un des grands de la cour, mais j'eus peur que celui que j'aurais choisi par amour n'eût recours à la ruse, ne tramât quelque perfide intrigue et ne s'emparât du trône. Il y avait dans le palais un esclave

qu'on appelait Moustapha; je m'approchai de lui et j'eus de lui un fils, c'est toi-même.

« Le prince revient auprès du vieillard, il se prosterne devant lui, il tombe à ses pieds, il les embrasse. Il le conjure au nom de Dieu de garder le secret sur la révélation de la reine. — Je te donne la liberté, je te donne tout l'argent que tu peux désirer; veille sur ma vie, je veillerai sur la tienne, reçois en présent cette perle qui vaut soixante mille écus d'or.

« Le vieillard accepte ces bienfaits, il retourne vers sa famille à laquelle il fait part de ses biens. En peu de temps il remonte au rang d'où le malheur l'avait précipité: ses richesses sont aussi grandes qu'avant. Ainsi Dieu honore les hommes sages, ainsi la science de Ptocholéon lui rendit la fortune qu'il avait autrefois. »

Il serait difficile de dire au juste le temps et le pays où se passa cette aventure merveilleuse. On peut croire pourtant que le théâtre où se développent le dévouement d'abord et ensuite la science de Ptocholéon n'est autre que la cour impériale de Constantinople. Sous quel souverain? Il n'est pas plus aisé de le dire, il serait même téméraire de le rechercher; il est vrai pourtant que le père de ce prince trop curieux est désigné sous le nom de Pierre. Pour trouver ce nom dans la liste des empereurs, il faut descendre jusqu'en 1216, époque où Pierre de Courtenay fut désigné pour occuper le trône de Constantinople. S'il était possible de prendre au sérieux cette indication, le récit aurait pour principal héros Robert de Courtenay, second fils de Pierre, qui fut chassé par ses sujets en 1228.

Supposez un instant que cela soit vrai, le conte de l'écrivain deviendrait pour nous une œuvre intéressante. Nous y verrions un Grec asservi à une domination qu'il déteste, et nous ne serions pas surpris qu'il ait imaginé cette fable ridicule pour rendre méprisable

un souverain assis sur un trône auquel sa naissance ne lui donnait aucun droit. Cet empereur, fils d'un esclave, d'un vilain, d'un Moustapha, c'est un trait assez heureux de satire. Occidentaux et Turcs se trouvent frappés d'un même coup, car Moustapha, cet esclave, porte un nom répandu dans la race qui devait conquérir Constantinople et qui se fit craindre de bonne heure par les Grecs. Ainsi Dante répétait, dans un des chants de sa *Divine Comédie*, l'étrange erreur qui faisait d'Hugues Capet le fils d'un boucher de Paris.

Ce sentiment de malice contre un peuple ennemi ne peut être nié dans le passage où le vieillard paraît pour la première fois devant le roi. Le prince lui présente la pierre précieuse qu'il a payée si cher. Les Bulgares et les Tartares qui se trouvent à ses côtés ne manquent pas de se rire de l'esclave. Cette grossièreté tourne bientôt à leur confusion. Plus ils ont été prompts à se railler du sage vieillard, plus ils seront punis par le succès qu'il obtient.

Établis depuis la fin du cinquième siècle dans les contrées qui avoisinaient l'empire de Constantinople, ces peuples ne cessèrent d'inquiéter les empereurs. Ceux qui n'avaient point de troupes à leur opposer, comme Anastase (502), cherchaient à les éloigner à force d'argent. Ce n'était pas un bon moyen de s'en défaire, au contraire; aussi ne manquaient-ils pas de renouveler leurs courses. Quand on s'y attendait le moins, ils venaient soudainement répandre la désolation jusqu'aux portes de Constantinople. Une longue muraille fut bâtie par Anastase pour préserver la capitale de leurs invasions. Des guerres, des trêves, des traités de paix, des honneurs prodigués aux chefs des Bulgares, remplissent l'histoire des rapports de l'Empire avec cette peuplade jusqu'à l'année 1391 où la Bulgarie, après la bataille de Nicopolis, cesse

d'exister comme royaume indépendant et devient une province du Sultan des Turcs (1).

Il n'est donc pas étonnant de voir figurer des Bulgares et des Tartares dans le palais des empereurs. Dès l'an 876, on remarque à Constantinople la présence de jeunes Bulgares qui viennent s'instruire dans les écoles, lorsqu'à la suite du christianisme le goût des lettres eut pénétré dans la Bulgarie. Parmi eux se fit distinguer le jeune Siméon, de la famille royale, neveu du prince Wladimir, qui fut élevé dans le palais impérial et qu'on surnomma Demi-Grec, à cause de sa profonde connaissance des auteurs classiques de la Grèce ancienne. Il n'est pas inutile de remarquer avec Luitprand (2) qu'il n'en resta pas moins un ennemi acharné de l'Empire. Cela suffit pour faire comprendre la nature des relations qui existaient entre les Grecs et leurs redoutables voisins; la scène que je rappelle répond à cette idée et la confirme.

On ne saurait, je pense, se refuser à voir une scène d'une grande vérité historique dans le changement si prompt qui réduit Ptocholéon à l'extrême misère. Ce sont les courses des Arabes qui lui enlèvent en un jour les biens qu'il possédait. Ses chameaux, ses brebis, ses chevaux et ses chèvres, tout lui est ravi. Les pâtres sont emmenés, beaucoup sont égorgés; c'est une tempête furieuse qui passe et ne laisse rien debout. Il y a là un souvenir très-vif des malheurs auxquels furent longtemps soumis les peuples de cet empire si cruellement exposé aux insultes de tous les barbares. S'il fallait accorder quelque mérite d'exactitude chronologique à une composition de ce genre, ce serait vers le

(1) *La Bulgarie ancienne et moderne*, par A.-P. Vréto, Saint-Pétersbourg, 1856.

(2) L. III, c. VIII, et l. I. c. II. « Simeonem semi-græcum esse aiebant eo quod a pueritia Byzantii Demosthenis rhetoricam et Aristotelis syllogismos didicerat... christianus sed vicinis Græcis valde inimicus. »

commencement du septième siècle qu'auraient vécu les acteurs de ce conte, au temps où les Arabes (622-632) dévastaient la Syrie, l'Egypte, l'Afrique et l'île de Chypre. Cette époque serait difficile à concilier avec le temps où vivait Pierre de Courtenay, mais nous savons que par ce mot, les *Arabes*, les Grecs entendaient toute la race des mécréants, Sarrasins et Turcs. Il serait d'ailleurs aussi imprudent de faire fond sur ces détails pour établir une date, que de chercher une chronologie certaine dans la plupart de nos chansons de geste.

Ce n'est point au hasard pourtant que beaucoup de choses sont avancées dans cette composition. On y trouve au moins une image fidèle des mœurs des princes de l'Orient, dans le goût passionné que le poëte prête à notre empereur pour les pierres précieuses. Tavernier, qui faisait, au dix-septième siècle, le commerce des pierreries dans la Perse, nous dit que ce goût si ancien était encore fort répandu dans l'Orient. Nous apprenons de lui que, dans ces contrées, les belles pierres étaient mieux payées que partout ailleurs ; que non-seulement on y retenait celles du pays, mais qu'on y attirait celles du Nouveau-Monde.

Ne nous étonnons donc pas d'entendre parler de bijoutiers, d'orfèvres, de joailliers, de voir parmi les officiers du roi un grand καβάτωρ (1), c'est-à-dire un graveur de pierres. Dans un fragment traduit par Cardone, au tome second de ses *Mélanges de littérature orientale*, on lit ce qui suit : « Rustem, plongé dans la mollesse, abandonnait à ses vizirs les soins pénibles du gouvernement dont il se sentait incapable. Les objets

(1) Ce mot est tout italien, *cavatore*; il vient du verbe *cavare*, *creuser*, *graver*, *tailler*.

Quant il vit la cavée roche
Où il peust repos avoir.
Le Roman de Renart, v. 353.

du luxe remplissaient son cœur; il aimait mieux un joaillier qui lui fournissait des bijoux bien choisis qu'un général qui lui gagnait des batailles. L'emploi le plus important de la cour était celui de joaillier. »

Si le marchand de pierreries vient de la Syrie et non d'ailleurs, c'est une chose à considérer, et ce détail est précieux à recueillir. Téifaschi, un auteur arabe du treizième siècle, qui a écrit sur les pierres, nous apprend qu'on tirait l'émeraude des contrées situées entre l'Egypte et la mer Rouge : nous pourrions donc avancer sans être trop téméraire que le sage vieillard eut à se prononcer sur la valeur d'une émeraude. Toutefois il n'y a pas d'auteur qui nous dise comment un ver peut vivre enfermé dans un diamant, et par quelle vertu merveilleuse la chaleur du jour d'été le fait éclore et sortir de cette espèce de chrysalide où il sommeille.

Quant au nom du vieillard, Ptocholéon, il est assez conforme à l'usage byzantin, et je n'ai qu'à citer pour preuve le nom de Ptochoprodromos. C'est ainsi que l'histoire de Byzance nous montre au dixième siècle Siméon, l'empereur des Bulgares, allant mettre le siége devant Andrinople défendue par le patricien Léon, surnommé *Moroléon*, c'est-à-dire Léon le fou, à cause de sa grande ardeur dans le combat. Ptocholéon signifie donc Léon le pauvre, et le récit lui-même justifie suffisamment ce surnom (1).

Resterait à savoir ce que peut signifier le mot de *Mouzokourémène* qu'on lit en tête du manuscrit. A en juger par la composition du terme, il faudrait le prendre

(1) Je retrouve ce nom de Ptocholéon dans un poëme inédit sur les *Enigmes de Léon le Sage*, manuscrit grec de la Bibliothèque nationale, n° 929 (quatorzième siècle) :

Πῶς ἀκούειν τ'ὄνομά σου
Ὁ Πτωχὸς Πτωχολέων...

comme un sobriquet, qui désignerait le héros ou l'auteur de ce conte, l'homme au *visage noirci et rasé*.

L'intérêt que peut inspirer ce petit récit serait épuisé, si nous ne retrouvions dans un poëme d'aventures écrit en français, vers 1153, par Gautier d'Arras, un souvenir incontestable de l'aventure de Ptocholéon. Le roman français porte le nom d'*Eracles*. On reconnaît sans peine, dans l'*empereur Eracles*, l'empereur Héraclius : il est en effet le principal héros de ce poëme. C'est une histoire des guerres heureuses que cet empereur entreprit contre Cosroès. Seulement, comme Charlemagne dans nos chansons de geste, Héraclius n'est plus reconnaissable. La légende a étouffé l'histoire, le miracle est partout, et Dieu intervient dans toutes les actions du conquérant.

Le poëme de Gautier d'Arras a été traduit en Allemagne peu de temps après que l'auteur l'eut achevé en France. Un savant allemand, M. Massmann, en a publié une édition en 1842. Il suppose que Gautier prit part à la croisade de Louis VII, et visita l'Orient. M. Paulin Paris trouve extrêmement faibles les arguments présentés par M. Massmann en faveur de cette opinion (1). La ressemblance que je vais faire voir entre le conte et le roman ne pourait-elle pas fortifier l'argumentation de l'éditeur allemand?

Voici l'analyse des passages d'*Eracles*, qu'il nous importe de connaître : « Il y avait à Rome un sénateur nommé Miriados et sa femme Casine, qui ne pouvaient avoir d'enfants. C'étaient des personnes justes et pieuses, que le ciel voulait favoriser d'un miracle. Un ange annonce en songe à Casine ce que Dieu lui commande pour obtenir un fils. Tout est fait comme il avait été dit. Au jour du baptême de ce fils, nouveau miracle:

(1) *Histoire littéraire de France*, t. XXII, p. 791-867.

l'ange apporte une lettre, que la mère ne doit ouvrir que quand l'enfant saura lire. Eracles, mis à l'école, apprend en un an plus que les autres en quatre. Alors sa mère lui remet la lettre céleste, il y voit que Dieu lui accorde trois dons : la connaissance des pierres précieuses, celle des chevaux et celle des femmes.

« Miriados vient à mourir avant que son fils ait atteint dix ans. La veuve ne demeure préoccupée que d'un seul soin, le salut de l'âme de son mari ; elle est riche, elle tient

Les castiaux, les villes et les ricetés,
Les manoirs et les fermetés,

mais elle est disposée à tout abandonner pour que Dieu mette l'âme de « son seigneur » en paradis, et elle propose à son fils de se dépouiller complétement. Eracles accepte sans hésiter, remerciant sa mère de lui avoir suggéré une si salutaire idée ; la chose s'exécute : de riches qu'ils étaient, les voilà devenus aussi pauvres que les plus pauvres. Casine vit de sa quenouille ; le monde les a mis en oubli, personne ne les connaît plus.

« Dans leur pauvreté volontaire, ils sont heureux, sauf en un seul point, c'est qu'ils n'ont plus rien à donner pour l'amour de Dieu. Cependant il reste un bien à Casine, le plus précieux de tous, son cher enfant Eracles ; la coutume permettait de le vendre ; elle le vendra, elle en donnera le prix aux pauvres, et se fera religieuse.

« Eracles accepte avec ardeur la proposition, fixe le prix, qui sera de mille besants, et recommande à sa mère de ne pas le vendre une maille de moins ; la mère prend sa ceinture, la passe autour du cou de l'enfant et le conduit au marché. Le haut prix effraye tous les acheteurs ; mais enfin arrive le sénéchal de l'empereur

il voit Eracles, et comme nous disons encore aujourd'hui: « Combien fait-on ce drap, ce cheval? » il dit: « *Ke fait hon cest enfant?* (1) » Mille besants. Le sénéchal se récrie, cependant il veut savoir pourquoi on demande un si haut prix. Eracles expose les propriétés merveilleuses dont le ciel l'a doué, et l'acheteur se décide; les mille besants sont comptés; la mère les distribue en aumônes et se retire dans une abbaye. »

Le rapport de ressemblance entre Eracles et Ptocholéon est si évident qu'il serait inutile d'y insister davantage; les motifs seuls sont changés; ce changement ne peut laisser aucun doute sur l'originalité et la priorité du petit poëme grec. Les faits y sont présentés d'une manière si naïve et si vraie, la résolution du père de famille qui se dévoue pour rendre à ses enfants la prospérité qu'ils ont perdue est si naturelle et si bien dans l'ordre des sentiments humains qu'on ne peut pas songer un instant que Casine soit le modèle de Ptocholéon. La piété de Gautier d'Arras, que M. Massmann croit avoir été un prêtre, a renchéri sur l'aventure racontée par les Grecs; d'une action qui ne fait honneur qu'à la nature humaine, il a voulu faire le triomphe de la vertu chrétienne, la charité, au risque de détruire la vraisemblance et l'intérêt.

Nous savons de quelle manière Ptocholéon met en pratique la science qu'il tient de ses études et de son expérience; voyons comment Eracles use de celle qu'il tient de Dieu même: « A peine l'acquéreur a-t-il fait son marché qu'il s'en repent, chacun le « gabe »; le bruit de la duperie dont le sénéchal a été victime arrive aux oreilles de l'empereur; l'enfant est amené devant lui, et là, en présence de la cour, il renouvelle ses

(1) Le grec, dans le passage qui répond à celui-ci, emploie la même locution.

assurances merveilleuses. On le met à l'épreuve; l'empereur ordonne à tous ses sujets d'apporter, à un jour et dans un lieu fixés, toutes leurs pierreries, et à Eracles d'acheter, à quelque prix que ce soit, la pierre qui aura le plus de vertu. Eracles se rend là où les pierres sont étalées, il passe dédaigneusement devant les plus belles, pour s'arrêter à une boutique où l'on vendait poivre et gomme, et où le marchand, par pure obéissance à l'édit, avait mis une pierre sans valeur pour lui ; c'est celle-là qu'achète Eracles, et, au lieu de six deniers que demandait le pauvre homme, il lui fait donner quarante marcs. Grand courroux de l'empereur, qui se croit trompé comme son sénéchal ; mais Eracles lui apprend que cette pierre a la propriété de préserver de l'eau, du fer et du feu celui qui l'a sur soi, propriété qu'elle aurait perdue si elle avait été payée seulement six deniers. L'épreuve en est faite : Eracles est mis sous l'eau, jeté dans un brasier, frappé avec un glaive; l'empereur lui-même entre dans le feu et ne brûle pas. La faveur dont jouit Eracles s'accroît chaque jour.

« Dans une autre circonstance l'enfant merveilleux fait preuve de la même sagacité à découvrir les vertus cachées des chevaux.

« Il l'applique une autre fois encore dans le choix plus délicat et plus important de la femme que doit épouser l'empereur. Un édit impérial a convoqué à Rome toutes les filles des gentilshommes, Eracles passe la revue de ces beautés d'élite : l'avarice, l'orgueil, la colère, des amours même déjà nouées avec un autre empêchent le jeune homme de faire un choix, si bien qu'il congédie cette nombreuse et splendide assemblée, sans y avoir trouvé une femme pour l'empereur. Heureusement, il rencontre en son chemin une « mescine » ; elle n'est fille de roi ni de gentilhomme, mais elle a toutes les vertus et tous les charmes. »

Les différences du récit de Gautier d'Arras n'empêcheront personne d'y reconnaître la même inspiration que celle du conte grec; c'est la même donnée transformée au gré du conteur français. S'il est vrai que, dans une partie de son roman, le trouvère emprunte les faits qu'il raconte aux annales de l'Empire; si, pour les aventures et les fautes d'Atanaïs, l'épouse de l'empereur, Gautier a mis à contribution une histoire rédigée sous Héraclius et connue sous le nom de *Chronicon Paschale*, il est permis de dire que l'enfance d'Eracles semble se rapporter si parfaitement à notre conte de Ptocholéon, qu'il ne serait pas invraisemblable de faire dériver du grec la narration du trouvère.

En tout cas, j'ai la satisfaction, quand je n'aurais pas trouvé la source originale de ces inventions, d'indiquer aux lecteurs curieux de ces recherches un document beaucoup plus précis que ceux de MM. Massmann et Paulin Paris. Voici ce que dit ce dernier critique: « Restent les dons surnaturels accordés à Eracles. M. Massmann rattache la connaissance des pierres miraculeuses aux récits qui avaient cours sur les propriétés singulières de l'aimant. Pour nous, c'est dans un livre de la haute antiquité indienne que nous trouvons des ressemblances frappantes avec les dons d'Eracles, et sans pouvoir indiquer en aucune façon par quelle voie les produits de l'imagination indienne auraient, pour ceci du moins, cheminé jusque dans l'Occident, nous devons signaler le fait. Il y a dans la poésie sanscrite un récit qui a joui et qui jouit encore d'une grande faveur, c'est celui des aventures de Nala et Danayanti. Là le héros, comme Eracles, possède des dons surnaturels: quand il se présente déguisé pour être cocher du roi Rituparna, il dit de lui-même qu'il est incomparable dans la connaissance des chevaux, qu'il est de bon conseil dans les affaires épineuses et

dans les choses scientifiques, et qu'il entend l'art de préparer les aliments. Rituparna veut faire en char une course très-longue en une seule journée; il demande au prétendu cocher de parcourir le trajet dans le temps exigé, celui-ci choisit des chevaux de pauvre apparence, comme Eracles choisit le poulain; le roi s'irrite d'un tel choix, comme l'empereur, mais dans les deux cas le succès justifie la sagacité du conseiller. Il ne nous est pas possible, nous le répétons, de trouver aucune trace, aucune mention dans l'Europe au moyen âge, du poëme sanscrit de Nala; toutefois, n'est-on pas en droit de penser que de telles imaginations, qui sont si anciennes sur les bords du Gange, ont été, d'une façon ou d'une autre, le type d'imaginations semblables, comparativement si récentes en Occident? »

Qu'il y ait un souvenir du cocher Rituparna dans le poëme de Gautier d'Arras, cela paraît bien manifeste; il ne l'est pas moins que le début du trouvère se rapporte d'une manière plus directe encore à la narration de l'auteur grec anonyme qui nous occupe. Dans l'usage que le vieillard Ptocholéon fait de sa sagesse, il se trouve aussi comme la transmission affaiblie d'une même tradition. Je ne prétends pas que Gautier d'Arras ait connu le poëte grec, mais n'est-il pas surprenant que ce soit dans un poëme d'aventures ayant pour héros un prince grec dont le nom est purement grec, Eracles, que nous trouvions cette ressemblance?

On m'accordera, j'espère, que cette circonstance peut justifier l'assertion de M. Massmann qui fait aller Gautier d'Arras en Orient, à la suite de Louis VII, et l'on verra dans les rapprochements que j'ai faits un moyen d'expliquer comment tant de traditions et de fables venues de l'Inde, rendues populaires en grec, par des imitations et des traductions plus ou moins libres, ont pu passer dans notre pays et y prendre une forme nouvelle sous la main de nos trouvères [1].

[1] Voir pour le texte la Collection de monuments pour servir à l'histoire de la langue néo-hellénique, n° 19, par M. Emile Legrand.

LE PHYSIOLOGUS (1).

Le Père Petau, de la Compagnie de Jésus, a donné, au tome second des Œuvres de saint Épiphane, évêque de Constance, en Chypre, un petit traité en prose sur la nature de quelques animaux sauvages et de quelques oiseaux. Cette composition s'annonce sous ce titre : Εἰς τὸν φυσιολόγον περὶ τῆς ἑκάστου γένους φύσεως τῶν θηρίων τε καὶ πετεινῶν. Ce qui s'explique ainsi : le pieux évêque rapporte un passage d'histoire naturelle emprunté à un auteur inconnu, qu'il appelle ὁ Φυσιολόγος ; il y joint ensuite une interprétation, ἑρμηνεία, qui donne un sens moral aux notions transmises par le naturaliste. Occupé du salut des âmes, le commentateur du *Physiologus* applique aux vérités de l'Écriture Sainte, à ses dogmes, à ses préceptes, aux institutions du christianisme, les observations faites sur la nature des animaux et des oiseaux par l'auteur qu'il a sauvé de l'oubli.

Le cardinal Guillaume Sirlet fit, le premier, une traduction latine de ce livre d'Épiphane. Ponce de Léon, à son tour, offrit à Sixte-Quint l'hommage d'une traduction de cette œuvre, en l'accompagnant d'une préface et d'un commentaire que le Père Petau a transcrits dans son édition. Avec l'élégance apprêtée des dédicaces du

(1) 1° Manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale de Paris, nos 390 et 929. 2° Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἐπιφανίου ἐπισκόπου τῆς Κωνσταντείας Κύπρου εἰς τὸν φυσιολόγον τὸν διεξελθόντα περὶ τῆς ἑκάστου γένους φύσεως τῶν θηρίων τε καὶ πετεινῶν, t. II, Parisiis, 1622. Latine vertit P. P. Petavius, S. J. — 3° Les Bestiaires. — 4° Jacques de Vitry.

seizième siècle, Ponce de Léon dit qu'il veut imiter ces gouverneurs d'une maison des champs, *rusticos quosdam villicos*, qui, par l'envoi d'une fleur ou d'une autre offrande de ce genre, témoignent à leur maître un dévouement affectueux que leur peu de fortune met à l'étroit et réduit à de minces cadeaux : *Qui flosculo quopiam, aut alio simili symbolo dominis misso, animi sui devotionem, ingentem quidem illam et promptissimam, sed ab iniqua et paupere fortuna oppressam, testificari solent.* Il ne laisse pas néanmoins d'attacher quelque prix à son envoi. L'ouvrage d'Épiphane lui paraît devoir plaire au saint Pontife par les allégories pieuses qu'il contient, et qui peuvent être fort utiles aux prédicateurs pour instruire les peuples: *Addo Pater beatissime, non omnino fore Sanctitati tuæ argumenti genus injucundum, cum pias quasdam allegorias contineat, quæ erudiendo pro concionibus populo apprime solent esse utiles* (1587).

Dans son avertissement au lecteur, laissant là le style fleuri de la dédicace, Ponce de Léon établit l'authenticité de ce *Bestiaire* de saint Épiphane. Il en fonde les preuves sur la conformité du style de cet ouvrage avec tous ceux d'Épiphane que personne ne lui a jamais contestés; il fait observer que l'on retrouve dans un discours intitulé Ἀγκύρωτος, et dans le traité contre les *Hérésies*, deux passages, l'un sur le *Phénix*, l'autre sur le *Serpent*, rapportés absolument dans les mêmes termes, et contenant sur le Phénix des détails qu'on ne rencontre chez aucun autre de ces auteurs qu'on appelle du nom de *Physiologus*. Du reste, ajoute-t-il, aucun de ceux, jusqu'à ce jour, qui ont composé les *indices* des bibliothèques n'ont hésité à attribuer à saint Épiphane le *Physiologus*, non plus qu'un traité sur les pierres. Le dernier éditeur de cette composition, ajoute-t-il, écrit ces mots: *Et ego alium etiam ejusdem*

Epiphanii non editum hactenus Physiologi titulo librum manuscriptum habeo, in quo ex professo ductas ab animalium num. 39 *naturis similitudines explicat, quem alio tempore, si divina faverint, edam.*

Ponce de Léon se plaint beaucoup du texte sur lequel il eut à travailler. Le temps l'avait défiguré de bien des manières. Outre que le style de saint Épiphane manquait d'élégance et même de correction, car c'était un Hébreu qui s'était mis tard aux lettres grecques et n'avait jamais beaucoup estimé l'élégance de la parole, les copistes qui avaient, d'âge en âge, transcrit son œuvre y avaient fait entrer nombre d'expressions empruntées à la langue vulgaire. Des trente-neuf animaux décrits par Épiphane, il n'en avait pu retrouver que trente-six, encore avait-il dû laisser de côté onze articles tellement gâtés par l'incorrection qu'il lui avait été impossible de les comprendre. Il déclare même que, dans le texte qu'il a édité, il a fait beaucoup de suppressions, beaucoup de changements, qu'on peut accepter cependant en toute confiance, parce qu'il a consulté pour ce travail trois exemplaires de l'ouvrage de saint Épiphane.

Tel est le *Physioloyus* que nous a transmis le Père Petau.

C'est donc, comme on le voit, une œuvre très-incomplète. Il est à regretter que Ponce de Léon n'ait pas été à portée de consulter un seul manuscrit du *Physiologus*. Lambecius, dans son catalogue de la bibliothèque impériale, en signale un à Vienne. MM. Moustoxydis et Démétrius Schinas en indiquent un autre, dans la livraison du mois de mai 1816 d'un recueil destiné à rassembler des pièces inédites d'auteurs grecs, soit en prose soit en vers. « Notre manuscrit disent les éditeurs, appartenait autrefois à la bibliothèque des Nani, patriciens de Venise, et aujourd'hui il est allé augmenter le trésor de la bibliothèque de Saint-Marc. C'est un

manuscrit en papier, in-quarto, du quinzième ou du seizième siècle, d'une belle écriture, avec le portrait de saint Épiphane, et des miniatures qui représentent avec beaucoup de talent chacun des animaux dont il est successivement question dans l'ouvrage. »

Les extraits donnés par M. Moustoxydis sont beaucoup plus étendus que les articles édités par Ponce de Léon. Les détails d'histoire naturelle sont plus abondants, l'interprétation morale plus développée, les allégories plus longtemps et plus curieusement poursuivies. Tels sont les passages, par exemple, qui concernent l'éléphant, le vautour et beaucoup d'autres. Quelques-uns des animaux, dont Ponce de Léon regrettait de n'avoir pu lire la description, reparaissent ici, grâce au manuscrit des Nani. Ainsi, le *cheval d'eau* (ὕδριππος), la *Gorgone*, le *Héron*, etc., etc. L'ordre d'arrangement, qui n'est pas celui du traité de Ponce de Léon, la différence des détails, diminuent de beaucoup l'importance de la publication de cet éditeur. On en voit maintenant l'insuffisance. Le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc est beaucoup plus complet. On peut craindre néanmoins, avec M. Moustoxydis, qu'il ne soit encore privé de beaucoup de passages dont se composait l'œuvre originale. Voici un fait qui peut expliquer et fonder les appréhensions de M. Moustoxydis. Le Bénédictin Beaugendre a publié (1708), parmi les œuvres de Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, un *Physiologus* qu'il lui attribue. Ce bestiaire, écrit en vers latins, est d'un auteur qui se nomme à la fin de son poëme et s'appelle lui-même maître Théobald ou Thibauld. Or, cet ouvrage, qui n'est que la traduction du manuscrit des Nani, donne, sur l'araignée, sur la baleine, sur les sirènes, sur l'onocentaure et sur la panthère, des renseignements qu'on ne trouve pas dans le *Physiologus* grec.

Ce que nous venons de dire doit donc faire désirer qu'on puisse rencontrer un jour quelque manuscrit original et authentique dans lequel on ait la confiance d'avoir l'œuvre complète de saint Épiphane; il serait intéressant d'avoir l'ouvrage que tant d'auteurs grecs, latins et français ont traduit, abrégé, commenté, imité, chacun dans sa langue, car il n'est pas de compositions plus répandues pendant tout le moyen âge que ces *Physiologus* ou Bestiaires. Il en existe même un en langue provençale dans les papiers de La Curne de Sainte-Palaye, qui sont à la bibliothèque de l'Arsenal (1).

Ce n'est pas ce précieux manuscrit que je viens offrir au lecteur après l'avoir découvert, mais c'est une traduction en vers grecs populaires d'une œuvre en prose qui remonte sans doute au temps de saint Épiphane. Ce

(1) Au tome V, p. 182. Voici un échantillon de ce Bestiaire :
Aiso son las Naturas d'alcus auxels e d'alcunas bestias. M. d'Urfé, f. 135, r°. col. 1. chan. 964.

Del pol (Poulet, Coq).

La natura del pol es que canta li vespre, cant sent venir la nuech pus soven. El mati cant sent venir lo iorn canta pus soven. E vas la mieia nueg engrueissa sa votz e canta pus tart e pus clar.

De l'Aze.

La natura de l'aze es que canta cant a fam. E om.... mais se trebalha.

Del Lop.

La natura del lop es que cant ve homz enans conz lo veya, el li tol lo parlar, et si home lo ve enans, l'om li tol la forsa.....

De la Vibra (Vipère).

La vibra cant ve hom nut ela non l'auza regardar de paor. E cant lo ve vestit no'l preza re et saut a li dessus,

Del Leon.

Cant lo leo apreza e home li passa denan, ia no'l tocara, que passar y pot VII vetz, sol quel home no'l regarde, mas si home lo garda... E cant homz lo cassa, que ve que no s'pot defendre e l'aven a fugir *il cobis* sas pezadas ab la coa dereire, per so conz no veya son esclau (pas). E cant la leonessa a leonat (fait son petit) el nains mort. E III jorns lo paire crida e rugis sobre el e fay lo vieure.

poëme, dont nous avons donné le texte pour la première fois, a l'avantage de répondre au manuscrit des Nani dans les parties où celui-ci est plus complet que celui de Ponce de Léon ; il a l'avantage, plus considérable encore, de combler les lacunes regrettées par M. Moustoxydis, de nous donner les articles primitifs, qui se retrouvent dans le poëme latin de maître Thibaut. Il offre, surtout, des ressemblances surprenantes avec les fragments d'un *Physiologus* qu'a publiés le cardinal Angelo Maï, dans le tome VII, de ses *Auctores classici*. Je ne sais même si l'on ne devrait pas dire qu'il est l'original de cette œuvre latine attribuée à saint Ambroise. L'auteur de cette composition, quel qu'il soit, rapporte l'opinion d'un *Physiologus* qui lui sert d'autorité. On ne voit rien de semblable dans le poëme grec. Pourtant les détails consacrés à certains animaux dans les fragments du savant cardinal sont de tout point ceux de notre poëme. On peut s'en convaincre par le morceau sur la vipère que je donne en note (1).

C'est dans le manuscrit grec de la Bibliothèque nationale, coté sous le numéro 390, que j'ai vu une première copie de ce poëme. Elle commence au recto du folio 77 et porte ce titre : Ἐκ τοῦ Φυσιολόγου περὶ φύσεως καὶ εἴδους ζώων καὶ ἑρπετῶν, καὶ ἡ ἀναγωγὴ τῶν ἀνθρώπων ὡς ἔχει.

Ce manuscrit, dont j'ai déjà parlé (2), appartient au quinzième siècle. Toutes les pièces qu'il renferme

(1) Vipera genus est serpentis venenosæ. Physiologus autem de Vipera dixit: quoniam capite usque ad umbilicum femina est; de umbilico usque ad caudam Crocrodilli habet figuram. Vadum autem feminæ non habent in sinu suo, sed et foramen acus habent; si masculus voluerit cognoscere feminam, effundit semen in os feminæ, et cum sorbuerit femina præcidit necessaria masculi, et statim moritur masculus. Dum autem creverint in utero matris filii, comedunt matris ventrem, et sic foris exeunt. Patrolæ ergo sunt et matrolœ. t. VII, p. 588.

(2) *Étude sur une Apocalypse de la Vierge Marie.* — *Histoire de Ptocholéon*, étude sur un texte grec inédit.

remontent beaucoup plus haut et viennent d'un temps où la langue grecque, quoique déjà sensiblement altérée, n'a pas encore perdu tous les caractères de l'époque classique. Ce *Physiologus*, écrit dans l'idiome mélangé des œuvres populaires du douzième siècle, présente une suite de 1132 vers de 15 syllabes. A ce nombre il faut ajouter une certaine quantité de pages et de lignes où s'offre un étrange accident. La versification est tout-à-coup suspendue; il succède aux vers un certain nombre de pages en prose qui reproduisent, non pas le texte publié par Ponce de Léon, mais celui du manuscrit des Nani. Chose singulière, ce n'est pas un accident produit par le hasard, le sens n'y souffre aucune interruption, et le même fait se retrouve au même endroit, de la même manière, dans une autre copie de ce poëme.

La bibliothèque nationale possède, en effet, dans le manuscrit grec coté sous le numéro 929, folio 326, un autre exemplaire du *Physiologus*. Il est attribué au quatorzième siècle. L'écriture, plus facile à déchiffrer que celle du numéro 390, dont les abréviations sont d'une hardiesse et d'une quantité surprenantes, ne laisse pas d'offrir encore des difficultés, parce que l'encre, en beaucoup d'endroits, a rongé le papier, qui n'offre plus alors que le vide d'une déchirure régulière et irréparable. Cette nouvelle copie a ajouté elle-même quelques détails au texte que j'avais eu d'abord sous les yeux; elle l'a complété en plusieurs endroits, elle a comblé quelques lacunes, rétabli quelques vers qui avaient échappé au copiste du quinzième siècle.

A part ces légères différences et d'autres encore qui viennent d'un changement de disposition dans l'ordre des animaux, assez insignifiant pour l'ensemble du poëme, ces deux copies reproduisent le même ouvrage. En nous le donnant à deux reprises, à la distance de

cent ans, elles nous font comprendre que cette œuvre d'une physique souvent bizarre, mais d'une orthodoxie irréprochable dans les sens anagogiques qui suivent l'histoire de chaque animal, était d'un usage très-répandu. On peut croire qu'elle se recommandait surtout aux prédicateurs du moyen âge, puisque nous avons entendu Ponce de Léon, en dédiant cet opuscule de saint Epiphane au pape Sixte-Quint, déclarer qu'il pouvait grandement servir à l'instruction des peuples.

Si MM. Moustoxydis et Schinas n'avaient pas fait connaître le manuscrit des Nani qui porte expressément le nom de saint Epiphane, on aurait pu croire, en comparant nos deux manuscrits au texte de Ponce de Léon, que l'auteur du *Physiologus* en vers qui nous occupe n'avait fait qu'une amplification du texte assez réduit du saint évêque de Constance. C'est l'idée qui s'offre d'abord à l'esprit. Mais il faut y renoncer quand on compare ensemble l'article de l'éléphant tel qu'il se lit dans Ponce de Léon, dans le manuscrit des Nani et dans nos deux copies versifiées.

Celui de Ponce de Léon est d'une composition sèche et serrée; il est loin de donner tous les détails du manuscrit Nani. Entre la prose de celui-ci et les vers des manuscrits n°s 390 et 929 la ressemblance, au contraire, est complète. On lit également dans la prose et dans les vers, après toutes les autres inventions débitées au sujet de l'éléphant, ces indications qu'aucun naturaliste ne voudrait garantir aujourd'hui: l'éléphant s'appuie pour dormir au tronc d'un arbre; le chasseur le scie méchamment, il tombe. Elien nous apprend cette manière de s'emparer de l'éléphant; mais voici ce qu'il ne dit pas: « Si l'on ne se hâte de mettre la main sur la bête, elle s'éveille, elle pousse d'une voix forte des cris plaintifs. A ces cris accourt un grand éléphant. Il essaie de le soulever, il ne peut y parvenir. Il crie

encore ; quatre éléphants viennent à cette fois, leurs efforts sont inutiles. Deux se mettent à crier, survient un petit éléphant, qui se glisse sous la bête renversée et la remet sur ses pieds. » L'interprétation pieuse de ce texte est de tout point la même dans les manuscrits. « Quel est le grand éléphant qui ne peut relever la victime du chasseur? c'est Moïse. Les quatre autres, qui sont-ils? les Evangélistes. Qui sont les deux qui crient? ce sont les apôtres. Et le petit éléphant? c'est Jésus-Christ, qui a fait sortir Adam du tombeau ».

Les articles consacrés au vautour, à la gorgone, présentent de même une abondance de détails qui font paraître plus décharnés les minces extraits d'Epiphane, et complètent l'œuvre mutilée de Ponce de Léon.

Peut-on dire que le poëme a été l'original de la version en prose? Non ; le style du manuscrit des Nani est d'une langue très-correcte et tout-à-fait ancienne. Il a certainement devancé d'un grand nombre de siècles le *Physiologus* en vers dont nous avons deux copies à Paris. La nature du style en est une preuve assez forte, outre que la critique ne peut se refuser à en voir une plus forte encore dans la transformation de la prose en vers politiques. Nos poëmes chevaleresques du moyen âge ont eu, il est vrai, un sort tout différent ; composés en vers, ils ont éte mis en prose vers la fin du quatorzième siècle. La raison en est facile à saisir. Lorsque la fécondité poétique d'un premier âge s'épuise dans une littérature qui suit un développement régulier, la prose, perfectionnée par les progrès du temps, vient en aide à l'inspiration languissante et concourt en auxiliaire utile à la propagation d'œuvres capables d'intéresser encore les lecteurs. Dans la Grèce du moyen âge, il se produisit un mouvement contraire. Les œuvres en prose d'une époque littéraire, qui conservait les traditions d'un style pur et sévère, subirent, dans la décadence de la langue,

une métamorphose, il fallut, pour les rendre populaires, les accommoder au goût nouveau du peuple.

Il y eut, dans la Grèce, des onzième, douzième, treizième et quatorzième siècles, une abondance surprenante de compositions en vers de toute sorte. Les vicissitudes de la politique et de la conquête des Occidentaux d'abord, des Turcs ensuite, ramenèrent les peuples de la Morée et ceux des régions qui avoisinaient Constantinople à cette sorte d'enfance où les vers sont un langage attrayant pour les lecteurs, un instrument facile aux mains d'auteurs épuisés, de compilateurs fatigués et d'arrangeurs infatigables.

Je ne crois pas m'éloigner de la vérité en attribuant à ces causes la transformation qu'a subie le texte du manuscrit des Nani. Les extraits qu'en ont donnés les éditeurs, dont j'ai rappelé plus haut les noms, m'empêchent de douter que le *Physiologus* en vers ne soit l'arrangement d'un texte en prose beaucoup plus ancien, très-différent surtout du texte donné par Ponce de Léon. L'édition de ce poëme permettra une confrontation facile avec l'ouvrage que renferme aujourd'hui la bibliothèque de Saint Marc, et jettera quelque lumière sur l'opuscule que le Père Petau a publié dans les œuvres de saint Épiphane.

Les manuscrits de Paris, complétés l'un par l'autre, ajouteront un anneau à la chaîne qui rattache les plus anciens *Physiologus* grecs à nos *Bestiaires* du moyen âge. Dans la très-savante préface que M. Hippeau a mise au-devant du Bestiaire de Guillaume, clerc de Normandie, on peut suivre, depuis l'époque d'Origène, de saint Basile, d'Eustathe, de saint Ambroise, jusqu'au treizième siècle, la filiation de ces œuvres qui s'enfantent les unes les autres, animent la prédication chrétienne, passent dans l'enseignement des écoles, trouvent leur place dans les miniatures des parchemins,

s'étalent sur les vitraux des églises, sur les pierres de nos cathédrales, s'inscrivent enfin comme authentiques et confirmées dans les savants recueils d'Albert-le-Grand et de Vincent de Beauvais.

Nous lisons à ce propos un passage curieux dans les lettres de saint Bernard : c'est celui où il reproche aux églises et aux cloîtres les trop brillantes parures dont ils s'embellissent au grand dommage de l'attention dans la prière ou dans les lectures. « Que signifient, dit-il avec l'accent d'un Juvénal chrétien, cette ridicule monstruosité, cette élégance merveilleusement difforme, ces difformités élégantes étalées aux yeux des frères pour les troubler sans doute dans leurs prières ou les distraire dans leurs lectures ? Que nous veulent ces singes immondes, ces lions furieux, ces monstrueux centaures ou semi-hommes, ces tigres à la peau mouchetée, ces soldats qui combattent, ces chasseurs qui soufflent dans leurs cors ? Ici, ce sont des corps multiples à une tête unique ; là, plusieurs têtes sur un seul corps. C'est un quadrupède ayant une queue de serpent, ou un poisson portant une tête de quadrupède. Voici un animal dont une moitié représente un cheval et l'autre moitié une chèvre ; en voilà un autre ayant des cornes et se terminant en un corps de cheval. Enfin, c'est partout une telle variété de formes, qu'il y a plus de plaisir à lire sur le marbre que dans les parchemins, et que l'on passe plus volontiers les journées à admirer tant de beaux chefs-d'œuvre qu'à étudier et à méditer la loi divine. »

Ce luxe, cette abondance de merveilles taillées par le ciseau des sculpteurs, ou finement exprimées par le pinceau des enlumineurs, n'était qu'une traduction affaiblie des nombreux *Volucraires* et *Bestiaires* dont la fantaisie du moyen âge avait déjà multiplié partout les prodiges, souvent insensés, mais toujours ramenés à un but d'éducation populaire.

Cette habitude de *moraliser* (l'expression est du moyen âge) l'histoire naturelle remonte aux temps les plus anciens du christianisme, et même les dépasse. Les premiers fidèles en trouvèrent l'exemple dans la Bible et dans l'Evangile. Ces deux livres, dont chaque parole renfermait une vérité, fondèrent l'interprétation allégorique, qui ne fit que se développer davantage avec les subtilités de la scolastique. Jésus-Christ se sert du mot de renard pour flétrir la malice de ses ennemis. Samuel Bochart, dans un ouvrage intitulé *Hierozoïcon*, a rassemblé tous les passages où sont désignés les animaux dont l'Esprit saint s'est servi pour rendre plus sensibles des vérités de morale. Nous y voyons qu'avec des bêtes telles que le bœuf, le chameau, l'âne, le lion, le tigre, le renard, le lièvre, la colombe, la tourterelle, l'hirondelle, l'aigle, le pélican, les auteurs des divines Écritures n'hésitent pas à recourir à des êtres merveilleux, dont l'existence n'a pas été contestée avant qu'une méthode rigoureuse et scientifique eût fait évanouir ces prodiges. Tels étaient le Tragelaphus, le Gryphe, l'Ixus, le Myrmécoléon, le Phénix, les Faunes, les Satyres, les Sirènes, les Lamies, les Onocentaures, la Licorne. Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, qui n'étaient pas les inventeurs de ces fables, les ont consacrées. Ces animaux douteux, *dubia animalia*, comme les appelle Samuel Bochart, n'ont pas laissé d'embarrasser un peu les interprêtes modernes de la Bible; mais, pendant toute la durée des âges qui se sont écoulés entre l'apparition du christianisme et la Renaissance, ils ont été reconnus comme des êtres réels. On les a vus, on en a décrit la forme avec une assurance qui défiait le doute.

Saint Jérôme rapporte que Saint Antoine fit au désert la rencontre d'un hippocentaure. Je marque ce témoignage avec d'autant plus d'attention que cette apparition, qu'on peut lire dans les lettres familières

de ce grand saint [1], se retrouve dans notre *Physiologus* grec. Le même Antoine vit aussi, quelques instants après, une espèce de petit homme au nez crochu, au front cornu; son corps se terminait par des pieds de chèvre. Il l'interrogea; cet être bizarre répondit : « Je suis un de ces hommes que la gentilité, abusée par tant d'erreurs, a appelés faunes et satyres. Je m'acquitte ici d'une commission que m'a donnée la troupe à laquelle j'appartiens. Nous vous prions d'implorer pour nous votre Dieu, qui est aussi le nôtre; nous savons qu'il est venu pour le salut du monde, et le bruit s'en est répandu dans l'univers entier. » Saint Jérôme se demande si l'hippocentaure n'était pas une de ces illusions dont le diable se plaît à tromper parfois les yeux des hommes; mais, pour le satyre, il n'y a pas l'ombre d'un doute dans son esprit. Au temps de Constantin, dit-il, on amena dans Alexandrie un de ces faunes. Une multitude immense de peuple le vit. Il mourut, et l'on transporta dans du sel, pour le préserver de la corruption, car on était en été, son cadavre jusqu'à Antioche, où se trouvait alors l'empereur.

Il ne restait qu'à donner un sens moral à ces phénomènes de la nature. Rien n'était plus conforme au penchant de l'esprit humain et aux habitudes de l'enseignement chrétien.

Les apologues anciens, répandus sous le nom d'Esope, ont la même origine. Au début des sociétés, les hommes, plus naïfs et plus rapprochés de la nature, n'ont jamais manqué d'observer les animaux. Ils ont pénétré jusqu'au fond de leur caractère, si l'on peut ainsi dire; ils ont surpris leurs défauts, leurs ruses, leurs habitudes. Rien ne leur a échappé de leurs bonnes et de leurs mauvaises qualités. Les analogies les plus fines, que

[1] Épitre I, liv. III. Edit. Canisii.

nous n'apercevons plus, ont été saisies par les premiers chasseurs entre la conduite des animaux et celle des hommes, suivant ce principe reconnu par La Fontaine, que nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures raisonnables.

Il en est résulté toute une langue riche en métaphores et en comparaisons. Des rapports qui nous semblent bizarres aujourd'hui ont été exprimés par des mots pittoresques ou des légendes singulières. Ainsi, dans les Védas, dans les Ithiasas, dans le Dharma Sâstra, cités par M. Hippeau, on trouve mentionnés l'éléphant, le loup, le tigre, le lion, la cigogne, la corneille, avec des traits de *moralisation* qui sont dans les *Bestiaires*. Ainsi, chez ces peuples, les diverses espèces de voleurs sont transformées en loups, en ours, en singes, en boucs, en vautours, selon des ressemblances que l'imagination populaire a saisies ; les voleurs de soie, par exemple, changés en perdrix grise ou rouge, réveillent dans l'esprit de ces peuples des idées d'une concordance exacte, où se retrouvent tout à la fois les notions d'histoire naturelle acceptées par tout le monde et les analogies entre le plumage de l'oiseau et la couleur de l'objet dérobé par les voleurs.

Dans l'Eglise grecque, aussi bien que dans l'Eglise latine, les docteurs qui fondaient le dogme chrétien ne pouvaient négliger les preuves de la puissance de Dieu écrites en caractères si manifestes dans la nature. *Cœli enarrant gloriam Dei,* avait dit le Psalmiste; saint Jérôme dit à son tour : *Bestiæ Christum loquuntur.* Saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, n'ont pas été les seuls à composer en grec des dissertations consacrées à l'exposition de l'œuvre des six jours. Cette démonstration éloquente et facile de l'existence de Dieu avait été tentée longtemps avant eux. Ces divers ouvrages n'ont pas survécu tous ; de quelques-uns il ne reste que

de rares fragments, et, pour le plus grand nombre, il n'en demeure plus que le souvenir. Papias, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, saint Justin, saint Théophile d'Antioche, avaient mêlé les allégories morales à la science du monde telle que leur âge la comprenait. Origène, Candide, Appion, Maxime, ont mérité qu'Eusèbe et saint Jérôme aient transmis, pour des compositions de ce genre, leurs noms à la postérité. Saint Pantène, philosophe stoïcien converti au christianisme, avait traité, dans un ouvrage spécial, de la création du monde. Des ouvrages du même genre, attribués à saint Denis ou dus à saint Cyrille, n'avaient devancé que de quelques années celui de saint Basile, archevêque de Césarée. La littérature latine n'était pas moins riche en ces sortes d'ouvrages. Tertullien, Lactance, Arnobe, saint Augustin, saint Ambroise, ont eu leurs Hexaémérons.

On peut bien croire que ces sujets, diversement traités pendant une suite assez longue d'années, devinrent des lieux communs désignés aux orateurs. Vraisemblablement alors, il dut venir à l'esprit de quelque docteur de ramasser en un manuel commode les traits principaux de cet enseignement. L'ouvrage de saint Épiphane me paraît être un de ces recueils dont l'habitude ne s'est jamais perdue dans l'éducation des prédicateurs chrétiens. Ce qui me fait incliner à cette opinion, c'est le ton moins relevé de ce traité. Ce n'est plus la mise en œuvre éloquente de connaissances laborieusement acquises, c'est l'abrégé succinct, le résumé populaire des notions d'histoire naturelle qu'on regardait comme les plus utiles à l'instruction des premiers chrétiens. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'un ouvrage du même genre, désigné par le même titre de *Physiologus*, fut composé en latin. Il existait encore, au temps du pape Gélase : on l'attribuait à saint Ambroise : c'était à tort ;

car, en 494, il fut déclaré apocryphe par l'autorité de l'Eglise (1).

Le mot Φυσιολόγος et le terme latin *Physiologus* ne désignent pas les traités eux-mêmes consacrés à l'étude des animaux; ils ne sont en aucune façon le synonyme de ce mot français *Bestiaire*. Ils indiquent un auteur sur lequel on a travaillé plus tard (2). C'est proprement le *Naturaliste*.

Or quel est ce premier observateur, dont les études ont eu un si long succès? Ponce de Léon hésite. Il croit qu'on pourrait entendre par là Salomon, dont la science avait tout scruté, depuis le chêne jusqu'à l'hysope. On ne saurait admettre cette supposition; le texte de saint Épiphane ne le permet pas. Il y a des articles où l'opinion du *Physiologos* vient la première, suivie bientôt de celle de Salomon. Ὁ Φυσιολόγος μὲν λέγει, ὁ δὲ Σολωμών. Cette opposition nettement indiquée montre bien qu'il s'agit de deux personnages différents qu'il est absolument impossible de confondre.

On remarquera la même opposition dans notre poëme: on pourra y discerner encore une autre nuance. Les faits rapportés sous l'autorité de Salomon n'ont rien de scientifique et s'appliquent le plus souvent à ces animaux douteux dont parle Samuel Bochart; celles que l'on donne au nom du *Physiologos*, sans exclure tout-à-fait les détails fabuleux, ont un caractère plus rigoureux et qui donne mieux l'idée d'une méthode et d'une observation scientifiques.

Après Salomon, l'éditeur d'Épiphane cite le nom d'Aristote. Il paraît se rapprocher alors davantage de la

(1) Conciles, t. IV, p. 260.

(2) C'est ce que dit fort bien le titre d'un manuscrit d'Épiphane dont M. Constantin Sathas a retrouvé la désignation dans un catalogue des manuscrits du couvent du Saint-Sépulcre, à Constantinople; voyez le premier volume de la *Bibliotheca Græca medii ævi*: Ἐπιφανίου εἰς τὸν φυσιολόγον τὸν διδάσκοντα περὶ τῆς ἑκάστου γένους φύσεως τῶν θηρίων καὶ τῶν πετεινῶν.

vérité. Aristote, c'est incontestable, a laissé dans la science une trace ineffaçable. On a de lui huit livres d'une Histoire des animaux, et ce n'est qu'une portion du grand ouvrage qu'il avait consacré à cette partie de la physique. De même qu'en morale, qu'en politique, en métaphysique il garda longtemps le premier rang, et que le moyen âge désignait sa souveraineté par ce seul mot, le *Philosophe*, on peut penser que les premiers siècles du christianisme n'hésitèrent pas à lui déférer une souveraineté égale dans l'histoire naturelle, et qu'on l'appela dès lors le *Physiologos*, ὁ Φυσιολόγος.

Un manuscrit de la bibliothèque de Vienne semblerait trancher la question. MM. Moustoxydis et Schinas l'ont cité avec l'inscription qu'il porte et que voici : Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἐπιφανίου ἐπισκόπου Κύπρου ἐκ τοῦ Ἀριστοτέλους φυσιολόγου τῶν ζώων. On ne sait quelle confiance on doit attribuer à cette épigraphe. Il est permis toutefois de la rapprocher de cette autre indication d'Athénée (1) qui attribue au précepteur d'Alexandre une Histoire des animaux sous le titre de Ζωϊκόν. On peut faire remarquer encore que le *Physiologus* est cité par Origène, mais qu'il ne saurait remonter au-delà des temps d'Alexandre, car le chapitre de la Gorgone fait mention d'Alexandre comme étant antérieur de quelques années.

On sent, du reste, que les emprunts faits au grand naturaliste par Epiphane ou d'autres compilateurs, tels que celui du *Physiologus Syrus*, se sont moins attachés aux notions positives qu'aux merveilles qu'Aristote lui-même avait trop complaisamment accueillies. M. Egger a dit avec raison que le *Traité des animaux* passait chez les anciens, comme il est tenu chez les modernes, pour un véritable chef-d'œuvre ; il

(1) IX, 298. Tauchnitz.

ajoute que c'est assez pour la raison et l'histoire, ce n'est pas assez pour l'imagination et le roman (1).

Le même critique a fait observer encore avec quelle facilité la fiction s'était glissée jusque dans les récits officiels des expéditions d'Alexandre ; il est tout naturel que, dans cette physique à moitié légendaire, les successeurs d'Aristote n'aient vu que les prodiges, que les *traditions tératologiques*.

Le demi-savoir qui régnait vers les premiers siècles du christianisme, le besoin du merveilleux, toujours vif dans l'esprit humain, mais plus impérieux encore à cette époque douteuse où le vieux monde allait finir, toutes ces circonstances ont donné, sans aucun doute, beaucoup plus d'autorité à la *Lettre d'Alexandre à Olympias et à Aristote sur les merveilles de l'Inde* et aux fables de Ctésias qu'aux cinquante volumes sur les animaux dont Pline le Naturaliste (2) attribue la compilation à Aristote. Un souvenir affaibli des enseignements du précepteur d'Alexandre, beaucoup de fables empruntées à des récits apocryphes, telles sont à peu près les sources où puisa sans doute Épiphane ; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de se croire et de se dire un disciple d'Aristote (3).

Du saint évêque de Chypre jusqu'à Guillaume, clerc de Normandie, trouvère du treizième siècle, auteur du *Bestiaire divin*, la transmission de cette zoologie populaire se fait au moyen d'anneaux fort nombreux et fort divers. Saint Avit, sacré évêque de Poitiers en 490, Georges de Pise, garde des chartes et référendaire à Constantinople (630), saint Isidore (601-636), évêque de Séville,

(1) *Mémoires de littérat. ancienne*, 1862. XVIII. p. 455.
(2) VIII, 1, § 7.
(3) Le Père C. Cahier, de la Société de Jésus, suppose que le texte suivi par Épiphane est celui de Tatien. Il serait à désirer qu'il publiât le manuscrit grec sur lequel il fonde cette opinion. V. *Nouveaux Mélanges*, t. I, p. 106-164. Paris, Firmin-Didot, 1874.

saint Hildefonse, évêque de Tolède, nous conduisent jusqu'à l'époque d'Hildebert, évêque du Mans, né en 1055. Le poëme qu'Antoine Beaugendre a publié (1708) sous son nom ne lui appartient pas ; c'est un poëme latin de 319 vers hexamètres, élégiaques et saphiques, qui a le titre de *Physiologus*. Il ne contient que douze articles consacrés au lion, à l'aigle, au serpent, à la fourmi, au renard, au cerf, à l'araignée, à la baleine, à la sirène, à l'onocentaure, à la tourterelle et à la panthère. L'auteur s'est nommé dans les deux derniers vers :

Carmine finito sit laus et gloria Christo,
Cui, si non alii, placeant hæc metra Thibaldi.

Le nom de Thibauld, dit M. Hippeau, qui se retrouve dans le titre d'un grand nombre de *Bestiaires* manuscrits, est suivi, dans *l'explicit* d'un de ceux que décrit M. Paulin Paris (1) du mot *Placentinus*. L'œuvre faussement attribuée à Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, serait celle d'un Thibauld de Plaisance qui aurait vécu au moins au huitième siècle. De Sinner mentionne, en effet, dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Berne, un ouvrage désigné sous ce titre : *Liber Fisiolo. To.* (forsan Theobaldi) *Expositio de natura avium seu Bestiarum*. On recommandait expressément aux clercs (2) de lire le *Physiologus* dont le commencement est *Tres leo naturas*. C'est celui de maître Thibauld.

Le poëme latin de Marbode, évêque de Rennes au commencement du douzième siècle, appartient à ce genre d'écrits, puisque c'est une interprétation morale des pierres.

(1) Ms. de la Bibliothèque du Roi, t. VI, p. 494.
(2) Bebelius, *Opuscula varia*.

Jusque-là nous n'avons rencontré que des traductions latines du *Physiologus*, elles sont sèches et brèves ; nous allons maintenant voir passer en langue vulgaire les notions réservées jusque-là aux livres savants. A peine composé, le livre de Marbode est traduit en français. C'est à la même époque qu'apparaissent des imitations du *Physiologus*. Il est difficile de dire à quel original les traducteurs eurent recours. Il ne s'agit plus, en effet, de celui d'Épiphane, tel que nous le donne Ponce de Léon. Philippe de Than, un des premiers auteurs de *Bestiaires* en français, dit qu'il traduit un auteur latin, sans le désigner.

On ne me permettrait pas d'offrir notre poëme grec en vers politiques comme l'intermédiaire entre nos poëtes et l'œuvre d'Épiphane ; je n'y songe pas moi-même. Le grec n'était pas un idiome propre à servir de véhicule à ces sortes d'ouvrages. Il dut exister pourtant des compositions latines plus rapprochées du manuscrit en prose que signalent MM. Moustoxydis et Schinas, et par conséquent de notre *Physiologus*. Presque tous les *Bestiaires* écrits en langue française abondent en détails ignorés d'Épiphane et qui se retrouvent dans le manuscrit des Nani et dans le poëme grec de notre bibliothèque nationale. Il faut que j'en offre un exemple : ce sera le même que j'ai déjà rapporté au sujet de l'éléphant. M. Le Roux de Lincy, dans son livre des *Légendes*, a donné d'assez longs extraits de l'*Image du monde*, empruntés au ms. 7595 de notre grande Bibliothèque. Il a choisi les passages qui regardent l'Inde et s'intitulent *de l'Inde et de ses coses*. J'y lis les détails qui suivent sur l'éléphant :

Comme il dort si est apoiés
A .j. arbre est dort en estant.
Li venéor qui vont cerqant,
Li arbres à coi il s'apoient

Les trencent par dessous et soient,
Si qu'a terre ne caient pas ;
Et cil, ki ne set pas le quas,
Quant là s'apoie, si chiet jus
Or ne se puet relever sus.
Lors baaille et gemist et pleure
Tant qu'aucunes fois li vient seure
Autre olifant por lui aidier,
Et quant n'el poent redrechier
Si gémissent et font dolor.
Et li petit, ki vont entor,
Mucent par desus, s'el soulièvent
Tant qu'acune fois le relièvent...

A propos du Phénix, je trouve encore dans l'*Image du monde* beaucoup plus de rapports de ressemblance avec notre poëme qu'avec le texte en prose d'Épiphane. Je cite le passage donné par M. Le Roux de Lincy afin qu'on en puisse juger :

Si est Syre la grant province
Et la région de Fénice
Qui prent nom d'un oisel Fénix
Dont il n'est tous jors c'uns seus vis.
Quant muert si renaist uns oisiax ;
Grans est de cors et gens et biax ;
Au cief a une creste en son
A la manière d'un paon ;
Pis et gorge li resplendist
A color d'or et si rougist
Comme rose par deseur le dos,
Et viers la keue ensi blos
Comme est li chius quant il est purs.
Et quant d'aage est bien méurs,
Lors va en .j. mont haut et biel,
Là si renouvièle sa piel.
Sor ce mont cort une fontainne
Molt grans et large et claire et sainne,
Et .j. grant arbre a par dessus
Que on voit de molt loing en sus ;
Là fait son repaire et son ni
Desus cel arbre tout en mi.
D'espisses i a tel odor
C'on ne poroit trover millor ;

Puis se dresse dedens son ni
Quant il l'a parfait et furni.
Si muet ses eles et débat
Viers le soleil tant qu'il s'en bat
Ou cors une si grant calor
Qu'il esprent et art tout entor,
Tant qui tos ars et brullés est
Et de chou uns austres renaist.

Je pourrais prolonger davantage ces citations. Les merveilles racontées par l'auteur de l'*Image du monde*, sur la Panthère, sur la Licorne, montreraient avec la même évidence les fréquentes analogies qui existent entre le *Physiologos* en vers grecs et nos différents auteurs de Bestiaires. Ce ne sont plus les traces effacées d'Épiphane que suivent les trouvères : ils se rapprochent d'une manière plus directe et plus étroite de notre version populaire. Il semble bien que Guillaume de Normandie adopte à peu près l'ordre suivi par saint Épiphane et s'y tienne plus fidèlement, qu'il emprunte à l'évêque de Chypre, ou plutôt à quelque version latine du genre de celle de Thibauld, les détails de son histoire naturelle et de sa moralisation ; mais Philippe de Than surtout, qui vivait cent ans avant Guillaume, nous offre des traits sur le lion qu'on ne trouve que dans notre poëme grec :

Leuns quant volt chacer
E perie (proie) volt manger,
De sa cue enverté,
Si cum est esprové,
Un cerne (cercle) fait en terre :
Quant volt praie conquerre,
Si laisse une bace
Que iceo seit en *reiee* (?)
As bestes qu'il désire,
Dont volt faire sa prise.
E tel est sa nature
Que ja n'est beste nule
Ki puisse trespasser
Sun merc, ne altre aler....

De même encore Thibauld, comte de Champagne et roi de Navarre [1], rapporte sur le pélican des détails conformes à ceux de notre *Physiologos :*

Diex est ensi, come le Pelicans,
Qui fait son nit el plus haut arbre sus ;
Et li mauvais oiseau, qui vient de jus,
Les oseillons ocist, tant est puans ;
Li père vient, destrois et angosseus,
Dou bec s'ocist ; de son sanc dolereus
Vivre refait tantôt les oseillons.
Dieu fist autel, quant vint sa passions,
De son doux sanc racheta ses enfans
Du deauble, qui tant par est poissans.

Je n'ai pu manquer de signaler des analogies tellement manisfestes et si curieuses. Quant à les expliquer, je ne saurais le faire qu'en supposant des compositions aujourd'hui perdues, inspirées par les mêmes traditions que suit notre poëme grec. Malgré tout, je ne crois pas être téméraire en attribuant à l'influence de l'Orient le nombre considérable de *Bestiaires*, de *Lapidaires* et de *Volucraires* que l'on vit éclore en France au commencement du douzième et du treizième siècle.

Alors nous arrivent du monde nouveau, que les croisades ont ouvert à notre curiosité, des récits à moitié fabuleux, à la façon des merveilles de Ctésias, dont Photius nous a conservé des extraits dans sa Bibliothèque. Les voyages fréquents en Orient éveillent l'imagination de nos trouvères. Nos historiens mêmes n'échappent pas à cette influence, et ceux qui passent la mer pour en rapporter l'histoire authentique et fidèle des croisés n'ont pas tous, comme Guillaume de Tyr, une exactitude scrupuleuse et une attention sévère à ne raconter que la vérité : ils penchent du côté des fables et nous en rapportent une ample récolte.

[1] Lévesque de la Ravallière, t. II, p. 158.

Tel est, par exemple, Jacques de Vitry. Cet historien, qui naquit à peu près entre 1170 et 1190 et mourut en 1244, a recueilli, dans son histoire des croisades, une quantité de récits et de détails qui montrent la crédulité naïve d'un voyageur beaucoup plus que le discernement d'un historien. Après une suite de merveilles bizarres qu'il débite sur les Indes, il a la bonne foi d'ajouter : « Tous les détails que je viens de raconter, en interrompant un moment mon récit historique, je les ai empruntés soit aux écrivains orientaux et à la Carte du monde, soit aux écrits des bienheureux Augustin et Isidore et aux livres de Pline et de Solin. » Ces sources étaient connues depuis longtemps, et là n'est pas pour moi l'originalité de Jacques de Vitry.

A côté de ces merveilles il en est d'autres qui se rattachent à notre *Physiologos* et qui peuvent en venir, ou venir de tout autre ouvrage semblable. Jacques de Vitry n'ignorait pas le grec. En voici la preuve : il parle d'une montagne noire sur laquelle habitent beaucoup d'ermites de races et de nations diverses, où sont plusieurs couvents tant grecs que latins. Il ajoute : « Comme elle est toute couverte de sources et de petits ruisseaux, on l'a nommée *Néros*, par ce que ce mot, en grec, veut dire *eau*, et les hommes simples et les laïques l'ont traduit par *Noire* en langue vulgaire. »

C'est déjà quelque chose que cette signification rendue à un mot défiguré par l'ignorance. Cette erreur redressée montre que Jacques de Vitry avait appris la langue vulgaire, puisque ce mot de νερόν ne se retrouve que dans l'idiome du peuple. Nous avons mieux que cela encore : il assure qu'il a trouvé des livres divers dans les armoires des Latins, des Grecs et des Arabes. Tout le monde sait avec quelle défiance il faut accueillir ces assertions. Il n'y a pas de roman, quelque fabuleux qu'il soit, qui ne repose, s'il faut en croire son auteur,

sur une histoire authentique. Sans doute, il faudrait se garder de prendre au mot Marbode, l'évêque de Rennes, lorsqu'il prétend devoir son *lapidaire* à un roi des Arabes, *Evagre* ou *Evax*, malgré la lettre certifiée conforme d'*Evax* à Tibère. Rien ne s'oppose toutefois à ce que nous croyions très-sincère et très-vraie la déclaration de Jacques de Vitry. Les livres abondaient en Orient, enfermés dans les armoires des moines ; il était naturel que Jacques, animé, comme il le dit, « du désir d'apprendre des choses nouvelles, » fouillât ces armoires, lût les livres qu'elles contenaient ou se les fît expliquer par les hôtes complaisants des monastères où il reçut l'hospitalité.

Jacques de Vitry donne beaucoup de détails qu'il a pu obtenir par son expérience personnelle. Tout ce qu'il dit de certains arbres, de certains fruits, il l'a sans doute vu de ses yeux. Il est bien loin cependant de s'être imposé la loi de n'écrire que ce qu'il aurait vu. S'il parle du dictame, que les bêtes sauvages blessées d'une flèche recherchent pour se guérir, de la mandragore qui a quelque chose de la forme d'un homme, des montagnes d'or gardées par des dragons et par des griffons, on voit bien qu'il ne fait qu'enregistrer des fables venues de l'Orient et consacrées par l'imagination des Grecs. Il désigne plusieurs fois Alexandre, il emprunte à son histoire des traits merveilleux, qui rappellent les folies répandues dans l'antiquité sous le nom de Ctésias.

Il parle, comme Photius, de cette terrible *mantichore* ou *martichore* dont Ctésias dit qu'elle a la face de l'homme, la grandeur du lion et la peau rouge comme le cinabre. Parfois pourtant l'esprit de critique s'éveille en lui, même sur ces récits venus de l'Inde. « Quant aux oiseaux, dit-il, qu'Alexandre vit en Perse, qui rendaient la santé aux malades qu'ils

regardaient en face, tandis que ceux sur lesquels ils ne voulaient pas tourner les regards mouraient sans aucun doute, et quant à ces autres oiseaux que saint Brendan vit sur un arbre très-grand et très-beau, et dont l'un lui répondit qu'ils étaient des esprits qui faisaient pénitence dans des corps d'oiseaux, je laisse à la sagesse du lecteur le soin de juger si cela est vrai ou possible (1). »

Au reste, la position des chroniqueurs du moyen âge était des plus difficiles. Leur foi leur imposait la croyance à de telles merveilles qui, bien qu'en dehors des dogmes de l'Eglise, s'y rattachaient pourtant, qu'il leur était peu aisé de discerner le vrai d'avec le faux, le possible d'avec l'impossible. Si l'on admettait en Europe la véracité des pèlerins qui avaient visité le Purgatoire de saint Patrice ou des conteurs qui amplifiaient dans les romans les surprenantes féeries de la forêt de Broceliande, comment refuser d'admettre les légendes des Grecs ? Jacques de Vitry nous explique très-bien cet état de l'imagination en ces temps, lorsque, laissant à chacun la liberté de croire selon qu'il est pleinement persuadé dans son esprit, il ajoute : « Nous pensons qu'il n'y a aucun danger à croire les choses qui ne sont point contraires à la foi ou à la bonne morale. » C'est la négation de toute méthode scientifique.

Pline, saint Augustin, Isidore de Séville, que Jacques de Vitry cite comme ses auteurs, nous indiquent la source d'un grand nombre de détails mis en œuvre par l'historien des croisades. On peut croire qu'il a consulté d'autres écrits vraiment originaux et dus aux Grecs. Quelques lignes de lui sur les *onces* rappellent et résument, pour ainsi dire, le morceau inédit que M. Miller a publié dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en*

(1) *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, Jacques de Vitry, trad. de M. Guizot, p. 200.

France en 1872. Sur ce point, il a profité, soit d'une expérience personnelle, soit des renseignements que des chasseurs lui ont transmis.

Mais c'est surtout au *Physiologos* qu'il a fait les plus larges emprunts. Tous les animaux qu'on trouve d'ordinaire dans ces traités d'histoire naturelle, Jacques de Vitry en donne la description comme s'il les avait vus. On trouve, dit-il, dans les contrées de l'Orient des oiseaux admirables qu'on ne voit nulle autre part, et il cite le phénix et les sirènes. Il parle du lion et de ses ruses, de la panthère et de l'odeur extrêmement suave qui sort de son gosier, de l'éléphant et de la manière de les prendre, du serpent, qui fuit devant l'homme nu, presque dans les mêmes termes que notre poëme. Il n'a pas vu l'*onocentaure*, que saint Jérôme et l'auteur du *Physiologos* en vers appellent *hippocentaure*, mais il écrit : « l'*onocentaure* est, dit-on, un animal monstrueux et à double forme, ayant la tête comme celle d'un âne et le corps à peu près comme celui de l'homme. »

Je ne prolongerai pas davantage ces rapprochements ; l'histoire de Jacques de Vitry fait partie de la collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, publiés par M. Guizot [1], et chacun pourra vérifier ce que j'avance. Je ferai remarquer, en terminant, que Jacques de Vitry ne manque jamais de citer les mots grecs qui désignent les animaux dont il parle ; on doit y voir, je pense, la preuve qu'il n'ignorait pas tout-à-fait cette langue et qu'il était à même de consulter les textes originaux.

Est-ce à dire maintenant que Jacques de Vitry ait popularisé en France ces notions de zoologie fabuleuse? non, sans doute. Elles étaient connues bien avant lui. Le *Physiologus* attribué à Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, le *Bestiaire* de Philippe de Than, celui

[1] Il n'y en a que des extraits.

de Richard Fournival, avaient devancé de beaucoup la relation du voyageur. Seulement il a pu servir au clerc de Normandie du nom de Guillaume, qui paraît au treizième siècle avoir donné une forme définitive à des légendes propagées par les prédicateurs; il a pu servir aussi aux compilations de Vincent de Beauvais et d'Albert le Grand, qui enregistrent ces mêmes fables, sans dédaigner les allégories et le sens moral auxquels elles donnent lieu. N'est-il pas aussi fort digne de remarque qu'entre saint Épiphane, dont l'ouvrage semble être le point de départ de cette zoologie chrétienne, et Jacques de Vitry, qui se flatte d'avoir lu les livres des Orientaux et des Grecs, nous trouvions, dans les manuscrits de notre Bibliothèque nationale, un poëme en vers grecs qui semble être un des agents qui ont servi à la transmission de ces fables et de ces allégories pieuses? C'est par ce titre qu'il se recommande à l'attention des lecteurs.

ANALYSE SOMMAIRE DU POÈME.

I.

L'Eléphant.

Le plus grand des animaux, usage qu'il fait de sa trompe, raideur de ses jambes, effet de la mandragore sur un couple d'éléphants, temps de la gestation, petits des éléphants déposés dans l'eau. Ruses des chasseurs pour prendre ces animaux, secours qu'ils reçoivent de leurs semblables. — Moralisation. Ressemblance entre Adam et Eve, application du mystère de la Rédemption.

II.

Le Cerf.

Sa forme extérieure, comment il rajeunit à cinquante ans en avalant un serpent. — Moralisation. L'homme peut aussi se rajeunir et se renouveler dans la pénitence et dans les larmes du repentir.

III.

L'Hydrippos (Cheval d'eau).

C'est un animal des régions de l'Orient. Par la moitié de son corps il ressemble au cheval; effet qu'il produit sur les poissons à certaines époques de l'année; ils le suivent en troupe, les pêcheurs en profitent pour les prendre. — Moralisation. L'hydrippos représente Moïse; la mer représente le monde; les poissons représentent les hommes; le Levant, le Christ et l'Eglise; les pêcheurs, les démons et la damnation.

IV.

Le Basilic.

Son regard donne la mort, sa tête est celle d'un rat, elle a une couronne comme celle d'un roi; sa queue est longue; ruse dont il se sert pour tuer ses victimes. — Moralisation. Invitation à l'homme de s'apprêter à la lutte pour triompher du Lion, du Dragon et de ses ruses.

V.

Le Coq.

Cet oiseau, au bout de sept ou huit ans, pond des œufs; il les recouvre de fumier. Au bout de quarante

jours, il en sort deux petits. Ils ont une propriété terrible: leur regard tue ceux qu'il atteint. Si l'on peut les voir avant qu'ils aient vu, on n'a rien à craindre. Expérience qu'a faite sur eux le roi Alexandre. — Moralisation. L'homme doit éviter de veiller dans le mal. Ses vices sont un poison qui tue les autres.

VI.

Le Corbeau (Morceau en prose: paroles de J.-C.)

VII.

Le Hibou.

Ressemblance avec le corbeau. Ses petits sont d'abord blancs; ils s'envolent du nid, reviennent au bout de trois jours, blancs encore; au bout de sept jours ils sont noirs. Manière étrange dont ils se nourrissent. Il préfère les ténèbres à la lumière du jour. — Moralisation. Ainsi firent les Juifs. Invitation à l'homme de mettre sa confiance en Dieu.

VIII.

L'Autruche.

Sa taille, sa conformation; elle mange le fer. Manière dont elle couve ses œufs. — Moralisation. Usage de suspendre des œufs d'autruche dans les églises.

XI.

La Grenouille.

Deux sortes de grenouilles: l'une vit sur la terre, l'autre dans l'eau. Leur nature différente. Autre grenouille verte qui habite les prairies; l'animal qui

la mange meurt sur-le-champ. — Moralisation. Conseils à l'homme de savoir supporter la tentation.

X.

L'Ichneumon.

Ennemi du dragon; il a de la ressemblance avec l'homme et avec le serpent; il a des ailes, comme l'aigle; il a deux cornes. Sa manière de combattre le dragon. — Moralisation. Ainsi notre Sauveur a revêtu la chair humaine pour vaincre le démon, prince des ténèbres.

XI.

L'Enhydros.

Autre animal ennemi du crocodile; il s'insinue dans sa gueule pendant qu'il la tient ouverte en dormant. Lacune. — Point de moralisation.

XII.

Le Chameau.

Lacune. Il attaque l'homme et le maltraite. — Moralisation. Que l'homme se préserve du mal.

XIII.

Le Chien.

Sa soumission à son maître. Il endure le chaud, le froid; il partage les joies et les chagrins de l'homme, les mauvais traitements n'altèrent pas son amitié pour son maître. — Moralisation. L'homme doit suivre cet exemple. S'il a irrité le ciel, il ne doit point désespérer; il doit le fléchir à force d'humilité.

XIV.

L'Ours.

Sa force, sa cruauté, ses combats avec l'homme; l'ours se dresse sur ses pieds de derrière, serre l'homme dans ses bras, ou bien il fait rouler des pierres sur lui. L'homme ne peut le combattre qu'avec une cuirasse et une épée. Autres ruses de l'ours. — Moralisation. Ressemblance entre le Diable et l'Ours; l'homme doit, pour le combattre, s'armer de la cuirasse et du glaive de la foi.

XV.

L'Onagre.

Job et David en ont parlé ; ils vont en bande. Mutilation que le chef leur fait subir. — Moralisation. Application aux Juifs et aux prêtres du Nouveau Testament.

XVI.

La Vipère.

La Vipère a le visage de l'homme. Les pieds et la queue sont ceux du Crocodile. Manière dont les Vipères se reproduisent. — Moralisation. Le Précurseur de Jésus-Christ a dit aux Juifs : Race de vipères. Ils ont tué les prophètes et mis le Christ en croix.

XVII.

La Vipère de mer.

La Vipère de mer s'attache à un navire, paralyse les mouvements du timon ; le vaisseau s'arrête ; il ne reprend sa marche que lorsqu'on a percé la Vipère avec

un long croc de fer. — Moralisation. Les plaisirs arrêtent l'homme, il doit y renoncer. Qu'il imite Joseph.

XVIII.

La Belette.

Manière dont elle enfante. Son inimitié avec les rats. Sa ruse pour saisir le rat dans son trou. — Bien des chrétiens apportent à l'église, comme la belette, un faux semblant de piété.

XIX.

La Sirène.

Il y a dans la mer des animaux dont la voix est pleine de douceur ; le haut du corps est celui d'une belle femme. — Moralisation. On les compare à Arius, aux hérétiques qui l'ont suivi ; on croirait que ce sont des hommes : ils en ont la forme ; pour l'intelligence, ce ne sont que des ânes.

XX.

Le Porc-Epic ou le Hérisson.

Le moyen qu'il emploie pour dévaster une vigne. Il fait tomber les grappes et ses petits les emportent. — Moralisation. Les chrétiens doivent l'imiter, aller à l'Eglise, qui est la vigne du Seigneur, y prendre le corps du Christ et son sang précieux, et priver le démon des fautes qui sont sa vendange.

XXI.

La Panthère.

Sa conformation, sa beauté, sa grandeur ; après s'être repue, elle s'endort et son sommeil dure trois jours.

Quand elle se réveille, il sort de ses entrailles une odeur exquise ; pendant trois jours cette odeur continue à s'exhaler. Les animaux accourent de toutes parts et jouent avec elle. — Moralisation. Le Christ est resté trois jours enseveli, au bout desquels il est sorti de sa tombe. Bonne odeur qu'il a répandu dans le monde. vertus qu'il y a fait connaître.

XXII.

La Baleine.

Sa grandeur effrayante ; les matelots la prennent quelquefois pour une île ; ils débarquent, ils ancrent, allument du feu pour préparer leurs aliments ; quand elle sent la chaleur, elle plonge dans l'eau en emportant tout avec elle. Quand elle a faim, elle ouvre la bouche ; il en sort un parfum qui attire à elle toutes sortes de poissons. — Moralisation. Image du diable ; poissons, image des chrétiens que le plaisir attire à leur perte.

XXIII.

Le Renard.

Il contrefait le mort ; les animaux s'approchent ; il se dresse et dévore ceux qu'il peut saisir. — Moralisation. Le diable est également un ennemi rusé ; ceux qui s'approchent de lui contractent tous les vices.

XXIV.

Le Castor.

Pressé par le chasseur, le Castor se mutile et sauve sa vie. — Moralisation. L'homme doit aussi se séparer de ses passions, de ses mauvaises habitudes.

XXV.

Le Satyre.

Rencontre d'un Satyre et de saint Antoine au désert. — Moralisation. Les animaux confessent le Christ et l'homme le renie.

XXVI.

L'Hippocentaure.

Autre animal merveilleux, moitié homme, moitié cheval, dont saint Antoine a fait la rencontre au désert. — Moralisation. Que l'homme s'applique donc à conserver le caractère divin que le ciel lui a imprimé.

XXVII.

Le Paon.

Le Paon est fier de ses belles plumes, mais lorsqu'il regarde ses vilains pieds, la tristesse remplace la joie ; il pleure et jette des cris de désespoir. — Moralisation. Réjouissez-vous de vos bonnes actions, mais regardez, ô hommes, vos péchés et pleurez.

XXVIII.

La Salamandre.

Elle éteint le feu quand elle y pénètre. Un homme, oint de sa graisse, peut braver les flammes tout nu, il n'en ressent aucun mal. Point de moralisation.

XXIX.

Le Héron.

Le Héron fait son nid au sommet des arbres, comme la Cigogne. (Morceau incomplet et obscur).

XXX.

L'Aigle (Ce morceau est en prose).

Il s'appelle ainsi à cause de sa longue existence; il vit cent ans, et alors il rajeunit; moyen qu'il emploie pour se refaire une nouvelle vigueur. — Moralisation. Ainsi l'homme doit se rajeunir en se jetant sur la pierre de la foi, en se lavant dans les larmes, en se chauffant au soleil, c'est-à-dire à la doctrine de l'Église.

XXXI.

Le Vautour.

Sa voracité, manière dont il découvre et attaque sa proie. Secours qu'il apporte à sa femelle lorsqu'elle pond. — Moralisation. Invitation à l'homme de fuir la gourmandise.

(Tout ce passage est en prose. Ce n'est pas le texte de saint Épiphane donné par le P. Petau ; c'est à peu de choses près celui du manuscrit des Nani, donné par M. Moustoxydis).

XXXII.

La Cigogne.

La Cigogne se distingue par un grand amour pour ses petits. A l'approche de l'hiver elle se retire au désert et ne revient qu'au printemps. Quand la Cigogne est vieille, ses petits la nourrissent. — Moralisation. Grand exemple pour les hommes. Ils doivent garder leur foi comme la Cigogne garde son nid, fuir la tentation, nourrir leurs parents quand ils sont vieux, afin d'obtenir leur bénédiction.

XXXIII.

La Colombe.

Habitudes de douceur, de fidélité; les petits, au sortir de l'œuf, restent trois jours sans vie; le père les ranime; il leur porte la nourriture, tant qu'ils ne peuvent pas voler. Il leur enseigne aussi à se servir de leurs ailes. Moralisation. Que l'homme imite dans ses mœurs la pureté des mœurs de la Colombe. Le Christ, lui aussi, est resté trois jours dans la mort.

XXXIV.

La Perdrix.

Elle dérobe les œufs de ses compagnes. Ruse dont elle se sert pour faire échapper ses petits au chasseur. La perdrix à qui l'on a pris ses œufs sait faire revenir à elle les petits qui en sont éclos. — Moralisation. La perdrix représente l'Église; le chasseur représente le diable.

XXXV.

La Tourterelle.

Sa fidélité. Si elle perd son tourtereau, elle ne s'unit plus à aucun autre; elle le pleure sans relâche; elle ne boit plus sans troubler l'eau qu'elle doit boire. — Moralisation. Que l'homme imite cette fidélité de la tourterelle. Si la mort lui ravit son épouse, qu'il ne recherche pas un nouvel hymen. Voilà pourquoi Moïse ordonne d'offrir deux tourterelles lorsqu'on présente l'enfant au temple du Seigneur.

XXXVI.

Le Phénix.

Sa beauté. Il habite près d'Héliopolis, dans les cèdres du Liban. Il vit cinq cents ans. Sa mort sur l'autel du temple d'Héliopolis ; de sa cendre sort un ver qui devient un oiseau. Celui-ci retourne aux lieux d'où il était venu. — Moralisation. Le Phénix, c'est le Christ, qui reste trois jours dans le tombeau et ressuscite ensuite.

XXXVII.

Le Pélican.

Son amour pour ses petits ; il se perce les flancs pour les ramener à la vie quand ils sont morts. Le Serpent est le grand ennemi du Pélican. — Moralisation. Le Pélican est le Christ, ses petits, ce sont les hommes ; le Serpent, c'est le diable.

XXXVIII.

L'Hirondelle.

Son plumage. Une moitié de son année se passe au désert, l'autre dans les villes. Affection pour ses petits. Herbe dont elle se sert pour rendre la vue à ses petits, s'ils deviennent aveugles. — Moralisation. Toi aussi, ô homme, va au désert pleurer tes fautes, pour avoir l'héritage du Seigneur.

XXXIX.

Le Pic.

Ses efforts pour percer un arbre à coups répétés de son bec. Si l'arbre résiste, il en cherche un plus tendre.

— Moralisation. Ainsi fait le diable ; il tente les hommes et s'établit dans l'âme de ceux dont le cœur est tendre à la tentation.

XL.

La Huppe.

Son amour pour ses petits. Ceux-ci ne sont pas ingrats. Quand leurs parents ont vieilli, ils s'approchent d'eux, les couvrent de leurs plumes dont ils se dépouillent, ils leur lèchent les yeux et leur rendent la vue. — Moralisation. Sache imiter, ô homme, ces bons sentiments ; sois pieux envers tes parents pour recevoir leur bénédiction.

XLI.

La Gorgone.

Elle ressemble à une belle femme ; ses cheveux blonds se terminent en tête de serpents. Toute sa personne est pleine de charmes, mais la vue de sa figure donne la mort. Au temps de sa fureur, d'une voix harmonieuse, elle appelle à elle le lion, le dragon, les autres animaux ; pas un ne se rend à son appel. Enfin, elle invite l'homme. Celui-ci s'engage à s'approcher d'elle, si elle veut bien cacher sa tête ; elle le fait, on en profite pour la prendre. Avec elle on tue les lions et les dragons. Alexandre avait avec lui la Gorgone Scylla... — Moralisation. Redoutez, mortels, la Gorgone. Fuyez le péché ; nul ne peut dire, quand il est tenté : C'est Dieu qui me tente ; non, c'est du cœur que vient la tentation.

XLII.

Le Lièvre.

Son agilité, ses ruses. Il est tantôt mâle et tantôt femelle. Il ne dort pas ; il a toute la nuit les yeux ouverts.

— Moralisation. Veille aussi, toi, chrétien, veille pour ne pas tomber dans les mains de l'amour, ne pas t'incliner vers la terre comme l'âne, pour échapper au chasseur, l'ennemi funeste des hommes.

XLIII.

Le Lion.

Quand le chasseur le poursuit, il efface avec sa queue la trace de ses pas. Pour prendre les animaux, il use de stratagème. La lionne enfante un lionceau qui reste à terre comme mort pendant trois jours ; le lion vient ensuite, lui souffle trois fois dans la gueule ; il s'anime et cherche la mamelle de sa mère. Le lion dort les yeux ouverts. — Moralisation. Le lion, roi des animaux, désigne le Dieu du ciel, le Verbe du Dieu vivant qui s'est fait chair, et pendant trois jours est resté dans la tombe d'où son père l'a retiré.

XLIV.

La Licorne.

Animal petit, gracieux, mais fort. Elle a une corne au milieu de la tête. On ne parvient à la prendre qu'en introduisant dans son repaire une belle jeune fille. La licorne joue avec elle, se laisse prendre et porter par elle où elle veut. David en a parlé. — Moralisation. L'homme, instruit par cet exemple, doit fuir la passion qui entraîna Salomon dans les fautes qu'il a commises.

XLV.

L'Hydrippos (ou Hippopotame).

C'est un gros et vigoureux animal qui a la taille d'un bœuf ; sur la tête il a deux grandes cornes ; il vit dans

l'eau ; il en sort souvent pour jouer sur les rives des fleuves qu'il habite. On le prend lorsqu'il a embarrassé ses cornes dans un arbre qui croît sur les bords de l'Euphrate. Les cris douloureux qu'il pousse attirent les chasseurs qui le tuent. — Moralisation. Les deux cornes de cet animal sont le symbole des deux Testaments ; l'océan, c'est le plaisir ; le chasseur, c'est le diable.

XLVI.

Le Serpent.

Le Serpent a en lui un venin mortel. Quand il est vieux, il perd la vue ; alors il jeûne quarante jours, quitte sa vieille peau et redevient jeune comme auparavant. S'il veut boire, il dépose sur une pierre son venin et revient le reprendre quand il a bu. Quand le Serpent voit l'homme nu, il en a peur ; s'il le voit vêtu, il l'attaque. — Moralisation. Dieu nous a dit : Soyez prudents comme le serpent ; jeunes, matez votre corps, passez par la voie étroite, et vous entrerez au ciel.

XLVII.

La Fourmi.

Salomon envoie le paresseux s'instruire à l'école de la fourmi. A l'odeur elle distingue le froment et l'orge ; elle ne touche pas à l'orge, parce qu'elle est destinée à nourrir les animaux. Bel ordre d'une fourmilière. Pour empêcher le grain de blé de germer, les fourmis en retranchent une partie. Elles se multiplient vite et beaucoup. Dieu, irrité contre elles, leur donne des ailes ; elles s'envolent et les oiseaux les détruisent. — Moralisation. Que l'homme fasse provision de la parole divine pour n'être point pris au dépourvu. Qu'il s'ins-

truise auprès de ce petit animal. La parole de Dieu est plus douce que le miel.

XLVIII.

L'Abeille.

L'Abeille industrieuse fait avec les fleurs sur lesquelles elle se pose un mets délicieux qui plaît à tous. Elle travaille sans y être contrainte ; elle travaille sans relâche, le jour et la nuit. Salomon la propose en exemple aux paresseux. — Moralisation. O homme, imite l'abeille, fais comme elle un miel délicieux ([1]).

([1]) Jusqu'à ces derniers temps, je croyais avoir été seul à connaître les *Physiologos* des manuscrits 390 et 929 de la Bibliothèque nationale. J'ai été tiré de cette erreur par des indications ayant presque le caractère d'une réclamation que m'a adressée le P. C. Cahier, de la Compagnie de Jésus. Il m'a appris que dès 1842, en expliquant les vitraux de Bourges, il avait attiré l'attention du public sur cette source d'informations. De 1850 à 1854, en imprimant 260 pages grand in-4° sur les *Bestiaires* latins et français du moyen âge, il écrivait que, recherchant la source évidemment greco-asiatique de ces leçons bizarres, il avait copié à la Bibliothèque nationale sept ou huit manuscrits grecs. Il ajoute, dans sa lettre : « En 1855, Dom Pitra, dans son *Spicilegium solesmense* (t. III, p. 338-389), imprimait nos Mss. grecs avec un Ms arménien. » J'ignorais absolument ces travaux, et par un rare bonheur, mes études me portaient à choisir surtout les deux seuls manuscrits, laissés de côté par D. Pitra. Voici, en effet, ce qu'il dit au tome déjà cité :

« Sigla codd. Parisiensium in bibliotheca imper. asservatorum

A, c. 2526	ssec. XV.
B, c. 1140, A,	ssec. XIV.
Γ, c. 2509	—
Δ, c. 2027,	ssec. XII.
E et ς, codd. 390 et 929,	ssec. XIV.

« Textus noster juxta fidem cod A continuo describitur.... Ab innumeris varietatibus codd. E, ς exscibendis, plerumque abstinebimus : peculiarem enim textum quin immo metricum, potius quam variam nostri scripturam continent. At in votis est huic φυσιολόγῳ suum dare locum, eumque ampliorem quam in notis et commodiorem. »

On lit encore à la page 360, dans une note sur l'abeille : « Api locum sul-

lum dederunt sive Parisienses, sive extranei codices, duobus tantum exceptis e nostris E et G. Vix notare est hujus capitis exstare vestigium seu frustulum in Pontii de Leone Physiologo, cap. XXI, sed deficientibus cæteris, armenii codices, uti infra videre est de api præclare meriti sunt. Prima ergo se dedit occasio, quam declinare minime licuit, accedendi ad codices E et G et lectoribus nostris proponendi qualemcumque gustum metrici hujusce Physiologi, novam que adeundi editionem, cæteris intricatiorem, ut pote quæ depravati et antiquissimi textus mendis innumeris adjecit barbaræ poetriæ inconditos rhythmos, quibus præterea in cod. E stribliginosæ scripturæ fastidia ad cumulum accedunt. »

On voit que notre ignorance des travaux, des publications ou des vœux du P. Cahier et de Dom Pitra ne nous a pas déservis M. Emile Legrand et moi. Nous n'avons point publié un texte déjà publié ; nous n'avons point choisi non plus la besogne la plus facile, puisque D. Pitra caractérise à merveille les difficultés du texte que nous avons donné, et nous continuons à croire, qu'en ne devant rien à personne, nous n'avons pas été d'inutiles ouvriers, quoique venus à la dernière heure.

LA CHANSON D'ARODAPHNOUSA

AVENTURE QUI S'EST PASSÉE DANS L'ILE DE CHYPRE AU XVe SIÈCLE, ET QUI Y EST DEVENUE LE SUJET D'UNE CHANSON POPULAIRE.

Au tome deuxième de sa *Bibliotheca medii ævi*, publié en 1873 à Venise, M. Constantin Sathas a donné, pour la première fois, le récit d'un chroniqueur nommé Leontios Machæras. Le manuscrit appartient à la bibliothèque Saint-Marc de Venise. Il s'annonce ainsi : *Histoire du doux pays de Chypre par Léontios Machæras.* Λεοντίου Μαχαιρᾶ ἐξήγησις τῆς γλυκείας χώρας Κύπρου. Ce curieux monument de l'histoire et de la langue de cette île a été transcrit peu de temps après que les Turcs se furent emparés de Chypre (1473). A la difficulté du dialecte Cypriote, l'ignorance du copiste a ajouté beaucoup d'autres difficultés de lecture et d'interprétation : c'est à ces causes qu'il faut sans doute attribuer l'obscurité où ce manuscrit était demeuré. Emmanuel Bekker l'avait examiné, il en avait copié le titre et n'en avait rien dit de plus. Joseph Müller l'avait étudié avec plus de soin, mais il déclare que l'étendue de ce manuscrit et le peu de temps que lui-même avait passé à Venise, ne lui avait pas permis d'en montrer toute la valeur. M. de Mas Latrie n'en avait pas parlé; c'est à M. Sathas que revient l'honneur de cette publication.

Le père du chroniqueur Léontios Machæras, vivait à la fin du XIVe siècle, il était considéré par les souverains de l'île, et il avait une place dans leur conseil. On le voit après la mort de Pierre II, en 1382, prendre une part active à l'élection de Jacques Ier. Il eut quatre fils. Léontios, notre chroniqueur, apparaît dans l'année 1426, à la suite de Jean, dans une expédition contre les soldats égyptiens, qui avaient envahi l'île de Chypre. On le revoit sous Jean II, en 1432, il est chargé d'une mission auprès du sultan d'Icone. C'est dans ce pays que le Français Bertrandon de la Brocquière le rencontra avec son compagnon d'ambassade Lyachin Castrico : « Item, dit-il, trouvay en Larande un gentilhomme de Cypre que l'en nomme Lyachin Castrico, et ung aultre que l'en nomme Lyon Maschere, qui parlaient assez bon français (1). »

La chronique qu'il a composée part de Constantin-le-Grand et s'arrête à l'année 1432. Elle n'entre vraiment dans les détails de l'histoire de Chypre qu'à partir du règne de Pierre Ier en 1360. Cet écrivain peut, par son exactitude, satisfaire les plus difficiles, et parfois il abuse de la patience du lecteur. Il porte un grand scrupule dans les minuties, non-seulement il indique l'année et le mois de chaque événement ; il en désigne encore la semaine, le jour et quelquefois l'heure. Il transcrit les lettres qu'il cite, il compte les personnes qui ont assisté au fait qu'il rapporte, et souvent interrompt le fil de son récit pour introduire une liste de chevaliers obscurs dans la narration d'un événement plus obscur encore.

Diomède Strambaly l'a traduit en Italien. Il s'est contenté de dire que l'original était écrit en grec ; Amadi l'a mis à profit sans le nommer, et Boustronios,

(1) De Mas Latrie, III. 3.

qui l'a souvent copié, ne l'a pas cité dans le nombre de ses auteurs (1).

De cette chronique, nous ne voulons extraire que quelques pages dont nous donnons ici la traduction. On y verra une aventure tragique où se trouvent mêlés plusieurs personnages français (2). C'est une page intéressante et dramatique de l'histoire des mœurs des occidentaux, transplantés par la victoire dans des régions de la Grèce. Les passions qui sont en jeu dans cette scène, la jalousie, la brutalité, la vengeance, étaient bien propres à la rendre populaire, aussi l'est-elle devenue. Du temps même de Léontios Machæras, nous voyons par son témoignage qu'il n'était bruit que des amours de la Reine avec Jean de Morphe, comte de Therouka; jusqu'aux jeunes filles, tout le monde s'en entretenait καὶ ἐφανερώθην, τὸ πρᾶμαν εἰς ὅλην τὴν χώραν πῶς ἐγίνην τίτοια παρανομία, καὶ οὖλος ὁ λαὸς δὲν ἠξηγᾶτον ἄλλον, τόσον ὅτι ἐξηγοῦτάν το καὶ τὰ κοπελλία (3) ». Si la faute de la Reine Eléonore d'Aragon, se répandit si vite dans le peuple, quand la coupable avait tout intérêt à la cacher, ce dut être bien autre chose de la vengeance contre la malheureuse Jeanne Laléma, il y avait de quoi dans les deux cas exercer la malignité, et soulever la compassion populaire. De si cruels traitements infligés par une épouse irritée à une rivale qu'elle déteste; des inventions si atroces de la haine, l'étrange rencontre du roi et de sa maîtresse dans un couvent, le retour au palais d'un roi justement désireux de venger son honneur, les

(1) V. Constantin Sabas, t. II, p. ρκε'.

(2) C'est le récit de la vengeance que la reine tire d'une des maîtresses du roi son mari Pierre II; celui des amours de la reine en l'absence du roi; du retour du prince instruit de la mauvaise conduite de sa femme; de la rencontre inattendue qu'il fait de sa maîtresse dans un couvent où la jalousie de la reine l'a confinée; de ses inquiétudes, de son désir de se venger, de la manière enfin dont sa colère est détournée par de trop sages conseillers sur un innocent pour tranquilliser la conscience du roi de Chypre.

(3) C. Sathas, t. II, p. 166.

intrigues d'un amant qui réussit à le sauver du péril, la fin tragique du malheureux Jean Visconti qui expie par la mort l'infidélité de la reine, et son propre dévouement à son devoir et à l'honneur de son roi : tout cet ensemble de circonstances n'a pu manquer d'agir avec force sur les imaginations populaires. En d'autres temps on en eut fait un drame, on en fit alors des chansons. Ce talent était le seul qui restât au peuple grec de sa faculté épique.

Au tome troisième (le second n'a pas paru) de son ouvrage intitulé Τὰ Κυπριακά, M. Athanase Sakellarios (1), rapporte sous les nos 15 et 16 deux chants qu'il attribue à l'époque de la domination des français dans l'île de Chypre (1191-1473). Il y reconnaît, ce qui n'était pas difficile, l'histoire des amours d'un roi avec une certaine Arodaphnousa, ses indications s'arrêtent là. Grâce à la publication de M. Sathas, nous pouvons dire d'une manière précise et le nom du roi, c'est Pierre II, et le nom véritable de sa maîtresse, Jeanne Laléma, et donner la date rigoureuse de cet événement. On remarquera que dans ces deux chants populaires qui ne rapportent qu'un seul et même fait, l'imagination n'a rien inventé. Le récit au contraire se trouve dépouillé de beaucoup de circonstances intéressantes qui n'ont point été répandues dans le public. On a été au dehors du palais imparfaitement renseigné sur tous les détails de cette sombre affaire, ou bien avec le temps, ces détails ont été oubliés. Le poëte qui a mis en chanson la tragique aventure n'a su que le gros du récit; il n'a vu que la vengeance de la reine, il la rendue plus sanglante et plus irréparable qu'elle ne l'avait été. Dans ces deux chansons la maîtresse du roi est tuée, et Pierre II n'a plus qu'à punir son épouse, sans agir contrairement

(1) Τὰ Κυπριακά, ἤτοι πραγματεία περὶ γεωγραφίας, Ἀρχαιολογίας, στατιστικῆς, ἱστορίας, μυθολογίας καὶ διαλεκτοῦ τῆς Κυπροῦ. — Ἐν Ἀθηναῖς, 1855-1868.

aux habitudes de ce genre de poésie, c'est l'histoire, c'est la réalité qui est plus émouvante, plus riche en détails pathétiques, en circonstances dramatiques. On a lieu de s'étonner, puisque, suivant le chroniqueur, tout le monde s'entretenait des amours de la reine, que le poëte n'en ait rien dit, qu'il ait passé sous silence la rencontre imprévue, dans un couvent, du roi et de sa maîtresse : il y avait là de quoi intéresser vivement un auditoire. Peut-être y avait-il, sur le même fait, d'autres récits qui ne sont pas venus jusqu'à nous, et que le hasard fera quelque jour reparaître. Faudrait-il aussi conclure de cet exemple que, dans ces sortes de monuments historiques, la vérité n'a jamais été dénaturée par l'exagération des chanteurs? Ce serait aller trop loin que de réhabiliter la légende et la réduire à n'être plus qu'un minimum de l'histoire.

Ces deux chansons sont d'un mérite inégal. Celle que nous donnons la première porte le n° 16 dans Sakellarios. L'autre qui porte le n° 15, est plus rude de langage, moins développée, beaucoup moins riche en détails, et beaucoup moins pathétique. Dans l'une et dans l'autre il se rencontre des particularités absolument semblables qui prouvent une communauté d'origine, il n'y a de différence que dans le talent des deux poëtes. L'auteur du n° 16 a plus d'imagination, plus de grâce dans le langage, plus d'attention à multiplier les circonstances capables d'attendrir les auditeurs. En voici l'analyse.

Arodaphnousa aime le prince d'un amour naïf et fidèle. Appelée devant la reine, elle se pare de vêtements de choix. Elle met dans sa toilette une coquetterie touchante; elle réfléchit en chemin aux paroles dont elle saluera la reine. Elle veut y mettre toute gentillesse et toute bonne grâce. La perfidie de la reine, les feintes caresses dont elle la couvre; la joie d'une première

journée où rien ne transpire des cruels desseins qu'elle a formés; l'abandon d'Arodaphnousa la malice des suivantes qui rient de loin et prévoient l'issue de cette fatale aventure; l'imprudente étourderie de la maîtresse du roi, ses propos insultants qu'une servante a recueillis et qu'elle rapporte à la reine, forment un premier acte, pour ainsi dire, admirablement conduit.

La reine a résolu de se venger. Le lendemain un nouveau message appelle Arodaphnousa près d'elle. De tristes pressentiments viennent au cœur de la jeune fille. Elle se rappelle ses paroles inconsidérées, elle craint bien de ne pas revenir chez elle. Elle ne prend plus, comme la veille, les vêtements les plus riches et les plus éclatants; au contraire elle se couvre de noir. Par un docte souvenir, ou plutôt, par la conformité du génie grec, toujours semblable à lui-même, jusque dans la dégradation du moyen âge, l'auteur de cette chanson se rapproche d'Euripide. On sait comment, dans la tragédie d'Alceste, cette malheureuse jeune femme, avant d'expirer pour sauver son mari de la mort, dit un adieu éloquent à sa maison, à ses enfants, aux autels de ses dieux, à sa couche nuptiale! Cette admirable scène, a, toute proportion gardée, son pendant dans notre chanson. Les adieux d'Arodaphnousa à sa maison, à sa chambre, à ses coffres qu'elle n'ouvrira plus, à son petit enfant qu'elle a endormi et qui se réveillera dans les bras d'un autre, sont, dans un autre style, d'une inspiration aussi gracieuse, aussi touchante que celle d'Euripide. Il est impossible de n'être point ému en les lisant.

Quand elle va mourir, elle n'est pas moins éloquente en saluant d'un dernier adieu le roi qu'elle aime depuis huit ans d'un amour si sincère : elle pousse un cri. Cette voix suprême arrive à l'oreille du roi. Il fait aussitôt seller son cheval, il accourt, il entre en faisant voler la

porte hors de ses gonds, il voit sa malheureuse amante baignée dans le sang, il s'évanouit de douleur. Puis la vie lui revient avec la colère. Ses durs propos adressés à la reine, ses menaces, sa vengeance, sa profonde émotion, les plaintes qu'il répand, les honneurs dont il fait accompagner les obsèques d'Arodaphnousa, toute cette suite de transports, ne forment pas des tableaux moins heureux et moins brillants que ceux dont nous avons déjà parlé ; et, comme il faut, en fin de compte, que la morale ait sa place dans une chanson destinée aux assemblées populaires, le poëte termine par ce trait d'une ingénieuse simplicité : « Et vous, qui êtes mariés, dites adieu à l'amour ! »

On va lire ces deux compositions, dont l'une surtout fait honneur au génie grec.

Cet intérêt littéraire peut bien avoir sa place à côté de celui que nous inspire l'histoire d'un Lusignan, dont le souvenir se conserve encore, quoique bien effacé dans la mémoire des Cypriotes, avec ce trait particulier à nos français : une galanterie volage féconde en dénouements tragiques.

N° 16.

CHANSON SUR ARODAPHNOUSA.

En haut, dans le voisinage, il y a trois sœurs ; l'une s'appelle Krystallo, l'autre petite Hélène, et la troisième, la plus belle, on la nomme Arodaphnousa. Celle-ci l'empereur l'aime, celle-ci le roi l'aime, le roi du levant et l'empereur du couchant. Quand la reine en eut connaissance elle en eut un bien vif chagrin. Elle envoie quatre messagers vers Arodaphnousa pour lui donner ordre de venir. Quand Arodaphnousa apprit cet ordre, son cœur battit dans sa poitrine ; ses larmes

commencèrent à couler, elle pleura de toute sincérité; elle se défend, elle dit aux serviteurs : « Que me veut la reine? Que signifie cet ordre? Veut-elle me prendre parmi ses esclaves, il faut que j'emporte mon métier; veut-elle que je danse, je prendrai mon écharpe... » Les serviteurs lui répondent : « nous irons comme vous voudrez; nous sommes pressés, nous avons faim, il faut que nous mangions. » Arodaphnousa rentre chez elle, pour changer de vêtements. Elle prend, dessous, des vêtements brodés, et, dessus, des vêtements dorés; enfin elle met sur le tout un vêtement de perles. Elle prend des parfums, elle lave son corps; elle croyait qu'elle allait près d'une compagne de son rang. Elle a pris une branche de romarin, pour se préserver du soleil, une pomme dans la main avec laquelle elle joue, et elle se met en marche. Elle va au palais, elle s'arrête et réfléchit en elle-même, elle s'arrête et réfléchit sur la manière dont elle saluera la reine. Lui dira-t-elle « le giroflier, le giroflier a des rameaux; » lui dira-t-elle, « la rose a des épines; » comment la saluera-t-elle comme il lui convient d'être saluée. « Salut reine, fille de roi, qui brilles sur le trône, comme une blanche colombe. » Quand la reine l'a vue, elle s'est levée pour venir au devant d'elle : « Tu as bien fait de venir, Arodaphnousa, pour boire et pour manger avec moi, pour manger les parties délicates d'un lièvre, pour manger une perdrix rôtie, pour boire de ce vin si doux dont boivent les braves; quand les malades en boivent, ils sont aussitôt guéris. »

Quand Arodaphnousa l'entend, son cœur s'en réjouit; elle a pris une chaise dorée, et elle s'est assise près d'elle. « Rose de pourpre, flèche toute d'or, ma reine, que me voulez-vous? Pourquoi m'avez-vous fait venir? » « — Je t'ai fait venir pour te voir, pour te faire asseoir auprès de moi, pour causer ensemble, et ensuite pour manger ensemble, et pour nous promener. »

Elle la prend par la main, et elles vont dans le jardin, et tous ceux qui les voient, les admirent. Elles ont passé ce jour comme des sœurs, elles ont joué ensemble, elles se sont promenées, les servantes malignes en rient de loin.

Le jour est fini, et le soleil va bientôt se coucher. Arodaphnousa commence à prendre congé de la reine : « Je vous souhaite une bonne santé, reine, branche de pommier d'or, qui avez le cou blanc comme une perle. » La reine ne l'entendit pas, et elle ne lui répondit pas. Arodaphnousa en conçoit de la colère, et elle reprend : « La voilà cette femme au gros vilain front, édentée, ce petit coq enroué dont on me disait tant de belles choses. »

La reine n'entendit pas, mais ses servantes entendirent. « Écoutez, Madame, écoutez Arodaphnousa ce qu'elle dit de vous : elle vous a appelée femme au vilain front, édentée, petit coq enroué dont on dit tant de belles choses. »

Quand elle apprit cela, la reine en fut très-mécontente ; le lendemain, elle envoie à Arodaphnousa un cavalier. — « En route Arodaphnousa, la reine veut vous voir, allons vite en route. » — « Hier, j'étais chez la reine, et elle veut maintenant me voir ! » — « Allons, vite, cela ne me regarde pas. »

Quand elle entend ces mots, le cœur lui bat dans la poitrine; elle se rappelle alors les propos qu'elle a tenus. « — Attends un petit instant que je me reconnaisse et m'arrange ; j'ai peur dans mon âme de ne plus revenir. Adieu ma maison ! et mon lit où je couchais, adieu ma chambre où je buvais le café, cour où je me promenais ; je te ferme, ô mon coffre, et je ne t'ouvrirai plus. Je t'endors, ô mon cher enfant, et tu t'éveilleras avec une autre; c'est moi qui t'ai donné le jour ; il faudra qu'une autre te fasse grandir ! »

Elle se mit en marche, elle fit le chemin tout entier,

et Arodaphnousa arriva au palais. Pendant qu'elle montait l'escalier son cœur tremblait. La reine était prête ; elle la prend par les cheveux : « Il faut que je te tue, chienne de folle ; tu vas le voir maintenant, parce que tu aimes mon mari, tu veux me séparer de lui. Je t'ai fait grâce de la vie, mais tu en es devenue insolente ; sache aujourd'hui que tu vas perdre la vie. » — « Je t'en prie laisse-moi, laisse-moi vivre une heure, afin que je puisse dire adieu à mon roi de si grande beauté. »

« Elle commence alors à crier comme un bœuf, elle mugit, avec des larmes, avec des cris et voici ce qu'elle dit : « Adieu mes yeux, adieu ma lumière, ç'en est fait de moi, je quitte le monde. Mon roi, je te dis adieu avec larmes, avec affliction, je t'ai aimé et je t'aime, il y a maintenant huit ans ; je t'ai aimé du fond de mon cœur, tu as enflammé mon âme, et ta femme cruelle maintenant me fait mourir ! »

Elle jette un petit cri, elle jette un grand cri, et le roi qui était là-bas se sentit remuer sur son siége ; aussitôt il se lève et dit à son serviteur : « Amène-moi mon coursier qui broie les pierres, qui broie le fer, qui boit l'écume. »

Il va et chevauche sur son coursier gris, et dans le temps qu'on met à dire bonjour, il a fait un millier de milles ; le temps de dire adieu, il en a fait cent cinquante autres. Il excite son cheval de la bride, il entre dans la ville.

Disons maintenant ce que la reine a fait à Arodaphnousa. Elle la prise par les cheveux, elle lui a coupé la tête, et l'âme de la malheureuse s'est en allée.

Le roi arrive, il frappe à la porte ! Malheur, hélas, à la malheureuse Arodaphnousa ! Il a donné un coup de pied dans la porte, et la porte est sortie de ses gonds ; quand il voit tant de sang, il perd connaissance et ne voit plus rien. Quand il eut repris ses sens et qu'il fut

revenu à lui-même, il marche sur la reine, il tremble de colère : « Pourquoi as-tu mis à mort, chienne, cette jeune femme ? j'anéantirai ton nom, je ruinerai ta fortune, va-t'en d'ici, punaise immonde; liez-la à l'écurie comme une vieille ânesse. Les os d'Arodaphnousa, je les mettrai dans un coffre d'or, et toi, vieille ânesse, je donnerai les tiens aux chiens. »

Aussitôt il la pousse hors du palais; il prend dans ses mains le corps d'Arodaphnousa, il se lamente et il dit, il dit en se lamentant, et ses mains tremblent, et il se met à pleurer : « Arodaphnousa, mes yeux, ma lumière, ma consolation, il y a huit ans que je t'aime, que je t'ai dans mon cœur ; je t'aimais, tu m'aimais d'un amour fidèle, mais voilà que cette femme trois fois maudite t'a mise à mort. Arodaphnousa, mes yeux, c'est pour moi que tu es morte; et moi je vois que ma vie est finie; je t'aimais, chère amie, j'en avais un secret plaisir, et maintenant l'on t'a fait mourir, et je n'en ai rien su. Le soleil s'est couché, la lune a perdu sa lumière; un tel malheur ne s'éteint pas, qui peut le supporter? Les fers sont suspendus à la porte neuve, tout le monde aime, tout le monde se réjouit, et moi j'ai perdu toute joie. »

Avec beaucoup de chagrin, avec beaucoup de douleur, il gémit profondément, il ordonne qu'on lui fasse des funérailles royales; on a enlevé le corps, et l'on va pour l'ensevelir; le roi a donné l'ordre aux grands et aux petits de pleurer. On a emporté le corps, on l'a enseveli, tous ses parents pleurent, et sa mère, ses sœurs et ses frères, et toute sa parenté.

Puissent vivre longtemps tous ceux qui liront ce chant, que tous ceux qui le liront donnent deux larmes; vous tous, qui le lisez, soyez heureux, et vous tous, qui êtes mariés, renoncez à l'amour.

N° 15.

CHANSON DE LA REINE ET D'ARODAPHNOUSA.

Quelque part l'éclair brille, quelque part la foudre gronde, la grêle tombe? Ni l'éclair ne brille, ni le tonnerre ne gronde, ni la grêle ne tombe : seulement c'est la reine qui demande à ses esclaves qu'elle est celle que le roi aime, et les esclaves lui répondent : « En haut, en haut dans le voisinage, il y a trois sœurs, l'une s'appelle Rose, l'autre Athousa, la troisième et la plus belle est Arodaphnousa (Laurier-Rose). Que Rose l'aime, qu'Athousa lui donne des baisers ; mais c'est la troisième, la plus belle, qui fait sa couche et la partage. » Quand le roi apprend ceci, il part et va auprès d'elle; et la reine instruite de ce voyage, s'irrite et s'emporte. Elle envoie un message et des ordres à Arodaphnousa pour qu'elle vienne. « Levez-vous pour venir, Arodaphnousa, la reine vous demande. » — « La reine me demande, moi ; elle ne m'a jamais vue, elle ne me connaît pas; si elle me veut pour la cuisine, je prendrai mes ustensiles. Si elle me veut pour la danse, je prendrai mon écharpe. » — « Allons, partons Arodaphnousa, comme vous voudrez, partons. »

Elle rentra chez elle et changea les vêtements qu'elle portait, ni longs, ni courts, justes à sa taille. Elle mit, en dessous, ses vêtements d'or, par dessus, un vêtement de cristal, enfin tout-à-fait par dessus, un vêtement garni de perles. Une pomme d'or dans la main, elle badine et s'avance; elle s'arrête, elle réfléchit à la manière dont elle saluera la reine : « Lui dirai-je, le giroflier, le giroflier plie; lui dirai-je, la vigne, la vigne a des nœuds; lui dirai-je la rose, la rose a des épines? Je dois la saluer ainsi qu'il convient,

ainsi qu'elle le mérite. » Elle se met en route et elle marche dans le sentier jusqu'au bout, dans le sentier qui la conduit à la demeure de la reine.

Elle monte un escalier; elle se balance et se plie; elle monte un autre escalier et elle fait la coquette, enfin au bout de l'escalier la reine l'aperçoit, elle crie à son esclave d'apporter une chaise. « Bonjour, Reine. » — « Sois bien venue, ma perdrix, tu as bien fait de venir, Arodaphnousa, pour manger et pour boire avec nous. Pour manger les morceaux délicats d'un lièvre, pour manger une perdrix rôtie, pour manger l'asphodèle que mangent les braves, pour boire le doux vin que boivent les gens de noble renom; quand les malades en boivent, ils se trouvent guéris. » — « Je ne suis pas venue, reine, pour manger, pour me régaler; à ton commandement je suis venue, tu as envoyé me prendre. »

(La reine), l'interroge et lui demande quelle est celle que le roi aime. « O ma dame, ma reine, je n'en sais rien. »

Elle a descendu un escalier, elle s'est balancée et pliée, elle a descendu un autre escalier et elle a fait la coquette; enfin arrivée au bout de l'escalier de la reine, elle dit : « Voilà cette femme au gros vilain front, ce petit coq enroué dont on me parle... » La reine n'entendit pas, son esclave entendit.

Elle envoie de nouveau des messagers avec ses ordres auprès d'Arodaphnousa. « Allons en route, Arodaphnousa, la reine te réclame. » — « Tout à l'heure j'étais près de la reine et la voilà qui me redemande. » — « Allons, partons, Arodaphnousa, la reine veut te voir. » Elle entre dans sa demeure, et prend des vêtements tout noirs; elle prend des vêtements d'or, elle se couvre tout entière de noir, elle couvre de noir sa pomme, elle joue et se met en marche.

Elle monte un escalier, se balance et se plie, elle

monte un autre escalier et fait la coquette, elle monte un troisième escalier et elle dit : « Que me veux-tu, reine, quelle est ta volonté ? » — Allons Arodaphnousa, le four chauffe. » — « Laisse-moi un instant, un tout petit moment, laisse-moi, que je puisse faire entendre un petit cri, un grand cri, pour que le roi l'entende et qu'il vienne m'arracher. »

En haut, le roi est à manger, en haut le roi est à boire; il l'entend. « Taisez-vous toutes les violes et tous les luths; cette voix qui m'arrive est celle d'Arodaphnousa; qu'on m'amène mon cheval noir sellé et bridé. »

Il s'élance, il est en selle comme il sait le faire. En moins de temps qu'il n'en faut pour dire bonjour, il a fait un millier de milles; en aussi peu de temps qu'il en faut pour dire adieu, il a fait un autre millier de milles; il trouve la porte fermée; il pousse un grand cri, « ouvrez-moi, reine, les Turcs sont à ma poursuite. » — « Attendez un instant, un petit instant, attendez, j'ai une femme sur le lit de douleur, il faut que je l'accouche. » Il a donné un coup de pied à la porte; il était dehors et le voilà dedans; il court et se dirige vers le four, il y voit Arodaphnousa; il prend la reine et il la jette dans le four.

XVI.

Ἕτερον Ἆσμα τῆς Ἀροδαφνούσας.

Εἰς τὴν ἀπάνω γειτονίαν ἔχει τρεῖς ἀερφάαις,
Τὴν μιάν λέσιν Χρυσταλλοῦν, τὴν ἄλλην λέν Ἀενοῦσαν,
Τὴν τρίτην τὴν καλλιτέρην λέσιν Ἀροδαφνοῦσαν.
Κείνην ἀγαπᾶ κὴ ὁ βασιλέας, κείνην ἀγαπᾶ κὴ ὁ Ρήας,
Ὁ Ρήας τῆς Ἀνατολῆς κὴ ὁ βασιλέας τῆς Δύσης.
Ἡ Ρήισσα' ποῦ τό 'μαθεν πολλὰ τῆς' κακοφάνη,
Χαππάρκα πέμπει τέσσερα τῆς Ροδαφνοῦς νὰ πάῃ·
Ἡ Ροδαφνοῦ' σὰν τῶμαθε, 'χτύπησεν ἡ καργιά της.

Κὴ ἀρκίνησε τὰ κλάμματα μὲ ὅλα τὰ σωστά της,
Κὴ ἀπολοᾶτ' 'Αροδαφνοῦ καὶ λέει εἰς τοὺς δούλους,
Ἴντα μὲ θέλ' ἡ 'Ρήισσα, ἴντ ἔν' ὁ ὁρισμός της;
'Εὰν μὲ θέλει γιὰ δουλείαν νὰ πάρω ἐρκαλεῖα,
Εἰ δέ καὶ ἔνι γιὰ χορὸν νὰ πιάσω τὰ μαντήλια.
Οἱ δοῦλοι' ποκριθήκασιν, ὡσγιὰν ἐθέλεις' πᾶμεν.
Διότι διαζόμεθα, πεινοῦμεν θενὰ φᾶμεν·
Τότ' ἔμπη μέσ' Αροδαφνοῦ, τὰ βοῦχά της ν'ἀλλάξῃ,
'Πὸ μέσα βάλλει πλουμιστὰ' παππέξω χρουσαφένα
Τέλει' ἀπὸ 'πάνω ἔβαλε τὰ μαρκαριταρένα.
Καὶ παίρνει καὶ μυριστικὰ καὶ λούννει τὸ κορμίν της,
'Θαρροῦσε πῶς ἐπήαινεν εἰς τὴν ἰσοτιμήν της,
Καὶ ἕνα κλῶνον λασμαρὶν νὰ μὲν τὴν πιάσ' ὁ ἥλιος,
Καὶ μῆλον εἰς τὸ χέριν της καὶ παίζει το καὶ πάει.
Εἰς τὸ παλάτιν ἔμπηκε, στέκει διαλοϊσμένη,
Στέκει καὶ διαλοίζεται, πῶς νὰ τὴν χαιρετήσῃ.
Κὴ ἄν τῆς' πῶ μουσκοκαρφέα, μουσκοκαρφέα' χει κόγκλους,
Κὴ ἄν τῆς εἰπῶ τρανταφυλλέα καὶ κειν' ἔχει' γκάθια,
Καὶ ἄς τὴν χαιρετήσουμεν 'σαν πρέπει σὰν' ταιρκάζει.
Ὥρα καλὴ 'βασιλισσα καὶ Ῥήα θυγατέρα,
Ποῦ λάμπεις εἰς τὸν θρόνον σου' σὰν ἄσπρη περιστέρα.
'Η Ῥήισσα' ποῦ τὴν θωρεῖ ἐπροσηκώθηκέν της,
Καλῶς ἦρτεν 'Αροδαφνοῦ 'νὰ φᾷ νὰ πίῃ μητά μου.
Νὰ φάῃ τἆγριν τοῦ λαοῦ 'νὰ φᾷ ὀφτὸν περτίκιν,
Νὰ πίῃ γλυκόποτον κρασὶν' ποῦ πίννουν ἀντρειωμένοι,
'Οποῦ τὸ πίννουν ἄρρωστοι καὶ 'βρέθουνται' γιαμένοι,
'Αροδαφνοῦ' σὰν τἄκουσεν ἐχάρην ἡ καργία της,
Χρυσὴν τσαέραν ἐπίασεν καὶ 'κάθισε κοντά της.
Τραντάφυλλόν μου κόκκινον κὴ ὁλόχρυση σαΐττα,
Ἴντα θέλεις με, Ῥήισσα, καὶ' μήνυσές μου κἦρτα;
Σοῦ' μήνυσα γιὰ νὰ σὲ' δῶ νὰ κάτσῃς νὰ 'μιλοῦμεν,
Καὶ 'πειτα νὰ συμφάωμεν, νὰ 'πᾷ νὰ συρκιανοῦμεν.
'Από τὸ χέριν πιάννει την, καὶ' πᾶν εἰς τὸ περβόλιν,
Καὶ ὅσοι ταὶς ἐβλέπασιν ταὶς ἐθάμμαζαν οὖλοι.
'Σὰν ἀερφὲς 'περάσασιν ἐκείνην τὴν ἡμέραν,
'Επῆαν καὶ' γλεντήσασιν, κὴ οὖλον ἐσυρκιανοῦσαν,
Κὴ δοῦλες ἡ παμπόνηρες ἀπὸ μακρὰν 'γελοῦσαν.
'Η' μέρα ἐτελείωσε κὴ ὁ ἥλιος 'πᾷ νὰ δύσῃ,

Καὶ ἄρκισεν' 'Αροδαφνοῦ γιὰ ν' ἀποχαιρετήσῃ.
'Σ ἀφίννω 'γείαν, Βασίλισσα, χρυσῆς μηλέας κλωνάριν,
'Ποῦ' χεις τὸν τράχηλον λευκὸν 'σὰν τὸ μαρκαριτάριν.
Κὴ Ῥήισσα 'ἐν ἄκουσε καὶ 'ἐν ἀπολοήθη,
Κὴ 'Ῥοδαφνοῦ ἐθύμωσεν, καὶ τότε παλ' ἀρκίζει.
Γιὰ δὲ τὴν τουμπουμέτωπην τὴν ἀναρχοδοντοῦσαν,
Τὸ πετείναριν τὸ φραχνόν, καλὰ μοῦ τό' λαλοῦσαν.
'Η Ῥήισσα 'ἐν ἄκουσε, κὴ βάες της ἀκοῦσαν,
Ἄκου, κυρᾶ, τὴν 'Ροδαφνοῦν, ἴντα λαλεῖ γιὰ σένα.
Εἶπέ σε τουμπομέτωπην καὶ ἀναρχοδοντοῦσαν,
Τὸ πετεινάριν τὸ φραχνόν, καλὰ τῆς τὸ' λαλοῦσαν.
'Η Ῥήισσα 'σὰν τῶμαθε, πολλά της 'κακοφάνη,
Καὶ πάλιν τὴν ἐπαύριον 'ς τὴν 'Ροδαφνοῦν χαππάριν.
Ἄνου νὰ πᾶμεν, 'Ροδαφνοῦ, κὴ Ῥήισσα σὲ θέλει,
Καὶ χτὲς ἤμουν 'ς τὴν Ῥήισσαν, καὶ πάλ' ἴντα μὲ θέλει :
Ἄνου νὰ 'παμεν γλήορα, καὶ μένα 'ἐν μὲ μέλλει.
Ἅμα τάκούει 'Ροδαφνοῦ 'χτύπησεν ἡ καργία της,
Καὶ τότε ἐθθυμήθηκε τὰ λόγια τὰ 'δικά της.
Ἔπαρ' μου 'λίην 'πομονὴν διὰ νὰ συρίσω,
Γιὰ τ' ἔχω φόον 'ς τὴν καργίαν, 'πίσω 'ἐν θὰ γυρίσω.
Ἔχετε 'γείαν, σπητουδιά μου, καὶ κλίνη που' κοιμούμουν,
Καὶ τσάμπρα' που' πιννα καφφέν, κὴ ἀυλὴ' ποῦ' συρκιανοῦσα.
Κλειδώνω σε, σεντοῦκίν μου, καὶ πέον 'ἐν σὲ ἀνοίω,
Σ 'ἀποκοιμίζω, γυιοῦδίν μου, μ' ἄλλην θενὰ' ξυπνήσῃς ·
'Εγιώ 'μαι 'που σ' ἐγέννησα, κὴ ἄλλη θὰ σ' ἀναγυιώσῃ.
'Επῆρεν οὔλον τὸ στρατὶν κὴ οὔλον τὸ μονοπάτιν,
Καὶ τότες ἡ 'Αροδαφνοῦ ἔφτασε 'ς τὸ παλάτιν.
Τὴν σκάλαν' ποῦ ἀνέβαιννεν, ἔτρεμεν ἡ καργία της,
Κὴ Ῥήισσά 'τον ἔτοιμη, κὴ ἁρπάσσει τὰ μαλλία της ·
Θὰ σὲ σκοτώσω, βρὰ σκυλλοῦ, τώρα νὰ τὸ γνωρίσῃς,
Γιὰ τ' ἀαπᾶς τὸν ἄντρα μου, καὶ σοὺ θὰ μ' ἀφανίσῃς.
'Εχάρισά σού τὴν ζωήν, μὰ 'θελες ν' αυταδιάσῃς,
Σήμερα ὅμως γνώρισε, πῶς τὴν ζωὴν θὰ χάσῃς ·
Παρακαλῶ σε ἄφης με, μίαν ὥραν γιὰ νὰ ζήσω,
Τὸν Ρήαν μου τὸν ὄμορφον νὰ τόν 'ποχαιρετήσω.
Ἄρκισε τότε ταὶς φωναίς, 'σὰν βοῦδιν νὰ μουγκρίζῃ,
Καὶ μὲ τραούδια καὶ φωναὶς τέτοιας λογῆς ἀρκίζει.
Ἔχετε 'γείαν, ἀμμάδιά μου, ἔχε ὑγείαν φῶς μου.

'Εγιώ πέσον ἐτελείωσα, καὶ φέβκω' πο τὸν κόσμον.
Ρήα μου σ' ἀποχαιρετῶ, μὲ δάκρυα μὲ πόνους,
Σ' ἀάπησα καὶ σ' ἀαπώ, ἔχει τώρα 'χτώ χρόνους.
Σ' ἀάπησα ἀπὸ καργίας, μὰ 'καργιοφλόϊσές με.
Κὴ ἀχάρη ἡ γεναϊκά σου τώρα 'θανάτωσέν με.
Καὶ βάλλει μίαν φωνὴν μικρὴν, καὶ μίαν φωνὴν μεάλην,
Κὴ ὁ Ρήας' κεῖ ποῦ κάθετουν ἐσούστη τὸ δρονίν του,
'Αμέσως ἐσηκώστηκεν τοῦ δούλου του καὶ λέει,
Φέρ' ἀπὸ' κεῖ τὸν ἄππαρον τὸν πετροκαταλύτην,
Ποῦ καταλύει τὰ σίδερα, καὶ πίννει τὸν ἀφρίτην·
Πηᾷ καὶ κααλλίκεψεν, εἰς τὸ γριβὶν ἀππάριν,
Κὴ ὅσον νὰ' πῇ ἔχετε' γείαν, ἔκοψε χίλια μίλια,
Κὴ ὅσον νὰ' πουν εἰς τὸ καλὸν ἄλλα 'κατὸν πεῆντα.
Χαλιναρκὰν τἀππάρου του 'ς τὴν χώραν του ἐμπαίννει.
Ἄς 'ποῦμεν γιὰ τὴν Ρήισσαν τῆς 'Ροδαφνοῦς 'ντα κάμνει.
Τὴν ἔπιασε' που τὰ μαλλία κόβκει τὴν κεφαλήν της,
Καὶ τότες τῆς κακόμοιρης ἐβκῆκεν ἡ ψυχή της·
Νὰ καὶ ὁ Ρήας ἔφτασεν, καὶ 'χτύπησεν τὴν πόρταν,
'Αλλοίμονον! 'ς τὴν 'Ροδαφνοῦν, ὁποῦ 'ἐν εἶχεν σόρταν.
Κλωτσίαν τῆς πόρτας ἔδωκεν κὴ πόρτα 'ξεκαρφώθη,
'Σὰν εἶδεν τόσα αἵματα 'λιοθυμᾷ 'ἐν 'νοιώθει.
Ὅταν ἐξεζαλίστηκεν κῆρτεν 'ς τὸν ἑαυτόν του,
Γυρίξει 'ς τὴν βασίλισσαν τρέμ' ἀπὸ τὸν θυμόν του.
Γιὰ τί τὴν ἐθανάτωσες, σκύλλα, τὴν κόρην τούτην;
Θὰ σβύσω ἀπὸ' πάνω σου ταὶς δόξαις καὶ τὰ πλούτη.
Ἄμε νὰ' πᾷς 'πὸ δὰ χαμαί, φτείρα ξεκονιδιάρα,
'Σ τὸν σταῦλον νὰ τὴν δήσετε 'σὰν τὴν παληογαδάραν.
Τὰ κόκκαλα τῆς 'Ροδαφνοῦς ἐννὰ παραχρυσώσω,
Καὶ σέ, παληογαδάρα μου, τοὺς σκύλλους ἐννὰ δώσω,
'Αμέσως τὴν' ξεκούμπισεν αὐτὴν' ποῦ τὸ παλάτιν,
Τὸ λείψανον τῆς 'Ροδαφνοῦς 'ς τὰ χέρκα του τὸ' κράτει.
'Εμυρκολόα καὶ 'λεε, 'μυρκολοᾷ καὶ λέει,
Καὶ 'τρέμασιν τὰ χέρκα του κὴ ἀρκίνησε νὰ κλαίῃ.
'Αροδαφνοῦ μου' μμάδία μου, φῶς καὶ παρηορκά μου,
Χρόνους ὀχτὼ ποῦ σ' ἀγαπῶ, καὶ σ' ἔχω 'ς τὴν καρτίαν μου.
'Αγάπουν σε κὴ ἀγάπας με ἀγάπην 'πιστεμένην,
Μὰ τώρα σ' ἐθανάτωσεν ἡ τρισκαταραμένη.
'Αροδαφνοῦ μου' μμαδιά μου, ἐτελείωσες γιὰ μένα.

Καὶ' γὼ γροικῶ τὰ μέλη μου μου πῶς 'ἐν' τελειωμένα.
'Αγάπουν σε, κοκκώνα μου, κεῖχα κρυφὸν καμάρεν,
Καὶ τώρα σ' ἐθανάτωσαν, καὶ' ἐν τὴ χα χαππάριν.
'Ο ἥλιος ἐσβύστηκεν, καὶ' χάθη τὸ φεγγάριν,
Τέτοιαν φωτίαν 'που 'ἐν σβύννει, ποῖος θενὰ τὴν 'πομείνῃ;
Τὰ σίδηρα κρεμάζουνται εἰς τὴν κηνούρκαν πόρταν,
Οὔλ' ἀγαποῦν καὶ χαίρουσιν καὶ' γὼ χαρὰ 'ς τὴν σόρταν.
Μὲ πόνους καὶ μὲ βάσανα, βαρέα ἀναστενάζει,
Καὶ τὴν θανήν της νὰ γεινῇ, βασιλικὰ προστάζει.
Τὸ λείψανον ἐσήκωσαν, καὶ' πηᾶν νὰ τὸ θάψουν,
Κὴ ὁ βασιλέας ἐπρόσταξεν μεάλοι μικροὶ νὰ κλάψουν.
'Επῆράν την καὶ' θαψάν την, καὶ κλαίουν οἱ' δικοί της,
'Η μάνα της τάἐρφιά της κὴ οὔλου οἱ συγγενεῖς της.
Ζωὴν καὶ χρόνια νἄχουσιν ὅσοι τὸ ἀναγνώσουν,
Κὴ ὅσοι τὸ ἀναγνώσουσι δύο δάκρυα νὰ δώσουν.
Ὅσοι τ' ἀναγινώσκετε νὰ ἦστ' εὐτυχισμένοι,
Κὴ ἀπὸ ἀγάπην λείψετε ὅσ' εἶστε' παντρεμένοι.

XV.

Ἆσμα τῆς Ῥήγαινας καὶ τῆς Αροδαφνούσας.

Κάπου' στράφτει κάπου βροντᾷ, κάπου χαλάζει βίβκει:
Μηδὲ 'στράφτει μηδὲ βροντᾷ μηδὲ χαλάζει βίβκει.
Μόνον ἔνι ἡ Ῥήαινα ταὶς σκλάβαις της 'ξανοίει,
Ποίαν ἀαπᾷ ὁ Ρήας της, κὴ σκλάβες της τῆς λέσιν·
'Πάνω 'ς τὴν' πάνω γειτονίαν ἔχει τρεῖς ἀερφάαις,
Τὴν μίαν τὴν λέσιν ἡ Ῥοδοῦ, τὴν ἄλλην ἡ 'Αθθοῦσα,
Κὴ τρίτη κὴ καλλίτερη ἔν' ἡ Αροδαφνοῦσα.
Ῥοδοῦ ἔν' ποῦ τὸν ἀαπᾷ, κὴ 'Αθθοῦσα τὸν φιλάει
Κὴ τρίτη ἡ καλλίτερη στρώνει του καὶ πλαϊάζει.
'Ποῦ τό' μαθεν ὁ βασιλέας καὶ πάει καὶ κονέβκει.
Τὸ ἔμαθεν κὴ Ῥήαινα ἀρκώθη καὶ 'θυμώθη·
Χαππάρκα καὶ μηνύματα τῆς Ροδαφνοῦς νὰ' πάῃ·
Κὴ ἄνου νὰ' πᾷς, 'Αροδαφνοῦ, κὴ Ῥήαινα σὲ θέλει.
Καὶ μένανε ἡ Ῥήαινα ποῦ με' δεν που μὲ' ξέρει·
Κὴ ἄν μὲ θέλει μαείραιναν νὰ πιάσω ταὶς κουτάλαις,

Καὶ ἄν μὲ θέλει γιὰ χορὸν νὰ πιάσω τὰ μαντήλια
Κὴ ἄνου νὰ πᾶμεν, Ῥοδαφνου, κὴ ὡς' σγιὰν ἄν θέλῃς πᾶμεν.
Καὶ ἔμπην ἔσσω κὴ ἄλλαξε ῥοῦχα τῆς φορεσίας της,
Μήτε μακρυὰ μήτε κοντά, ἴσια τῆς ἡλικίας της ·
'Παπέσσω' φόρησε χρουσᾶ, 'παππέξω χρουσταλλένα,
Τέλεια 'ποπάνω 'φόρησε τὰ μαρκαριταρένα.
Χρουσὸν μῆλον 'ς τὸ χέριν της καὶ παίζει το καὶ' πάει,
Στέκεται διαλοίζεται πῶς νὰ τὴν χαιρετήσῃ ·
Καὶ ἄν τῆς' πῶ, μουσκοκαρφέα μουσκοκαρφέα λυίζει,
Καὶ ἄν τῆς' πῶ, κληματαρκά, κληματαρκά 'χει κόμπους
Καὶ ἄν τῆς' πῶ, τρανταφυλλέα, τρανταφυλλέα 'χει' γκαθία ·
Καὶ ἄς τὴν χαιρετήσουμεν 'σὰν πρέπει 'σὰν ἀξίζει.
Καὶ πιάννει τὸ στρατὶν στρατὶν κὴ οὔλον τὸ μονοπάτιν,
Τὸ μονοπάτιν' βκάλλει την 'ς τῆς Ῥήαινας τὰ σπήτια ·
'Ανέβην ᾽εναν τὸ σκαλὶν καὶ 'σούστη καὶ 'λυίστη,
'Ανέβην κὴ ἄλλον τὸ σκαλὶν καὶ' νιφτοκανακίστη,
Τέλεια 'ς τὸ πάνω τὸ σκαλὶν κὴ Ῥήαινα τὴν νοιώθει,
Φωνάζει καὶ τῆς σκλάβας της τσαέραν γιὰ νὰ φέρῃ ·
Κὴ ὥρα καλή σου, Ῥήαινα, καλῶς τὴν πέρτικάν μου.,
Καλῶς ἦρτες Αροδαφνοῦ, νὰ φᾷς νὰ πίῃς μητά μας,
Νὰ φᾷς τὸ ἄδριν τοῦ λαοῦ νὰ φᾷς ὀφτὸν περτίκιν,
Νὰ φᾷς ἀρκοκεράμυον' ποῦ τρῶν ἀντρεικωμένοι,
Νὰ πίῃς γλυκόποτον κρασὶν' που πίννουν φουμισμένοι,
᾽Οπου τὸ πίννουν ἄρρωστοι καὶ' βρέθουνται' γιαμένοι.
'Εγὼ' ἐν ἦρτα, Ῥήαινα, νὰ φᾷ' νὰ ξεφαντώσω,
Παρὰ βουλὴν μοῦ ἔστειλες καὶ ἦρτεν νὰ μὲ πάρῃ.
'Ρωτᾷ την καὶ 'ξαννοίει την ποίαν ἀαπᾷ ὁ Ῥήας.
'Εγώ, κυρά μου Ῥήαινα, χαππάριν 'ἐν τό ἔχω.
Κατέβην ἕναν τὸ σκαλὶν καὶ' σούστη καὶ 'λυίστη,
Κατέβην κὴ ἄλλο τὸ σκαλὶν καὶ' νιφτοκανακίστη,
Τέλεια 'ς τὸ κάτω τὸ σκαλὶν τῆς Ῥήαινας καὶ λέει ·
« Ἄ' δε τὴν τουμπομέτωπην, τὴν τουμπομετωποῦσαν,
Τὸ πετεινάριν τὸ τσιφνὸν κεῖνο ποῦ μοῦ' λαλοῦσαν. »
'Η Ῥήαινα' 'ἐν ἄκουσεν, ἡ σκλάβα της ἀκούει,
Ἄ 'δὲ, κυρά μου Ῥήαινα, 'Αροδαφνοῦ 'ντα σου' πε ·
Ἄ 'δὲ τὴν τουμπομετώπην κ. τ. λ.
Χαππάρκα καὶ μηνύματα πάλαι 'ς τὴν 'Ροδαφνοῦσαν,
Ἔλα νὰ 'πᾶμεν 'Ροδαφνοῦ κὴ, 'Ρήαινα σὲ θέλει,

•Τώρα 'μουν εἰς τὴν Ρήαιναν καὶ παλ' ἴντα μὲ θέλει;
Ἄνου νὰ πᾶμεν, Ροδαφνοῦ, κὴ Ρήαινα σὲ θέλει κ. τ. λ.
'Εμπῆκ' ἔσσω καὶ φόρησε τὰ 'λόμαυρά της ροῦχα,
'Ποκάτω' φόρησε χρουσᾶ, 'ποπάν' τὰ 'λόμαυρά της
Μαυρίζει καὶ τὸ μῆλόν της καὶ παίζει το καὶ πάει·
'Ανέβην τό 'να τὸ σκαλὶν καὶ' σούστη καὶ 'λυίστη,
Κὴ ἀνέβην τἆλλο τὸ σκαλὶν καὶ 'νιφτοκανακίστη
'Πάνω 'ς τὸ τρίτον τὸ σκαλὶν λέει της καὶ λαλεῖ της·
Ἴντα μὲ θέλεις, Ῥήαινα, καὶ ἴντ' ἔν' τὸ θέλημά σου.
Ἔλα νὰ πᾶμεν, 'Ροδαφνοῦ, κὴ ὁ κάμινος ἀφταίννει.
Ἔπαρ' μου' λίην 'πομονὴν, 'λίην καρτερωσύνην,
Νὰ βάλω μίαν φωνὴν μικρὴν καὶ μίαν φωνὴν μεάλην,
Πέρκιμ' ἀκούσ' ὁ Ῥήας μου καὶ' ρτῃ καὶ μ' ἀποσπάσῃ.
'Πανου 'ς τὸ φᾶ πάνου 'ς τὸ πιεῖ ὁ Ρήας τὴν ἀκουέι·
Μουλλῶστε οὔλα τὰ βκιολία καὶ οὔλα τὰ λαοῦτα,
Τούτ' ἡ φωνὴ' που' ξέβηκεν ἔν' τῆς 'Αροδαφνούσας·
Καὶ φέρτε μου τὸν μαῦρόν μου σελλοχαλινωμένον.
Πηᾷ κααλλικέβκει τον' σὰν ἦταν μαθημένος,
Κὴ ὥστε νὰ' πῇ ἔχετε' γείαν ἐπῆεν χίλια μίλια
Κὴ ὅσον νὰ' ποῦν εἰς τὸ καλὸν ἐπῆεν ἄλλα χίλια.
'Βρίσκει τὴν πόρταν βαδωτὴν, βάλλει φωνὴν μεάλην,
Καὶ ἄνοιξέ μου, Ῥήαινα, Τοῦρκοι μὲ κατατρέχουν.
Ἔπαρ' μου' λίην' πομονὴν' λίην καρτερωσύνην,
Γεναῖκα ἔχω 'ς τὸ σελλὶν πέρκιμου τὴν γεννήσω.
Κλωτσίαν τῆς πόρτας ἔδωκεν, ἔξω' τουν καὶ ἔσσω 'μπῆκε,
Τρέχει καὶ πᾷ 'ς τὸν κάμινον τὴν 'Ροδαφνοῦν καὶ βλέπει,
Καὶ πιάννει καὶ τὴν Ῥήαιναν 'ς τὸν κάμινον τὴν βάλλει.

Nous donnons maintenant l'extrait de la chronique de Léontios Machæras, on verra comment l'imagination populaire s'est exercée sur les faits rapportés par l'historien :

CHRONIQUE DE LÉONTIOS MACHÆRAS (1)

Laissons maintenant l'histoire de ce chien de sultan et venons à celle de la reine, nommée Léonore, femme

(1) P. 164. T. II. Bibl. Med. Æv. C. Sathas.

du roi Pierre, dont nous avons parlé plus haut. Comme vous le savez, le démon de la luxure, qui fait pécher le monde entier, séduisit donc aussi ce bon roi, et le fit tomber en faute avec une noble dame, nommée Jeanne Laleman, femme du sir Jean de Montolive, seigneur de Choulos, et il la laissa enceinte de huit mois. Le roi étant allé une seconde fois en occident, la reine la fit appeler et venir à la cour; quand elle fut venue devant elle, elle lui fit de vifs reproches; elle lui disait: « Méchante courtisane, tu m'enlèves mon mari! » La noble dame se taisait. La reine donna un ordre à ses gardes qui la jetèrent à terre, et mirent sur son ventre un mortier avec lequel ils broyèrent diverses choses pour la faire avorter. Mais Dieu vint à son aide et l'enfant ne sortit pas de son sein. Voyant qu'on l'avait torturée tout le jour, et que l'enfant était resté dans le sein de sa mère, la reine ordonna qu'on la mît dans une maison jusqu'au lendemain. Quand il fit jour, elle la fit mener devant elle, elle fit apporter un moulin à main, on l'étendit par terre, on lui mit le moulin sur le ventre et l'on moulut un plat de grains sur son ventre, on la tenait, et elle n'accoucha pas. On lui fit souffrir mille maux, on employa contre elle odeurs, orties, et d'autres mauvaises ordures : tout ce qui était ordonné par les sages-femmes et les sorcières. L'enfant persistait à se fortifier dans le sein de sa mère. La reine la fit retourner chez elle et elle enjoignit à sa suite de lui apporter l'enfant quand il serait venu au monde. Quand l'enfant naquit, le pur et l'innocent, tout de suite la méchante reine donna de nouveaux ordres, et l'on emporta la malheureuse accouchée à Kerinia et on la jeta toute sanglante encore dans une prison souterraine, et là elle eut beaucoup à souffrir de toutes les manières, privée de tout par le capitaine, qui voulait exécuter les ordres méchants de la reine impie et méchante.

Sept jours passés, le prince rappela le capitaine et le changea. A sa place il mit un autre capitaine, sire Hugues Tatiamé, qui était parent de la dame. Le gouverneur lui recommanda en secret, par amour pour le roi, de soulager un peu l'infortunée. Sir Hugues remplit la fosse de terre, il y fit descendre un menuisier, qui garnit la fosse de planches, il donna à la malheureuse des draps pour dormir, il la traita bien, en lui servant à manger et à boire. Tous ces faits arrivèrent en occident aux oreilles du roi de Chypre.

Le roi écrivit à la reine une lettre fort irritée. « J'ai su le mal que tu as fait à ma bien chère madame Jeanne Laleman ; en conséquence, je t'annonce que, si je reviens à Chypre, avec l'aide de Dieu, je veux te faire tant de mal que tout le monde en tremblera. Ainsi, avant que je revienne, fais donc tout le mal que tu pourras. » Aussitôt que la reine eut reçu la lettre, elle manda au capitaine de Kerinia de venir à Nicosie avec sa femme, qui priera la reine pour la dame Jeanne dont nous avons parlé, et de la tirer de la fosse. Ils le firent et la retirèrent de la fosse et ils lui dirent : « Nous sommes allés trouver la reine, nous l'avons priée, elle vous a fait grâce, remerciez-la. » Et ils l'envoyèrent à la ville. La reine ordonna qu'on la fît venir devant elle, et ordonna qu'on lui remît tout ce qu'on avait enlevé de sa maison. Et la reine lui dit : « Si tu veux que nous soyons amies, si tu veux avoir mon affection, va dans un monastère. » La dame Jeanne lui dit : « A vos ordres, madame, indiquez moi le monastère où je dois aller. » Et elle lui ordonna d'aller à Sainte-Photiné, c'est-à-dire Sainte-Claire. La dame ci-dessus, resta un an dans la fosse de Kerinia et dans le monastère et sa beauté ne passa point.

Sachez que le même roi Pierre, avait une autre maîtresse, Ischiva de Standeli, femme de sire Grenier Lepetit et parce que la dame ci-dessus, Ischiva, était mariée,

elle ne pouvait lui faire aucun déplaisir ; qui m'a dit cela, c'est la belle-mère de Georges, Marie de Nouzé le Caloyer, fauconnier de sire Charis de Giblet, au pays de Galatta, qui connaissait ce seigneur et le servait, et il a su cela.

Venons maintenant à ce qui arriva à cause des péchés de la reine. Le diable de la luxure, maître de tout mal, fondit sur le cœur de messire Jean De Morphe, comte de Rochas ; il lui fit concevoir un vif et grand amour pour la reine. Il s'y prit de tant de manières, il donna tant de présents aux entremetteuses pour réussir, qu'il finit par obtenir ce qu'il voulait, et que tous les deux se trouvèrent ensemble. L'affaire fut bientôt répandue dans le pays ; on sut comment s'était fait ce péché, tout le peuple ne parlait plus de rien autre chose, si bien que les domestiques mêmes s'en entretenaient. Les frères du roi l'apprirent aussi, et ils en furent vivement blessés. Ils songèrent au moyen de faire passer ce grand mal, pour qu'il ne s'en produisît pas un autre plus grand, comme il arriva.

Sur ces entrefaites arriva messire Jean Visconti, auquel le roi, en partant, avait donné l'ordre de veiller sur sa maison, et les seigneurs commencèrent à l'interroger sur le compte de madame la reine, et surtout ils lui demandèrent si c'était la vérité. Le noble chevalier leur dit : Non. Il ajouta : « Mes seigneurs, qui peut être maître de la bouche du peuple, qui est toujours prêt à dire du mal de chacun, et à cacher le bien des autres? » Il dit encore : « Dieu sait, qu'à l'heure où j'ai appris ceci j'ai failli tomber à terre évanoui, car je ne sais que faire. Mon maître le roi m'a donné la charge de veiller à son honorable maison, plus que ses frères mêmes. » Alors ils lui disent : « Il nous semble qu'il en doit être instruit par vous plutôt que par un autre. » Le bon chevalier rentra chez lui et il

écrivit au roi une mauvaise lettre qui disait ceci : « Mon très-honoré maître, d'après vos ordres, je suis votre représentant dans votre royaume, il faut que votre seigneurie sache que notre très-élevée dame et reine, votre sainte compagne, va bien ainsi que vos frères ; et ils ont grand désir de vous revoir. Quant aux nouvelles de l'île, maudite soit l'heure où j'ai pensé à vous écrire, trois fois maudit le jour où vous m'avez chargé de surveiller votre maison, car il faut que je vous tourmente le cœur en vous racontant les nouvelles. Je voudrais les taire, mais j'ai peur que votre seigneurie ne les apprenne de quelque autre, et alors je serais châtié. Voilà pourquoi je vous parle de cela, et je prie Dieu et votre seigneurie de n'en prendre pas de dépit. On dit dans le pays, que votre brebis s'est égarée et qu'elle a été trouvée avec le bouc, et l'on dit que le comte de Rochas a un grand amour pour notre dame la reine. Il me semble que ce sont des mensonges ; mais si j'en avais eu le pouvoir, j'aurais voulu rechercher d'où et de qui est sorti ce propos, et j'aurais fait que personne ne fût assez audacieux pour débiter de telles infamies. Je prie donc votre seigneurie de ne faire pas de bruit au nom de Dieu et par la bonne vie de votre royauté. Écrit dans la ville de Nicosie, le 12 décembre 1368, de J.-C. »

Je vous ai déjà parlé de l'amour que le roi avait pour la reine, par suite de cet amour il lui avait promis que partout où il se trouverait il prendrait la *chemise* de la reine, et la tiendrait la nuit dans ses bras, pour dormir. Son chambellan portait donc partout avec lui le vêtement de la reine et le mettait sur son lit, et si quelqu'un dit : « Comment, ayant tant d'amour, avait-il deux maîtresses? » je dirai qu'il le faisait par la grande luxure qu'il avait, et parce qu'il était un garçon vigoureux.

On lui apporta la lettre ; c'était la nuit quand on lui

apporta cette triste nouvelle. Aussitôt il ordonna à son chambellan d'enlever le vêtement de la reine d'entre ses bras, ce serviteur s'appelait Jean de la Chambre, et il lui dit de ne plus mettre le vêtement sur son lit. Alors il soupira et dit : « Anathème sur l'heure et sur le jour où l'on m'a remis cette lettre ; la lune assurément était dans le signe du capricorne quand on me l'a écrite. »

Le roi, en homme sensé, ne fit rien paraître, et il se fit beaucoup de violence pour montrer de l'allégresse, mais il ne le pouvait pas. Ses chevaliers voyant à son visage qu'il avait une très-vive peine l'interrogèrent et lui dirent : « Dites-nous ce que vous nous cachez ; si nous le savions nous pourrions partager avec vous votre ennui. »

Le roi soupira et leur dit : « Mes chers amis, je prie Dieu qu'il n'arrive jamais à mes amis pareille nouvelle, pas même à mes ennemis, c'est un message très-amer et empoisonné, qui ne peut se partager ; il entre dans le cœur comme un nœud, et comme cela reste dans mon cœur. Il n'est personne qui puisse le guérir, excepté le Tout-Puissant. Et je vois bien que le Roi des rois est irrité contre moi, car je ne me suis pas contenté de l'héritage que m'avaient donné mes parents, j'ai cherché à prendre ce que n'avaient pas mes pères, et il a fait que mes amis prennent vengeance de moi plus que de mes ennemis ; c'est pourquoi il dit : Garde-moi de ceux en qui j'ai confiance, parce que je prends mes gardes moi-même contre mes ennemis. » Et les pauvres chevaliers tombèrent dans une grande douleur, ils interrogeaient leurs serviteurs s'ils connaissaient quelque chose sur ce sujet.

Le roi voyant d'ailleurs qu'il n'avait plus rien à faire dans le pays de l'occident, ayant l'assurance de la paix avec le sultan, dit adieu aux princes de l'occident, il monta sur son navire et il revint à Chypre. On le reçut

selon les coutumes royales, on lui fit des fêtes et un joyeux accueil pendant huit jours.

Il faut que nous revenions au comte messire Jean de Morphe. Lorsque vint la nouvelle à Chypre que le roi avait terminé ses affaires, et qu'il était près de retourner, le susdit messire Jean de Morphe fut en grand souci à cause de l'arrivée du roi ; il craignait qu'on ne lui racontât la chose, et surtout les maîtresses du roi, pour contrarier la reine. Or il envoya deux pièces d'étoffe d'écarlate, l'une à la dame Jeanne Laleman, l'autre à la dame Ischiva de Standeli, de couleur fine, et mille pièces d'argent à chacune, et il les fit prier de lui promettre qu'elles ne diraient rien, pas même au roi, et si elles entendaient quelqu'un le dire, de le contredire comme un menteur. Les dames promirent de le faire, et elles le firent en effet.

Le roi s'étant mis en mer, il s'éleva une grande tempête, et il fit vœu, s'il arrivait à bon port en Chypre, d'aller visiter tous les monastères du pays et d'y faire ses prières. Le ciel le sauva, il arriva heureusement à Nicosie, il alla visiter les monastères. D'abord il alla au monastère de Sainte-Claire, et il donna à messire Jean Moustri beaucoup de pièces de monnaie, et celui-ci les porta avec lui. Il prit l'autorisation de l'abbessse, et ils montèrent dans les cellules des nonnes. Il entra dans la cellule de la dame Jeanne Laleman, et celle-ci se mit à genoux, elle baisa la main du roi, et le roi l'embrassa avec grande affection, il lui donna mille gros d'argent, et lui ordonna de déposer sur le champ l'habit de religieuse, de quitter le couvent puisqu'elle y était entrée sans sa volonté, sur l'ordre de la reine. Le roi continua ses dévotions dans les couvents, donnant à chacune de ces maisons pour le salut de son âme. Le roi vint au palais, et fit de venir devant lui les deux dames ; il les fit mettre dans une chambre, et là il les

interrogea en secret sur les propos que l'on tenait. Comme nous l'avons dit déjà, les deux dames s'étaient concertées. Il les interrogea à part, toutes deux dirent la même chose au roi, et il ne put rien apprendre d'elles ; elles lui disaient: « Sachez que la reine fut mécontente de messire Jean Visconti, elle l'a insulté, et lui, fâché pour cela, a écrit à votre majesté la lettre que vous avez reçue. » Elles lui disaient encore : « Sire, vous savez que nous ne sommes pour rien dans votre grâce, mais le comte de Rochas est un bon serviteur de votre majesté, pourrions-nous faire contre lui quelque déposition injuste et mensongère ? » Ainsi le roi fut trompé par ces deux dames, en croyant qu'elles lui disaient la vérité.

Voilà comment l'affaire se passa, comme je l'ai su de madame Losé, la nourrice des filles de sire Simon d'Antioche, qui était une femme lige du comte de Rochas, elle savait toute la suite de cette affaire; elle était la mère de Jean Magiros.

Revenons au roi. Comme il n'avait pas confiance dans les propos de ces deux dames, il demanda leur avis à ses seigneurs, à ses frères et à tous les autres barons, grands, hommes liges, ses conseillers et il les consulta par ordre. Le roi leur parla ainsi : « Seigneurs honorés de Dieu, mes amis et mes frères, je vous confie la peine, le chagrin ardent et l'incendie qui dévore mon cœur ; désormais aucun ne peut être surpris pour ce qui m'est arrivé, parce que je suis moi-même la cause de ce malheur, je ne blâme personne autre que moi. Dieu m'a fait roi de Chypre, il m'a appelé aussi roi de Jérusalem, et avant le temps j'ai été pressé de posséder ce royaume de Jérusalem, et j'ai voulu accomplir ce dessein pour votre bien, pour votre honneur et pour le mien ; Dieu m'a châtié, il a puni mon orgueil. Plût au ciel que je fusse resté roi de Chypre honoré, plutôt que

d'être roi du monde, mais deshonoré. Je suis né dans le signe du capricorne et j'ai été couronné sous l'influence d'un mauvais astre. Aussi, seigneurs, je vous ai convoqués, je vous ai rassemblés ici, pour vous dire mon chagrin, il est lourd, difficile à porter, il me couvre de honte, il est indécent à vous le raconter. Je sais que tous vous êtes sages ; voyez ce que je vous demande, et justifiez-moi selon la justice et la grâce que le Saint-Esprit vous donnera. »

Alors, tous d'une seule voix, lui dirent : « Seigneur et maître, si quelqu'un s'est fait quelque imagination, ou d'après sa passion vous a paru dire des propos inconvenants pour votre royauté, en prince sensé vous n'en devez rien croire, car on dit beaucoup de choses dans le monde, qui ne sont pas paroles d'évangile. » Le roi se remplit de colère et dit à ses seigneurs: « Si vous ne voulez pas me croire, voyez la lettre qu'on m'a envoyée en France, et, par elle, vous connaîtrez comment les choses se sont passées. Cependant je demande votre avis, dites-moi ce qu'il vous semble que je doive faire. Dois-je me séparer de ma femme, et la renvoyer à son père? dois-je faire périr le chien, le galeux qui a abîmé ma perle, ou n'en dois-je rien faire paraître ? Dites-moi ce qu'il vous en semble, et je vous promets que je ne ferai rien autre chose que ce que vous me conseillerez. Ne dites pas que je vous trompe avec ces paroles, et que je peux bien me venger moi-même; mais vous savez que tous les hommes ne raisonnent pas, et pour cela je m'adresse à vous, plus il y a d'hommes, plus il y a d'esprit. C'est pour cela que depuis longtemps nous avons un conseil de vieillards éprouvés, et par eux nous trouvons la vérité. Les hommes peuvent malaisément être juges dans leurs propres affaires ; voyez les médecins, ils ne soignent pas eux-mêmes leurs femmes et leurs enfants, parce

qu'ils ne peuvent distinguer chaque maladie à cause de la grande affection qu'ils ont pour eux; il faut donc que ce soient des médecins étrangers qui guérissent leurs femmes et leurs enfants, de même il faut que ce soient des juges étrangers qui jugent les griefs, parce que la colère ou la douleur manque à ces étrangers, qui voient l'affaire telle qu'elle est. C'est pour cela que je vous remets l'autorité; c'est pour cela que je vous ai rassemblés afin de porter devant vous les griefs que j'ai, et que vous jugiez selon ce qui vous semblera juste. »

Ils répondirent au roi : « seigneur, nous avons entendu votre plainte, votre demande et votre chagrin, nous espérons dans la grâce de Dieu, pour qu'il nous enseigne ce qui doit lui convenir et convenir à votre majesté. Sur le point que vous nous ordonnez de juger, veuillez vous retirer un peu, afin que nous délibérions, et que nous choisissions le parti que Dieu trouvera le meilleur, et que nous vous disions ce qui doit se faire. »

En entendant ceci, le roi se retira aussitôt. Et les chevaliers se livrèrent entre eux à une discussion pénible : les uns parlaient de tuer le comte; mais ils disaient : « si nous le faisons, nous révélerons l'affaire, et ce sera une grande honte pour nous. » D'autres disaient : « il est bien dit qu'il y a trois choses que nous devons éviter, la colère, la haine et le bruit public. Mais si nous disions de tuer la reine, vous savez qu'elle est de la grande famille des Catalans, ils sont impitoyables ; ils diront que nous avons agi par haine, il prendront les armes, ils viendront ici, ils détruiront notre pays avec nos biens. D'un autre côté, si nous tuons le comte, le fait va s'ébruiter, les uns le croiront, les autres ne le croiront pas, tous croiront que nous avons tué le comte pour cette affaire, et le bruit s'en répandra dans le monde entier. Et notre roi est comme l'oiseau, et

nous, nous sommes ses ailes, et comme l'oiseau ne peut rien sans ses ailes, aussi le roi seul ne peut rien sans nous, et nous, nous ne pouvons rien sans lui; notre roi nous accusera et le bruit ne fera que prendre de la consistance. Il nous semble que nous serions mieux entendus si nous étouffions ce propos. Vraiment, le roi nous a montré la lettre qui lui a été écrite par sire Jean Visconti en France, mais nous pouvons dire tous que Jean Visconti est un menteur, faisons lui perdre la liberté de sa condition, et laissons-le à la pitié du roi, comme un homme qui a calomnié la reine, à cause de quelque brouillerie qui est survenue entre eux au temps passé. S'il se sauve, la gloire en sera à Dieu, si non qu'il aille au bien (qu'il meure)! il vaut mieux qu'un chevalier périsse plutôt que nous-mêmes soyons démontrés parjures, parce que nous n'avons pas surveillé la reine, et si nous l'avons surveillée, nous aurions dû, aussitôt que nous entendîmes les bruits indignes qui couraient sur elle, venger notre maître sur son ennemi, et sur celui qui avait porté atteinte à son honneur. De cette manière, si l'on vient à apprendre ce qui s'est passé, on ne croira pas à ces méchants bruits, tous diront que le chevalier a menti, et qu'il a subi une mort injuste! et avec cela les propos se dissiperont, et tout le monde croira ce que nous aurons dit. »

Aussitôt ils appelèrent le roi, et ils lui dirent : « Seigneur, vous nous avez fait connaître vos griefs, vous nous avez montré la lettre que vous avez reçue, nous avons longuement conféré entre nous, nous avons tourné la question de côté et d'autre, pour trouver quelque justification à ce que dit le papier, enfin il nous a paru que ce que la lettre contient n'est que mensonge ; celui qui l'a écrite en a menti à son âme, et tous ensemble, ainsi que chacun de nous en particulier, nous sommes prêts à prouver par notre même corps contre lui (en duel)

qu'il est un menteur. S'il a agi comme il l'a fait c'est qu'il est survenu une querelle entre lui et la reine ; le chevalier l'a convoitée, la reine ne l'a pas écouté : de là sa colère, et la lettre qu'il vous a écrite. Mais notre reine est honnête, sainte, noble et honorée. Et souvenez-vous que vous nous avez promis de faire ce que nous vous conseillerions. »

C'est ainsi qu'ils justifièrent le roi, en présentant le chevalier comme menteur. Le roi les remercia ; il demanda ce chevalier à son pouvoir, il leur donna en main un papier où ils écrivirent qu'il était un traître et qu'il avait calomnié la reine. Quand il eut écouté leurs raisons, qu'il en eut rapproché celles des deux dames, ses maîtresses, il les crut, et il envoya à minuit à la demeure du chevalier, et on l'appela de la part du roi. Le noble chevalier était dans son lit, aussitôt il se lève, il monte à cheval pour aller à la cour du roi. Dehors se tenaient des Turcopoules, des Arméniens, une foule de gens armés, ils le prirent sur le champ et le conduisirent à Kérinia, et on le jetta dans la fosse de Scoutella. Il y resta quelque temps ; sur ces entrefaites, vint un seigneur de l'Occident qui allait à Jérusalem pour faire ses dévotions ; les parents de sire Jean Visconti le prièrent de le demander au roi, comme il est de coutume aux seigneurs. Celui-ci pria le roi de le retirer de la prison, et le roi promit de le retirer. Quand le comte étranger fut parti, le roi ordonna de retirer le chevalier de la prison de Kérinia ; il l'envoya à Lioritas ; on le jeta dans la fosse, il y resta sans manger et il y mourut. Le chevalier qui fut si mal traité, comme je viens de le dire, était un très-brave homme, et dans les joutes et dans toute sorte d'armes très-vaillant ; que le Seigneur lui pardonne.

ÉROTOCRITOS.

POEME EN GREC MODERNE, DU XVIe SIÈCLE.

Quand on a voulu étudier la littérature des Grecs depuis la chute de Constantinople, on s'est longtemps contenté de l'histoire de quelques savants exilés. Ils avaient porté en Italie, en France, en Angleterre la science proscrite et bannie par les Turcs, on ne pouvait pas oublier leurs noms. L'occident n'a point été ingrat à leur égard. Depuis le XVIe siècle on a largement rendu hommage aux érudits qui nous ont initiés à la connaissance de leur langue. C'était justice. Hermonyme de Sparte, Chrysoloras, Musurus, Lascaris, Chalcondyle ont bien droit à notre gratitude pour nous avoir ouvert les trésors de la science grecque. Mais en fuyant ils n'avaient pas emporté toute la Grèce avec eux. Il restait encore dans ce pauvre pays destiné à gémir si longtemps dans l'ignorance et la servitude, une part, bien faible hélas, toutefois vivante, de l'antique génie des Hellènes.

Tandis que l'Europe savante se refaisait aux sources de l'hellénisme de Platon et d'Homère, les Grecs asservis consolaient leur triste condition par une littérature avilie comme eux. Athènes n'était plus qu'une bourgade sans nom, la plus pauvre et la moins instruite de tout le nouvel empire des Turcs. Pourtant, sur la terre ferme, dans les îles, on essayait encore de balbutier en vers quelques tristes poëmes, fruits du malheur. Tous les Grecs n'avaient pas fui. Beaucoup, les moins dignes

sans doute d'attirer nos regards, avaient continué de vivre sur le sol de la patrie. Ils persistaient dans les traditions de la foi chrétienne, et ne connaissaient plus de la langue de leurs aïeux que les chants de l'Église. Partout ailleurs qu'à l'église, ils parlaient un idiome qui, pour remonter aux temps les plus anciens de la Grèce, n'en était pas moins défiguré par toutes sortes de difformités et d'incorrections. Ce Romaïque tant méprisé, conservait cependant l'étincelle de l'esprit grec. Il devait être l'instrument de la régénération de tout un peuple : il était le sceau de son origine, et la promesse de ses destinées dans l'avenir.

Sous cette déplorable livrée qui cacha longtemps la langue de Sophocle, il y avait tout un monde. Faut-il s'étonner qu'il ait été méconnu du XVIe siècle jusqu'à l'époque du réveil de la Grèce ? C'était le pays de l'ignorance, du trouble et de la confusion. La langue est gâtée, oblitérée ; plus d'enseignement dans les écoles ; chaque jour elle tombe plus bas, et n'offre plus que des ruines défigurées. Néanmoins dans ces débris il germe quelque chose de nouveau. C'est la loi de l'esprit humain. Un peuple, quelque mutilé qu'il soit, ne peut se passer de poésie. Au contraire, plus sa misère est grande et profonde, plus il a besoin des consolations et des illusions du poëte ; surtout si ce peuple a gardé le caractère d'une sorte de prédestination divine. Seulement il fait sa poésie à son image. Elle est ce qu'est sa langue : humble, abaissée. Telle fut la poésie romaïque.

Ceux qui savent trouver des charmes aux recommencements de l'esprit humain, jugeront que cette poésie n'est pas dépourvue d'une grâce enfantine et naïve. On le vit bien quand Fauriel vint en faire la manifestation à l'Europe surprise et charmée. C'était la spontanéité et la fraîcheur de l'enfance, là où nos yeux n'avaient vu que les rides flétries de la vieillesse. Le

point de vue était changé désormais. En effet, du côté de l'érudition classique, l'infirmité avait depuis longtemps atteint à ses dernières limites. Les œuvres de Phrantzès, par exemple, justifient pleinement ce que M. Egger a dit du triste spectacle d'une imbécilité caduque ([1]). Mais il y avait autre chose à côté de ces pauvres imitations de l'ancienne Grèce. Dans ces bas-fonds peu visités des érudits, il se développait une végétation neuve, quoique maigre; l'esprit grec n'avait pas perdu sa fécondité d'autrefois : il continuait à produire des livres populaires. On ne cessait de les imprimer à Venise notamment; de là, ils se répandaient dans l'Archipel, dans les îles de la mer Égée; ils se lisaient ou se chantaient dans le peuple : les savants les méprisaient. Cependant ces chétives compositions conservaient chez les petits et les ignorants l'amour de la patrie, le souvenir d'une langue jadis libre. Qui peut dire que ces chants dégradés n'ont pas été pour beaucoup chez les Grecs dans la persistance du génie national, dans l'opiniâtreté à se défendre contre un maître puissant, dans ces tentatives répétées de soulèvement, qui n'ont cessé de remuer les âmes et de les préparer à la grande explosion qui marque pour ce pays une ère nouvelle, une renaissance entière?

Parmi ces ouvrages, il en est un qui a conservé toute sa popularité : c'est le poëme intitulé Ἐρωτόκριτος. Nul livre n'a été lu davantage depuis le XVIe siècle. Quoique les progrès de la langue nouvelle, et l'application des Grecs d'aujourd'hui à étudier les ouvrages savants de leurs ancêtres, doive affaiblir de jour en jour la vogue dont ce roman a joui, il ne laisse pas d'être encore dans les mains des femmes et des jeunes gens. Sa grande

([1]) *La Grèce en* 1453, mémoire lu en séance publique annuelle des cinq académies de l'Institut, le 16 août 1864.

célébrité, les agréments qu'il offre à ses lecteurs, ont fait dire à Coray en parlant de son auteur, Vincent Cornaro, qu'il est resté jusqu'à nos jours l'Homère de la littérature populaire Οὗτος εἶναι ὁ μεχρὶ τοῦδε Ὅμηρος τῆς χυδαϊκῆς φιλολογίας (1).

Il n'est pas un voyageur en Grèce qui n'ait été frappé de la faveur dont cet ouvrage est l'objet (2). Ceux qui l'ont lu partagent l'engouement des Hellènes pour cette composition. Fauriel en parle avec éloges dans le discours préliminaire des chants populaires de la Grèce; Pashley, dans ses voyages en Crète (3) en dit autant. William Martin Leake dans ses recherches sur la Grèce en a fait une analyse exacte et suivie (4). Il n'a pas manqué de nous dire que ce poëme est le plus estimé de ceux qu'il a entendus en langue romaïque. Il y trouve, malgré le déchet du langage, un art ingénieux dans la conduite des événements, une grande facilité de versification, un certain degré de vigueur qui se maintient jusqu'au bout de l'œuvre: « *and the author must be allowed to have shouwn some ingenuity in the conduct of his story, and the arrangement of its incidents, with a great facility of versification and a certain degree of vigor, which he maintains to the end.*

C'est, dit-il encore, un curieux échantillon du dialecte romaïque dans cette période éloignée; il nous fournit un moyen de juger les dispositions des Grecs pour la poésie dans le XVIe siècle, époque où il fut composé, et leur goût dans le XVIIIe où il a été réim-

(1) Coray: lettres, p. 230.

(2) Je dois cette note à la complaisance amicale de M. Bikelas: « Je vois dans le n° 727 de la Clio que M. Tozer publie dans l'*Academy* des notes sur la Crète, où il dit que, dans la partie orientale de l'île, les paysans chantent encore des extraits de l'Érotocritos. Il y a des vers de ce poëme qui sont devenus proverbes partout en Grèce. »

(3) P. 11, t. I.

(4) Researches in Greece by William Martin Leake London, 1814, in-4°. p. 101 et 59.

primé. Il jouit encore d'une très-haute réputation en Crète et dans les îles, mais il est tombé en discrédit dans les parties plus éclairées de la Grèce. *It is curious also as a specimen of the romaic dialect at a distant period, and as furnishing a criterion to judge of the abilities of the Greeks in poetry, in the* 16 *th century, when it was composed, and of their taste in the* 18 *th when it was reprinted. It will enjoys the highest repute in Crete, and the islands, but has fallen into discredit in more enligthened parts of Greece.*

C'est ce poëme fort peu connu en France que nous entreprenons d'étudier aujourd'hui, comme le plus « curieux » et le plus intéressant « échantillon » de la poésie romaïque.

M. Dehèque, qui s'est beaucoup occupé de cet ouvrage, a écrit de l'auteur, Vincent Cornaro, une biographie dans l'*Encyclopédie des gens du monde* (1). Il n'a pu donner que de très-courts et très-incomplets renseignements sur cet écrivain. « Cornaros (Vincent), dit-il, poëte grec de la ville de Sitia en Crète, probablement d'origine vénitienne, florissait dans le XVIe siècle et pourrait passer pour l'Homère de la Grèce moderne. L'obscurité qui enveloppe sa naissance et sa vie, la gloire d'être aussi chanté par des rhapsodes, l'héroïsme de quelques caractères de son poëme, le feu qui anime ses combats, l'ingénieuse variété des aventures de son héros, l'emploi d'une langue à peine formée, lui donnent quelque ombre de ressemblance avec le chantre de l'Odyssée, etc., etc. »

Coray ne dit rien de plus que ce que nous avons déjà rapporté; Jacques Rizos-Neroulos, Fauriel n'éclaircissent pas davantage la question. William Martin Leake répète les indications déjà citées; il affirme d'une

(1) T. VII, p. 6.

manière plus précise que M. Dehèque, que Cornaro était d'origine vénitienne « a Cretan of a Venitian family. »

M. Constantin Sathas a eu l'obligeance de m'adresser la note suivante que je transcris avec empressement, en rendant un hommage de reconnnaissance à l'auteur d'ouvrages si justement appréciés sur la littérature néo-hellénique : « Sur le poëte d'Érotocritos, je n'ai pas réussi à découvrir quelque chose de précis dans mes recherches aux archives de Venise. Il descendait sans doute de la noble famille des Cornaro (Corner) qui, avec d'autres nobles familles, fut envoyée par Venise pour coloniser la Crète; mais il n'est pas mentionné dans les arbres généalogiques des Cornaro que j'ai consultés à Venise. Le Crétois-Vénitien Apostolo Zeno, ayant rassemblé, vers le commencement du siècle passé, de riches matériaux pour une histoire de la littérature crétoise, ne le cite pas dans son ouvrage manuscrit (*Su'i Scrittori di Candia*) que j'ai consulté.

« Un Vincent Cornaro, fils d'André, est mentionné dans un document grec tiré des archives vénitiennes et publié par MM. Miklosich et Müller [1]; c'est un acte de vente rédigée en Crète, vers le milieu du XVIe siècle, par lequel on met aux enchères la maison de ce Cornaro, à cause des dettes qu'il a laissées. Est-ce Vincent André Cornaro, notre poète ?

« Un autre Vincent Cornaro était notaire en Crète vers l'an 1650 ou 1660; mais je crois que notre poëte est plus ancien, et j'incline à admettre que l'auteur de l'Érotocritos est le Cornaro du XVIe siècle, désigné dans le monument ci-dessus. »

A ces renseignements qui ont le mérite d'avoir été puisés aux meilleures sources, M. Constantin Sathas ajoute encore celui-ci : « Au British Muséum [2], j'ai

[1] *Acta et Diplomata Græca*, vol. III, Vienne.
[2] Fonds des manuscrits harléiens, n° 5,644.

découvert un manuscrit d'Erotocritos d'une belle écriture du XVIIe siècle. Il est rempli de jolies miniatures qui représentent les diverses scènes de la vie d'Érotocritos. La première nous fait voir le poëte écrivant son poëme. » Une étude attentive de ce manuscrit peut révéler quelques détails nouveaux sur Vincent Cornaro. Espérons qu'il se trouvera un amateur zélé pour en entreprendre l'examen minutieux. Je souhaite que les travaux de M. Sathas le conduisent de rechef à Londres. Nul ne serait mieux préparé que lui à profiter des moindres indications du manuscrit qu'il a découvert. Pour le moment, il m'est donc impossible d'ajouter rien de plus à la biographie du poëte, si ce n'est le détail suivant qui se trouve dans Martin Crusius (Turco-Gracia, p. 92.) « Nauplie, vers le XIIIe siècle, appartenait à une femme nommée Marie, française d'origine; elle avait aussi la principauté d'Argos. Son mari était un vénitien nommée P. Cornaro, elle céda Argos et Nauplie à Venise moyennant une rente de sept cents pièces d'or. »

Il ne reste plus qu'à étudier cet ouvrage.

Ce poëme, écrit en vers politiques rimés, a pour sujet les traverses que subit l'amour d'Érotocritos, fils de Pézostrate, ministre d'Héraclès, roi d'Athènes, pour Arétusa, la fille de ce roi.

Le nom du héros principal doit nous arrêter d'abord. Tous ceux qui jusqu'ici ont parlé de ce poëme, n'ont pas observé la composition et le sens de ce terme. Il est pourtant significatif, Ἐρωτόκριτος composé d''Ερωτο et de κρίτος désigne les épreuves d'amour auxquelles le jeune amant va se trouver soumis. Il est en quelque sorte *l'Éprouvé d'Amour*. Sa passion, ses douleurs, sa constance sont indiquées par ce mot (1).

(1) Je suivrai dans l'analyse que je vais offrir au lecteur le texte d'une édition publiée à Venise en 1817 (Παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ τῷ ἐξ Ἰωαννίνων.)

LIVRE PREMIER.

Dans les temps anciens, avant l'établissement de la religion chrétienne, il se manifesta un amour fidèle dont on a conservé la mémoire.

Alors régnait dans Athènes un roi du nom d'Héraclès. C'était un prince accompli, sa femme Artémis n'avait pas son égale en sagesse. Longtemps ils désirèrent un enfant. Le ciel enfin combla leurs vœux. Il leur naquit une fille qu'ils appelèrent Arétusa. A la naissance de cette enfant tout le palais fut comme illuminé. Elle devint belle, sage, studieuse, et faisait la joie de ses parents. Entre les nombreux conseillers du roi, nul n'était plus estimé de lui que Pézostrate. Celui-ci avait un fils du nom d'Érotocritos. Il avait dix-huit ans, il était plein de mérite, de délicatesse et de grâces: mais par malheur il était enclin à l'amour, et il s'éprit d'Arétusa.

D'abord il s'aperçut de son imprudence et de sa folie. Arétusa ne pouvait connaître sa passion, elle ne pouvait la partager. Il fit donc tous ses efforts pour étouffer dans son âme cette flamme téméraire. Il appelait à son aide les distractions de la chasse. Mais, ni son lévrier, ni son cheval, ni les promenades, ni les faucons ne peuvent le distraire. Tout lui rappelle Arétusa; les arbres, les fleurs, le chant du rossignol lui rappellent celle qu'il aime. Las de lutter, il finit par s'abandonner tout entier au sentiment qui le domine. Il vivra dans la retraite en attendant la vieillesse.

Il avait un ami, nommé Polydore; il lui ouvre son cœur.

« J'ai perdu la raison, lui dit-il, je ne m'appartiens plus, conseille-moi, cher ami, viens à mon aide. »

Polydore, instruit de son amour, s'étonne de tant d'audace. On ne doit tourner les yeux vers les palais qu'avec respect, qu'avec crainte.

« Qu'as-tu fait de ta raison? Si la princesse vient à savoir ton amour, l'exil, la misère sont les moindres maux qui puissent t'arriver. Le roi est bon, il est généreux, il t'aime, il aime ton père, il aura lieu de haïr bien davantage son serviteur, si celui-ci cherche à lui déplaire, s'il cherche à tromper son affection. Si Arétusa t'eût, la première, déclaré son amour, ton devoir eût été de repousser ses aveux. Chasse de ton cœur ces idées d'amour. N'allume pas de ton propre souffle un feu qui te consumera. S'il arrivait que ton amour fût découvert, ta mort, la ruine de ton père seraient la punition de ton audace. »

Érotocritos répond au milieu des sanglots et des larmes, qu'il sait les périls auxquels il s'expose. Mais que faire? L'amour est si puissant. Il porte un aimant d'une attraction irrésistible; il nous aveugle, il nous entraîne dans des voies détournées: les hommes les plus sensés ont été ses jouets et ses captifs. « J'avais décidé de n'aller que rarement au palais. Je n'ai pu résister au désir de voir Arétusa. A peine pensé-je à elle qu'il me vient des défaillances, des éblouissements, la sueur de l'agonie. Ma passion était peu de chose d'abord, mais bientôt elle a crû, elle a poussé des branches, des fleurs : elle est devenue un arbre immense. Ainsi d'un petit œuf sort un oiseau qui peu à peu prend du corps, voltige, déploie ses ailes, et qui de tout petit qu'il est devient assez grand, assez fort pour franchir les mers et braver les vents. Je riais autrefois des souffrances de l'amour; aujourd'hui me voilà pris au même piége; et c'est pour toujours. »

Polydore l'engage à étouffer son amour : Qu'il retourne à ses faucons, à ses chiens de chasse ; qu'il oublie le palais.

Ces conseils ne furent pas perdus. Érotocritos s'appliqua à les suivre ; ce ne fut pas sans fièvre, ni sans peine qu'il y parvint. Lorsque la nuit apportait le repos à la terre, le malheureux amant prenait son luth, il en jouait devant le palais. Sa voix était comme celle du rossignol et attendrissait les cœurs. Il chantait les peines de l'amour et tout ce qu'il avait souffert.

Ces distractions ne rassuraient qu'à demi Polydore. Fidèle et dévoué, il accompagnait Érotocritos. Le matin, avant qu'on pût les voir, tous les deux rentraient au logis. Le roi et la reine prenaient grand plaisir à entendre ces chants, mais surtout Arétusa, qui, toute la nuit, se disait : « Quel peut donc être celui qui chante et soupire ainsi. » Sa curiosité ne fait que s'accroître ; à sa nourrice, nommée Phrosyne, elle ne fait que parler du chanteur nocturne. Elle sait ses chansons, elle les répète, elle les met par écrit. Imprudente ! Elle ne savait pas que l'amour s'introduisait ainsi dans son cœur, et sa nourrice, aussi imprudente qu'elle, ne la détournait pas de ces dangereuses distractions ; elle se plaisait à l'écouter. Bientôt la fille du roi n'a plus d'autre souci que celui du chanteur nocturne. Les jours et les nuits, elle ne cesse de gémir et de pleurer.

Héraclès résolut de savoir enfin quel était cet habile chanteur. Il donne une fête dans son palais ; espérant reconnaître la voix du chantre invisible. La fête commence, la musique se fait entendre ; le roi et sa fille donnent une égale attention aux voix : ils ne retrouvent pas celle qu'ils cherchent. Érotocritos, qui assistait à la fête, se garde bien d'ouvrir la bouche : il se contente de fixer ses yeux sur Arétusa. Il est tantôt de feu et tantôt de glace.

Le roi, qui s'est trompé, recourt à un autre moyen. Il appelle à lui dix de ses gardes du corps ; il leur dit d'aller se mettre en embuscade et de saisir le musicien au moment où il commence à jouer de son luth. Il faut qu'ils s'emparent de sa personne, et le conduisent au palais.

Les dix soldats sont embusqués ; après une heure d'attente, ils voient le musicien qui s'avance avec son compagnon. Il commence ses doux chants en s'accompagnant de son luth. Sa voix plus que jamais avait la mélodie du rossignol. Déjà l'aube approchait. Les gardes sortent de leur embuscade. Érotocritos, qui les a vus, brise son luth ; il s'apprête à se défendre ; il excite son ami Polydore à le soutenir. Cependant les hommes du roi s'avancent, ils félicitent le chanteur et veulent le conduire chez le roi. Érotocritos s'excuse sur l'heure de la nuit : les gardes tirent leurs épées. Les deux amis en font autant. Un combat terrible s'engage, deux des soldats sont tués, les huit autres sont blessés. Ils se sauvent, sans avoir reconnu les deux vainqueurs qui portaient de longues barbes postiches.

Le lendemain, le roi apprend de ses gardes l'échec qu'ils ont subi : il s'étonne de la vaillance des deux étrangers ; quant aux soldats, ils aiment mieux qu'on leur coupe la tête que de retourner à la poursuite du chanteur. Si son luth a du charme, son épée a du feu et du poison, sa main est un tonnerre, son œil est la foudre.

Ces récits entrent au fond de l'âme d'Arétusa. Sa curiosité s'en augmente, sa passion en grandit. En vain elle appelle à son aide et la lecture et les travaux de l'aiguille : elle n'y prend aucun plaisir. Elle rejette les livres, elle repousse loin d'elle son métier.

« Nourrice, dit-elle à Phrosyne, j'ai un grand tourment dans l'âme, et ces chants, ces airs m'ont inspiré

une excessive envie de connaître ce chanteur. Mais plutôt mourir que de rien faire d'inconvenant pour le voir. Toutefois, s'il était quelque moyen d'y parvenir j'en serais charmée, car ses chansons, son courage prouvent qu'il est d'une illustre maison. »

Une flèche empoisonnée n'eût pas plus cruellement frappé Phrosyne que ces paroles d'Arétusa. Elle appelle à son aide la sagesse, la prudence; elle invoque tous les bons sentiments d'Arétusa. Nul n'est digne de sa main, qu'un fils de roi. Autour du palais il n'y a que des esclaves, ceux qui courent la nuit et chantent à des heures indues ne sont que des écervelés, auxquels personne ne fait attention, et folles sont celles qui les écoutent. « Crois-en mon expérience, je n'ai jamais dans ma jeunesse laissé l'amour me dominer et me prendre: c'est une fièvre pernicieuse qui exige une saignée immédiate pour que le malade n'en meure pas. Ne crois pas que jamais je me prête à de lâches complaisances; plutôt que de t'écouter, je me tuerai. Je sais où ces idées mènent; bannis-les donc. »

Ces conseils firent une salutaire impression sur l'âme de la jeune fille. Son feu se calma un instant; mais il restait encore une étincelle.

Il restait le désir d'entendre les chants du soir; une nuit, deux nuits, trois nuits se passent sans que la voix tant désirée chante. Arétusa en sèche de chagrin; Phrosyne s'en réjouit.

Piqué de l'échec de ses gardes, le roi ne cesse de les aposter tous les soirs, mais Érotocritos est trop prudent pour se laisser prendre au piége. Ce silence forcé augmente sa passion, il cherche la solitude, il renonce à la chasse; ses parents ont observé le changement de son humeur; ils s'en inquiètent. Le jeune homme essaie en vain de se reprendre à la vie; il n'y peut trouver aucun charme, il n'aime que l'entretien de quelques vieillards

auxquels il se plaît à entendre faire l'éloge d'Arétusa. Cependant pour consoler son père et sa mère, il revoit ses amis, il retourne à la chasse; mais nulle part son cœur ne trouve aucun plaisir.

Arétusa de son côté s'afflige de ne plus entendre le chanteur, un feu la brûle depuis qu'elle est privée de ses chants; ses désirs s'en accroissent, c'est pour moi seule, se dit-elle, que le musicien chantait. Elle sait ses chansons, elle les a écrites, elle les relit. Elle imagine dans leur auteur toute beauté, toute grâce, ses exploits l'ont captivé. Phrosyne s'afflige, comment la fille du roi peut-elle désirer voir un inconnu? se peut-il que des chansons lui aient ravi sa liberté. Qui sait ce qu'est cet homme? Peut-être est-il laid? Une jeune fille prudente se laisse-t-elle prendre à quelques airs? Si l'amour lui-même fût venu lui dire: « Je te préfère à toutes les jeunes filles. » Elle aurait dû le repousser, et c'est pour un inconnu qu'elle s'éprend. Arétusa répond à ces sages remontrances: « Quand j'ai entendu les chansons et le luth, je ne croyais pas arriver à cet excès d'amour, je ne puis dire comment j'y ai été entraînée, si j'avais pu le prévoir, j'aurais fermé les oreilles, mais je ne voyais là qu'un amusement, je me suis laissé prendre à un piége dont je ne puis me dégager, jour et nuit, je pense à ce chanteur; j'ai dessiné son image dans mon imagination d'après son courage et ses exploits, et je la vois sans cesse de plus en plus belle. »

Phrosyne épuise à combattre ses sentiments et sa sagesse et son indignation. Arétusa se consume du désir de voir le musicien invisible. Elle mourra s'il faut qu'elle reste longtemps en proie à cette passion. Érotocritos amaigri, flétri, ridé, méconnaissable, est dévoré du même feu. Polydore s'alarme de son chagrin, il ne peut rien comprendre à l'obstination de sa folie. Tant qu'on a quelque espoir d'être aimé on peut entre-

tenir son cœur de quelque agréable passion ; mais quand cesse l'espoir, l'amour doit cesser aussi. L'homme ne vaut que par la raison ; s'il y renonce quel avantage a-t-il sur les bêtes ? Qu'Érotocritos écoute enfin sa voix, l'absence peut le distraire de sa passion, il faut qu'il voyage au loin, il verra des jeunes filles plus belles qu'Arétusa; comme un clou chasse l'autre, un nouvel amour chassera celui qui l'afflige.

Érotocritos accepte la proposition de s'éloigner en toute hâte d'Athènes avec son ami; il va dire adieu à ses parents qui espèrent que ce voyage lui fera du bien. Le jeune homme prend sa mère à part, et lui remet la clef de son appartement ; il lui recommande de la garder avec soin, de ne la confier à personne, pas même à son père; sa mère le lui promet.

Il embrasse ses parents et part pour l'île de Négrepont avec son ami. A mesure qu'il s'éloigne, sa tristesse augmente. Jour et nuit, il pleure, il s'affaiblit de plus en plus. Arétusa, de son côté, a perdu le sommeil. Elle change à vue d'œil. Son père et sa mère s'en inquiètent; ils interrogent la nourrice, ils interrogent Arétusa elle-même, mais celle-ci leur cache la vérité. *Pour distraire son chagrin* Héraclès décide qu'il donnera un tournoi. Aussitôt, il le fait proclamer dans toutes les villes de la Grèce et dans toutes les îles.

Cette proclamation fixait la réunion au vingt-cinquième jour du mois d'avril. Le rendez-vous était à Athènes, et le prix du tournoi, une couronne d'or faite de la main d'Arétusa. Ce fut un sujet de joie pour tous les chevaliers de la Grèce. Le roi recommande à sa fille de faire la couronne la plus belle qu'elle pourrait. Arétusa se sentit un peu consolée; elle pensait que le musicien viendrait, comme chevalier, disputer le prix du tournoi, qu'il triompherait sans peine de ses rivaux. Sans doute il lui serait difficile de le reconnaître puisqu'il aurait

changé son luth contre la lance et le bouclier : elle se promet pourtant de le distinguer à son courage.

Sur ces entrefaites Pézostrate tombe dangereusement malade. Le roi en éprouve un vif chagrin, et il envoie la reine et sa fille chez son ministre pour lui faire une visite. La mère d'Érotocritos ne sait comment recevoir de si nobles visiteuses. Elle conduit la reine et sa fille dans les jardins qui étaient magnifiques. Dans un endroit reculé s'élevait un pavillon, habitation élégante qu'Érotocritos entretenait avec un luxe royal. C'était là qu'il écrivait, qu'il lisait, qu'il couchait même. Sa mère seule en avait la clé. Ce jour-là, oubliant sa promesse, elle ouvre ce pavillon pour le montrer aux princesses. Tandis qu'Arétusa admire la richesse et l'élégance de cette demeure, elle aperçoit une clé suspendue à la muraille par une chaîne d'or ; elle la prend, ouvre une porte et se trouve dans le cabinet d'Érotocritos. Dans le premier tiroir d'un meuble qu'elle ouvre, elle aperçoit les chansons qui ont fait ses délices et ses peines. Elle feint d'être indisposée, renvoie tout son monde, déclare qu'elle veut se coucher. Elle appelle Phrosyne, les portes fermées, elle la rassure, et lui montrant les chansons : « Celui que je cherchais à connaître, enfin le voilà découvert. »

Phrosyne, qui prévoit à quels malheurs Arétusa s'expose, pleure et tente de dissiper la confiance et la joie de la princesse. Mais celle-ci, continuant ses recherches, trouve son portrait peint des mains d'Érotocritos. Est-il possible de conserver encore quelque doute? Elle emporte avec elle et cache avec soin ce qu'elle a trouvé.

Phrosyne redouble ses conseils et ses instances ; elle supplie la princesse de renoncer à ce fatal amour. Elle mourra plutôt que de voir la fille d'un roi finir si mal. Arétusa confesse son erreur, mais comment résister à

la passion qui la domine? On ne connaît les périls de la mer que lorsque la tempête bat le navire de ses flots. L'amour et le respect filial se livrent dans son âme un combat dont l'amour sort toujours victorieux.

Phrosyne ne sait que résoudre. Si elle avertit le roi, il tuera sa fille; s'il vient à découvrir sa passion, c'est à Phrosyne qu'il aura le droit de s'en prendre. Enfin elle espère que le temps affaiblira cette ardeur, qu'Arétusa se rendra plus sage. Combien l'amour en vieillissant ne perd-il pas de son charme et de sa puissance?

Loin de son pays, Érotocritos ne sent pas diminuer son amour: Il n'a vu nulle jeune fille plus belle qu'Arétusa.

Sur ces entrefaites, un courrier lui annonce la maladie de son père. Il se hâte d'accourir dans Athènes. Il trouve son père hors de danger. Sa joie est grande, ainsi que celle d'Arétusa. Bien décidée à ne pas manifester son amour, elle se pare, et se rend près du roi, elle espère qu'Érotocritos viendra lui rendre ses hommages.

Érotocritos cependant s'est aperçu qu'il lui manque et ses chansons et le portrait d'Arétusa; il apprend de sa mère ce qui s'est passé. Il craint qu'Arétusa n'ait tout révelé au roi. Il pense donc qu'il vaut mieux pour lui ne point aller au palais et attendre: Polydore est envoyé près d'Héraclès afin d'observer où en sont les choses, et d'apprendre à son ami s'il doit espérer ou craindre.

Héraclès le revoit avec plaisir, il l'interroge avec bonté, il lui donne sa main à baiser; il le questionne sur Érotocritos. Arétusa était là. Polydore dit au roi que son ami est malade, et en même temps il observe le visage de la princesse: elle a pâli.

Polydore trompe son ami par un rapport mensonger. Sans doute le roi ignore tout, la princesse ne lui a rien révélé; mais elle a dans l'âme une vive colère qu'elle

s'efforce de cacher. Polydore l'a même entendue murmurer : « Quoi ! le voleur même est venu ? » Érotocritos continue donc à se tenir loin du palais. Polydore lui conseille de fuir pour se soustraire à la colère d'Arétusa. Cependant le roi envoie avec bonté savoir de ses nouvelles, et Arétusa inquiète, tourmentée, fait offrir à la mère d'Érotocritos quatre magnifiques oranges pour le malade. Cette attention fait sur Érotocritos une vive impression et le guérit. Toute la nuit, il réfléchit à ce présent, son courage et sa confiance renaissent.

Il ne veut plus croire son ami. Arétusa ne saurait être courroucée contre lui. Une femme s'offense-t-elle des hommages qu'on lui adresse ? Il ira au palais s'assurer lui-même si ses affaires vont bien ou mal.

Le voilà guéri de sa fièvre simulée. Il paraît au palais, il salue le roi. Il se tourne un peu du côté d'Arétusa. Celle-ci pâle et rouge tour à tour, remplie de joie et de chagrin, le voyait avec ravissement si beau, si noble, et en même temps elle se désolait en pensant combien il serait difficile d'arranger un mariage avec l'agrément de son père et de sa mère. Devant Érotocritos, elle baisse les yeux avec une pudique honte. Il a tout deviné. Il revient au palais, il y revient souvent, pour s'assurer mieux des sentiments d'Arétusa, et toujours quelque crainte se mêle à son espoir.

L'un et l'autre se trahissent par de tendres regards. Le jeune homme prend plus d'assurance. Tel un voyageur arrêté par un fleuve qu'il faut traverser, se hasarde timidement, sondant le terrain avec un bâton, cherchant un gué, et, quand il l'a trouvé, il s'avance avec hardiesse, et ensuite il passe et repasse le fleuve sans crainte.

Ils ont compris leurs secrètes pensées, et nul n'a surpris leur entente. Polydore et Phrosyne seuls en sont instruits, ils suivent avec effroi le progrès de cet amour.

Ce n'est qu'avec humilité et modestie qu'Érotocritos regarde Arétusa. Il mesure la distance qui le sépare d'elle. « Esclave, se dit-il, je ne dois m'approcher de ma maîtresse que comme un esclave. Il me suffit qu'elle me voie avec quelque plaisir. C'est là tout ce que je dois attendre. Ce doit être là ma nourriture et ma vie. » Les vrais amants éprouvent une grande joie à se regarder. Ce bonheur exclut tout le reste. Absorbés dans cette jouissance des yeux, Érotocritos et Arétusa s'y complaisaient, comme s'ils avaient eu l'expérience de l'amour. C'est que la nature n'a pas besoin de maître; elle donne à l'enfant à peine né l'instinct de chercher le sein de sa mère. Si elle ne lui donne pas tout de suite de son lait, l'enfant met son doigt dans sa bouche et le suce. Bien qu'inexpérimentés, mais suivant l'inspiration de la nature, Arétusa et Érotocritos font tout ce qu'il faut faire : Ils cachent leur amour, dissimulant leurs sentiments, et comme s'ils n'étaient pas à leur coup d'essai, ils savent dans une telle guerre, ce que demande un tel combat.

LIVRE DEUXIÈME.

L'époque du tournoi approche. Érotocritos s'apprête à y prendre part. En vain Polydore essaie de l'en détourner; il redoute que l'éclat de sa vaillance ne fasse deviner au roi qu'il est le meurtrier de ses gardes. Ces craintes cèdent dans l'âme d'Érotocritos au désir de faire briller sa valeur sous les yeux d'Arétusa, et de posséder la couronne que ses mains ont brodée.

Le jour de la lutte est arrivé, les hérauts ont annoncé la fête. Polydore n'ayant pu vaincre la résolution de son ami a pris tous les soins nécessaires pour armer Érotocritos avec le plus de magnificence possible. Le

roi, la reine, Arétusa assistent à la fête. Phrosyne a le cœur plein de tristes pensées.

Les héros s'avancent, c'est d'abord le prince de Mitylène, Démophanès, après lui, le fils du roi de Nauplie, Andromaque, Philarète, prince de Modon, le roi de Négrepont, Hercule; le jeune prince de Macédoine, Nicocrate, celui de Coron, Dracomaque, celui d'Esclavonie, Tripolème, celui de Naxos, Nicostrate; le prince de Caramanie; le fils du roi de Byzance, le roi de Patras, enfin Érotocritos viennent s'inscrire à la suite. Les trompettes annoncent l'entrée de chacun d'eux, le poëte décrit leurs coursiers, leurs armures, les ornements de leurs casques, les devises que chacun d'eux porte.

Monté sur un cheval tout noir, mais dont les pieds sont blancs comme l'argent, Érotocritos efface tous ses rivaux par la splendeur de ses armes, la beauté de sa taille, l'élégance de son maintien; il porte sur son casque un emblême de son amour : c'est un cœur qui brûle dans une flamme, et la devise explique qu'il n'a pu soustraire son âme au feu qui la dévore.

Quand il a donné son nom au roi, Arétusa a eu de la peine à retenir son cœur qui volait vers son amant. Lui-même a tremblé devant elle. Tout le monde admire sa jeunesse, mais Arétusa, plus que personne. Singulière puissance de l'amour ! la magnificence des autres concurrents, leur noblesse, leur courage, tout s'efface aux yeux d'Arétusa devant le mérite d'Erotocritos.

Tout-à-coup, un bruit attire l'attention de la foule. On croyait la liste des concurrents fermée, et voilà qu'il s'en présente un nouveau; il est tout vêtu de noir, son cheval est noir, ses compagnons ont aussi des vêtements noirs. C'est le prince de Crête : il porte le deuil de sa femme qu'il a tuée (1). Il a cédé aux instances de ses amis en venant à ce tournoi.

(1) C'est l'histoire de Procris et Céphale attribuée à ce prince.

A sa vue, le Caramanite entre en fureur, sa colère bouillonne; il s'avance, et déclare qu'il a contre le Crétois les plus justes raisons de vengeance. « Son père, dit-il, a volé l'épée du mien, il l'avait invité à prendre place à sa table; mon père était allé à ce festin sans défiance, il avait suspendu son épée aux branches d'un arbre; la nuit, le Crétois a dérobé cette épée, et c'est celle que porte son fils. » Le Crétois allègue que cette épée fut gagnée dans un combat légitime. Le Caramanite insiste, il demande une lutte; le roi refuse d'abord, mais, à la prière du prince crétois, il y consent.

Armés d'un bouclier et d'une épée, les deux champions engagent le combat, ils font tous les deux des prodiges d'habileté et de valeur, ils se portent des coups terribles. Le Caramanite est redoutable, le Crétois est plein d'adresse: ils combattent comme deux lions affamés. Enfin Spitholiontès (1) est renversé; il meurt et la foule applaudit le Crétois.

Tout le monde se sent débarrassé d'une crainte qui pesait sur chacun des concurrents, sa puissance a passé comme un nuage; Arétusa seule ne partage pas cette joie, cette mort a fait sur elle une triste et profonde impression.

Ainsi se passe la première journée du tournoi. Arétusa attend avec impatience le retour de la lumière. Érotocritos n'éprouve pas une impatience moins vive. Enfin le jour a paru; déjà le roi est sur l'estrade, la foule remplit le champ-clos et les chevaliers s'avancent prêts à combattre. On tire au sort l'adversaire que chacun doit avoir. Érotocritos est désigné le premier, il doit combattre contre Philarète; on pense bien qu'Arétusa n'est insensible à rien de ce qui se passe. Les

(1) « Spitholiontès ou Spithioliontas serait-ce un composé de σπίθα étincelle et λεών Léon? M. Sathas me dit que dans le nord de la Grèce on appelle ainsi la pierre à fusil. » (Note de M. Bikelas.)

yeux fixés sur Érotocritos, elle admire son air noble et sa beauté; elle interroge sa nourrice et lui demande s'il est un roi qui le vaille. La malheureuse confidente, qui redoute pour son enfant les suites de son amour, tâche en vain de diminuer l'ardeur de cette admiration.

Enfin les trompettes sonnent, les deux rivaux s'élancent l'un sur l'autre, le peuple impatient attend en silence, ils se heurtent. Érotocritos reste inébranlable sous les coups de son adversaire. Bientôt Philarète est renversé. La trompette proclame le succès du vainqueur, et le souverain de Négrepont vient pour lutter avec lui. Héraclès a bientôt le même sort que Philarète. Dracocardos lui succède, c'est un terrible jouteur, mais Érotocritos lui résiste avec bonheur; une fois cependant, Érotocritos est frappé si roidement par la lance de son adversaire, qu'il manque d'en perdre la respiration. Le sang jaillit de sa bouche et coule sur sa poitrine. Arétusa l'a vu; le coup qui vient de frapper Érotocritos est entré plus profondément dans son cœur que dans la poitrine de son amant. Elle pâlit, prête à s'évanouir, Phrosyne cependant seule s'aperçoit de ce trouble. Dracorcardos est renversé.

Érotocritos a fourni sa carrière, personne ne se présentant plus pour le combattre, il se retire de l'arène.

La joute continue entre les autres concurrents Kapridémos, Liokarsès, Dracomachos, Nicostrate, Tripolème, etc.

Capridémos vainqueur doit, dans une dernière épreuve, disputer la victoire à Érotocritos. Les deux adversaires se livrent plusieurs assauts. Un instant, Érotocritos a semblé faillir, il a été sur le point de tomber. Arétusa en a eu l'âme toute troublée, elle a pâli, elle est devenue comme une morte, elle a rougi; mais enfin la voilà rassurée sur le sort de celui qu'elle

aime. Érotocritos triomphe, il reçoit des mains du roi la récompense de sa valeur. Toute la ville retentit de ses louanges ; plus Arétusa les écoute, plus elle se sent éprise d'un violent amour pour le valeureux chevalier qu'on célèbre.

LIVRE TROISIÈME.

Comme le malade qui a soif, qui boit et sent la soif s'allumer encore davantage en ses veines, ainsi Arétusa se consume d'amour, elle a perdu la gaieté; son teint fleuri a perdu ses aimables couleurs, et nul médecin ne peut découvrir la cause de son mal. En vain on l'interroge, elle ne fait connaître sa passion qu'à sa nourrice. Celle-ci, pour la combattre, essaie de rabaisser la victoire d'Érotocritos. Elle se refuse à voir dans le succès du chevalier l'indice d'une grande âme ; elle n'y reconnaît que l'effet du hasard. Elle ne cesse de rappeler à Arétusa sa haute condition, ses grandes espérances, mais toutes ses paroles sont inutiles.

Arétusa explique de vingt manières différentes, les agitations de son cœur ; elle est comme le roseau que le vent agite ; elle est comme la barque sur les flots sans pilote, sans gouvernail. Ses jours se passent avec sa nourrice dans de longs entretiens, sur l'amour, sur ses effets, sur les souffrances qu'il impose à ceux dont il a rempli le cœur.

Arétusa, tout entière à sa passion, laisse parler sa nourrice, et elle cherche en sa pensée le moyen d'entretenir Érotocritos. Elle songe à prendre pour lieu de rendez-vous une salle basse du palais où l'on garde les vivres. Cette pièce donne sur la rue qui sépare le palais de la maison de Pézostrate, par une fenêtre garnie de solides barreaux de fer.

La difficulté était de faire consentir Phrosyne à ces

entretiens nocturnes. A force de prières et de promesses, Arétusa l'amène à faire sa volonté. L'heure attendue est enfin arrivée. Érotocritos vient au lieu du rendez-vous. Tout le monde est couché dans le palais; la jeune fille veille seule avec sa nourrice. Après un long silence, les deux amants enfin réunis se font de mutuels aveux et de mutuelles promesses. Les nuits s'écoulent et les rendez-vous continuent. Ils se sont bien des fois exprimé leur amour; bien des fois Érotocritos a reçu d'Arétusa l'assurance qu'elle répond à sa passion.

Érotocritos n'hésite plus à découvrir son secret à son père. Quand celui-ci l'interroge sur le chagrin qui le consume, il apprend avec surprise que son fils aime la fille du roi. Pézostrate en croit à peine ses oreilles. Il fait voir à son fils combien ses vœux sont téméraires. Érotocritos n'écoute rien, il menace de se donner la mort, si son père ne consent à demander pour lui la main de la fille du roi.

Pézostrate se résout à paraître devant Héraclès. A peine a-t-il fait comprendre ce qu'il veut que le prince entre dans une violente colère. Il renvoie de devant lui ce vieillard insensé; il le bannit à jamais de son palais, et il ordonne que son fils dans quatre jours ait quitté ses États. Quant à lui, il mariera sa fille au prince de Byzance, Anthos.

Il fait part à sa fille de la demande insolente d'Érotocritos, et de la peine qu'il a prononcée contre lui. En entendant cet ordre d'exil, Arétusa a grand'peine à se contenir. Elle se hâte de se retirer dans sa chambre. Bientôt sa nourrice l'y rejoint. Elle vient de la part du roi la préparer à son mariage avec Anthos. Arétusa oppose à cette proposition le plus formel des refus. Elle n'épousera jamais qu'Érotocritos. Sa douleur est si vive, sa passion si éloquente qu'elle gagne le cœur de sa nourrice.

Phrosyne renonce à contrarier désormais les sentiments d'Arétusa; elle s'offre à elle au contraire pour l'aider dans ses projets. Elle l'engage à s'unir en secret à Érotocritos.

Le soir est venu, l'amant se présente au lieu ordinaire du rendez-vous; on l'y attend. On se figure bien les larmes, les protestations, les serments qui remplissent cette entrevue. Ils ne seront jamais que l'un à l'autre.

Arétusa lui donne son anneau : « Gardez-le pour l'amour de moi; c'est le gage de ma foi; conservez-le tant que vous vivrez. » Ainsi unis l'un à l'autre, ils invoquent le soleil, les astres et le ciel. Arétusa lui livre la clé de la porte, et les trois nuits qui précèdent son départ, Erotocritos va les passer à pleurer avec son amante.

Enfin, le jour du départ est venu. De l'un et de l'autre la douleur est cruelle. Ils se sont séparés plus morts que vifs.

Érotocritos ne veut pas que son ami le suive. Il lui recommande de rester dans Athènes, de surveiller ce qui s'y passera, de l'en instruire par des lettres sûres et fréquentes. Polydore s'y est engagé. La séparation se fait. Le père d'Érotocritos, en se séparant de son fils, s'est pour ainsi dire arraché le cœur, et sa pauvre mère, vêtue de deuil, gît à terre dans un coin de sa demeure attendant la mort.

LIVRE QUATRIÈME.

L'aventure d'Érotocritos a ouvert les yeux au roi. Il craint que sa fille n'ait conçu quelque violente passion pour le fils de Pézostrate. Il y pense toute la nuit, il se consulte avec son épouse; il prend le parti de hâter le mariage d'Arétusa avec Anthos, le prince de Byzance.

La jeune fille cependant s'abandonne à sa douleur. La nuit elle a un songe. Il lui semble voir un nuage noir et épais se former sous ses yeux. Il en sort des éclairs, le tonnerre gronde. Elle est seule dans une barque au milieu de la mer. Elle a pris le gouvernail en main, elle s'essaie inutilement à conduire l'esquif, et à le soustraire à la tempête. Enfin elle arrive en luttant à l'embouchure d'un fleuve. Le ciel est noir autant que jamais; elle appelle du secours, et personne ne vient à son aide. Déjà elle désespère, quand du fleuve orageux sort une éclatante lumière. Un homme la tient à la main ; il s'approche d'elle, la tire à lui, la prend dans ses bras et la porte dans les eaux du fleuve. Là, son sauveur court un nouveau danger à cause de la profondeur des eaux, les flots menacent de le suffoquer. Arétusa raconte son rêve à sa nourrice; elle croit y voir quelque prédiction trop réelle du funeste sort d'Érotocritos, une image vive et terrible des dangers qu'il court. Phrosyne la rassure sur les effets de cette vision. Les songes ne signifient rien, la liberté de l'homme ne peut être entravée ou diminuée par eux : tout dépend de là; comme on fait son lit on se couche.

Cependant, de Byzance, on envoie les présents du mariage; le prince se dispose à venir recevoir la main d'Arétusa. Héraclès fait venir sa fille devant lui; il lui rappelle quelle tendresse il lui a toujours témoignée, les soins dont il l'a entourée, les honneurs dont il l'a comblée; en finissant, il lui dit de se préparer à son mariage avec Anthos. Avec beaucoup de respect, avec mille détours, Arétusa répond fermement qu'elle préfère la mort à ce mariage. Le roi irrité, à deux reprises la frappe, la maltraite, et malgré ses larmes et ses prières, il ordonne qu'elle soit jetée en une prison. On l'y conduit avec sa nourrice qui a supplié en vain son maître d'épargner sa fille. Elles sont plongées dans un

cachot fangeux et obscur, couvertes de vêtements sordides, elles n'ont que de l'eau et du pain. Arétusa fond en larmes, Phrosyne lui prodigue les conseils les plus sages; elle lui parle des retours inconstants de la fortune : la patience est un grand médecin. Mais ces consolations adoucissent peu le chagrin d'Arétusa. Elle se plaint d'être la fille d'un roi. Si j'étais née pauvre, dit-elle, j'aurais épousé un pauvre, et je ne serais pas dans un tel tourment d'amour.

Le roi écrit au prince de Byzance que le mariage projeté ne peut se faire, la jeune princesse étant malade. Érotocritos vit exilé dans Négrepont. Ses pensées sont tout entières à Arétusa. Polydore, par l'entremise d'un serviteur fidèle, le tient au courant de ce qui se passe. Trois ans se sont ainsi écoulés.

Sur ces entrefaites, la guerre éclate entre le roi d'Athènes et celui des Vlaques, Vladistratos. Les Vlaques marchent sur la capitale avec des forces considérables. Ils mettent tout à feu, ils emmènent partout les hommes prisonniers. Le péril est grand pour Athènes. Érotocritos en est instruit; son amour pour Arétusa lui fait naître le désir de voler au secours de son père. Il espère entrer dans la ville, forcer la prison de son amante. Il réfléchit quelque temps au moyen de prendre part à la guerre sans être connu. Il va trouver une vieille magicienne, Maïssa; elle lui donne le jus d'une herbe qui doit rendre noire la couleur de son visage; dans un autre flacon il reçoit une eau qui doit lui rendre son teint naturel: Il part.

Bientôt il se signale contre les Vlaques. Il n'est dans l'armée question que de sa valeur. Il sauve la vie au roi d'Athènes qui, reconnaissant, l'embrasse, sur le champ de bataille, l'adopte pour son fils et veut en faire son héritier. Personne ne le reconnaît, tout le monde dans la ville s'entretient de son courage et de ses exploits.

Au bout d'une trève de douze jours, la trompette annonce l'arrivée d'un nouveau combattant : c'est Ariste, le neveu du roi des Vlaques, qui vient de France pour soutenir sa cause.

A l'instant, Vladistratos conçoit l'idée de terminer la guerre par un combat singulier, entre son neveu et le plus brave guerrier de l'armée d'Athènes. Il propose ce plan à son neveu qui l'accepte avec enthousiasme.

Des messagers envoyés à Héraclès lui communiquent ce dessein ; le roi d'Athènes convoque son conseil. Ariste est brave, il a vingt-deux ans, qui pourrait-on lui opposer ? Polydore est mourant et, fût-il en bonne santé, le roi hésiterait à lui confier sa couronne et son honneur.

Quel parti prendre ? Chacun reste muet.

Phronistès se lève, il s'applaudit que cette proposition ait été faite aux Athéniens. Il espère pour eux la victoire puisqu'on peut opposer à Ariste le héros inconnu, qui est venu soutenir leur cause avec tant de courage et de succès. Il conseille donc d'accepter le cartel.

Le roi hésite à reconnaître les services de l'inconnu en l'exposant à une mort certaine.

Arétusa, de son côté, instruite de ce qui se passe, se désole de l'absence d'Érotocritos, dont le mérite et la valeur dans une telle circonstance auraient plus de prix que tous les trésors du monde.

Tandis que le roi, retourné dans le camp, délibère encore sur le parti qu'il doit prendre, Érotocritos vient s'informer si l'on combattra le lendemain. Sa joie éclate en apprenant le défi porté par le roi des Vlaques. Il y a lieu de s'en réjouir, en effet, car l'armée d'Athènes compte plus d'un brave, et surtout le guerrier qui, dans le dernier combat, a fait des prodiges de valeur. Érotocritos parlait ainsi de Polydore ; mais il apprend que, grièvement blessé, il était près de mourir. Cette nou-

velle l'afflige ; cependant il demande au roi d'être chargé de répondre au défi de Vladistratos.

Touché de reconnaissance, Héraclès appelle l'inconnu son fils, il le déclare l'héritier de son trône, et fait savoir au roi des Vlaques que le cartel est accepté. Des deux côtés on se prépare à ce combat singulier. Les deux rois prodiguent leurs conseils aux champions qui en savent plus qu'eux. Enfin, le cinquième jour a paru. Les deux adversaires sont en présence; avant que le duel commence, les deux rois jurent et signent la convention.

Ariste est monté sur le cheval de son oncle, c'est le meilleur coursier qu'il y ait dans l'armée; Érotocritos n'a pas voulu d'autre monture que son palefroi. Enfin, les trompettes sonnent. Les deux rivaux s'élancent l'un sur l'autre au milieu de flots de poussière. Ils se heurtent avec la violence de l'ouragan. Les deux armées sont dans l'attente. Le combat s'engage à la lance ; les lances se brisent. Les combattants tirent leurs épées. Érotocritos porte un coup terrible sur la tête de son antagoniste, qui le pare avec son bouclier; mais le bouclier est brisé, et Ariste est blessé au nez. Il prévient une autre blessure en portant à Erotocritos un coup de pointe qui perce son armure. Le combat continue. Érotocritos paraît plus lent, Ariste plus vif; il est mieux servi par son cheval. Le courage d'Érotocritos compense la faiblesse de sa monture. Les rois sont dans l'inquiétude, les spectateurs suivent en silence les péripéties de la lutte. Ariste jette son bouclier, il prend à deux mains son cimeterre, et, d'un coup, il brise le casque d'Érotocritos, coupe le cou de son cheval. Érotocritos saute à bas de son cheval ; Ariste, par générosité, en fait autant : Il brave son ennemi par des propos menaçants.

Avant le coucher du soleil, le combat à l'épée recom-

mence. Les pièces des armures se déclouent et se brisent. Impossible de dire de quel côté est l'avantage. L'inquiétude des armées et des rois est à son comble. Les femmes mêmes se rassemblent pour être témoins du combat de ces deux braves. Elles suivent avec effroi les coups et les ripostes.

Enfin, arrive le moment le plus terrible du combat. Voyant que la nuit approche, les deux champions jettent leurs épées et s'abordent le poignard à la main.

Érotocritos assène un rude coup à son rival, vers la mamelle; mais le coup glisse, et la main d'Érotocritos passe sous l'aisselle d'Ariste. Celui-ci serre le bras et prend la main de son rival comme dans un étau. Érotocritos parvient à dégager sa main. La lutte corps à corps redevient plus pressante. Érotocritos glisse et tombe, Ariste le suit et tombe sur lui. Érotocritos redouble ses efforts, il porte à son adversaire un coup mortel dans l'œil gauche. Celui-ci riposte par un coup qui pénètre son armure et arrive près du cœur. Le coup est terrible, mais il n'est pas mortel. Les rois accourent. On ôte les armures des combattants et les princes regardent lequel des deux peut survivre à ses blessures.

Ariste est pâle, sa voix expire : il ne peut dire qu'un mot : « Je meurs. » Et il rend le dernier soupir. Le tonnerre gronde. Le roi des Vlaques est dans le désespoir. Il fait faire à son neveu de belles funérailles. On porte son corps quatre fois autour du lieu où s'est livré le combat. Le roi pleure, s'arrache les cheveux, se frappe la poitrine : il destine à son neveu en Valachie de nouveaux honneurs.

LIVRE CINQUIÈME.

La douleur d'Héraclès n'est pas moins vive. Le guerrier qui lui donne la victoire reste sans connais-

sance et à demi mort. Enfin, il revient à lui-même, mais ses blessures inspirent les plus vives inquiétudes. On le ramène dans la ville, on le transporte dans le palais du roi, on le couche dans le lit même d'Arétusa. Érotocritos en éprouve d'abord une vive joie; une grande douleur la remplace bientôt quand il songe au lieu où gémit celle qu'il aime. De son côté, Arétusa a su les détails du cartel. Elle a appris qu'un inconnu a remporté la victoire; elle regrette l'absence de son ami, dont le courage aurait sans aucun doute triomphé d'Ariste; et la victoire l'aurait réconcilié avec son père.

Cependant Érotocritos commence à se remettre de ses blessures. Polydore vient souvent lui rendre visite; près de cet inconnu, il s'attendrit, il lui parle d'un ami qui vit dans l'exil, dont les traits ressemblent aux siens, la couleur seule du visage n'est pas la même. Érotocritos se contient et ne laisse rien deviner de la vérité à son cher compagnon.

Héraclès entoure l'étranger de ses soins affectueux, il le presse de lui faire connaître sa patrie, sa famille, les raisons qui l'ont porté à prendre la défense d'Athènes. Érotocritos répond comme il peut en inventant une fable. Son nom est Critidès, il a quitté son pays pour un chagrin d'amour, celle qu'il aimait étant morte; il remet à plus tard le récit de son histoire.

Aux promesses du prince, Érotocritos répond : « Gardez votre royaume, ce que je vous demande c'est votre fille qui est en prison. Je l'aime ; c'est pour elle que j'ai triomphé. Permettez que je l'épouse et que je sois votre fils. » Cette demande met Héraclès dans l'embarras. Il dit que sa fille rejette toutes les propositions de mariage. Il engage Érotocritos à l'aller voir. Si elle lui convient, si, d'autre part, Arétusa se décide à l'épouser, il n'y mettra nul obstacle, trop heureux d'avoir pour héritier de son trône, celui qui fut son libérateur.

Erotocritos n'ira pas voir dans sa prison la fille du roi, il veut la prendre telle qu'elle est; mais, si elle refuse de se marier, il demande au roi de lui rendre la liberté et l'affection de son père. Le roi s'attendrit.

Depuis cinq ans qu'il n'a vu sa fille, il éprouve pour la première fois un regret. Deux courtisans, pleins de sagesse, descendent dans la prison d'Arétusa, ils l'instruisent de ce qui vient de s'accomplir. Ils lui proposent le mariage avec le libérateur et le sauveur de son père. La jeune fille refuse. Que son père abandonne au héros inconnu son trône et ses richesses, mais qu'il ne croie pas pouvoir disposer de sa fille. Elle se donnera plutôt la mort que de céder aux instances du roi et de ses messagers.

Pour calmer la colère du roi et l'empêcher de tuer Phrosyne, Érotocritos consent à descendre dans la prison d'Arétusa. Il est suivi de deux conseillers. Il voit la jeune fille pâlie, couverte de boue, car elle a refusé les parures que son père lui a envoyées. Sans se faire connaître, il lui demande sa main. Arétusa refuse. Elle ne changera jamais d'avis.

Qu'on se figure l'état d'Érotocritos; c'est tout à la fois la joie la plus vive et la tristesse la plus amère. Il se retire près de la fenêtre, et, remettant une bague à Phrosyne, il la charge de la présenter à sa maîtresse. Arétusa et Phrosyne ont bien vite reconnu l'anneau qu'Érotocritos reçut d'elle la veille de son départ. D'où peut-il la tenir? Érotocritos est mort peut-être. Elle prie l'étranger de lui donner l'explication de ce mystère. Il la remet au lendemain et en même temps il l'invite à sortir de la prison, à reprendre sa place à la cour, à se rendre à l'affection de ses parents. Arétusa refuse. A peine le jour a-t-il reparu, après une nuit d'attente cruelle, qu'elle envoie chercher l'étranger; il revient. Avant de se découvrir, il veut encore imposer une

épreuve à son amante et savoir jusqu'où va pour lui son amour.

Le jour a paru plus brillant que jamais, toute la nature est en joie et respire le bonheur, deux oiseaux entrent dans la prison d'Arétusa et continuent sous ses yeux leurs amoureux ébats. Phrosyne y voit le présage d'un hymen prochain et d'une destinée meilleure. Non, non, rien qu'Érotocritos ne peut l'arracher à sa prison. S'il est mort elle mourra, elle ne consentira jamais au mariage qu'on lui propose.

L'étranger s'est rendu dans la prison d'Arétusa. Il lui dit qu'il y a deux mois, il fut témoin de la mort d'Érotocritos. Deux bêtes féroces qu'il avait attaquées et tuées lui avaient fait une blessure mortelle. Il allait rendre l'âme lorsqu'il lui montra une bague qu'il portait au doigt. Il mourut en disant « Arétusa, je t'ai perdue, » et il expira.

Ce récit a jeté Arétusa dans le désespoir. Sa douleur s'exhale en protestations d'amour et de fidélité. Puisqu'Érotocritos est mort, elle n'a plus rien à espérer désormais. La voix lui manque, elle pâme, elle sanglotte.

Érotocritos ne peut la voir plus longtemps dans cette agonie. Il lui dit : « Ce que vous m'avez promis à la fenêtre, l'avez-vous oublié ? Mon retour de l'exil peut-il vous affliger ainsi ? »

A ces mots Arétusa cesse de pleurer et perd presque la raison. Érotocritos enlève le noir qui souille son visage, et apparaît dans toute sa beauté. Elle le reconnaît, mais elle ne sait si elle rêve, et elle tombe à demi évanouie dans les bras de sa nourrice. Érotocritos ne s'approche point d'elle. Quand elle reprend ses sens : « Est-ce bien vous, dit-elle, que je vois, ou n'est-ce qu'un songe trompeur ? »

Enfin, elle lui dit d'aller annoncer à son père qu'elle

consent à l'épouser. Érotocritos se noircit de nouveau le visage, et sort tout joyeux de la prison.

La nouvelle du changement qui s'est fait dans la volonté d'Arétusa se répand et porte partout l'allégresse. Seul, Polydore s'afflige pour son ami. Pézostrate n'en est pas moins attristé.

Quant à Héraclès, il s'empresse de faire sortir sa fille de prison. On la pare de mille atours, de vêtements magnifiques. Elle reparaît dans le palais, se réconcilie avec ses parents.

Érotocritos demande qu'on fasse venir au palais Pézostrate et sa femme. Il veut s'expliquer en leur présence. Le ministre disgracié qui, depuis cinq ans, vit dans la retraite, s'étonne et s'effraie de cet ordre. Il obéit cependant. A la vue de son père et de sa mère, Érotocritos se trouble; il pleure; il se jette à leurs pieds, il les embrasse et, reprenant sa voix naturelle, il demande au roi pourquoi il l'a si longtemps tenu dans l'exil, pourquoi il a en même temps, éloigné son père de sa royale personne. Voilà cinq années que dure son ressentiment contre eux. Mais lui, bien qu'exilé, aussitôt qu'il a eu connaissance de l'invasion des Vlaques et des périls du roi, il a oublié les injustices dont il était victime, il a volé à la défense de son pays. Au reste ce qu'il a fait ne mérite pas de reconnaissance, parce qu'il est le serviteur et l'esclave du roi; si le ressentiment d'Héraclès dure encore, il est prêt à repartir pour l'exil; comme aussi si Arétusa ne veut pas de lui pour mari. « Vous ne me reconnaissez pas, ajoute-t-il, maintenant regardez-moi bien. » Son visage était encore tout noir. Mais quand il eut lavé sa face, tout le monde le reconnut. Son père et sa mère se sont jetés dans ses bras. Le roi ne refuse pas de lui donner Arétusa, et de l'admettre à l'héritage de son trône. Arétusa consent à recevoir Érotocritos pour époux, il était écrit au ciel,

dit-elle, que je serais sa femme. L'allégresse règne dans le palais. Les grands, les Archontes remplissent le palais et prennent part à la fête. Le lendemain, Érotocritos monta sur le trône d'Héraclès; il y gagna l'amour de ses sujets, l'estime et la confiance des princes voisins. Arétusa et lui vécurent dans un bonheur que les années augmentèrent au lieu de le diminuer; ils eurent de nombreux enfants qui tous furent riches et puissants. Ainsi, l'un et l'autre furent récompensés des peines qu'ils avaient éprouvées, ainsi furent bénies leur sagesse et leur fidélité.

« Que le lecteur, dit le poëte, apprenne à ne jamais perdre l'espérance, à être indulgent et bon. Ma barque arrive enfin au port, j'oublie mes fatigues et les tempêtes, la terre fait entendre sa voix, et le tonnerre gronde pour effrayer mes ennemis, ces ignorants jaloux toujours prêts à tout blâmer. Quant à ceux qui désireraient connaître qui je suis, je leur dirai que je suis Vincent Cornaro, à qui Dieu puisse faire grâce, né à Sittia, où il a aussi écrit son poëme, et marié dans la ville de Castro. Que ceux qui liront ces vers, les corrigent et les polissent pour les bien comprendre. »

Telle est l'analyse des onze mille quatre cents vers environ, dont se compose le poëme d'Érotocritos.

Un écrivain plus occupé du mérite d'être court, aurait pu réduire de beaucoup la longueur de cette œuvre. Il y règne une redondance parfois fastidieuse. Les longs discours pourraient être abrégés, les comparaisons diminuées de moitié, les lamentations amoindries, et les combats plus sobrement racontés. Au point de vue de l'art, l'œuvre y gagnerait, mais peut-être n'aurait-elle pas, avec des proportions plus mesurées, conquis aussi facilement les imaginations populaires. Ce qui peut être un défaut pour le lecteur habitué aux productions d'un goût raffiné, est apparemment une beauté

pour le lecteur encore naïf, et neuf aux impressions littéraires. Les enfants ne se lassent pas des détails surabondants dont on amplifie la narration des faits, ils y prennent le plus vif plaisir. La répétition des mêmes circonstances, loin de les fatiguer, les attache ; ils n'aiment point les récits qui finissent trop tôt, ils se plaisent à prolonger les développements où la curiosité n'a que faire : ils arriveront trop tôt au dénouement. Telle était sans doute l'état d'esprit des lecteurs à qui Vincent Cornaro destinait son poëme. Ils étaient loin d'être usés sur les sentiments qu'il leur présentait dans son livre, ils se complaisaient dans le prolongement des mêmes situations, et l'auteur ne s'y complaisait pas moins lui-même. Toute révérence gardée, n'en est-il pas de même dans Homère ? Qu'est-ce qui choquait le plus dans l'œuvre du vieux poëte, les critiques trop exercés et trop subtils du XVIIIe siècle ? N'était-ce pas la répétition des mêmes détails, le retour des mêmes images, les redites, ce qu'ils appelaient sans respect le rabâchage homérique ? Et pourtant c'est là le caractère des compositions primitives. Nos études agrandies aujourd'hui par la comparaison des littératures et des langues, n'y trouvent plus rien de choquant. Qu'il s'agisse d'une épopée indienne, d'une geste du moyen âge, nous acceptons ces imperfections littéraires, comme la marque d'une spontanéité qui vaut beaucoup à nos yeux, d'une simplicité naturelle que nous préférons à toutes les exactitudes rigoureuses de la règle de l'équerre et du compas.

Quand on envisage le sujet de l'Érotocritos, on n'a pas de peine à s'en expliquer le succès. Il n'y a dans ce long poëme pas une situation qui choque la bienséance, pas un sentiment qui ne soit honnête et d'une pureté rare. Ce n'est pas peu de chose, dans une littérature qui ne respecte pas toujours les oreilles et l'imagi-

mité des incidents, et le nombre des luttes. C'est là un manque absolu de discernement et de sobriété, je ne songe pas à disculper ici le poëte : cependant il faut dire qu'il a parfois bien de l'énergie ; il sait faire des tableaux animés, multiplier les péripéties d'une joute et surtout en exprimer les divers mouvements avec beaucoup de force. Tel passage a toute l'impétuosité des meilleurs poëmes épiques. Les comparaisons qu'on est d'usage d'employer en ces sortes de rencontres, ne sont pas variées à l'infini ; Virgile répète souvent Homère. Cornaro n'est pas affranchi de la nécessité de redire ce que d'autres ont dit avant lui ; il est assez heureux cependant, pour imaginer des combinaisons nouvelles : on est surpris de trouver à cette langue tant de souplesse et de sonorité.

Quant au sujet en lui-même, on voudrait inutilement le rattacher à quelque fait historique. L'auteur semble n'en avoir aucun en vue. Son Héraclès, roi d'Athènes, a vécu, nous dit-il, avant que le christianisme eût été introduit dans le monde. C'est même un fait étrange que la religion et les actes qu'elle entraîne n'aient aucune place dans ce poëme. En se réfugiant ainsi dans un monde indécis et vague, Cornaro a sans doute voulu marquer le caractère tout romanesque de l'aventure qu'il a racontée, et se donner à lui-même plus de liberté pour arranger les incidents de sa composition.

Héraclès rappelle le nom de deux empereurs de Constantinople. Le premier, fils d'un Exarque d'Afrique, renversa le tyran Phocas, en 610, et se fit couronner à sa place ; l'autre, fils du premier, succéda à son père, en 641, et ne régna que quelques mois. Il serait difficile de rattacher le héros de Vincent Cornaro à l'un ou à l'autre de ces empereurs. Il est bien vrai que dans la narration de Baronius, d'où Corneille a tiré,

avec tant d'effort d'invention, la pièce d'*Héraclius*, il y a une nourrice qui sacrifie son propre fils pour sauver Héraclius, mais personne ne voudrait voir dans cette circonstance une indication historique ayant le moindre rapport avec notre roman.

Victor Le Clerc, dans son *Discours sur l'état des Lettres*, au XIVe siècle (1), affirme qu'il y a dans l'*Erotocritos* une ressemblance de plan et de détails avec l'*Eracles* de Gautier d'Arras. J'ai le regret de dire que cette assertion est absolument hasardée, et ne peut se soutenir un instant.

Ce dernier poëme, composé vers 1150 ou 1152 par le trouvère français, a pour titre l'*Empereour Eracles*, et pour sujet la naissance merveilleuse et les exploits plus merveilleux encore de l'empereur Héraclius. La ressemblance des deux noms entre le roi d'Athènes et l'empereur de Constantinople, est une analogie très-légère qui a trompé l'auteur d'après qui, Victor Le Clerc parlait. Pour tout le reste, il ne saurait y avoir que des ressemblances forcées. Dirait-on, par exemple, que le sénateur romain nommé Miriados a pu donner à Cornaro l'idée de son *Héraclès*, parce que celui-là n'obtient un enfant du Ciel qu'à force de prières et par un miracle? L'amour subit que conçoit l'impéra-

(1) *Hist. litt. de la France*, t. XXIV, p. 531. Le savant éditeur ne fait que rapporter l'assertion d'un auteur, dont le nom m'échappe absolument, et qui renvoie à ce sujet au *Journal des Savants*, juillet 1831. Je n'ai rien pu découvrir dans le volume indiqué, qui se rapporte ni à Gautier d'Arras, ni à l'Érotocritos. Cette erreur est pardonnable chez un homme si profondément instruit, mais qui n'avait pas toujours le temps de lire les ouvrages dont il parlait sur la foi des autres ou sur des indications de catalogues. C'est ainsi qu'on peut voir dans la 1re édition du XXIVe volume de l'*Hist. litt. de la France*, un passage où il identifiait les sermons de Rartouros, un ecclésiastique grec du XVIe siècle avec un roman du Cycle d'Artus qu'il croyait avoir été traduit du français en grec. Il écrivait ainsi R. Artourou διδαχαί, et voyait dans ce mot l'abréviation de *Regis Arturi*. Je dirai ici que j'ai été assez heureux pour relever cette inadvertance chez un homme d'une si grande érudition. Il l'a fait disparaître dans l'édition qu'il a donnée plus tard de ce *Discours*, chez Michel Lévy, 1865.

trice Atanaïs, femme d'Eraclès, pour un jeune seigneur nommé Paridès peut-il se comparer à celui d'Arétusa pour le chanteur qu'elle n'a jamais vu ? La fin de l'aventure d'Atanaïs et de Paridès est bien loin de celle d'Érotocritos avec Arétusa. En effet, comment Paridès parvient-il à avoir des intelligences avec l'impératrice ? « Une vieille y pourvoit. Elle aimait beaucoup Paridès et, le voyant dépérir et près de succomber au mal secret qui le ronge, elle parvient à le faire parler et à porter un message verbal à l'impératrice. Celle-ci répond : l'intrigue se noue.

« Un jour de grande fête, l'impératrice obtient de sortir, se laisse tomber de cheval devant la porte de la maison où son amant l'attend, caché dans un souterrain, et, là, tandis que ses gardiens, qui ont visité le lieu et n'y ont aperçu que la vieille, vont chercher des habits propres, les deux amants se livrent à leur passion (1). »

Il est bien vrai qu'Atanaïs, avant sa faute, avait été enfermée par son mari dans une tour ronde, avec vingt-quatre chevaliers et leurs femmes, mais le caractère d'Arétusa est tout-à-fait le contraire de celui d'Atanaïs.

Le reste de l'histoire d'Héraclius ou Eracles n'a nul rapport avec celle du prince d'Athènes. C'est en effet le triomphe de la foi chrétienne sur les Persans, le souvenir du règne militaire et glorieux d'Héraclius.

On n'oubliera pas toutefois que Gautier d'Arras a eu la réputation d'être allé à Constantinople. On peut croire à la vérité de cette opinion, si l'on se rappelle que j'ai montré, dans l'étude sur le *Sage Vieillard* ὁ Φρόνιμος Γέρων (2), que le poëme français reproduit, une légende d'origine orientale qui se trouve être l'aventure du *Sage Vieillard*.

(1) *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXII, p. 801.
(2) Page 385 et suivantes.

On s'attendrait à trouver des renseignements plus précis dans la liste des concurrents qui prennent part au tournoi. Le poëte introduit à la suite les uns des autres, le fils du prince de Mitylène, celui du roi de Nauplie, le prince de Mothon (Méthone), celui de Négrepont, celui de Macédoine, celui de Coroné ; le prince de Sclavonie (Dalmatie), celui d'Axia, c'est-à-dire de Naxos ; un prince de Karamanie, le fils du roi de Byzance, le prince de Patras, un prince de Crète. Tout ce qu'on peut dire après avoir retourné tous ces noms, c'est que le poëte, en rassemblant les jouteurs, n'a pas eu dans l'esprit d'autre tableau de la Grèce et de ses îles que celui que lui offrait la domination de Venise sur ces contrées. La plupart de ces villes étaient, en effet, alors au pouvoir des Vénitiens ; les autres pays, tels que la Macédoine, la Sclavonie, la Karamanie, étaient déjà au pouvoir des Turcs.

On chercherait en vain à découvrir quelque intention secrète dans le choix des combattants. Ce ne sont là que de pures inventions romanesques. Cependant, il semble qu'on ne puisse pas en dire autant du prince de Caramanie et de celui de la Crète, qui demandent, avant l'engagement de la lutte générale, à vider une querelle de famille qui les divise. Cornaro paraît avoir voulu personnifier dans ces deux champions la haine mortelle qui n'a cessé d'animer les Turcs contre l'île de Crète, rappeler les longs assauts et la longue résistance des Crétois contre un ennemi acharné à leur asservissement. Quoique les Vénitiens fussent loin d'avoir pour les Turcs les sentiments de haine et d'horreur que d'autres nations moins commerçantes et plus attachées à leur religion éprouvaient pour ces infidèles, Cornaro n'a pas laissé de peindre le Karamanite sous les traits les plus odieux. C'est un guerrier farouche, inaccessible à la pitié, d'une

valeur cruelle et impétueuse : l'image d'un vrai barbare. Spithaliontès, c'est son nom, n'inspire nul intérêt, au contraire ; tous désirent sa mort, et, quand il tombe sous l'épée du Crétois, sa défaite est célébrée comme un triomphe. Etait-ce une allusion aux échecs répétés qu'avaient subis les Turcs? Était-ce une illusion du patriotisme ?

Du reste, tous ces princes avec leurs noms figuratifs, ne sont bien que des héros de roman. On peut dire à coup sûr qu'ils viennent des livres de chevalerie dont l'Italie faisait au XVe et au XVIe siècle sa principale lecture.

On sait combien d'épopées avaient cours alors ([1]). Longtemps avant Pulci, le Boiardo et l'Arioste, on chantait dans ce pays les exploits des Paladins célèbres par leurs amours et leurs faits d'armes. Ils avaient tous une même origine, ils étaient sortis des *Reali di Francia*, compilation curieuse, faite en prose, de toutes nos chansons de geste françaises. Dès 1491, ce livre est publié à Modène, en 1496, il paraît à Florence, en 1499, à Venise ; dans la même ville, il s'en fait d'autres éditions en 1511, 1515, 1532, 1537, 1551, 1566, 1588, 1590, 1616, 1821.

En 1534, dans la même ville, un écrivain du nom de Cristoforo Fiorentino met en vers ces *Reali di Francia*. Sans lieu d'impression désigné, on trouve dans Melzi quatre-vingt-quatre stances destinées à énumérer tous les poëmes sortis de la même source. En vingt-six stances, on compte trente-trois romans indiqués, dont deux *il Fortunato* et *il Malignetto* sont complètement inconnus. Nul doute que Venise n'envoyât en Crète les produits de ses presses. On ne peut se re-

([1]) On en voit l'énumération dans la *Bibliografia dei Romanzi é poemi Cavallereschi italiani di Melzi*, Milano, 1838.

fuser à croire que ces lectures aient été inconnues de Vincent Cornaro, quand on le voit décrire le tournoi d'Athènes avec tous les détails que donnent dans ces sortes d'aventures nos romans de chevalerie, quand on peut citer des passages des *Reali di Francia* d'une conformité incontestable avec ceux de l'Érotocritos.

On a remarqué dans l'analyse que chaque héros de la joute porte une devise dont le sens explique l'image symbolique dont son casque et ses armes sont ornés, pour ne donner qu'un exemple de cette conformité avec l'italien, je citerai au quatrième livre des *Reali di Francia*, Duodo de Magenza, c'est-à-dire Doon de Mayence, qui porte un faucon dans un champ d'azur sur une montagne d'or. On sait quel succès ces devises et ces symboles eurent en France pendant le XVIIe siècle; la société de Mme Sévigné se faisait un amusement et un point d'honneur d'en inventer de fort ingénieuses, on les écrivait le plus souvent en italien.

Je remarquerai cet autre trait de ressemblance avec les *Reali di Francia:* un roi d'Arménie, Erminione, met également Drusiana, sa fille, au concours. Un tournoi est annoncé; le vainqueur sera l'époux de la jeune princesse, il vient à cette lutte des princes d'Arménie, de Grèce, de Pologne; Drusiana assiste à la joute qui doit décider de son sort (1). On comprend que, comme Arétusa, son cœur a déjà fait son

(1) Voici encore un exemple d'une jeune princesse mise au concours, il est tiré d'un curieux roman historique en prose, dont la composition peut être rapportée aux premières années du XIVe siècle, et attribuée à un auteur anglais qui remanie une chanson de geste originale. L'aventure se passe au temps de la conquête d'Angleterre par Guillaume le Bâtard. « William, neveu et héritier de Payen Peverel, avait deux nièces, Eleyne et Melette. La première fut mariée à Alain Fitz-Alain avec la terre de Morlas. Pour Melette, la plus belle des deux, elle refusa tous ceux qui demandèrent à l'épouser et, quand son oncle voulut savoir auquel elle s'accorderait : « *Sire, fit ele, il n'y a chevaler en tot le mound qe je prendroy pur richesse e pur honour de terres; cely est riche qe ad qe son cuer desire; mes si je jamés nul averoy,*

choix, c'est Buovo, écuyer tranchant d'Erminione, qui a son cœur. Toutefois, il est inconnu, inférieur par sa condition à la fille du roi, mais sa valeur le met au-dessus de tous les obstacles, il renverse soixante concurrents. Je suis obligé de dire qu'il y a bien de la différence entre les deux jeunes filles, Arétusa est aussi modeste et réservée que Drusiana est hardie, provocante et, pour dire le mot, effrontée.

Dans le roman italien, il y a aussi un exemple de constance, il est donné par Buovo; pendant trois ans, enfermé dans une tour, il refuse de trahir Drusiana et de répondre à l'amour d'une fille de roi.

Ceux qui ont l'habitude du genre de littérature qui nous occupe, ne manqueront pas aussi de remarquer des circonstances analogues à celles d'Érotocritos, dans le poëme grec de Pierre de Provence et de Margarona. J'ai montré qu'il n'est qu'une imitation d'un roman français; Margarona est la fille unique d'un prince qui ne l'a obtenue du Ciel qu'après de ferventes prières;

il sera bel, corteys et bien apris, e le plus vaylant de son corps de tote la cristienete. »

William Peverel fit donc crier en maintes terres, voisines et lointaines, que tous chevaliers qui voudraient montrer leur prouesse, eussent à se rendre au château de Peverel, à la prochaine fête de Saint-Michel, pour y voir donner au mieux-faisant, avec la main de Melette, l'honneur et la seigneurie de Blancheville.

Guarin de Metz, vint au tournoi avec les dix fils du duc Jean de la petite Bretagne. Les concurrents furent divisés en six « échelles » ou troupes armées. Quand les dames furent montées dans une tour d'où elles pouvaient suivre tous les mouvements de la grande lutte, les tambours, les trompes et les « cors Sarrasinois, » donnèrent le signal : « Là poeit-on vere chevalers reversez des destrers, et meynte dure coupe donée et meynte colée. » L'avantage demeura à la troupe de Guarin de Metz. La Belle Melette, qui navait pas perdu de vue le chevalier au « Surcot » c'est-à-dire à la casaque de « samit vermeil, » qui souhaitait déjà qu'il obtînt la récompense promise au mieux-faisant, lui envoya son gant, en l'invitant à bien le défendre. Guarin conserva dans une grande et décisive rencontre, l'avantage qu'il avait conquis la veille, sa compagnie resta maîtresse du champ de bataille. « Dount jugement se prist entre tous les grantz seignours e herrauts e disours qe Guari, qe fust le chevaler aventurous, avereit le pris del tornoy et Melette de la Blanche-Tour. » *Hist. litt. de la France*, t. XXVII, p. 166. — (*The History of Fulk Fitz-Warin, by Th. Wright*, London, 1855, p. 1.)

comme pour Arétusa, plusieurs princes, se disputent sa main : mais, comme elle, elle n'a d'yeux que pour un seul des combattants ; il est le plus valeureux, cependant il n'est pas le plus noble et le plus magnifique en apparence.

De ces rapprochements que j'abrège, on peut donc conclure, il me semble, que Vincent Cornaro, tout en écrivant en grec, n'a pas oublié sa première origine ; il a demandé à la littérature italienne, qui n'était alors qu'un reflet de la nôtre, ses inspirations principales, en se réservant l'honneur de combiner ces inventions de manière à les rendre siennes et d'y ajouter des détails propres à l'histoire des Grecs.

C'est un de ces détails que nous trouvons dans l'invention des Vlaques qui envahissent la Grèce, et y portent le ravage. L'auteur ne s'est pas piqué sur ce point d'être plus exact que sur tous les autres. Ce nom de Vlaques est aussi peu déterminé que possible, que représente-t-il ? Sont-ce les Turcs, qui, depuis 1462, étaient maîtres du pays appelé aujourd'hui Valachie, sont-ce les Goths qui ont occupé ces provinces danubiennes au IIe siècle après J.-C., ou les populations primitives qu'avaient remplacées les soldats de Trajan ? Le poëte ne s'en est pas inquiété, il met ce terme en avant sans y attacher une signification précise. Le nom de leur chef, Blandistratos, n'est pas fait pour nous éclairer d'avantage : Il est d'une composition bizarre, moitié latin, moitié grec, à moins qu'il ne faille y voir une appropriation à la langue du poëte d'un nom du nord comme Vladislas. La confusion s'accroît encore lorsqu'on envisage que son neveu, appelé Aristos, vient du pays des Francs, ἐκ τῆς Φραγκίας, au secours de son oncle. Ou bien il faut dire que Vincent Cornaro s'est joué de ses lecteurs, au mépris de toutes les vraisemblances historiques, ou bien qu'il voyait dans les

Valaques une famille de ces hordes barbares qui envahirent et détruisirent l'empire romain.

J'ai indiqué entre le poëme grec et les *Reali di Francia* quelques traits de ressemblance qui attestent l'influence de la littérature italienne sur l'imagination de Cornaro, je crois utile de mentionner aussi une autre littérature qui n'a probablement pas été étrangère à la conception de l'Érotocritos. Il s'agit de la poésie épique des Persans.

Elle paraissait devoir succomber sous la domination des Arabes, dit M. Molh, dans la préface de sa *Collection Orientale*, elle résista pourtant à la longue. Les annales d'une nation vaincue se transformèrent en épopées nationales et Firdousi, sur l'invitation de Mahmoud le Gaznévide, raconta en vers, de nouveau, Le *Livre des Rois* ou le *Schah-Nameh*. Ces compositions qui parurent vers le commencement du XIe siècle ([1]), furent répandues en Orient par les Arabes, il n'y a aucune hardiesse à dire que les Grecs ont dû en entendre des récits. Du reste il y a de telles analogies dans le style, dans la description des batailles, dans le choix des comparaisons, dans la valeur outrée des héros, qu'il faut reconnaître à l'imagination des Grecs une conformité naturelle avec celle des Persans et des Arabes, ou admettre l'existence de certains rapports, que tout rend vraisemblables.

Je citerai quelques endroits où l'on peut faire la comparaison des deux écrivains, dans le *Keï-Kosrou*, au tome II de la collection de M. J. Molh, il y a un combat de douze champions qui est un des morceaux les plus admirés en Perse et des plus populaires ; je n'ose dire que Vincent Cornaro s'en soit inspiré, mais il y a là une bien grande ressemblance des deux côtés. Les péripéties,

([1]) Firdousi est né l'an 1010, il avait trente-six ans quand il entreprit son œuvre.

de ce terrible combat semblent se renouveler dans la lutte d'Érotocritos avec Aristos. Voici le morceau de Firdousi; les deux derniers champions combattent depuis longtemps, ils se sont arrêtés pour respirer et pour jeter de l'eau sur le feu ardent de leur soif. « Ensuite, ils saisirent leurs boucliers et leurs épées tranchantes, tu aurais dit que c'était le jour de la résurrection. Le feu sortait de leurs casques et de leurs glaives, comme des éclairs que lance un nuage sombre; mais l'acier brillant ne pouvait pas faire de blessures à travers l'acier brillant; les coups des épées damasquinées tombaient dans cette lutte des braves comme un torrent de feu... Leur cœur ne se fatiguait pas au combat.

« Ils prirent les massues après les épées, et combattirent à outrance; ensuite, ils commencèrent à essayer la force de leurs mains, et à chercher le triomphe et la victoire en s'enlevant l'un et l'autre de dessus leurs chevaux; ils se saisirent à la ceinture, de manière que le plus fort devait soulever l'autre, et le lancer par terre comme une chose vile... Ils mirent pied à terre; les deux braves, pareils à des lions furieux, se reposèrent du combat.... Après ce temps d'arrêt, ils se levèrent de nouveau et se préparèrent à lutter ensemble. C'est ainsi que depuis l'aube du jour jusqu'à ce que le soleil couchant prolongeât les ombres, ces deux hommes avides de sang, se combattirent. »

Même tour d'esprit dans les comparaisons : la vie est une mer immense dont on ne voit pas les bords. « Tu viens te jeter, dit l'un des concurrents à l'autre, dans mes griffes comme un faisan qu'un faucon emporte sur une branche d'arbre, il crie; le sang tombe de ses yeux pendant que le faucon lui arrache la chair des membres et plonge les pieds dans son sang. »

Dans la chaleur du combat il a été versé tant de sang que la terre était couleur de tulipe.

A relire attentivement le poëme d'Érotocritos, on y trouve quelque chose de cette imagination orientale, dont la sobriété n'est pas le principal caractère.

On s'attend bien sans doute à ce que j'aie cherché une ressemblance entre le roman grec d'Erotocritos et quelqu'une de nos vieilles compositions françaises. Je trouve des analogies assez frappantes dans le roman d'*Aucassin et de Nicolette* avec l'œuvre de Cornaro. C'est un ouvrage, tantôt en prose et tantôt en vers, du milieu du XIIIe siècle. La Curne Sainte-Palaye, en le publiant, l'a intitulé les *Amours du bon vieux temps*. Amaury Duval, qui l'a étudié dans le XIXe volume de l'*Histoire littéraire de la France*, p. 747, le range parmi ces poëmes d'amour et de galanterie qui rappellent assez bien par la délicatesse des sentiments, par la politesse et l'élégance même de l'expression, les livres des deux écrivains grecs qui, l'un, Héliodore, vers la fin du IVe siècle après J.-C.; l'autre, Émathe on Eumathe, soit au VIe, soit au XIIe, ont raconté les aventures de Théagène et Chariclèe, et celles d'Ysmène et Ysménias (1).

Le sujet d'Aucassin et de Nicolette se trouve être en beaucoup d'endroits à peu près le même que celui d'Érotocritos, avec cette différence toutefois, que les rôles sont intervertis. Aucassin est d'une condition supérieure à Nicolette et les obstacles à leur union viennent d'abord du père du jeune amant.

Ce damoiseau, fils de Garains comte de Beaucaire, s'est pris d'amour pour une jeune esclave, aux mains du vicomte de la ville. Il ne veut prendre part ni aux tournois, ni aux combats plus réels de la guerre, si l'on ne lui donne sa *douce amie* Nicolette.

(1) Voir l'*Histoire de la littérature grecque*, par Donaldson, traduite en grec par M. N. Valettas, t. II, p. 398 et 407.

« Fils, lui dit son père, ce ne porroit être. Nicolette laisse ester ; que c'est une caitive qui fu amenée d'estrange terre. Si l'acata li visquens de cette ville as Sarrasins, si l'amena en ceste ville. Si la levée et bautisée et faite sa fillole : si li donra, un de ces jors, un baceler qui du pain li gaaignera par honor : de ce n'as-tu que faire, et se tu femme viz (tu veux) avoir, je te donrai la fille a un roi u à un conte. »

Ce sont à peu près les conseils de Phrosyne à Arétusa.

Afin de couper dans sa racine le mal qui ronge la fille d'Héraclès, celui-ci imagine de faire partir Érotocritos pour l'exil. Garains de Beaucaire se rend chez le vicomte de la ville, qui avait acheté des Sarrasins la jeune Nicolette. Là, par des menaces très-dures, telles qu'un suzerain pouvait alors en faire à un vassal, il le force de lui promettre qu'il exilera sa pupille, sa fillole, comme on l'appelle dans ce roman, qu'il l'enverra si loin qu'Aucassin ne pourra jamais la retrouver. Cependant le vicomte se contente de l'enfermer dans une prison, sous la garde d'une vieille servante, au faîte du palais.

Instruit de la division qui règne entre le père et le fils, Bongars de Valence, ennemi acharné du comte de Beaucaire, en profite pour attaquer ses domaines, et l'assiéger dans le château de la ville. Garains voit avec regret son fils refuser de se mettre à la tête de ses vassaux pour repousser l'assiégeant. Après bien des instances, Aucassin promet de prendre les armes, si l'on lui laisse voir Nicolette une fois. « Je l'otroie, » dit le père ; et Aucassin, « ivre de joie, ceint une épée, prend l'écu et la lance, monte sur son destrier, l'éperonne ; il est bientôt hors des portes du château. On pense bien qu'il va faire des prodiges de valeur. Il frappe d'estoc et de taille les ennemis surpris, épouvantés et fait un « caple (un amas de morts) entor li autresi com li senglers quant

li cien l'asalent en la forest. » Il fait même prisonnier le comte Bongars et le traîne jusque dans le château où il le présente à son père.

Aucassin à son tour est mis en prison

> En une prison l'a mis
> En un celier sosterin
> Qui fut fait de marbre bis,

tandis que Nicolette recouvre sa liberté.

En passant auprès du souterrain où gémit Aucassin, Nicolette a reconnu sa voix. Elle passe sa tête par une crevasse du mur, elle le console. Elle coupe ensuite une mèche de ses cheveux qu'elle jette dans le cachot. Je passe vingt autres incidents qui ne se rapportent pas à notre poëme. En voici un qui s'y rattache, je pense, d'une manière assez directe :

Nicolette, qui a été transportée à Beaucaire, est reconnue comme fille du roi de Carthage. Son père veut, bientôt après, lui donner pour époux un roi païen. Mais, comme Arétusa, Nicolette reste fidèle à son premier ami. Pour échapper à la cruelle nécessité de manquer à sa foi, elle s'enfuit du palais et va se cacher chez une vieille femme qui demeurait sur le port. « Pour qu'elle ne pût être découverte, la vieille lui teignit la peau avec une certaine herbe qui lui donna l'apparence d'une vraie femme maure. Déguisée en jongleur maure, elle revient à Beaucaire, et, devant Aucassin, elle chante les amours d'Aucassin et de Nicolette, leurs malheurs lorsqu'ils furent séparés et que Nicolette fut transportée à Carthage. » Ce qu'elle n'oublia pas de dire, c'est que le roi de ce pays, qui l'avait reconnue pour sa fille, voulait lui faire épouser un roi païen :

> Donner li volent baron
> Un roi de païens felon :

Nicolette n'en a soing,
Car elle aime un dansellon
Qui Aucassins avoit non :
Jà ne prendera baron
S'ele n'a son ameor
Que tant désire.

Quand Aucassin apprend que Nicolette vit encore, qu'elle est à Carthage, il couvre de caresses le faux jongleur, il lui offre sa fortune entière, s'il veut s'engager à l'aller chercher et à l'amener à Beaucaire.

On se rappelle sans doute l'entretien du chevalier noir inconnu avec Arétusa dans sa prison : la jeune fille reste fidèle en dépit de tout à son Érotocritos, et celui-ci, touché de tant de constance, se fait enfin reconnaître. « De son côté, Nicolette voyant les transports et les larmes d'Aucassin, s'engage à lui rendre sous peu cette femme tant aimée, et, en effet, elle court chez la veuve de son ancien protecteur, de ce vicomte, son parrain, mort depuis quelque temps. « La bonne dame la fit baignier et laver et séjorner huit jors tous plains, si prist une herbe qui avait non *esclaire*, si s'en oinst, si fu aussi bele qu'ele avoit onques esté à nul jor. Si se vesti de rices dras de soie dont la dame avait assés ; si s'assist en la cambre sur une cuente-pointe de drap de soie. »

C'est alors qu'on appelle Aucassin :

Quant or la voit Aucassins
Andex ses bras li tendi,
Doucement le recaulli (l'acceuille)

Dès le lendemain, Aucassin en fit sa femme, à la grande satisfaction de tous ses vassaux.

Dame de Biaucaire en fist.
Puis vesquirent-il mains dis
Et menerent lor delis.

Je ne crois pas m'abuser en reconnaissant de l'analogie entre les deux poëmes, dans les scènes que je viens de rapporter, il n'y a pas de doute sur l'antériorité du poëme français. La ressemblance de ces aventures ne peut être l'effet du hasard.

Du reste, ce trait significatif d'un visage noirci par le suc de certaines herbes, et par là, rendu méconnaissable, se retrouve encore dans les compositions de nos trouvères. Maugis, le neveu négromant de Charlemagne, possède les mêmes secrets, et il en use; il va même jusqu'à changer en un clin d'œil le pelage d'un cheval et à lui faire une robe nouvelle qui le transforme aux yeux de celui qui le possédait. Maugis s'était instruit à Tolède, célèbre école de magie, c'était là qu'il avait appris à connaître le suc puissant des plantes.

Dans le roman du comte de Poitiers, publié pour la première fois, d'après le manuscrit de l'arsenal par Francisque Michel, en 1831, le comte de Poitiers, qui a intérêt à se déguiser, prend l'habillement d'un pélerin qui le lui cède et celui-ci lui barbouille le visage afin qu'il ne soit pas reconnu

Plus noirs est d'airement bouli

C'est-à-dire qu'il devient plus noir que l'encre, *airement* étant le mot latin *atramentum* comme dans ce vers du trésor de Pierre de Corbiac :

Humoroza, freia, negra con airamenz (1).

Ainsi déguisé, le comte arrive à Poitiers, il entre chez le duc qui était à table; nul ne le reconnaît, il n'est pas mal accueilli, il s'assied devant un grand feu de charbon, et personne ne se doute de ce qu'il est (2).

(1) *J. des Sav.* p. 379, juillet 1831.
(2) Dans les *Mille et une nuits*, il y a aussi un changement de couleur dans le conte de Simbad, le marin.

Remarquons, en terminant, que c'est une vieille femme qui, dans Aucassin, comme dans l'Érotocritos, fournit aux deux personnages les moyens de se déguiser sous la couleur des Maures.

Reste la langue de ce poëme.

Aux plus beaux temps de l'hellénisme, la Crête parlait le dialecte dorien.

C'est le témoignage des grammairiens. Οἱ Κρῆτες Δωρίεις ἐκαλοῦντο (1). Ce dialecte en usage dans tant de pays, avait des nuances variées. Celles qu'il affectait dans la Crète n'ont pas échappé aux philologues (2) : Hésychius relève des expressions qui ne sont employées que par les habitants de cette île ; ἀκακαλλίς désigne la fleur du Narcisse, ἄμακις remplace chez eux ἅπαξ, ἀνάφαια s'emploie pour une boisson chaude, ἐύαδω pour ἄδω, ἔχονι pour ἔχουσι, θίος pour θεός. S'ils appelaient Diane, βριτόμαρτις, c'est que μάρτις désignait chez eux une jeune fille; μορτός avait le sens de βροτός. Πήριξ pour πέρδιξ, σεῖναι pour θεῖναι, συνενίπαντι pour σύμπαντες, telles sont les particularités principales qu'Athénée et d'autres lexicographes ont relevées dans le langage de cette île. Arhens (3) a découvert dans le dialecte crétois une forme d'accusatif masculin pluriel primitif en ονς au lieu d'ους, ἵππονς pour ἵππους. Ce grammairien s'appuie sur la forme πρειγευτάνς qu'il cite comme

(1) Maittaire, *Græcæ linguæ dialecti*, édit. Sturz, XLII.

(2) Οὐ μεν ἀλλὰ καὶ, ὡς Κόρινθος ἐν τοῖς περὶ διαλέκτων φησὶ, εἰδέναι δεῖ, ὅτι Δωρίδος πολλαί εἰσιν ὑποδιαιρέσεις τοπικαί. Ἄλλως γὰρ Κρῆτες διαλέγονται, καὶ ἄλλως Ῥόδιοι, καὶ ἄλλως, Ἀργεῖοι, καὶ ἄλλως Λακεδαιμόνιοι, ἑτέρως δὲ Συρακούσιοι καὶ Σικελοί... Διαφέρει ἡ τῶν Κρητῶν διάλεκτος ἣ νῦν κέχρηται Κυψέλας καὶ ἡ τῶν Λακώνων, ἣ κέχρηται Ἀλκμάων, Σώφρων. Maittaire, *ibid.*, p. XLII, XLIII, notes 7 et 8. Grégoire de Corinthe, dit : Il faut savoir qu'il y a plusieurs divisions du dialecte Dorien. Les Crétois parlent autrement que les Rhodiens, autrement que les Argiens, les Lacédémoniens, les Syracusains et les Siciliens. Le dialecte Crétois qu'emploie Cypselas et celui des Laconiens qu'employent Alcman et Sophron sont différents. En somme, dit Codricas, il y avait quinze dialectes connus du Dorien. Μελέτη, etc., p. 64.

(3) *De Græcæ linguæ dialecticis*, t. II, § 14, I, cité par Bopp, t. II, p. 55.

crétoise, pour conclure que, dans la première déclinaison, non-seulement les masculins, mais encore les féminins avaient la désinence ανς (1).

On pense bien que le désordre du moyen-âge n'était pas fait pour dissiper ces bizarreries du langage crétois. Elles n'ont fait qu'augmenter, comme partout en Grèce.

Aujourd'hui encore, certains mots, certains tours de l'idiome de cette île sont d'une difficulté réelle même pour les hellènes. A moins d'en avoir fait une étude spéciale, on n'est pas en état de comprendre couramment cette langue. Aux changements généraux qui sont survenus dans le grec, il s'est ajouté dans cette île des déviations du lexique qui sont propres aux habitants de la Crète, le dorisme antique n'est pas aujourd'hui l'une de ces moins surprenantes rencontres. D'Ansse de Villoison a fait remarquer par une courte note écrite de sa main sur l'exemplaire qui lui a appartenu et qui est à la Bibliothèque nationale, que les formes doriques abondent dans ce poëme. Ainsi, l'on rencontre sans cesse τως pour τούς et pour τῶν, ἐδά pour ἤδη.

Kourmouzas, qui a passé deux ans en Crète de 1828 à 1830, a publié quelques observations sur cette île. Il les a fait suivre d'un petit lexique d'expressions qui diffèrent de celles des autres pays. Plusieurs sont employées par l'auteur d'Érotocritos. Il ajoute que les Crétois ont l'esprit aisé, qu'ils font les vers avec une facilité naturelle, qu'ils choisissent de préférence des sujets amoureux, que souvent il s'engage entre un jeune homme et une jeune fille une sorte de lutte poétique, où les vers se succèdent en enchérissant les uns sur les autres, comme dans les anciennes compositions amœbées de Théocrite. Il ajoute encore que la lyre est

(1) Bopp. Gram. Comp. t. II, p. 55.

l'instrument commun dont les Crétois se servent, qu'ils en jouent avec talent; il est bien rare, dit-il, qu'il y ait un village sans un ou deux joueurs de cet instrument. Ce sont les caractères que nous remarquons également dans notre poëme, c'est du luth λαγουτό qu'Érotocritos s'accompagne en chantant ses sérénades devant le palais du roi.

Comparé à celui d'autres ouvrages écrits en romaïque antérieurs ou postérieurs au temps où il a paru, le style de Vincent Cornaro peut passer pour être des meilleurs. Si sa langue est déformée, comme l'était alors celle de toute la Grèce, il faut reconnaître qu'elle a gardé le caractère national avec une étonnante persistance. Elle n'est pas trop encombrée de mots italiens, on n'y rencontre aucune de ces expressions bizarres dont l'introduction était due à la domination des Turcs : on peut dire que ce poëme serait, avec quelques corrections, un texte de langue romaïque. Les poëtes qui tiennent encore à l'usage de cet idiome populaire, et qui voient avec regret disparaître devant les progrès d'un hellénisme classique, les traces d'une poésie spontanée et ingénue, estiment beaucoup ce poëme : ils n'ont pas tort.

C'était par excès d'amour pour le grec rajeuni et purifié, grâce aux efforts de Coray, que J. Rizos-Neroulos portait un jugement sévère sur l'Érotocritos. Il disait : « Le roman poétique d'Érotocritos l'idylle intitulée la Bergère, le poëme du Sacrifice d'Abraham, la tragédie d'Ériphile, une traduction d'Homère et quelques autres poëmes rimés, de la même époque, pèchent par la trivialité de leur style, par une servile imitation de la littérature italienne, et par leur fastidieuse prolixité. Ces premiers essais d'une poésie nouvelle manquent totalement de physionomie, de nationalité, de couleur locale, on n'y trouve aucune trace de l'étude des anciens, aucune notion des règles. Quelques étincelles de

verve poétique, font tout le mérite de ces compositions informes, tombées dans un juste oubli. » Ces paroles sont de 1828 (1). Celui qui les prononçait, craignait que la Grèce n'eût pas assez d'horreur pour le temps de son esclavage et pour les œuvres nées dans ces tristes circonstances. Le danger n'est plus le même aujourd'hui. La Grèce, qui n'a plus de crainte pour son indépendance, regarde avec intérêt les poëmes qui ont servi à conserver sa langue et l'espoir de la liberté future. On peut donc en appeler de ce jugement de Rizos-Neroulos, et, pour le poëme d'Érotocritos, il me semble qu'on peut le casser.

(1) Jacovaki Rizos-Neroulos, cours de littérature moderne donné à Genève, 1828.

ANECDOTA HELLENIKA [1].

Tant que les Hellènes ont eu besoin d'intéresser l'Europe à leur sort, ce sont les noms de leurs plus glorieux ancêtres qu'ils n'ont cessé d'invoquer. C'est à Platon, à Sophocle, à Périclès, à Phidias, à Homère, qu'ils ont voulu faire plaider la cause de leur indépendance.

Ils ne pouvaient pas choisir de plus illustres et de plus éloquents avocats. Alors ils ne regardaient qu'avec un mépris mêlé d'horreur les temps malheureux où ils avaient péri sous les Turcs. Tout ce qui venait de cette époque leur paraissait odieux et ils en repoussaient jusqu'au souvenir.

Aujourd'hui qu'ils sont assez forts pour vivre tout seuls; qu'ils ont fait des révolutions et soutenu fièrement les menaces de la Sublime-Porte, ils cessent de remuer selon l'expression d'un allemand, la poussière de Marathon, et l'histoire de leur moyen âge commence à les occuper. C'est à ce retour d'attention sur les années qui ont précédé ou suivi immédiatement la chute de Constantinople que les ouvrages de M. Sathas, doivent leur naissance.

C'est en 1865 que M. Constantin Sathas a commencé à se faire connaître. Il étudiait alors la médecine à Athènes, lorsqu'il entreprit de publier la chronique de Galaxidion, ou l'histoire d'Amphissa,

(1) 2 vol. in-12 par M. Constantin Sathas. Athènes, 1867.

de Naupacte de Galaxidion, de Loidorchion et des lieux environnants, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Ce travail, précédé d'une longue et savante introduction, puisée aux sources de toutes les archives d'Italie, reçut à son apparition les éloges de M. Charles Hopf. Ce savant consacra les études de M. Sathas en les citant plusieurs fois avec éloge ([1]), tandis que, à ce qu'il paraît, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, celles de Bruxelles, de Madrid et de Berlin donnaient aussi au jeune écrivain des témoignages d'une approbation flatteuse.

Le gouvernement grec ne resta pas lui-même indifférent à ces travaux, il se montra au contraire fort disposé à les encourager. Le ministre de l'instruction publique était alors M. Constantin Lombardos; il se trouvait qu'il était passionné pour les études sur le moyen âge, il s'appliqua donc à faire obtenir à M. Sathas les moyens de poursuivre ses recherches.

C'est ainsi que celui-ci reçut une somme de quatre cents drachmes pour faire un voyage dans les îles et sur la terre ferme.

Le voyageur revint après deux mois d'absence, il rapportait à Athènes des manuscrits, des livres anciens dont la publication fut décidée : sept mille drachmes furent allouées à cet effet. Des fonds votés, ne sont pas toujours des fonds disponibles; les changements de ministères, l'opposition de quelques mal-intentionnés arrêtèrent la publication projetée, si bien qu'en 1867 seulement, M. Christopoulos, continuant l'œuvre de son prédécesseur, put mettre M. Constantin Sathas en mesure de publier deux volumes de pièces inédites.

Deux poëmes, l'un sur Mercurios Buas, l'autre sur la guerre de Crète, au milieu du XVIIe siècle, le récit

[1]) *Histoire de la Grèce au moyen âge* publiée dans l'*Allgemeine Encyklopadie von Ersch und Gruber*.

d'une révolte populaire à Zante en 1628, une chronique écrite par un certain Matesès, de 1684 à 1699, voilà ce que renferment ces deux volumes d'Ἑλληνικὰ Ἀνέκδοτα. Ce ne sont pas sans doute des ouvrages de bien grande conséquence. Ils ne laissent pas néanmoins d'avoir un très-vif intérêt pour l'histoire de la Grèce depuis la chute de Constantinople, et surtout pour l'histoire de la langue et de ses divers changements.

Mercurios Buas, le héros du premier de ces deux poëmes, descendait de l'ancienne famille des Buas qui se glorifiait de venir de Pyrrhus, roi d'Épire; la principale preuve qu'elle en donnait était, dans ses armoiries, qui n'étaient rien autre chose que l'écusson de cet ancien roi, sur un champ de gueules : quatre serpents de sinople tenus par une main. Les Buas y montraient aussi la croix d'or accostée de deux étoiles d'argent, souvenir de l'empereur Constantin quand il passa à Durazzo venant de Rome, pour aller fonder Constantinople.

Ce sont les fables dont les maisons illustres aiment à embellir leur berceau. Il est un peu plus certain que les Buas habitèrent l'ancienne Epire de Pyrrhus, et que leur histoire telle que nous la fait connaître M. Sathas offre plus d'un point de ressemblance avec celle de ce prince aventureux, qui ne pouvait vivre qu'en faisant de continuelles entreprises. Ils appartenaient à cette nation que nous appelons aujourd'hui les Abbanais, que les Turcs désignent sous le nom d'Arnautes et qui se donnent à eux-mêmes celui de Sckypetars. Etaient-ils d'origine grecque? c'est un point encore en discussion. Asseman, Milétios, Chremmydas et surtout Fallmerayer veulent en faire des Slaves; Hahn, Nicoclès, Kamardas et Koupitoris leur donnent pour ancêtres les Pélasges. C'est aussi l'opinion de M. Sathas, et, dans

ce débat, il apporte des témoignages qui avaient été négligés avant lui.

Ainsi, dit-il, Chalcondyle qui, le premier, a parlé des Abbanais, les rattache aux Macédoniens : « Ἀλβανοὺς γὰρ ἔγωγε μᾶλλον τι τοῖς Μακέδοσι προστίθεσθαι ἂν λέγοιμι ἢ ἄλλῳ τινι τῶν κατὰ τὴν οἰκουμένην ἐθνῶν · οὐδενί τε γὰρ συμφέρονται, ὅτι μὴ Μακεδονικὸν γένος (1). » Ainsi, dans les différentes cours de l'Europe, on désignait sous le nom de Macédoniens Μακεδονικὸν Τάγμα les Abbanais ou Épirotes au service des princes qui les payaient. Scanderberg écrivant au prince de Tarente, se faisait gloire de commander aux descendants des Macédoniens : « Se vuoi dire che l'Albania e parte della Macedonia, concedi che assai più nobili sono stati i loro avi... » Cantacuzène confond ensemble l'Épire et la Thessalie, il appelle les Albains indifféremment Thessaliens et Épirotes.

Ces prétentions inspirées par la vanité et par l'ignorance auraient à nos yeux moins de valeur qu'à ceux de M. Sathas, si nous ne savions que Strabon les confirme : « Καὶ δὴ καὶ τὰ περὶ Λυγκηστόν, καὶ Πελαγονίαν, καὶ Ὀρεστιάδα, καὶ Ἐλύμειαν, τὴν ἄνω Μακεδονίαν ἐκάλουν, οἱ δ'ὕστερον καὶ ἐλευθέραν. Ἔνιοι δὲ καὶ σύμπασαν τὴν μέχρι Κερκύρας Μακεδονίαν προσαγορεύουσιν, αἰτιολογοῦντες ἅμα ὅτι καὶ κουρᾷ καὶ διαλέκτῳ, καὶ χλαμύδι, καὶ ἄλλοις τοιούτοις χρῶνται παραπλησίως,· ἔνιοι δὲ καὶ δίγλοττοί εἰσι » si Pline enfin ne comprenait dans la Macédoine l'Illyrie et la province des Molosses.

(1) Pouqueville, qui n'accepte pas cette opinion, reconnaît pourtant que dans la langue des Albanais, on retrouve quelques expressions de l'idiome Macédonien. Il cite là-dessus ce passage de Plutarque : « Alexandre est né le sixième jour du mois Hécatombéon, que les Macédoniens appellent Loos. » (On le voit aussi dans Démosthène : Pro coron. Lett. de Philippe.) Ce mot de Loos se retrouve bien encore altéré dans l'idiome des Albanais, pour désigner le mois des Hécatombes ou juillet, qu'ils appellent Loonari et Alonar. Le même auteur dit qu'ils appelaient Achille Ispète; or, ce mot se retrouve dans leur langue, c'est *ichpeïte* qui veut dire homme aux pieds légers. Aspate ou Spache, un messager à pied. Ange Masès. *Traité de la nation Albanaise*, cité par Pouqueville, t. I, ch. V.

Cette peuplade, quelle que fût son origine, mena longtemps une vie de brigandage.

Cantonnés dans les montagnes, aussi agiles que les chamois, dit le juif Benjamin de Tudèle, dès l'année 1160, les Albanais dévastaient les pays d'alentour, insaisissables dans leurs retraites et défiant la puissance de tous les rois. Marino Sanuto, au commencement du XIVe siècle, 1325, notait chez eux les mêmes habitudes. Ces courses sans cesse recommencées, appelèrent enfin la répression des empereurs de Constantinople.

Andronique résolut d'en purger la Grèce; en 1333, il envahit la Thessalie et soumit pour la première fois à l'autorité impériale les Albanais qui, jusque-là, n'avaient pas reconnu de roi. On peut voir dans Jean Cantacuzène le récit de cette expédition. En 1341, Jean Cantacuzène, lui-même, qui venait de prendre la pourpre, eut à se défendre contre eux, en même temps qu'il appelait à son secours les turcs Osmanlis contre les Serbes et leur roi Stéfan Douschan qui, maître de la Valachie et de Janina, s'était donné le titre d'Empereur des Romains, tzar de Macédoine, aimant Dieu.

Nicolas Buas, le premier chef connu de cette famille célèbre, paraît avoir été le contemporain de Stéfan. Il en reçut, dit-on, la dignité de proto-vestiaire (de 1345 à 1347). Ce roi des Serbes n'avait pas fondé la maison des Buas; il l'avait trouvée déjà puissante, puisque Jean Cantacuzène désigne les Albanais sous le nom de Malakosivi, Bouïci, Mesaritai, du nom de leurs chefs. C'est à partir de ce moment que l'histoire des Buas devient facile à suivre. On les voit, en effet, investis par les rois serbes d'une espèce de vice-royauté sur la Thessalie avec la ville d'Acheloüs pour capitale.

Tant que dura ce singulier empire du tzar de Macédoine aimant Dieu, les Buas fidèles à leur suzerain l'ai-

dèrent dans ses entreprises et lui prêtèrent une puissante assistance. C'est avec eux que Stéfan battit près d'Acheloüs, Cantacuzène uni aux Turcs. La prospérité des Buas n'était pas attachée pourtant à celle des Serbes.

Ils se rendirent redoutables à leurs maîtres, quand des successeurs plus faibles eurent remplacé Douschan. Jean Buas, en Albanais Kionès, et, par abréviation, Kinos, fut le plus puissant de sa race. Il a rendu célèbre le surnom de Spathas qu'il porta. En 1374, il s'empare d'Arta ; en 1380, il ravage le territoire de Janina, il se rend maître de Naupacte, épouse la fille de Thomas, roi de Serbie, successeur de Stéfan. Celui-ci implore contre Spathas le secours des Turcs, meurt dans une bataille et laisse sa veuve exposée aux attaques du redoutable abbanais. En vain, Esaü Buondelmonte, qui a épousé la veuve de Stéfan, se marie en secondes noces avec la fille de Spathas, il ne peut désarmer son beau-père. Bajazet, qu'il appelle à son aide, ne lui est pas d'un plus grand secours. Spathas lui fait essuyer une défaite. Le roi lui-même, tombé aux mains du second gendre de Spathas, ne doit sa liberté qu'à l'intervention de la ville de Florence.

Enfin, la mort seule put dompter cet infatigable aventurier. Le 29 octobre 1400, il mourut, laissant à sa famille la possession d'Arta, d'Acheloüs et de Naupacte. Cette sorte de royaume, fondé par la violence, ne dura pas longtemps. La famille des Buas fut dépouillée d'Arta par l'albanais Bonkoès, d'Angelocastron par Charles de Tocco, et Paul Buas céda Naupacte aux Vénitiens pour une somme de 500,000 ducats.

Maurice demeurait encore maître d'Arta et de Wonitza ; Charles de Tocco à sa mort s'en empara. Expulsé de l'Albanie, les Buas se réfugièrent à Constantinople et les empereurs employèrent leur courage à défendre certaines places dans le Péloponèse. Cette partie de la

Grèce devait bientôt elle-même tomber aux mains des Turcs. Ce fut alors que trois frères de cette même famille, avec un nombre d'hommes qui allait à peu près à mille, passèrent dans Nauplie, possédée par les Vénitiens et servirent sous l'étendard de Saint-Marc.

La dispersion des Grecs en Europe n'y répandit pas seulement des lettrés : on y vit arriver aussi beaucoup d'hommes de guerre qui, à la tête de soldats de leur pays, se battaient moyennant un salaire pour les princes qui voulaient les payer. Les Lascaris, les Bocalis, les Kladas, les Paléologue prirent part aux luttes meurtrières dont l'Italie était alors le théâtre. Mercurios Buas se distingua parmi eux ; il eut le bonheur de rencontrer un chantre de ses exploits. C'est à Koronaios, un grec exilé, vivant à Venise, que nous en devons le souvenir.

Chargé en 1495 du commandement des grecs mercenaires, Mercurios commença à se faire apprécier dans les combats livrés aux Français. Sur les bords du Taro, à Gérola, à Fornoue nos armées éprouvèrent la valeur de ces hardis Condottieri. Bembo, Philippe de Comines, Guichardin rendent tous le même témoignage sur ces Grecs, ils vantent leur agilité, leur courage, l'audace, et la résolution de leurs chefs (1). C'est Mercurios qui, à vingt pas de Charles VIII, fit prisonnier le duc de Bourbon ; ce fut encore lui, s'il faut en croire le poëte, qui frappa notre roi au visage, et s'empara dans cette déroute d'une enseigne française. Gilbert de Montpensier, d'Aubigny, Trivulce eurent souvent à se mesurer avec lui, et n'eurent pas toujours l'avantage. Prompt à se décider, hardi à braver les périls, il anime ses cavaliers par son exemple. S'agit-il de traverser un fleuve, d'enlever une position difficile, de dresser une

(1) Bembo, rerum Venetarum historia lib. II. *Mémoires de Philippe de Commines*, p. 499, 506, 509, 513, édit. de Milan, cités par M. Sathas.

embuscade, il n'hésite jamais, et son exemple fait de ses soldats autant de héros. Indifférent à la cause qu'il défend, il passe du côté des Français. Louis XII l'attire en France, reçoit de lui des services signalés contre les Espagnols et Gonzalve de Cordoue le fit gouverneur de Gênes, le nomma comte d'Aquin et de Rocca-Secca, et lui donna même le port de Mourizi.

Bientôt Maximilien l'emprunte à Louis XII et l'envoie dans la Flandre battre le comte d'Egmont et reconquérir les pays que celui-ci lui avait ravis; de retour en Italie, portant les armes contre Venise, il écrase un corps de trois cents Turcs au service de la République.

Avec François Ier, il est à la bataille de Marignan, tue quatre cents ennemis, prend six pièces d'artillerie et six enseignes. Bientôt il revient au service de Venise, prend Lodi, fait le siége de Peschiera, taille en pièces un corps de cent cinquante grecs commandés par Bocalis qui seul échappe au désastre. Vérone, Brescia le voient s'illustrer par de nouveaux faits d'armes; en 1517, il rentre à Venise où l'attend une sorte de triomphe.

Là s'arrête, en 1517, le poëme de Koronaios. Les recherches de M. Sathas nous montrent en 1519 Buas tenant garnison à Trévise pour la République; en 1527, il contribue à la prise de Pavie. Il est probable que sa mort arriva entre 1527 et 1562. Elle eut lieu à Trévise, et c'est dans cette ville, dans l'Eglise de Sainte-Marie-Majeure qu'on voit son tombeau, sculpté en 1562 par Antoine Lombard; il reçut en 1637 cette inscription, hommage de son arrière-petit-fils François Agolant :

« Au comte Mercurios Buas, prince du Péloponèse, chef de cavalerie Épirote, qui battit les Français et les chassa du royaume de Naples, rendit à Pise la liberté, rétablit Ludovic Sforza à Milan, battit Trivulce, prit Novare, vainqueur à Pavie, fit rentrer Bologne sous l'autorité du pape Jules II, soumit les Bavarois à

Maximilien, combattit avec François Ier à Marignan; battit les Espagnols à Vérone. Il repose en paix, il n'eût jamais dû mourir. »

La famille des Buas ne s'éteignit pas avec Mercurios, d'autres rejetons la perpétuèrent. Ils firent même refleurir dans des contrées et dans des temps différents la gloire militaire de cette maison. C'est ainsi que M. Sathas voit un Buas du surnom de Gribas lever en 1585 l'étendard de la révolte contre les Turcs dans l'Acarnanie. Il tomba pendant la nuit sur les Turcs de Wonitza et de Néroméro; d'autres Grecs l'imitèrent, prirent Arta et marchèrent sur Janina. Gribas ne put pas longtemps résister à ses puissants ennemis, battu près d'Acheloüs, il mourut de ses blessures. Un de ses frères fut également tué dans une bataille à Peratia en face de Leucade, l'endroit s'appelle encore τοῦ Μπούα αὐλάκι. Gribas laissa des fils qui marchèrent sur ses traces.

Pendant tout le XVIIIe siècle, ils ne cessèrent de harceler les Turcs. Enfin, au XIXe, un membre de cette maison s'illustrait encore dans l'insurrection de 1821. Tant les Grecs ont conservé à travers les âges la même haine contre leurs oppresseurs et le même courage à les attaquer !

Jean Koronaios, qui entreprit de célébrer les exploits de Mercurios, était de Zante. Il n'a donné sur lui-même aucun détail qui puisse nous intéresser. Tout entier à son héros, il s'est complètement oublié. Ce que nous savons se borne à ceci : C'est dans sa chambre à Venise στὴν κάμαραν καθήμενος μέσα στὴν Βενετίαν que l'idée lui est venue de composer ce poëme. Hector, Achille, Alexandre, la chute de Troie, tous les paladins τοὺς παλαδίνους ὅλους, tous les héros de l'Occident et de l'Orient ont été célébrés, il ne veut pas recommencer ces récits, Mercurios Buas sera le sujet de ses chants. Il espère bien y rendre attentifs l'Orient, le couchant et tout le levant ὅλος ὁ

λεβάντες. Il ne dira rien que la vérité. Pour la découvrir il n'a point épargné ses peines, il a voyagé dans le Peloponèse, interrogé les magistrats de Nauplie et recueilli sur son héros et sa famille les détails qu'il va consigner dans ses vers.

M. Sathas attribue la composition de cette chronique rimée à l'ardeur du patriotisme du poëte; il lui suppose l'intention fort honorable de relever aux yeux de l'Occident la nation grecque avilie par la chute de Constantinople. Nous ne pensons pas que ces sentiments-là aient été étrangers à l'âme du poëte ; mais ce voyage entrepris par Koronaios dans la Grèce, l'envoi qui termine cet ouvrage et en fait la dédicace à Mercurios Buas, le soin que prend l'écrivain de faire peindre les armoiries de son héros et les enseignes qu'il a prises sur le champ de bataille, les détails très-précis qu'il donne sur les rencontres et les combats de Mercurios, l'énumération exacte des présents et des titres qu'il a reçus des princes qui l'ont employé : tout nous fait penser que J. Koronaios vivait aux gages de Mercurios Buas, dont l'orgueil, assurément très-justifié, aimait à entendre célébrer ses prouesses dans la langue de son pays.

Le poëte a fait son œuvre en conscience. Sa chronique est nourrie de détails intéressants qui confirment les récits des divers historiens de ces temps ; elle est de plus embellie autant que l'auteur a pu le faire des ornements de la poésie.

Un songe qui annonce la grandeur future de Mercurios, des comparaisons répétées, des discours, des prodiges, sont placés par lui de manière à égayer la sécheresse du fond. Ces parures distribuées dans le poëme, plutôt par instinct que par un sentiment délicat des convenances de l'art, attestent un esprit ingénieux et facile. Il n'y a rien qui distingue davantage

les Grecs des autres peuples. Dans les temps même les plus malheureux de leur littérature, on voit dans leurs ouvrages les plus chétifs un rayon de cette grâce qui brillait avec tant d'éclat au plus bel âge de leur perfection.

Koronaios n'est certainement pas un ignorant. Il lit encore l'*Iliade* d'Homère, il a gardé le souvenir des historiens de son pays. Pour lui, un orateur sage et prudent est un Nestor; les noms d'Achille, de Palamède, d'Ajax, d'Hector et Pâris reviennent souvent sous sa plume pour célébrer le courage, l'industrie, la beauté de Mercurios. Le poëte va même, dans le désir d'intéresser le lecteur, jusqu'à prêter la parole aux fleuves, dont Buas change les eaux au sang de ses ennemis. Ainsi, le Scamandre s'élevait contre Achille, qui faisait un moins grand carnage sur ses rives. Les armées de Xerxès, les conquêtes d'Alexandre sont souvent rappelées par lui; il cite certain proverbe grec emprunté aux anciens auteurs : Ὡς λέγει παροιμία οὐδ' Ἡρακλῆς πρὸς δύο; mais néanmoins, on ne saurait le prendre pour un homme profondément versé dans les études antiques. On sent chez lui que déjà, pour beaucoup d'enfants de la Grèce, a commencé l'oubli du grec littéral. La langue s'en éloigne autant que possible. Le goût s'altère, Salomon et Pâris sont rassemblés dans un même vers à la grande louange de Mercurios; les Paladins surtout dont le nom est au début du poëme, celui de Roland inscrit à la fin attestent chez Coronaios la préoccupation d'un moderne qui s'écarte de l'antiquité.

Il a choisi pour chanter Buas le vers politique; il n'en pouvait employer d'autre. L'oreille a perdu depuis si longtemps, le sentiment des brèves et des longues! l'accent seul en tient la place. Le nombre des syl-

labes se compte, il est porté à quinze, et la rime en complète la musique.

M. Sathas veut bien convenir, malgré le chagrin qu'il en éprouve, que notre littérature chevaleresque a laissé son empreinte dans la Grèce. Il admet que les conquérants de Constantinople et de la Morée ont introduit avec eux les poëtes et les poëmes qui les charmaient, et, qu'à leur imitation, des Grecs ont composé des poëmes d'aventures ou traduit ceux que les Francs avaient apportés. Mais il se venge de cette concession en disant, avec une vivacité toute patriotique, que les Grecs, ennemis de tout ce qui sent l'étranger, eurent bientôt secoué ces vainqueurs d'un jour et repris leurs anciennes traditions. Cela peut être vrai pour Constantinople où les souverains légitimes ne tardèrent pas à rentrer. Il n'en fut pas de même pour les pays de la Morée où les Francs s'établirent à poste fixe, y restèrent longtemps, y dominaient encore vers le milieu du XIVe siècle et au-delà, et faisaient régner dans Athènes la langue française *axi bel des ins Paris*, suivant le témoignage de Raymond Montaner. Il n'en fut pas de même des îles de Chypre et de Rhodes où les monuments littéraires que l'érudition grecque publie chaque jour portent les traces irrécusables de cette influence.

Koray, Grimm, Rizos-Neroulos, ont dit que la rime s'était introduite en Grèce à la faveur des invasions des Croisés au moyen-âge, j'ai répété leur opinion et j'ai montré comment cette innovation, timide d'abord, s'affermit dans un espace de vingt ou trente années et devient enfin la règle de la poésie moderne. M. Sathas n'est pas de cet avis. Il ne veut pas que la rime soit une importation étrangère. C'est au contraire un produit naturel de la Grèce, et peu s'en faut qu'il n'affirme que nous lui devons cet usage, loin de le lui avoir imposé.

A l'appui de son opinion, il cite le témoignage d'un professeur hongrois, M. Telfys, qui voit la rime en usage déjà dans Homère, dans Hésiode, dans Théognis, dans Héraclite, dans Empédocle, dans Eschyle, dans Sophocle, dans Euripide, dans Aristophane, dans Ménandre, etc., etc. Il est bien vrai qu'on trouve dans ces auteurs et, principalement dans Homère, une quantité prodigieuse de vers qui riment ensemble, M. Sathas aurait pu joindre aux Grecs les poëtes latins. Quoique les exemples de ces rencontres soient moins fréquentes que chez leurs devanciers, elles le sont assez pour des prétentions du genre de celles de M. Sathas. On pourrait même observer que, jusque dans la prose, les anciens n'ignoraient pas les effets musicaux des consonnances semblables, qu'ils les recherchaient pour inculquer davantage dans les esprits certaines pensées sur lesquelles ils avaient besoin d'insister ; mais ce serait étrangement forcer les choses que d'y voir l'invention et l'emploi de la rime. Des accidents, même souvent répétés, ne font pas une loi ; une suite de hasards n'est pas un système.

Les Grecs auraient pu, nous n'en doutons pas, inventer la rime, s'ils n'avaient eu dans leur langue d'autres moyens plus parfaits de satisfaire le désir d'harmonie qui a donné naissance à la versification. Heureusement pour eux, ils pouvaient se passer de cette ressource indispensable à nos idiomes moins harmonieux.

Nous ne croyons pas davantage que M. Sathas ait raison de réclamer pour les grecs les mots ῥήμα et ῥημάδα qu'ils ont employés dès le milieu du XVe siècle à désigner ce genre nouveau de poésie, il a beau citer l'opinion d'Anastase Michel Naousaios qui, dans une lettre à Lang, écrivait en 1705 : « Les mots ῥήμα, ῥηματίζω, ῥημαρίζω sont des termes de la langue commune employés

pour désigner une prose négligée; de là, le parfait ἐρρημάτιδα, d'où le substantif ῥημάδα pour désigner toute poésie dépourvue des agréments de l'art. » « παράγεται ὄνομα ῥημάδα, ὅπερ ἀναλόγως οὐδεμίαν ἔντεχνον, αὐτὴν δὲ πάλιν τὴν ἔμφυτον σημαίνει ποιητικήν. » Il serait difficile de nous faire voir dans cette allégation de Naousaios autre chose qu'une subtilité inspirée par la prévention d'un patriotisme obstiné.

Comment expliquer d'ailleurs que les Grecs eussent attendu si longtemps à employer la rime? Pourquoi n'ont-ils pas devancé dans cet usage les peuples de l'Occident? quelques rimes populaires les mettaient sur la voie, mais il leur fallait apparemment des maîtres, ils les ont trouvés je ne dis pas seulement dans les Français, mais dans les Italiens, dans les Espagnols avec qui leurs rapports devinrent plus fréquents à partir du XIIIe siècle.

Le reste du premier volume est consacré à la prose. Le récit d'une révolte populaire dans l'île de Zante, en 1628, la chronique de Matésès de 1684 à 1699 le complètent.

Le premier de ces morceaux très-curieux pour l'histoire de la domination vénitienne dans les îles de l'Archipel, très-curieux aussi pour l'histoire du grec moderne, n'est point une œuvre littéraire. Pourtant, c'est une narration détaillée et véridique d'une émeute populaire qui, dans sa barbarie de langage, ne laisse pas d'avoir un mérite de sincérité et d'animation. On y voit ce que le gouvernement de Venise avait de peine à faire accepter toutes ses volontés à un peuple d'un esprit difficile à manier parce qu'il ne renonça jamais à son indépendance. Le narrateur qui, probablement était homme d'Eglise, n'est pas du parti populaire, il doit précisément à la haine du peuple et de son obstination l'espèce de talent qu'il met à raconter les faits. Il ne

faut pas se lasser de dire que les Grecs à toutes les époques de leur histoire n'ont pas cessé d'être les Grecs des temps anciens, c'est ainsi que s'explique dans cette narration un art d'exposition vraiment digne d'éloges; c'est encore par un effet de cet art naturel que l'écrivain peint avant d'énoncer les faits, les cinq ou six chefs de l'émeute, gens bien entendu, couverts de dettes et de crimes, dont quelques-uns habiles à manier la parole, à semer de méchants bruits, à envenimer les défiances, ne ressemblent pas mal à des Alcibiade d'un infime degré.

Zante, comme toutes les îles de l'Archipel, était sans cesse exposée aux insultes des corsaires barbaresques. Pour se défendre, la population riche de la ville avait imaginé de se former en compagnies de volontaires sous les ordres de capitaines qu'ils avaient choisis eux-mêmes. Venise voulut profiter de cette initiative des particuliers. Sur les conseils d'un ancien gouverneur de Zante, elle imagina une organisation officielle de cette milice citoyenne. Ordre vint donc de faire un recensement de la population en état de porter les armes, de dresser les rôles d'une sorte de garde nationale mobile. Le peuple refusa dès l'abord de se soumettre à cette réquisition militaire, et manifesta sa ferme résolution de persévérer dans son refus. Après bien des pourparlers, les syndics obtinrent du peuple qu'il se laisserait enrôler et recevrait des armes. C'était une faute de l'armer dans les dispositions où il se trouvait. En effet, à peine eut-il reçu des arquebuses que la révolte éclata. Les Vénitiens en vinrent à bout. Les cinq chefs furent arrêtés, envoyés à Venise, tenus longtemps en prison; un d'entre eux y mourut et les autres mis en liberté revinrent à Zante, où la crainte de la justice, à défaut d'une réformation intérieure, les empêcha de rien faire de mal.

L'historien Ange Soumakis ne s'arroge pas d'autre mérite que d'avoir dit toute la vérité, rien de plus, rien de moins. Si nous lui avons attribué celui d'une certaine facilité de narration, nous ne pouvons pas croire qu'il ait été fort instruit. Il n'était pas néanmoins étranger absolument à l'antiquité. En parlant des mauvais citoyens qui fomentaient des troubles dans l'île de Zante, il les compare à Timon d'Athènes, dont la haine pour les hommes allait si loin qu'il ne se plaisait qu'aux scandales, aux désordres et aux divisions. Il me semble que les auteurs ecclésiastiques lui sont plus familiers. Pour expliquer la trahison d'un magistrat de l'île qui passe du côté du peuple, il ne manque pas de recourir à l'histoire d'Adam et d'Ève. Sa langue, du reste, atteste peu chez lui l'habitude de lire Thucydide ou Démosthène.

La chronique de Matésès, écrite à Zante, relate de 1684 à 1699 les faits importants de la guerre de Venise contre les Turcs. On peut y trouver des renseignements précis et particuliers sur la lutte que, pendant quinze années, Morosini illustra par son courage et par ses succès.

Le poëme qui remplit le second volume des Ἀνέκδοτα de M. Sathas emprunte aux circonstances actuelles un intérêt assez vif. C'est l'histoire de la guerre que les Turcs entreprirent en 1644, afin d'arracher la Crète à la domination de Venise. Ils y réussirent en 1669. Cette île a eu des destinées bien diverses. Soixante-six ans avant J.-C., elle tombait au pouvoir des Romains, un Metellus gagnait à cette conquête le surnom de Créticus. Au VIIe siècle, elle devenait la proie des Arabes. Sous divers empereurs, on avait essayé de chasser de là ces pirates qui infestaient sans relâche les terres du continent. Nicéphore Phocas la reprit en 961.

En 1186, la Crète échut à Boniface de Montferrat

comme dot de la sœur des empereurs Isaac l'Ange et Andronic; en 1204, il la céda aux Vénitiens en échange de terres sur le continent. Diverses révoltes promptement étouffées ne troublèrent pas la possession des Vénitiens jusqu'au jour où les Turcs les attaquèrent.

Cette guerre mémorable a été racontée en langue vulgaire par Akakios Diacrousès de Céphallénie, et Marinos Vouniatès, de Crète. Mais cette *Iliade*, dit M. Sathas, demandait un écrivain d'un talent plus relevé et d'une instruction plus complète. Ce fut Athanase Scléros. Né vers la fin du XVIe siècle, il appartenait à une famille qui, de Constantinople, s'était refugiée dans la Crète. Il fut d'abord élevé dans sa patrie par Maxime Margounios. Après la mort de son maître, arrivée en 1602, il passa à Venise, où il apprit la langue latine; plus tard, il se rendit à l'Université de Padoue, y étudia les sciences physiques de 1610 à 1615, et prit le grade de docteur en médecine. Il revint ensuite dans sa patrie, où il vécut en se consacrant à sa profession et à l'étude des lettres. Il est auteur de mémoires sur Hippocrate, d'épigrammes, et d'une traduction des confessions de saint Augustin.

Nommé médecin en chef de l'île de Crète, il assista aux faits de la guerre qu'il a racontée. Son fils en fut une des premières victimes. Lui-même, il mourut avant la fin de cette lutte acharnée. Il ne vit pas l'asservissement de sa patrie au joug des Turcs. Il avait quatre-vingts ans, en 1664, lorsqu'il cessa de vivre.

Son poëme a 24 chants et 9,287 vers. L'auteur, avant de mourir, en avait fait don au marquis Giron François Villa, gouverneur de Crète au nom de la république de Venise. Celui-ci ne le fit pas imprimer. En 1823, M. Bernard, médecin crétois, reçut une copie de ce poëme faite par André Moustoxydis, il avait promis de le publier. Au lieu de cela, il édita, en 1836, à Athènes, la description

de la Crète, par Dapper. On ne sait ce que devint la copie du poëme de Scléros. En 1865, M. Sathas, dans un voyage qu'il fit aux îles Ioniennes, acheta d'un marchand de friperies le manuscrit même de Scléros, c'est ce qu'il croit pouvoir affirmer à cause du grand nombre de ratures et de corrections dont il est chargé.

M. Sathas appelle A. Scléros le poëte le plus relevé du moyen âge grec, μᾶλλον ὑψιπέτης τοῦ Ἑλληνικοῦ μεσαιῶνος. En effet, nous n'avons plus sous les yeux un monument de cette langue barbare, amas informe d'expressions étrangères ou corrompues. L'auteur de cette œuvre toute littéraire est remonté aux sources de l'antiquité. Le vers politique n'a pas de place dans ce poëme, c'est le vers iambique qui le remplace, la rime en est proscrite comme une souillure de la barbarie. Toutefois, cet ouvrage nous semble une œuvre de zèle patriotique et d'érudition curieuse, plus que d'inspiration et de verve. La langue d'Homère se prête mal à raconter les effets de l'artillerie moderne, les assauts donnés à un vaisseau amiral εἰς Ἀδμίραντον νῆα et les exploits des barons allemands, que la délicatesse du poète se refuse à appeler Βάρωνες. Il est étrange aussi de voir Apollon et Jupiter se disputer l'âme de Moncenigo mort de la fièvre. Le Dieu du jour voudrait se l'adjoindre pour verser plus de lumière sur le monde; le roi de l'Olympe veut au contraire avoir avec lui sur son siége cette âme pleine de prudence afin de se fortifier dans ses plans contre les Turcs qu'il s'indigne de voir régner sur sa patrie (1).

L'historien de la Grèce sous la domination des Turcs peut tirer des poëmes et des chroniques dont nous venons de donner l'analyse, des renseignements pleins d'intérêt pour la condition intérieure de sa patrie; celui de la langue y trouve également des indications qui ne

(1) P. 176.

sont pas sans valeur. Il y voit comment de degré en degré la langue s'abaisse jusqu'au patois gréco-vénitien, sans que pourtant la tradition des études antiques se perde tout-à-fait, même dans les îles ioniennes.

On sait que le XVe et le XVIe siècles ont été les périodes les plus tristes de la Grèce moderne. C'est dans ce temps que l'ignorance a été la plus complète, et que la langue a subi son plus grand déchet. Toutefois, ces deux siècles n'ont pas vu naître le grec moderne : il est beaucoup plus ancien et ne s'est pas formé tout d'un coup. La langue antique avait, comme le latin, son idiome vulgaire et pour ainsi dire rustique. Non-seulement il y avait différence de dialectes dans les diverses parties de la Grèce, mais il y avait des libertés de construction d'où devaient sortir nécessairement toutes les modifications de la langue vulgaire. Ainsi, d'après Plutarque, *Vie d'Homère*, on mettait souvent dans le dialecte attique le nominatif à la place de l'acusatif et du vocatif ; le génitif et le datif s'employaient indistinctement l'un pour l'autre. Les Éoliens mettaient, au pluriel, le datif à la place de l'accusatif. Des pléonasmes de l'éolien, des ellipses du dorien, des contractions de l'article devaient sortir à la longue le grec moderne. Ce grec vulgaire κοινὴ ἁπλὴ διάλεκτος vivait timide et caché sous la langue savante. Les révolutions diverses qui troublèrent la Grèce depuis la conquête des Romains ne firent que le protéger et l'enhardir chaque jour davantage, jusqu'à ce que l'ignorance publique et les malheurs des temps firent apparaître au jour cette langue populaire issue du mélange des Grecs avec les barbares.

Quoique le IXe siècle eût régénéré la langue des Grecs, que le XIIe, suivant Gibbon, ait vu revivre le génie d'Homère, de Démosthène, d'Aristote et de Platon, il n'en est pas moins vrai que le même temps et le siècle suivant surtout, donnèrent plus de liberté au

langage nouveau que les historiens de la langue ont appelé μιξοβάρβαρος. L'italien Philelphe, qui vécut longtemps à Constantinople, disait trente ans avant la prise de cette ville par les Turcs : « La langue vulgaire a été corrompue par le peuple et par la multitude de marchands et d'étrangers qui arrivent tous les jours à Constantinople et qui commercent avec les habitants. C'est des disciples de cette misérable école que les Latins ont reçu des traductions plates et obscures de Platon et d'Aristote, mais nous ne nous attachons qu'aux Grecs, qui méritent d'être imités, parce qu'ils ont échappé à la contagion. On retrouve dans leurs conversations familières la langue d'Aristophane et d'Euripide, des philosophes et des historiens d'Athènes ; le style de leurs écrits est encore plus pur et plus correct. Ceux qui sont attachés à la cour par leurs places et leur naissance conservent toute l'élégance et la pureté de la langue ; on retrouve toutes les grâces et la naïveté du langage chez les nobles matrones qui n'ont aucune communication avec les étrangers, ni même avec leurs concitoyens. »

On trouve dans Martin Crusius un détail transmis par Schitteberg et qui se rapporte à la même époque. Cet écrivain, qui avait parcouru les différents royaumes de l'Orient depuis l'an 1394 jusqu'en 1427 et avait séjourné à Constantinople, dit : « Toutes les fois qu'un laïc rencontre un prêtre dans les rues de cette ville, il se découvre, s'incline et lui dit : εὐλόγει μένα δέσποτα, alors le prêtre lui met la main sur la tête et dit à son tour ὁ Θεὸς εὐλογείτω σένα. » On voit ici, ajoute d'Ansse de Villoison, des expressions d'un grec corrompu ; il y faut comprendre celle de ὁ Θεὸς pour Θεὸς, car les Grecs modernes mettent toujours l'article emphatique devant le nom de la divinité.

Si le grec littéral avait tant de peine à se dé-

fendre dans Constantinople même, que devait-ce être à Athènes, occupée par les Français, en Morée, à Chypre, à Rhodes, à Zante, dans la Crète, ces stations obligées des peuples francs qui se ruèrent, suivant l'expression d'Anne Comnène, sur l'empire d'Orient ?

Nous avons, du XIIIe et du XIVe siècles, des documents écrits dans cette langue moderne; ce n'est plus à cette époque un idiome qui se forme, c'est un ensemble dont le dessin est tracé et la forme arrêtée. La chute de Constantinople en renversant les écoles, en dissipant les gens instruits, acheva de faire dominer partout le nouveau jargon. L'heure était venue, que le plus savant des grecs au XIIe siècle, Jean Tzetzèz avait prédite : « O reine des cités ! ô Constantinople, disait-il, je gémis amèrement sur ton sort cruel, je le déplore d'avance ! je crains, oui, je tremble que tu ne sois un jour livrée à des barbares qui s'empareront de tes murs ; que tu ne deviennes barbare comme eux, et que tu ne sois plus qu'un repaire d'ânes et d'animaux immondes. »

Πόλις ἄνασσα τῶν πολισμάτων,
Οἰκτρῶς σε δισσᾶ καὶ διπλᾶ καταστένω.
Δέδοικα γὰρ, δέδοικα μή πως βαρβάροις
Δοθῇς ἁλωτὴ, καὶ γενήσῃ βαρβάρα,
Ὄνος νεμηθῇ σοὶ δὲ καὶ χοῖρος τότε.

Il n'eût certainement pas effacé ces vers s'il eût pu lire la lettre de Mahomet II aux grecs du Péloponèse qui se soumettaient à son pouvoir. La langue dont le conquérant faisait usage pour accepter leur soumission lui aurait prouvé combien sa prédiction avait été juste. « Εἰς τοῦτο στέλνω σας τὸν αὐτόν μου ὁρισμόν, καὶ ὀμνέγω σας, εἰς τὸν μέγαν προφήτην τὸν Μουάμεθ, τὸν πιστεύομεν ἡμεῖς οἱ Μουσουλμάνοι, καὶ εἰς τὰ ἑπτά μας μουσάφια, καὶ τῆς 124 χιλιάδας προφήτας μας, καὶ εἰς τὸ σπαθὶ ὅπου ζώνουμαι, καὶ εἰς

τὴν ψυχὴν τοῦ πατρός μου τοῦ Χοδοβηδικιάρε, ὅτι ἀπὸ τὰ πράγματά σας, καὶ ἀπὸ τὰ κεφάλιά σας καὶ ἀπὸ πᾶσα σας πρᾶγμα τίποτας νὰ μὴν σᾶς ἐγγίζω, ἀμὲ νὰ σᾶς ἀναπαύσω νὰ ἦσθε κάλλιον παροῦ πρώην · καὶ διὰ τὸ ἀξιόπιστον ἐδόθη ὁ αὐτός μου ὁρισμὸς καὶ ἐπεραιώθη, καθὼς ἄνωθεν εἴρηται, μηνὶ Δεκεμβρίου κς' ἔνδον Κωνσταντινουπόλεως. » Cette lettre rapportée par M. Sathas, qui la tire du IIIe volume de l'*Histoire de l'empire Ottoman*, par Hammer, nous offre, il nous semble, la corruption à son premier degré.

Chez Koronaios de Zante, le chantre de Buas, on peut suivre le progrès de la décadence. Nous avons dans son style un échantillon de cet idiome gréco-vénitien qu'on a pris longtemps pour le véritable grec moderne, tandis qu'il n'en est qu'un des nombreux dialectes. Nous voyons là, faire irruption, quantité de mots qui n'ont fait que changer de figure sans changer de forme. Nous en donnons ici quelques-uns : Βιτζορήγας, Κομμάτια ἀρτιλαρία, παντιέραις, καρδιναλιών, ἀρμάδαν, ταὶς λουμπάρδαις, λουμπαρδάροι, τὸ στεντάρδο, πρίτζιπε, γρὰν μάϊστρον, ἡ τέντα, ὀφιτζίο, καντζελαρία, μπαΐλος, κονσέγιο. κάμασι, ἀβάδια τοὺ χαρίσασι, τὸ χαρτί, λάντζαισ, μὰ, κάμπον, δημησκιὰ μαχαίρια, γρὰν μπαστάρδον, ἄλλο νόδο, μπαρόνους, νὰ τριομφάρης, ῥεάμε, λίγαν, σινίορ, Μονσινίορ.

Dans le récit d'Angelo Soumakis, c'est encore bien pis. Le flot des mots italiens monte sans relâche et engloutit presque tout. Le titre même peut faire juger des progrès de cette invasion. Διήγησις τοῦ Ῥεμπελίου τῶν ποπολάρων, ce n'est plus du grec. Καπετάνιος, τὸν κάμβο, τὸ ἀβίζο, τοῦ κουβερναδούρου, τοῦ σιρόκκου, κουριέριδεσ, ἕνα μίλι, ἀλάργου, (al'largo) κουρσάρον, ὀρδινία, τὸν φόρο, ἀρκουμπουσίαις, ἐμουρμουριζότουνα, τὸ πόρτος, κουμέρκι, μακελίο, ἀβοκάτος, τὴν σάλα, κουστόδια, ῥεσπέτο, σόλταδοι, πίκα, σιγουράρετε, φουρκίσῃ, ῥεπάρους, ἐτρούπωσαν, τὸ κανόνι, τζιταδίνοι, ἀβανία, ῥόλο, μὲ πᾶσα τρόπο καὶ μόδο, κομεσάριος, δατζίο τῆς δουάνας, τὴν βάρκα, φαμελία, τὸ σπίτι, toutes ces expres-

sions et d'autres semblables sont purement italiennes.

La chronique de Matésès atteste la même influence. Il suffira d'en extraire ces mots pour le prouver : ὁ καπετὰν γκενεράλες, καπετὰν δε λὰ νάβε, ἴζολα, μπούλμπερι, μπάλαις, φελουκᾶις, γενναριὸς, φεβρουάρη.

Cependant, comme nous le voyons dans le poëme de la guerre de Crète, le souvenir de l'ancienne langue n'avait pas tout-à-fait disparu, mais c'était moins à Constantinople et dans la Grèce même, qu'en Italie et en Allemagne qu'il fallait aller chercher cette science qui donnait la clef des œuvres d'Homère et de Platon. Tous les détails qu'on peut recueillir sur cette époque dans Martin Crusius attestent que s'il se conservait encore quelques restes d'études dans la Grèce, ils étaient bien faibles et bien languissants ; sans doute il y avait une école à côté de l'Eglise de chaque grande ville, mais il n'y était établi aucune distinction de classes et de leçons, un seul maître formait les enfants à la lecture du psautier, des heures et des autres livres rituels. Théodose Zygomalas écrivait en 1581 à Martin Crusius que son père, nommé Jean, avait été appelé à Constantinople, par le patriarche qui s'appelait Jaosaph, pour y enseigner les belles-lettres, dont il était presque seul capable de donner des leçons ; qu'il y enseigna en effet la langue grecque et les arts libéraux à environ quinze écoliers.

L'Eglise semblait devoir être l'arche où se conserverait pure la tradition ancienne. En effet, on voit dans les lettres adressées à Crusius qu'il y avait quelques prêtres qui savaient fort bien l'ancienne langue, quelques-uns par tradition de père en fils, d'autres comme les habitants du Péloponèse, de la Crête et de Chio pour avoir étudié dans les Universités d'Italie. On y voit aussi qu'alors le pape faisait venir de la Grèce des enfants et les maîtres qu'il pouvait y trouver pour

les instruire. Mais la langue ecclésiastique usitée dans les sermons et dans les lettres des patriarches, était loin d'être pure. Toutefois les prédicateurs, à ce que rapporte d'Ansse de Villoison, la préféraient au grec moderne, parce qu'il leur était plus facile, disaient-ils, de composer plusieurs discours en grec ecclésiastique, qu'un seul en grec vulgaire. Ils disaient aussi qu'il leur suffisait d'être entendus de deux ou trois personnes. « Si le peuple veut suivre nos sermons, ajoutaient-ils, il n'a qu'à s'adresser au patriarche pour faire prêcher en une autre langue. » Seulement, ajoute le même savant, « ils y mêlent de temps en temps plusieurs mots de grec barbare. » C'est dans cette langue qu'ont été écrites les légendes des saints, ce sont d'énormes volumes remplis de fables qu'on lit au peuple dans les Eglises. C'était aussi dans ce grec ecclésiastique qu'étaient composés les sermons d'Alexis Rartouros dont Crusius faisait le plus grand cas.

L'Eglise, elle-même, ne protégeait donc qu'à demi l'intégrité des souvenirs et de la littérature classiques. Il faudrait même croire qu'elle nuisait à la perpétuité de la tradition, s'il était vrai que, par crainte des censures et de l'excommunication, les moines se refusassent à copier d'autres livres grecs que des livres de théologie. Le voyageur Pierre Belon (1553) remarque qu'au Mont-Athos il n'y avait plus au temps de son voyage autant de savants que par le passé. Il parle, lui aussi, de peines ecclésiastiques portées contre ceux qui copieraient d'autres ouvrages que des œuvres de théologie. Il est juste toutefois d'opposer à ce témoignage celui du médecin J. Commène qui, ayant demeuré longtemps dans les bibliothèques du Mont-Athos, assure qu'on y trouvait un grand nombre d'ouvrages anciens sur toutes sortes de sciences. Le père de Montfaucon, qui rapporte cette autorité, prouve

encore par les suscriptions des calligraphes que les prêtres et les moines avaient souvent écrit des livres de philosophie, d'astronomie, de poétique et d'histoire; il dit que, au temps du voyage de Belon, le moine Mathusalas copiait les ouvrages d'Aristote pour son usage.

Pourtant, il est bien vrai que les livres mêmes ont disparu de cette malheureuse ville de Constantinople. Nicolas V, Laurent de Médicis, les rois de France y ont envoyé des savants pour acheter à grands frais les manuscrits des anciennes bibliothèques. La Grêce, dit Jean Argyropoulos a passé les Alpes. Comme autrefois, le rhodien Molon, en présence de Cicéron qui dissertait en grec, Argyropoulos admire avec douleur Reuchlin interprétant, en sa présence, sans commettre une seule faute, un passage de Thucydide. C'est désormais en Allemagne, en Italie, en France, à Venise, à Padoue, à Paris, à Tubingue, que les Grecs modernes, jusqu'au jour de leur délivrance, viendront s'instruire, comme Scléros, le poëte de la guerre de Crète. Nous leur rendrons ce qu'ils nous ont eux-mêmes donné, c'est ainsi que les peuples se transmettent de main en main ce flambeau impérissable de la science.

RECHERCHES ET CONJECTURES

SUR

DIOPHANE ET BLOSSIUS

OUVRAGE ÉCRIT EN GREC ACTUEL, PAR M. MARC RÉNIÉRIS (1).

L'association pour l'encouragement des Études grecques en France, fondée à Paris en 1867, a eu pour effet immédiat de resserrer étroitement nos rapports intellectuels avec la Grèce moderne. Les hellènes se sont empressés de concourir par des dons et des souscriptions au succès de cette œuvre. Athènes et Constantinople nous ont envoyé un nombre considérable de confrères, tous très-sympathiques et très-généreux. M. Zographos a fondé un prix de 1,000 francs qui se décerne chaque année à l'ouvrage le mieux en rapport avec le but que poursuit la Société. Tous les ans, il nous arrive, soit à titre d'hommage, soit pour concourir aux prix proposés, un bon nombre d'ouvrages écrits en grec, publiés en Grèce, dont la connaissance aurait pu nous échapper, ou rester dans un cercle moins étendu. C'est ainsi que nous avons connu les utiles et précieux travaux de M. Balettas, une histoire fort savante de la langue grecque de M. Maurophridis, les recherches intéressantes de M. Sathas sur le moyen âge en Grèce, des discours, tels que ceux de M. Basiadis, et de

(1) Περὶ Βλωσσίου καὶ Διοφανοῦς ἔρευναι καὶ ἐικασίαι Μάρκου Ρενιέρη, in-8°, ἐ Λειψία, 1873.

M. Karapanos. Je ne peux pas oublier non plus *l'Histoire de la Grêce*, si complète, si sagement critique, si profondément érudite de M. Paparigopoulos.

C'est à titre de membre de cette association que j'ai reçu moi-même, une étude de M. Marc Réniéris, écrite en grec, ayant pour objet des recherches et des conjectures sur Blossius et Diophane, un philosophe et un rhéteur grecs; celui-ci professeur d'éloquence des deux Gracques, celui-là leur conseiller, leur inspirateur, leur confident dans les entreprises qu'ils tentèrent; tous les deux, unis au sort de Tibérius, et victimes, ainsi que lui, de la colère de ses ennemis.

Cicéron ne nous avait pas laissé ignorer les noms de ces deux grecs établis à Rome. C'est de l'un d'eux qu'il a dit, dans son dialogue intitulé *Lælius*, ou de *Amicitia:* « *C. Blossius Cumanus, hospes familiæ vestræ, Scævola, quum ad me, qui aderam Lænati et Rupilio consulibus in consilio, deprecatum venisset, hanc, ut sibi ignoscerem, causam afferebat, quod tanti Tib. Gracchum fecisset, ut, quidquid ille vellet, sibi faciendum putaret. Tum ego : Etiamne, inquam, si te in Capitolium faces ferre vellet? — Numquam, inquit, voluisset id quidem. Sed, si voluisset? Paruissem.* » *Videtis, quam nefaria vox. Et Hercle ita fecit, vel plus etiam quam dixit : non enim paruit ille Tib. Gracchi temeritati, sed præfuit; nec se comitem illius furoris, sed ducem præbuit, itaque hac amentia, quæstione nova perterritus, in Asiam profugit, ad hostes se contulit, pœnas reipublicæ graves justasque persolvit* (1). »

Nous avons là un jugement grave et sérieux sur le rôle de Blossius auprès de Tibérius Gracchus. Dans son second discours sur la loi agraire, Cicéron le reproduit encore, d'une manière plus fugitive, mais non moins forte : « *Quem hominem* (Considium) *Vegrandi macie*

(1) Læl. 11. 37. — Edit. Orelli.

torridum, Romæ contemptum (atque) objectum videbamus, hunc Capuæ Campano supercilio ac regio spiritu cum videremus, Magios, Blossios mihi videbar illos videre, ac Jubellios (1). » Il n'y a pas à s'y méprendre. On voit ce que Cicéron pensait de l'influence de Blossius sur le célèbre tribun, il le range parmi les plus implacables ennemis de Rome.

Quant à Diophane, le même orateur le désigne comme un rhéteur fort éloquent, un maître de mérite, puisqu'il forma les deux tribuns auxquels il ne refuse pas lui-même la gloire d'avoir porté la parole à un très-haut degré de puissance et de perfection : « *fuit Gracchus diligentia Corneliæ matris a puero doctus, et Græcis litteris eruditus. Nam semper habuit exquisitos e Græcia magistros, in eis jam adolescens Diophanem Mitylenæum, Græciæ, temporibus illis, dissertissimum* (2). »

Presque au début de la vie de Tibérius Gracchus, Plutarque écrit ceci : « Tibérius, élu tribun du peuple, reprend le projet de Lélius, à l'instigation, disent la plupart des historiens, du rhéteur Diophane et du philosophe Blossius. Diophane était un banni de Mitylène : Blossius, né à Cumes, en Italie, avait été intimement lié à Rome avec Antipater de Tarse, qui l'avait honoré de la dédicace de plusieurs de ses traités philosophiques (3). »

Tels sont à peu près tous les renseignements que l'histoire nous transmet sur ces deux hommes, en les recueillant, M. Réniéris a voulu les développer, les étendre et les confirmer. Il s'est appliqué à rechercher tout ce qui pouvait mettre davantage en lumière ces deux maîtres des Gracques, et mieux faire comprendre

(1) De Lege Agrar, II, 34.
(2) Brut. 37. 104.
(3) Tibérius Gracchus, ch. VIII.

la nature de leur rôle auprès de Tibérius; mieux expliquer aussi le dessein et les intentions du fameux tribun. M. Réniéris fait observer que le nom de Gracchus reste à jamais le synonyme du factieux et du démagogue éloquent; il en fut ainsi dans Rome au temps même de sa tentative; c'était naturel, le réformateur qui blessait toutes les aristocraties, celle des municipes, celle des chevaliers, celle du sénat romain, ne pouvait que recueillir des imprécations, et sa mémoire devait être honnie. Cicéron a consacré ces malédictions. Juvénal, longtemps après lui, a fait ce vers tant de fois cité :

« *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes.* »

Les Grecs seuls, Plutarque et Appius l'ont jugé avec plus d'indulgence. Ils ont préparé l'opinion de Niebuhr et celle de quelques modernes, qui ne voient plus aujourd'hui dans le fils de Cornélie qu'un citoyen comme O'Connel, se dévouant à la défense d'une classe dont les intérêts étaient oubliés ou méconnus par une aristocratie opulente.

Quoique M. Réniéris raconte avec vivacité l'histoire de Tibérius, qu'il mette sous nos yeux les grandes scènes du Forum, avec l'éclat d'un style très-animé, il ne s'agit pas pour lui de rehabiliter le tribun : l'objet de son travail est autre. L'auteur veut nous montrer ce que deux Grecs ont pu donner de conseils singuliers à un jeune homme qu'ils avaient élevé et qu'ils continuaient à diriger; comment la philosophie, venue de la Grèce, est entrée dans les plans du tribun pour les régler, les fortifier, les ennoblir.

La philosophie grecque, en général, a toujours tendu à fonder les constitutions des peuples et à gouverner les États. Les Cyrénéens demandaient des lois à Platon :

Denys de Syracuse l'admettait à sa cour ; les Arcadiens, les Thébains, en fondant Mégalopolis, lui demandaient d'en être le législateur.

Bossuet a reconnu que la philosophie ne fut pas inutile à la Grèce. « Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Architas, Platon, Xénophon, Aristote et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes.

« Il y eut des extravagants qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étaient suivis, étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général et au salut de l'État, et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public. »

Ce que nous avons vu se produire une fois en Europe au XVIIIe siècle, où tout-à-coup des philosophes comme Pombal, Turgot, Filangieri, Beccaria, devinrent les conseillers des princes et leurs ministres, a été constant et général dans le monde antique pendant plusieurs siècles.

La secte philosophique qui prit surtout à cœur de travailler à l'amélioration politique et sociale des peuples anciens, ce fut le stoïcisme. Les stoïciens se faisaient du monde, l'idée d'une grande famille, où devait régner l'égalité, ils croyaient qu'un prince ne devait avoir d'autre but que le bonheur de ses peuples, qu'une constitution politique devait avant toute chose proclamer l'égalité des droits entre les hommes, l'établir, la maintenir. Zénon tenait surtout à cette idée, il avait entrevu la communauté du genre humain. Il n'était pas précisément l'ami des démocraties, il y voyait trop

d'occasions de troubles. Comme il n'avait qu'une médiocre estime de la sagesse populaire, il se serait bien gardé de lui remettre en main la direction des affaires. Il préférait à la République un gouvernement tempéré d'aristocratie, de royauté et de démocratie, il mettait au-dessus de tout cela le gouvernement d'un homme sage, dirigé par des sages, travaillant au progrès de la félicité publique, à l'expulsion de l'ignorance et des mauvaises passions.

Les disciples de Zénon restèrent fidèles aux principes du maître, c'est pourquoi on les voit s'insinuer auprès des princes, s'emparer de leur cœur, se faire leurs conseillers intimes et surtout leurs directeurs de conscience. Il ne faut pas oublier que, dans l'antiquité, les diverses sectes de philosophie peuvent être considérées comme des espèces de religions, le stoïcisme, principalement, affecta cette forme. Les disciples du portique après le triomphe de Rome sur la Grèce, deviennent auprès des princes, de véritables directeurs de conscience. Dans les grandes familles de Rome, ils remplissent le même rôle; on leur confie l'éducation des jeunes gens, on les consulte dans le choix des précepteurs; on leur ouvre les secrets des familles, on aime à prendre leurs avis dans les situations difficiles ou douteuses. Quand le devoir n'est pas tracé nettement, que l'on hésite entre l'honnête et l'utile, on les appelle, ils viennent, ils discutent, ils distinguent, ils décident; ils ont établi la casuistique, longtemps avant ceux que nous appelons aujourd'hui les casuistes. Les cas délicats de conscience sont soumis par eux à des examens subtils, dont on peut voir des modèles dans le troisième livre du *de Officiis* de Cicéron. Ce sont aussi des consolateurs dans l'affliction. Ce sont par-dessus tout des théoriciens politiques qui ont une idée et qui cherchent à la mettre en pratique.

Leur rêve était de rencontrer un prince, un état, une ville ayant l'autorité souveraine, pouvant se faire obéir, et qui voulût travailler à la grande œuvre : l'unification du monde.

On les avait vus, épris de la législation de Lycurgue, essayer de relever l'antique Sparte, on les voit accourir à Rome, parce que Rome leur offre ce pouvoir fort, et universel. Rome maîtresse du monde, répond à leur rêve : c'est leur idéal.

Sorti des écoles d'Athènes, Blossius se rend dans la patrie de Tibérius Gracchus, et il entre bientôt dans sa famille, sur le pied d'un ami, d'un sage, d'un directeur politique. Il ne tarde pas à reconnaître dans cette famille une disposition secrète qui l'incline vers le peuple, et la sépare des Scipions. D'un côté, l'aristocratie élégante, hautaine, et n'ayant nul souci des rêves chimériques; de l'autre, une vaste ambition, une inquiétude qui veut agir, qui cherche de nobles motifs à de grandes entreprises.

Tandis que Panétius, un stoïcien adouci, un sage mitigé, s'accommode des idées de Scipion et loue avec Polybe la constitution romaine; Blossius, qui cherche un rôle, s'attache à la famille des Gracques et tourne les yeux vers le peuple. Blossius n'est pas d'humeur à tempérer le stoïcisme ; il voit avec antipathie Panétius renoncer aux dogmes principaux de la secte, et pratiquer les préceptes de la conscience mise au large. Pour lui, il songe à faire disparaître les inégalités choquantes que l'aristocratie maintient dans Rome.

Diophane le rhéteur avait préparé le cœur de Tibérius aux confidences et aux desseins de Blossius. Il est naturel de penser qu'il l'avait rempli de l'idée d'un rôle brillant à jouer, qui ressemblerait à celui de Périclès.

Ce que M. Villemain écrivait de Cicéron, on peut le dire surtout de Tibérius : « Cette idée d'une dictature

pacifique fondée sur la justice et sur le charme de la parole, cette imitation du pouvoir que Périclès avait si longtemps exercé dans Athènes, le séduisit toujours... Il se formait les idées les plus pures de ce citoyen prédominant, de cet homme d'état par excellence pour lequel il réclamait une autorité que, dans son cœur, il se déférait à lui-même. Il lui proposait pour récompense et pour soutien la gloire, et pour terme de ses efforts, le bonheur des citoyens et l'illustration de l'État. »

Restaient les moyens d'exécution. Il était facile de les trouver dans Rome. Le principal, c'était le peuple lui-même. C'était là qu'il fallait chercher son point d'appui et trouver le levier qui devait porter la famille des Gracques au rang suprême.

Il n'est question de rapporter ici ni l'entreprise ni les événements qui la firent échouer. Il suffit d'esquisser le rôle des deux Grecs. Il est certain que Blossius ne cessa d'être aux côtés de Tibérius, qu'il lui inspira ses plus hardies résolutions, qu'il l'affermit dans ses desseins, qu'il lui dévoua sa vie et se mit à son entière disposition. Lorsqu'au jour décisif, des présages funestes découragent Tibérius, c'est Blossius qui le ranime. On sait l'histoire des corbeaux. Les partisans les plus hardis des tribuns s'arrêtent. Mais, écrit Plutarque, Blossius de Cumes, qui était là, dit « que ce sera une honte, une indignité, si Tibérius, fils de Gracchus, petit-fils, par sa mère, de Scipion l'Africain, et magistrat du peuple romain, refuse, par crainte d'un corbeau, de se rendre à l'appel de ses concitoyens : ses ennemis ne tourneront-ils pas cette lâcheté en risée? Ils iront criant partout que c'est l'acte d'un tyran qui insulte le peuple. »

Les grands ne s'y trompèrent pas. Ils poursuivirent d'une haine égale Tibérius, qui avait fait le coup, et les Grecs qui l'avaient conseillé. Diophane périt le

même jour que son élève. Blossius échappa d'abord, mais un surcroît d'enquête ayant eu lieu, il crut faire bien en prenant la fuite. Où alla-t-il en quittant Rome? Auprès d'Aristonicus, un frère naturel d'Attale, qui avait levé contre Rome l'étendard de la révolte et fondé sous le nom d'Héliopolis une ville universelle ouverte à tous les aventuriers, une espèce d'Icarie asiatique où Blossius allait chercher une nouvelle occasion d'appliquer ses théories philosophiques et sociales.

J'ai réduit aux proportions d'une analyse succincte le travail de M. Réniéris. J'espère en avoir fait comprendre l'originalité et l'intérêt. Ceux qui le liront y trouveront autant de sagacité que de justesse. Une ample connaissance de l'antiquité, une connaissance non moins ample de tous les travaux modernes qui se sont accomplis en Allemagne dans ces dernières années. A côté des noms de savants érudits qu'on trouve cités au bas des pages, on rencontre aussi des noms qui font honneur à l'érudition française. En les citant, M. Réniéris nous honore, il s'honore lui-même ainsi que la nation à laquelle il appartient.

M. Réniéris mérite surtout des éloges pour le style et la langue qu'il emploie. On y verra combien cette langue grecque actuelle a de souplesse et de facilité pour exprimer toutes les idées les plus variées, les circonstances les plus diverses d'un récit historique, les conjectures les plus fines d'une critique hardie. En conservant des locutions, des constructions de la langue moderne, l'écrivain sait, avec un très-rare bonheur, emprunter aux sources de la pure antiquité les mots les plus riches et les plus mélodieux. Je sais que beaucoup de bons esprits nourrissent des préventions contre la langue hellénique telle que l'ont faite les savants depuis une trentaine d'années. Ils aimeraient à leur voir conserver le romaïque dans toute sa rudesse. Les Grecs

ont raison, je pense, de ne pas partager cette prédilection pour un patois qui avait ses agréments, mais dont les difformités n'étaient que le résultat de l'oppression, de la barbarie et de l'ignorance. En se relevant, les Grecs ont dû songer à relever leur langue. Ils y ont tâché, ils y sont presque parvenus. Ce serait une grosse erreur de croire que l'idiome qu'ils parlent est un pastiche d'amateur et d'artiste : c'est une langue qui conserve, des temps modernes, ce qu'elle n'en peut répudier, c'est-à-dire la construction analytique, mais qui se fortifie en remontant à son origine et en se reformant sur l'ancien modèle des temps classiques.

LE THÉATRE CHEZ LES GRECS MODERNES

Maria-Doxapatris, drame en cinq actes (vers et prose), par M. D.-N. Bernardakis. Athènes, 1858. — *Mérope*, tragédie en cinq actes, par le même, représentée à Athènes, le 12 mars 1866. — *Les Kallergis*, drame en cinq actes (en prose), par M. S.-N. Basiliadis; représenté à Athènes en février 1868. — *Loucas Notaras*, par le même auteur. Athènes, 1869.

Une horrible aventure de ces temps derniers ferait volontiers croire aux simples que la Grèce moderne n'est qu'un repaire de brigands [1]. Il faut si peu de chose pour répandre l'erreur. On a vu des malheurs moins funestes avoir de plus tristes conséquences; doit-on s'étonner que le brigandage de Marathon fournisse aux mal-intentionnés l'occasion d'exercer leur malignité naturelle? Dans un premier moment de colère, des journaux anglais ont été d'une sévérité excessive. Même en France, les plus dévoués à l'indépendance hellénique se sont sentis un instant émus. Qu'était-ce qu'une nation qui ne savait pas réprimer les voleurs et punir les assassins? Etait-il possible de traiter plus longtemps de peuple libre, de gouvernement régulier, ces Grecs qui mettaient la Crète en feu au nom de la liberté, et ne savaient pas protéger à deux pas de leur capitale les voyageurs et les touristes?

Certes, ce serait une opinion aussi dangereuse qu'injuste. Depuis leur restauration, les Hellènes n'ont cessé de faire des progrès. Je ne dis pas qu'ils aient triomphé de tous les obstacles que rencontre partout la

[1] Ce travail a puru dans la *Revue contemporaine*, le 15 août 1870. On était encore ému du brigandage de Marathon.

bonne politique et l'exercice régulier des principes d'un bon gouvernement ; ils n'ont pas encore fait tout ce que réclame la condition actuelle des peuples européens, où l'industrie et le commerce contribuent à l'amélioration sociale ; mais il faut leur rendre cette justice, qu'ils n'ont pas épargné leur peine pour faire quelque chose. Leur activité est grande ; elle n'est pas stérile. Je n'ai pas mission de les défendre ; ils n'en ont peut-être pas besoin. Cependant, je ne crois pas inutile de mettre sous les yeux des lecteurs l'étude qui va suivre sur les essais dramatiques de quelques-uns d'entre eux. Il ne serait pas impossible que l'on prît dans la connaissance de ces œuvres, destinées au théatre, une idée toute différente de celle qu'on s'est faite depuis trois mois des Grecs et de la Grèce moderne.

Dès 1812, Chardon de la Rochette appelait l'attention des hommes équitables sur cette nation. Il disait, en parlant des Hellènes : « Les écrivains de nos jours les ont peints en général d'une manière très-infidèle et presque toujours contradictoire. Quelques-uns cependant ont déjà rendu justice à cette nation qu'une fausse politique de l'Europe, polie par les grecs, laisse gémir sous le joug du plus imbécile comme du plus féroce des tyrans ; mais ce qui prouve de la manière la plus évidente que cette nation est bien éloignée du degré d'avilissement auquel ses ennemis veulent la ravaler, c'est que non-seulement elle possède des hommes instruits mais que le corps entier de la nation sait les apprécier, les chérir et les respecter. » Quelques années plus tard, cette opinion, qu'un philologue cherchait à répandre, devenait générale en Europe. La compassion succédait à l'indifférence, l'admiration au mépris. Les poëtes, les diplomates, les militaires, étaient gagnés à la cause des Grecs. Il se trouvait tout-à-coup que ce petit peuple, si longtemps

foulé, reparaissait au jour avec une poésie nationale. Nulle part la muse populaire n'avait chanté avec plus de vivacité et d'émotion. Des chants de Klephtes, des complaintes de jeunes filles et de vieillards rajeunissaient dans ce coin du monde la poésie lyrique épuisée et flétrie partout ailleurs. On voyait renaître dans la patrie d'Alcée, de Pindare, de Tyrtée, les mêmes conditions d'enthousiasme et d'héroïsme qui avaient enfanté jadis les hymmes que les siècles n'avaient cessé de répéter sans espérer jamais en revoir une floraison nouvelle.

Après la conquête de leur liberté, les Grecs n'ont point laissé s'éteindre parmi eux la poésie. Ils ont eu de nombreux poëtes lyriques ; ils se sont exercés dans tous les genres. A mesure que les années s'écoulaient, la prose a réclamé ses droits. Il s'est formé dans Athènes des grammairiens, des philologues, des critiques, des littérateurs dont l'Europe savante apprécie les ouvrages et connaît bien les noms. Il était naturel que le théâtre eût enfin son tour. Là, tout était à créer. Les peuples de l'Orient n'ayant jamais connu les représentations de la scène, il ne restait en Grèce aucun souvenir de ces belles compositions dont l'ancienne Athènes avait charmé le monde entier. Il fallait donc reconstruire de toutes pièces le théâtre d'Eschyle et de Sophocle. Ces noms glorieux rendaient l'entreprise plus difficile et posaient au début une première question à résoudre.

Quel système devaient suivre les nouveaux auteurs ? Devaient-ils, scrupuleux imitateurs des anciens, retrouver par de laborieux efforts la noble simplicité de leurs ancêtres ? D'illustres aïeux sont parfois un embarras. On se croit forcé de respecter leurs ouvrages ; un peu de timidité superstitieuse se mêle à ce culte pieux, et l'on risque, dans ces dispositions, de manquer la voie de la perfection pour n'avoir pas su marquer la

différence des temps. Nous ririons certainement aujourd'hui des *fils des Croisés* s'ils recommençaient, en faveur du tombeau du Christ, les chevaleresques aventures de leurs pères. Les Grecs modernes ont vu cet écueil ; ils ont craint d'aller s'y briser, et dès l'abord ils y ont mis comme un phare pour éviter les malheurs d'un naufrage. Eschyle et Sophocle ne reviendront plus au monde, parce que des temps semblables à ceux où ils ont vécu n'apporteront plus cette spontanéité, cette heureuse nouveauté mêlée d'enthousiasme, de grandeur morale et de sentiments religieux. Leurs chefs-d'œuvre, sans cesse médités, apprendront avec quel soin on doit suivre et consulter la nature, avec quel art on doit en surprendre les mouvements ; mais ils ne sauraient donner à ceux qui les imitent et les étudient autre chose que le goût de la beauté parfaite. C'est par là que Racine s'est immortalisé. On ne doit même plus espérer un semblable bonheur.

Les nations modernes qui se sont trop attachées à l'imitation des Grecs, l'Italie et la France, se sont fait un théâtre qui, malgré de belles pièces peu éloignées d'une perfection idéale, ne remue pas les fibres intimes du peuple. C'est un délassement d'érudits et de lettrés ; ce n'est pas un spectale national et populaire. L'homme de goût, le connaisseur s'y récrie à tout instant d'admiration sur des idées délicates, sur des tours heureux, des élans pathétiques : la foule n'y trouve pas une image de sa vie, un écho de ses pensées, un type de sa nationalité.

Telles ont été les réflexions de M. Démétrios Bernardakis, quand il a voulu travailler pour le théâtre. Il a cru qu'il devait prendre pour modèles et pour maîtres les Allemands et les Anglais, plutôt que de chercher à refaire l'œuvre des contemporains de Périclès. Gœthe et Shakespeare lui ont paru être tous les deux, même

pour des Grecs, les précepteurs les plus sûrs et les guides les meilleurs.

Nous admettons sans peine le point de vue de M. Bernardakis. Le drame moderne se conçoit aujourd'hui avec les proportions démesurées devant lesquelles une tragédie classique semble être un édifice étroit. C'est comme le temple ancien, où la *cella* faite pour la statue seule du Dieu n'admettait qu'à grand'peine quelques prêtres. La cathédrale du moyen âge, avec sa vaste nef, ses galeries, ses détours et ses arceaux, s'emplissait au contraire d'un peuple remuant, dont la voix faisait vibrer les voûtes de ses rudes accents. Shakespeare répond surtout à cette idée.

Sans souci des anciens et des modèles, avec son indépendance, ses hardiesses, ses témérités, il a traduit son siècle dans ses drames. Il a pris ses spectateurs par les entrailles, parce que, peintre fidèle de son temps, il a donné aux idées, dont chacun de ses contemporains était poursuivi, une expression vibrante et sonore. Je ne dirai pas qu'il travaillait sans conscience de ce qu'il faisait, obéissant à une impulsion intérieure dont il ne se rendait pas compte à lui-même ; mais il voulait plaire, il voulait attirer les spectateurs, remplir son théâtre. Il ne se plaçait pas au-dessus de la foule ; il ne s'adressait pas aux lettrés ; il ne s'écartait pas des sentiers battus. Loin de là. Il était du peuple, et il restait ce qu'il était né. L'histoire, les légendes, des lambeaux d'antiquité tout lui était bon de ce qu'il savait être compris par le peuple. Après son génie, il n'eut pas de plus puissant auxiliaire que son ignorance des anciens. Je n'appelle pas du nom de savoir les lectures qu'il avait faites à l'aventure de Plutarque, de Pétrarque, de quelque romancier français. Tout lui vient de lui-même et de ceux qui l'entourent. Il n'est pas dans une autre situation d'esprit que ces tristes auteurs de

drames religieux qui, durant deux ou trois cents ans, au moyen âge, remuèrent si vivement les peuples avec l'histoire de la passion et les angoisses de Marie. Seulement, il eut du ciel le don inexplicable du génie qui transforme les plus vils éléments. Né chez un peuple dont les passions avaient été fortement agitées par les horreurs des guerres civiles, il a décrit les malheurs de ce peuple avec une amertume de souffrance dont l'idée, suivant Mme de Staël, pourrait presque passer pour une invention, si la nature ne s'y reconnaissait pas. Il a vu toutes les profondeurs de l'âme, il a sondé toutes les obscurités de nos destinées mortelles; il les a éclairées des foudres de son vigoureux génie. C'est par là qu'il est grand, qu'il nous attache, que, malgré de rebutants défauts, il intéresse et il passionne.

Ce n'est pas la forme elle-même de son drame qui fait son mérite. Qu'importe qu'il ait versé dans un seul et même moule tous les événements, toutes les idées bizarres ou sublimes de son cerveau? là n'est point son originalité et l'immortalité de son œuvre. Il est facile d'élargir l'enceinte d'une ville, d'ordonner même à des architectes d'y multiplier les édifices et les monuments; il faudrait commander en même temps au génie d'animer les artistes, de répandre sur eux ces influences secrètes qui font les belles œuvres. J'admire moins dans Shakespeare la variété des incidents dont ses pièces fourmillent que le talent avec lequel chacun d'eux est représenté. Cette variété n'est au fond que de la faiblesse. La multiplicité des ressorts n'est pas la preuve du génie: La nature, selon Leibnitz, a tout fait suivant le principe de *la moindre action*. Mais là où éclate la véritable supériorité du poëte, c'est dans l'exécution. Dans *Roméo et Juliette*, ce que j'admire, ce n'est pas d'avoir fait

succéder si vite la douleur à la joie, d'avoir employé au cortége funèbre de Juliette les musiciens venus pour les fêtes de la noce ; dans *Hamlet*, la scène des fossoyeurs me touche peu comme mérite d'invention. Shakespeare devait passer par toutes ces scènes, puisque, dans ce que j'appelle son ignorance, il ne savait rien de plus que relater les faits de la vie commune et vulgaire : s'il se relève de cette infirmité, c'est par la subite lumière qu'il répand sur les détails.

J'engagerais les amateurs de cette variété excessive à relire l'un de ces mystères dont je parlais tout à l'heure. Jamais plan ne fut plus largement conçu ; le monde entier y est compris : le ciel, la terre, l'enfer s'ouvrent devant les yeux du spectateur. Le rire s'y mêle aux larmes, le grotesque au sublime ; du boudoir de Madeleine on passe au prétoire de Pilate ; Claque-Dent, Babin et Gestas y plaisantent à leur aise ; mais on y chercherait en vain l'intérêt et le drame : il y manque l'exécution d'une main que le génie conduit.

Je ne blâme pas M. Bernardakis d'avoir voulu reculer les bornes de son art, s'ils nous rend en scènes heureuses chère et recommandable la liberté qu'il se donne. C'est avec tout le feu de la jeunesse et aussi avec une grande confiance dans son talent qu'il veut voir le poëte dramatique appeler à son aide toutes les beautés de la poésie lyrique, introduire les transports de l'ode au milieu des discussions passionnées du drame, prendre et quitter les vers selon les personnages qui parlent, calquer de si près la vérité et la nature que toutes deux se reconnaissent vaincues et confessent leur défaite.

On le voit sans peine à ce programme étincelant de promesses, la Grèce en est encore aux illusions d'une rénovation littéraire. En 1857, l'écrivain de la préface du drame de *Maria Doxapatris* recommence les rêves de notre école romantique. C'est une sorte de mani-

feste qui rappelle la préface de Cromwell. Rien n'est mieux fait pour séduire l'imagination que cette idée d'un drame aussi varié dans ses moyens, aussi compliqué dans sa marche, aussi simple cependant que les faits de l'histoire. Animer les chroniques des peuples par le jeu des acteurs; fondre sous le souffle enflammé de l'inspiration ces métaux de diverse nature d'où sortira l'airain précieux de Corinthe, c'est une grande idée: mais peut-être faut-il renoncer à l'exécuter au théâtre. L'art a ses limites ; il est moins vaste, moins indéfini qu'on ne pourrait l'espérer. Il a des bornes prescrites, non pas celles des critiques imbéciles mais des bornes posées par la nature elle-même, par le bon sens. Fénelon a dit une vérité tout à fait humaine : la plupart des hommes ne sont que médiocres pour le bien et pour le mal. Il en est de même du plaisir. « Trop de lumière, dit encore Pascal, nous éblouit ; trop de bruit nous assourdit, trop de douceur nous affadit. » Le drame romantique ne nous ménage pas assez sobrement le plaisir ; il veut nous en abreuver, nous en accabler. Les scènes et les émotions se succèdent comme les vagues amoncelées d'un océan furieux. Les Grecs ne sont point faits pour subir des chocs si violents. M. Bernardakis a pu s'en convaincre par la décision des juges du concours poétique de 1857. Il est vrai qu'il en appelle de leur jugement, et casse hardiment leur sentence.

L'auteur touche plus juste quand il désigne au poëte les sujets qu'il doit traiter de préférence. Un abîme d'années sépare Sophocle et M. Bernardakis. Il ne s'adressera donc pas aux traditions antiques. Il imitera en ce point ces grands hommes des temps passés ; il puisera, comme eux, aux sources de l'émotion populaire, et n'offrira sur la scène que des aventures capables d'exciter un intérêt général et pour ainsi dire d'actualité vivante. Agamemnon, Ménélas, Hélène, Andro-

maque, Hector, Ilion, ne sont plus à remettre au théâtre, même dans Athènes. On a tiré de ces grands festins d'Homère tous les reliefs qu'on pouvait en recueillir. Il faut demander à l'histoire moderne des sujets plus neufs et plus accessibles aux nouveaux Hellènes.

S'il est vrai que le théâtre doive être surtout une œuvre nationale, il faut que le poëte reste Grec en parlant à des Grecs, qu'il se fasse une loi de demeurer fidèle à la nature du génie national qu'il veut passionner par ses drames. Or, c'est M. Bernardakis qui le dit : le Grec moderne n'a point l'esprit cosmopolite ; il a ses faiblesses, mais il a sa grandeur, et elle réside dans une nationalité vivace. Qu'il n'aille point emprunter ses sujets à l'histoire des peuples étrangers ; il lui faut étudier sa propre histoire, non point l'antique. Qu'il fouille dans les annales de l'histoire byzantine, il y trouvera des faits moins glorieux ou moins terribles que ceux du théâtre d'Eschyle, moins poignants que ceux de l'histoire d'Angleterre, mais non dépourvus d'intérêt, d'éclat et de majesté.

Quelle que fût alors la décadence des mœurs et des esprits, Byzance était une merveille comparée aux autres villes de l'Occident. Sa richesse, l'éclat de ses momuments, la politesse de ses empereurs, un reste de civilisation, tout étonna nos barbares et grossiers compatriotes quand les aventures d'une expédition détournée de son but les conduisirent dans les murs de Constantinople. Cette première invasion est restée célèbre dans l'histoire des Grecs. Les cruautés, les massacres, la destruction des momuments, les grossières dérisions d'un vainqueur sottement fier de son ignorance, les profanations d'un peuple orthodoxe, ennemi implacable du schisme et de l'hérésie : toutes ces calamités, que ne surpassèrent peut-être pas les

violences des Turcs, sont consignées par des témoins oculaires dans des annales éloquentes, malgré l'emphase d'un mauvais style. Voilà sans doute une première mine à exploiter. C'est une première époque à laquelle l'éloignement donne une sorte de grandeur épique. La Grèce eut alors à se défendre, à combattre pour sa liberté. Vaincue, elle vit s'établir en Morée des seigneurs français dont les mœurs faisaient un contraste piquant avec les siennes. Peu à peu, elle adoucit ces hôtes amollis, mais leur légèreté, leur galanterie, leur chevaleresque héroïsme offrent encore au peintre qui voudrait s'en servir des sujets d'une nouveauté et d'une variété saisissantes.

L'Europe occidentale n'en est plus à ce point de candeur littéraire : elle a abusé du moyen âge et des chevaliers. La Grèce, venue plus tard, peut tenter encore sur son théâtre cette alliance de l'imagination et de l'histoire dont Walter Scott a montré tout à la fois les avantages et les dangers.

C'est donc au commencement du XIIIe siècle, dans l'Arcadie plus d'à moitié conquise par les Français, que M. Bernardakis a placé la scène de son drame. Guillaume, comte de Champagne, Geoffroi de Villehardouin, les vassaux du comte, chevaliers brutaux et passionnés, voilà les ennemis que la victoire a conduits au sein de la Morée. Tout fiers de la prise de Constantinople, de la conquête d'Athènes, de celle de Corinthe, de vingt places soumises, ils sont arrêtés par un petit château que défend avec une vaillante opiniâtreté Doxapatris, un chef de la famille des Boutzaras, un descendant du Spartiate Léonidas. Les lenteurs d'un siége, les occupations oisives des chevaliers qui attendent l'assaut, voilà la partie militaire et héroïque de la pièce. Où commencera le drame ? Doxapatris a une femme et une fille ; pressé par les ennemis, il les a

a éloignées de la place qu'il défend encore, et enfermées dans une grotte dont personne ne connaît les abords, excepté la nourrice de sa fille et un serviteur dévoué, le mari de la nourrice. Maria, fille du guerrier grec, est dans l'âge des illusions faciles et des surprises du cœur. Guillaume de Champagne, en errant dans les bois qui avoisinent son camp, a rencontré cette jeune fille. Prompt à s'enflammer pour la beauté, le comte, avec la galanterie de sa nation, a charmé la jeune Grecque par de courtoises paroles. Elle ignore le rang du chevalier, dont la politesse aimable, l'air noble et humain ont fait naître l'amour dans son sein. Plus d'une fois, avec sa nourrice, elle s'est prêtée à de tendres rendez-vous. Tout-à-coup, elle voit apparaître dans l'antre qui sert de refuge à sa mère et à elle, l'amant dont l'image occupe son cœur. C'est le comte de Champagne lui-même. Il vient, conduit par le mari de la nourrice, se plaindre à la femme de Boutzaras de la lutte inutile que son mari soutient. Il regrette cet aveuglement qui ne peut amener que sa ruine. Il engage son épouse à lui donner de sages conseils, à lui persuader de se rendre. On peut imaginer la fierté des réponses d'une grecque qui se vante d'être unie au descendant de Léonidas. On imagine aussi la pâleur et le trouble de Maria en présence de son vainqueur.

L'amour semble avoir changé l'âme de Guillaume. Il n'a plus qu'une généreuse compassion pour la race des Grecs. Il admire en eux la valeur, la beauté la finesse de l'intelligence et les arts qu'ils cultivent. Lui et Geoffroi de Villehardouin, devenus sensibles aux beautés de la langue grecque, lisent Homère dans leur tente. Le siége souffre de ces dispositions d'un guerrier autrefois plus actif. On s'étonne de ses lenteurs ; on ne reconnaît plus son ancienne promptitude à poursuivre ses desseins ; on se mutine dans son camp et ses

chevaliers menacent d'abandonner un chef qui ne semble plus digne de les commander. Il se résout donc à faire porter à Doxapatris ses dernières volontés. Il faut qu'il se rende : le sort de sa femme et de sa fille en dépendant, leur retraite est connue, elles sont à la discrétion du comte de Champagne. Doxapatris hésite encore, lorsqu'un messager inconnu demande à lui être présenté ; c'est sa fille sous un vêtement d'homme : elle obtient de son père la capitulation de la place. Grecs et Français bientôt confondus ensemble oublient leurs haines, et Maria Doxapatris s'abandonne tout entière à son amour pour le comte Guillaume.

Mais bientôt arrive de la Champagne un message au comte Guillaume. Son frère est mort ; c'est à lui que revient l'héritage du comté ; ses vassaux le saluent comme leur maître ; ils attendent, ils réclament son retour. Guillaume n'hésite pas. Son parti est pris à l'instant. Il convoque ses chevaliers, il les remercie de leur assistance ; il leur distribue ses faveurs ; il établit Geoffroi de Villehardouin son successeur en Morée, et, dès le lendemain, il doit quitter la Grèce. A peine donne-t-il une pensée à Maria ; il entrevoit quelle sera sa douleur ; mais, léger et frivole, il se remet l'esprit sur le désespoir de la jeune fille par ce principe de philosophie générale que le sort commun des hommes est de souffrir.

Maria n'a pas cette force ou cette ingratitude du cœur. Sa pauvre raison s'égare, la voilà devenue folle. Elle erre tristement dans la campagne, ses discours sans suite apparente sont dirigés par une seule pensée : le départ de Guillaume. Comme Ophélie, elle se plaint et chante doucement. Le sort de Sappho, dont elle sait en grec antique les regrets éloquents, lui revient à la mémoire. En vain un de ses compagnons d'enfance, épris pour elle d'un long amour, veut la rappeler à la

raison et la rendre au bonheur, elle ne trouve pour lui répondre que d'ironiques paroles : « Les hommes ne savent point aimer. » Et bientôt elle va chercher l'oubli dans les flots de l'Alphée.

Cependant Guillaume prenait congé de Doxapatris. En se présentant devant son nouvel hôte, il s'applaudissait de ne pas voir Maria aux cotés de son père ; mais, avant qu'il ait quitté la scène, on y rapporte le corps inanimé de celle qu'a tuée son indifférence. La nourrice révèle tout au malheureux père. Il a du moins la consolation d'apprendre que sa fille est morte pure de toute infamie ; mais son cœur n'en est pas moins aussitôt repris par la haine et le désir de la vengeance. Pendant que le comte s'agenouille devant sa victime, en implorant son pardon, Doxapatris tire son épée, et jure une exécration éternelle aux Francs.

Telle est l'aventure de ce drame. Elle est choisie avec assez de bonheur et d'intelligence. M. Bernardakis ne s'est point égaré, lorsque, voulant peindre la race des Français dans ses rapports avec l'Orient, il a saisi le trait qui distingua de tout temps notre caractère, la légèreté de conduite avec les femmes et le mépris de leur pudeur. Les historiens grecs qui ont raconté la prise de Constantinople ont surtout raconté les débauches horribles qui signalèrent ces jours malheureux. Voltaire ne fait que résumer leurs récits dans les lignes suivantes : « Ils y entrèrent (à Constantinople) presque sans résistance, et ayant tué tout ce qui se présenta, ils s'abandonnèrent à tous les excès de la fureur et de l'avarice. Nicétas assure que le seul butin des seigneurs de France fut évalué deux cent mille livres d'argent en poids. Les églises furent pillées ; et, ce qui marque assez le caractère de la nation, qui n'a jamais changé, les Français dansèrent avec des femmes dans le sanctuaire de Sainte-Sophie, tandis qu'une des

prostituées, qui suivaient l'armée de Baudouin, chantait des chansons de sa profession dans la chaire patriarchale. Les Grecs avaient souvent prié la Sainte-Vierge en assassinant leurs princes ; les Français buvaient, chantaient, caressaient des filles dans la cathédrale en la pillant : chaque nation a son caractère. »

Le pape Innocent III, dit encore Fleuri, reprocha aux croisés d'avoir exposé à l'insolence des valets, non-seulement les femmes mariées et les veuves, mais les filles et les religieuses. M. Bernardakis avait ces textes devant les yeux, et il a rappelé ces tristes exploits au début de son drame. Ils lui ont servi à peindre la rusticité brutale du vieil Erard. Ce guerrier, qui mettait sa gloire dans la barbarie, racontait avec orgueil ses prouesses dans les couvents de religieuses, et, en guise de trophée, portait sous son casque, une sorte de perruque formée des cheveux ravis aux vierges qu'il avait outragées dans Constantinople.

C'est ainsi que les Occidentaux apparurent d'abord aux Grecs. Anne Comnène nous a conservé un trait de leur arrogance féroce dans la saillie de ce comte français qui vint s'asseoir à côté de l'Empereur sur son trône, durant une cérémonie publique. Comme Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, prenait par la main cet homme indiscret pour le faire retirer, le comte dit tout haut, dans son jargon barbare : « Voilà un plaisant rustre, que ce Grec, de s'asseoir devant des gens comme nous ! » Alexis fit demander à ce comte qui il était. « Je suis, répondit-il, de la race la plus noble. J'allais tous les jours dans l'église de ma seigneurie, où s'assemblaient tous les braves seigneurs qui voulaient se battre en duel, et qui priaient Jésus-Christ et la Sainte-Vierge de leur être favorables. Aucun d'eux n'osa jamais se battre contre moi. »

Tout choquait les Grecs dans les habitudes de ces

premiers croisés, et Nicétas Choniatès parle avec dégoût de leurs repas, composés de quartiers de bœuf bouilli, de poids cuits avec des tranches de lard salé, assaisonnés d'ail et d'autres herbes excitantes. C'étaient là les héros de la première croisade. Un siècle plus tard, ils s'étaient transformés au contact du peuple grec. Guillaume, comte de Champagne, représente dans le drame de M. Bernardakis l'adoucissement des mœurs chevaleresques. L'histoire nous apprend que Geoffroi de Villehardouin était poëte élégant autant que hardi chevalier. Hugues de Berzil, dans sa *Bible*, reprochait aux Français d'avoir *mis Dieu en oubli* quand ils eurent, par sa grâce, dompté les ennemis, et se furent eux-mêmes mis hors de pauvreté. Ils ne surent pas résister à l'influence qu'exercèrent sur eux *les émeraudes, les rubis, la poupre, les samis* (*étoffes de soie*), *les terres, les jardins, et les beaux palais marberins.* Le temps n'est pas éloigné où l'on verra sortir une race nouvelle du sang mêlé des Francs et des Grecs. Les *Gazmules* ou *Warmules*, comme les appellent les auteurs contemporains, auront toute l'intelligence et la finesse de leurs mères, avec le caractère bouillant de leurs pères.

Dans ce drame de notre poëte, on ne s'étonnera pas de voir la Grèce glorifiée par ses enfants et par leur génie. Un des ornements que le sujet conseillait lui-même était dans le contraste des deux races. L'héroïsme, les dons de l'esprit, appartiennent à la nation vaincue. Si Doxapatris et sa femme représentent la fierté nationale et l'amour de la patrie, un rhapsode aveugle, sa fille, Antigone nouvelle, et son fils sont destinés à faire éclater tous ces sentiments. Je ne dirai pas qu'ils servent beaucoup à l'action du drame : quoique secondaires, ces personnages devraient avoir plus de part aux événements. Mais l'action n'est pas ce qu'il y a de

plus vif dans la pièce de M. Bernardakis. C'est une histoire découpée en dialogue et mise en scènes, plutôt qu'une véritable pièce de théâtre.

La représentation, si elle en avait lieu, serait loin d'ennuyer ou de déplaire ; l'esprit y serait agréablement occupé, mais l'âme n'en serait pas fortement émue. L'héroïne, Maria Doxapatris, n'est pas assez vigoureusement dessinée, et sa passion disparaît un peu dans les incidents de l'aventure. On voit que M. Bernardakis a été surtout dominé par une idée et par un sentiment qui ne cessera pas de sitôt d'être exclusif de tout autre chez les Grecs : l'exaltation du guerrier qui lutte pour reconquérir la liberté, ou pour retarder l'heure de la servitude. Le reste devient un accessoire ; alors il vaudrait tout autant n'en pas parler. L'amour n'admet point le partage avec les autres passions. Il faut qu'il règne seul au théâtre. Que tout pour lui soit obstacle ou que tout devienne expiation. Maria Doxapatris n'est pas une rivale de Juliette, encore moins d'Ophélie. Pour nous, elle ressemble trop à une jeune fille qui vient à peine de renoncer aux poupées et s'essaye dans une première amourette. Elle ne peut pas espérer conquérir de vive force une place dans notre imagination, et l'on ne s'étonne pas que Guillaume la quitte avec une si parfaite aisance. Lui-même d'ailleurs n'est point dessiné en personnage dramatique. L'idylle serait mieux un cadre à sa taille. Il en parle souvent le langage.

Au risque d'être trop sévère, je dirai que M. Bernardakis ne m'a pas semblé avoir assez bien réussi dans l'entreprise qu'il avait annoncée. La poésie lyrique, dont il introduit l'élément dans sa pièce, n'y paraît pas assez à son honneur. Le chant d'un vieillard aveugle sur la chute de Constantinople ne se relève pas assez par des touches énergiques. C'est une complainte

sur un mode languissant, plutôt qu'une ode, telle que nous la voulons aujourd'hui, surtout quand on nous la promet. De même encore, la gaîté des deux personnages à qui le lot du comique est échu, n'est pas assez entraînante. La nourrice et son mari ne nous offrent que de très-froides plaisanteries. Peut-être, à la scène, le jeu des acteurs saurait-il les ranimer? Je ne vois pas bien aussi l'avantage de les faire parler en prose, surtout quand la langue qu'on leur prête diffère essentiellement de celle que parlent les autres héros. C'est un jargon inutile et embarrassant. Sophocle, quand il fait parler un soldat dans *Antigone*, sait lui donner le ton qui convient à sa condition, au genre de son esprit, sans tomber dans le patois. Shakespeare, sur ce point, n'est sans doute qu'un guide dont il faut se défier.

En résumé, l'œuvre de M. Bernardakis est une tentative qui lui fait honneur. Il a été égaré par son système plutôt que par son esprit. Il l'a juste et bon. Il a su en faire un usage fort louable dans une tragédie, *Mérope*, taillée sur le patron des tragédies antiques.

Cette seconde œuvre est de 1866; elle est donc venue neuf ans après *Maria Doxapatris*. Elle a plus d'unité, plus de force et plus d'équilibre que le drame. L'auteur nous apprend que la représentation en a été chaudement accueillie dans Athènes. Je n'ai pas de peine à le croire. Les Grecs n'ont pas voulu seulement récompenser par leurs applaudissements le zèle de M. Bernardakis ; ils ont rendu justice à son talent de plus en plus mûr, de mieux en mieux préparé pour de solides et véritables succès.

M. Basiliadis est un avocat qui consacre ses loisirs au théâtre. Comme l'auteur de *Maria Doxapatris*, il cherche encore quel serait le système dramatique le mieux approprié au génie des Hellènes. Il ne partage

pas néamoins les idées de M. Bernardakis. Celui-ci posait en principe que « le drame de Shakespeare était le seul qui répondît au caractère national des Grecs et à l'état intellectuel de la partie la plus éclairée de la Grèce moderne. » Nous avons vu comment cette croyance l'a conduit dans l'exécution de sa pièce. M. Basiliadis ne veut refuser au grand tragique anglais aucun des éloges qu'on doit lui accorder : il admire l'étendue de son génie, la profondeur de ses vues, son art à saisir et à exprimer les mouvements de la nature; il est loin de croire pourtant qu'il faille essayer de transplanter dans le sol de la Grèce ce chêne gigantesque que les mains de Shakespeare ont fait croître en Angleterre. Toute imitation lui semble mauvaise; la loi qui régit le monde, c'est le progrès. Une tentative même audacieuse et téméraire vaut mieux que l'exécution servile et correcte des plans conçus par nos prédécesseurs. Un autre défaut de l'imitation, c'est qu'elle pousse toute chose à l'excès : les classiques français, en s'appliquant à donner à leurs œuvres la sérénité majestueuse et tranquille des tragédies de Sophocle ou d'Euripide, n'ont-ils pas glacé notre scène, n'en ont-ils pas banni la chaleur et le mouvement? En marchant sur les traces de Shakespeare, Beaumont, Fletcher, Heywood, Webster et Massinger, n'ont-ils pas chargé leurs drames d'actions épouvantables, ne les ont-ils pas noyés dans le sang? Nous osons croire que M. Basiliadis ne se trompe pas dans ces appréciations. Nous approuvons les lignes suivantes qu'il emprunte à une étude sur Shakespeare faite par M. Mézières :

« Ceux qui, chez nous ou à l'étranger, s'y sont trompés ; ceux qui ont tenté de ressusciter de toutes pièces la tragédie shakespearienne et d'en tirer une théorie à l'usage de tous les temps et de tous les pays, méconnaissent à la fois les conditions nécessaires du dévelop-

pement de l'art et la portée du théâtre anglais... Le seul principe des dramatiques anglais, c'est qu'il n'y a pas de principes, et que le poëte doit chercher avec une entière indépendance, les formes qui conviennent le mieux au siècle et à la nation pour lesquels il écrit, formes essentiellement variables, aussi diverses que le goût de chaque peuple. »

Ce modèle dangereux une fois écarté, M. Basiliadis avance qu'un Grec n'a rien de mieux à faire que de retourner à l'étude de ses ancêtres. Ce n'est pas qu'il veuille retomber dans l'esclavage des règles trop fameuses si longtemps attribuées à Aristote, mais il pense que c'est aux anciens que l'auteur dramatique de nos jours doit demander le secret de leurs belles compositions. Il faut apprendre d'eux que la fin de l'art est l'expression de la beauté morale à l'aide de la beauté physique; que la beauté morale est le fond de toute beauté.

Une autre raison engage encore l'écrivain à s'attacher à ces belles œuvres des temps passés, c'est la permanence du caractère grec, dont M. Basiliadis retrouve dans les poésies populaires une image à peine altérée. Les chants de la Grèce moderne, publiés par Fauriel, le comte de Marcellus et Passow, sont animés des mêmes sentiments qui firent battre le cœur des Hellènes contemporains d'Eschyle, de Sophocle et d'Homère. Personne ne s'en étonnerait, et il n'y aurait pas lieu d'en faire la remarque, s'il ne sagissait que des sentiments généreux dont le cœur humain ne peut pas se dépouiller. Mais il y a bien davantage. A la différence du langage près, c'est la même manière de sentir et de s'exprimer. Douceur, grâce, éclat, sensibilité: tout ce qu'on admire dans la poésie ancienne revit dans les chants et dans les complaintes modernes. Iphigénie à Aulis n'aime pas la vie avec plus de passion que la jeune grecque des chants populaires; elle ne salue pas avec une plus vive éloquence la lumière

du soleil que l'héroïne du poëte inconnu. Lorsque le Clephte, couvert de blessures mais fier encore, voit approcher la mort, ses dernières prières sont pour demander un tombeau que le soleil dès le matin puisse visiter de ses rayons et la lune éclairer doucement la nuit de sa lumière, où les hirondelles viendront gazouiller, où le rossignol chantera le retour du mois de mai. Ainsi, dans Sophocle, Ajax avant de se donner la mort, salue pour la dernière fois l'astre qui éclaire le monde, Salamine, sa patrie, Athènes, la ville illustre, les fontaines et les fleuves. Le Clephte qui meurt avant d'avoir connu le mariage songe à l'invisible et fatale fiancée qui l'attend sur l'autre rive, comme Antigone regrette d'en être réduite au triste hyménée de l'Achéron. C'est à travers les temps et les malheurs d'un long esclavage la même passion pour le sol de la Grèce, la même piété pour les morts, le même respect pour les tombeaux. La religion n'a pu détruire au fond des cœurs l'idée de la fatalité. La croyance dans les oracles, dans la divination, l'antique superstition enfin, vit au fond de tous les chants modernes. Des scènes entières de l'*Odyssée* se retrouvent dans ces compositions ignorantes et naïves. On y voit la même grâce, la même pureté. C'est comme une esquisse gracieuse faite d'après Homère. Les chants héroïques des montagnards et des matelots grecs sont un écho de ceux de Pindare et de Tyrtée. S'il en est ainsi, si l'hellénisme vit au fond de tous les cœurs, que reste-t-il à faire au poëte dramatique, sinon de suivre ces inspirations helléniques, sinon d'être Hellène?

Les Grecs sont sujets à faire de longues préfaces. Ils sont extrêmement diffus dans leurs explications. M. Basiliadis n'a pas échappé à ce défaut national. On peut lui reprocher une faute beaucoup plus grave encore : dans son drame, il ne s'est plus souvenu de sa préface. On croyait, avant d'achever l'exposé de ses

théories, qu'il allait s'éloigner des traditions romantiques et tenter enfin cette alliance du génie moderne avec les formes anciennes de la tragédie. On se trompait, ou plutôt on était trompé par l'auteur, qui reconnaît à la fin que sa pièce intitulée les *Kallergis* ne répond pas du tout au plan qu'il vient de tracer. En effet, ce drame en prose se rapproche beaucoup par la composition de la *Maria Doxapatris* de M. Bernardakis.

La question d'art a, je crois, disparu devant celle de l'opportunité. Les Kallergis ont paru en effet au moment où l'insurrection crétoise menaçait la tranquillité de l'Europe, et agitait la Grèce de mouvements aussi vifs que ceux qu'elle avait autrefois ressentis à l'époque de sa restauration. L'écrivain a donc voulu allumer dans le cœur de la jeunesse l'amour de la patrie. Laissant de côté ses théories, il a moins écouté l'art que le patriotisme. « En écrivant les *Kallergis*, dit-il lui-même, il faut que je l'avoue, j'ai voulu flétrir l'adulation courtisanesque qui, sous des formes diverses, a plus d'une fois trahi et asservi la nation. J'ai voulu flétrir, stigmatiser la servilité et la complaisance pour la tyrannie plus encore que je n'ai voulu célébrer le patriotisme de Léon et de Smyrilios. »

On ne pouvait pas trouver un sujet qui vînt mieux à propos. L'enthousiasme populaire exalté par la résistance des Crétois aux Turcs, était tout prêt à accueillir les conspirateurs que M. Basiliadis ressuscitait dans son ouvrage. Qu'il s'agît des Vénitiens ou des Turcs, c'était toujours un maître tyrannique qu'il fallait repousser, une servitude étrangère qu'il fallait changer en liberté. M. Basiliadis semble fort content de l'accueil qu'à reçu sa pièce. Il en paraît même un peu confus ; sa préface lui reste dans la mémoire. Mais qu'importe ! il a fait un drame vraiment grec puisqu'il a représenté

sur la scène le patriotisme aux prises avec la force, le courage vaincu par la trahison.

L'île de Crète a eu des destinées bien diverses. Soixante-six ans avant J.-C., elle tombait au pouvoir des Romains ; un Métellus gagnait à cette conquête le surnom de Créticus. Au septième siècle, elle devenait la proie des Arabes. Sous divers empereurs, on avait essayé de chasser de là ces pirates qui infestaient sans relâche les terres du continent. Nicéphore Phocas la reprit en 966. La Crète échut à Boniface de Montferrat comme dot de la sœur des empereurs Isaac l'Ange et Andronic ; en 1204, il la céda aux Vénitiens en échange d'autres terres sur le continent. Diverses révoltes promptement étouffées ne troublèrent pas la possession des Vénitiens jusqu'au jour où les Turcs les attaquèrent. C'est une de ces révoltes déjà mises en œuvre par M. Zambélios que M. Basiliadis a choisie pour en faire son drame.

L'intérêt de la pièce, qui ressemble à toutes les conspirations de théâtre, réside dans l'opposition des deux Kallergis. L'un, Alexis, vendu aux Vénitiens, acheté par eux au prix des honneurs, de l'or et de toutes les séductions de la puissance, combat et déjoue tous les plans des Grecs indisciplinés, toujours en révolte contre la République de Venise. Il oppose la ruse au courage, l'espionnage à la générosité des efforts, et la cruauté au dévouement à la patrie. D'autant plus rigoureux qu'il est plus haï de ses compatriotes, il pousse le duc de Crète, un doux vieillard, aux vengeances les plus sanglantes.

Le second des Kallergis, Léon, par une antithèse fatale, est l'âme de tous les complots formés pour la conquête de la liberté. C'est lui qui rassemble les conjurés, excite leur audace, leur prête l'appui de son nom et le feu de ses vingt-quatre ans. Il est le neveu d'Alexis.

Les conseils de son oncle n'ont rien pu sur lui. Un crime seul peut débarrasser Alexis de cet opiniâtre révolté. Trahi, vaincu, désespéré, Léon, échappé à la prison par le dévouement d'une jeune fille, s'est retiré dans un monastère. Il essaie d'oublier ses malheurs, sans pouvoir bannir la colère de son âme. Sa mère vient le retrouver dans l'asile où il se cache. Elle-même, avec les amis les plus chers de Léon, elle est aux mains d'Alexis. Le tyran l'envoie vers son fils avec ces terribles paroles : « Demain, le duc de Crète prépare un festin pour Léon Kallergis ; s'il y vient, il aura son pardon, il recouvrera mon amitié ; s'il refuse, vous mourrez tous pour lui. » Vaincu par la piété filiale et par l'amitié, Léon consent à suivre sa mère. Tout à l'heure, elle le pressait de marcher avec elle ; maintenant son cœur s'épouvante, mais Léon la rassure.

Au milieu du festin, où s'étale l'insolente magnificence de Venise, Léon se prend à rougir ; le remords entre dans son cœur ; hier, il poussait les Crétois à la mort, et maintenant le voilà assis avec les tyrans de sa patrie. Alexis s'est chargé de mettre un terme à ses remords. Dix hommes armés et masqués apparaissent tout-à-coup dans la salle. L'un d'eux s'avance vers Léon, qui déjà a mis l'épée à la main ; le combat s'engage entre eux ; dans la lutte, le masque qui couvrait le visage de l'un des combattants tombe, et Léon reconnaît son oncle Alexis. Sa mort était depuis longtemps résolue ; elle devenait nécessaire : il ira dans les flots expier son amour pour l'indépendance de son pays.

On comprend quel accueil dut être fait à ce drame, représenté en 1868. En pleine insurrection de la Crète, c'était attiser le feu avec l'épée, c'était verser l'huile sur la flamme. Des conspirateurs qui s'assemblent pour comploter l'affranchissement de leur pays, leurs plain-

tes, leurs serments, leurs espérances, ces noms toujours si doux et si éloquents de patrie et de liberté, c'en était assez pour provoquer des applaudissements sans fin. C'est là en effet tout le drame de M. Basiliadis. Léon Kallergis, l'intrépide héros, dont le cœur repousse toutes les séductions de Venise, c'était l'intérêt de la pièce. Il a toutes les vertus. Sa jeunesse, sa générosité, son courage, sa mort, rendent plus odieux encore le Kallergis dont l'ambition et la cruauté ne peuvent s'assouvir ni des richesses de Venise, ni du sang de ses concitoyens. Cet Hellène criminel qui égorge la liberté hellénique est le contraste odieux que l'auteur poursuivait. Les remords dont ses nuits sont troublées, les funestes visions qu'il ne peut éloigner de ses yeux, les tourments de la honte, le poids de haine dont il est chargé : telles sont les images vengeresses que l'auteur a voulu mettre devant les yeux de ses compatriotes, pour les détourner du crime de trahir la Grèce, s'ils en pouvaient jamais avoir l'idée.

Il ne convenait pas que Léon Kallergis eût dans l'âme d'autres passions que celle de la liberté. Un drame ne peut guère pourtant se passer d'amour. Aussi M. Basiliadis en a-t-il rempli le cœur de Florentia, la fille du duc de Venise. Elle adore Léon Kallergis, elle le sauve de la prison, elle meurt de sa mort en baisant son portrait. Cette jeune Florentia, pâle silhouette dans l'intrigue, rappelle un peu la fille du duc d'Albe dans le drame de M. Sardou intitulé *Patrie*. Ce titre pourrait être celui de M. Basiliadis. Le début est le même. Seulement, chez M. Sardou, toute la haine retombe sur un étranger, sur le duc d'Albe. Chez M. Basiliadis, le représentant de Venise est doux et bénin : c'est un Kallergis, un Crétois, qui terrasse les défenseurs de la liberté crétoise et les égorge lui-même.

Conçu, malgré la préface, avec une liberté tout à

fait romantique, l'ouvrage de M. Basiliadis a plus d'unité et d'harmonie que celui de M. Bernardakis. Il se plie davantage aux lois véritables de l'art et de la scène. Ce n'est point un manifeste littéraire comme *Maria Doxapatris*, c'est une pièce faite exprès pour être représentée. Le style en est moins soigné que celui de M. Bernardakis, mais, en revanche, il a moins de raideur. Concentré sur les Crétois, l'intérêt est plus vif. L'auteur n'a point eu, comme son prédécesseur, la difficulté à vaincre d'une restauration historique. Les croisés du drame de *Maria Doxapatris* étaient des héros dont il fallait, par un effort d'érudition, retrouver la physionomie, le langage, les idées. M. Basiliadis se déchargeait sur le décorateur du soin de la mise en scène et de la couleur locale ; pour les personnages, il les trouvait autour de lui ; il les peignait tels qu'il les voyait : personne ne pouvait lui demander rien de plus.

Un second drame, *Loucas Notaras*, répond mieux aux intentions que M. Basiliadis a exprimées dans sa préface : l'idée de Shakespeare n'en a point troublé l'auteur. L'œuvre, au contraire, a été conçue dans le système de la simplicité antique. On pourrait dire même que cette simplicité est un peu nue. Qu'importe ? elle est intéressante. Si cette pièce n'a pas toute la variété et l'étendue des pièces anglaises, elle a beaucoup de l'aisance dégagée qu'on admire dans le théâtre des anciens. Elle rappelle ces œuvres, d'un art peu avancé, mais ingénu, où l'intrigue et la complication des ressorts n'ont rien à faire : où les scènes, peu nombreuses, se suivent sans se lier trop étroitement, comme les bas-reliefs d'un marbre grec. J'avoue que ce drame me plaît beaucoup par la sévérité de l'exécution et le peu d'étalage qu'y fait l'auteur des procédés modernes. Il y a là aussi peu de fracas que de rouerie.

Les Hellènes regretteront éternellement la prise de

Constantinople par les Turcs. Tous leurs malheurs sont venus de là; ils ne pourront jamais parler de ce tragique événement sans être émus. Une pièce tirée de cette partie de leurs annales va droit à leur âme et fait naître sans peine l'émotion. C'est un des premiers avantages du sujet. Jamais les belles paroles de Virgile: *Sunt lacrymæ rerum*, ne pourront mieux être appliquées. La complainte, chez les Grecs, s'est lassée à pleurer ce malheur sans que le pathétique en soit encore épuisé.

Une pièce de théâtre doit se resserrer et s'enfermer dans une action d'une juste étendue, elle ne peut pas embrasser tous les faits que l'imagination voit s'offrir à elle dans un événement de cette nature. Il faut que le poëte se décide à choisir, et il importe qu'il le fasse avec un heureux discernement. M. Basiliadis n'a pas songé à nous représenter l'invasion des Turcs dans la ville impériale; il n'a même pas voulu nous en faire le récit comme dans Racine:

> Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
> Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle...

il a ramené tout l'intérêt sur une famille unique, celle des Notaras. Après quelques détails, qui servent pour ainsi dire à marquer la décoration et à faire le fond de la scène, il nous ouvre un palais où Loucas Notaras, le grand-duc, Myrrha, sa femme, Manuel, Pulchérie, Isaac, âgé de quatorze ans, leurs enfants, Jean Cantacuzène, son gendre, vont, à raison de leur grandeur et de leur naissance, sentir peser sur eux tout le poids du malheur et de la servitude.

La ville est prise. Pulchérie attend le retour de son époux; les angoisses de l'anxiété et du désespoir torturent son âme. Sa mère est mourante. On a voulu lui

cacher ce triste malheur, mais les larmes d'Isaac lui ont tout appris. Bientôt Cantacuzène revient du combat; les Turcs sont vainqueurs, l'empereur est mort. Une foule de femmes, de vieillards et d'enfants, entassés dans Sainte-Sophie, viennent de tomber aux mains des musulmans. Mahomet II promène dans sa nouvelle conquête son triomphe et sa joie. Il n'a plus rien à craindre. Le corps de l'empereur, retiré d'entre les morts, est étendu à ses pieds. Le conquérant ordonne que la tête du vaincu soit placée au sommet d'une colonne, et son corps enseveli. Généreux envers son ennemi abattu, le sultan le couvre de son manteau; il laisse la vie sauve aux Grecs de noble naissance, et ne s'indigne pas que Notaras refuse de s'incliner devant lui. Bientôt même il se prend d'affection pour sa fierté; il lui rend dans sa propre demeure une visite courtoise. Il tolère sa franchise et sa liberté; il ne veut répondre que par la confiance à ses plaintes.

Notaras n'accepte point de vivre esclave où il a vécu sur les marches d'un trône : il songe à s'enfuir de cette ville à jamais perdue pour lui. La faveur dont Mahomet II l'honore inquiète Gérard-Pacha, le favori du sultan. Ce Français renégat craint de se voir chasser de l'âme de son maître : il a résolu la perte de Notaras. Il sait où frapper son ennemi. Isaac, ce jeune enfant de quatorze ans, est montré au chef des eunuques comme une proie réservée au vainqueur. Mahomet vient d'en donner l'ordre, l'enfant doit lui être conduit. Gérard avait compté sur la résistance de Notaras. Il excite dans l'âme impétueuse de son maître la colère contre un rebelle qui l'outrage, qui ose dire non, quand le sultan a donné ses ordres. Le bourreau est averti; il suit le chef des eunuques. Manuel, Cantacuzène, Notaras enfin, tombent successivement sous ses coups. Myrrha et Pulchérie arrivent à temps sur la scène pour

voir briller l'éclair de l'épée du bourreau. Isaac accourt auprès d'elles; il a pu se soustraire à la surveillance de ses gardiens plongés dans l'ivresse d'un festin. Il sera le dernier rejeton de cette race malheureuse pour qui la réparation des maux soufferts se fera si longtemps attendre.

Il y a, dans cette pièce, des détails intéressants et justes. Le moine Manuel exprime, dans ses plaintes et dans ses prières, une idée qui fut celle de la Grèce et de l'Europe entière : on crut alors que Dieu renouvelait sur Constantinople les terribles châtiments qu'il avait autrefois infligés à Rome. C'était comme un autre fléau de la Providence irritée que ce conquérant impétueux, dont les armées entraient par la brêche qu'avaient faite dans l'Occident les schismes, les impiétés, la révolte contre le Ciel. Cette idée répétée par nombre de voix empêcha peut-être les nations latines de rallumer chez elles l'ardeur d'une nouvelle croisade, que quelques papes sollicitèrent en vain.

Lorsque, dans la mosquée de Sainte-Sophie purifiée à l'eau rose, le muezzin fait, pour la première fois, entendre la prière des musulmans, Notaras se rappelle cette parole d'un empereur : « qu'il aimerait mieux voir dans Sainte-Sophie le turban des Turcs que la mitre d'un évêque latin ! » Cette sorte de prédiction était accomplie. J'imagine qu'à la scène cette particularité, introduite avec art dans le drame, doit être pour des Grecs d'un effet singulièrement vif et pathétique. M. Basiliadis a bien fait de ne pas laisser échapper cette circonstance importante.

Ducas, un historien qu'on croit de la race impériale et qui, dans son enfance, était dans la ville assiégée, marque le moment fatal où le sultan envoya l'ordre d'allumer partout des feux; ce qui fut fait, dit-il, avec ce cri impie qui est le signe particulier de leur supers-

tition détestable. Voltaire a beau dire : « Ce cri impie « est le nom de Dieu, *Allah*, que les mahométans « invoquent dans tous les combats, » il n'en devait pas moins blesser les malheureux Grecs et retentir à leurs oreilles comme le plus funèbre signal de leur perte. Le philosophe peut dire : « La superstition détestable était chez les Grecs qui se réfugièrent dans Sainte-Sophie, sur la foi d'une prédiction qui les assurait qu'un ange descendrait dans l'église pour les défendre. » L'auteur dramatique n'accepte pas ces jugements d'une raison trop froide ; il met en œuvre les sentiments des peuples sans vouloir les épurer aux rayons du bon sens. Il en profite, il y trouve les sources de l'émotion théâtrale : ce serait un tort de sa part s'il négligeait de l'en faire jaillir.

Le même intérêt dramatique autant que la justice de l'histoire a fait concevoir à M. Basiliadis qu'il devait rejeter les contes ridicules débités sur Mahomet II. C'était, à ce qu'il semble, un prince plus sage et plus poli qu'on n'a cru d'abord. Souverain par droit de conquête d'une moitié de Constantinople, il eut l'humanité ou la politique, dit Voltaire, d'offrir à l'autre partie la même capitulation qu'il avait voulu accorder à la ville entière, et il la garda religieusement. Toutes les églises chrétiennes de la basse ville furent conservées jusque sous son petit-fils Sélim. En faveur d'un architecte grec, nommé Christobule, les chrétiens gardèrent une rue entière qui leur appartint en propre avec une église ; il fit construire des écoles et des hôpitaux ; il laissa aux Grecs la liberté d'élire un patriarche. Il l'installa lui-même avec la solennité ordinaire. « Il lui donna la crosse et l'anneau que les empereurs d'Occident n'osaient plus donner depuis longtemps, et, s'il s'écarta de l'usage, ce ne fut que pour reconduire jusqu'aux portes de son palais le patriarche élu, nommé

Gennadius, qui lui dit : « qu'il était confus d'un honneur que jamais les empereurs chrétiens n'avaient fait à ses prédécesseurs (1). »

(1) Les Grecs n'ont jamais refusé à Mahomet II les éloges que réclame sa générosité. Voici ce que dit sur l'accueil fait à Gennadius par le Conquérant, le moine Cyrille, auteur d'une *Chronographie des patriarches de Constantinople* qui va du XIe siècle à l'année 1794. Ouvrage publié pour la première fois par M. M. Gédéon, fondateur et président de l'Association pour les Études du moyen âge grec, à Constantinople. Athènes, 1877.

Ὁ Μεεμέτης τὸ λοιπὸν τῆς πόλεως κρατήσας
Καὶ τὴν πόλιν βουλόμενος πολυάνθρωπον ἔχειν,
Ἐκέλευσεν, ἐπρόσταξεν ἀρχιερεῖς τοὺς τότε
Ἵνα πατριάρχην αὐτῶν ποιήσωσιν ἐννόμως.
Οἱ δὲ πρεπόντως ἔλαβον ἕνα ἄξιον ἄνδρα,
Ἀριστίνδην, σοφώτατον, πρακτικὸν ἐν τοῖς πᾶσι.
Τοῦτον κοινῶς ἐψήφισαν, ὡς ἔθος καὶ ὡς νόμος,
Τοῦτον ἐχειροτόνησαν βαθμηδὸν, κατὰ νόμους,
Κατὰ πάντας τοὺς θεσμοὺς, κανονικῶς, ἐννόμως,
Καλῶς ἀποκατέστησαν Πόλεως πατριάρχην.
(1453 ἀ. Χ.) ΓΕΝΝΑΔΙΟΝ λεγόμενον ΣΧΟΛΑΡΙΟΝ τοὐπίκλην
Λαβόντες τοῦτον ἔπειτα ἀρχιερεῖς οἱ τότε,
Ἀπῆεσαν, παρέστησαν τὸν νέον Πατριάρχην
Πρὸς αὐτὸν Αὐτοκράτορα τὸν μέγαν Μεεμέτην.
Οὗτος ἰδὼν ἠγάπησε τὸν Πατριάρχην τοῦτον
Καὶ ἐυθὺς τούτῳ δέδωκεν αὐτὸς ὁ Μεεμέτης
Ῥάβδον ἀργυρᾶν τιμαλφῆ καὶ ἵππον καλὸν ἕνα,
Ἤγουν ἕνα μπαστούνιον ἀσημένιον μὲ σμάλτον,
Ἔπειτα τούτῳ δέδωκε καὶ ἕνα καλὸν ἄτι,
Καὶ γρόσια πενταχόσια, καὶ οὕτω τὸν εὐχήθη.
« Νὰ ἦσαι Πατριάρχης συ, κεφαλὴ τῶν βαγιάδων,
« Καὶ μὲ ὀγοῦρι κάλλιστον καὶ μὲ καλὴν εὐτυχίαν·
« Ἤξευρε πῶς σὲ ἀγαπῶ καὶ φίλον μου σὲ ἔχω. »
Τοῦτον δ' ὅμως ἐζήτησεν αὐτὸς ὁ Μεεμέτης
Ἵνα σαφηνίσῃ αὐτῷ Χριστιανῶν τὴν πίστιν.
Καὶ λοιπὸν ὡς σοφώτατος ὁ Πατριάρχης οὗτος,
(Καλῶς γὰρ ἐξηκρίβωτο τὰς τρεῖς μεγίστας γλώσσας
Ἀραβικὴν, Ἑλληνικὴν καὶ τὴν Λατινικήν τε)
Σοφώτατα μετέφρασεν ἀρίστῃ ἐν ἐκθέσει
Τὸ σύμβολον τῆς πίστεως, Χριστιανῶν τὴν πίστιν,
Εἰς γλῶσσαν τὴν Ἀραβικὴν, σοφῶς, ἀπαραμίλλως,
Καὶ πρὸς αὐτὸν ἀνήνεγκε τὸν μέγαν Μεεμέτην·
Ὁ δὲ ἰδὼν ἐθαύμασε τὴν σοφίαν τὴν τούτου.

M. Basiliadis a donc essayé de représenter dans Mahomet la sagesse du politique, la grandeur d'âme d'un homme supérieur, sans rien enlever à ce fonds de barbarie et de violence qu'on ne pourrait refuser aux Turcs. C'était ce mélange qu'il était difficile de faire sentir, qu'il était impossible de ne pas montrer. L'auteur de ce drame n'y a pas mal réussi, il me semble. C'est avec le même bonheur et avec un degré de plus de chaleur et de vivacité qu'il a peint l'intrépidité de Notaras; sa fierté en présence du vainqueur. C'est là la personnification de l'esprit de la Grèce. Les dernières paroles de ce héros sont un appel au temps et à la justice, une prédiction favorable que le malheureux vaincu léguait à l'avenir.

Je ne ferai que répéter les vœux de MM. Bernardakis et Basiliadis en souhaitant que les œuvres dont nous venons d'apprécier le mérite soient l'aurore d'un jour plus brillant qui se lèvera bientôt sur le théâtre grec; ce sont leurs expressions. Il faut que la Grèce, occupée jusqu'ici de poésie lyrique, de traductions de nos ouvrages, ait bien oublié son passé pour n'avoir pas essayé de se donner plus tôt un théâtre national. Ce n'est pas que le genre comique n'ait été depuis longtemps cultivé chez elle et n'ait enfanté quelques pièces dignes des études de la critique. M. le marquis Queux de Saint-Hilaire a entrepris de nous les faire connaître, et ce qu'il en a dit jusqu'à ce jour montre que si l'ancien esprit d'Aristophane a perdu de sa causticité chez les modernes, il n'en est pas tout-à-fait absent; espérons que celui d'Eschyle et de Sophocle pourra encore leur susciter des émules qui ne seront pas trop indignes d'eux.

Dans le travail de rénovation qu'ils ont entrepris de faire subir à leur langue, les Hellènes trouveront au théâtre un moyen puissant de propagande littéraire. Il

peut devenir pour les auteurs une école, aussi bien que pour le public. Obligés de se proportionner aux intelligences populaires, ils seront avertis de ne pas exagérer les tentatives par trop archaïques. Il leur faudra bien, pour se faire entendre, employer un idiome intelligible. S'il se trouvait parmi eux quelque impatient qui voulût remonter trop vite vers les sources de la langue, il serait bientôt à même de juger de combien il devance ses auditeurs, et comme il ne voudrait pas rester seul, son amour-propre le ramènerait doucement en arrière. Je ne veux pas dire qu'un auteur dramatique doive, pour cela, humilier son style, et se rendre bassement populaire. Ce serait mal comprendre l'influence légitime et salutaire que la foule doit avoir sur le langage. Ce que réclame le théâtre, c'est une langue saine, naturelle, vigoureuse, mais noble toutefois. A ce point de vue, l'écrivain est le maître le plus puissant et le mieux écouté. Qu'il parle hardiment le langage nouveau que la classe éclairée des Grecs emploie aujourd'hui dans ses livres, dans ses journaux; qu'il le rende chaque jour plus pur, plus souple, plus ancien, en se tenant écarté des inversions détournées, des constructions pénibles et synthétiques que repousse pour toujours l'esprit analytique des modernes, et la langue grecque réparée pourra redevenir, dans notre Europe, ce qu'elle était jadis : un langage aux douceurs souveraines,

Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

INDEX

DES NOMS PROPRES CITÉS DANS CET OUVRAGE.

A.

Abbon, 194.
Abélard, 247, 256.
Abul-Féda, 275.
Acilius (Caïus), 67.
Accaiciuoli (les), 254.
Accurse, 144, 236, 237.
Adalard, 166.
Adalbéron, 201.
Adalbert, 219.
Adam, 189.
Adélaïde, 204, 208.
Adilperge, 168.
Adrien (moine), 106, 107.
Ægilvin, 104.
Agilbert (saint), 104.
Aimé (Nicolas), 280.
Aimon, 135.
Aio (de Forli), 158.
Alain (de Lille), 258.
Alaric, 31.
Alart (de Cambrai), 360.
Albéric (de Bologne), 233.
Albert (le Grand), 136, 259, 262, 272, 347, 349, 410, 428.
Albinus, 4.
Alcibiade, 32.
Alcime, 71, 76.
Alcuin, 165, 166, 167, 170.
Aldhem, 71, 76.
Alexandre (de Bernay), 365.
Alexandre (évêque), 30.
Alexandre (de Hales), 259, 274.
Alexandre V (pape), 281.
Alfarabius, 280.
Alfred, 104, 188.
Algasie, 50.
Algazel, 280, 382.
Almann, 195.
Alphonse Ier, 147.
Amalasonte, 125, 138.
Amaury (de Chartres), 187, 258, 347.
Ambroise (saint), 25, 31, 35, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 405, 410, 415.
Ambroise (de Bergame), 230.
Ambroise (le Camaldule), 242, 284.
Ammonius, 47.
Ampère, 56, 57, 58, 63, 67, 69, 86, 116, 117, 119, 124, 125, 126, 166, 167, 183, 184, 185, 188, 201.
Anastase (empereur), 196.
Anastase (le bibliothécaire), 152, 154, 188.
André (de Milan), 230.
André (d'Orviète), 273, 350.
André (Valère), 171.
Andronicus (Livius), 4.
Andronic (le jeune), 283, 549.
Angel, 282.
Angelo (del Cingolo), 241, 242.
Angilbert, 165, 166.
Anne (Comnène), 230.
Anselme (de Ravenne), 233.

Ansse (d') (de Villoison), 552, 556.
Antoine, 5, 34.
Antoli, 276.
Apellicon, 5.
Apollodore, 6.
Appien, 415.
Appone (Pierre), 239.
Apolée, 59, 129.
Aquila, 42.
Arator, 113.
Aratus, 12, 131.
Arbore, 71, 80.
Argyropoulos (Jean), 556.
Arisi, 238.
Aristarque, 50, 77.
Aristote, 19, 33, 34, 36, 49, 50, 115, 132, 133, 134, 137, 142, 154, 166, 172, 178, 194, 198, 200, 201, 231, 256, 257, 258, 270, 272, 276, 279, 285, 331, 353, 358, 360, 364, 380, 410, 417, 418.
Arius, 19, 22, 26.
Arrien, 339.
Arsaphe, 158.
Artasvada, 5.
Asser, 188.
Attale, 31, 69.
Athalaric, 126, 127, 137.
Athanase (saint), 33, 54.
Athénée, 338, 417.
Atticus (Censorinus), 77.
Audelfrède, 132.
Augendus, 142.
Auguste, 5, 6.
Augustin (saint), 31, 33, 53, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 95, 124, 198, 424, 428.
Aulu-Gelle, 337.
Aurispa, 384, 386.
Ausone, 74, 75, 76, 78, 80, 118.
Aventinus, 346.
Averroës, 258, 272, 273, 275, 280.
Avicenne, 272, 273, 280.
Avienus, 121.
Avitus, 61, 113, 143.
Axius, 75, 79.

B.

Bacon (Roger) 178, 258, 262, 266, 267, 268, 269, 270, 273, 274, 276, 349, 352.
Balbi, 238.
Bale, 272.
Balettas, 559.
Baluze, 174.
Bandini, 231, 243.
Barbaro, 285.
Barlaam, 155, 242, 243, 283.
Baronius, 151, 152, 232, 514.
Barthe, 122.
Barthélemy (de Messine), 277.
Basiadis, 559.
Basile (saint), 17, 18, 23, 26, 27, 33, 35, 44, 52, 54, 55, 56, 57, 92, 178, 410, 414.
Basile Ier (empereur), 149.
Basile II (empereur), 149, 190, 192, 303.
Basiliadis, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 592, 596, 599.
Basingestokes, 270, 271.
Basle (Jean), 109.
Basnage, 108.
Baugendre, 404, 419.
Baudric, 197.
Bavon (saint), 116.
Beda (Venerabilis), 104, 106, 109, 136, 171.
Bedier ou Beda, 48
Belisaire, 147, 148.
Belon (Pierre), 299, 556.
Benignus, 93.
Benoît (Biscop), 108.
Bekker, 444.
Bérenger, 204, 205, 207, 226.
Berington (Joseph), 4.
Bernadakis, 572, 575, 576, 577, 578, 582, 589.
Bernard (médecin Crétois), 549.
Bernard (saint), 15, 411.
Bernard (de Gordon), 281.

Bernardi (de Gaillac), 260, 278.
Bessarion, 155, 286, 287.
Beugnot, 24, 34.
Bikelas, 480.
Biondelli, 146.
Boccace, 226, 242, 243, 244, 283, 349.
Blossius, 560, 565.
Bochart (Samuel), 412, 416.
Boèce, 125, 126, 131, 133, 134, 135, 136, 138, 142, 143, 173, 178, 201, 346.
Bœchler, 225.
Bonaccursa, 237.
Boniface, 108.
Bonifazio (degli Uberti), 255.
Bossuet, 57, 59.
Boulard, 4.
Boulay (du), 257.
Bouquet (dom), 135.
Boustronios, 446.
Bovon, 198.
Bracco (Pierre de), 242.
Brazut, 201.
Brendan ou Brandaine (saint), 97, 98, 426.
Bresciani, 237.
Breton (le, Guillaume), 257, 259, 347, 374.
Broglie (de), 16, 26.
Brunck, 222.
Brunet de Presle, 317.
Brunon, 196, 197, 203.
Buchor, 248, 250, 311.
Bunsen, 14.
Burgundio (de Pise), 234, 235.
Buridan, 280.
Burkart, 162.

C.

Cahier (le P.), 418, 442.
Caligula, 7, 68.
Callisthène (Pseudo), 333, 335, 336, 337, 339, 340, 342, 343.
Calmet (dom), 195.
Canisi (le P.), 45.
Capella (Martianus), 96.
Capoci, 282.
Caraffa (Joseph), 240.
Cardone, 293.
Carrière, 334.
Carnéade, 38.
Cassien (Jean), 65, 66, 84.
Cassiodore, 57, 88, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 143, 178, 203
Caton, 4.
Cavalca (Dominique), 241.
Cavallerio, 238.
Cave, 133, 166, 232.
Cédrenus, 192, 306.
Ceillier, 51, 64, 85.
Célestin (pape), 64, 84.
Césaire, 80, 123, 124.
Cesaria, 123,
César (d'Heisterbach), 347.
César (Jules), 5, 201.
Cicéron, 3, 5, 10, 21, 36, 37, 41, 49, 50, 59, 76, 87, 120, 134, 147, 165, 346.
Chalcidius, 194.
Chardon (de la Rochette), 570.
Charibert, 138.
Charlemagne, 95, 110, 111, 112, 156, 157, 158, 160, 161, 164, 168, 176, 185, 227, 289.
Charles (le Chauve), 156, 170, 176, 177, 179, 184, 186, 289.
Charles V, 147, 161.
Charles (le mauvais), 282.
Chilpéric, 139.
Chromace, 52.
Chrysolaos, 155.
Chrysoloras (Manuel), 226, 283, 284.
Chrysoloras (Jean), 285.
Chrysostome (saint Jean), 23, 33, 60, 65, 95, 198.
Citarius, 77, 79.
Claude, 8.

Claudien, 77, 79.
Cléanthe, 12.
Clément (saint), 13, 14.
Clément IV (pape), 265.
Clément (l'hibernien), 111, 112.
Clément V (pape), 241, 280.
Clovis, 132
Colganus, 93.
Collenuccio, 277.
Columban (saint), 96, 98, 99, 101, 103.
Comgall (saint), 97, 101.
Commode, 73.
Comparetti, 146.
Concordius, 79.
Comnène (Médecin J.), 556.
Comnène (Manuel), 233, 235.
Constance, 25.
Constant, 82.
Constantin (Copronyme), 151.
Constantin (Porphyrogenète), 303.
Coraï, 480.
Cornaro (Vincent), 481, 482, 483, 513, 517, 519, 521, 522, 524.
Cosroës, 295.
Cotelier, 229, 230.
Cousin (le président), 158, 192, 205, 210, 212.
Cousin (Victor), 173.
Cramer, 131, 156, 160, 167, 169, 171, 172, 173. 177, 178, 179, 181, 184, 189, 195, 199, 201, 223.
Crusius (Martin), 156, 159, 160, 161, 164, 192, 199, 225, 288, 483, 550, 555.
Ctésias, 423, 425.
Cumianus (Hibernus), 100.
Cusa (Salvatore), 245, 246.
Cuthbert (saint), 104.
Cyprien (saint) 36, 95.
Cyrille, 64, 95, 415.

D.

Damase, 40, 41, 46, 52.
Danaë, 99, 100.
Dante, 136, 255, 272, 321, 325, 348, 350, 353, 391.
Dapper, 550.
Daunou, 26, 265, 272.
David (de Dinant), 187, 258, 348.
Dehèque, 481, 482.
Delphide, 71, 79.
Démosthène, 126, 139.
Démosthène (le médecin), 201, 203.
Denys (l'aréopagite), 121, 154, 185.
Denys (moine Scythe), 130.
Descartes, 186.
Diacrousès (Akakios), 549.
Didier (saint), 142.
Didot (Ambroise-Firmin), 1, 284, 285, 286, 287, 288.
Didyme (d'Alexandrie), 42, 49, 50, 51.
Digénis (Akritas), 291, 293, 295, 296, 297, 298, 299, 300.
Dioclétien, 125.
Diodore de Sicile, 94.
Diogène de Laërte), 332.
Dion (Cassius), 9.
Diophane (de Mitylène), 5, 560, 561.
Dobdan, 110.
Dominicains, 241, 259, 260, 261, 274, 281.
Domitien, 5, 10.
Donaldson, 5, 14.
Donat, 39, 110, 113.
Dotto (André), 237.
Druthmar, 193.
Ducange, 229, 235.
Ducas (l'historien), 597.
Ducas (Andronic), 296.
Ducas (Eudoxie), 297, 298.
Duchesne, 190, 225
Durand (d'Auvergne), 270.
Durand (dom), 200.
Duval (Amaury), 524.

E.

Eadfrid, 105, 106.

Edelwald, 107.
Egbert, 166, 201.
Egger (Emile), 1, 66, 69, 70, 72, 74, 76, 83, 288, 330, 338, 417, 479.
Egidius, 96, 140.
Eginhard, 158, 173.
Ekkard (de Tours), 201.
Ekkehard, 163.
Emarson (Valentin), 242.
Empiricus (Sextus), 281.
Enée (de Paris), 188.
Engelbert, 280.
Ennius, 4.
Ennodius, 125, 126.
Epictetus ou Hedonius, 74.
Epiménide, 12.
Epiphane (saint), 42, 43, 87, 401, 402, 403, 404, 405, 408, 409, 410, 415, 416, 417, 422, 428.
Erasme, 60, 120, 263.
Ermenric, 160.
Esculape, 102.
Esope, 102.
Eucher, 86, 87, 88.
Euclide, 274.
Eugène II (pape), 174.
Eugène III (pape), 233.
Eugraphe, 201.
Eumène, 71.
Eunape, 81.
Euphémius, 193.
Euphrase, 80.
Eusèbe, 13, 44, 47, 60, 69, 130, 415.
Eusèbe (le Syrien), 96.
Eustochie, 45.
Eutychès, 22, 122, 128, 211.
Evagre ou Evax, 119, 425.
Evode, 211.
Evrard, 199.

F.

Fabricius, 133, 135, 230, 238.
Fauriel, 292, 480, 481, 587.
Fauste, 90, 95.
Favorinus, 72, 73.
Favre (Antoine), 232.
Favre (Guillaume), 196, 334.
Fedolius, 98.
Félix, 139.
Fénelon, 57.
Ferdinand d'Aragon, 147.
Ferrier (Adam), 280.
Fichet, 270.
Fillastre (Guillaume), 282.
Fintan (saint), 96.
Firdousi, 312, 522, 523.
Fleming, 94.
Fleuri, 582.
Flodoard, 198.
Florus (le diacre), 175.
Fortunat, 113, 117, 123, 138, 140.
Franciscains, 241, 249, 252, 259, 274.
François (d'Assise saint), 15.
François (de Mayronis), 280.
Françoise (épouse de Charles de Tocco), 254.
Frédéric (Barberousse), 235, 275.
Frédéric II, 275, 276.
Fronton, 41, 72.
Fulgence, 122.

G.

Gaddi, 232.
Galba, 10.
Galien, 81, 202, 266.
Gallus (Sulpicius), 4.
Ganglione (Michel), 158.
Gautier (d'Arras), 395, 397, 399, 400, 515, 516.
Gautier (de Coinsy), 323.
Gauthier (de Saint-Victor), 347, 349.
Gauthier (de Châtillon), 364, 374.
Gaza (Théodore), 286.
Gédéon, 124, 598.
Geier, 331.
Gennadius (le patriarche), 598.
Gélase, 415.

Gentili (Alberico), 236.
Georges (de Trébizonde), 285, 286.
Goorges (de Pise), 418.
Gérando (de), 186.
Cérard (de Toul), 199.
Gerbert, 200, 202, 203, 224, 225.
Germain, 89.
Germanicus, 121.
Gibbon, 550.
Godefroi (de Viterbe), 234.
Gontran, 96, 143.
Gottschalk, 187.
Goux (Le), 85, 87, 88.
Gracchus (Tib. Sempronius), 4.
Gracchus (Tibérius), 5.
Gradenigo (G. Girolamo), 155, 196, 225, 227, 228, 229, 233, 234, 236, 244, 261, 262, 280.
Græcus, 90.
Gratien, 32, 34, 54, 73, 74, 79, 82, 120.
Grégoire (de Nazianze, saint) 20, 28, 29, 49, 57, 92, 153, 178, 414.
Grégoire (de Nysse, saint) 20, 57, 92, 178, 235.
Grégoire II (pape), 151.
Grégoire III (pape), 151.
Grégoire (de Tours), 140.
Grégoire VII (pape), 150.
Grégoire IX (pape), 257.
Grégoire X (pape), 265.
Grégoras (Nicéphore), 247, 306.
Grossolano, 232.
Guarini (de Vérone), 285.
Guazzus (Marcus), 164.
Gui (de Perpignan), 280.
Guillaume (de Meerbeke), 265, 266, 267, 270.
Guillaume (d'Auvergne), 273.
Guillaume (de Flandre), 274.
Guillaume (clerc de Normandie), 418, 422, 428.
Gunzon, moine, 200.
Guyard (Bernard), 262.
Guyon (Louis), 303, 364.
Guizot, 50, 65, 89, 90, 91, 426, 427.

H.

Halitgaire, 325.
Hammer, 554.
Hatton, 158, 159, 160.
Hauréau, 92 98, 99, 102, 104, 110, 112, 113, 114, 144, 170, 171, 186, 187.
Hedericke, 119, 268.
Hédibie, 50.
Hedwige, 162, 163, 164.
Heiric, 170, 171, 177, 178.
Hélie, 170, 171, 178.
Hélinand, 274.
Hélingaud, 158.
Henri II, 228.
Henri d'Andeli, 378.
Héraclius, 395.
Herfroi, 177.
Hermann (l'allemand), 267, 274.
Hermonyme (de Sparte), 477.
Hérodote, 77.
Hérold (Basile), 234.
Hésiode, 33, 69, 103, 229.
Hésychius, 44.
Heuzey (Léon), 327, 330.
Hilaire (saint), 85, 86, 193.
Hildebert (de Lavardin), 404, 419, 427.
Hildephonse (de Tolède), 419.
Hilderic, 154.
Hilduin, 185.
Hincmar, 176, 184.
Hippeau, 410, 414, 419.
Hippocrate, 129, 202, 203, 233 281. 285, 363, 380.
Hippolyte (saint), 53.
Histoire littéraire de la France, 67, 68, 70, 73, 76, 80, 81 82, 139, 143, 166, 193, 195, 196, 199, 203, 224, 260, 261, 263, 264, 265, 266, 267, 270, 271, 272, 273, 278, 350, 351, 356, 361, 364, 377, 378, 380, 395, 515, 516, 520.
Hody (Humphry), 226, 243.

Homère, 7, 16, 18, 27, 33, 34, 41, 59, 69, 76, 97, 103, 119, 139, 159, 165, 172, 200, 220, 223, 244, 286.
Honorat (saint), 84, 85, 87.
Honoré III (pape), 248, 311.
Horace, 5, 76, 100, 118, 164, 200, 201, 223.
Hroswita, 199.
Hubald, 178, 189.
Huguccio (de Pise), 234, 238.
Hugues (Comte de Tours), 158.
Hugues (roi), 204.
Hugues (de Toscane), 233.
Humbert, 195.
Humbert (de Romans), 240, 260.
Hyrodès (Sûrôdha), 5.

I.

Inghewald Laurent), 225.
Innocent (pape), 63.
Innocent III, 24, 248.
Irène (impératrice), 157.
Irénée (saint), 42, 68, 69, 71, 86.
Irlande, 62.
Isaac II (empereur), 304, 549.
Isidore de Séville, 418, 424, 426.
Iton, 196.

J.

Jacques (de Vitry), 336, 401, 424, 425, 426, 488.
Jacques (saint), 12.
Jaillot, 282.
Jean (le diacre), 154.
Jean (Erigène), 120.
Jean (évêque de Jérusalem), 63.
Jean de Meung, 134.
Jean (saint), 12, 102.
Jean de Pise, 155, 156.
Jean (de Calabre), 223.
Jean (l'italien), 230, 231.
Jean (de Gorze), 197, 198.
Jean (de Jandun), 280.
Jean (de Naples), 196.
Jean (de Sicile), 168.
Jean (de Vandière). *Voir* Jean de Gorze.
Jean XIV, 215.
Jebb, 269, 273.
Jérémie, 58.
Jérôme (saint), 11, 15, 17, 39, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 63, 65, 80, 95, 100, 412, 413, 427.
Jessé, 158.
Joachim (de Flore), 281.
Jofroi (de Waterford), 263, 264, 267, 351, 354, 357, 358, 385.
Joannidis (Sabbas), 294, 295.
Jonas, 103.
Jornandès, 126.
Joseph (moine), 168.
Joseph (l'espagnol), 201.
Josèphe, 51, 325.
Jovinien, 49.
Jourdain (Amable), 134, 162, 256, 257, 270, 276, 346, 347, 382.
Jourdain (Charles), 258, 261, 262, 267, 274.
Juba, 5.
Judicis de la Mirandole, 131, 137.
Julien (l'empereur), 31, 33, 81, 82.
Julien, 60, 63, 91.
Justin (saint), 13, 14, 43, 415.
Justin, 113, 122, 137.
Justinien, 34, 35, 147.
Juvénal, 94, 98, 200, 201, 223.
Juvencus, 113.

K.

Kabasilas (Théodore), 251.
Kamachès (Grégoire), 252.
Karapanos, 560.
Koronaios, 554.
Kosbein (Henri), 264, 265.
Kotelinde, 162.

La Curne (Sainte Palaye), 405.
Lactance, 36, 38, 48.
Lambecius, 403.
Lambert-li-cors, 336, 364, 365, 368, 370.
Lamennais, 321.
Lami (Jean), 150, 231.
Lang, 545.
Lascaris, 155, 246, 310, 477.
Launoi, 177, 232.
Laurent (d'Aumalfi), 20.
Lebeau, 304, 305.
Lebeuf, 134, 169, 232, 260, 264.
Le Clerc (Victor), 278, 280, 281, 282, 356, 357, 358, 359, 515.
Legrand (d'Aussy), 379.
Legrand (Emile), 292, 293, 294. 295, 301, 312, 400.
Léon (saint), 66, 86.
Léon IX (pape), 195.
Léon (Curopalate), 211.
Léon (empereur), 149, 157, 214, 303, 304, 305, 307, 308.
Léon (l'isaurien), 150.
Léon (de Toscane), 233, 234.
Léonard (d'Arezzo), 270.
Léonce, 122.
Lequien, 237.
Le Roux (de Lincy), 420, 421.
L'Evesque de la Ravallière, 423.
Libanius, 26, 32, 33.
Lombard (Pierre), 136, 247.
Longus (Velius), 128, 129.
Lorenzo (Jean), 374.
Lothaire Ier, 111, 174.
Louis (le Débonnaire), 161, 170, 174, 175.
Louis II, 169, 184, 185, 190, 191, 192, 193.
Loup (Servat), 173, 175, 177.
Luan (saint), 94.
Lucain, 200, 201.
Lucien (saint), 44, 71.
Lucien, 223.
Lucullus, 4, 5.
Ludolph, 199.
Luitprand, 155, 168, 204, 207, 208, 209, 210, 212, 213, 215, 216, 221. 300.
Lupicius, 201.

M.

Mabillon, 143, 153, 175, 188, 227.
Machæras (Léontios), 445, 446, 464.
Macrobe, 120.
Maffei, 227, 229.
Mahomet II, 553, 595.
Maï (Angelo), 132, 141, 160, 180, 181.
Mainfroi, 277.
Maître (L.), 174, 175, 176, 194, 195.
Malrachanus, 110.
Mamertius, 71, 88, 91.
Manassès (Constantin), 306.
Manetti, 244, 286.
Manichéens, 21.
Manni, 231.
Mannon, 170, 194.
Mansi, 258.
Manuce (Alde), 287.
Marbode (de Rennes), 419, 420, 425.
Marc-Aurèle, 4, 11, 68.
Marcellin (Ammien), 80, 120.
Marcellus (le comte de), 587.
Marengo (Domeniso), 229.
Margounios (Maxime), 549.
Martène (dom), 200, 257.
Martial, 94, 173.
Martin Ier (pape), 150.
Martin Leake (William), 480, 481.
Martyrius, 128, 129.
Matésès, 546, 548, 555.
Mas Latrie (de), 445.
Massman, 395, 397, 399, 400.
Maurophrydis, 559.
Maury (Alfred), 322.
Maxime, 122, 415.
Méla (Pomponius), 340.
Melèce, 28.

Méliton, 87, 88.
Ménandre, 12, 199.
Ménesthée, 74, 78.
Mercator (Marius), 63, 64.
Mercure, 321.
Mercure (Trismégiste), 36.
Merlin, 307.
Meursius, 307.
Mézières, 586.
Mezler, 194.
Michaëllidis, 295.
Michel (Francisque), 528.
Michel (empereur), 157, 185, 229.
Michel (Cérulaire), 195, 232.
Michel (Psellus), 230.
Michlosich, 245, 482.
Miller, 426.
Minerve, 71, 80.
Moëngall, 103.
Mohl, 302, 522.
Moïse (de Bergame), 233.
Molon, 5.
Montan, 21.
Montfaucon, 140, 277.
Morosi (J.), 145, 146, 147, 148, 149.
Moustoxydis, 256, 403, 404, 405, 408, 417, 420, 549.
Muller, 245, 482.
Muntaner, 248.
Muralt (Edouard de), 277.
Muratori, 101, 111, 226, 228, 230, 234, 271.

N.

Nannon, *Voir* Mannon.
Naousaios, 545.
Narzès, 148.
Nazaire, 71.
Néarque, 339.
Nectanébo, 342.
Nectaire, 25.
Nédelec (Hervé), 280.
Néron, 8, 9, 203.
Nestor, 22.
Nestorius, 64, 66, 91.
Niceron, 272.
Nicéphore (empereur), 157, 207, 208, 209, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217.
Nicétas, 306, 581.
Nicolas Ier (pape), 189.
Nicolas V (pape), 286.
Nicolai (Jean), 232.
Nidhard, 108.
Niebuhr, 146.
Nil, 155.
Nostradamus, 307.
Notker, 194, 196, 201.
Nourrisson, 59.
Nyder, 265.

O.

Olcan, 93.
Odoacre, 135.
Olybre, 119.
O'Neil, 92.
Oribaze, 81.
Origène, 13, 35, 43, 44, 45, 46, 52, 53, 57, 63, 102, 124, 179, 410, 417.
Orose, 34, 61, 62, 63, 136.
Osiris, 31.
Otton, 10, 196, 198, 204, 207, 208.
Otton II, 223.
Otton III, 224, 225.
Oudin, 233.
Oudot (veuve), 342.
Ouen (saint), 115, 116.
Ovide, 100, 113, 118, 200.
Ozanam 92, 93, 94, 95, 96, 97, 101, 103, 105, 106, 107, 108, 111, 114, 115, 130, 139, 140, 141, 143, 144, 166, 167, 170, 319.

P.

Paléologue (Manuel), 281.
Paléologue (Michel), 305, 310.
Pallade, 80.

Pamphile (saint), 44, 52.
Panerinio, 242.
Paparrigopoulos, 560.
Papia Lombardo, 228, 229, 238.
Papias, 415.
Papirianus, 129.
Paris (Mathieu), 260, 267, 270, 271.
Pâris (Paulin), 399, 419.
Pascal Ier (pape), 152.
Pascal II (pape), 232.
Pashley, 480.
Passérius, 61.
Passow, 294, 587.
Patère, 71, 74.
Patrice (saint), 92, 93, 97.
Paul (saint), 11, 144.
Paul (diacre), 156, 167, 168, 170.
Paul Ier (pape), 115, 151, 154, 185.
Paul (de Pise), 170.
Paulin, 28, 39, 113, 118.
Pélage, 61, 62, 63, 90, 91, 95.
Pélage (légat du pape Innocent III), 249.
Pépin (le Bref), 109, 115, 154, 185.
Persichello (Renaud), 242.
Pertz, 161, 162, 168, 169, 174, 197, 200, 205, 210, 218, 219, 221.
Petau, 401, 403, 410.
Petit-Radel, 325.
Pétrarque, 226, 242, 243.
Philagathos, 155.
Philargus ou Philarète, 281.
Philelphe (François), 254, 285, 550, 552.
Philippe (clerc de Tripoli), 263, 351.
Philippe de Than, 420, 427.
Philon, 12, 57, 74.
Philostrate, 72, 73.
Phocas (Nicéphore), 298, 328, 329, 330, 548.
Phœbitius, 74, 79.
Photius, 189, 196, 423, 425.
Phrantzès, 479.
Phronème, 80.
Phrynicus-Arabius, 73.
Pierre (de Saint-Cloud), 370.
Pierre (diacre), 232.
Pierre de Poitiers, 347.
Pierre (de Vernon), 360.
Pignoria, 235.
Pilate (Léonce), 243, 244, 284.
Pin (Ellies du), 256, 257.
Pindare, 69, 100, 113, 242.
Pitra (dom), 88, 245, 441.
Pits, 272.
Planude, 120.
Plasonio (Denis), 242.
Platon, 7, 12, 19, 33, 34, 48, 50, 90, 116, 159, 222, 274.
Plaute, 16, 223.
Pléthon (Gémiste), 284.
Pline, 41, 67, 109, 166, 201, 338, 340, 418, 424, 426.
Plotin, 19.
Plutarque, 94.
Pollion (Asinius), 5.
Polydore, 99.
Pomérius, 126.
Ponce (de Léon), 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 409, 410, 416, 420.
Porée (Gilbert de la), 347.
Porphyre, 19, 133, 134, 172, 200, 274.
Pothin (saint), 68, 69.
Pott, 146.
Précori (Sigier), 242, 243.
Prétextat, 24, 29.
Priscien, 172.
Probin, 119.
Proclus, 131, 178, 231, 258, 266.
Procope, 80.
Proërèse, 80.
Prosper (saint), 62.
Prudence, 113.
Ptolémées (les), 34.
Ptolémée, 132, 133, 274, 276.
Pythagore, 38, 76, 116, 126, 132, 179, 285.

Q.

Quesnel, 85.
Quétif et Échard, 267.
Queux de Saint-Hilaire (marquis), 599.

R.

Raban Maur, 159, 171, 172, 173.
Radbert (Paschase), 175, 177.
Radegonde, 123.
Rader (Radero), 241.
Rainouart, (au tinel), 302.
Rartouros (Alexis), 556.
Rasponi, 154.
Ratchis, 168.
Rathier, 198.
Raymond (de Meuillon), 277, 278.
Reinaud, 357.
Reinhart (Laurent), 226.
Remi, 178.
Renan, 2, 8, 14, 258, 275.
Renaudot (Eusèbe), 226.
Réniéris, 5, 559, 560, 561, 562, 567.
Réovalis, 140.
Reuchlin, 282.
Richard (de Fournival), 428.
Richer, 200, 201, 202, 203.
Richbold, 165.
Rizos-Neroulos, 481.
Robert (de Lincoln), 259, 268, 271, 274.
Robert (de Courçon), 257, 259, 348.
Rodoald, 156.
Rodota, 151.
Romain 1er, 296, 297, 299.
Roman de la Rose, 327.
Romanos (Jean), 248, 249, 251, 252, 254.
Roscelin, 347.
Rothrude, 157, 169.
Rufin, 25, 51, 52, 60, 130.
Ruodman, 162, 163.
Ruolger, 197.

S.

Sabellius, 22.
Sakellarios, 448.
Sainte-Marthe, 170.
Salinerto, 238.
Salomon, 416.
Salluste, 200.
Salvien, 117.
Sanchez, 376, 378.
Sappho, 99, 159.
Sathas (Constantin), 288, 293, 294, 295, 300, 301, 302, 346, 416, 445, 447, 464, 482, 483, 545, 548, 549, 550, 554, 559.
Scaia ou Hieve, 80.
Scaliger, 133.
Scanderberg, 147.
Scléros (Athanase), 549, 550.
Schoell, 33, 34, 35, 41, 42, 43, 44, 46, 120, 223.
Schittebèrg, 552.
Scipion (l'Africain), 4, 126.
Scipion (Emilien), 4.
Scot (Erigène), 97, 170, 171, 178, 179, 180, 184, 185, 186, 187.
Scot (Michel), 271, 272, 273, 274, 276, 349.
Sedulius, 113, 139.
Segienus, 100.
Septante (les), 39, 42, 43, 44, 45, 46.
Sergius, 196.
Servius, 121, 173.
Sévigné, 184.
Sibylle (la), 37.
Sidoine (Apollinaire), 88, 89, 117, 138.
Siger, 348, 349, 350.
Sigisbert (de Gembloux), 135.
Sigonius, 225.
Signorelli, 196.
Sigulfe, 166.
Siméon (le Bulgare), 220, 392, 394.
Simonide, 77.
Simplicius, 266, 274.

Sinner (de), 112, 419.
Sirlet, 401.
Sixte (Quint), 408.
Sixte (de Sienne), 109.
Skinas, 403, 408, 417, 420.
Socrate (historien), 130.
Solin, 255, 340, 424.
Sophocle, 100.
Sophronius, 47.
Soumakis (Ange), 548, 554.
Sozomène, 130.
Sperchée, 74, 78.
Stace, 166, 200, 201.
Staudenmaier, 178, 185, 189.
Stophyllius, 77.
Strabon, 94, 147, 179, 340.
Stradiverto, 238.
Strambali (Diomède), 446.
Sudré (Guillaume), 250.
Suidas, 119.
Suranus, 202.
Sylla. 5.
Symmaque, 22, 29, 42, 43, 125, 138.

T.

Tacite, 94.
Tafel, 245.
Talbot, 334.
Tartarotti, 242.
Tavernier, 393.
Teifaschi, 394.
Telfys, 545,
Térence, 118, 166, 199, 200, 201, 223.
Tertullien, 36, 415.
Teza, 146.
Thegan, 160, 161, 173.
Theiner, 245.
Thémistius, 32, 33, 120.
Théodat, 126.
Théodore (de Mopsueste), 64.
Théodore (de Tarse), 106, 107, 171.
Théodoret, 130.
Théodoric, 125, 126, 137.
Théodose, 25, 29, 33, 34, 120, 121, 125.
Théodotion, 43.
Théodulfe, 113.
Théogniste, 158.
Théophanie, 204, 223.
Théophile, 122, 158, 166.
Théophraste, 287.
Théophylacte, 201.
Theudelinde, 167.
Thibaud (de Plaisance), 419.
Thibaud (comte de Champagne), 423.
Thierry (Augustin), 140.
Thierry (Amédée), 39, 40, 45, 61.
Thiers (J.-B.), 234.
Thomas (d'Aquin, saint) 136, 232, 260, 261, 262, 266, 279, 350, 352.
Thomas (de Cantimpré), 267.
Thomas (de Zacharie), 242.
Thomasau, 245.
Tibère, 5, 6, 7.
Tibère (emp. de Constantinople), 140.
Tifernas (Grégoire), 282.
Tillemont, 51, 60, 62, 64, 81, 85, 117, 119, 120, 121, 122.
Tiraboschi, 166, 277.
Tirésias, 220.
Tischendorf (Constantin), 313, 314, 319, 320, 321, 324, 326, 330.
Tite-Live, 77, 103, 115.
Tommasi, 227.
Touron, 232.
Trajan, 5.
Triantaphyllidis, 294.
Trinchera, 146.
Trithème, 171, 232, 233, 267.
Trogue-Pompée, 113.
Tryphon, 43.
Tucy (Ancelin de), 253.
Tzetzès, 306, 553.
Tzimiscès, 330.

U.

Ulysse, 97, 340.
Urbain VI, 145.
Urbicus, 77.
Usher, 62, 97, 98, 100, 102, 104, 107, 109, 111, 144, 171, 179, 183.

V.

Valens, 83, 120.
Valentinien Ier, 33.
Valerianus (Curtius), 128.
Valerius (Julius), 336, 340.
Valettas, 332, 524.
Valois (Adrien), 226.
Varron, 77.
Vatace, 310.
Venant, 84.
Véran, 86.
Vespasien, 5, 10.
Victorin, 59.
Victorinus, 173, 201.
Villehardouin (Guillaume), 251, 252, 253.
Vincent (de Beauvais), 179, 274, 411, 428.
Vincent (de Lérins), 92.
Virgile, 48, 59, 76, 103, 113, 117, 119, 164, 166, 200, 201, 223, 362.
Virgile (saint), 109, 110.
Virgile (de Toulouse), 110, 141.
Vitalis, 61.
Vitalien (pape), 106.
Vitellien, 266.
Viventiol, 143.
Vonniatès (Marinos), 549.
Vossius, 111, 112, 133, 225.
Vretos (Papadopoulos), 288, 392.

W.

Wagner, 295.
Wala, 175.
Wigger, 63.
Wiguleius (Hundius), 109.
Witige, 126.

X.

Xénophon, 285, 287, 345.

Z.

Zacharie (pape), 109, 153.
Zacharie, 156.
Zambelios, 146, 150, 151, 152, 153, 154, 156, 208, 216, 221.
Zeno (Apostolo), 482.
Zénodore, 67.
Zénodote, 77.
Zenos (Démétrios), 341, 346.
Zographos, 559.
Zonaras, 313.
Zozime (pape), 63.
Zozime, 31.
Zygomalas, 555.

TABLE.

	Pages.
PRÉFACE	V
Les Études grecques en Europe depuis le IVe siècle après J.-C. jusqu'à la chute de Constantinople	1
Les Exploits de Digénis Akritas, épopée Byzantine du Xe siècle	291
Les Oracles de l'Empereur Léon le Sage	303
Etude sur une Apocalypse de la Vierge Marie, Mss. grecs nos 390 et 1631 de la Bibliothèque nationale de Paris	313
La Légende d'Aristote au moyen âge	331
Histoire de Ptocholéon	385
Le Physiologus	401
La Chanson d'Arodaphnousa, aventure du XVe siècle	445
Erotocritos, poëme en grec moderne du XVIe siècle	477
Anecdota Hellenika	533
Recherches et conjectures sur Diophane et Blossius	559
Le Théâtre chez les Grecs modernes	569

ERRATA.

—

P. 20. Grégoire de Nazianze, *au lieu de* Naziance. Id. p. 51.
P. 74. Ménesthée, *au lieu de* Ménestrée.
Ibid. Phœbitius, *au lieu de* Phæbitius.
P. 114. Sainte Marie-en-Cosmedin, *au lieu de* in cosmedin.
P. 128. Aristoteles, *au lieu de* Aristoles. (Note 1.)
P. 222. Brunck, *au lieu de* Brunk.
P. 236. Gentili, *au lieu de* Gentilli.
P. 238. Cavallerio, *au lieu de* Cavalliero.
Ibid. Balbi, *au lieu de* Babbi.
P. 248. Hoph, *au lieu de* Koph.

P. 268, note 2. M. Hauréau avait d'abord accepté la conjecture de M. Jourdain, mais il en a découvert le peu de fondement en retrouvant le petit livre auquel Albert-le-Grand fait allusion, et qui n'est nullement l'œuvre d'Alexandre d'Aphrodisie. Il existe dans plusieurs manuscrits de la Bibliothèque nationale, nos 6,443 et 6,325 du fonds latin, et dans un manuscrit n° 278 du Collége Merton à Oxford. M. Hauréau a analysé ce traité dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 20 juillet 1877.

Cet Alexandre qui en est l'auteur, n'est pas le philosophe d'Aphrodisie; l'auteur n'est ni Boëce, ni Algazel, ni Farabi, comme le prétendent certains manuscrits, mais un archidiacre de Ségovie, Dominique Gundisalvi.

La copie d'Oxford le nomme avec certitude et rattache non moins sûrement le *Traité de l'Unité* à un ouvrage plus considérable intitulé : *De la division de la Philosophie*.

IMPRIMÉ A DIEPPE, PAR PAUL LEPRÊTRE ET Ce.